



BOCHAT
MEMOIRS

II

1747





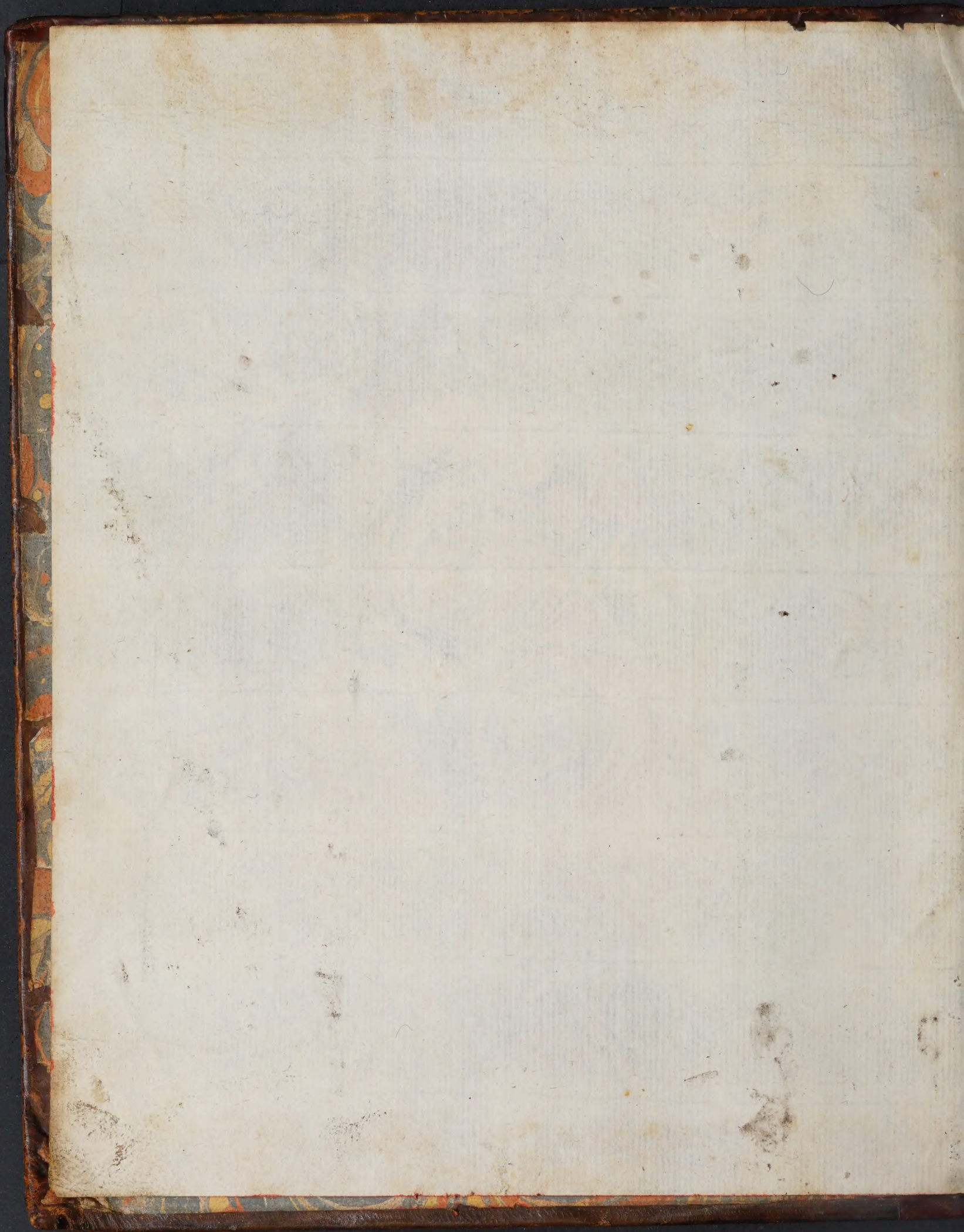


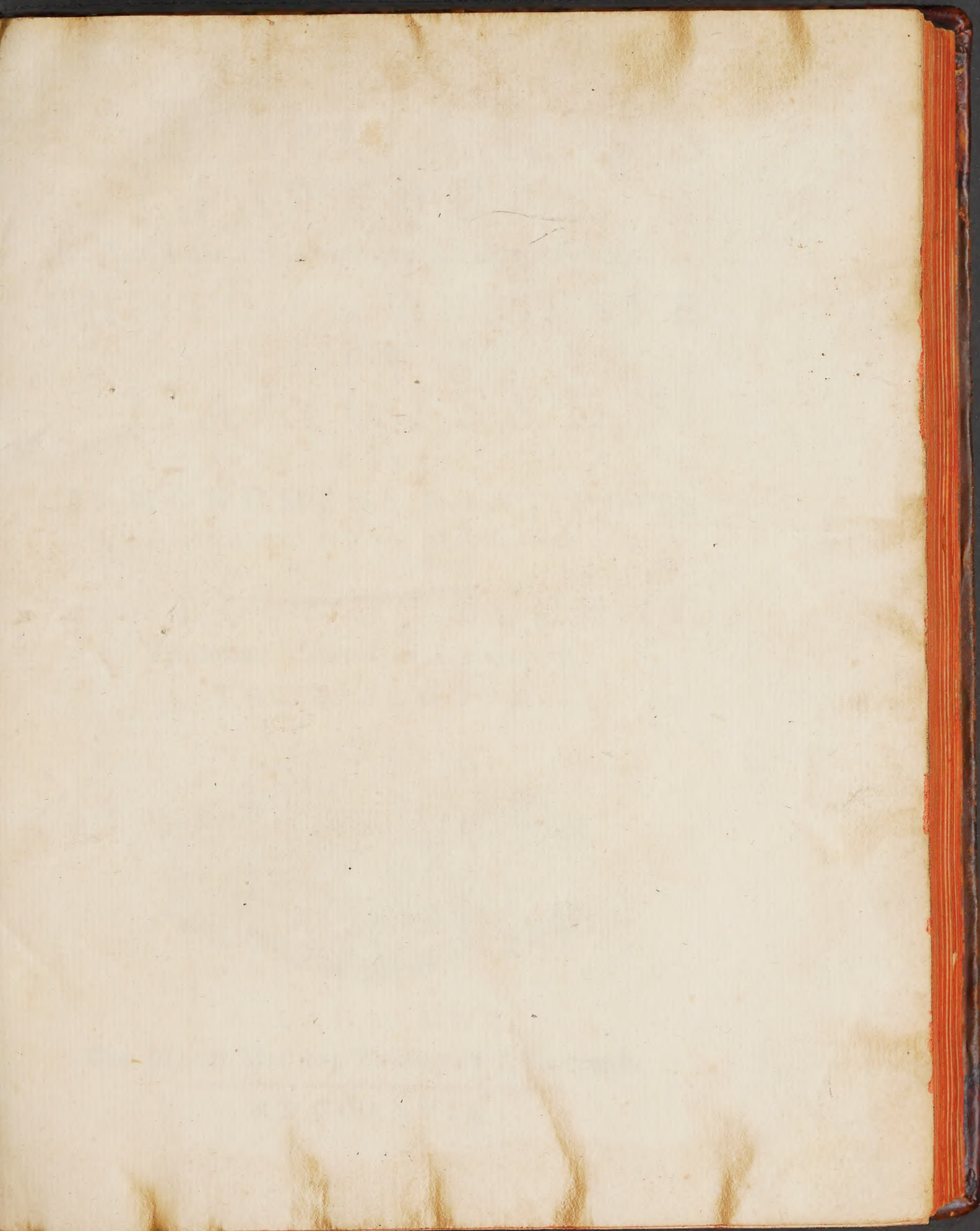
CA-VE

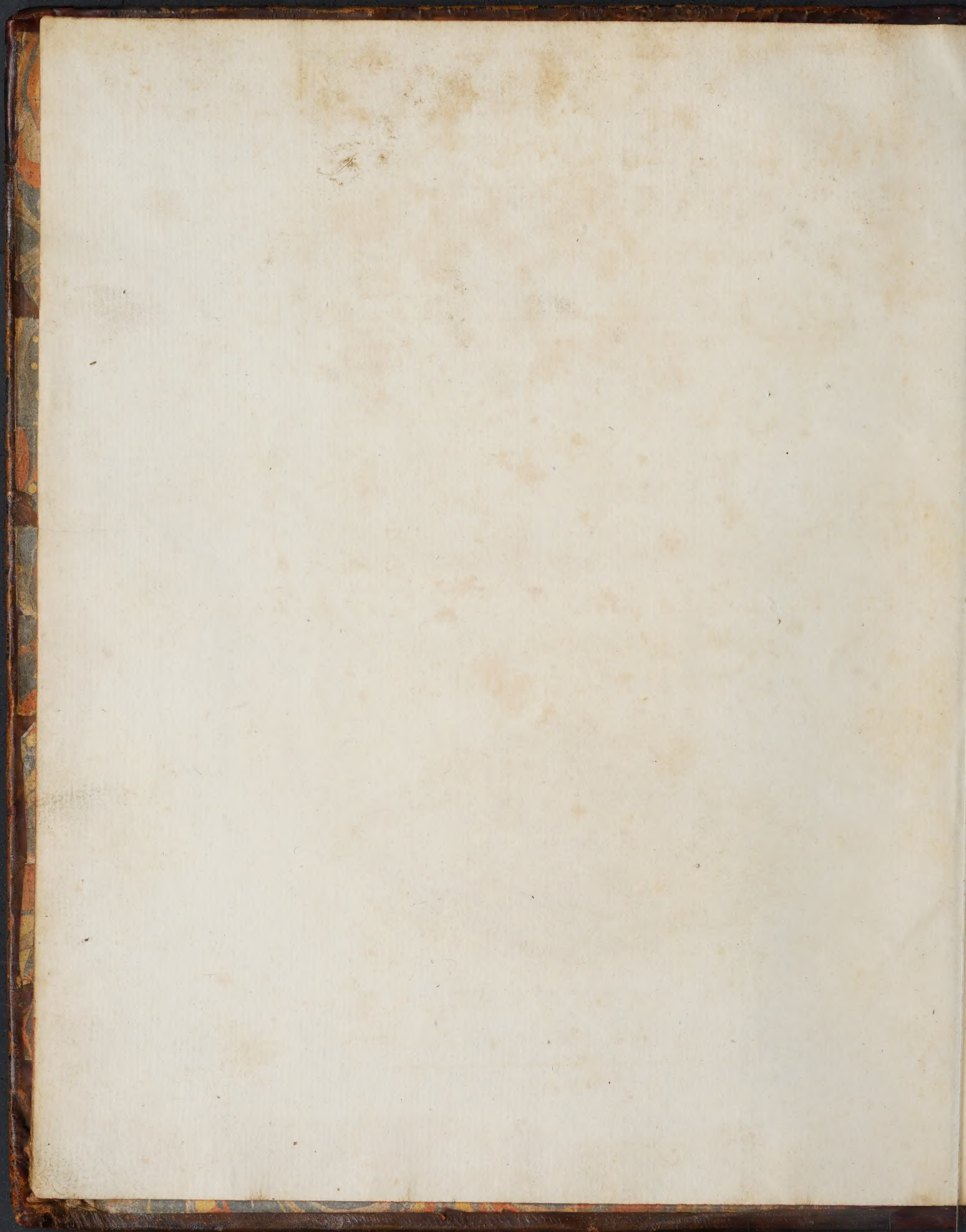


Daniel Cave.









MEMOIRES
CRITIQUES,
Pour servir d'Eclaircissemens sur divers Points de
L'HISTOIRE ANCIENNE
D E
LA SUISSE,
ET SUR

LES MONUMENS D'ANTIQUITE
Qui la concernent ; avec une nouvelle Carte de la
SUISSE Ancienne.

Par MR. LOÿS DE BOCHAT,

Lieutenant Ballival de LAUSANNE.

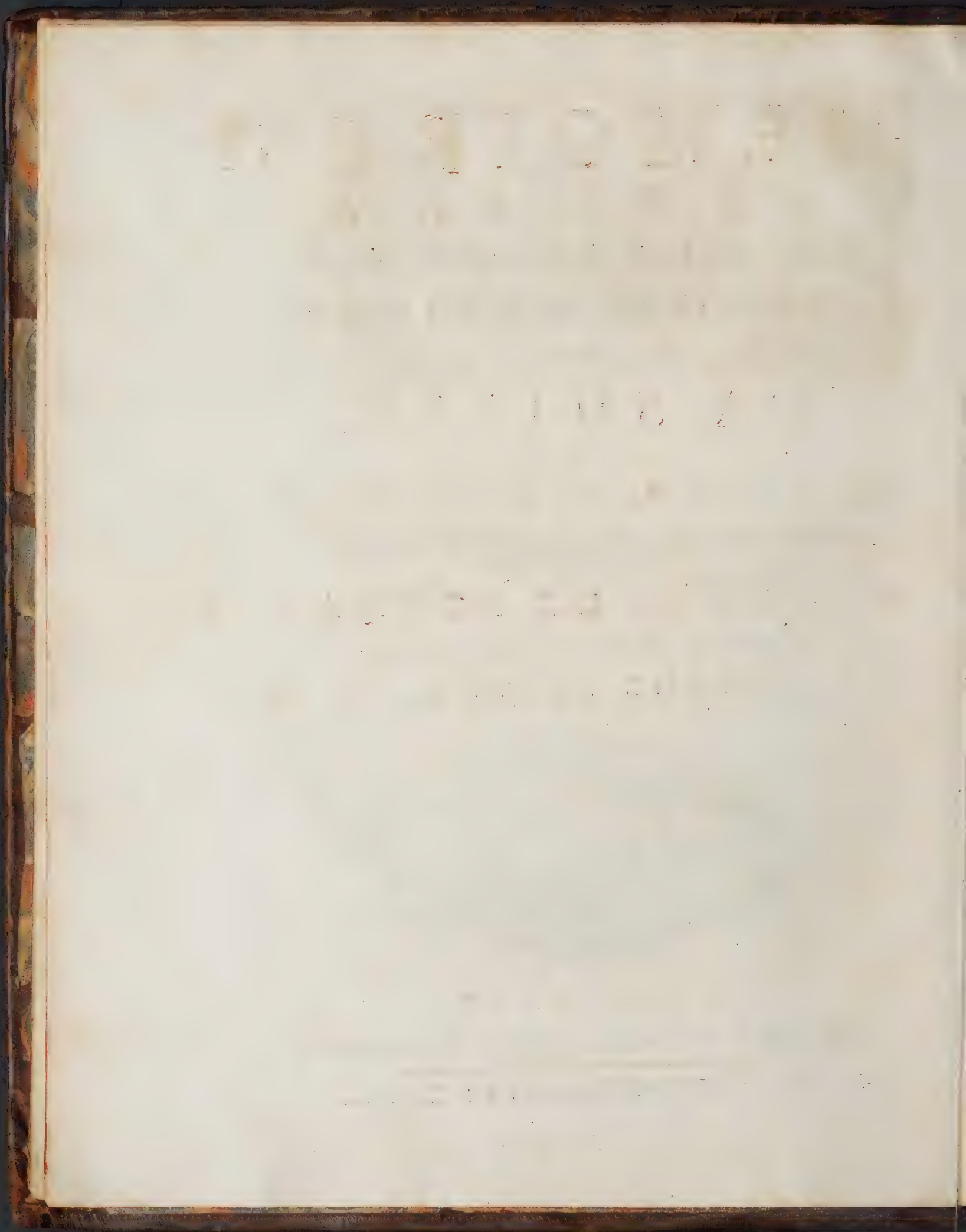
TOME SECOND.



A LAUSANNE,

Chez **MARC-MICHEL BOUSQUET & Compagnie.**

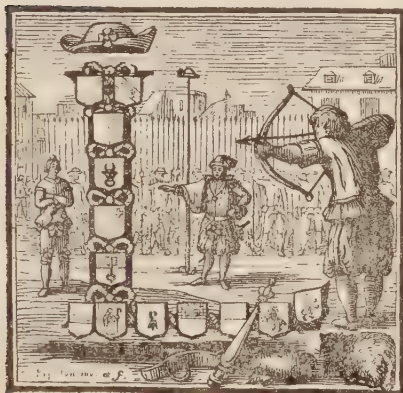
M D C C X L V I I.





MEMOIRES
SUR
L'HISTOIRE ANCIENNE
DE
LA SUISSE.

MEMOIRE VII.
SUR LE
CONVENTUS HELVETICUS.



Es Pays réduits en Province Romaine MEM.
avoient des *Conventus*. On ne peut VII.
guères l'ignorer, si l'on a lû avec
quelque attention les Historiens de
l'ancienne Rome dans la Langue qu'on
y parloit. Mais c'est à cette connois-
sance du fait en général que sont bor-
nées les lumieres des personnes, dont
les études n'ont pas eu pour objet
les Loix & le Droit Public des Ro-

maines. C'est, en effet, uniquement par cette étude qu'on peut
prendre une idée de la forme que l'établissement des *Conventus*

Tome II.

A

donnoit

MEM. donnoit au gouvernement des Provinces , par rapport à l'adminif-
 VII. tration de la juſtice. Ce n'eſt non plus que de l'idée de ce
 qu'il y avoit à cet égard de commun à toutes les Provinces , que
 nous pouvons tirer de plauſibles conjectures par rapport à l'Hel-
 vétie. Aucuns mémoires , aucuns indices particuliers ne nous four-
 niſſent de lumières ſur la manière dont la Juſtice ſ'adminiſtra , tant
 pour le Civil que pour le Criminel , dans l'Helvétie , depuis
 qu'elle fut ſujette des Empereurs Romains. Pourrions - nous ce-
 pendant ne pas deſirer de ſavoir quel étoit l'état de la Nation à
 cet égard ? Et ſi ce deſir ne peut être ſatisfait , qu'en combinant
 les règles générales des Provinces , avec les circonſtances connues ,
 ou préſumées de l'Helvétie dans l'eſpace de tems qu'elle fut ſous
 la domination Romaine ; négligerions - nous ce ſeul moyen qui nous
 reſte de remplir le plus qu'il ſe pourra le grand vuide qu'il y a
 là - deſſus dans notre Hiſtoire ?

Deux monumens , l'un , déterré à Nion , & connu de nos Hiſto-
 riens il y a plus de deux ſiècles ; l'autre , decouvert il y a dix ans
 dans l'enceinte de l'ancien Louſonne , font foi qu'il y avoit dans
 l'Helvétie un *Conventus* , & qu'il étoit appelé *CONVENTUS*
HELVETICUS. Recherchons donc ce que c'étoit que les *Con-*
ventus des Provinces , pour connoître par là la conſtitution & les
 influences du *Conventus Helvétique* ſur l'état de la Nation.

Si le ſujet de ce *Conventus* particulier eſt tout nouveau pour
 nous , aucun de nos Hiſtoriens ne l'ayant touché , la matière des
Conventus en général n'eſt guères moins nouvelle par rapport à
 l'Hiſtoire Ancienne de tous les autres Peuples , dont le Pays a auſſi
 fait partie d'une Province Romaine. Les Antiquaires n'ont pas traité
 ce point avec plus de ſoin que les Hiſtoriens. Les Jurisconſultes
 même , qui par le nombre infini de Livres ſur les matières de leur
 reſſort qu'ils ont mis au jour , ſemblent n'avoir voulu laſſer aucune
 queſtion à traiter à fond , ont à peine parlé en paſſant des *Con-*
ventus. Non - ſeulement il ne ſ'eſt encore publié aucun ouvrage
 expreſ ſur cette matière ; mais ceux même dont l'ancien Droit des
 Provinces , & l'Ordre Judiciaire des Romains étoient le ſujet , n'ont
 donné des *Conventus* qu'une idée très - imparfaite , & de plus mê-
 lée d'erreur. On peut le dire des deux Traités , d'ailleurs ſi eſti-
 mables ,

mables, de Sigonius, de *Antiquo Jure Provinciarum*, & de Ju-
diciis. Ceux qui ont écrit après lui de l'ordre Judiciaire des Ro-
mains, n'ont pas suppléé au petit nombre d'observations qu'il avoit
faites par occasion sur les Conventus. Loin même d'ajouter de nou-
velles lumieres, les différentes opinions qu'ils ont avancées, sans
les affermir suffisamment, n'ont pas peu contribué à augmenter la
difficulté de parvenir à la certitude qu'on peut avoir sur certains
points concernans cet établissement.

Les Savans sont bien les maîtres de traiter certains sujets, ou de
n'y pas toucher. Ce n'est donc pas donner la moindre atteinte aux
obligations qu'on leur a, de ce qu'ils ont approfondi les matieres aux-
quelles ils se sont attachés par préférence, qu'avertir qu'ils n'ont pas
porté leur travail sur d'autres. On ne manque point en faisant cette
remarque, aux égards qui leur sont dûs : Sur-tout lors qu'on ne
la présente que pour faire connoître qu'on cherche simplement par
là à disposer le lecteur à l'indulgence, qu'il ne refuse guères aux pre-
miers qui entreprennent de percer dans l'obscurité, dont certains
points d'antiquité ont été jusques-là environnés.

Ce qui concerne les *Conventus* a été si peu developé, que le
nom même de cet établissement étant employé par les anciens Ro-
mains pour designer diverses choses fort différentes, les Livres de-
stinés à enseigner les acceptions des mots Latins, n'ont pas in-
diqué toutes celles de *Conventus*. On ne les trouve du moins
rassemblées dans aucun des Dictionnaires anciens ni modernes.

Celui de *Festus*, l'Ouvrage des anciens en ce genre, dont il
nous est parvenu le plus de fragmens, ne présente que trois ac-
ceptions de *Conventus*. „ On entend par là, dit cet Auteur (1)
„ 1°. Un grand nombre de personnes de différens ordres, rassem-

A 2

„ blées

(1) Conventus quatuor modis intel-
ligitur. Uno cumquemlibet hominem ab
aliquo conventum dicimus. Il ne s'agit
pas ici de cette acception de *Conventus*
ADJECTIF. Ce n'est que des suivantes
de *Conventus* SUBSTANTIF, dont je veux
parler. Altero (continue *Festus*) cum
significatur multitudo ex compluribus ge-

neribus hominum contracta in unum lo-
cum. Tertio, cum a Magistratibus ju-
dicii causa populus congregatur. Quar-
to, cum aliquem in locum frequentia
hominum supplicationis, aut gratulatio-
nis causa, colligitur. *Fest.* de Verb.
signif. v. *Conventus*.

M. M. „ blées dans un certain endroit. 2°. L'Assemblée du Peuple con-
 VII. „ voquée par les Magistrats pour y rendre la justice. 3°. L'Assem-
 „ blée d'une multitude en un certain lieu, pour y faire des sup-
 „ plications, ou des réjouissances publiques.

Cette énumération n'est pas complète. Il y manque entr'autres une acception, aussi connue de ceux qui ont lû les Plaidoyers de Cicéron & l'Histoire Naturelle de Pline, pour ne pas nommer ici d'autres Livres des Romains, que les significations indiquées par Festus. Plusieurs passages de ces deux Auteurs font connoître que *Conventus* designoit du tems de la République, & sous les Empereurs, un District de Province, marqué pour former le Ressort d'un de ces Tribunaux de Justice, auxquels les Gouverneurs de la Province présidoient en personne ou par un Delegué, pour juger des causes, tant Criminelles que Civiles, qui y étoient portées en Appel des sentences des Juges Municipaux, ou qui étoient réservées à la connoissance du Gouverneur.

Nous verrons ci-après, pourquoi *Festus*, qu'on croit qui vivoit sous les Empereurs Chrétiens (1), put omettre cette acception de *Conventus*. Mais qu'il l'ait fait par pure inadvertence, ou de propos délibéré, il n'en est pas moins vrai, que comme son ouvrage est le seul de ceux des anciens Dictionnaires Latins, dont les fragmens parvenus jusqu'à nous parlent de *Conventus*, on peut bien dire, que toutes les significations de ce terme usitées parmi les Romains, n'ont été rassemblées par aucun des anciens Dictionnaires que nous ayons.

Je n'en ai trouvé qu'un seul entre les modernes, qui ait ajouté aux acceptions rapportées par Festus, celle que je viens d'indiquer. C'est le Trésor de Robert Etienne. On y lit (2) que *Conventus* vouloit aussi dire *Ressort* de Jurisdiction. Ce Livre est entre les mains des Gens de lettres depuis plus de deux siècles ;
 aucun

(1) Voy. FABRIC. Biblioth. Lat. Lib. VI. Cap. 6.

(2) CONVENTUS, pro eo quod *Ressortitum* vocant. *Thesaur. Ling. Lat.* v. *Conventus*. Les Praticiens latinisant le

mot François *Ressort*, disoient *Ressortum*. N'ayant en main d'autre Edition du Trésor d'Etienne que celle de Bâle, je ne puis dire si c'est une faute d'impression qui y a mis *Ressortitum*.

aucun de ceux qui ont compsé dès-lors des Dictionnaires Latins, MEM. n'a mis à profit celui-là sur cet article : pas même ceux qui de- VII. voient principalement servir à faire connoître les usages des anciens Romains, & en particulier ce qui concerne leur Jurisprudence.

Le Dictionnaire de Danet dit bien, que *Conventus* étoit une *Assemblée. Les Grands Jours ; les Etats ; l'Assemblée générale d'une Province.* Mais c'est tout ce qu'il en dit. Il est effectivement vrai. Je prouverai dans le Mémoire suivant, que *Conventus* designoit aussi, du moins sous les Empereurs Chrétiens, non-seulement les *Etats ; l'Assemblée générale d'une Province ;* mais encore l'Assemblée des Etats de plusieurs Provinces, jointes pour la former. Le Trésor d'Etienne ne présentant pas cette signification, est donc encore imparfait à cet égard.

Le Dictionnaire de Pitiscus l'est beaucoup davantage, puis qu'on n'y trouve que trois acceptions du terme de *Conventus*. Il designoit (dit cet Auteur) 1°. Les Villes où les Magistrats, qui commandoient pour les Romains dans la Province, administroient la Justice, 2°. L'exercice de la Jurisdiction par ces Magistrats dans les Villes où ils convoquoient pour cet effet des assemblées. 3°. Les Parties qui s'y rendoient pour faire juger leurs Procès (1).

Il y auroit plus d'une remarque critique à faire sur ces explications. On contesteroit avec fondement la première ; & l'on feroit voir sans peine que la seconde & la troisième auroient besoin d'éclaircissements, pour les rendre plus propres à donner une idée nette & complète de ce qu'entendoit Pitiscus. Mais ces discussions n'iroient pas au but pour lequel j'ai copié tout ce qu'enfeigne là-dessus son Dictionnaire ; c'est-à-dire, tout ce qu'on peut apprendre sur les acceptions de *Conventus*, des Auteurs rassemblés par Grævius dans le vaste Recueil qu'il a fait de Livres sur les Antiquités Romaines ; Recueil dont le Dictionnaire de Pitiscus est pro-

A 3 pre-

(1) *CONVENTUS* dicebant oppida in Provinciis, in quibus, qui prætor, aut præconsul præerat Provinciis, jus dicebant. . . . *Conventus* dicebatur etiam res ipsa, quæ in Conventu agebatur,

nimirum Jurisdictio *Conventus* dicebantur etiam homines, qui in conventu litium causa conveniebant. PRISC. Lexic. Ant. v. *Conventus*.

MEM. prement l'Indice. Je ne l'ai copié que pour justifier, qu'on n'y
 VII. trouve point sur le terme de *Conventus*, les éclaircissemens que
 ses diverses significations rendent nécessaires, à qui ne veut pas être
 exposé aux méprises, dans lesquelles on tombe en attachant à un
 terme une idée différente de celle que présente le sens qu'avoit en
 vuë l'Auteur qui s'est servi de ce terme.

Mais les Dictionnaires de Droit ont sans doute suppléé à ce qui
 manque là-dessus à tous les autres ? On devoit le présumer, si
 l'on ne les avoit pas consulté avec moins de fruit encore que le
 Trésor d'Etienne. Voyez le plus estimé, celui de Briffon ; il vous
 laissera ignorer ce qu'Etienne apprend de plus que Festus (1).

Et les Commentateurs des Loix Romaines, ceux en particulier,
 qui ont recueilli tout ce que l'étude des Antiquités peut fournir
 sur les choses dont ces Loix parlent, auroient-ils aussi négligé de ras-
 sembler les diverses acceptions de *Conventus* ? Eux, qui, à l'exem-
 ple des Jurisconsultes Romains, sont si attentifs, pour l'ordinaire, à
 prévenir par l'exposition des différentes significations des termes,
 tout mésemtendu sur les questions qu'ils traitent, auroient-ils aussi
 omis quelqu'une des acceptions de *Conventus*, dont l'ignorance
 puisse faire prendre le change, ou laisser de l'incertitude sur le
 sens des passages des anciens, où ce mot est employé ? Le Juris-
 consulte qui a lû ou feuilleté le plus grand nombre de Li-
 vres de sa profession, & dont la mémoire seroit la plus heu-
 reuse qu'on puisse imaginer, ne pourroit assurément pas encore
 dire sans témérité, que *tous* les Livres de Droit où il est fait
 mention de *Conventus*, ne donnent qu'une liste incomplète des
 diverses significations de ce terme. Quel homme pourroit avoir lû
 d'un bout à l'autre, ou seulement consulté, tous les Commentaires
 ou

(1) Ce Mémoire étoit déjà entre les
 mains de l'Imprimeur, quand j'ai vû pour
 la première fois l'Edition faite à Hall en
 Saxe l'an 1743. de l'Ouvrage de Briffon
*de Verborum, quæ ad Jus pertinent, si-
 gnificatione.* J'y ai vû que feu M. Hei-
 neccius, qui l'a si utilement augmenté,
 l'a fait en particulier sur le mot *Conventus*,

& y a marqué que les Provinces Ro-
 maines étoient divisées en *Conventus*.
 Je devois à la mémoire de ce celebre
 Jurisconsulte la justice de l'excepter du
 nombre des Auteurs, qui ont gardé le
 silence là-dessus, dans les Livres où ils
 étoient appelés à l'apprendre à leurs
 lecteurs.

ou Traités des Jurisconsultes, dans lesquels il est parlé par occasion de *Conventus*? Affirmer un fait semblable, simplement par rapport aux Livres qu'on a le mieux étudiés, ce feroit déjà accorder à la mémoire plus de confiance qu'on n'en doit avoir pour elle. Je n'ai donc garde de parler d'une manière si générale. Je me borne à dire, que je ne crois pas avoir appris, dans les Commentateurs des Loix des Romains, ou dans d'autres ouvrages sur quelque matière de Jurisprudence, & qui foyent aujourd'hui en quelque réputation parmi les Jurisconsultes, que *Conventus* designoit, entre autres choses, un Ressort de Jurisdiction. Encore moins me rappellai-je, d'avoir lû dans aucun de ces Livres, qu'en ce sens *Conventus* designoit aussi un de ces Districts, par lesquels les anciens ont divisé les Provinces dont ils donnoient la description. Si l'on reproche aux Jurisconsultes modernes, qu'ils ont négligé d'avertir de la première de ces acceptions, ils pourront s'excuser par l'exemple des Géographes, qui, travaillant à l'ancienne Géographie, n'ont fait non plus aucune mention de cette division des Provinces.

MEM.
VII.

Un sujet dont la dénomination même n'a été entendue jusqu'ici que si imparfaitement, devoit être traité avec tous les détails nécessaires pour en donner des idées aussi justes, & aussi complètes qu'il sera possible. Mais devant borner ici les discussions à l'usage que les éclaircissements qui en resulteront peuvent avoir pour connoître le Tribunal Supérieur, qui administroit la Justice dans l'Helvétie sujette des Romains, c'est à établir ce qu'il y avoit dans l'institution des *Conventus* de relatif à cet objet, que je réduirai mes recherches dans ce Mémoire. Elles donneront lieu d'y développer quelques points de Droit Public des Romains, & d'y répandre quelque jour sur des usages, dont ceux qui s'attachent à l'étude de la Jurisprudence, ou des Antiquités Romaines, ne regrettent pas qu'on les entretienne.

Chaque Colonie des Descendans de Noé, qui s'établit dans une Contrée, y forma un Peuple, & la Contrée prit ou reçut le Nom de ce Peuple, ou de son Chef. Les Régions qu'occupèrent avec le tems, soit les descendans de ce Peuple, soit de nouvelles Colonies d'étrangers, ne furent partagées dans la suite des siècles

par

MEM. par les Ecrivains, qui voulurent les faire connoître, qu'en designant
VII. les différens Peuples qu'elles comprenoient. Les Livres de Moyse, les plus anciens historiens profanes, & les premiers Géographes, fournissent des preuves de ce fait.

Cette maniere de subdiviser les Régions du Monde connu aux anciens, fut suivie jusqu'à ce que les Romains en introduisirent une autre, par rapport aux Régions soumises à leur domination. Leurs Géographes continuerent l'ancienne méthode, quant aux Régions indépendantes de l'Empire Romain. C'est ainsi que Strabon dit (a), qu'au tems de la guerre des Cimbres, l'Helvétie étoit partagée en trois Peuples. Encore depuis que diverses Provinces eurent subi le joug des Empereurs, les Historiens & les Géographes n'en marquerent quelquefois l'étendue, que par l'énumération des Peuples qu'elles renfermoient. C'est ainsi que Pline dit, que la Macédoine avoit Cent-cinquante Peuples. (b). Il ne divise pas autrement la Rhétie, la Vindelicie & les Alpes (c). Il termine la description de l'Italie même en ces termes : *Hæc est Italia Diis Sacra : hæ GENTES ejus. Hæc oppida POPULORUM* (d). A peu près comme Mela finit la description générale du Monde, connu de son tems. *Hæc summa nostri Orbis, hæ maxima partes, hæ forma GENTESque partium* (e).

Un témoignage exprès de Strabon rend incontestable que ce furent les Romains qui introduisirent une nouvelle maniere de partager les Provinces, dont ils étoient devenus les maîtres. Ce Géographe, pour s'excuser de ce qu'il ne marquoit pas distinctement les limites, qui separoient la Mysie des Provinces voisines, assure qu'il n'étoit plus possible de distinguer ce qui appartenoit à la Phrygie, à la Carie, à la Lydie, & à la partie Méridionale du Mont Taurus, les dependances de ces Provinces étant trop entremêlées ; ensuite il rapporte la cause de cet entremêlement : *Les Romains, (1) n'y ont pas peu contribué, en ne divisant pas ces Provinces*

(1) Εἰς δὲ τὴν σύγκρισιν ταύτην κήσεις ἐν αἷς τὰς ἀγοραίας ποιοῦνται καὶ τὰς δικαιοδοσίας. Lib. XII. Cap. 629. init.
ἐμὴν κράτος συλλαμβάνει τὸ τῶν Ῥωμαίων μὴ κατὰ φυλὰς, ἀλλὰ ἕτερον τρόπον διατάξας τὰς Διοι-

vinces par Peuples, mais en formant d'une autre maniere les Diocèses dans lesquels se font les assemblées où la Justice est administrée. MEM. VII.

Pour bien entendre cet endroit de Strabon, il faut se garder de prendre *Diocèse* dans le sens qu'a ce terme depuis le regne de Constantin. Jusques alors, *Diocèse* ne designoit qu'une partie de Province, un certain District, dont les habitans relevoient, dans les affaires de Justice; d'un Tribunal, qui s'assembloit dans certaines Villes de ce District. Il y avoit donc, pour l'ordinaire, plusieurs Diocèses dans une Province Romaine. Mais, par le changement que fit Constantin le Grand dans le Gouvernement de l'Empire, le nom de *Diocèse* fut attaché au Département d'un *Vicaire*, d'un Préfet du Prétoire; & ce département comprenoit plusieurs Provinces. Ainsi un *Diocèse* fut dès-lors composé de plusieurs Provinces.

Ce n'est donc que dans le premier sens que Strabon a pu employer le terme de *Diocèse*. Il semble même, que prévoyant que dans la suite des tems ce terme designeroit tout autre chose, ce Géographe se crut obligé de s'expliquer si précisément sur le sens qu'il y attachoit, qu'on ne pût point s'y méprendre. *C'est dans ces Diocèses, dit-il, que les Romains tiennent les CONVENTUS, & administrent la Justice.* Cette interpretation n'est pas de moi: elle est de Casaubon (1); & M. le Marquis Maffei, qui a donné l'avis nécessaire sur les deux diverses significations du mot de *Diocèse*, qu'on vient de rapporter, a dit en même tems (2), que, suivant la plus ancienne, les Diocèses furent nommés en Latin *Conventus*.

Ce ne fut pas en Asie seulement que les Romains firent succéder cette division des Provinces à l'ancien partage par Peuples.

Tome II.

B Toutes

(1) *Præses in Provincia forum agere vel Conventus latine dicitur: Græce ἀγοραίῃς ποιεῖσαι.* Conventus enim Græci vertunt ἀγοραίῃς. CASAUB. in Not. ad Strab. l. c.

(2) Sur dette (le Dioecesi) *Conventi* in Latino. Veron. illustr. Lib. VII. p. 300. C'est aussi par les termes de *Conventus*

Juridici, que SPANHEIM (Orb. Rom. p. 373.) rend le mot de Διοικήσεις, employé par Aristide, pour designer les trois Ressorts de l'Asie. Et le traducteur François de Plin le Naturaliste, a toujours traduit *Conventus*, par *Parlement*, ou par *Ressort de Parlement*.

MEM. Toutes les Régions de l'Europe éprouverent le même changement,
VII. aussi-tot qu'elles devinrent Provinces Romaines.

Je dis, aussi-tôt qu'elles devinrent Provinces Romaines. C'est là une époque qu'il faut bien observer, si l'on veut favoir en quel tems les *Conventus* furent établis dans chacune de ces Provinces. Les Peuples qui se soumettoient volontairement à Rome, ou ceux à qui elle laissoit la liberté après en avoir fait la conquête, conservoient leur ancienne Constitution. Ils n'étoient gouvernés que par leurs propres Magistrats. Le Sénat de Rome n'y en envoyoit que dans des circonstances de troubles internes, pour y rétablir l'ordre, ou en tems de guerre, pour y commander les troupes destinées à défendre le pays. Mais l'administration de la Justice n'étant pas du ressort de ces Commandans (1), ils la laissoient exercer par les Magistrats des lieux. Les Romains n'avoient donc pas besoin d'y former des Tribunaux, & d'assigner à chacun le district de sa Jurisdiction; en un mot, d'y établir des *Conventus*. Ces établissemens ne convenoient qu'aux Provinces gouvernées, non par leurs propres Magistrats, mais par ceux qu'on y envoyoit chaque année de Rome avec le titre de *Préfets*, ou de *Présidens*. Revêtus de l'autorité de Juges, aussi bien que du commandement des Troupes, ils rendoient la justice dans les assemblées qu'ils convoquoient en certains endroits de la Province.

La différence qu'il y avoit entre l'état d'un Peuple réduit en Province Romaine, & celui d'un Peuple, qui, bien que sujet de Rome, étoit néanmoins honoré du titre de *Libre*, ou d'*Allié du Peuple Romain*, ne consistoit pas seulement en ce que les derniers conservoient leurs propres Loix, avec le droit d'élire leurs Magistrats du nombre des naturels du pays, ou de ceux de ses habitans qui y avoient acquis le droit de Bourgeoisie. Mais à n'être point

(1) Qui Provinciam populi Romani obtinuit, in ea Conventus agit, ac jus provinciæ dicit..... Cæsar, cum citiorem, & Narbonensem Galliam provinciam nactus esset, in iis conventus egit, ut quæ jam pridem formam pro-

vinciæ accepissent; in Comata, quam ipse bello primus aggressus est, nequaquam. Nisi fortasse, postquam eam in provinciæ formam retulit. SIGON. de. Ant. Jur. Provinc. Lib. III. Cap. 13.

point sous les ordres & la Jurisdiction d'un Magistrat envoyé chaque année de Rome, *Préfet* ou *Président* ordinaire. Une Ville étoit *Libre* quand, bien qu'enclavée dans une Province gouvernée par un Magistrat de cet ordre, cette Ville n'étoit cependant point soumise à la Jurisdiction de ces Officiers. Aussi lors que, suivant la coutume, le Préfet ou Président de la Province en parcouroit les principaux lieux, pour examiner comment ils étoient gouvernés, & y rendre la justice, il n'entroit point dans les Villes Libres, ou s'il y passoit & s'y arrêtoit, il n'y faisoit point d'acte de Jurisdiction (1).

MEM.
VII.

Il résulte de cette constitution, que les Peuples honorés du titre de *Libres*, ne virent point établir chez eux de *Conventus*; qu'ils conserverent cette prérogative; & que pour savoir quand il se forma des *Conventus* dans leur pays, il n'y a, comme je l'ai dit, qu'à voir en quel tems il fut réduit en Province particuliere, ou joint à une Province déjà établie.

L'Histoire donne des preuves assés marquées de cette révolution par rapport aux Conquêtes des Romains hors de l'Italie. On y voit la Sicile & la Sardaigne, qui furent les premières, d'abord réduites en Provinces. La Gaule Citerieure & Ulterieure, relativement à Rome, eut le même sort. L'Illyrie, la Macédoine, la Grece, l'Afrique & l'Asie, l'éprouverent aussi. Toutes ces Provinces furent donc partagées en *Conventus*. Sigonius a recueilli les noms de la plus part de ceux qui furent établis (a). On apprend de Joseph (b), que Gabinius en forma Cinq dans la Judée.

Dès que les Romains eurent conquis des parties de l'Espagne, ils les partagerent en Departemens de cette espèce. Appien en marque le tems, en disant (2), qu'après que Cadix se fut rendu

B 2

aux
Jud. Cap.
V.

(1) Voy. *Verona illustrata* Lib. III. où M. le Marquis Maffei a pleinement développé sur cette question les idées que Sigonius n'avoit fait qu'indiquer dans son Ouvrage de *Ant. Jur. Provinc. Cap. I.*

(2) *Στρατηγούς δὲ Ἰβηρίας ἐτήσιους ἐς τὰ ἔθνη τὰ εἰλημμένα*

ἐπεμπον, ἀπὸ τῶδε ἀρχόμενοι μικρὸν πρὸ τῆς τετάρτης καὶ τεσσαρακοστῆς καὶ ἑκατοστῆς Ὀλυμπιάδος, ἀρμόσας ἢ ἐπιστάθας αὐτοῖς τῆς εἰρήνης ἐσομένους. Appian. *Hisp. p. 275.*

MEM. aux Romains, c'est-à-dire, un peu avant la Cent quarante-quatrième Olympiade, ils commencerent à envoyer chaque année en Espagne des Magistrats pour gouverner les Peuples vaincus, & maintenir la paix dans la Province. De tels Magistrats administroient la Justice dans des Conventus. Aussi, quand Auguste après avoir réuni sous la domination de Rome toutes les vastes régions de l'Espagne, en eut formé trois grandes Provinces, il les subdivisa en *Conventus*. Le même Appien l'insinue clairement : J'estime, (dit cet Historien (1), venant de marquer qu'Auguste fit rentrer dans l'obéissance quelques Peuples de l'Espagne, qui s'étoient soulevés),
 „ J'estime que c'est dès-lors que les Romains partagent l'Iberie ,
 „ qu'ils appellent aujourd'hui Espagne, en trois Parties , dans cha-
 „ cune desquelles ils envoient des Préteurs annuels, dont deux sont
 „ élus par le Sénat, & le troisième par l'Empereur.

Mais Pline est exprès là-dessus. Il designe le nombre de *Conventus* qu'il y avoit de son tems dans chacune des trois Parties de l'Espagne. Après avoir observé que la constitution de l'Espagne Citerieure avoit souffert quelque changement, & qu'elle avoit cela de commun avec quantité d'autres Provinces, cet Auteur ajoute (2) :
A présent toute la Province est divisée en SEPT CONVENTUS.
 Il indique de même le nombre de ceux des deux autres Provinces.

(a) Hist. *La Betique, dit-il (a), est partagée en QUATRE CONVENTUS :*
 Nat. Lib. *la Lusitanie l'est en TROIS (b).* C'est donc avec raison, que Reinius a dit : *le partage de l'Espagne en Conventus, fut l'ouvrage des Romains (3).*
 III. Cap. I.
 (b) Eod.
 Lib. Cap.
 22.

Mr. le Marquis Maffei prétend que l'Italie fut Libre jusques au fixième siècle de Rome. Les Conventus ne s'y introduisirent donc

(1) Εξ ἐκείνου μοι δοκοῦσι
 Ῥωμαῖοι τὴν Ἰβηρίαν (ἣν δὴ νῦν
 Ἰσπανίαν καλοῦσιν) ἐς τρία διαι-
 ρεῖν· καὶ στρατηγούς ἐπιπέμπειν
 ἑτησίους μὲν ἐς τὰ δύο ἢ βουλὴν,
 τὸν δὲ τρίτον βασιλεὺς ἐφ' ὅσον
 δακτύμασειεν. Id. ibid. in fin.

(2) Nunc universa Provincia dividitur
 in Conventus septem. Hist. Nat. Lib.
 III. Cap. 3.

(3) Hispaniæ in Conventus Juridicos divisio opus Romanum est. Synb.
 Inscript. p. 307.

donc qu'environ ce tems - là , & apparemment à l'occasion des vic- MEM.
toires ensuite desquelles les Romains depouillerent de leur liberté VII.
ceux des Peuples d'Italie, qui s'étoient joints à Hannibal. Quoi
qu'il en soit de l'époque de cet établissement en Italie , il est au
moins certain qu'il y avoit des Conventus du tems de César. Il
dit lui-même, qu'après la Campagne de la guerre des Helvétiens ,
il passa les Alpes pour aller tenir les Conventus de la Gaule Ci-
terieure (1).

Les Romains avoient aussi établi des Conventus dans la première
Province qu'ils formèrent en deça des Alpes dans les Gaules. Hir-
tius dit que César parcourut tous les Conventus de cette Province,
& y jugea les Procès Criminels (2). Il n'y a pas lieu de douter
non plus que si les circonstances le lui avoient permis, ce Conqué-
rant , après avoir réduit en Province Romaine toutes les Gaules
depuis les Pyrénées jusques aux Alpes & au Rhin, excepté les Ci-
tés Alliées, & celles qui avoient bien servi la République (3),
n'eût établi d'abord par tout des Conventus, de même que dans
l'ancienne Province de Narbonne.

Mais chacune des neuf années entières qu'il falut à César pour
achever la conquête des Gaules, fut marquée par de nouvelles
guerres, qui ne lui permirent pas d'y faire d'autres dispositions
par rapport au gouvernement, que celles qui étoient absolument
nécessaires pour contenir les Gaulois dans l'obéissance à leurs nou-
veaux maîtres. La Guerre Civile suivit immédiatement cette con-
quête des Gaules; & tout le reste de la vie de César fut rempli
de soins plus intéressans pour lui, que les détails dans lesquels l'ar-
rangement de la constitution de ces vastes Provinces l'auroient re-

B 3

tenu

(1) Ipse in Citeriorem Galliam ad
Conventus peragendos profectus est. *De*
Bell. Gall. Lib. I. extrem.

(2) Paucos dies ipse (César) in Pro-
vincia moratus, quum celeriter omnes
Conventus percucurrisset; publicas con-
troversias cognovisset. &c. *HIST. de Bell.*
Gall. Lib. VIII. Cap. 46.

(3) Omnem Galliam, quæ à saltu
Pyrenæo Alpibusque & monte Gebenna,
fluminibus Rheno & Rhodano continetur . . . præter socias ac bene meritas
Civitates, in Provinciæ formam redegit.
SUTTON. in Cæsar. Cap. 25. EUTROPE.
Lib. VI. Cap. 14.

MEM. tenu. Il laissa cet Ouvrage à ses Successeurs. Auguste même n'y
 VII. travailla, que quand il fut seul en possession de la suprême puissance. Le séjour qu'il fit dans les Gaules, fut probablement l'occasion qui le détermina à en fixer alors la forme du gouvernement.

On n'a à la vérité aucun témoignage formel, qui prouve que ce fut dans cette circonstance que les Conventus furent établis dans les Gaules nouvellement conquises. Mais je crois pouvoir l'inferer 1°. Des termes généraux dans lesquels l'Historien Dion parle de ce qu'Auguste fit alors dans ces Provinces, 2°. De la manière dont ce Prince procéda à en régler la constitution. 3°. De la maxime constamment suivie par les Romains de diviser ainsi les Provinces de leur Empire. 4°. De ce qu'on voit dans les tems suivans les Conventus en usage dans les Gaules, sans qu'on trouve par quel autre Empereur ils pouvoient y avoir été établis.

Examinons le récit de Dion d'où je tire ma première preuve. „ Auguste, dit cet Historien (1), partit de Rome à la tête d'une „ armée, pour porter la guerre dans la Grande Bretagne. Mais „ les Bretons lui aiant demandé la paix par des Deputés, qui le „ joignirent dans les Gaules, il s'y arrêta pour en faire le recensement, pour y établir une forme de Gouvernement certaine, „ & pour y régler différens usages; ce qui n'avoit point encore été „ fait, parce que les guerres Civiles avoient commencé immédiatement après que les Gaules avoient été soumises, & ces guerres „ ne faisoient que de finir.

Il paroît d'abord par ce récit, qu'il n'y avoit eu encore aucun règlement fait par les Romains sur la constitution des Gaules, conquises par César. L'Historien ne le pose pas simplement, il en donne encore la raison; c'est que les guerres civiles, qui ne faisoient

(1) Augustus, cum exercitu ab Urbe profectus est, ut in Britanniam bellum transferret: verum postquam in Galliam venit, quum Britanni oratores petitum pacem ad eum misissent: componendis Gallicis rebus, quæ quia subactis illis

statim bella Civilia subsecuta fuerant, etiamnum fluctuabant, Gallorumque agendo censu, vitæ & republica formanda, aliquid temporis extraxit, DIO, Lib. LIII.

soient que de finir , ne l'avoient pas permis. Il marque même , MEM. que jusques à cette époque il n'y avoit rien eu de fixe dans les VII. Gaules à cet égard : *etiamnum fluctuabant.*

Expliquant ensuite ce qu'Auguste fit pour y établir une forme certaine de gouvernement , Dion dit , que ce Prince fit un recensement des Gaules , & y régla différens usages. Strabon nous apprend ce que cet Historien a omis. Il indique le principal changement que souffrirent alors ces régions. Jusques - là elles n'avoient été divisées qu'en trois grandes Nations, l'Aquitannique , la Celtique , & la Belgique. Chacune de ces Nations formoit un Corps séparé. Les chefs qu'elle s'élevoit , n'étoient revêtus d'aucune autorité sur les autres. Ce que rapporte Tite - Live touchant Ambigat , élu par les Bituriges Roi de la Celtique , fait connoître que chaque Peuple élevoit à son tour un Roi de cette partie des Gaules (1). Il y avoit donc entre les Peuples qu'elle renfermoit , une relation de Membres d'un même Etat , qui rendoit ce Corps d'autant plus puissant , que le nombre de ces Peuples étoit plus grand. Ainsi la Celtique , beaucoup plus étendue qu'aucune des deux autres parties des Gaules , les surpassoit considérablement en force. Par là elle avoit nécessairement la principale influence sur tout ce qui intéressoit les Gaules en général. Cet avantage lui fut ôté par Auguste. Au lieu de laisser subsister l'ancien partage des Gaules en Trois parties , il en fit Quatre , prenant sur la Celtique , non - seulement ce qu'il ajouta à l'Aquitannique & à la Belgique ; mais encore la Quatrième Partie qu'il forma , & nomma Lyonnoise. Strabon explique bien cette distribution , faite par Auguste (a) , & le changement qu'elle apporta dans l'ancienne division qui avoit eu lieu jusques - là. L'Auteur des Sommaires de Tite - Live fait encore mieux connoître que cette ancienne division subsistoit , quand rapportant la suite du recensement que fit alors Auguste , il dit , que ce recensement embrassa les Trois Gaules , conquises par César , Père de ce Prince (2). Cette

(a) Geogr.
Lib. IV.
init.

(1) Prisco Tarquinio Romæ regnante , Celtarum , quæ pars Galliæ tertia est , penes Bituriges summa imperii fuit. li Regem Celtico dabant. Liv. Lib. V.

(2) Cum Augustus Conventum Narbonæ ageret , confus a tribus Galliis , quas pater vicerat , actus. Epitom. Liv. Lib. 134.

MEM. VII. Cette nouvelle division générale des Gaules demandoit nécessairement une nouvelle subdivision de chacune ; par la raison que plusieurs Peuples de l'ancienne Celtique furent mis dans l'Aquitanique & dans la Belgique, pour rendre plus égales les forces de ces trois Provinces, & de la Lyonnaise.

J'ai dit, en second lieu, que la maniere dont Auguste proceda à faire ce changement, autorise à présumer qu'il établit alors des *Conventus*, dans les Parties des Gaules qui n'en avoient point eu jusques-là.

En effet, ce fut dans une de ces Assemblées qu'Auguste fit la disposition dont nous parlons. Il étoit naturel qu'il prit là-dessus les avis des Principaux des Gaulois de chaque Province. Cela ne pouvoit se faire plus facilement qu'en les rassemblant. Aussi Hauteferre a-t'il jugé que le *Conventus* de Narbonne dont l'Abbréviateur de Tite-Live fait mention, étoit une Assemblée générale des Gaules, convoquée pour délibérer sur les réglemens que Dion dit que fit Auguste (1).

Ma troisième raison de croire qu'Auguste établit les *Conventus*, dans les Provinces des Gaules qu'il forma, est tirée de la généralité des termes de Dion. Cet Historien ne se borne pas à dire, qu'Auguste fit alors le recensement des Gaules : il ajoute, que ce Prince donna une forme certaine au gouvernement, en fixa la Police, & fit des réglemens sur divers usages des Gaulois.

Je ne donne point trop d'étendue au sens de l'Historien, dont les Traducteurs Latins n'ont pas tout-à-fait rendu les idées. C'est d'après ce qu'a observé Gronovius sur ce qu'emportoit la façon de parler, employée par Dion (2), que j'ose hasarder cette pensée. Ce Savant avertit (3), que la phrase Latine *ordinare Provincias*, laquelle

(1) Hanc ob causam Narbonæ *Conventum Galliarum* celebravit Augustus. ALTERRER. Rer. Aquit. Lib. IV. Cap. 8.

(2) τὸν βίον τὴν τε πολιτείαν διεκόσμησε.

(3) Unde condiscas licet, quod dicebant *ordinare Provincias*, quum pe-

pulis nationibusque debellatis per Decem Legatos ab Urbe missos una cum Imperatore victore statum imponerent, ejus non exiguum partem fuisse, distribuere illam per *Conventus*. JO. FRID. GRONOV. Observat. Lib. III. Cap. 22. p. 639.

laquelle répond au Grec de l'Historien , τὴν πολιτείαν διακοσμεῖν , MEM. designoit tout ce qu'avoient accoutumé de faire les Romains , VII. lors qu'après avoir soumis un Peuple, ils envoyoit dix Commis-
saires , députés du Sénat, qui , avec le Général vainqueur , régloient l'état de ce Peuple ; Règlement dont le partage du Pays en *Conventus* , ne faisoit pas la partie la moins considérable. J'ai donc pu entendre Dion comme s'il disoit en autant de termes qu'Auguste partagea les Gaules en *Conventus*.

Mais quand cet Historien ne l'insinuerait pas aussi clairement , on devroit le présumer, vu les preuves alleguées ci-dessus de l'usage des Romains à l'égard de toutes les autres Provinces qu'ils avoient conquises jusques alors. C'est ma quatrième raison. On en sentira mieux le poids par la réflexion suivante.

La subdivision des Provinces en *Conventus* étoit avantageuse aux Peuples , ou elle leur étoit préjudiciable. Si c'étoit le premier , pourquoi Auguste, naturellement bienfaisant , qui aimoit les Gaulois , & qui en Prince sage vouloit se les attacher , ne leur auroit-il pas fait cette faveur , accordée à celles des Provinces de l'Empire qu'on ménageoit le moins ? Si c'étoit un mal pour les Peuples , comment pourroit-on croire , que la condition des nouvelles Provinces des Gaules eut été rendue plus favorable que celle de la Narbonnoise , remplie de Citoyens Romains & d'anciens sujets , dont la fidélité à la République & les secours donnés à César contre les autres Gaulois , avoient si fort contribué à les soumettre , que sans ces secours César n'auroit pu résister au soulèvement général qu'excita Vercingetorix (1) ? Mettre les nouveaux Sujets sur le même pié que les anciens les plus affectionnés , étoit assurément la plus grande grace qu'Auguste pût faire aux premiers , par la constitution des Provinces qu'il en forma. Il y établit donc des *Conventus* , comme il y en avoit dans la Province de Narbonne.

Si l'histoire du regne de ce Prince , ou des monumens de son siècle, n'en font aucune mention expresse , ce n'est apparemment

Tome II.

C

que

(1) *Quam* (totius Galliae defectio- que auxiliis Provincia illius. HIRTIVS nem) *sustinuerat* (Cæsar) *fidelitate at.* Lib. VIII. Cap. 46. *in fin.*

MEM. que parce que les Historiens qui nous sont parvenus , ont négligé
 VII. ce détail, ou que les monumens dans lesquels il en étoit parlé, se sont perdus. Mais l'histoire des siècles suivans , où l'on ne voit pas que la constitution de ces Provinces ait dû avoir été changée à cet égard , faisant connoître qu'il y avoit des Conventus , dont l'institution passoit pour fort ancienne (1) , Auguste est le seul des Empereurs à qui on puisse l'attribuer avec quelque fondement.

L'HELVETIE se trouvant renfermée dans la nouvelle Province que forma ce Prince , & qu'il nomma *Lyonnoise* , du nom de la plus considérable de ses Villes , il étoit naturel qu'il établit *des Conventus* dans cette partie de la Province , de même que dans les autres parties. Les deux monumens qui font mention expresse du CONVENTUS HELVETICUS , rendent cette conjecture certaine. L'un est à coup sûr du siècle des Antonins. L'âge de l'autre n'est pas si connu , mais ne sauroit cependant être moins reculé. Je donne les Inscriptions de l'un & de l'autre , avec les explications nécessaires , dans le Mémoire dont l'ancien *Loufonne* fait le sujet. Il me suffit ici de les alleguer tous deux , comme deux preuves incontestables qu'il y avoit au moins un *Conventus* dans l'Helvétie. Ces deux preuves sont d'autant plus précieuses qu'aucune des autres Provinces des Gaules n'a recouvré de monument où il soit parlé de quelcun de leurs Conventus.

Il est vrai , dira - t - on , que l'Inscription de Nion & celle de Lausanne font mention d'un *Conventus Helveticus* : mais ces deux mots ne prouvent pas encore que l'Helvétie fut partagée en Conventus , comme les autres Provinces. Ils ne prouvent pas seulement qu'il y eût un Conventus de l'espece de ceux dont il s'agit. Cette dénomination designe plutôt simplement une Assemblée d'Helvétiens. Les Conventus , pris pour *Reffort* d'un Tribunal , portoient le nom de la Ville , ou du principal lieu de ce Reffort , où l'Assemblée des Juges se tenoit le plus souvent. On ne leur donnoit pas le nom d'un Peuple particulier de la Province ; moins encore le
 nom.

(1) On en verra les preuves dans ce qui sera dit sur l'Edit d'*Honorius* de l'an 418. touchant le *Conventus* d'Arles.

nom de la Nation, commun à ces Peuples. Le *Conventus Helveticus* auroit été le seul qu'on eût ainsi appelé du nom de la Nation. Et pourquoi une pareille singularité ? On ne doit point la présumer. Il faut donc croire que *Conventus Helveticus* designe dans les deux Inscriptions en question, une autre Assemblée, composée uniquement d'Helvétiens. Car ils n'auroient osé appeller *Helvétique* une Assemblée, où auroient siégé le Gouverneur de la Province Lyonnaise, ou l'un de ses Lieutenans, & ses Assesseurs.

La remarque est précieuse. On ne peut disconvenir de l'usage sur lequel elle est fondée. Plin seul fournit quantité d'exemples de *Conventus* appelés du nom des principales Villes de ces Ressorts. Tels étoient non-seulement ceux de l'Espagne ; mais aussi ceux de la Sicile, de l'Afrique, & de l'Asie, dont cet Auteur donne les noms. Sigonius, qui a indiqué les *Conventus* de la plupart des autres Provinces de l'Empire, augmenteroit considérablement le nombre de ces exemples. Mais on ne laisse pas d'en avoir aussi de *Conventus* nommés du nom du Peuple. César, comme on le verra bientôt, parle du *Conventus Campanus*. Des Inscriptions font mention du *Conventus Asturicensis*. La Cilicie, Province qui ne renfermoit d'abord que trois Peuples, n'avoit alors que trois *Conventus*, dont chacun portoit le nom du Peuple qui en formoit le Ressort. On disoit, *Conventus Pamphylus*, *Isaurius*, & *Ciliciensis* (a).

Il faut encore convenir, que *Conventus Helveticus* pourroit designer en général une Assemblée d'Helvétiens. Mais on verra par l'explication des deux Inscriptions dont il s'agit dans mon Mémoire sur l'ancien Loufonne, que de quelque manière qu'on lise ces Monumens, *Conventus Helveticus* n'y sauroit designer que l'une de ces deux choses, savoir, l'Helvétie même, considérée comme un Diocèse, soit comme le Ressort du Tribunal qui y administroit la Justice ; ou l'Assemblée générale représentative de la Nation.

Cela supposé, ainsi que je crois pouvoir le supposer, en attendant qu'on en ait vu les preuves, il ne me reste pour justifier que l'Helvétie fut mise à cet égard sur le pied des autres Provin-

MEM.
VII.

ces , qu'à faire voir que le terme de *Conventus* designoit aussi , dans l'usage des Romains , 1°. les habitans & les terres d'un district , qui formoit un Ressort de Jurisdiction , 2°. le Peuple de ce Ressort. 3°. Le Ressort même. 4°. que par une autre acception non moins usitée , *Conventus* marquoit aussi l'Assemblée générale du Peuple de ce Diocèse , convoquée pour traiter de ses intérêts particuliers , & non simplement pour l'administration de la Justice Civile ou Criminelle de ce Ressort.

Les Helvétiens continuerent , en effet , sous la domination de Rome , à tenir des Assemblées , 1°. de chaque Cité , comme ils en tenoient auparavant de chaque Canton , 2°. de la Nation entière , ainsi qu'ils en avoient aussi de Générales de toute la Cité Helvétique , tandis qu'ils étoient indépendans. C'est ce qui est mis dans toute l'évidence , à laquelle j'ai pu porter ce point important de l'ancienne Constitution , dans le Mémoire qui suit celui-ci. Je puis donc y renvoyer le lecteur sur cette acception de *Conventus* ; & me borner ici à traiter de celle que j'estime , qui doit être attachée à *Conventus Helveticus* dans nos deux Inscriptions : c'est-à-dire , que ces termes y designent l'Helvétie entière , considérée comme un Diocèse , comme le Ressort du Tribunal qui y administroit la Justice.

CICERON exposant de quels Juges les Tribunaux devoient être composés en Sicile , par la constitution de cette Province , s'exprime ainsi (1) : „ Quand un Bourgeois de Rome est Demandeur „ contre un Sicilien , on nomme un Juge Sicilien. Lors que c'est „ un Sicilien qui est Demandeur contre un Bourgeois de Rome , „ on donne un Juge Romain. Mais quand les Bourgeois de Rome „ n'ont pas pour partie des Siciliens , & plaident entre eux ou „ avec des étrangers , l'usage est de leur nommer des Juges choisis „ des Villes , Bourgs ou Cantons du CONVENTUS , duquel les „ Parties dépendent.

Que

(1) Quod Civis a Siculo petit : Siculus Judex datur. Quod Siculus a Cive Romano : Civis Romanus datur. Cæterarum rerum selecti Judices Civium Romanorum ex Conventu proponi solent. CICER. in Verr. Act. II. Lib. II. Cap. 13. Edit. Olivet.

Que ce soit là le sens dans lequel Cicéron employe cette façon de parler *ex Conventu* ; c'est ce qu'on apprend de cet Orateur même : il l'explique un peu après. *Ses adverses Parties*, dit-il (1) parlant d'Heraclius Sicilien, *demandent qu'on nomme des Juges des Villes, qui sont du Ressort de ce Conventus, & que Verrès les choisisse.* Aussi Asconius, a-t-il paraphrasé le premier passage que j'ai rapporté, en disant : *Ex conventu* ; c'est-à-dire (2), *des Villes où les Bourgeois de Rome ont accoutumé de se rendre pour leurs affaires ou pour celles du Public.*

Il est évident, que dans l'un & dans l'autre de ces passages de Cicéron, *Conventus*, & *Cité*, sont Synonymes, & designent non une Assemblée de Juges, ou une certaine Ville, mais le district de la Province qui formoit le Ressort d'un Tribunal de Justice, un Diocèse.

Dans un autre endroit du même Plaidoyé, Cicéron voulant faire connoître l'empressement avec lequel les habitans de Siracuse, & des lieux du Ressort du Conventus qui en portoit le nom, s'étoient rendus en foule de toutes parts, pour goûter la satisfaction de voir abattre les Statues dressées à Verrès dans cette Ville, désigne encore par *Conventus*, le District, les Villes, les Bourgs & les Villages de ce Ressort (3).

Cet Orateur n'est point le seul des anciens qui ait employé *Conventus* en ce sens. Hirtius l'a fait de même, en disant, que César avoit imposé une amende de Vingt-mille Sesterces aux habitans de Thapse, & une de Trente-mille Sesterces à leur Conventus : comme aussi une de Trente-mille aux habitans d'Adrumet, & une de Cinquante-mille à leur Conventus (4). Hirtius n'entendoit as-

C 3

rément

(1) Adversarii postulanti, ut in eam rem iudices dentur, ex his Civitatibus, quæ in id forum convenirent, electi, qui Verri viderentur. Id. ibid. Cap. 15.

(2) *Ex Conventu* : ex iis Civitatibus ad quas Cives Romani convenire solent, agenda suæ aut publicæ rei causa. Ascon. L. c. not. 1.

(3) Quid de Siracusanis loquar, quod non est proprium Siracusanorum, sed &

illorum commune, & Conventus illius, ac propè totius Provinciæ ? Quanta illuc multitudo, quanta vis hominum convenisse dicebatur tum, cum statuæ sunt illius disjectæ & everse. Id. ibid. cap. 64.

(4) Thapsitanis HS. XX. millia; Conventui eorum XXX. millia : Adrumetanis HS. XXX; Conventui eorum HS. L. multæ nemine imponit. HIRT. de Bell. Afric. Cap. 97.

M E M.
VII.

furément pas là par *Conventus*, les Juges de Thapfe & d'Adrumet, mais les habitans du Ressort de leur Jurisdiction, qu'il distingue bien des habitans de ces deux Villes de l'Afrique.

On fait que de tous les Auteurs Romains César est le plus scrupuleux sur le choix des termes. Il ne les emploie que dans le sens propre. Il rapporte, qu'au commencement de la Guerre Civile, le Consul Lentulus & d'autres du parti de Pompée, étans à Capoue, & faisans prendre les armes à tout ce qu'ils pouvoient trouver de gens propres à les porter, Lentulus donna la liberté & des Chevaux aux Gladiateurs, que lui César entretenoit dans cette Ville pour les spectacles; mais que ce Consul apprenant que cela étoit desapprouvé de tout le monde, *distribua ces Gladiateurs chez ses partisans du Conventus de la Campanie* (1); afin qu'ainsi dispersés & observés par ceux qui les avoient en garde, ils ne pussent causer aucun desordre. Or, par *Conventus de la Campanie*, il faut nécessairement entendre la Ville de Capoue, ses habitans, & ceux du Ressort de son Diocèse. C'étoit

(1) *Circum familiares Conventus Campanie custodie causa distribuit.* CÆSAR. de Bell. Civ. Lib. I. Cap. 15. J'ai traduit ce passage de César, sans supposer avec quelques-uns de ses Commentateurs, qu'il y a faute, & qu'au lieu de *Familiares*, il faut lire comme Ciaconius, *Familia patres*; ou comme Ph. Rubens (Elect. Lib. I. Cap. 8.) *Familias* J. Fr. Gronovius même a adopté cette dernière correction (Observ. Lib. III. Cap. 32) Les termes de Cicéron dans une de ses Lettres à Atticus (Lib. VII. Ep. 14.) où il parle du même fait, paroissent à Gronovius décider en faveur de l'opinion de Rubens. *Gladiatores Cesaris, qui Capua sunt*, disoit Cicéron, *sane commodè Pompeius distribuit, binos singulis patribus familiarum.* Mais pourquoi présumer que deux Auteurs, qui ne veulent pas exprimer la même chose, se sont servis précisément des mêmes termes? Cicéron marquoit à Atticus de quelle manière Pompée (ou Lentulus: on attribue au Chef

tout ce que fait le parti) avoit partagé les Gladiateurs de César, entre ceux à qui il en avoit confié la garde. Il dit donc que Pompée en mit deux dans chaque Maison. Je ne marque pas que c'étoit dans des Maisons ou des Familles attachées à Pompée. Cela s'entendoit assés. Pompée n'auroit pas eu l'imprudence de placer des Gens qu'il craignoit, chez des Chefs de famille sur l'attachement de qui il ne comptoit pas. Il ne les distribua donc pas indifféremment dans toutes les familles de Capoue & de son Ressort; mais seulement chez ses partisans. Et c'est justement ce que César vouloit exprimer en disant, que Lentulus les distribua chez ses propres amis particuliers, par là même adhérens de Pompée. On ne pouvoit mieux marquer cette circonstance, ni cette précaution, qu'en ces termes *Circum FAMILIARES* (Lentuli) *Conventus Campanie custodie causa distribuit.* Il n'y a donc rien à corriger dans le Texte de César.

C'étoit encore là une des acceptions ordinaires de *Conventus* du MEM. VII.
tems de Plin. Outre les preuves qu'on a déjà vues dans ce que
j'ai rapporté de cet Auteur concernant l'Espagne; qu'on lise le Cha-
pitre Vingt-neuvième du Cinquième Livre de son Histoire Natu-
relle, on y trouvera plusieurs autres exemples qui regardent la
Grece.

Ayant fait entendre des témoignages tels que ceux que je viens
de produire, il seroit très-superflu d'en présenter d'autres du même
genre. Mais il ne le fera pas d'en alléguer qui justifient que, dans
les Inscriptions, *Conventus* est employé dans le même sens. Voici
donc un de ces Monumens, où ce terme, designant la Patrie de
la personne qu'il regarde, ne sauroit être entendu que d'un Dis-
trict de Province (a).

(a) Gruter.
CCCLXXXII.
9.

M. CALP. M. F.
LVPO FLAMINI P. C.
EX CONVEN
CAESAR. ERGA VIC
OMNIB. HONORIB
IN REPUBLICA. SVA
FVNCTO. PRAEF
CHOR. PRIMAE
BITVRICVM
P. H. C.

Cellarius (b) lisoit les quatre premières lignes de cette Inscrip- (b) Geogr.
tion. *Marco Calpurnio, Marci Filio, Flamini Provincia Hispania Ant. Lib.
Citerioris, Ex Conventu Caesaraugustano Ergavicensi.* II. Cap. I.

C'est dans le même sens que j'entends l'Inscription suivante,
dressée au Dieu Tutelaire du Conventus de l'Asturie (c). (c) Gruter.
CX. 6.

GENIO CONVENT
A
STVRICENCIS

Fin

MEM.
VII.

En voilà, si je ne me trompe, autant qu'il en faut pour ne laisser aucun doute, que les Helvétiens n'eussent été mis dans le Ressort d'un Conventus, nommé *Conventus Helveticus*. Mais embrassoit-il l'Helvétie toute entière? Ou n'étoit-ce qu'un District particulier qui portoit ce nom? Ou pour mieux dire, l'Helvétie n'avoit-elle point plus d'un Conventus? Ou celui qui est appelé dans nos deux Inscriptions *Conventus Helveticus*, étoit-il le seul?

L'étendue de la Suisse, le nombre de Cités ou *Pagi* qu'elle renfermoit, & celui des Diocèses Ecclésiastiques qui y furent établis dans le quatrième ou cinquième siècle, devroient faire présumer assés naturellement, qu'elle étoit partagée en plus d'un Ressort de Jurisdiction. Chaque Canton des Helvétiens avoit, comme on l'a vû dans mon troisième Mémoire, son Conseil, & sans doute ses Juges, sa Jurisdiction, & par conséquent son Ressort particulier. Quoique les Romains partageassent les Provinces en Conventus, ils ne faisoient pas des changemens dans les anciens Ressorts de toutes les Cités. Ils leur laissoient leur territoire. Le soin que prirent les Géographes d'indiquer les changemens que firent les Empereurs dans les Ressorts de quelques unes de ces Cités, est une preuve que cela n'étoit point ordinaire. C'est ainsi que Pline avertit (1) que vingt-quatre Bourgs, ou lieux peu considérables, avoient été mis dans le Ressort de la Cité de Nîmes, & dix-neuf dans celui de la Cité des Vocontiens. On ne transporte pas sans de grandes raisons les Tribunaux de Justice d'un endroit dans un autre. Enfin il y avoit assés d'affaires dans le Ressort d'une seule Cité, pour occuper suffisamment des Juges, qui ne s'assembloient gueres que pendant trois ou quatre jours de l'hyver, tems le plus ordinaire des Conventus (2).

Quelque plausibles que soient ces présomptions en elles-mêmes, il y en a de beaucoup plus fortes qui engagent à avancer, que l'Helvétie

(1) Vocontiorum Civitatis foederatæ duo Capita Vasco & Lucus Augusti. Op- PHIL Paraphr. Instit. §. Qui ex quib. pida verò ignobilia XIX, sicut XXIV. caus. manum. RœvARD. Protribunal. Nemausiensibus attributa. Lib. III. Cap. 4. Cap. 14.

l'Helvétie entière étoit comprise dans le Ressort d'un seul Con-
ventus. MEM.
VII.

L'étendue de la Suisse, ni le nombre de ses Grands Cantons, n'étoient pas une raison suffisante pour y établir plusieurs Conventus. Les Romains en formoient dont le Ressort étoit tout autrement étendu, & comprenoit un beaucoup plus considérable nombre de Peuples. Le Ressort de Carthagène renfermoit Soixante-six Peuples, celui de Tarragone Quarante-quatre, & celui de Lugo Seize, outre les cinq Cités des Carietes & des Vennenses (1). La plupart des autres Conventus de l'Espagne embrassoient de même plusieurs Peuples & plusieurs Cités.

Que le nombre des Ressorts fut plus ou moins grand dans une Province, il n'en resuiloit rien de plus ou moins onereux aux Peuples. Ceux, qui avant d'être sujets de Rome n'avoient pas besoin de sortir de chez eux pour faire décider leurs Procès, conserverent cet avantage depuis l'institution des Conventus. Les Juges se rendoient dans les principales Villes où étoient auparavant les Sièges des Tribunaux de Justice des anciens Cantons, ou des Cités. J'en donnerai bientôt les preuves & les raisons, en parlant des lieux où se tenoient ces Assemblées. En attendant, je puis poser ici, que tel étoit l'usage. Il étoit donc très-indifférent aux Peuples d'un Pays qu'ils fussent tous renfermés dans le Ressort d'un seul Conventus, ou partagés en plusieurs Ressorts.

Mais la dénomination de *Conventus Helveticus* ne laisse, ce me semble, aucun lieu de douter, que ce Conventus ne fut le seul qu'il y eût dans l'Helvétie. S'il y en avoit eu plus d'un, chacun eût porté un nom, qui l'auroit distingué de tous les autres. Le nom d'*Helvétique* convenant également à tous, n'en auroit distingué aucun. On ne voit pas non plus pourquoi, supposé que les Conventus de l'Helvétie eussent porté le nom de la principale des Villes où ils se feroient tenus, le nom de la Nation auroit été attaché parti-

Tome II.

D

culiere.

(1) Carthaginem conveniunt Populi rum est XVI. . . . In eundem Conventum LXVI. . . . Taragonæ disceptant populi Cariees & Vennenses Quinque Civitatibus XLIV. . . . Lucensis Conventus Populo vadunt. PLIN. Lib. III. Cap. 3.

MEM. VII. culièrement à l'un plutôt qu'à tout autre. Mais on sent parfaitement que toute l'Helvétie ne formant qu'un seul Conventus, on ne pouvoit donner à ce Conventus un nom plus convenable, pour le distinguer des autres de la Province Lyonnoise, que le nom de Conventus *Helvétique*; de même que le seul Conventus qu'il y eût dans la Campanie, fut appelé *Conventus Campanus*, & que le seul Conventus qu'il y eût dans l'Asturie, fut nommé *Conventus Asturicensis*.

De cette observation, qu'il n'y avoit qu'un Conventus dans l'Helvétie, découle une preuve décisive contre l'idée d'un partage de l'Helvétie entre la Province Séquanoise & la Rhétie.

Un Gouverneur Romain ne pouvoit faire aucun acte de Jurisdiction, ni d'autorité, que dans la Province qui lui étoit assignée. Un Proconsul ne pouvoit pas seulement deleguer un de ses Lieutenans avant d'être entré dans la Province. Il seroit absurde, disoit ULP IEN (1) de conférer à un Lieutenant le pouvoir d'exercer la Jurisdiction, avant qu'on en fût revêtu soi-même, ce qui n'a lieu, que quand le Magistrat est dans sa Province. Dès qu'il en est dehors, disoit PAUL, il n'a plus d'autorité sur les Provinciaux; il n'est plus que particulier.

Il auroit donc été contre les règles du Droit Public de Rome que le Gouverneur de la Province Lyonnoise, ou Séquanoise, si l'on veut, eût jugé avec ses Assesseurs dans le Conventus Helvétique, les Procès ou les personnes de ceux des Helvétiens, qui auroient été du département de la Rhétie; ou que le Gouverneur de la Rhétie en eût fait autant de son côté, par rapport aux Helvétiens qui auroient été de la Province Séquanoise. Cependant cette incongruité auroit été inévitable l'Helvétie entière n'ayant qu'un seul Conventus, & se trouvant néanmoins partagée entre deux Provinces. Or, quand on fait combien les Romains étoient attentifs à ne

(1) Proconsul ubique quidem proconsularia insignia habet statim, atque Urbe egressus est; potestatem autem non exercet, nisi in ea Provincia sola, quæ ei decreta est. ULP IAN. in L. I. De

Offic. Procons. Præses provinciæ in sua Provinciæ homines tantum imperium habet, & hoc dum in Provincia est: nam si excesserit, privatus est. PAUL. in L. 2. D. De Offic. Præsid.

à ne pas s'écarter de leurs règles générales sans une extrême nécessité, on ne sauroit présumer qu'ils eussent donné dans une telle singularité, qu'aucune raison n'exigeoit. Il est au contraire très naturel de penser, que par cela seul qu'un monument du tems des Antonins, comme l'est certainement l'Inscription de *Lousonne*, prouve qu'il n'y avoit alors qu'un-*Conventus* pour toute l'Helvétie, elle étoit en ce tems-là toute entière dans la même Province; & qu'ainsi elle n'avoit été partagée entre deux Provinces ni par Auguste, ni par Vitellius, ni par Domitien, ni par Trajan, ni par Hadrien: c'est-à-dire, par aucun des Empereurs à qui les uns ou les autres des Historiens de la Suisse, de la Rhétie, ou de la Province Séquanoise, ayent attribué ce partage. Quoi qu'il en soit, je ne devois pas négliger cette nouvelle preuve d'une vérité à laquelle de simples conjectures de Tschudi (1) ont fait substituer

MEM.
VII.

D 2 dans

(1) J'ai dit en combattant ces conjectures dans mon *Mémoire V.* que Guilliman étoit le premier qui les avoit repandues. J'ignore alors que GILLES TSCHUDI fut celui qui les a formées. Je ne l'ai appris qu'après que le *Tome I.* de ces Mémoires a été achevé d'imprimer. On y auroit lu les propres termes de cet Illustre Magistrat, si j'avois eu assés tôt en main la Copie de sa *Description de l'Helvétie ancienne*, dont M. Breitinger a bien voulu me faire part depuis peu. Ce morceau paroitra ici un peu hors de sa place. Mais il s'agit d'un point si important dans l'Histoire de la Nation, qu'on a fait jusqu'ici de ce partage l'une des grandes Epoques par lesquelles on a divisé cette Histoire. Il seroit d'ailleurs fort inutile pour la plupart des lecteurs, que je les renvoyasse simplement à l'Ouvrage de Tschudi, écrit en Allemand, encore en manuscrit, & qui peut-être ne s'imprimera jamais. Je crois donc devoir traduire tout ce qu'on y lit dans l'endroit où sont couchées les idées de l'Auteur sur le partage en question.

„Les Empereurs Romains (dit TSCHUDI p. 102. du Manuscrit de la Bibliothe-

que des Bourgeois de Zurich,) „ &
„ l'on croit que ce fut du tems de Domitien, après avoir partagé les Gaules „ en dix-sept nouvelles Provinces, firent pareillement de la Vindelicie, située entre le Rhin, le Lac de Constance, & le Danube, une nouvelle Rhétie, à laquelle ils joignirent la partie de l'Helvétie qui la touchoit jusques à la Thur. Les autres Helvétiens furent placés dans la Province Sequanoise dont Befançon étoit la Capitale. Les Helvétiens trouverent sans doute bien cruel que leur nom, fameux par leurs exploits, & distingué entre les Peuples de l'Empire Romain, fut partagé entre les Sequanois & les Rhétiens, & que la Nation perdit ainsi la considération où elle avoit été jusques-là. L'Empereur pour prévenir les effets de cette juste sensibilité, jugea à propos de s'assurer incessamment, & avant que les Helvétiens se soulevassent, de la Ville d'Avenche leur Capitale, en y envoyant une Colonie de nouveaux habitans Romains. Par-là les Helvétiens de l'Ergeu, du Canton d'Avenche, & du Pays de Vaud, furent forcés de se

MEM.
VII.

dans toutes les Histoires de la Nation , l'erreur humiliante de ce prétendu partage , qui éteignit jusques au nom des Helvétiens , en l'enfvelissant sous celui de Sequanois , ou de Rhétiens. Je reviens à mon sujet.

On souhaitera sans doute de savoir 1°. Dans quels lieux siégeoient les Juges dont l'Assemblée , appelée *Conventus Helveticus* , avoit fait donner ce même nom au Ressort de sa Jurisdiction. 2°. Qui convoquoit cette Assemblée , & y présidoit. 3°. Qui étoient les Membres de cette Assemblée. 4°. Quelles causes y étoient portées. 5°. Jusques à quel siècle les *Conventus* ont subsisté.

I. Dans quels lieux se tenoit le *CONVENTUS HELVETICUS*.

J'ai déjà dit en général que les *Conventus* se tenoient dans les lieux où siégeoient les Juges Supérieurs de chaque Canton , ou de chaque Cité , avant que les Romains en fussent les maîtres. Les mêmes Raisons , qui avoient fait placer dans ces lieux - là les Tribunaux de la Nation , subsistant depuis qu'elle eut passé sous une nou-

„ se soumettre à la nouvelle Province Se-
„ quanoise. En effet , Avenche étoit déjà
„ Colonie Romaine du tems de Trajan ,
„ comme en fait foi le fragment d'une In-
„ scription qui s'y voit ; & cependant Ta-
„ cite parlant d'Avenche sous Vitellius , ne
„ dit point qu'elle eût une Colonie. Mais
„ le *Pagus Tigurinus* , ceux du Thurgau ,
„ résisterent vigoureusement à cette nou-
„ velle distribution , ne voulans être ni de
„ la Rhétie , ni de la Province Sequanoise ,
„ ni souffrir qu'on les partageât. Voilà
„ pourquoi Ptolémée , qui vivoit sous
„ Antonin Pie , ou sous le Philosophe ,
„ mit les Villes des Antuates , *Lausanne* ,
„ *Equestris* , (*Tonon*) & *Avenche* , ou
„ *Ucht* des Aventiciens , dans la nou-
„ velle Province Sequanoise , à la-
„ quelle toutes ces Villes s'étoient sou-
„ mises. Mais le même Géographe donne
„ aux Helvétiens *Gannodorum* , aujour-
„ d'hui *Constance* , & *Forum Tiberii* , près

„ de Zurzach dans le Thurgau , comme
„ des Villes que leurs habitans avoient
„ conservées à la Nation , sans souffrir
„ qu'elles fussent annexées à d'autres
„ Provinces. Elles se soutinrent sur ce
„ pied - là jusques au tems où elles en-
„ trèrent dans Ligue des Allemans , qu'el-
„ les contribuèrent à former , & dont
„ elles prirent le nom.

Voilà la source de l'erreur qui régné depuis deux Siècles dans l'Histoire de trois Peuples , les Helvétiens , les Rhétiens , & les Séquanois , quant au prétendu partage de l'Helvétie entre les deux derniers. On y voit évidemment , que trop de confiance en Ptolémée fut ce qui porta Tschudi à imaginer une distribution de l'Helvétie , qui put justifier ce Géographe d'avoir placé dans le Pays des Séquanois Avenche , Nion , & Lausanne. Ptolémée ne parle cependant ni de Lausanne ni de Tonon : car Tschudi ne se trompoit pas moins en prenant

nouvelle domination, pourquoi n'y auroit-on pas laissé subsister cet usage? La saine politique ne permettoit pas d'y faire d'autres changemens, que ceux que la révolution rendoit absolument nécessaires. Les Peuples accoutumés à aller demander justice en certains lieux, ne se voyent pas sans peine obligés de l'aller chercher ailleurs; & les lieux qui étoient le Siège de la Jurisdiction, ne perdent cet avantage qu'avec beaucoup de regret. Il faut des dédomagemens bien considérables pour effacer l'impression douloureuse, qu'une telle privation laisse dans leur cœur contre ceux qui en sont cause. Les Romains étoient trop habiles dans l'art de regner, pour négliger les moyens de s'attacher les Peuples nouvellement conquis, & éviter tout ce qui pouvoit augmenter la sensibilité à la perte de la liberté ou au simple changement de maître. Aussi voit-on que les principales Villes des Provinces qu'ils se soumirent dans trois parties du monde, furent, pour la plupart, les lieux où ils tenoient les Conventus. Je ne m'arrête pas à en donner des preuves. Les exemples & les Loix que je citerai, en traitant des Assemblées ordinaires & extraordinaires des Etats des Provinces,

MEM.
VII.

D. 3 dans

prenant *Diasanium*, ou *Dittatium* pour Lausanne, *qu'Equestris* pour Tonon. D'ailleurs le témoignage d'un Auteur, qui, comme ce Géographe, vivoit en Egypte, est tombé dans un grand nombre de méprises, & dont l'Ouvrage a de plus été si maltraité par les Copistes, devoit-il être écouté sur des particularités de ce genre, quand il seroit le seul à les insinuer, par rapport à un Pays dont il a toujours été si éloigné? Ses insinuations devroient-elles arrêter le moins du monde? Des déclarations bien expresse d'un tel Auteur, ne devroient pas seulement être prises en considération, quand elles ne fauroient, comme dans ce cas, être conciliées ni avec les témoignages formels des Auteurs plus voisins des lieux, ni avec les monumens du Pays même, & du tems où ce Géographe écrivoit. Je pourrois ajouter encore de nouvelles preuves contre ce qu'établit Tschudi que Constance,

selon lui le *Cannodorum* de Ptolémée; demeura avec *Forum Tiberii* hors de la Rhétie & de la Province Séquanoise jusqu'au tems de la formation de la Ligue des Allemans. Mais comme ces preuves ne seroient que des argumens *ad hominem*, je m'en tiendrai à ce que j'ai dit ici, & dans mon *Mémoire V*. L'occasion & l'origine de l'erreur dont il s'agit, étant connues, ainsi que l'endroit de l'Ouvrage de son Auteur qu'on vient de lire, les fait connoître, il y a lieu d'espérer que ceux qui travailleront désormais à l'Histoire de la Suisse, des Grisons, & de la Franche Comté, ne feront plus mention de ce prétendu partage de l'Helvétie, que pour avertir la postérité de ne pas en croire là-dessus les Historiens de ces trois Peuples, qui ont donné jusques à présent pour faits certains ces conjectures infoutenables.

MEM.
VII.

dans le Mémoire, qui suivra celui-ci, convaincront de cette vérité ceux qui pourroient ne l'avoir pas remarquée en lisant les Historiens ou les Jurisconsultes Romains.

Il n'y avoit cependant proprement ni lieu ni tems arrêté pour la tenue des Conventus dont il s'agit. Le Gouverneur de la Province fixoit, comme il le trouvoit bon, les Villes & les Jours de ces Assemblées. Il ne s'éloignoit guères sans de fortes raisons de l'usage par rapport aux lieux. Les Villes qui étoient sur les grandes routes, devoient naturellement être préférées à celles où l'on n'arrivoit que par des chemins de traverse, ordinairement moins commodes & moins soignés que les Voyes Militaires. C'étoit même pour que ces voyages des Gouverneurs & de leur Cortège dans les Provinces fussent plus faciles, que les Empereurs avoient fait rendre les grands chemins de l'Empire si aisés & si agréables (a); & des Savans ont cru que les *Itinéraires* n'avoient pas été moins dressés à ce sujet, que pour la marche des Troupes.

(a) Voy.
BERGIER.
Hist. des
Gr. Chem.
de l'Emp.
Liv. IV.
Cb. 27. n. 6.

Enfin les commodités que fournissoient les Villes un peu considérables pour loger les Gouverneurs, leur Maison, leurs Gardes, & les Assesseurs qui les accompagnoient, comme aussi le grand nombre de Provinciaux obligés de suivre le Tribunal, donnoient lieu de le convoquer le plus qu'il se pouvoit dans des endroits de cet ordre. On y tenoit même quelquefois le Conventus de quelques autres Ressorts. C'est ainsi que Cicéron étant Proconsul de Cilicie, convoqua à Laodicée les Conventus de cinq Diocèses de son Gouvernement (b)

(b) CICER.
ad Attic.
Lib. V.
Epist. 2.

Après ces remarques, on ne sauroit guères douter que Nion & Loufonne, qui étoient sur la Route Militaire, comme en fait foi l'*Itinéraire* d'Antonin, n'eussent le plus souvent l'Assemblée du Conventus Helvétique. Sur-tout si le Gouverneur, venant de Lyon, sa résidence la plus ordinaire, étoit obligé d'entrer dans l'Helvétie par la Cluse. Car il est à observer que l'endroit par lequel ces Magistrats devoient arriver dans leur Province, étoit la plupart du tems fixé par leurs instructions, ou par les Privilèges des lieux (c). Loufonne & Moudon se trouvoient placées à peu près au Centre du Pays des Aventiciens; & le Gouverneur ne pouvoit point tenir le

(c) ULP.
AN. in L.
4. D. de Of.
fic. Pro-
cons.

Con-

Conventus à Avenche , au moins depuis que cette Ville eut le titre d'Alliée : nous avons vu qu'un des principaux privilèges attachés à ce titre , étoit que le Gouverneur de la Province ne devoit faire aucun acte de Jurisdiction dans les Villes Alliées. Soleure , Vitodurum , Pfün , Vindonisse , Raurica , Villes par où passoit aussi la Route Militaire , avoient apparemment leur tour comme les autres ; & quoique Orbe & Yverdun fussent sur la frontière de l'Helvétie , il se peut qu'elles furent de même quelquefois choisies pour y assembler le Conventus. On pourroit le dire affirmativement de Soleure & de Zurich en particulier , s'il y avoit quelque fond à faire sur les Actes du Martyre d'Ursus , & de Victor , de Felix & de Regula ; Car ces Actes portant , comme on l'a vu , que ces Martyrs furent condamnés par sentence des Préfets , il en resulteroit une preuve sans réplique , que ces Préfets tenoient alors le Conventus à Soleure & à Zurich. Les Préfets ne rendoient de pareils jugemens que par l'avis de leur Conseil ; & ce Conseil se tenoit à l'ordinaire dans le tems du Conventus , ainsi qu'il sera dit ci-après. Mais trop de raisons concourent à faire regarder les Légendes de ces Martyrs comme des Ouvrages fort postérieurs au tems , où , selon l'opinion de quelques Savans , il ne se tenoit plus de Conventus (1) , pour qu'il soit permis de mettre en ligne de compte les inférences qu'on pourroit en tirer , si ces Pièces avoient quelque authenticité.

MEM.
VII.

II. Qui convoquoit l'Assemblée du Conventus , & y présidoit ?

A moins que les Loix n'ayent fixé le lieu & le tems de l'Assemblée d'un Tribunal , le droit de la convoquer , est régulièrement attaché à la dignité du Magistrat qui doit y présider. Les Gouverneurs

(1) M. le Marquis Maffei a dit , *Veron. illustr. Lib. VIII. p. 389.* que les Conventus cessèrent absolument sous Constantin. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette conjecture. Il suffit d'y dire , que les Actes des Martyrs de Zurich &

de Soleure , ne sont assurément pas de cette ancienneté. On ne hazardera même rien d'avancer , que les Romains ne possédoient plus l'Helvétie dans le tems que ces Actes furent composés.

MEM. verneurs remplissoient dans leurs Provinces, la place que chaque
 VII. Magistrat de Rome tenoit dans cette Capitale (1). Ils étoient
 les Juges de toutes les causes, qui à Rome se portoient devant le Préfet de la Ville, devant celui du Prétoire, devant les Préteurs, & devant les Consuls mêmes (2). Ils étoient aussi revêtus de toute l'autorité dont chaque Magistrat de Rome, tant ordinaire qu'extraordinaire, étoit en possession par sa dignité (3). Chacun de ces Magistrats de la Ville présidoit au Tribunal, par lequel il exerçoit sa Jurisdiction. Il étoit donc naturel que les Gouverneurs de Province présidassent de même aux Tribunaux Suprêmes de la Province, qui étoient les Conventus des Diocèses qu'elle renfermoit. Et comme, quel que fût le titre particulier de ces Gouverneurs, leur autorité étoit la même à cet égard, les Procureurs de César, ou Intendants du Prince, ne devoient pas moins remplir cette place de Présidens des Conventus, dans les petites Provinces où ils commandoient, que les Lieutenans de l'Empereur, les Propréteurs, les Prélidens, les Préfets, & les Proconsuls, dans les vastes Provinces qu'ils gouvernoient. C'étoit donc à chacun de ces Magistrats, à convoquer & diriger l'Assemblée du Conventus de sa Province, comme nous voyons que Pline le Jeune le faisoit dans son Gouvernement de la Bithynie (4).

C'étoit aussi à raison de cette autorité, supérieure à celle de tous les Juges, & de cette présidence dans tous les Tribunaux suprêmes des Provinces, que les Gouverneurs en étoient appelés les *Juges* (a), en un sens qui ne convenoit qu'à eux, & dans lequel on pouvoit dire avec St. Jérôme (5) qu'il n'y avoit qu'un Juge dans chaque Province,

(a) Voy.
 BYNKERS-
 HOEK. Ob-
 serv. Jur.
 Rom. Lib.
 I. Cap. 2.

(1) Sed licet is, qui Provinciæ præ-
 est, omnium Romæ Magistratum vice
 & officio fungi debeat. PROCULUS. in l.
 12. D. de Offic. Præsid.

(2) Ex omnibus causis, de quibus
 vel Præfectus Urbi, vel Præfectus præ-
 torio, itemque Consules, & Prætores,
 cæterique Romæ cognoscunt, Correcto-
 rum & Præsidum provinciarum est no-
 tio. HERMOGENIANUS. in l. II. D. eod.

(3) Cum plenissimam Jurisdictionem
 Proconsul habeat, omnium partes, qui

Romæ, vel quasi Magistratus, vel extra
 ordinem jus dicunt, ad ipsum pertinent.
 ULPIAN. in l. 7. §. 2. de Offic. Procons.

(4) Quum citarem Judices, Domine,
 Conventum inchoaturus. PLIN. Epist. Lib.
 X. Ep. 66.

(5) In apibus Princeps unus est; græves
 unam sequuntur ordine literario; Impe-
 rator unus; JUDEX UNUS PROVINCIÆ. Ces
 paroles de St. Jérôme se trouvent dans le
 Decret de Gratien. C. 41. Caus. VII.
 Quæst. I.

Province, comme il n'y avoit qu'un Empereur dans tout l'Empire.

Mais l'étendue des Provinces, le nombre des Conventus de quelques unes, les guerres, ou d'autres circonstances, ne permettant pas toujours aux Gouverneurs de se rendre dans tous les Conventus, ces Magistrats déleguoient pour y remplir leur place un de leurs Lieutenans, ou de leurs Questeurs, ou des principaux Officiers de leur suite. D'autres fois ils convoquoient dans une même Ville les Juges de plusieurs Conventus, ainsi qu'on a vû que Cicéron fit tenir à Laodicée les Conventus de Cinq Diocèses de son Gouvernement. Mais cela ne pouvoit se faire qu'à l'égard des Diocèses, dont aucun privilège ne dispensoit les habitans de fuivre ces Tribunaux hors de leur ressort. Voila pourquoi les Cypriots ayant le privilège de n'être pas obligés de plaider hors de leur Isle, Cicéron, qui n'avoit pas le tems de s'y rendre, y deputa Q. Volusius pour présider à leur Conventus (1).

Ces Delegués représentoient le Gouverneur, sans être cependant revêtus de toute son autorité. Il ne pouvoit leur conférer celle qu'il tenoit d'une Loi spéciale, ou d'un Decret du Sénat, ou d'une Commission particuliere du Prince (2). Les Actes pour lesquels les Loix demandoient cette autorité, ne pouvoient se faire que par le Gouverneur même. S'il s'agissoit, par exemple, d'autoriser des Tuteurs ou Curateurs à vendre des fonds de leurs Pupils ou Mineurs, la permission n'en devoit être accordée que par le Gouverneur, & de l'avis de son Conseil (3). Les Lieutenans des Proconsuls avoient un pouvoir plus étendu à divers égards, que les Delegués d'un Président, d'un Préfet, ou d'un Propréteur, n'en pouvoient recevoir. Ces Lieutenans n'eurent cependant jamais le droit d'autoriser les Adoptions (4), ni d'infliger des peines publiques (5). Ils étoient obligés de renvoyer au Proconsul le jugement de tous les cas où de telles peines pouvoient avoir lieu. En un mot, les Gouverneurs de Province ne pouvoient conférer à leurs Delegués que l'exercice de la Jurisdiction *Contentieuse*; les

MEM.
VII.

Tome II.

E

Actes

(1) CICERO. ad Attic. Lib. V. Ep. 21. (2) L. 1. D. de Offic. ejus cui mand. est jurisd. (3) L. 2. §. 1. D. eod. (4) L. 3. D. de Offic. Proconsf. (5) L. 6. & L. 11. D. eod.

MEM.
VII.

Actes d'*Autorité* ne pouvoient se faire compétemment que par les Gouverneurs mêmes (1) : eux seuls recevoient du Sénat, ou du Prince, le pouvoir attaché à cet égard à leur dignité par la Constitution de l'Etat (a).

(a) L. I. D.
de Offic.
ejus cui
mand. est
jurisd.

Je ne pouvois me dispenser de donner une idée du degré d'autorité des Delegués, aussi bien que des Gouverneurs, par rapport à l'administration de la Justice dans les Conventus. Ce Tribunal de l'Helvétie eut probablement plus souvent pour Président un Lieutenant, un Questeur, ou autre Delegué du Gouverneur de la Province, que le Gouverneur même.

Tous les Jurisconsultes ne me passeront pas cette dernière conjecture. Quelques-uns la regarderont même comme téméraire. C'est, diront-ils, heurter de front un principe établi sur une décision expresse d'Ulpien, à laquelle Justinien donna force de Loi, en l'adoptant dans le Digeste.

La Loi que Tribonien en a formée dit en termes formels (2) ; que le Delegué d'un Gouverneur de Province ne pouvoit pas présider au Conseil. Or on fait que le Conseil du Gouverneur étoit le seul Tribunal devant lequel pussent se faire valablement tous les Actes solennels, pour lesquels l'autorité des Magistrats Municipaux de la Province n'étoit pas suffisante : On fait que c'étoit ce Conseil seul qui prononçoit sur les cas de crimes que les Romains punif-

(1) C'est la seule règle générale qu'on trouve sur ce point dans les Extraits des Ouvrages des Jurisconsultes Romains dont le Digeste est formé. Ils n'y font pas accompagnés des éclaircissémens nécessaires pour distinguer aisément ce qu'entendoient ces Auteurs par les termes de *Jurisdiction*, & de *Merum Imperium*. Il n'est donc pas étonnant que les Interpretes de ces fragmens aient trouvé qu'il étoit très difficile de donner par des définitions générales une connoissance sûre & complete de ce qui appartenoit proprement à la Jurisdiction, ou qui étoit réservé à l'Autorité seule. *Est perdifficile generaliter definire, quæ magis sunt impe-*

rii, quam Jurisdictionis, disoit ingénument Antoine de Govea. *De Jurisd. Lib. II. p. 71.* Jurisconsulte à qui Cujas donnoit cependant le premier rang entre les excellens Commentateurs des Loix Romaines, dont le Seizième Siècle fournit un si bon nombre. On seroit même encore sur cette matière dans l'obscurité que ces habiles gens n'ont pu dissiper par leurs écrits, si feu M. Noodt ne l'eût pas aussi heureusement éclaircie, qu'il l'a fait par son Traité de *Jurisdictione & Imperio*.

(2) *Mandata jurisdictione a Præside, Consilium non potest exercere is cui mandatur. L. 2. D. de Offic. ejus cui mand. est jurisd.*

punissoient par des peines publiques. C'étoit donc par ce Conseil M E M.
que les affaires les plus importantes pour la Province, & les plus V I I.
intéressantes pour les particuliers, se décidoient ou s'expédioient.
Les Assesseurs de ce Tribunal n'étoient proprement Juges que lors
qu'ils avoient pour Président le Gouverneur de la Province : ils
ne formoient un Tribunal qu'avec lui ; & lui n'en formoit pas un
sans eux : il ne pouvoit prononcer légalement que par leur avis,
& selon la pluralité de leurs suffrages (a). Si donc, comme le
porte la Loi citée, aucun Delegré ne pouvoit présider au Conseil
du Conventus, la convocation de ces Juges devenoit utile, & pu-
rement onereuse à la Province, quand le Gouverneur ne se ren-
doit pas à l'Assemblée : elle étoit sans activité : aucune des affai-
res, qui étoient uniquement de son ressort, ne pouvant s'y
expédier qu'elle ne fut dirigée par le Gouverneur même à la tête
du Conseil. Un Delegré qui auroit entrepris de présider à ce
Conseil, n'auroit fait que des actes nuls ; il eût passé les bornes
d'une Commission, qui ne pouvoit lui transmettre l'exercice d'une
autorité attachée, par la constitution du Gouvernement, à la per-
sonne de celui qui commandoit en chef dans la Province. Il n'y
a donc nulle apparence que le Conventus Helvétique ait jamais
été assemblé que sous la présidence de ce premier Magistrat.

(a) Voy.
N o o p r.
de Jurif-
dict & Im-
perio. Lib.
I. Cap. II.

L'objection feroit sans réplique, il faut l'avouer, si le principe
en étoit aussi incontestable que les Commentateurs du Digeste l'ont
cru depuis que les Livres de Justinien s'expliquent dans les Ecoles
de l'occident, jusques à notre tems. Cependant c'étoit faire dire
à Ulpien, dans un Ouvrage où ce Jurisconsulte traitoit *de tous*
les Tribunaux (1) une chose contraire à ce qui se pratiquoit du
tems de la République, & qu'il ne paroît point qui eût été abolie
sous les Empereurs. Cicéron, nous l'avons vu, delegua Q. Vo-
lulus pour présider au Conventus de l'Isle de Cypre. César étant
Questeur de l'Espagne Ulérieure, fut delegué par le Gouverneur

E 2

de

(1) Cet Ouvrage d'où la Loi dont il s'agit est tirée, avoit pour titre : *Protribun-
narium, ou de omnibus Tribunalibus Libri tres.* Voy. LABITT. Index Legg.
p. 174.

MEM.
VII.

de cette Province, pour en faire tenir tous les Conventus (1). Croira-t'on que Volusius ne présida point au Conseil du Conventus de Chypre, ni César à ceux de l'Espagne Ulérieure ? De quelle utilité auroit été aux Provinciaux la delegation de ces Officiers du Gouverneur, s'il n'eût pû leur conférer le pouvoir de faire toutes les fonctions qu'il auroit faites lui-même ?

J'ai dit qu'il n'y a pas lieu de penser que les Empereurs eussent apporté quelque changement à cet usage. Aucun indice n'engage à présumer que ces Princes eussent mis à cet égard des bornes à la liberté dont jouissoient les Gouverneurs de Province sous la République. On ne voit pas pourquoi ils auroient perdu cette liberté depuis qu'ils étoient devenus les représentans de l'Empereur & du Peuple Romain. Les Provinces eurent pendant longtems la même étendue qu'avant cette révolution. Le nombre des affaires n'y diminua pas. Il n'étoit pas plus aisé au Gouverneur d'en parcourir tous les Conventus chaque année, qu'il l'étoit auparavant. S'il ne lui eût point été permis de deleguer de même, pour que sa place fut remplie dans les Conventus où il ne lui étoit pas possible de se trouver, la plus grande partie de ceux des Gouverneurs des grandes Provinces auroient été le plus souvent sans Président compétent, & par là sans activité.

Il est d'autant moins présumable que l'autorité des Gouverneurs eût souffert quelque diminution sur ce point, qu'on voit que dans tout ce qui concernoit l'administration de la Justice tant Civile que Criminelle, le pouvoir des Gouverneurs de Province ne pouvoit être plus étendu du tems de la République, qu'il l'étoit du tems d'Ulpian ; c'est-à-dire, sous le règne d'Alexandre Severe, sous lequel ce Jurisconsulte gouvernoit à peu près l'Empire, par l'intime confiance que ce Prince avoit en lui. C'est d'Ulpian même qu'on tient que toutes les différentes branches d'autorité, partagées entre les Magistrats de la Ville de Rome, se trouvoient réunies dans les Proconsuls

(1) Quæstori (Cæsari) ulterior Hispania obvenit : ubi cum MANDATU PRÆTORIS jure dicundo Conventus circumiret &c. SUTTON, in Cæs. Cap. 7.

Proconsuls Gouverneurs de Province (1); en sorte qu'ils étoient revêtus de la Jurisdiction la plus étendue que pût avoir chaque Magistrat de la Capitale, non-seulement en vertu de son Emploi, mais aussi par des commissions extraordinaires. Ce Jurisconsulte observoit encore dans un autre de ses Ouvrages (2), qu'il n'y avoit de pouvoir au dessus de celui d'un Proconsul dans sa Province, que la Souveraine puissance de l'Empereur. Et ce n'étoit pas le titre de Proconsul qui donnoit ce pouvoir. Ulpien parle précisément dans les mêmes termes de l'autorité des Gouverneurs, qu'il désigne par le titre de *Président*, titre commun à tous les Gouverneurs (3). Il étoit donc bien naturel de soupçonner que la Loi formée par Tribonien, sur laquelle est fondée l'objection que j'examine, ne devoit pas être prise dans un sens si absolu, qu'elle fit tomber Ulpien en contradiction avec soi-même, & avancer une maxime également opposée à l'usage ancien, & à ce qui se pratiquoit de son tems. Cependant feu Mr. Noodt est le premier qui ait apperçu la véritable maniere d'expliquer la Loi dont il s'agit. Il a fait voir (4), que les termes d'Ulpien ne pouvoient être pris à la lettre & dans un sens absolu; ce Jurisconsulte ne voulant dire autre chose, si ce n'est, qu'un Delegué ne pouvoit présider au Conseil pour toutes les affaires sans exception, pour lesquelles les Gouverneurs de Province y présidoient. On faisoit assez que toutes celles qui n'étoient pas nommément commises au Gouverneur, soit par les Loix, soit par des Decrets du Sénat, soit par les Instructions particulieres du Prince, pouvoient se traiter sous la présidence d'un Delegué; il n'étoit pas nécessaire de le répéter par tout; mais il convenoit d'avertir, que bien qu'on vît des Delegués présider au Conseil pour les Causes les plus com-

MEM.
VII.

E 3. munes,

(1) Cum plenissimam autem jurisdictionem Proconsul habeat, OMNIUM partes, qui Romæ vel quasi Magistratus, vel extra ordinem jus dicunt, ad ipsum pertinent. ULPIAN. in L. 7. §. 2. D. de Offic. Proconsul.
(2) Provincia habet omnibus post Principem. Id. in L. 8. D. eod.
(3) PRÆSES Provinciæ majus imperium in ea. Provincia habet omnibus post Principem. Id. in L. 4. De de Offic. Præsid.
(4) De Jurisdic. & Imper. Lib. II. Cap. 10.

(2) Et ideo majus imperium in ea

MEM. munes, qui faisoient le plus grand nombre, on ne devoit pas en
 VII. conclure, qu'un Delegué pût y présider pour toutes les questions pour lesquelles il falloit recourir à l'autorité du Gouverneur; & c'est ce qu'Ulpien veut dire, & justifie entr'autres par l'exemple des alienations des fonds appartenans à des Pupils ou à des Mineurs, lesquelles ne pouvoient être valablement confirmées ou permises que par le Gouverneur même présidant au Conseil. Or les affaires, qui, sur ce pié là, ne pouvoient être expédiées que sous la présidence du Gouverneur, étant en petit nombre, & pour l'ordinaire peu pressantes, il n'importoit guères aux habitans de la Province qu'elles se fissent précisément dans le tems & devant le Conseil du Conventus. Elles pouvoient se faire en tout tems, & dans tous les lieux de la Province où le Gouverneur se rencontroit, pourvu qu'il y fut accompagné de ses Assesseurs, qui le suivoient ordinairement. Ces sortes d'affaires ne regardant pas la Jurisdiction *Contentieuse*, comme parlent les Jurisconsultes, mais dependant purement de l'autorité du Gouverneur, il ne falloit point de contestation de cause: elles s'expédioient sur Requête, sans qu'il y eût de partie à évoquer. Après ces éclaircissemens sur la seule objection qu'il y avoit lieu de craindre qu'on n'élevât contre la conjecture, que les Helvétiens virent le plus souvent des Delegués du Gouverneur de la Province présider au Conventus Helvétique, cette conjecture a toute la probabilité dont on doit se contenter à défaut de preuves parfaites.

On peut même ajouter, que c'étoit sans doute pour l'ordinaire son Lieutenant qu'envoyoit ainsi le Gouverneur pour tenir sa place au Conventus: ce qu'il est d'autant plus à propos de rendre plausible, que les choses que j'aurai par là occasion de dire, serviront en même tems à faire mieux connoître les différens ordres de Magistrats par lesquels les Romains gouvernoient l'Helvétie.

Nous avons vu que ce fut Auguste qui fit une Province Romaine de la partie des Gaules dans laquelle l'Helvétie étoit renfermée. On est assuré par le temoignage exprès de Dion, que cette Province fut du nombre de celles dont Auguste se reserva le gouvernement

ment (1). Pour favoir si le Magistrat , par lequel ce Prince la gouverna , avoit un Lieutenant en titre d'office , il n'y a qu'à consulter ce qu'en dit cet Historien , d'ailleurs celui de tous ceux que nous ayions , où l'on trouve le plus de détails sur les établissemens d'Auguste par rapport au gouvernement des Provinces de l'Empire.

„ Dans les Provinces dont l'Empereur s'est réservé le Gouvernement , & où l'on tient plus d'une légion Romaine , l'Empereur lui-même donne aux Gouverneurs des Lieutenans , qu'il tire le plus souvent de l'ordre des Préteurs , & quelquefois aussi de celui des Questeurs , ou des Magistrats qui ont exercé des Emplois entre ces deux-là (2).

Ce témoignage de Dion n'est pas uniquement relatif au règne d'Alexandre Severe sous lequel il écrivoit. Le tems d'Auguste est l'époque qui fait le sujet des réglemens dont cet Historien parle là ; & ses mémoires n'étoient pas moins justes sur cet article que sur les autres. Strabon , qui vivoit sur la fin du règne d'Auguste , & probablement dans les premières années de Tibere , rendant compte de la manière dont les Provinces d'Espagne étoient gouvernées , & après avoir dit que la Betique recevoit un Gouverneur du Sénat , ajoute : „ L'Empereur envoie deux Lieutenans (3) de sa part dans le reste de l'Espagne : l'un , est de l'ordre des Préteurs ; l'autre , des Consulaires. Le premier administre la justice dans la Lusitanie , ayant avec soi un LIEUTENANT. Cet exemple met la fidélité de Dion à l'abri de tout soupçon.

II

(1) Senatui Populoque Africa , &c. scriptæ sunt. Cæsari autem omnis Gallia , & Narbonensis , & LUGDUNENSIS , &c. DIO. Lib. LIII. pag. 502. Edit. Leunclav.

(2) In Provincias Cæsaris , & urbanis Legionibus una pluribus instructis , Præfectis , ab ipso Cæsare LEGATI mittuntur , plerunque quidem ex Prætoribus , nonnunquam tamen ex iis etiam , qui quæsturam aliumve intermedium magistratum gesserunt. DIO. ibid. p. 505.

(3) Πέμπονται δ' ἀπ' αὐτοῦ (Καίσαρος) δύο πρεσβευταί , στρα-

τηγικός τε καὶ υπατικός. Ὁ μὲν στρατηγικός, ἔχων σὺν αὐτῷ πρεσβυτήν, δικαιοδότης ὢν Λυσιτανῶν. Strab. Lib. III. Cap. 166. Casaubon fait observer sur ce passage , que les Grecs donnoient le même nom de πρεσβυτής , au Lieutenant de l'Empereur , qui étoit le Gouverneur. De sorte qu'il n'est pas douteux que le Lieutenant avec lequel Strabon dit là que le Lieutenant de l'Empereur dans la Lusitanie y administroit la Justice , ne fut Lieutenant en titre d'office de ce Gouverneur.

MEM. VII. Il est vrai, dira-t-on, les Gouverneurs des Provinces dont l'Empereur dispoſoit ſeul, avoient des Lieutenans en titre d'office, lors que ces Provinces étoient Conſulaires ou Prétoriennes; ce qui donnoit à ces Gouverneurs le titre de *Legati Imperatoris Proprætores*: encore n'avoient-ils qu'un ſeul Lieutenant; on n'en accordoit trois qu'aux Proconſuls. Cujas l'a fait remarquer (1), & les Jurisconſultes l'enseignent encore (2), ſans que perſonne les ait contredits. Ils ne ſont pas également d'accord entr'eux ſur le chapitre des Gouverneurs de Province, qui ne portoient d'autre titre que celui de *Præſides* (3). Le Bret a poſé en fait ſans aucune diſtinction, que ces Præſidens n'avoient point de Lieutenant (4). Il eſt donc pour le moins très-incertain qu'ils en euſſent. Les Loix Romaines ne fourniffant rien ſur cette queſtion, elle ſera toujours matiere à diſpute. Que peut-on établir ſur une conjecture, qui ſuppoſe un fait auſſi conteſtable que celui-là? C'eſt cependant ſur ce fait qu'eſt appuiée la conjecture, que le Conventus de l'Helvétie eut le plus ſouvent pour Præſident le Lieutenant du Gouverneur de la Province.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir que Cujas dont on a ſuivi l'idée, a fait une règle générale pour toutes les Provinces de l'Empire, de ce que Dion, qu'il cite, ne dit que par rapport aux Gouverneurs des Provinces dont Auguſte avoit laiffé le gouvernement au Sénat (5). Il n'y a qu'à voir l'endroit de cet Hiſtorien que Cujas avoit en vue (6), pour ſe convaincre qu'il n'y s'agit que de ces

(1) Voy. C U J A C. Paratit. Cod. De Offic. Proconf. & Legat.

(2) Proconſulibus adjutores inveniuntur adjuncti, Legati dicti. Prætorius unum habebat: qui Legatus dicebatur proprætor. GUNDLING. Digest. Lib. I. Tit. XVI. §. IV.

(3) An Legati quoque Præſidibus adiri, diſputatur. Id. ibid. Lib. I. Tit. XVIII. §. VII.

(4) Præſes Legatum non habebat. (a) De Antiq. Jur. Provinc. Cap. X. CAROL. BRET. Ord. perantiq. Judicior.

(5) Sigonius a poſé en fait avec raiſon (a) que même du tems de la Repu-

blique, il n'y avoit rien de réglé par rapport au nombre des Lieutenans des Gouverneurs de Province

(6) Cet endroit eſt le paſſage ſuivant Hos Legatos, ſeu aſſeſſores potius, aut conſiliarios ſuos, ſinguli ſibi Provinciæ præſecti adſciſcunt: UNICUM quidem PRÆTORIUM ex ſui aut inferioris ordinis hominibus; TRES autem CONSULARIS ex ejuſdem dignitatis viris accipit, qui ipſi Imperatori probentur. Ac Populi quidem Provincias quod adinet, hæc fieri ſolent. At in Provincias Cæſaris &c. D I O. Lib. LIII. p. 505.

ces dernières Provinces, qui étoient toutes Consulaires ou Prétorienes. Ainsi le silence de Dion par rapport aux Lieutenans des Gouverneurs des Provinces *Préfidiales*, qui étoient toutes à la disposition de l'Empereur seul, ne sauroit autoriser à en inférer que ces Gouverneurs n'avoient point de Lieutenant. Et il est probable que la raison pourquoi Dion n'en fait pas mention, c'est qu'il n'y avoit proprement rien de fixe. L'Empereur qui vouloit se réserver la liberté de mettre dans les Provinces, immédiatement sous ses ordres, tels officiers qu'il jugeroit à propos, selon les circonstances, n'avoit établi aucun règlement là-dessus. Au lieu que par rapport aux Provinces qu'il laissoit à la disposition du Sénat, il n'avoit en quelque façon rien changé à ce qui étoit établi avant que le Peuple Romain perdit sa liberté. Il conserva aux Gouverneurs les noms de *Proconsuls* & de *Propréteurs*, & laissa aux premiers Trois Lieutenans, comme ils les avoient auparavant. Voilà ce que Dion vouloit marquer, & qu'il dit effectivement. Il le devoit d'autant mieux, que, comme il en avertit aussi (1), les Empereurs suivans ne firent que de légers changemens à ces établissemens, & ces changemens subsisterent même si peu, qu'il ne juge pas nécessaire de les toucher avant d'en être à ces tems-là. On peut donc dire que le passage de Dion sur lequel est fondé le sentiment de Cujas, adopté par feu M. Gundling, de même que par tant d'autres, ne fait rien à la question touchant les Lieutenans des Gouverneurs des Provinces Préfidiales.

Bien que cette question ne soit pas décidée dans le Corps du Droit Romain, & supposé même qu'il n'y ait rien du tout qui puisse s'y rapporter, ainsi que l'avance feu M. Gundling (2); peut-on en conclure, que les Présidens n'avoient point de Lieutenans? Ce feroit donner crédit à un argument négatif, qui, s'il étoit admis, feroit douter de tout ce qu'on ne trouveroit pas dans les Extraits de Tribonien sur la constitution des Provinces. L'Au-

MEM.
VII.

Tome II.

F

torité

(1) *Et si enim de his quoque posteriores Imperatores NON NIHIL innovarunt: quia STATIM DESIIT, satis erit suo loco indicasse. Id. ibid.*
(2) *Nihil enim hac de re in Jure nostro invenitur. l. c.*

MEM.
VII.

torité d'un Historien tel que Dion , qui s'énonce aussi nettement que nous avons vu qu'il le fait en parlant des Provinces dépendantes de l'Empereur seul , quand il dit que ce Prince donne des Lieutenans aux Gouverneurs qui y commandent en son nom , doit-elle être affoiblie par le silence , ou l'omission des faiseurs d'Extraits employés par Tribonien , pour en composer le Digeste & le Code de Justinien ? Quelcun oseroit-il avancer que les anciens Jurisconsultes , des écrits desquels on tira ces Extraits , ne disoient rien des Lieutenans des Présidens ? Enfin il n'est point encore décidé qu'on ne trouve aucun vestige de pareils Magistrats dans les Provinces Présidiales. M. Gundling même supposoit qu'il y en avoit , puis qu'il trouvoit vraisemblable qu'ils étoient nommés quelquefois *Procuratores Præsidis* (1). Il vouloit peut-être parler de ces *Procuratores* , que des Loix disent qui agissoient *vice-Præsidis* ; & en ce cas , il se trompoit. Les Intendans du Prince qui remplissoient les fonctions du Gouverneur de la Province , *qui vice-Præsidis fungebantur* , & dont il est parlé dans quelques Loix du Code (2) , étoient ceux à qui , le Gouverneur étant mort , le Prince committoit le gouvernement de la Province , en attendant qu'il y eût un autre Gouverneur (3) ; ou c'étoient des Intendans , revêtus par l'Empereur du même pouvoir que les Présidens , sur quelque partie de la Province , mais borné à cet égard à ce district , quoi qu'à l'égard des fonctions de simples Intendans , leur autorité s'étendit dans toute la Province. C'est ainsi que Pilate , appelé *Procurator Cesaris* , c'est-à-dire , Intendant , remplissoit néanmoins en Judée les fonctions du Gouverneur de la Syrie , Province dans laquelle la Judée étoit renfermée , & remplissoit ces fonctions avec le même pouvoir que le Gouverneur , *vice-Præsidis fungebatur* ; sans quoi il n'auroit pu prononcer une sentence de mort , les Gouverneurs.

(1) Nec ab simile vero , hosce legatos ad L. Fabiam. L. 1. Cod. de Pedan. *Procuratores Præsidis* aliquando appellatos. Id. *ibid.*

(2) L. 2. Cod. de Poenis. L. 4. Cod. *Offic. ejus qui vic. alicuj. Jud. obtin.*

(3) Voy. CUYAC. Paratit. Cod. De

verneurs ne pouvant en conférer le pouvoir à leurs Lieutenans (1). MEM. VII.
Toutes ces objections étant écartées, il ne reste plus de difficulté à croire que le Président, Gouverneur de la Province Lyonnaise, avoit un Lieutenant en titre d'Office, & que ce Lieutenant présidoit, suivant les apparences, le plus souvent au Conventus Helvétique.

III. Des Membres qui composoient le Tribunal du Conventus Helvétique.

Les Gouverneurs de Province y faisant pour l'administration de la Justice les mêmes fonctions que le Préteur faisoit à Rome, ne jugeoient eux-mêmes que des Causes pour lesquelles ils ne pouvoient renvoyer les Parties aux Juges ordinaires. La nature des Causes, & les Edits des Préteurs déterminoient dans la Capitale quelles Causes devoient y être décidées par le Préteur, comme dans les Provinces par le Gouverneur, & quelles Causes devoient être renvoyées aux Juges. Ces distinctions furent observées jusques au tems de Diocletien & Maximien, qui enjoignirent aux Gouverneurs des Provinces de juger eux-mêmes de toutes les Causes, dont ils avoient été obligés jusques alors de remettre le jugement aux Juges subalternes; ces Princes ne laissant la liberté au Gouverneur de renvoyer désormais à ces Juges, que dans les cas où les occupations publiques, ou le trop grand nombre de Causes de cette nature ne lui permettroient point d'y vacquer (2). De sorte que par là les Gouverneurs se trouverent chargés de juger eux-mêmes de toutes les Causes, même de celles qui concernoient la liberté, & l'état des Affranchis, desquelles il n'étoit point per-

F 2 mis

(1) Voy. BYNKERSHOEK. Observ. Jur. Rom. Lib. II. Cap. XXI. & Christ. Guill. Francisc. WALCH. Comment. de Felice Judae Procuratore. §. VI.

(2) J'ai rapporté le précis de la Loi 2. Cod. de Pedaneis Judicibus, qui contient le règlement de Diocletien, suivant

l'explication qu'en a donnée M. Noodt. De Jurisd. & Imperio. Lib. Cap. VII. où ce grand Jurisconsulte a répandu sur tout cet article de l'ordre Judiciaire des Romains, les lumières dont on avoit besoin pour s'en former des idées justes.

MEM. mis auparavant aux Gouverneurs de juger, & qui devoient être
VII. renvoyées aux Juges ordinaires.

L'ancienne procédure des Romains fut donc suivie par les Gouverneurs de la Province qui renfermoit l'Helvétie, jusques à l'an 294. de l'Ere Chrétienne que Dioclétien & ses trois Collègues Maximien, Galere, & Constance, imposèrent aux Gouverneurs des Provinces, l'obligation de juger eux-mêmes de toutes les Causes, en leur ôtant le pouvoir de donner des Juges, par lesquels ils se soulageoient dans l'exercice de ces pénibles fonctions. L'établissement des *Vicaires* des Préfets du Prétoire, dont ces mêmes Empereurs venoient de créer l'emploi, ayant considérablement diminué le lustre du Poste de Gouverneur de Province, ils ne crurent pas qu'il fût au dessous de la dignité d'un Président de prendre connoissance des plus minimales affaires, pour lesquelles ils commettoient auparavant des Juges. Godefroy (a) présuinoit au moins que ce fut là l'occasion de la Loi de Dioclétien & de ses Collègues. Quelle qu'en fut la raison, il ne pouvoit que resulter d'assés grands inconvéniens d'un tel usage. Combien de petites affaires qu'il importe infiniment au peuple qui se terminent promptement, devoient languir ou s'oublier sur le Bureau du Gouverneur, ne pouvant être jugées que par lui-même. Les Provinces furent cependant sous cette règle pendant Soixante & huit ans. Julien la modifia l'an 362 (1). Il rendit aux Gouverneurs des Provinces la liberté de commettre à des Juges subalternes la connoissance des petites affaires.

Zénon fit d'autres changemens à cet égard, mais on n'en fait autre chose, la constitution de ce Prince s'étant perdue, si ce n'est qu'elle concernoit les Juges delegués, dont elle assignoit à chaque Tribunal un certain nombre. Peut-être aussi ne regardoit-elle pas les

(a) In
Comment.
ad L. I.
Cod. Tb. de
Offic. Rec-
tor. Prov.

(1) J'ai suivi la date que Godefroy a mise à la Loi de Julien dans le Code Theodosien, & non la date qu'elle a dans le Code de Justinien, où elle est datée Dat. 5. Kal. Aug. Antiochie, Mamertino & Nevita Cons. 364. Godefroy a prouvé (Chronol. Cod. Theod. ad an. 364.) que Julien étoit mort le 17. Fevrier de l'an 364. Et les Consuls de cette année là étoient Jovianus & Varronianus : ce n'étoient pas Mamertinus & Nevita, qui ne remplirent cette dignité que l'an 362. Ainsi cette Loi de Julien, L. 5. C. de pedan. Judicibus, ne peut être que de l'an 362.

les Provinces, mais seulement les Tribunaux de Rome & de Constantinople, comme Cujas l'a observé sur la Nouvelle de Justinien, qui changea encore l'établissement de Zénon. MEM. VII.

Quoi qu'il en soit, l'Helvétie n'étant plus sous l'Empire Romain quand Justinien en occupoit le trône, il n'est pas question ici d'examiner les règles suivies alors dans les Etats de ce Prince. Il faut seulement voir comment les Magistrats Romains administroient la Justice dans le Conventus Helvétique avant la Loi de Dioclétien, & depuis cette Constitution.

Les Présidens des Provinces suivoient, pendant la première de ces époques, les mêmes règles qu'observoit le Préteur de Rome. Ils renvoyoient donc aux Juges du Conventus l'examen de toutes les Causes, qui n'étant pas de la Compétence des Magistrats Municipaux, devoient être portées devant le Tribunal du Conventus. Ces Présidens accordoient l'entrée du Tribunal; faisoient tirer au sort les Juges par lesquels les questions de fait devoient être examinées, & les preuves ouïes; convoquoient ensuite le Tribunal, devant lequel le rapport des preuves étant fait, le Président prononçoit le jugement rendu par la pluralité des suffrages, sans qu'il pût s'en éloigner, lui ne devant même point donner le sien: Car le Président ne donnoit son avis dans aucun des Tribunaux de Rome en matière Civile ni Criminelle, comme l'a bien prouvé Pierre Ayrault (1), qui a exposé les bonnes raisons de cet usage.

Telle étant la constitution des Tribunaux de Justice de l'Empire Romain jusques au règne de Dioclétien, il est naturel de rechercher si durant l'espace de tems qui a précédé la Loi, par laquelle ce Prince y apporta le changement dont on a parlé, il y avoit, dans les Provinces, un certain nombre de Juges, désignés chaque année, ou élus à vie, d'entre lesquels fussent tirés ceux qui composoient le Tribunal de chaque Conventus; ou si le Président étoit le maître de former ce Tribunal, en y appelant pour y faire les fonctions de Juges, qui bon lui sembloit, pourvu que ce ne fussent pas des sujets exclus par les Loix des offices publics de cette espèce.

F 3

II.

(1.) Ordre Judiciaire des Anc. Gr. & Rom. Liv. II. num. 32. & suiv.

MEM.
VII.

Il est certain en général, qu'en formant la Constitution des Provinces par rapport à l'administration la Justice, les Romains la rendirent le plus conforme que les circonstances de chaque Province pouvoient le permettre, à la Constitution de la Capitale de l'Empire sur cet article. Aussi étoit - ce par la compétence des Magistrats de Rome, que les Jurisconsultes donnoient une idée de l'étendue de la compétence des Gouverneurs de Province. *Ils peuvent*, disoit Hermogenien (1), *connoître de toutes les Causes, dont le Préfet de la Ville, ou le Préfet du Prétoire, les Consuls, les Préteurs, & les autres Grands Magistrats de Rome sont les Juges.* Et Proculus après avoir dit, que les Gouverneurs des Provinces (2) y doivent tenir la place & faire les fonctions, que tous les Magistrats remplissent à Rome; ajoute : *Mais ce n'est pas tant à la manière dont ceux-ci s'en acquittent que les Gouverneurs doivent se conformer, qu'aux règles qui devroient y être observées.* Preuve que ces mêmes règles étoient prescrites aux uns & aux autres.

On fait que chaque année il s'éliroit à Rome par le sort, Cent-cinq sujets du nombre desquels se tiroient tous les Juges ordinaires, pour cette année-là. Ils étoient nommés *Centumvirs*. Dix d'entr'eux, appelés *Decemviri Slitibus judicandis*, formoient une manière de Petit-Conseil avec le Préteur, où ils jugeoient si la nature d'une Cause demandoit qu'elle fut portée devant le Tribunal complet des Centumvirs, à la tête de qui étoient ces Dix.

Il est fort probable qu'il y avoit dans chaque Province un établissement semblable ou approchant. Les mêmes raisons qui ne permettoient pas qu'on laissât au Préteur de Rome la liberté de donner aux Parties des Juges absolument de son choix, & tirés de l'ordre de Citoyens qu'il trouveroit à propos, avoient lieu par rapport

(1) Ex quibus causis, de quibus vel Præfectus Prætorio, itemque Consules, & Prætores, cæterique Romæ cognoscunt, Correctorum & Præsidum Provinciarum est notio. L. 10. D. de Offic. Præsid.

(2) Sed licet is, qui Provinciæ præest, omnium Romæ Magistratuum vice & officio fungi debeat, non tamen spectandum est quid Romæ factum est, quam quid fieri debeat. L. 12. D. eod.

rapport aux Provinces, où le Gouverneur faisoit la fonction du MEM.
Préteur de Rome. Un Citoyen de cette Capitale, qui se feroit vû VII.
exposé à être opprimé par des Juges choisis exprès par le Préteur,
auroit pu au moins réclamer l'autorité des Tribuns du Peuple,
asyle ouvert contre les entreprises de tout Magistrat qui voudroit
abuser de son autorité : mais, dans les Provinces, où l'autorité de
chacun des Magistrats de Rome se trouvoit réunie chez le Gouver-
neur de la Province, l'exécution de ses ordres & des arrêts qu'il
prononçoit, ne pouvoit être suspendue par l'intervention d'aucun
Magistrat. Les Provinciaux subissoient le sort, juste ou injuste,
des ordres & des jugemens du Gouverneur, quelques contraires
qu'ils fussent aux règles. Les Provinciaux étoient donc encore in-
finiment plus intéressés à ce que le choix de leurs Juges ne dé-
pendit pas absolument du Gouverneur, que les habitans & Ci-
toyens de Rome ne l'étoient à cet égard. „ Tout le monde con-
„ çoit, *disoit* C I C E R O N (1), que tous les biens des Provinciaux
„ sont entre les mains de ceux qui donnent l'entrée des Tribunaux
„ (*c'est - à - dire, des Gouverneurs, ou autres Présidens, qui avoient*
„ *droit d'accorder des Juges*) & de ceux qui jugent. Personne de
„ nous ne conservera sa Maison, ses fonds, son patrimoine, si quel-
„ cun de vous venant demander qu'ils lui soyent ajugés, un Gouver-
„ neur inique, à l'autorité duquel nous n'aurons rien à opposer,
„ nomme, pour en décider, le Juge qu'il trouvera bon, & si ce
„ Juge injuste & léger, prononce suivant que ce Magistrat le lui
„ aura prescrit. „

Pour prévenir de pareils inconvéniens dans les Provinces, il fa-
loit nécessairement que les Gouverneurs fussent obligés de prendre
les Juges entre les Sujets marqués pour en faire les fonctions. C'est
aussi ce qu'on voit qui devoit se pratiquer en Sicile. Les Juges
devoient

(1) Dubium nemini est, quin omnes
omnium pecuniæ positæ sint in eorum po-
testate, qui judicia dant, & eorum, qui
judicant : quin nemo nostrum possit ædes
suas, nemo fundum, nemo bona patria
obtinere, si, cum hæc à quopiam vestrum

petita sint, prætor improbus, cui nemo
intercedere possit, det quem velit judi-
cem : judex nequam & levis, quod præ-
tor jusserit, judicet. C I C E R O. in Verr.
Act. II. Lib. II. 12.

MEM. devoient y être choisis entre ceux du Conventus dans le ressort
 VII. duquel se trouvoient les Parties. Cicéron reprochoit à Verrès de
 n'avoir pas suivi cette règle, dont aucun Gouverneur de la Sicile
 ne s'étoit encore éloigné. Cet Orateur l'accusoit de plus d'avoir
 violé les Loix de la Province, en nommant des Juges dévoués à
 ses volontés, tirés d'entre les Officiers de sa Maison, & en ne lais-
 sant pas aux Juges Siciliens, établis par la constitution, la liberté
 de juger selon leurs idées (a).

(a) CICERO.
 in Verr.
 Act. II.
 Lib. II.
 Cap. 13.

Ces reproches prouvent bien, dira-t-on, qu'alors le Gouver-
 neur de la Sicile n'étoit pas maître de prendre des Juges où bon
 lui sembloit. Les Loix particulieres de la Province lui en ôtoient la
 liberté. Toutes les Provinces n'avoient pas les mêmes Loix. Cet
 exemple ne conclut donc point par rapport aux autres Gouverneurs.

Je répons, que les différences qu'il pouvoit y avoir dans la con-
 stitution des Provinces, ne tomboient pas sur des articles aussi im-
 portans dans l'administration de la justice, que le choix des Juges à
 qui l'exercice en est confié. De ce choix dépendoient absolument
 la fortune & la vie des Provinciaux, comme on le voit par le nom-
 bre d'exemples des injustices criantes dont Verrès se rendit coupable
 par ce moyen, ainsi que Cicéron le démontre dans le Plai-
 doyer que je viens de citer.

La Sicile n'étoit point la seule Province où il y eût un certain
 nombre de Juges désignés. On ne fait pas assez de particularités
 sur les Provinces pour qu'on puisse affirmer ou nier que cela fut
 général. Mais les exemples qu'on en a suffisent, ce semble, pour
 faire présumer qu'un établissement aussi nécessaire étoit introduit
 dans toutes les Provinces. Il paroît par une Lettre de Pline, que
 le Conventus de Bithynie étoit composé d'un nombre fixe de Ju-
 ges de cette Province. „ Ayant mandé les Juges pour faire l'ou-
 verture du Conventus, (écrivait Pline (1) à l'Empereur Trajan),
 „ Flavius

(1) Quum citarem Judices, Domine,
 conventum inchoaturus, Flavius Archi-
 pus vacationem petere coepit, ut Philo-
 sophus. Fuerunt qui dicerent, non modo
 liberandum eum judicandi necessitate, sed

omnino tollendum DE JUDICUM NU-
 MERO reddendumque poenæ, quam fra-
 ctis vinculis evasisset. PLIN. Epist. Lib.
 X. Ep. 66.

„ Flavius Archippus m'a demandé d'être exempt de cette fonction MEM.
 „ en qualité de Philosophe. Il y a eu des opinions qui vouloient, VII.
 „ non - seulement que Flavius Archippus fut dispensé de juger ,
 „ mais de plus qu'il fut rayé *du nombre* des Juges, & qu'on lui fit
 „ subir la peine à laquelle il s'étoit soustrait en brisant ses fers &
 „ prenant la fuite.

Des Juges convoqués ainsi par le Gouverneur de la Province ,
 & dont la présence étoit nécessaire pour que l'ouverture du Tri-
 bunal du Couventus pût se faire , étoient des Juges désignés par
 avance. C'étoit une Charge dont ils ne pouvoient se dispenser de
 remplir les fonctions, que par une exemption expresse du Conseil
 du Gouverneur. Tous ceux qui étoient revêtus de cette qualité ,
 se trouvoient inscrits dans un rôle. Ils ne pouvoient en être rayés ,
 ni privés de cet office , que par jugement du Gouverneur & de
 son Conseil. Pline ne jugea pas même qu'il lui convint de pren-
 dre sur lui de décider du cas de Flavius Archippus , à qui l'on re-
 prochoit le crime de faux dont il s'étoit rendu coupable, sans qu'il
 parut avoir obtenu des Lettres de grace , ni été réhabilité. Toutes
 ces circonstances forment une preuve , qu'en Bithynie les Juges qui
 composoient le Tribunal du Couventus, étoient désignés dans une
 Matricule , & que le nombre en étoit fixe. On tient de Philo-
 strate que la Lydie avoit Cent Juges (1).

Il est donc tout - à - fait à présumer que dans chaque Province ,
 & même dans le Ressort de chaque Couventus , il y avoit des su-
 jets élus , soit annuellement , soit pour un certain nombre d'an-
 nées , soit à vie , pour Juges de la Province ou du Ressort d'un
 de ses Couventus. Tels étoient apparemment les Magistrats des
 Villes , aux titres desquels les Inscriptions joignent celui de Juges :
 comme des Duumvirs , des Quinquennaux , des Préfets , des Ediles
Juri dicundo. Tels étoient plus probablement encore ceux à qui
 les Inscriptions donnent les titres de *Judex de Selectis* , ou *inter*
selectos , ou de *Selectus* tout court (a). C'est ainsi que sont ap-

Tome II.

G

pellés

(a) Voy.
 REINES.
 Synt. Inscr.
 Cl. VI. 113.

(1) ὑφ' ὧν ἐδικαίετο ἡ Λυδία ἑκατὸν ἄνδρες. Philostrat. in Polemon.

MEM.
VII.

pellés les Juges des Conventus de Sicile dans un nombre d'endroits des Plaidoyers de Cicéron contre Verrès. Ce nom de *Selecti*, d'abord simplement appellatif, employé pour marquer que ces Juges avoient été choisis, devint propre à une classe de ceux de Rome (1), & ensuite commun à tous les Juges tant de cette Ville, que des Provinces, qui n'étoient pas Juges en qualité de Magistrats, mais uniquement parce qu'ils étoient appelés à faire la fonction de Juges à Rome par les Préteurs, dans les Provinces par le Gouverneur, soit par des Magistrats Municipaux, qui pouvoient en avoir le droit. Quoi qu'il en soit, les Grecs assignèrent aussi à leurs

(1) Decuriæ quoque ipsæ pluribus discretæ nominibus fuere, Tribunorum æris & SELECTORUM & Judicum. Præter hos etiamnum nongenti vocabantur ex omnibus Selecti, ad custodiendas cistas suffragiorum in Comitibus. Et divisus hic quoque ordo, erat superba usurpatione nominum, cum alius se Nongentum, alius SELECTUM, alius Tribunalum appellaret. PLIN. Natur. Hist. Lib. 33. Cap. 2.

Ce passage fournit un éclaircissement nécessaire pour entendre des Inscriptions,

qui, sans cela, paroîtroient renfermer une absurdité. Telles sont celles qu'on voit dans Gruter. CCCXXXIV. 3. CCCCLIX. 9. & MXCVI. 10. où, entre les titres des personnalités à qui elles furent érigées, on lit IVD. EX V. DEC. SELECTVM. & INTER SELECTOS. EX. V. DEC. ce que Reinesius *Class. VI. 113.* rend ainsi: *Judicem Ex Quinque Decuriis Selectum, & Inter Selectos ex Quinque Decuriis.* Explication qui paroît bien appuyée par l'Inscription de Turin publiée dans Muratori DCCLV. 3. qui porte:

M. VENNONIO
M. F. STEL. IVCVNDIO
DEC. IIII VIR. A. P.
IVDIC. V. DECVRIS &c.

Id est, dit M. Muratori, pour faire entendre les deux dernières lignes, *Decurioni, Quatuorviro Aedilitia Potestate, Judici (suppl. EX) quinque Decuriis.* Or, supposant que dans les Inscriptions de Gruter, on ne doit pas lire *Ex Quinta Decuria*, plutôt que *Ex quinque Decuriis*, & que dans celle de Turin le Copiste n'ait pas mis *Decuris*, pour *Decuria*, & qu'ainsi les explications de Reinesius & de Mr. Muratori soient certaine-

ment justes; elles font naître une difficulté. Si les Juges, dira-t-on, étoient tous rangés dans quelqu'une des Cinq Classes, ou Decuries, comment se pouvoit-il que ceux dont il est fait mention sur ces monumens, fussent en même tems des Cinq Classes à la fois? Pouvoient-ils être tout ensemble de l'ordre des Sénateurs & de celui des Chevaliers? La difficulté seroit très-embarrassante, si Plin. ne fournisoit pas, dans l'endroit

leurs Juges de cet ordre le nom de *Selecti* : ils en enrichirent leur M E M.
Langue, en donnant simplement à ce mot la terminaison Grèque (1). V I I.

Ces Juges formoient à Rome un Corps, partagé en quatre Classes, ou Tribunaux, pendant qu'il n'y avoit que quatre Decuries de Juges : & en cinq Classes, depuis que Caligula eut fait une Cinquieme Decurie. Le nom des Membres de chacune étoit inscrit dans un Rôle, comme nous l'avons dit ; & ce Rôle, cette Matricule se conservoit dans le Trésor du Temple de Saturne (a).

(a) Cicer.
Philipp. V.

Il y a d'autant moins lieu de douter que les Juges de chaque Province ne fissent aussi un Corps, qu'on a des preuves en grand nombre qu'ils étoient partagés, de même qu'à Rome, en plusieurs *Decuries* : C'est-à-dire, en diverses *Classes*. Car il est non seulement certain que *Decuria* ne vouloit dire en parlant de Juges, que *Classe* (b) : mais on trouve dans des monumens le mot de *Classis* (c), pour designer ce que d'autres Inscriptions, & en grand nombre, appellent *Decuria*. Elles marquent pour l'ordinaire, de la quantièame Decurie des Juges étoient celui dont elles parlent.

(b) Voy.
POLLET.
Hist. For.
Rom. Lib.
3. Cap. 8.
(c) Gruter.
CCIII.

A Rome, c'étoit le bien qu'un Juge possédoit, qui décidoit de la Classe où il devoit entrer ; parce que c'étoit le bien qui plaçoit dans l'ordre des Sénateurs, ou dans celui des Chevaliers ; & que les Juges tirés de l'ordre des Sénateurs, faisoient une Classe, & ceux

G 2 qui

Pendroit rapporté, l'exemple de Juges, qui étant choisis de toutes les Decuries, *ex omnibus Selecti*, pouvoient fort bien porter chacun le Titre de *Selectus ex quinque Decuriis*, ainsi que dans l'Inscription de Gruter CCCCLXXXIV. 3. ou comme dans celle de Turin, expliquée à la maniere de Mr. Muratori. On ne voit pas pourquoi de tels Juges étant ainsi titrés à Rome, il n'auroit pas pû y en avoir dans les Provinces auxquels on donnât le même titre, quoi qu'ils n'y fissent pas précisément la même fonction que les *Nongenti* de la Capitale de l'Empire.

(1) Voy. Suidas, Hesychius, & Phavorinus, au mot *Σήληκτος*. Le dernier de ces Auteurs explique le nom par

χαμοδικατής, comme les deux premiers par *χαμαιδικατής* : ce qui littéralement signifie *Juge à terre*. C'est-à-dire, *Juge dont le Siège est fort bas*, par comparaison avec les Sièges placés sur un Tribunal élevé de quelques degrés, où les Magistrats étoient assis : au lieu que les pieds des Juges *Selecti* touchoient la terre ou le pavé : ce qui leur fit donner en latin le nom général de *Pedanei*, tout comme les Grecs appelloient *χαμαίπους*, c'est-à-dire, *pied à terre*, les Accordées qui n'étoient pas conduites à l'Autel sur un char, selon l'usage des personnes de distinction. Voy. POLLUX.
Lib. II. Cap. IV. 40.

- MEM. qui se prenoient de l'ordre des Chevaliers, en faisant une autre (1).
 VII. Aucune raison n'empêche de croire que les Juges de Province ne fussent rangés dans l'une ou l'autre des Decuries de la Province, suivant leurs facultés.

On ne fait point si chaque Province avoit le même nombre de Classes de Juges ; & , supposé qu'il y eût à cet égard de la différence entre les Provinces , comme cela est assés presumable , on ignore jusqu'à quel nombre étoit porté celui des Classes des Provinces qui en avoient le plus. Tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'on ne voit pas qu'il soit fait mention , dans les Inscriptions déterrées jusques ici , de plus de Cinq Classes de Juges. Caligula mit à ce même nombre les *Decuries* de ceux de Rome. Il n'y en avoit eu jusques là que Quatre. Elles supplièrent Galba d'y en ajouter une Sixième : il le leur refusa (2). On n'a pas d'indice que les Successeurs de Galba ayent été là-dessus dans d'autres idées que lui. Il est naturel d'en conclure , que le nombre de Cinq Decuries subsista , tant dans la Capitale que dans les Provinces , aussi longtems que l'ordre de ces Juges s'y conserva.

On fait bien qu'avant le règne de César le nombre des Membres de la Decurie des Sénateurs , & de celle des Chevaliers , étoit de Trois-cens ; & que la dernière avoit Mille Chevaliers du tems de Tibère. Mais il n'y a d'autre inférence à tirer de là par rapport aux Provinces , si ce n'est qu'il est probable que le nombre des membres des Decuries de Juges y varia comme dans la Capitale , où celle des Chevaliers s'accrut si fort par la facilité des Empereurs à accorder le droit de porter l'anneau d'or , qu'il fut donné à un nombre infini d'Affranchis même ; & qu'il n'y avoit plus moyen de les ranger dans une Classe (3). Aucun indice ne faisant connoître quel fut , en quelque tems que ce soit , le nombre des membres d'une Decurie de Juges des Provinces , en vain chercheroit-on à le decouvrir.

J'ai dit que le Gouverneur de la Province en nommoit les Juges.
 Je

(1) POLLET. Hist. For. Rom. Lib. 3. Cap. 9. (2) Judicibus sextam decuriam adjici precantibus . . . negavit. SUET. in Galb. Cap. 14. (3) PLIN. Nat. Hist. Lib. 33. Cap. 2.

Je n'ai pas voulu dire par là que ce fût ce Magistrat qui conféroit le titre de *Juge* à tous ceux qui pouvoient être appelés à en faire les fonctions, pendant qu'il commanderoit dans la Province. Je n'ai pas voulu dire, que ce fut le Gouverneur qui plaçât chacun des Juges dans une des Decuries. Je n'ai voulu dire autre chose, si ce n'est, que c'étoit le Gouverneur qui nommoit, pour chaque Cause, ceux d'entre les Juges, qui devoient examiner les Faits de la Cause, en faire établir les preuves, juger si elles étoient suffisantes, & mettre ainsi le Conseil du Conventus en état de decider sur le droit resultant de ces faits, en matiere civile, & de prononcer sur la peine, en matiere de crime. Comme c'étoit là toute la part que le Préteur de Rome avoit dans le choix des Juges, il est à présumer que les Gouverneurs de Province n'en avoient pas davantage dans le choix des Juges de Province; & qu'ainsi les Gouverneurs ne conféroient pas le titre de *Juge*, mais étoient obligés de prendre ceux qu'ils nommoient pour chaque Cause, dans le nombre des Sujets établis *Juges* de la Province ou du Conventus, & placés dans l'une des Decuries; de même que le Préteur de Rome étoit obligé de tirer les Juges qu'il nommoit pour chaque Cause, du nombre des Centumvirs. Il y a donc aussi toute apparence que comme c'étoient les Censeurs de Rome, qui choissoient les Centumvirs, & les distribuient dans la Classe où chacun d'eux devoit être placé; les Magistrats, qui faisoient dans les Provinces les fonctions que les Censeurs faisoient à Rome, élevoient de même les Juges des Provinces, & les rangeoient aussi chacun dans la Decurie où il devoit entrer.

Mais quels Magistrats faisoient dans les Provinces les fonctions des Censeurs de Rome? Les Gouverneurs en étoient quelquefois chargés. Tous ne l'étoient pas. Le Recensement des Citoyens de Rome ne se faisant regulierement que de Cinq en Cinq ans; & la durée du commandement dans les Provinces n'étant, pour l'ordinaire, que d'un an, chaque Gouverneur ne pouvoit pas être appelé à faire cette fonction de Censeur: d'autant plus que sous les Empereurs, il n'y eut plus de terme fixe par rapport aux Recensemens, que ces Princes faisoient faire quand ils le trouvoient à

MEM.
VII.

MEM.
VII.

propos. Les Gouverneurs n'en étoient donc chargés que par Commission particuliere de l'Empereur. Elle ne se donnoit qu'à des Gouverneurs du premier rang , & qui avoient toute la confiance du Prince. Auguste fit faire sous ses yeux le Recensement des Gaules (1). Il en chargea une autre fois Germanicus (2). La dignité de Censeur étoit le faite des honneurs du tems de la République (3). Les fonctions pareilles dans les Provinces furent toujours regardées comme ajoutant quelque chose aux honneurs, même Consulaires. Nous avons vu qu'un ancien Consul de Rome , Gouverneur de la Province Lyonnoise , fut chargé par Trajan d'en faire le Recensement. La Colonie d'Avenche , dont il étoit Patron , ne négligea pas de faire graver sur le monument qu'elle lui érigea , ce titre de *Legatus ad Censum accipiendos* (4).

Mais , outre ces Magistrats du premier ordre , dont la commission s'étendoit quelquefois sur plusieurs Provinces , comme celle de Germanicus , & toujours au moins sur une Province entiere , ainsi qu'on le voit par l'Inscription érigée au Patron d'Avenche , & par plusieurs autres (5) , des Magistrats Municipaux faisoient , dans le ressort de leur Charge , l'office de Censeurs. Je ne parle pas seulement de ceux qui portoient précisément le titre de *Censores* , comme l'avoient du tems de la République les Censeurs de la Sicile (6) , & , sous les Empereurs , ceux des Villes Municipales dont il est fait mention dans un bon nombre d'inscriptions (7) ; j'entends

(1) Epitom. Livii. Lib. 134.

(2) Tacit. Annal. I. 31.

(3) κορυφή της τιμής ἀπάσης.
Plutarch. Cato. maj. p. 345.

(4) Voy. le Tome I. de ces Mémoires, p. 453.

(5) On y trouve les Titres de *Censor Provinciae Macedoniae*. MURATOR. MC. XXII. 2. de *Censitor Provinciae*. Id. MCXIX. 5. De *Censitor Provinciae Lugdunensis*. GRUTER. CCCCXVII. & MXXV. Cette dernière Inscription regarde un CARUS , qui , selon la conjecture de Gruter , vivoit sous Trajan , sous Hadrien , & sous Antonin le Pieux.

Bulenger (de Imp. Rom. Lib. IX. Cap. 14.) prétendoit , comme d'autres Savans , que les *Censitores* n'étoient que des *Arpenteurs*. Mais Gudius a réfuté cette opinion , dans une Note sur l'Inscription 5. de Gruter CCCCXVII. & Goutieres (de Offic. Dom. Aug. Lib. III. Cap. 9.) regarde bien les *Censitores* , & les *Censum agentes* , comme faisant les mêmes fonctions.

(6) Cicer. in Verr. Act. II. Lib. II. Cap. 53.

(7) Voy. Gruter. CLXXI. 8. CXCIV. 2. CCCLXVI. 2. Murator. MCIV. 4. MLXII. 3. & MLXXXIX. 4.

j'entends aussi, avec quelques Auteurs (a), les *Quinquennales*, qui bien qu'ils n'eussent pas le nom de Censeurs, en faisoient les fonctions, & j'y joins, par la même raison, les *Defensores Civitatum*, que Goutieres (1) regardoit comme exerçans cet office.

MEM.
VII.
(a) ORTO.
de Ædil.
Cap. 8.

Tous ces Censeurs étoient établis par le Conseil & le Peuple du Ressort de leur office, non-seulement du tems de la République, ainsi qu'il paroît à l'égard de la Sicile, dont Verrès s'étant arrogé l'élection pour vendre ces places fort ambitionnées, Cicéron

en

(1) *Sedebat Magister Censuræ in Urbe; in Provinciis qui illius vices supplebant; ut Moderatores earum, vel Defensores Civitatum; ut & Censitores, qui censum agebant; & Legati ad censum accipiendos.* GUTHER. de Offic. Dom. Aug. Lib. III. Cap. IX. Jaques Godefroy n'ayant trouvé aucune Loi dans le Code de Théodose, où il soit fait mention des *Defensores Civitatum*, avant celle de Valentinien I. de l'an 365. & observant outre cela, que Valentinien y parle de cet office comme d'un éblouissement récent, présumoit, (in *Comment. ad L. I. Cod. Th. de Defens. Civit.*) qu'il fut créé seulement par ce Prince la même année. Apparemment que Godefroy regardoit les *Defensores* dont parlent Hermogenien. L. 1. §. 2. D. de Mun. & honor. Arcadius Charisius L. 18. §. 13. D. eod. Paulus L. 10. §. 4. D. de vacat. & excus. mun. & l'Empereur Gordien L. 1. Cod. de offic. ejus qui vic. alienj. Jud. comme différens des *Defensores* dont il s'agit dans la Loi de Valentinien. S'il n'en eût pas eu cette idée, ce Savant, qui s'objecte les deux premières des Loix citées du Digeste, n'auroit point cru que l'office en question fut de la création de Valentinien. Je devois faire voir qu'il y avoit des *Defensores Civitatum* en titre d'office longtems avant le regne de Dioclétien, sans quoi l'autorité du celebre Commentateur du Code de Théodose, m'auroit fait accuser de mettre entre les Censeurs d'un tems qui précédoit celui de Dioclétien, des officiers

créés seulement au milieu du Quatrième Siècle. Je dois aussi m'arrêter un moment sur ce que Goutieres met dans le rang des Censeurs subalternes ou Municipaux, les *Legati ad Censum accipiendos*, comme on vient de le voir dans le passage de cet Auteur rapporté au commencement de cette note. Je lui aurois passé cette idée, parce qu'Hermogenien (L. 1. §. 2. D. de mun. & honor.) met dans le nombre des Charges Civiles Personnelles, *Legatio ad Censum accipiendum*, & que Cujas (ad Tit. Cod. de Tabulariis, Scrib. Logograph.) fait de ces Delegates pour recevoir le Cens, des *Tabularii*, Secretaires du bas ordre. Mais je ne saurois voir en silence Goutieres rabbaïsser le Patron d'Avenche, Gouverneur de la Province Lyonnaise, & personnage Consulaire, jusqu'à le citer pour exemple de ces Censeurs subalternes, sur l'unique fondement, sans doute, qu'entre les Titres que donne à ce Magistrat l'Inscription d'Avenche, on voit *Legatus ad Censum accipiendos*: comme si ce titre, appliqué à un Président aussi distingué par les dignités Civiles & Militaires dont il avoit été revêtu, pouvoit le faire confondre avec de petits Notaires, espèce d'esclaves (la Loi 7. Cod. de Jure Fisci, les appelle *conditionales servos*) qui ne pouvoient sortir de leur condition, ni parvenir à aucune dignité, comme Cujas lui-même l'avoit observé sur cette Loi du Code. Il n'étoit pas permis d'appeler à des honneurs inférieurs à ceux qu'on avoit possédés. L. 2. Cod. quemadm. mun. ind.

MEM. en fit un des chefs d'accusation contre ce monstre d'injustice (1),
VII. mais aussi sous les Empereurs. L'élection devoit simplement
être approuvée par le Gouverneur de la Province, & depuis l'établissement des Préfets du Prétoire, on demandoit quelquefois la confirmation de ces élections à celui dans le département duquel la Province étoit renfermée.

Ces Censeurs n'avoient pas au reste dans le choix des Juges, non plus qu'à l'égard de la Classe ou Decurie dans laquelle ils les plaçoient, la liberté de suivre uniquement leur gout. Les Loix, & le bien public leur prescrivoient des règles, dont ils ne pouvoient s'écarter sans s'exposer à de justes reproches, & à voir leur choix annullé. Ils ne pouvoient le porter sur des sujets que la nature des fonctions de Juge, ou la coutume excluoiert de cet office. Ainsi, quoi qu'un homme fut de libre condition & eût l'âge & le bien requis, s'il étoit sourd, ou muet, ou frénétique, le choix du Censeur ne pouvoit jamais le regarder (2); la raison y résistoit invinciblement. Les Loix ne permettoient pas non plus qu'un sujet noté d'infamie par sentence des Juges (3), ou chassé du Sénat pour une cause honteuse, & qui n'avoit point été rétabli (4), pût être l'objet de ce choix.

(a) L. 12.
D. de Judiciis.

Mais ce n'étoit pas encore assez que les règles générales ne donnassent pas l'exclusion à un sujet; s'il manquoit de connoissance dans les Loix, de mœurs, ou de qualités d'esprit, le Censeur, qui l'auroit choisi, se seroit deshonoré. Les idées des honnêtes gens de Rome là-dessus paroissent dans la manière dont Cicéron parle de l'entreprise d'Antoine, qui avoit mis au nombre des Juges tous les Centurions, & la Légion surnommée *Alauda* (5). L'Orateur lui reproche en particulier d'avoir choisi un Crétois à qui ni les Loix, ni

(1) Voy. CICER. in Verr. *Act. II. Lib. II. Cap. 53.*

(2) Turpi judicio damnati, in perpetuum omni honore ac dignitate privantur. CICER. pro Cluent. *Cap. 42.*

(3) Cassius Longinus non putat ei permittendum, qui propter turpitudinem Senatu motus, nec restitutus est, judicare,

vel testimonium dicere: quia lex Julia repetundarum hoc fieri vetat. L. 2. D. de Senator.

(4) Antesignanos, & manipulares, & Alaudas, judices se constituisse dicebat. At ille legit aleatores, legit exules, legit Græcos. Saltatores, citharistas, totum denique commissionis Antonianæ chorum

ni les coutumes de Rome n'étoient pas plus connues, que les habitans (1). Ciceron marque bien à cette occasion, que le choix des Juges étoit un objet auquel on faisoit à Rome beaucoup d'attention, lors qu'il s'agissoit même de Romains originaires (2). Il n'y a nul lieu de penser qu'on procédât, dans les Provinces, à l'élection des Juges avec moins de circonspection. Les biens, l'honneur & la vie des habitans d'une Province étant entre les mains de ceux qui en composoient les Tribunaux Subalternes & Supérieurs, tout comme les biens, l'honneur & la vie des Romains étoient en la puissance des Tribunaux de Rome, des intérêts de même nature devoient rendre les Censeurs Municipaux autant scrupuleux sur le choix des Juges, que les Censeurs de Rome avoient raison de l'être dans cette fonction de leur charge.

Mais les Censeurs des Provinces, quelque nom qu'ils portassent, étoient-ils absolument les maîtres de prendre les Juges dont ils remplissoient les Decuries, entre les Sujets originaires de leur ressort, ou de tout autre ressort, ou de quelque autre Province, ou enfin entre les Citoyens Romains domiciliés dans leur département, ou qui s'y rencontroient par occasion? Ou si ces Censeurs étoient obligés de choisir uniquement entre les Citoyens Romains d'origine, mais établis dans le district; soit entre les naturels du pays, qui avoient acquis la Bourgeoisie de Rome? Ce sont là des questions qu'il faut examiner pour savoir si les Provinciaux avoient quelque part à l'administration de la justice dans les Conventus.

Le manque de lumières sur la Procédure des anciens Romains repand de grandes obscurités pour nous dans l'étude de leur Jurisprudence.

Tome II.

H

rispru-

chorum in tertiam decuriam judicum scitote esse conjectum Sed illud os, illam impuritatem cœni fecisse, ut hos judices legere auderet! quorum lectione duplex imprimeretur reipublicæ dedecus: unum, quod TAM TURPES judices essent; alterum, quod patefactum, cognitumque esset, quàm multos in civitate turpes haberemus. CICERO. Phil.

lipp. V. Cap. 5. § 6.

(1) Num est (*Cydas Cretensis*) ex Judicum genere & forma? Num leges nostras, moreve novit? Num denique homines? Id. ibid. Cap. 5.

(2) Delectus autem, & notatio judicum etiam in nostris civibus haberi solet. Ibid.

MEM.
VII.

MEM. VII. jurisprudence (1). Peu de Fragmens des Ouvrages des anciens qui instruisoient de la maniere dont chaque Tribunal de Justice étoit composé, & dont on y procédoit, sont les seules sources d'où l'on puisse tirer ces connoissances, qu'il n'est même possible d'étendre que par quelques mots, glissés en passant dans les Historiens ou autres Auteurs anciens qui nous restent. Il n'est donc pas surprenant que, même après les recherches de plusieurs Jurisconsultes sur ce sujet, il y ait encore non-seulement à glaner, mais aussi à moissonner dans ce vaste champ (2). Cette observation fera trouver moins étrange que je m'éloigne sur la question que j'ai en main, des idées qu'ont données des Auteurs célèbres dans le peu qu'ils en ont dit.

Hotman a posé, que les Gouverneurs de Province prenoient les Juges qu'ils nommoient, tant pour les Causes Civiles que pour les affaires Criminelles (3), du nombre des Bourgeois de Rome, qui négocioient dans la Province. Si la chose étoit absolument ainsi, il faudroit dire que les Gouverneurs de Province ne nommoient jamais de Juges de la Province; d'où il s'ensuivroit qu'aucun de ces Juges ne siégeoit au Tribunal d'un Conventus.

Mais les passages de Cicéron sur lesquels Hotman a manifesté son idée, devoient lui en donner une très-différente, & l'engager à admettre, au moins pour certaines causes, des Juges de la Province. C'est des Loix de la Sicile dont parle Cicéron dans l'un & dans l'autre de ces passages. Il dit bien clairement dans l'un, que ces Loix vouloient que tous les Juges fussent Siciliens, quand les

(1) Quod maximas tenebras Romanæ Jurisprudentiæ offudit, est, quod hodie non accuratam descriptionem Processus judicarii romani habeamus. CHR. THOMAS. Delineat. Hist. Jur. Civ. apud CHRISTOPH. GODOFR. HOFFM. Hist. Jur. Rom. Justin. Tom. I. p. 97.

(2) Non tamen diffiteri possum, etiam post hos doctissimos scriptores non tam spicilegium, quam ipsam messem in hoc amplissimo campo superesse. HOFFMAN. Ibid. p. 98.

(3) Observandum Prætores provinciarum in causis capitalibus negotiatores aliquot in consilium adhibuisse, deque illorum sententia rem judicasse. At in privatis causis judices ex eorum numero decernere solebant. HOTMAN. in Not. ad CICER. Verr. Act. II. Lib. II. Cap. 29. Prætores in Provinciis legatorum suorum & negotiatorum Romanorum opera utebantur in judiciis. Id. ibid. Cap. 13.

les deux Parties étoient des Siciliens d'une même Ville (1); puis que ces Loix ordonnoient que la cause se jugeât dans le Domicile des Parties & par les Loix du lieu. L'Orateur dit de même précisément, que lors qu'un Sicilien plaidoit contre un Sicilien d'une autre Ville, le Gouverneur étoit tenu par la Loi Rupilia, qui régloit la constitution de la Province, de nommer des Juges par le sort (2). Ces Juges, comme l'article précédent, & celui qui va suivre, donnent lieu de le présumer, étoient tous Provinciaux. On ne fau- roit au moins nier que les Conseils des Villes ne fussent composés d'originaires du pays : cependant c'étoit le Conseil de quelqu'une des Villes, qui devoit être nommé par le Gouverneur, quand un particulier Sicilien attaquoit une Communauté, ou une Commu- nauté un particulier, & que chacune des parties recusoit les Con- seils dont elles relevoient respectivement (3). Enfin Cicéron n'est pas moins clair, quand il dit, qu'un Citoyen Romain intentant une action contre un Sicilien, c'étoit un Sicilien que le Gouver- neur devoit donner pour Juge (4). Le seul cas où il ne dût y avoir que des Juges Romains, est celui dans lequel un Sicilien étoit Demandeur contre un Bourgeois de Rome (5). Dans tous les autres cas (c'est encore Cicéron qui parle) les Juges des Bour- geois de Rome sont tirés des *Selecti* du ressort du Conventus (6).

H 2

Telle

MEM.
VII.

(1) Siculi hoc jure sunt, ut, quod Ci- vis cum cive agat, domi certet suis legibus.

(2) Quod Siculus cum Siculo non ejusdem Civitatis, ut de eo Prætor ex P. Rupilii decreto, quod is de decem legatorum sententia statuit, quam legem illi Rupiliam vocant, fortietur.

(3) Quod privatus a populo petit, aut Populus a privato: Senatus ex ali- qua Civitate, qui judicet, datur, cum al- ternæ civitates rejectæ sunt.

(4) Quod Civis Romanus a Siculo pe- tit, Siculo judex datur.

(5) Quod Siculus a Cive Romano (petit) Civis Romanus datur.

(6) C'est ainsi que je crois qu'on doit entendre ces termes: *Caterarum rerum Selecti Judices civium Romanorum*

ex conventu proponi solent. Toutes les Edi- tions de Cicéron avant celle de Jaques Gronovius, portoient; *Caterarum rerum Selecti judices ex Civium Romanorum Con- ventu dari solent.* Mais Jean Frederic Gro- novius ayant montré dans ses *Observat. Lib. III. Cap. 22.* que la particule *ex* avoit été transposée, son fils n'hésita pas à la remettre à sa place dans le texte. Cette correction a le suffrage de M. l'Abbé d'O- livet, dans la belle Edition de Cicéron qu'il a donnée au public: on peut la sui- vre avec confiance. Il est à présumer que si Hotman, Paul Manuce & Sigonius avoient fait les observations de Grono- vius, ils n'auroient pas imaginé des *Con- ventus de Citoyens Romains*, qui sont uni- quement de la Création de ces Savans, comme

MEM. Telle étoit, dira-t-on, la constitution de la Sicile. Cette Province étant la première que les Romains formerent, fut traitée plus favorablement qu'aucune autre. C'étoit un privilège des Siciliens que d'avoir pour Juges de leurs Concitoyens, ou Compatriotes, dans les cas designés par le Règlement de Rupilius. Sigonius l'a bien envisagé sur ce pied-là (1). Et Cicéron après avoir établi que l'impôt sur les terres étoit moins onéreux en Sicile que dans toutes les autres Provinces, ajoute en général, que les Siciliens avoient été reçus entre les amis & sujets du Peuple Romain à des conditions si favorables, que la leur n'avoit point changé, n'étans soumis à d'autres Loix qu'à celles qu'ils avoient sous les Rois de leur Nation (2). Il n'en étoit assurément pas de même des sujets que Rome se fit dans la suite. L'exemple de la Sicile ne sauroit donc tirer à conséquence. On ne doit pas le prendre pour modèle de la constitution des Provinces dont les Empereurs réglèrent l'état comme ils jugerent à propos, ainsi qu'Auguste régla celui de l'Helvétie.

J'opposerai d'abord à cette objection un aveu de Sigonius. Soit qu'il ne se rappellât pas d'avoir dit comme Paul Manuce & Hotman, que les Gouverneurs avoient accoutumé de choisir les Juges du Conventus entre les Citoyens Romains, qui négocioient dans la Province (3), & qu'il cite pour justifier cette opinion divers passages des Plaidoyers de Cicéron en faveur des Siciliens contre Verrès; soit que ce Savant eût changé d'avis, en travaillant sur le Droit des Provinces; on voit que, dans ce dernier ouvrage, il admet des Provinciaux entre les Juges. *Ceux que nom-*
moit

comme Gronovius, & après lui Grævius (*Præfat. Tom. I. Thesaur. Antiq. Rom.*) l'ont bien fait voir.

(1) Quin etiam Siculos in privatis controversiis præcipuo quodam jure fuisse, aperte ostendit Cicero. SIGON. de Ant. Jur. Prov. Lib. I. Cap. 3.

(2) Sicilia Civitates sic in amicitiam fidemque recepimus, ut eodem jure essent, quo fuissent: eadem conditione

populo Romano parerent, quâ suis antea paruissent. CICERO. in Verr. *Act. II. Lib. III. Cap. 6.*

(3) Legi etiam consuevisse judices à Prætoribus in provinciis ex Conventu Civium Romanorum qui in Provincia negociarentur, significat sæpe idem (Cicero) in Verrinis. SIGON. de Ant. Jur. Civ. Rom. Lib. II. Cap. 10.

moit le Gouverneur de la Province, il les prenoit, dit Sigonius (1), entre les Bourgeois de Rome & les Sujets des Villes du ressort du Conventus, où la cause devoit se juger. MEM. VII.

Si la fonction de ces Juges eût été un office de dignité, agréable, ou lucratif, on pourroit présumer que le Sénat de Rome auroit réservé ces avantages pour les Bourgeois de Rome, par des Loix qui en auroient exclu tout Provincial non honoré de cette Bourgeoisie. Mais loin que ceux qui étoient appelés à être Juges à Rome même envisageassent comme un avantage cette marque de distinction, ils regardoient la fonction qu'elle les obligeoit de remplir, comme un tribut onereux qu'ils payoient au public, comme un devoir que l'obéissance, la fidélité à l'Etat, & la religion du Serment exigeoient également qu'ils remplissent (1). La satisfaction de s'en acquitter, & l'idée avantageuse qu'ils donnoient de leurs lumieres & de leur droiture lors qu'ils s'en acquittoient dignement, étoient les seules recompenses qu'ils en recevoient. L'honneur d'être membres de la Magistrature ne les regardoit point. Ils demeuroient simples particuliers. Nulle autorité n'étoit attachée à leurs fonctions, que celle d'ordonner sur la maniere d'établir les Faits que le Préteur jugeoit nécessaire qui fussent constatés, & de déclarer s'ils étoient suffisamment prouvés, ou non. Quant au droit qui resultoit de cette information, c'étoit le Préteur qui prononçoit là-dessus, de l'avis de son Conseil. Il n'y avoit donc rien de flateur à être mis au nombre des Juges, rien qui dédomageât tant soit peu de la peine de condamner ses amis s'il le faloit, & des maux que pouvoit causer la vengeance des ennemis qu'on se faisoit des coupables contre lesquels on donnoit son suffrage.

H 3 Dès-

(1) Quos autem Judices aut Recuperatores dabant (Pratores), eos ex Conventu, & foro illo, in quo res agebantur, dabant, id est, ex iis Civibus Romanis SOCIISVE, qui in iis oppidis, quæ ad id forum convenirent, versarentur. De Ant. Jur. Prov. Lib. II. Cap. 5.

(2) Hoc si vobis adeò levius videtur,

Judices, quod putatis onus esse grave & incommodum, judicare: intelligere debetis, utrum id onus vosmet ipsi rejeceritis, an quòd probare populo Romano fidem vestram, & religionem non potueritis, ideò vobis judicandi necessitas erepta sit. CICERO, in Verr. Act. II. Lib. I. Cap. 8.

MEM.
VII.

Dès-là combien de Romains ne se feroient pas dispensés d'être Juges, si la constitution de la République leur en eût laissé la liberté ? Il n'a pas passé jusqu'à nous de Loi expresse faite par le Sénat ou le Peuple, pour forcer par la crainte d'une peine, ceux qui chercheroient à se soustraire à cette obligation. Mais nous savons par un exemple, qui valoit une Loi, que les Gouverneurs de Province avoient accoutumé de faire saisir des meubles pour gages chez les Juges, qui ne se rendoient pas au Conseil du Gouverneur, quand ils y étoient appelés, & n'avoient point de raison légitime de manquer à ce devoir. Plutarque atteste cet usage (1) en rapportant, que Caton d'Utique commandant dans l'Isle de Cypre, fit déclarer à Munatius, que s'il ne venoit pas au Conseil, on saisiroit de ses meubles.

Les Empereurs ne changerent rien à la maniere d'administrer la Justice dans les Provinces non plus qu'à Rome. Les idées des Romains & des Provinciaux sur l'office de Juge, demeurèrent aussi les mêmes. Ainsi la nécessité de contraindre ceux qui refusoient de le remplir, subsistant toujours, les mêmes moyens furent employés. Les gages qu'on faisoit, servoient de sûretés pour le paiement de l'amende à laquelle le Préteur à Rome, & le Gouverneur dans la Province, condamnoient les Juges mandés, & qui ne se rendoient pas à leur devoir. La Lettre pressante qu'écrivit Pline le Jeune à Romanus, l'un des Juges nommés pour une cause qui devoit se juger au premier jour, fournit un exemple & une preuve que des Juges, même de l'ordre des Sénateurs, ne manquoient pas impunément à l'Audience : & quoique l'exemple rappelé par Pline à son ami, d'un Sénateur condamné par le Préteur à l'amende, & dont le Sénat ne le libera que par grace, fût peut-être un exemple assez ancien (2) ; ce qu'ajoute Pline fait connoître

(1) ὥςπερ εἰώθασιν τῶν ἀπειθούντων ἐνέχυρα λήψεσθαι. In Caton. Min. p. 777.

(2) Cataneus, dans ses Notes sur cette Lettre de Pline, prenoit le Préteur Lici-

nus Nepos, qui condamna le Sénateur, pour le Licinius Nepos à qui Pline écrivit la 3e. Lettre du Livre II. du Recueil que nous en avons. Si la conjecture étoit juste, l'exemple ne regarderoit que le siècle de Trajan. Mais il ne faut, ce me semble,

connoître qu'une pareille négligence exposeroit ceux qui s'en rendroient coupables, à subir une semblable condamnation; & il infinue assés clairement, que ce n'est pas là une règle nouvelle, ou qui ayant été négligée, ne pourroit être remise en vigueur, que par un Président severe. Le plus doux, dit cet Auteur, peut imiter un exemple donné il y a longtems, & renouvelé par l'usage.

Mais cet exemple n'est pas le seul que nous tenions de Pline, par lequel il paroisse que loin que la fonction de Juge fût recherchée, on l'évitoit le plus qu'il se pouvoit, & non-seulement à Rome, mais aussi dans les Provinces. Flavius Archippus, un des Juges de la Bithynie, ayant été mandé par Pline pour en faire les fonctions au Tribunal du Conventus, prétendit devoir en être dispensé, en vertu des privilèges accordés aux Philosophes. Pline proposa le cas au Conseil. Quelques avis porterent, qu'Archippus devoit non-seulement être dispensé de juger, mais de plus rayé du rôle des Juges, & remis entre les mains de la Justice, pour subir la peine du crime de faux, à laquelle il s'étoit soustrait par la fuite, & dont il n'avoit point obtenu grace. Pline ne crut pas devoir prononcer là-dessus: il consulta Trajan (1) qui ordonna de ne pas poursuivre le Philosophe pour cet ancien crime; mais de juger des accusations nouvelles si l'on en faisoit contre lui. C'est-à-dire, qu'Archippus fut laissé au nombre des Juges, sa profession

MEM.
VII.

semble, que comparer cette Lettre avec celle qui est adressée à Romanus, pour se convaincre que Licinius Nepos, le Préteur, n'étoit point le même que Licinius Nepos, ami particulier de Pline. Il y a eu plusieurs Magistrats de ce nom, commun à tous les Membres d'une des branches de la famille Licinia, qui pendant bien des Siècles donna des Magistrats du premier rang à Rome. Quoi qu'il en soit, comme il n'y a rien dans la Lettre de Pline à Voconius Romanus, qui ne fasse au sujet, & qu'elle n'est pas longue, on ne fera pas fâché de la lire ici toute entière. La voici de l'Edition de Jaques Thomafius, où elle est la 29e. du Livre IV. *Eja tu, quum proximè res agentur, quoquomodo ad*

judicandum veni. Nihil est quod in dextram aurem fiduciâ mei dormias: non impune cessatur. Ecce, Licinius Nepos prætor, acer & fortis vir, mulctam dixit etiam Senatori. Egit ille in Senatu causam suam; egit autem sic, ut deprecaretur. Remissa est mulcta: Sed timuit, sed rogavit, sed opus veniâ fuit. Dices, non omnes prætores tam severi. Falleris. Nam vel instituere, vel reducere ejusmodi exemplum non nisi severi: institutum reductumve exercere, etiam lenissimi possunt. Vale.

(1) On a déjà vu cy-dessus p. 48. Not. I. la Lettre de Pline à Trajan sur ce cas.

M E M. profession de Philosophe ne dispensant que des Tuteles & des charges personnelles qui demandoient un travail fervile du corps (1),
V I I. & n'accordant même cette exemption, qu'aux Philosophes, qui se rendoient utiles en enseignant la jeunesse.

Cet exemple fournit plus d'une inférence, qui fait à notre sujet. On y reconnoit d'abord l'obligation de remplir l'office de Juge: obligation que Pline appelle précisément de même que Cicéron, *judicandi necessitas*; tant il est vrai qu'elle étoit la même du tems de l'un & de l'autre de ces Auteurs.

Les Juges étoient cités par le Préteur pour remplir ce devoir. Les termes de *Citare*, & de *Judices Citati*, sont employés par Cicéron (2) tout comme par Pline, pour designer la convocation des Juges *Selecti*.

L'obligation de ces Juges de se rendre au Tribunal étoit si précise, qu'à moins qu'ils n'eussent un privilège qui les en dispensât, ils subissoient une peine pecuniaire. Et s'ils fondoient leur prétention d'en être exemts, sur quelque privilège qui ne fût pas clair, le Préteur en jugeoit avec son Conseil.

Observons sur-tout ici, qu'Archippus n'étoit pas Citoyen Romain. Il étoit de la Province, & comme tel, il avoit été mis dans le rôle des Juges, & placé dans une des Decuries des Juges du Conventus. Il n'étoit pas au moins de la Maison de Pline, ni des Officiers qui l'accompagnoient. Car s'il en eût été, il n'avoit point besoin de recourir au privilège des Philosophes, pour se faire dispenser d'être Juge. Il en auroit été exempt en qualité d'Officier accompagnant le Gouverneur (3). On voit encore par là, que du tems de Trajan, aussi bien que du tems de Cicéron, qui parle d'un

(1) Verr. *Act. II. Lib. I. Cap. 7.*

C U J A C. Respons. Papinian. *Lib. I. p. m. 36.*

(2) Philosophis qui se frequentes atque utiles per eandem studiorum sectam contententibus præbent, tutelas, item munera sordida corporalibus remitti placuit, non ea quæ sumptibus expediuntur. *L. 2. §. 4. D. de Vacat. & excus. mun. Voy.*

(3) Comites Præsidum & Proconsulorum, Procuratorumve Cæsaris, à munibus, vel honoribus & tutelis vacant. *L. 12. §. 1. D. de Vac. & excus. mun.*

d'un Lyfiades, Juge d'Athènes, d'où il étoit (a), il y avoit, de même qu'en Sicile, entre les Juges que le Président devoit choisir, des Juges originaires de la Province & non Bourgeois de Rome.

Il faut bien que cet usage subsistât dans les tems suivans, puisqu'Ulpien, qui écrivoit sous Alexandre Severe, disoit encore, que ceux qui n'avoient pas une raison légitime pour s'excuser d'être Juges, pouvoient être contraints à juger malgré eux (1). C'étoit là une conséquence nécessaire de ce qu'on mettoit la fonction de Juge au nombre des *Charges personnelles*, encore du tems de Justinien: car il admit dans le Digeste le principe du Jurisconsulte Arcadius Charisius (2). Et l'on ne pouvoit se dispenser de mettre dans cette classe l'obligation de juger, puisque tous les offices publics & civils (3) auxquels on étoit tenu par les Loix ou la coutume, qui n'étoient pas imposés à raison des terres qu'on possédoit, & ne tiroient point ceux qui les remplissoient, de l'ordre des personnes privées, ne pouvoient être envisagés que comme des Charges Personnelles. Or, & c'est ma dernière preuve que les Juges du Conventus devoient être originaires de la Province; or, dis-je, les Charges purement personnelles d'un lieu, ou d'un District, ne pouvoient être imposées qu'aux Provinciaux originaires de ce lieu (4). Par conséquent les Juges ordinaires des Provinces étoient du District pour lequel ils avoient une place dans l'une des Décuries des Juges de ce District.

Mais ces Juges étoient-ils tous membres du Tribunal du Conventus? Ou ce Tribunal, qui décidoit de tout ce qui passoit la

Tome II.

I

compé-

(1) Qui autem non habet excusationem, etiam invitatus judicare cogitur. L. 13. §. D. De Vac. & excus. mun.

(2.) Judicandi quoque necessitas inter munera personalia habetur. L. ult. §. 14. D. de mun. & bon. Ce Jurisconsulte étoit Maître des Requêtes sous les Empereurs Carus, Carinus & Numerianus. Voy. PANCIROL. de Clar. Leg. Interpret. Lib. I. Cap. 2. & Cap. 61.

(3) JAC. GOTHOF. Comment. in L. 2. de Reg. Jur.

(4) Il y a des Loix dans le Digeste & dans le Code, qui semblent soumettre les habitans d'un lieu, originaires d'un autre, aux Charges personnelles à raison du Domicile, tout comme les originaires de ce lieu, & qui y sont en même tems aussi domiciliés. Mais ces Loix, opposées en apparence les unes aux autres, sont bien conciliées entr'elles par GODEFREDUS ad L. 190. de Verb. signif.

MEM.
VII.
(a) CICER.
Philipp. V.
Cap. 5.

MEM. compétence des Magistrats Municipaux, n'étoit-il composé que
 VII. d'un certain nombre d'Assesseurs, choisis par le Gouverneur ou son
 Delegué qui y présidoit, entre les Juges du ressort du Conventus?
 Ce sont là deux questions qu'on ne manquera pas de faire encore,
 si l'on veut savoir précisément quelle part avoient les Provinciaux
 à l'administration de la Justice dans le Conventus.

La première de ces questions sera toute décidée chez ceux qui
 sont dans l'idée, que le Tribunal, appelé par Ulpien, & par
 Justinien, *Concilium*, étoit le seul Tribunal, qui jugeât des
 Causes qui se décidoient dans le tems du Conventus. En ef-
 fet, Ulpien disant en termes exprès, que ce Tribunal étoit com-
 posé à Rome de Cinq Sénateurs, & de Cinq Chevaliers Romains,
 & dans les Provinces de Vingt Recuperatores Citoyens Romains (1):
 ce Jurisconsulte exclut évidemment du nombre des Assesseurs du
 Conseil, tous les Provinciaux, qui ne se trouvoient pas Bourgeois
 de Rome. On ne sauroit avoir le moindre doute sur l'exactitude
 d'un témoin comme Ulpien, qui ayant encore été lui-même mem-
 bre du Conseil du Préteur de Rome (a), ne pouvoit ignorer ni
 le nombre, ni la condition des Membres du Conseil des Gouver-
 neurs de Province, lequel répondoit à celui du Préteur de la Ca-
 pitale de l'Empire. Le seul scrupule qui auroit pu s'élever encore
 sur l'application de ce témoignage, où il n'est pas fait mention de
 Conventus, a été prévenu par Theophile. Ce Jurisconsulte Grec,
 qui vivoit dans le Sixième Siècle (2), où peut-être l'on ne favoit
 plus, au moins en Orient, ce que c'étoit que les Conventus, ju-
 gea nécessaire de le faire connoître dans sa Paraphrase des Institu-
 tes de Justinien, précisément à l'occasion de la même matière que
 traitoit Ulpien, quand il écrivit ce qu'on vient de lire sur le Con-
 seil du Préteur & des Gouverneurs de Province. Or Théophile y
 dit (3), que ce Conseil étoit l'assemblée d'un certain nombre de
 personnes,

(a) L. 9. §.
 3. D. Quod
 metus caus.

(1) In Consilium autem adhibentur
 Romæ quinque Senatores, & quinque
 Equites Romani: in provincia viginti re-
 cuperatores Cives Romani: ULPIAN.
 Fragm. Tit. I. §. 13.

(2) Voy. PANCROLO de Clar.
 Legg. Interpr. Lib. I. Cap. 80. & LUD-
 WIG. Vita Justinian. Cap. I. §. 7.

(3) Consilium est Concessus certorum
 virorum statis anni diebus coeuntium.
 Habebatur

personnes, qui se convoquoit, non-seulement à Rome, mais aussi dans les Provinces, au tems marqué pour le jugement des Procès, appelé *CONVENTUS* : que le dernier jour de ce tems là, le Proconsul ou le Président de la Province, montoit sur son Tribunal, où siégeoient avec lui Vingt Juges, nommés *Peregrini Recuperatores* ; mais qu'à Rome le Conseil du Préteur, qui se tenoit aussi un des jours du *Conventus*, étoit composé de Cinq Sénateurs, & de Cinq Chevaliers Romains.

Il est palpable que Theophile parle là du même Conseil des Gouverneurs de Province, dont parle Ulpien. La seule différence qu'il y ait dans ce qu'ils en disent, est que Theophile ne dit pas que les *Recuperatores*, Assesseurs de ce Conseil, fussent Citoyens Romains, ainsi qu'Ulpien le marque. Cette circonstance pouvoit être omise comme superflue, depuis que Caracalla eût donné la Bourgeoisie de Rome à tous les Sujets de l'Empire de libre condition. Elle ne devoit point être négligée par Ulpien, en supposant qu'il écrivit le Livre d'où ce Fragment est tiré, avant la publication de l'Edit de Caracalla, qui rendit le Droit de Bourgeoisie de Rome commun à tous ses Sujets (1).

Ces passages d'Ulpien & de Theophile ainsi combinés, paroissent si précis, qu'il ne semble pas devoir rester d'incertitude sur cette question. Aussi les Jurisconsultes, les plus délicats sur les

I 2 preuves,

Habebatur autem hoc Consilium non Romæ tantum, sed etiam in Provinciis. Coibant autem viri illi tempore Conventus. Et quid est Conventus ? Est certum statumque tempus litium dirimendarum gratia inventum. Extremo autem Conventus die habebatur Consilium in Provinciis hunc in modum. Procebat enim Proconsul aut Præses, & in Tribunali suo sedebat, unaque juxta ipsum Viginti viri, qui dicebantur *Peregrini Recuperatores* Habebatur & Romæ Consilium die aliquo Conventus, Prætor pro Tribunali sedente, & assidentibus ei quinque Senatoribus, & quinque Equitibus Romanis. THEO-

PHIL. Paraphr. §. 4. *Inst. Qui & ex quib. caus. manum. non poss.*

(1) Cette conjecture, qui n'a contre elle aucune raison, est, de plus, appuyée par le rang qu'on assigne aux Ouvrages d'Ulpien entr'eux, quant au tems de leur publication. Bertrand place le *Liber Regularum singularis*, d'où est tiré le Fragment dont il s'agit (Voy. SCHULTING. in Not. ad Ulpian. Fragm. Tit. 1. Not. 1.) entre les premiers des Livres que ce Jurisconsulte mit au jour : & il est d'autant plus naturel de le penser, que les *Sept Livres de Règles*, indiqués comme un Ouvrage différent de celui là, n'en étoient probablement qu'une seconde Edi-

MEM.
VII.

MEM. preuves, & dont la justesse d'esprit n'a pas moins contribué que
 VII. la vaste érudition à rendre leur nom celebre, n'ont point balancé
 à s'en rapporter au témoignage de ces deux anciens. Non seulement tous les Commentateurs des Institutes (1) depuis la publication de la Paraphrase de Theophile, y ont renvoyé, comme au Fragment d'Ulpien, pour faire connoître ce que c'étoit que le *Consilium* à Rome & dans les Provinces; mais Rævardus, dans un Ouvrage exprès sur les Tribunaux des Romains (2) a suivi, développé, & appuyé ce fait; M. Noodt en a donné une idée encore plus nette, & plus juste (3); M. Schulting l'a adoptée (3), & M. Heineccius n'a fait que la repeter (4).

Voilà sans doute des autorités du plus grand poids. Cependant Charles le Bret, qui a écrit un Ouvrage très-estimé sur l'ancienne procédure Civile des Romains, & qui connoissoit non-seulement les témoignages d'Ulpien & de Theophile, mais aussi les idées de Rævardus, ne trouvoit pas encore assez d'évidence sur ce point, pour fixer son opinion. Il lui restoit des doutes sur le nombre & la qualité des Membres du Conseil du Préteur de Rome, & des Gouverneurs de Province. Cet Auteur ne trouvoit pas qu'on pût encore assurer, si ces Membres étoient choisis pour chaque cause, ou toujours les mêmes, & à vie (5). Les partisans du
 sentiment

tion fort augmentée, ainsi que le croioit M. Schulting. Cela étant, le *Liber Regularum Singularis* fut composé pendant la vie de Septime Severe. Or il est certain, comme l'a encore établi Mr. Schulting, que le Livre d'Ulpien, dont le titre étoit, *Ad Edictum*, fut donné au public Caracalla régnant seul, & depuis que ce Prince eut fait Bourgeois de Rome tous les Sujets libres de l'Empire. Par conséquent, ils ne l'étoient pas tous quand le *Liber Regularum Singularis* parut pour la première fois. Ainsi Ulpien devoit y marquer que les Vingt *Recuperatores*, qui composoient le Conseil des Gouverneurs de Province, ne pouvoient être choisis qu'entre des Bourgeois de Rome: ce qu'il étoit superflu de dire depuis l'Edit

de Caracalla, qui conféra ce droit à tous les hommes libres des Provinces.

(1) Ad §. 4. Inst. *Qui ex quib. caus. manum. non poss.*

(2) Protribunal. Cap. 18. & 19.

(3) De Jurisdic. & Imper. Lib. I. Cap. 12.

(4) In Not. ad Ulpian. Fragm. l. c. Antiq. Jurispr. illustr. Lib. I. Tit. VI. §. V. & Lib. IV. Tit. VI. §. XII.

(5) *Dubium adhuc est hodie, qui & quot olim Prætori Romæ cognoscenti, vel in Provincia Præsidi adhiberi in Consilium soliti erant: an & qui adhibiti perpetui erant; an verò incerti, & pro arbitrio electi in singulis cognitionibus. Bætt. ord. perantiq. Judicior. Civil. Cap. 14.*

sentiment de Rævardus n'ont rien avancé de plus décisif que lui , sur ces questions. Il ne paroît pas même qu'ils se foyent rappellé les doutes de le Bret ; au moins aucun de ceux que j'ai nommés, ni des Commentateurs des Institutes n'en a fait mention. Je ne fais proprement que Pitiscus qui aît posé décisivement , que les Membres du Conseil des Gouverneurs de Province étoient établis pour leur vie (1). Mais la raison qu'il donne de son sentiment , & les passages de Cicéron qu'il cite pour l'appuier , ne le mettent point à l'abri de toute contestation. Selon Pitiscus , le Conseil des Gouverneurs n'étoit composé que des Vingt *Recuperatores* , dont parlent Ulpien & Theophile. Mais on verra tout - à - l'heure que cette idée est erronée. Elle ne doit pas autoriser à établir que le Conseil des Gouverneurs de Province fût composé des Membres qui le fussent à vie. Les deux endroits de Cicéron (2) sur lesquels Pitiscus le pose en fait , ne prouvent pas seulement que les Juges , qui avoient une fois siégé au Conseil d'un Gouverneur , dussent être membres de ce Conseil pendant toute la durée de son Gouvernement ; à plus forte raison n'en résulte-t-il point que les Successeurs de ce Magistrat fussent obligés de prendre les mêmes Conseillers. On voit simplement dans ces endroits de Cicéron , que Verrès avoit, pour l'ordinaire, dans son Conseil , les mêmes Juges du Conventus , qui étoient du Conseil de Sacerdos , à qui il avoit succédé. L'Orateur ne parle de ceux dont il s'agit là , que comme de Juges que les Gouverneurs de Sicile avoient accoutumé (3) d'appeller pour être leurs Conseillers au tems des Conventus. Il n'insinue point que ces Juges fussent membres de ce

MEM.
VII.

I 3 Conseil

(1) Erantque non repentini , sed certi & continui : fuerunt enim iidem cum XX. recuperatoribus , qui præfidi in consilio aderant. Continuos fuisse , indicat Cicero. Verr. II. 29. & 33. PITISC. Dict. Antiq. voc. *Consilium*.

(2) In consilio habebat homines honestos è Conventu Syracusano , qui Sacerdoti quoque in Consilio fuerant tum , cum esset idem hic Sopater absolutus.

Verr. Act. II. Lib. II. Cap. 29. Illud negare posses , aut nunc negabis , te , Consilio tuo dimisso , viris primariis qui in Consilio C. Sacerdotis fuerant , tibi que esse SOLEBANT , remotis , de re judicata judicasse ? Id. ibid. Cap. 33.

(3) Cum in Consilium frequentes convenissent iidem QUI SOLEBANT , Id. ibid. Cap. 29.

MEM. Conseil par leur qualité de Juges, & dussent y siéger de droit ;
 VII. que le Gouverneur ne pût se dispenser de les appeler, ou en prendre d'autres sans leur faire injustice, ou donner atteinte aux Loix générales, ou à la constitution particulière de la Province. Ciceron auroit-il épargné à Verrès le reproche d'avoir fait une telle injustice à des Juges estimables, comme ceux-là l'étoient par leur condition & par leur mérite, si l'on eût pu faire un crime à ce Gouverneur, de ne les avoir pas eu pour Conseillers dans cette Cause de Sopater ?

M. Petilius étoit un des Conseillers de Verrès, qui l'avoit délégué pour Juge des causes entre particuliers. Verrès ne voulant pas qu'il siégeât au Conseil quand il s'agiroit de celle de Sopater, lui ordonna d'aller remplir son office de Délégué. Petilius s'en excusoit, par la raison que Verrès retenoit dans le Conseil les amis que Petilius avoit prié de l'assister de leurs avis. Verrès, charmé de voir tous ces Juges intègres hors du Conseil, dit qu'il ne les retenoit point. Ils en sortirent, & furent suivis de tous les autres Conseillers. Verrès demeura, comme il le souhaitoit, n'ayant à son Tribunal que des gens de sa suite. Minutius, qui devoit plaider pour Sopater, ne croyant pas que Verrès voulut juger sans autre conseil, alloit aussi se retirer. Verrès lui ordonna de plaider. Devant qui ? répondit Minutius. Devant moi, dit le Gouverneur, si vous me croyez capable de juger un Sicilien, un petit Grec. Vous en êtes capable, repliqua l'Avocat, mais je souhaiterois fort que ceux qui étoient tout-à-l'heure dans le Conseil, & qui ont cy-devant eu connoissance de cette affaire, fussent présens. Parlés, répartit Verrès, ils ne peuvent pas y être. Et moi, dit Minutius, je dois me rendre au Conseil de Petilius, qui m'a prié d'y siéger ; là dessus ce Défenseur de Sopater sortit de l'Audience.

J'ai rapporté ces particularités détaillées par Ciceron (1), parce qu'elles me paroissent donner lieu de croire, que le Conseil, proprement ainsi nommé, tant du Préteur de Rome, que du Gouverneur dans les Provinces, ou de ses Délégués, étoit composé de

Membres

(1) Ubi supr. Cap. 29.

Membres choisis par le Président pour chaque Cause, & non un MEM.
Tribunal dont les Membres fussent fixes, & moins encore revêtus VII.
de cette qualité à vie, comme d'une charge,

Ce qui a jetté dans l'erreur à cet égard Pitiscus & tant d'autres, c'est qu'ils ont pris les *Recuperatores*, dont parlent Ulpien & Théophile, pour les Juges ordinaires du Conventus. Si tous les Juges employés à Rome par le Préteur, & dans les Provinces par le Gouverneur ou par ses Delegués, étoient appelés *Recuperatores*, il faudra convenir que le Conseil des Conventus n'étoit composé que de *Recuperatores*, & que le nombre en étoit de Vingt. Mais, si le nom de *Judices*, ou de *Judices Selecti*, ou *ex Selectis*, ou *inter Selectos*, designoit proprement des Juges en général, & que le Titre de *Recuperatores* ne se donnât, en parlant exactement, qu'à certains Juges, & à raison de la matière de la Cause; il faudra convenir, qu'on ne doit pas confondre ces deux sortes de Juges; qu'il n'y a point de nécessité que ce qui étoit établi à l'égard des uns, eût lieu de même à l'égard des autres, & que bien qu'il soit parlé de Vingt *Recuperatores* du Conseil des Gouverneurs de Province, il ne s'ensuit pas de là qu'il n'y eût dans ce Conseil pour Juges assistans du Gouverneur, que ces Vingt *Recuperatores*. Voyons donc s'il y avoit de la différence entre ces derniers & les *Judices Selecti*. Il ne s'agit que de trouver la véritable signification de la denomination *Recuperatores*. On a déjà vu ci-dessus celle du nom de *Judices Selecti*.

Si nous allons d'abord aux Dictionnaires de Droit, nous y trouverons (1) que *Recuperatores* étoit le nom qu'on donnoit généralement à tous les Juges nommés par le Préteur pour les Causes Civiles, quel qu'en fut l'objet. Mais observons que la seule preuve de l'étendue de cette signification, que nous donnent ces Dictionnaires, est le morceau de la Paraphrase de Théophile, copié plus haut, & combiné avec le passage rapporté aussi d'Ulpien: nous en concluons,

(1) *Recuperatores* dicebantur, quibus Prætor jurisdictionem mandabat privatarum Causarum, quacunque de re ageretur. *Lexic. Jurid. ex Brissou. Holman. Prat. Cujac. &c. Colon. Allobr. 1615.*

MEM. concludons, que c'est alléguer en preuve la simple affirmative de
 VII. ce qui est en question. Encore la porte-t-on plus loin que les
 garands cités. Ce sont les idées du Président Briffon. Il ne parle,
 dans son Livre de *Formulis*, des *Recuperatores*, que sous le nom
 de Juges en général (1).

D'autres Savans, qui n'étoient pas Jurisconsultes de profession,
 s'attachans à la raison qu'ils ont cru qui avoit fait imaginer le nom
 de *Recuperatores*, ont borné les fonctions des Juges ainsi nommés,
 à juger des Causes Civiles entre particuliers, dans lesquelles il s'a-
 gissoit de la restitution de certains biens, sans déterminer la nature
 de ces biens (2). Quelques uns ont désigné les objets de ces
 Causes; & dit, que *Recuperator* étoit un Juge nommé pour con-
 noître de celles où l'on demandoit la restitution d'une somme d'ar-
 gent, ou de quelque sorte de possession (3). D'autres enfin ont
 borné en quelque sorte l'objet des jugemens qui faisoient donner
 aux Juges le nom de *Recuperatores*, à l'estimation des domma-
 ges & intérêts auxquels une partie concluoit contre l'autre. C'étoit
 le sentiment de Nannius (4).

Tous ces Auteurs ont écrit depuis que François Pollet eût mis
 au jour son Histoire du Baireau Romain. Ils n'ont donc pas ap-
 prouvé en tout l'opinion de ce Jurisconsulte, qui établit, que les
Recuperatores étoient des Commissaires delegués extraordinairement
 par le Préteur dans des Causes pour lesquelles il y avoit une som-
 me déposée, ou promise sous caution par l'une des Parties devant
 le Magistrat: que le Préteur ne donnoit pas des *Recuperatores*
 seulement lors qu'il s'agissoit de possessoire, mais aussi quand il
 étoit question d'argent prêté, & d'autres matieres de Procès: enfin,
 que les *Recuperatores* ne formoient pas un Corps, un Collège
 comme

(1) Mr. Thomafius avoit adopté cette
 idée, sur le témoignage de Briffon. *Re-
 cuperatores dicit Theophilus ita dictos quod
 per eos mancipium naturalem libertatem
 receperit. Verius Recuperatorum nomen
 esse generalius. Differt. de Uf. Pract. im-
 ped. manum.*

(2) ROSIN. Ant. Rom. Lib. IX.
 Cap. 14. VOSS. Etym. v. *Reciperare*.

(3) C'est le sentiment de Mr. l'Abbé
 d'Olivet, dans l'*Index Latinus* de son
 Edition de Cicéron, au mot *Recuperator*.

(4) Miscellan. Lib. IX. p. m. 230.

comme les Juges & les Centumvirs ; mais qu'ils étoient nommés MEM. extraordinairement par le Préteur, qui deleguoit ceux que bon lui V.II. sembloit (1).

Pour s'affurer laquelle de ces opinions des modernes est la mieux fondée , recourons aux anciens ; eux seuls sont les interprètes que nous en devons absolument croire sur la signification des termes dont ils se servoient tous les jours.

Il faut en convenir , on trouve dans ces anciens , & en particulier dans les Livres de Cicéron (2) divers endroits où il est parlé des *Juges* en général , sous le nom de *Recuperatores* (3). Il est vrai aussi que dans la plupart de ces passages , l'objet de la Cause étoit la restitution de certaines sommes , de certains droits , ou le possessoire. Mais il n'est pas moins incontestable , que le même Cicéron distingue souvent les *Recuperatores*, des *Judices*. „ Scandilius, disoit cet Orateur (4), commença à demander des *Recuperatores* ou des *Juges* Si dans toute la Sicile , disoit-il ailleurs (5), vous croyez qu'on ne puisse trouver ni *Juge*, ni *Recuperator* capable de remplir cet office.

Il est également certain que les *Recuperatores* ne formoient pas un Corps , un *College*, comme les Centumvirs & les *Judices Selecti*, tant de Rome que des Provinces. Car outre qu'on ne trouve aucune mention ni dans les Auteurs , ni dans les Inscriptions , de Collège, ni de Decuries de *Recuperatores*, une Lettre de Pline, in-

Tome II.

K

diquée

(1) Extra ordinem a Prætorè dabantur *Recuperatores* . . . Latine *Commissarii* dici possunt Eorum munus adstrictum fuisse satis arguit *Recuperatorum* nomen , quasi apud eos certetur de recuperando eo quod depositum in sponsonem erat. Ubiunque enim in litem sponzione litigantium coibatur , *Recuperatoribus* dandis locus erat : neque enim in solis interdicitis usurpabantur , sed in mutuo , & in aliis Non fuit certum *Recuperatorum Collegium* , ut *Judicium* & *Centumvirorum* , sed extra ordinem dabat Prætor quos volebat. POLLET. Hist. For. Rom. Lib. III. Cap. 15. *Recu-*

peratores tantum de sponsonibus in edictum factis cognoscebant. Id. Lib. III. Cap. 2.

(2) Voyez entr'autres *Verr. Act. II Lib. III. Cap. 59.*

(3) On en verra divers exemples dans Sigonius, de *Ant. Jur. Civ. Rom. Lib. II. Cap. 18.*

(4) Cœpit Scandilius *Recuperatores* , AUT *Judices* postulare. *Verr. Act. II. Lib. II. Cap. 58.*

(5) Si ex Provincia Sicilia tota statuas idoneum *Judicem* AUT *Recuperatorem* nullum posse reperiri. *Verr. Act. II. Lib. II. Cap. 60.*

MEM. diquée par Pollet, prouve que ces Commissaires étoient nommés
 VII. sur le champ par le Préteur. On venoit d'établir dans le Sénat de Rome, que les suffrages pour les Elections des Magistrats s'y donneroient par des Bulletins. La chose avoit été proposée brusquement, sans que personne y fût préparé, & elle passa tout de suite. Les desordres qui arrivoient quand les suffrages se donnoient de vive voix, demandoient ce prompt remède (1). Pline marquant ce changement à son Ami Maximus, & quel avoit été le succès des premières élections, lui dit, nous devons à cette nouvelle maniere de voter les Magistrats qui méritoient le plus d'être choisis. Car, pris ainsi sur le moment, comme les *Recuperatores* sont nommés dans les Causes qui en demandent, nous n'avons suivi que nos propres sentimens.

Ces observations suffisoient pour faire donner la préférence au sentiment de Pollet. Il présente assés de différences essentielles entre les *Recuperatores* & les *Judices Selecti*, pour qu'ils ne doivent pas être confondus. Ils ne l'ont été sur aucun autre fondement que sur ce qu'on s'est figuré que les Juges du Conventus n'étoient que des *Recuperatores*. Et on se l'est figuré sur ce que Théophile dit du Conventus. Ulpien n'en parle point. Une juste explication du Fragment de ce Jurisconsulte Romain, & quelques observations sur la paraphrase du Jurisconsulte Grec, rectifieront cette méprise.

Le sujet dont traitoit Ulpien dans son *Liber Regularum Singularis*, d'où les Compilateurs du Digeste ont tiré le Fragment qu'il s'agit d'entendre, étoit l'Article de la Loi *Ælia sentia*, qui déclaroit que tout affranchissement d'Esclaves, fait par un maître qui n'avoit pas vingt ans accomplis, seroit sans effet de droit, à moins que ce maître n'eût présenté au Conseil les raisons de sa libéralité, & qu'elles n'y eussent été approuvées. Ulpien après avoir rappor-
 té

(1) Quod interim planè remedium fuit: erat enim novum & subitum Interim beneficio tabellarum habebimus magistratus, qui maximè fieri debuerunt. Nam ut in *Recuperatoriis* judiciis, sic nos in his Comitibus, quasi repente apprehensi, sinceri judices fuimus. PLIN. Epist. Lib. III. Ep. 20.

té le précis de cet article de la Loi, crut devoir dire quel étoit le Conseil, où la Loi, ou la Coûtume (1) vouloit que ces Affranchissemens fussent approuvés. Il dit donc qu'à Rome ce Conseil étoit le Tribunal formé de Cinq Sénateurs & de Cinq Chevaliers, sous la présidence du Préteur, & dans les Provinces, un Tribunal formé par Vingt Juges, sous la présidence du Gouverneur de la Province. Ce Jurisconsulte donne aux autres de ces Juges, tant du Conseil du Préteur, que du Conseil du Gouverneur, le nom de *Recuperatores*. Ce nom leur convenoit. Ils devoient juger soit entre le maître & son esclave Affranchi, si celui-ci prétendoit avoir été légalement affranchi, & que son maître en disconvint, ou entre l'Affranchi & les Créanciers ou Héritiers du Maître, s'ils prétendoient que cet Affranchi n'ayant pas obtenu la liberté de la manière dont les Loix le vouloient pour qu'il en pût jouir, il faisoit encore partie des biens du Maître. Dans toutes ces questions, il s'agissoit pour l'Affranchi de la possession de la liberté, & pour le Maître, ses Héritiers, ou ses Créanciers, de la restitution de la propriété sur l'esclave. C'étoient donc là proprement des causes de la nature de celles qui faisoient donner aux jugemens qu'il s'agissoit de rendre, le nom de *Judicia Recuperatoria*. Ainsi les Juges qui devoient les rendre, étoient bien nommés, dans le sens propre, *Recuperatores*, tant à Rome que dans les Provinces. C'est dans ce sens propre que j'estime qu'il faut entendre cette Dénomination dans le fragment d'Ulpien. Elle n'est donc applicable qu'aux Juges de ces sortes de Causes. En l'appliquant aux Juges qui formoient le Conseil du Gouverneur de Province, quand il s'agissoit de Causes dont l'objet étoit tout autre, on l'a portée au de-là de l'intention d'Ulpien. Il ne vouloit pas marquer en cet endroit de qui étoit *toujours* composé à Rome le Conseil du Préteur, & dans les Provinces celui du Gouverneur. Il vouloit simplement indiquer en quel nombre, & de quel ordre étoient les membres, qui devoient assister à ces Conseils, lors qu'il étoit ques-

MEM.
VII.

K 2

tion

(1) Le Titre du Chapitre, où Ulpien avoit placé cet article de la Loi, étoit, de *Legibus & Moribus*. Voy. CUYAC. *Observ. Lib. XIX. Cap. 30.*

MEM. VII. tion d'y juger des Cas relatifs à l'article de la Loi *Ælia sentia*, dont il traitoit. Et comme dans le tems qu'il composa l'Ouvrage où il donnoit cet éclaircissement, tous les Sujets libres de l'Empire n'avoient pas encore été faits Bourgeois de Rome, il étoit nécessaire, que parlant du Conseil des Gouverneurs de Province, où il falloit que les Affranchissemens faits par un Maître, qui n'avoit pas vingt ans revolus, fussent autorisés, il dit que les Vingt *Recuperatores*, dont ce Conseil devoit être formé, devoient être Citoyens Romains, les Causes qui concernoient la liberté, n'étant pas de la compétence des Juges Municipaux. Mais depuis que Caracalla eût rendu la qualité de Citoyen Romain commune à tous les Provinciaux de libre condition, le Conseil des Gouverneurs de Province put être composé de *Recuperatores* Provinciaux, même pour les Causes où il s'agissoit d'appliquer la Loi *Ælia sentia*.

Le Fragment d'Ulpien étant entendu comme on vient de l'expliquer, on sentira combien peu il y a de fond à faire sur la paraphrase de Theophile, quant à cet article concernant les Conventus. Aussi Baudouin (1), Hotman (2) & Gronovius (3) ont averti, que ce Grec avoit fourré là des choses contraires à l'usage des Romains; & feu Mr. Thomafius (4) n'étoit pas éloigné d'en convenir. C'est ce qu'on peut, je pense, présumer avec fondement de tout ce que le Paraphraste a ajouté à ce qu'a dit Ulpien. On ne savoit plus guères à Constantinople au milieu du Sixième Siècle de détails sur ce qui se pratiquoit dans les Tribunaux des Conventus des Provinces de l'Empire. Ainsi supposé que Théophile voulût faire connoître de quels membres étoit toujours composé le Conseil des Gouverneurs de Province (supposition peu naturelle, puis qu'on ne doit pas étendre les vuës d'un Auteur au delà du sujet particulier dont il parle, à moins qu'il n'y donne clairement lieu) ce Grec n'en devoit pas être cru sur sa parole, dans ce qu'il dit de plus qu'Ulpien, dont l'Ouvrage étoit probablement la seule source où il eût puisé. Con-

(1) In Comment. ad Inst. *Qui Es*
quib. ex caus. manum. non poss.

(2) Comment. ad Inst. *ead. Tit.*

(3) Observ. *Lib. III. Cap. 22.*

(4) *Dissert. de Usu Pract. Doctrin.*
de Impedim. Matrim. Cap. I. §. 21.

Concluons de ces discussions, I. que le Conseil des Gouverneurs de Province, qui formoit le Tribunal suprême des Conventus, étoit composé, pour l'ordinaire, de Juges couchés dans le Rôle de ceux de ce Conventus, de ces Juges appelés du nom général de *Judices Selecti*. II. Mais que quand il s'agissoit de Causes, qui concernoient la liberté, ces Juges, nommés alors *Recuperatores*, devoient être au nombre de Vingt, & Citoyens Romains; en sorte qu'avant l'Edit de Caracalla, qui conféra à tous les Sujets libres de l'Empire la qualité de Citoyens de Rome, aucun Provincial qui ne s'en trouvoit pas revêtu, ne pouvoit siéger dans ces Conseils; mais que depuis cet Edit, tous pouvoient y siéger comme *Recuperatores*, si le Gouverneur les y appelloit. III. Que même avant cette Epoque, les *Judices Selecti* Provinciaux pouvoient être nommés par le Gouverneur pour juger des Causes où il s'agissoit de dommages & intérêts, & du possessoire; causes dont les Juges étoient aussi & proprement nommés *Recuperatores*. IV. Que comme on ne fait point, que le nombre des Membres du Conseil fût fixé pour tout autre cas, que pour la confirmation des Affranchissemens d'Esclaves par un Maître âgé de moins de vingt ans accomplis, il y a lieu de dire qu'il dépendoit d'un Gouverneur de Province d'appeler à son Conseil plus ou moins de Juges, ou de nommer plus ou moins de Commissaires, pour instruire un Procès, à moins que les Loix de la Province n'en réglassent le nombre.

Telle étant la constitution à ces égards jusques au tems de Dioclétien, voyons quels changemens elle souffrit par la Loi que publia cet Empereur l'an 294. Ce qu'elle institua nous fera connoître ses influences sur les Conventus. „ Nous avons trouvé bon, *ce sont* „ *ses termes* (1), que les Gouverneurs de Province connoissent „ eux-mêmes des Causes, dont ne pouvant connoître ci-devant,

K 3 „ ils

(1) Placuit nobis, Præsides de his causis, in quibus, quod ipsi non possent, cognoscere antehac pedaneos judices dabant, notionis suæ examen adhibere; ita tamen, ut, si propter occupationes publicas, vel propter causarum multitudi-

nem omnia ejusmodi negotia non possint cognoscere, judices dandi habeant potestatem. Quod non ita accipi convenit, ut in his etiam causis, in quibus solebant ex officio suo cognoscere, dandi judices licentia eis permessa credatur. Quod usque adeo

MEM. „ renvoyoient la connoissance aux Juges Pedanées. Ce n'est pas pour-
 VII. „ tant qu'ils puissent pour cela renvoyer à ces Juges la connoif-
 „ fance de toutes les affaires, auxquelles leurs occupations publi-
 „ ques ou le grand nombre des Causes ne leur permettroient pas
 „ de vacquer. Car notre ordonnance ne doit point être entendue
 „ comme si nous avions en vuë de les dispenser de juger des Cau-
 „ ses, qui jusques ici devoient être portées devant eux, sans qu'il
 „ leur fut permis de nommer des Juges. Notre intention n'est pas
 „ de diminuer le nombre de ces Causes, dont eux seuls pouvoient
 „ juger. Ils doivent au contraire en retenir, comme ci-devant,
 „ la connoissance. Et même par rapport aux Causes qui regardent
 „ la liberté où l'état des Affranchis, lesquelles devoient jusqu'à pré-
 „ sent être portées devant les Juges, les Gouverneurs ne pour-
 „ ront les leur renvoyer, quelques affaires qu'ils aient (1).

Si cette Loi fut observée, il n'y eut plus rien à faire pour les Juges & les Conventus. L'homme naît décisif. Il aime que tout s'arrange, se règle selon ses idées; & il veut qu'on lui en attribue l'honneur: sans cela, il s'embarasseroit fort peu de tout ce qui ne le touche point, dont l'effet ne tombe que sur les autres. Décider, c'est exercer une espèce d'autorité. Le Juge n'exerce, il est vrai, que celle du Prince, qu'il représente: il ne laisse pas cependant de s'approprier le respect qu'on lui rend comme image. Il ne voit pas sans peine que ce respect se partage entre lui & des Collègues, quelque inférieurs qu'ils lui soient. Tout ce qui leur en revient, il le regarde comme pris sur lui. Il est beaucoup moins touché de l'honneur de présider à un Tribunal composé de membres respectables, que de celui d'en former un lui seul. Sur-tout si la pluralité des suffrages de ces membres doit décider contre ses idées, comme dans le Tribunal des Conventus. Quand Dioclétien n'auroit fait que donner aux Gouverneurs de Province la liberté

adeo in præsidum cognitione retinen-
 dum est, ut eorum judicia non diminuta
 videantur: dum tamen, & de inge-
 nuitate, super qua poterant ante cognos-
 cere, & de libertinitate Præsides ipsi di-

judicent. L. 2. Cod. de Pedaneis Judici-

(1) J'ai suivi dans ma Traduction de cette dernière période, *Dum tamen* &c. la manière dont feu Mr. Noodt l'a rétablie, l. c.

liberté de retenir la connoissance des affaires, qu'ils étoient auparavant obligés de renvoyer à l'examen des Juges ordinaires, & de ne juger que par l'avis du Tribunal du Conventus, il auroit trouvé les Gouverneurs très-disposés à ne faire usage de cette liberté, que dans les circonstances où quelque autre passion plus forte chez eux que le plaisir de commander, les lui feroit sacrifier. Or non-seulement peu de passions l'emportent sur celle-là : mais encore les passions savent aussi s'arranger entr'elles ; elles se ménagent réciproquement des occasions de se satisfaire tour-à-tour. Celles des Grands, maîtres de leur tems & de celui des Sujets, soumis à leurs ordres, trouvent bien rarement des obstacles insurmontables à concilier tous leurs goûts. Quel que fut le nombre des occupations indispensables d'un Gouverneur de Province, & des Causes pendantes devant lui, il pouvoit assez trouver le tems d'expédier celles qui ne souffroient point de délai, & de décider les autres quand il en avoit la commodité. Les Parties les plus impatientes sur la décision de leurs affaires ne partoient pas pour Rome au premier délai, pour s'y plaindre à l'Empereur de ce délai de justice, quelque contraire qu'il pût être aux loix de la Procédure.

Mais Dioclétien alla bien plus loin que de laisser aux Gouverneurs la liberté d'employer ou non les Juges des Provinces dans les Causes dont ceux-ci étoient auparavant Juges ordinaires, & même nécessaires par la constitution ; ce Prince ôta absolument aux Gouverneurs toute la liberté qu'ils avoient eue jusques-là à cet égard. Le seul cas dans lequel il leur permit d'en user, étoit l'impossibilité d'y vacquer actuellement eux-mêmes. Encore s'il s'agissoit de Causes intéressantes comme celles dont la liberté ou l'état des Affranchis étoit le sujet, l'impossibilité de les juger en tems requis, n'autorisoit point à les remettre à l'examen des Juges. Il falloit qu'elles fussent renvoyées, pour que le Gouverneur lui-même les ouît & en décidât.

Qu'on se rappelle à présent les changemens que fit Dioclétien dans les Provinces, & l'on sera convaincu que les Gouverneurs pouvoient difficilement se trouver surchargés d'affaires publiques, au point de manquer de tems pour juger eux-mêmes de toutes les Causes

MEM.
VII.

MEM.
VII.

Causes de leur ressort. Les Ressorts avoient été considérablement referrés par Dioclétien même, en multipliant, comme il le fit, les Gouverneurs, par le partage des Grandes Provinces en plusieurs petites; ce qui a fait dire à Lactance, que ce Prince *mit en pièces les Provinces*. Il multiplia non-seulement les Gouverneurs, mais aussi les Receveurs, & les autres Officiers subalternes de ces Magistrats dans chaque Province, & presque dans chaque Ville. C'étoient là tout autant de Commissaires, toujours prêts à remplir par rapport à la Judicature les fonctions du Gouverneur, supposé que, contre la Loi de l'Empereur, il voulût se décharger de quelques-unes. Enfin on tient de Lactance à qui l'on doit la connoissance de ces particularités (1) que ces Officiers, y compris sans doute les Gouverneurs, ne respectoient aucune règle, condamnoient, proscrivoient, pilloient, & accabloient les Provinces par des exactions insupportables.

Ces condamnations, ces proscriptions, qui auparavant auroient dû être faites & prononcées dans le Tribunal du Conventus, se faisant alors par le Gouverneur, ou à son défaut par quelqu'un de ses *Vicaires*, marquent bien que la Loi de Dioclétien fit entièrement tomber le Tribunal du Conventus, au moins entant qu'il étoit composé, comme nous l'avons vu, de Juges de la Province en titre d'office. Du moment que toutes les affaires de quelque nature qu'elles fussent, étoient soumises à la décision du Gouverneur il n'y eut plus lieu d'établir des Juges, ni d'en former un Tribunal. Examinons cependant s'il n'y auroit point d'indice à la faveur duquel on puisse conjecturer si le Conventus Helvétique en particulier fut aboli dans ce tems-là: c'est la Quatrième Question que je dois traiter sur ce sujet.

IV. Quand

(1) Et ut omnia terrore complerentur, Provinciæ quoque in frustra concisæ, Multi Præsides & plura officia singulis regionibus ac poenè jam civitatibus incubare. Item rationales multi & magistri & Vicarii Præfectorum. Quibus omnibus civiles actus admodum rati, sed condemnationes tantùm & proscriptiones frequentes, exactiones rerum innumerabilium, non dicam crebræ, sed perpetuæ, & in exactionibus injuriæ non ferendæ. De mort. Persecut. Cap. VII.

IV. Quand le CONVENTUS HELVETIQUE a probablement cessé de se tenir ?

MEM.
VII.

L'INFLUENCE nécessaire de la Loi de Dioclétien, que nous venons d'envisager par rapport aux Provinces de l'Empire Romain en général, ne dut pas avoir moins d'effet dans l'Helvétie. Quand la Nation auroit eu sur ce point quelque privilège, ce qu'il n'y a pas lieu de présumer, il n'eût assurément pas été sacré pour Dioclétien, qui vouloit par sa Loi mettre les biens, & la vie de tous les sujets à la discretion des Officiers, c'est-à-dire, à la sienne propre, afin de pouvoir, quand bon lui sembleroit, les en dépouiller sans forme de procès. Aussi suffisoit-il que des terres ou des maisons plussent à cet Empereur insatiable de richesses, & qui avoit la passion de bâtir, pour que le propriétaire fut d'abord deferé & condamné à perdre la vie & ses biens (1). De telles injustices ne troient avoir lieu quand les accusations sont portées devant des Tribunaux un peu nombreux.

Mais si l'Helvétie vit l'Assemblée des Juges de son Conventus rendue inutile par la Loi de Dioclétien, les circonstances, dans lesquelles ce Pays se trouva sous le règne de ce Prince, auroient produit à peu près le même effet. L'année même de la promulgation de la Loi, les Allemans se jetterent sur l'Helvétie, la ravagèrent, & détruisirent plusieurs de ses Villes & de ses Bourgs. Ils furent, à la vérité, battus par Constance Chlore devant Langres, défaites ensuite par ce Prince près de Andonisse, & tous rechassés au-delà du Rhin. Mais la dévotion qu'ils avoient portée dans l'Helvétie, en avoit réduit les habitans à ne s'occuper qu'à rétablir leurs campagnes & leurs habitations ruinées. Il est à présumer que Constance, Prince qui avoit véritablement pour cœur le bien des

Tome II.

L

Provinces

(1) Jam illud prætereo, quàm multi perierint possessionum aut opum gratia. Hoc enim usitatum ac ferè licitum consuetudine malorum. Sed in hoc illud fuit præcipuum, quòd ubicunque cultiorem

agrum viderat (Diocletianus) aut ornatius ædificium, jam parata domo calumnia & poena capitalis, quasi non poterant rapere aliena sine sanguine. LACTANTIUS, *lib. 4.*

MEM. VII. Provinces & des particuliers (1), qui par cet endroit ne cherchoit point à augmenter le produit du fisc; puis qu'il disoit qu'il valoit mieux que les richesses fussent entre les mains des particuliers, qu'enfouies en un seul endroit : Il est, dis-je, à présumer, qu'un Prince plein de ces nobles sentimens, empêcha que les vexations, que nous avons vû qui se faisoient en Orient par l'insatiable de Dioclétien, ne s'exerçassent dans les Gaules, & conséquemment dans l'Helvétie, à la faveur du changement, apporté dans l'ancien ordre judiciaire des Provinces par la Loi de l'an 294. L'attention qu'eut Constance à faire reparer les Places frontieres de l'Helvétie du côté des Allemans, & même d'en bâtir de nouvelles, ainsi qu'on croit avec beaucoup de probabilité qu'il bâtit la Ville de Constance, marque assurément que l'Helvétie fut l'objet de ses soins. Mais ils ne s'étendirent pas jusqu'à enlever la cause du mal, qu'y devoit causer, dans l'administration de la justice, la Constitution de Dioclétien. Il ne le fit point revoquer, en rétablissant l'usage des Juges Provinciaux & des Conventus. On a la preuve en ce que ce fut seulement Julien, qui rendit aux Gouverneurs l'ancien pouvoir qu'ils avoient, avant la Loi de Dioclétien, de donner des Juges pour les petites causes (2). Julien ne pût suivre plutôt son penchant à faire justice aux Provinciaux (3); & à faire cesser les vexations des Officiers du fisc à leur égard. L'année 263 qu'il fit cette Loi, étoit la première de sa possession tranquille du Trône Impérial. Quoi qu'il en soit, les Helvétiens ne purent probablement guères profiter de ce rétablissement de l'ordre judiciaire. Leur pays exposé aux incursions des Allemans, qui revenoient presque chaque année, se dépeupla

(1) Vir egregius & præstantissimæ civilitatis, provinciali ac privatorum studens, fisci comme non admodum affectans; studeatque melius, publicas opes à privatis haberi, quam intra unum claustrum reservari. *Ulpian. Lib. X. Cap. 1.*

(2) Quædam sunt negotia, in quibus superfluum est, moderatorem expectare

provinciæ : Ideoque Pedaneos Judices (hoc est, qui negotia humiliora disceptant) constituendi damus Præsidibus libertatem. *L. 3. Cod. de Pedan. Judic.*

(3) In Provinciales justissimus : & tributorum, quatenus fieri posset, repressor : civilis in cunctos ; mediocrem habens ærarii curam. *Eutrop. Lib. X. Cap. 8.*

dépeupla extrêmement sur cette frontière : ce qui fut cause , suivant Guilliman (a) , que Gratien & Valentinien II. consentirent que les Allemans s'établissent dans le District , qui s'étend depuis la Reufs jusques au Rhin & au Lac de Constance. Ces Peuples ayant des usages & un gouvernement très - differens des maximes des Romains , il ne fut plus question , dans cette partie de l'Helvétie , de Conventus tels que ceux dont j'ai traité dans ce Mémoire. Quant au reste de l'Helvétie , qui n'avoit guères moins souffert des irruptions des Allemans , & où l'on se ressentit de même de celles qu'ils firent encore plus d'une fois sous les regnes des Successeurs de Julien ; les Bourguignons , qui y entrèrent & commencerent à s'y établir dans les premieres années du V^{me} Siècle , donnerent nécessairement une nouvelle face au Gouvernement. Un peuple supérieur en nombre & en forces aux anciens habitans d'un pays , & qui differe autant de leur génie & de leur façon de vivre , que les Peuples du fond de l'Allemagne différoient alors des Gaulois , ne peut que causer de grands changemens dans la constitution de ce Pays , s'il en est le maître , comme les Bourguignons le devinrent bientôt. Et si même ils n'en bannirent pas les Loix Romaines , il falut cependant faire divers changemens dans la manière dont la Justice devoit continuer d'y être administrée , selon ces Loix - là , aux anciens habitans , & établir des Tribunaux pour la rendre aux nouveaux , suivant leurs propres loix , qu'ils conserverent. Ainsi , supposé que le Conventus Helvétique eût continué depuis la Loi de Dioclétien sur le même pied où il étoit auparavant , ce qui ne paroît point probable ; ou qu'il eût été rétabli par la Loi de Julien , ce qui n'est guères plus presumable ; l'établissement des Bourguignons dans cette partie de l'Helvétie , auroit obligé de donner à ce Tribunal une nouvelle forme & de nouvelles regles sur sa compétence & son ressort. On peut donc , toute reflexion faite , avancer comme la conjecture la plus probable , que le silence de l'histoire & le manque d'autres indices permette de hasarder sur l'époque fatale de l'abolition du Tribunal du Conventus Helvétique , que la Loi de Dioclétien , rapportée ci-dessus , en fit tomber l'usage , & que les nouvelles subdivisions des

MEM.
VII.
(a) De
Reb Helv.
Lib. II.
Cap. 5.

MEM. VII. Provinces que fit ce Prince, formant de nouveaux ressorts de Jurisdiction, ceux des anciens Conventus furent nécessairement démembrés. Mais si cette assemblée des Juges de l'Helvétie au tems du Conventus Helvétique, n'eut plus lieu depuis la Loi de Dioclétien, il n'en fut pas de même de l'Assemblée représentative de la Nation, appelée aussi *Conventus Helvétique*, & qui va faire le sujet du Mémoire suivant.

MEMOIRE VIII.

Du CONVENTUS HELVETIQUE, Assemblée représentative de la NATION HELVETIENNE; & du CONVENTUS de chaque PAGUS, Assemblée représentative de la CITE' de ce PAGUS.

MEM. VIII. **D**ANS l'idée générale que nous avons donnée de la constitution de la République des Helvétiens & de leurs *Pagi*, avant que l'Helvétie eût été réduite en Province Romaine, nous avons dit, que cette République avoit un Conseil Général, composé de Députés de chaque *Pagus* ou Grand Canton, & que ce Conseil, représentant le Corps d'Etat formé par l'Union de ces Cantons, étoit l'Assemblée où se portoient toutes les affaires, qui intéressoient cet Etat. Nous avons dit encore, que chacun des Grands Cantons de l'Helvétie avoit aussi son Conseil Général, composé de Députés des différens ordres de Communautés & de Citoyens du Canton; & que ce Conseil décidoit de tout ce qui concernoit ce Canton en particulier, dans les choses que ses Traités d'Union avec les autres Cantons laissoient à sa disposition.

En devenant Sujets de Rome les Helvétiens perdirent-ils absolument ou en partie la liberté de tenir de ces deux sortes d'Assemblées ?

C'est là une question des plus intéressantes de l'histoire ancienne de la Nation. Il est d'autant plus naturel qu'on attende de trouver dans ces Mémoires des éclaircissemens sur ce sujet, qu'il n'a

Il n'a point été touché par ceux de nos Historiens dont les Ouvrages sont imprimés. MEM. VIII.

Mais d'où tirer les lumières nécessaires pour répandre quelque jour sur un point, que le silence des Anciens, & le manque de monumens a contraint les modernes de laisser dans l'obscurité, où ils l'ont trouvé ? De simples conjectures ne dissiperont pas ces ténèbres. Le Citoyen qui lit avec le plus d'empressement tout ce qui s'écrit sur sa patrie, regrettera le tems qu'il mettra à suivre de pure idées, sans espérance de pouvoir être assuré qu'elles sont justes.

Je vais débiter par prévenir la repugnance que ces reflexions, qui se sont infailliblement présentées à ceux de mes lecteurs qui n'ignorent pas entièrement l'histoire de la Suisse, leur auroient donnée pour la lecture d'une pièce, dont le Titre annonce un sujet, sur lequel ils seroient persuadés qu'on ne sauroit rien découvrir de certain. Ils ne l'envisageront peut-être plus sur ce pied-là, s'ils font attention, qu'en matières d'Antiquités, on ne laisse point d'admettre ce qui n'est pas attesté par des témoignages exprès & propres au Peuple dont il s'agit, pourvu qu'on en ait de suffisans, par rapport à d'autres peuples de la même Nation, du même tems, & qui sont dans les mêmes circonstances. On ne croit pas qu'il y ait de raison de douter, que ce qui avoit lieu, en pareil cas, chez l'un de ces Peuples, ne se pratiquât aussi chez les autres, aucun indice contraire ne paroissant demander de distinction entr'eux à cet égard.

Nous n'avons, il est vrai, aucun témoignage des anciens, qui fasse mention des Conseils de l'Helvétie, dont j'entreprends de traiter. Les deux Monumens, où il est parlé du *Conventus Helveticus*, ne font pas connoître assez clairement si c'est à une Assemblée, ou à un District de l'Helvétie, qu'ils donnent ce nom, pour qu'on puisse établir, sur cette seule dénomination, les idées qu'emporte celle d'un Conseil Général de la Nation. Mais on peut recourir à des preuves, qui lui sont communes avec les autres Provinces des Gaules, sujettes, comme elle l'étoit, de l'Empire. Et ces preuves sont assurément bonnes à défaut de preuves particulières.

MEM. aux Helvétiens. Du moment qu'il n'y a aucun lieu de présumer qu'aucune Province des Gaules eût, sur l'article dont il s'agit, quelque privilège particulier, sous la domination des Empereurs de Rome; ce qu'on trouve autorisé par ces Princes, soit par rapport aux Gaulois en général, soit à l'égard de quelques Provinces les Gaules, doit être envisagé comme ayant été permis & pratiqué au même tems dans toutes les autres Provinces. Cette juste inférence ne peut être détruite que par des preuves que l'Helvétie étoit privée de la liberté, dont tous les autres Peuples des Gaules jouirent pendant tous le tems qu'ils furent soumis à l'Empire Romain.

Dans ces idées, je dois croire que ceux de mes Compatriotes, qui préféreront quelques ouvertures sur le point en question, au parfait silence gardé par nos Auteurs, ne regarderont pas comme étranger à mon Ouvrage ce que je vais dire sur le Conseil Général des Gaules, les Conseils Généraux de chaque Province, & le Conseil Général de chaque Cité, depuis Jules-César jusques à l'établissement des Bourguignons dans l'Helvétie.

I. Du Conseil Général des Gaules.

J'entends par Conseil Général des Gaules, l'Assemblée composée des Députés de la Gaule Aquitanique, de la Gaule Celtique & de la Gaule Belgique. Ces Denominations comprenoient toutes les Provinces des Gaules dont César fit la conquête. Elles ormoient par les Traités qui les lioient entr'elles, un Corps d'Etat. Ce Corps, dont chaque membre étoit d'ailleurs parfaitement indépendant des autres, n'avoit d'activité & d'autorité, que par le concours des volontés de tous ces Membres. Il falloit donc qu'ils se communicassent leurs idées & leurs volontés, & c'est ce qu'ils faisoient par des Deputés que chacun envoyoit, pour les expliquer, dans le lieu où ils convenoient de se rassembler. Cette Assemblée représentoit donc les Trois Gaules, la Nation entière.

Il en est souvent fait mention dans les Mémoires de César. Elle y est appelée le *Conseil de la Gaule*. (a) le *Conseil de toute la*

(a) *Gallia
Concilium.*

la Gaule (b); & simplement aussi, le Conseil des Gaules (c). MEM.

Loin d'en abolir l'usage, ce Conquérant l'autorisa, en convoquant lui-même plus d'une fois ce Conseil (1); en le transférant d'un lieu à un autre (2); en permettant aux Gaulois de le convoquer (3), & en traitant, de plus, en ennemies les Cités qui manquoient à y envoyer leurs Députés (4).

Le nouveau partage des Gaules que fit Auguste, ni la forme de gouvernement qu'il y établit, ne donnerent non plus aucune atteinte à cette liberté de la Nation. Ce n'est pas là une simple conjecture, fondée sur ce qu'il ne seroit point naturel de presumer, qu'Auguste, qui aimoit les Gaulois, les eût traités à cet égard moins favorablement que les autres Provinces conquises hors de l'Italie, la Grece, l'Afrique, l'Illyrie & l'Orient, à qui ce droit avoit été conservé, comme en font foi des monumens en grand nombre (5), & les Loix mêmes (6). Quelque satisfaisante que fût cette conjecture, si l'on n'avoit rien de plus décisif, ce seroit trop hasarder qu'en parler aussi affirmativement. Pour se le permettre, il ne faut pas moins qu'un fait attesté. Tite-Live le fournissoit, apparemment bien développé, dans le Cent-trente-quatrième Livre de son Histoire, où il rapportoit qu'Auguste, après avoir donné une forme réglée de gouvernement à toutes les Provinces, fit tenir une Assemblée Générale des Gaules à Narbonne, dans laquelle

VIII.
(b) *Totius Gallie Concilium.*
(c) *Concilium Galliarum.*

(1) CONCILIOQUE in eum locum (Durocorum Remorum) INDICTO, de conjuratione Senonum & Carnutum quæstionem habere instituit (Cæsar) De Bell. Gall. Lib. VI. Cap. 44.

(2) Concilio Galliarum primo vere, ut instituerat, indicto, quum reliqui præter Senones, Carnutes, Treverosque venissent, initium belli ac defectionis hoc esse arbitratus, ut omnia postponere videretur, Concilium Lutetiam Parisiorum TRANSFERT, (Cæsar) Id. Lib. VI. Cap. 1.

(3) Petierunt (Gallie Legati) uti sibi CONCILIUM TOTIUS GALLIÆ, in diem certam INDICERE, idque

Cæsar's voluntate facere LICERET... Ea re PERMISSA diem Concilio constituerunt. Id. Lib. I. Cap. 38.

(4) Ipse Cæsar cum Legionibus expeditis IV. & Equitibus DCCC in fines Trevirorum proficiscitur, quod hi neque ad Concilium veniebant, neque imperio parebant. Id. Lib. V. Cap. 2.

(5) Mr. de Spanheim en a rassemblé & expliqué plusieurs dans son Orb. Roman. Diff. II. Cap. XVI. p. 423-427.

(6) Voy. Celles qui se trouvent dans le Code Theodosien, sous le TITRE, de Legatis & Decretis. J'en rapporterai quelques-unes ci-après.

MEM. laquelle il fut fait un recensement des Trois Gaules conquises par
VIII. son pere César. C'est ainsi au moins que Hauteferre (a), M^r l'Abbé
(a) Rer. du Bos (b), & feu Mr. de la Bâtie (c) ont entendu l'Abbévia-
Aquit. Lib. teur de Tite-Live (1) qui nous a conservé le Sommaire de ce
IV. Cap. 2. Livre perdu.
(b) Hist.

de l'Etabl. Les Successeurs d'Auguste, de sa famille par Adoption, n'eurent
de la Mo- pas moins d'affection que lui pour les Gaulois. Claude en parti-
narchie culier les favorisa au point de leur ouvrir la porte de toutes les
Françoise; dignités de Rome. Ces Princes, à qui les Gaulois furent toujours
Liv. I. Ch. très-attachés, ne les auroient pas privés d'une liberté plus pré-
4. euse à la Nation que tous les honneurs auxquels les individus pou-
(c) Mura- voient parvenir. Elle continua donc sous les Empereurs à assem-
tor. The- bler son Conseil Général, comme sous Auguste. On peut l'avan-
saur. Insc. cer, quoi que l'histoire que nous avons de cet espace de tems,
Tom. I. ne fasse mention d'aucune de ces Assemblées. Celle qui se tint sous
p. 10. le regne de Vespasien, sert de preuve de la continuation de cet
usage dans les tems précédens.

On en doit la connoissance à Tacite. Il rapporte (2) que dans les troubles causés par la revolte de Civilis & de Julius Sabinus, après la défaite de celui-ci, les Cités des Gaules reprirent peu à peu des sentimens de justice, & de respect pour les Traités; & que la Cité de Rheims, qui fut la première, convoqua une Assemblée Générale dans sa Ville, pour y délibérer sur le parti qu'elles voudroient prendre entre la tranquillité & la liberté. Toutes les Cités envoyèrent des Deputés à Rheims (3). Tullius Valentinus, Deputé de Treves, ayant fait en vain tous ses efforts, pour engager les autres à entrer en guerre contre les Romains,

(1) C. Cæsar rebus compositis, & omnibus Provinciis in certam formam redactis, Augustus quoque cognominatus est... Cum ille CONVENTUM NARONÆ AGERET, Censurâ à tribus Galliis, quas pater vicerat, actus Liv. Epitom. Lib. 134.

(2) Resipiscere paulatim Civitates, fasque & fœdera respicere, principibus Re-

mis; qui per Gallias edixere, ut missis legatis in commune consultarent, libertas an pax placeret. TACIT. Hist. Lib. IV. Cap. 67.

(3) Igitur venientis exercitus (Romani) fama, & suo pte ingenio ad mitiora inclinantes Galliarum Civitates, in Remos convenere. Id. ibid. cap. 68.

Romains , l'Assemblée , qui ne put point ramener cet esprit turbulent , adressa au nom des Gaules , une Lettre à la Cité de Treves , par laquelle on l'exhortoit à s'abstenir de prendre les armes , & au contraire à profiter de la facilité qu'elle trouveroit à obtenir son pardon , si marquant du repentir , ses amis , prêts à interceder en sa faveur , pouvoient le faire (1).

MEM.
VIII.

Une Assemblée , dont la convocation fut publiée par toutes les Gaules , & à laquelle toutes les Cités se rendirent par leurs Députés , pour y consulter ensemble sur ce qu'il pouvoit y avoir , dans les circonstances , de plus intéressant pour la Nation entière : Une Assemblée , qui écrit à une des Cités au nom de toutes les Gaules , étoit incontestablement une de ces Assemblées , *qu'on appelle en Droit Public , Assemblées Représentatives & réglées*. C'est Mr. l'Abbé du Bos , juge bien compétent , qui en a parlé en ces termes , après avoir justifié son idée par les observations décisives , qu'on peut voir dans le bel Ouvrage de ce savant homme d'Etat (a).

Cette Assemblée du Conseil Général de Gaules est à la vérité la seule dont il soit parlé dans l'Histoire , depuis cette Epoque jus-^{(a) Ubi supra.}ques au commencement du Cinquième Siècle des Chrétiens. Mais de Savans modernes ont inferé de la célébration des Fêtes , qui se faisoient chaque année le 1. Août devant l'Autel de Rome & d'Auguste à Lyon , qu'il s'y tenoit aussi un Conseil Général des Soixante Cités qui avoient érigé cet Autel. La remarque faite par feu Mr. de la Bâtie (b) , qu'on n'a de monumens dressés par or-^{(b) Ubi supra.}dre des Trois Gaules , que ceux qui ont été trouvés à Lyon , lui paroissoit rendre cette conjecture très-probable.

Et , en effet , quoi de plus naturel aux Gaulois , que de profiter d'une circonstance , qui rassembloit des Députés de toutes leurs Cités ? Auroient-elles négligé de se communiquer alors réciproquement les choses qu'elles croyoient devoir se communiquer ,

Tome II.

M

pour

(1) Scribuntur ad Treveros Epistolæ NOMINE GALLIARUM , ut abstinerent armis , impetrabili venia , & paratis deprecatoribus , si pœniteret. Id. *ibid.* Cap. 69.

MEM. pour les interêts de la Nation, & d'en délibérer en Corps, s'il le
VIII. faloit? Ajoutons, que si chaque Cité entretenoit à Lyon un Haruspice, ainsi que l'a dit le P. de Colonia (1) & peut-être un Prêtre d'Auguste; comme c'étoit le plus souvent entre les Ministres de la Religion que les Cités choissoient leurs Deputés au Conseil Général, & nous en verrons tout à l'heure un exemple; toutes les Cités auroient eu là des Résidens ordinaires: Ils leur auroient épargné les frais d'une Députation, qui revenoit chaque année.

L'endroit n'auroit pu d'ailleurs être plus propre à recevoir de pareilles Assemblées, que l'étoit Lyon, Ville considérable, déjà très-

(1) C'est sur l'Inscription suivante, *cherches sur les Antiquités de Lyon. Chap. trouvée à Lyon, que le Pere de Colonia V. §. 10. a avancé cette conjecture, dans ses Re-*

D. M.

MARCI OPPID PLACIDI
HARVSPICIS PRIMI DE LX
CVI LOCVM SEPVL
TVRAE ORDO SANCT
ISSIMVS LVG. DEDIT

La même Inscription se voit dans Gruter. CCCIV. 8. Mais avec cette différence, que tous les mots, excepté PLACIDI, LOCVM & DEDIT, y sont abrégés, plus ou moins, au lieu qu'ils sont ici au long, excepté LVG. Cependant, & Gruter, & le P. de Colonia disent tenir également de Paradin la copie qu'ils donnent du marbre qui n'existe plus. Quoi qu'il en soit, le P. de Colonia, voyant que le nombre des Haruspices, prétendus Devins, qui annonçoient l'avenir par l'inspection des entrailles des Victimes encore fumantes, étoit de Soixante à Lyon, tout comme celui des Cités des Gaules, qui y avoient élevé le Temple à Auguste, en conclut, que chacune de ces Cités y entretenoit un Haruspice. Mais la consé-

quence n'est rien moins qu'incontestable, puis qu'une Inscription de Benevent, qui est aussi dans Gruter. CCCIV. 7. & dans Fabretti. p. 713. & une autre de Rome dans Reinesius. Cl. V. 13. parlent de même, d'Haruspices du nombre des Soixante de ces Villes là. Il est bien plus sûr de convenir ingénument, qu'on ne fait ce que c'étoit que cet ordre de LX. Haruspices, sur lequel un Reinesius & un Fabretti ont avoué qu'ils manquoient de lumières. La conjecture concernant le Prêtre d'Auguste, pourroit être plus juste. Je l'examinerai pour ce qui regardoit l'Helvétie en particulier, dans le Mémoire, dont ces Prêtres *Seviri Augustales* sont le sujet.

très-commerçante, résidence la plus ordinaire du Gouverneur de la Province, & où aboutissoient comme à leur centre, les magnifiques grandes routes, qu'Agrippa avoit fait tirer des quatre côtés des Gaules, dans toute leur étendue. Il étoit donc très-naturel que les Gaulois préférassent cette Ville à toute autre pour y tenir leurs Assemblées Générales, quand les circonstances ne demandoient pas absolument qu'ils s'assemblassent ailleurs. Il ne paroît point cependant que Lyon eût à cet égard aucun privilege exclusif. Au moins ne voit-on pas qu'elle en réclamât aucun, quand ceux de Rheims convoquerent le Conseil des Gaules dans leur Ville sous Vespasien. Les Députés des Lyonnois s'y rendirent sans doute, comme ceux de toutes les autres Cités.

MEM.
VIII.

Quoi qu'il en soit du lieu le plus ordinaire de l'Assemblée du Conseil dont il s'agit, comme on a une preuve que les Fêtes Gauloises, *Ludi Gallici*, qui se faisoient tous les ans à Lyon, s'y celebrent encore quand Dion Cassius écrivoit son Histoire, où il l'atteste (1); ce témoignage suffiroit pour donner lieu de croire que le Conseil Général des Gaules s'assembloit encore dans cette Ville, au moins à cette occasion en ce tems-là, savoir au commencement du Troisième Siècle, sous le règne d'Alexandre Severe. On en peut d'autant moins douter, qu'un Monument de la Trentehuitième année de ce Siècle-là fait mention d'une assemblée de ce Conseil, qui s'étoit tenue peu de tems auparavant.

Je veux parler du Marbre de Torigny. C'est un pied-d'estal, trouvé en Normandie, à six Milles de Caen, dans l'endroit appelé *Vieux*, nom par lequel s'est conservé celui de la Cité des *Viducassiens*, qui érigea à l'un de ses Citoyens après sa mort la statue placée sur ce Pied-d'estal. Une Lettre entière d'Ædinus Julianus, Préfet du Prétoire des Gaules, à Badius Comnianus, Vicaire du Gouverneur de la Province Lyonnoise, se trouve gravée sur ce marbre. Cette

M 2

Lettre

(1) Gallorum primoribus sub prætextu ejus festi, quod HODIE ETIAM Lugduni ad aram Augusti celebratur, evocatis &c. DIO. Lib. 54.

MEM.
VIII.

Lettre dit (1) que Semnius Solemnis, originaire de la Cité des Viducaffiens, Prêtre de Mercure, de Mars & de Diane, étant Deputé de la Cité au Conseil des Gaules, s'opposa à une cabale, qui voulut engager ce Conseil à intenter, au nom de la Province, des accusations contre Claudius Paulinus, qui y commandoit : que Solemnis y représenta, que loin que ses instructions le chargeassent de porter des plaintes contre ce Magistrat, elles lui enjoignoient d'en faire les éloges : il appella même de la délibération ; ce qui fut cause que la chose tomba, tous se desistans de l'accusation.

Voilà un témoignage gravé sur le marbre, & du Gouverneur Général des Gaules, qui fait foi que sous Claudius Paulinus, son Prédecesseur, il s'étoit tenu une Assemblée des Gaulois, qu'il nomme, de même que Jules-César, le Conseil des Gaules, *In Concilio Galliarum*. Preuve que ce fut un Conseil Général, tout comme ceux que César designoit par le même nom.

On

(1) *Cum Cl. Paulino decessori meo in CONCILIO GALLIARUM, instinctu quorundam, qui ab eo propter merita sua laedi videbantur, quasi ex consensu Provincia accusationem instituere tentarunt; Solemnis iste meus proposito eorum restitit, provocatione scilicet interjecta, quod patria ejus cum inter ceteros legatum eum creasset, nihil de accusatione mandassent, immo contra laudassent; qua ratione effectum est ut omnes ab accusatione desisterent.*

J'ai rapporté cette Lettre d'Ædinus Julianus, sans m'arrêter aux différences qui se trouvent entre les Copies qu'en ont données Spon. *Miscell.* p. 382. Mr. le Marquis Maffei. *Gall. Antiq.* p. 83. Edit. de Verone. Mr. de la Bâtie dans le *Tom. I.* du Recueil d'Inscriptions de Mr. Muratori. p. 10 & Mr. Muratori encore dans ce même Recueil. *Tom. 2.* DLXXV. 1. où ce monument, déjà expliqué au long par M. de la Bâtie, *l. c.* reparoit de nouveau tout entier. Ces différences entre les Co-

pies de cette Lettre n'en changent point le sens. Du reste, il est bon que ceux qui auront vu Mr. de Tillemont établir, dans sa *Note XLVIII.* sur l'Empereur Honorius, que le *Marbre de Torigny* ne doit pas être plus ancien, observent que la Copie très-imparfaite de cette Inscription dans les *Miscellanea* de Spon, avoit donné cette idée à Mr. de Tillemont. S'il eût vu les Copies publiées par MM. Maffei & de la Bâtie, il se seroit épargné la peine d'exposer les difficultés, qu'il trouvoit à attribuer plus d'ancienneté au Monument. Ces difficultés disparaissent toutes à la vue des Copies moins fautives. L'année en laquelle la Cité des Viducaffes érigea la Statue à son Citoyen Semnius Solemnis, est bien marquée par les noms des Consuls *Annus Pius*, & *Proculus*. Ils furent revêtus de cette dignité l'an 991. de Rome, & de l'Ere Chrétienne 239, comme on n'en sauroit douter après les éclaircissmens qu'a donnés là dessus Mr. de la Bâtie. *l. c.*

On y apprend aussi que les Deputés de chaque Cité ne pou- MEM.
voient donner de suffrage, que sur les questions renfermées dans VIII.
leurs instructions, & que la pluralité des suffrages des Cités ne for-
moit pas un Decret auquel la Province entière fut obligée de se
soumettre, mais qu'il falloit pour cela l'unanimité des Cités.

On y voit enfin qu'il y avoit appel des deliberations de ce Con-
seil. La Lettre ne dit pas à qui l'on pouvoit en appeller. Nous
apprendrons des Loix, qui seront rapportées ci-après, que ce n'é-
toit qu'à l'Empereur.

J'ai dit, qu'il n'est plus fait de mention du Conseil Général des
Gaules dans l'histoire, depuis qu'elle parle de celui qui se tint à
Rheims sous Vespasien, jusques au commencement du Cinquième
Siècle. Si c'est là une omission des Historiens qui ont écrit
ce qui s'est passé sous le regne des Successeurs de Vespasien jus-
ques à Alexandre Severe, inclusivement; on ne seroit pas fondé à
faire un pareil reproche aux Historiens des tems suivans jusques au
regne d'Honorius. Il n'est point assés probable que ce Conseil se
soit tenu dans cet intervalle de deux Siècles. Une idée générale
de l'état des Gaules dans ce tems-là, suffit pour en juger saine-
ment.

Tandis que les Gaules furent partagées entre les differens Ufur-
pateurs du Trône Impérial qui s'y éleverent sous le regne de Gal-
lien, elles ne jouïrent assurément pas de la tranquillité, si ce n'est
peut-être sous le commandement de POSTHUME, après qu'il en
eût chassé les Germains. Le titre de *Restaurateur des Gaules*,
que lui donnent les Historiens & les Médailles, & le témoigna-
ge que l'Empereur Valerien rendoit à son amour pour la justi-
ce (1), pourroit donner lieu de croire qu'il ne négligea pas ce
moyen de faire du bien aux Provinces. Mais nous entendrons
bientôt un témoignage, qui fait connoître que le Conseil des Gau-
les ne s'assembla pas sous les *Tyrans*. Posthume, avec tout son

M 3

mérite,

(1) Præsentē quo non miles in castris, non jura in foro, non in tribunalibus
lites, non in curia dignitas pereat, qui unicuique proprium & suum servet. TRE-
BELL. POLLIO. in *Posthum.*

MEM. mérite, étoit du nombre des Usurpateurs, à qui l'on a donné ce
VIII. nom. Ceux qui lui succéderent, ne faisant presque que paroître, pour être immolés à la faction d'un nouveau, tel étant alors le destin de l'Empire, que quiconque pouvoit prendre le nom d'Empereur l'usurpoit (1); on conçoit dans quelle agitation continuelle les Gaules devoient être, & à quel point ceux qui y commandoient ou pour l'Usurpateur, ou pour le legitime maître, pouvoient y porter les vexations, furs comme ils l'étoient que la crainte de les voir passer dans le parti contraire, ou se mettre eux-mêmes à la tête d'un nouveau parti, les laisseroit impunis.

Les excès de ces Magistrats & de leurs officiers furent, en effet, poussés si loin, que devenus insupportables aux Peuples, ceux-ci se souleverent dans le tems même que Dioclétien étant seul en possession du trône Imperial, ils pouvoient espérer que la tranquillité & l'ordre se retabliront dans les Gaules (2). Ce soulèvement des *Bagaudes*, c'est le nom que prirent les confédérés, & qui ne vouloit dire en Celtique, que *les Communautés*, troubla toutes les Provinces des Gaules Méridionales en particulier. On n'y étoit plus en sureté dans les Villes les mieux défendues. Cet orage ne fut pas plutôt apaisé, que la même cause qui l'avoit produit, déterminâ les Cités des Côtes de la mer, depuis le Bas-Rhône jusqu'en Normandie, à former une confédération, pour se mettre en sureté contre la tyrannie de ceux qui les gouvernoient au nom de l'Empereur (3). Reduites à chasser ces officiers, & à se donner elles-

(1) Fati publici fuit ut Gallieni tempore quicunque potuit, ad imperium proficeret. Id. ibid. in *Regilian*.

(2) Hic est (*Maximianus Herculus*) qui, in ipso ortu numinis sui, Gallias PRIORUM TEMPORUM INJURIIS EFFERATAS reipublicæ ad obsequium reddit, sibi ipsas ad salutem. *Epithalam. incerti auctoris Maximiano & Constantino dictus* Cap. 8.

(3) Exhaustæ Provinciæ partim deprædatione barbarica, partim non minus exitiabilibus, quam pudendis præfidentium

rapinis. MAMERTIN. Panegy. Juliani Aug. Cap. 1. Aliæ (Urbes) quas a vastitate barbarica terrarum intervalla distulerunt, judicum nomine a nefariis latronibus obtinebantur. Ingenua indignis cruciatibus corpora; nemo injuria liber, nemo intactus a contumelia, nisi qui crudelitatem prædonis pretio mitigasset: ut jam barbari desiderarentur, ut præoptaretur a miseris fortuna captorum. In hoc statu Imperator noster (*Julianus*) Gallias nactus. Id. *ibid.* Cap. 4. Latinus Pacatus dans son Panegyrique de Theodose Cap. 24. appelle

les - mêmes des Magistrats , par la même nécessité qui força les Suif- MEM.
fes au commencement du Quatorzième Siècle à prendre ce même VIII.
parti , elles formerent autant de Républiques , qui ne laisserent pas
de se reconnoître toujours sujettes de l'Empire Romain , tout com-
me les Suiffes continuerent à reconnoître l'Empire Germanique. Le
Corps que forma la République des *Armoriques* , par les traités
d'Union qui lioient entr'elles ces Cités , devint un Corps séparé de
celles du reste des Gaules. Il comprenoit les deux Aquitaines , la
seconde , la troisième & la quatrième Lyonnoise , & encore une
partie de la seconde Belgique. C'est-à-dire , cinq de Dix-sept
Provinces qu'on comptoit dans les Gaules en ce tems-là. Ainsi le
tiers , à peu près , des Cités qui deutoient anciennement au Con-
seil Général des Gaules , n'y auroient point envoyé alors.

D'un autre côté , les Visigots furent établis dans les Cités à
l'Occident du Bas - Rhône , où , bien que l'Empereur ne leur eût
accordé des quartiers , qu'à condition qu'ils y vivoient en su-
jets de l'Empire , ils se rendirent bientôt les Maîtres. Les Cités ,
où ils l'étoient , n'auroient pu concerter avec les autres , pour leur
conservation commune , contre le projet de ces maîtres , qui vou-
loient ériger dans les Gaules une Monarchie en s'emparant de
toutes ces Provinces.

Jovinus avoit pris la pourpre dans la première Germanie. Me-
nant avec lui une armée de Francs , de Bourguignons , & d'A-
lains , il tenoit sinon sous sa dépendance , du moins en respect ,
les Cités des Bords du Rhin , la Province Sequanoise , & proba-
blement l'Helvétie. Quelque affectionnées qu'elles pussent être à
Honorius , contraintes de céder à la force de son concurrent , el-
les

appelle *Lustrale Justitium* , les cinq ans
pendant lesquels les Gaules furent desolées par la revolte que Maxime commen-
ça en Angleterre ; & voici le portrait
que donne cet Orateur du déplorable état
des Gaules sa Patrie , durant ces troubles.
*Nos primi impetum bellue furentis excepimus , nos sevitiam ejus innocentium san-
guine , nos cupiditatem publica paupertate*

*satiavimus. Apud nos se exercuit crudeli-
tas jam secura , & adhuc inops avaritia ,
alibi malum publicum aut caput aut destitit ;
in Gallia sedit. Quis se nobis calamitate
contulerit ? Tyrannum & cum aliis tuli-
mus & soli. Quid ego referam vacuatas
municipibus civitates , impletas fugitivis
nobilibus solitudines ? &c.*

MEM. les n'auroient osé entretenir avec les Provinces, qu'il tenoit encore ;
VIII. la correspondance que demandoient les usages concernant le Conseil Général.

Enfin, si l'on se fait une idée de l'état des Gaules, exposées depuis le règne de Gallien aux incursions très-fréquentes des Peuples de la Germanie, qui pénétrèrent plus d'une fois fort avant dans ces Provinces, on conclura de toutes ces circonstances, qu'il ne fut presque plus possible d'y assembler de Conseil Général.

Il n'y a pas même d'apparence que les Gaulois en desirassent la convocation. On a tout lieu de le presumer du peu de succès qu'eut l'ordre donné par un Préfet du Prétoire des Gaules, qui voulut rétablir l'usage de cette Assemblée. Il ne fut point obéi. Nous l'apprenons de l'Edit, par lequel l'Empereur Honorius en prescrivit pour toujours la tenue, le tems & le lieu, aussi-tôt qu'il fut rentré en possession des Provinces qu'occupaient les Visigots. Cet Edit est une pièce si nécessaire dans l'histoire du Conseil dont il s'agit, que j'ai cru devoir en traduire tout ce qui fait au sujet (1), & que voici :

HONORIUS ET THEODOSE EMPEREURS

Au très-Illustre Agricola, Préfet du Prétoire des Gaules.

„ Instruits par les sages représentations de votre Magnificence
„ sur diverses choses concernant le bien de la Republique, Nous
„ avons trouvé bon d'ordonner par un Edit perpétuel & Irrévo-
„ cable, à nos Sujets des Sept Provinces, d'observer un usage, dont
„ eux-mêmes devoient assurément desirer le rétablissement. En
„ effet, non-seulement les besoins particuliers & publics de cha-
„ que

(1) J'aurois pu me dispenser de cette peine, Mr. l'Abbé du Bos ayant déjà donné l'Edit en François, dans son *Histoire de l'établissement de la Monarchie Franç.* Liv. II. Ch. V. Mais il m'a semblé qu'une traduction littérale convenoit mieux

à ces sortes de Pièces, que l'élégance de notre tems, qu'on trouve dans la traduction de Mr. du Bos. Ceux qui voudront bien comparer nos Traductions, jugeront si j'ai dû présenter la mienne.

„ que Province, mais aussi ceux de chaque Cité, l'intérêt des Pro- MEM.
 „ priétaires des fonds, & la distribution des charges publiques, de- VIII.
 „ mandent que les Principaux des Provinces se rassemblent en un
 „ même lieu ; ou y envoient des représentans. — C'est pourquoi
 „ nous avons jugé qu'il étoit très-utile & convenable aux circon-
 „ stances, d'ordonner que les Sept Provinces commencent à tenir
 „ un Conseil à tems fixe, dans la Métropole, c'est-à-dire, dans
 „ la Ville d'Arles, & que cette coutume s'observe dorénavant chaque
 „ année. Par là nous contribuons évidemment au bien public
 „ & de chaque individu. Premièrement, en ce que des résolutions
 „ prises par les plus distingués entre les sujets des Provinces, sous
 „ les yeux de l'illustre Préfet du Prétoire, si les affaires publiques
 „ lui permettent d'y assister, ne peuvent qu'être très-salutaires sur
 „ tous les points qu'elles auront pour objet. — En second lieu, en ce
 „ que rien de ce qui y aura été traité, discuté, & décrété sur de so-
 „ lides raisons, ne pourra être caché aux Principales Provinces,
 „ qui n'y auront personne, & qu'il est néanmoins juste qui en
 „ soient également informées. Le choix que nous faisons de la
 „ Ville d'Arles, en ordonnant que ce Conseil s'y assemble tous les
 „ ans, ajoute aux avantages relatifs aux besoins publics & particu-
 „ liers, les agrémens que trouveront les Deputés de s'y rencontrer
 „ ensemble. Les Gaules pourroient-elles donc ne pas re-
 „ connoître l'avantage que nous leur procurons, en plaçant cette As-
 „ semblée dans une Ville, où la bonté Divine a réuni tant de com-
 „ modités & de facilités pour le commerce ? L'illustre Petronius
 „ avoit les mêmes intentions, en prescrivant ce que nous ordonnons
 „ maintenant. Mais le malheur des tems ou la nonchalance des
 „ tyrans ayant empêché l'effet de son louable dessein, il est de no-
 „ tre prudence accoutumée d'user de notre autorité pour réparer
 „ ce défaut. Votre Magnificence, Agricola notre cher pere, fera
 „ donc observer régulièrement cette notre volonté, & la première
 „ Ordonnance faite là-dessus par son prédécesseur au gouverne-
 „ ment général des Gaules : afin que les personnes qui ont eu part
 „ au gouvernement de chaque Province, ou au gouvernement
 „ particulier de chaque Cité, les Propriétaires des fonds & les Ju-
 „ ges

MEM. „ ges de chaque Province, sachent qu'ils devront à toujours s'af-
 VIII. „ sembler tous les ans à Arles, depuis le treizième d'Août, sans in-
 „ terruption jusques au treizième de Septembre. Enforte néanmoins
 „ que si les Juges de la Novempopulanie ou de la Seconde Aquitaine,
 „ qui sont les Provinces les plus éloignées de cette Ville, ne peu-
 „ vent s'y rendre à cause des occupations de leur office, ils fa-
 „ chent aussi qu'ils doivent y envoyer des représentans, suivant la
 „ coutume. En faisant la présente ordonnance nous sommes per-
 „ suadés que nous faisons un bien considérable à nos Sujets, &
 „ que nous augmentons beaucoup le lustre de la Ville d'Arles,
 „ dont la fidélité nous est suffisamment connue par les bons témoi-
 „ gnages que lui a rendus le Patrice (*Constance*), que nous regar-
 „ dons comme notre pere. Enfin nous ordonnons qu'on fera payer
 „ une amende de Cent Livres d'or pesant aux Juges, qui auront
 „ manqué de se rendre à l'Assemblée d'Arles, & une amende de
 „ trois Livres d'or aux Notables & Officiers Municipaux, qui se-
 „ ront rendus coupables de la même négligence. Donné le Dix-
 „ septième Avril, l'année du Douzième Consulat de l'Empereur
 „ Honorius, & du Huitième Consulat de l'Empereur Theodose.
 „ Publié dans Arles le vingt-troisième Mai de la même année (1).

Cet Edit présente des observations, qui appuient les conjectures avancées ci-dessus, & il fait connoître diverses particularités touchant l'Assemblée en question, lesquelles il convient d'exposer, pour en donner une juste idée.

I. Observons d'abord, que bien qu'il fut évident qu'il étoit avantageux au général des Gaules, aux Cités & aux particuliers, que toutes les Cités de ces vastes Provinces conferassent entr'elles par leurs

(1) C'est dans les Notes du P. Sirmond sur *Sidonius Apollinaris*. p. 417. qu'on a la copie la plus exacte de cet Edit, qui se trouvoit déjà dans le *Traité de Concordia Carbolica* du Cardinal de Cusa; dans les *Lect. Arson.* de Joseph Scaliger *Lib. I. Cap. 24.* & dans le *Pontificium Arelatense* de Saxi. Mais le premier de ces Auteurs avoit donné la Constitution comme étant de Constantin le Grand, & les deux suivans l'avoient attribuée à Constantin le Tyran. C'est le P. Sirmond qui en a fait connoître & l'Auteur & la date, qui revient à l'année 418. de l'Ere Chrétienne.

leurs représentans, chaque année, sur leurs besoins, leurs charges, MEM. & les moyens de remédier aux abus qu'il pouvoit y avoir, & de VIII. rendre leur état meilleur; ce ne fut cependant pas à la sollicitation des Gaulois qu'Honorius rétablit l'usage ancien de leur Conseil Général. Il le fit sur les représentations d'Agricola, Préfet du Prétoire des Gaules, en insinuant qu'il auroit été plus naturel que la Nation elle-même eût désiré ce rétablissement (1).

II. C'étoit si peu la Nation qui le demanda, que l'un des Prédecesseurs d'Agricola, Petronius, ayant déjà ordonné de son mouvement que ce Conseil Général se rassemblât, cet ordre étoit demeuré sans exécution (2). Or à moins que des obstacles insurmontables n'empêchent de profiter d'un Privilege, dont on a sollicité le rétablissement, on n'est jamais présumé avoir entièrement négligé d'en faire usage; sur-tout quand ce privilege est très-intéressant.

Ne trouvant pas le nom de *Petronius* entre ceux des Préfets du Prétoire des Gaules que Jaq. Godefroy a recueillis (a), je ne saurois dire en quelle année ce Préfet put avoir donné l'ordre rappellé par l'Empereur. Il est fait mention dans Ammian Marcel-
lin (b) d'un Petronius, Patrice, & Beau-pere de l'Empereur Valens. Ce Prince lui adressa une Loi l'an 365 (c). Un Petronius fut Vicaire des Espagnes en 395, 396, & 397. (d) Ce ne peut pas être le même que le précédent. Mais il pourroit être celui dont parle l'Edit. De la dignité de Vicaire il pouvoit avoir été élevé à celle de Préfet du Prétoire des Gaules, dans le département duquel étoient les Espagnes. Le Gouvernement général des Gaules fut plus d'une fois confié à des membres de cette famille Gauloise (3). Quoi qu'il en soit, l'ordonnance du Préfet

N 2 Petronius

(1) *Quod sperari plane ab ipsis Provincialibus debuisset*, dit l'Empereur. & ibi Savaro. Mr. de Tillemont dit dans sa Note II. sur l'Empereur Honoré, qu'il paroît qu'il y a eu un Petrone Préfet du

(2) Si quidem hoc rationabili plane, probatoque consilio jam & vir illustris Petronius observari debere præceperit. Id. Prétoire des Gaules avant les ravages des Barbares, c'est-à-dire, avant l'an 407.

(3) SIDON. APOLLINAR. Epist. Schurtzfleisch croioit que celui, dont il s'agit, fut Consul avec Arcadius l'an 406. Sur

(a) In Notit. Dignitat. Cod. Theodos. (b) Lib 27. (c) Lib. 7. Cod. Theodos. de Filiis Militar. (d) Jac. Gothofr. ubi supr.

MEM. Petronius n'ayant pas eu son effet, Agricola, l'un de ses Successeurs,
VIII. fit connoître à Honorius que le bien de l'Etat & celui des Gaules, demandoient également que l'usage du Conseil Général y fût rétabli. Preuve évidente que loin qu'il y eût jamais eu de défense de la part des Empereurs ou des Préfets du Prétoire de tenir ce Conseil, les Magistrats avoient au contraire fait ce qui dependoit d'eux, pour que cet usage y fût remis en pratique & se continuât à perpétuité, ainsi que porte l'Edit d'Honorius : *mansura in ævum autoritate.*

III. Ces Assemblées étoient nommées indifféremment *Concilium*, *Consilium* & *Conventus*. Nous avons vu que le dernier de ces noms est le seul que l'Auteur des Sommaires des Livres perdus de Tite-Live donne à l'Assemblée, qui se tint à Narbonne du tems d'Auguste. Nous avons vu que Hauteferre, Mr. l'Abbé du Bos, & Mr. de la Bâtie, regardoient cette Assemblée comme le Conseil Général des Gaules, & que les deux derniers de ces Savans envisageoient sur le même pied l'Assemblée qui se fit à Rheims sous Vespasien : Enfin, que Mr. l'Abbé du Bos croioit que le Conseil, dont Honorius prescrivit la convocation annuelle dans Arles, n'étoit pas d'une autre espèce. Or l'Edit de cet Empereur lui donne deux fois le nom de *Conventus*, & de *Consilium* (1).

IV. L'Empereur en parle en plus d'un endroit de cet Edit, non comme

Sur ce pied là, le nom de ce Magistrat étoit, *Sextus Anicius Petronius Probus*. les Fastes ne l'appellent que *Anicius Probus* (Voy. ceux de Reland). Mais les Fastes n'ont pas tous les noms dans ces Siècles, où les Grands portoient cinq ou six noms.

(1) Maxime opportunum & conducibile judicavimus, ut servata posthac quotannis consuetudine, in constituto tempore, in Metropolitana, id est, in Arelatensi Urbe, incipiant septem Provinciæ habere CONCILIUM. In quo plane tam in singulis quam in commune consulimus : primum, ut optimorum CON-

VENTUS sub illustri præsentia præfecturæ, si id tamen ratio publicæ dispositionis tulerit, saluberrima de singulis rebus possint esse consilia. Et après avoir étalé les avantages de la situation d'Arles, qui rendoient cette Ville si propre à être le lieu de cette Assemblée, l'Empereur poursuit en ces termes : Quomodo non multum sibi Galliæ nostræ præstitum credant, cum in eadem Civitate præcipimus esse CONVENTUM, in qua divino quodam munere commoditatum & commerciorum opportunitas tanta præstatur ?

comme d'une institution qu'il faisoit, ou comme d'un renouvellement de l'ordonnance de Petronius, qui auroit prescrit une chose inconnue auparavant; mais comme de l'observation d'une *coutume*, à laquelle il enjoint à Agricola & ses Successeurs, Préfets du Prétoire, de tenir main. Il veut remédier au mal qu'a causé aux Gaules l'interruption de cette coutume; interruption qu'il n'attribue pas uniquement aux malheurs des tems, mais aussi à la nonchalance des Tyrans (1), à qui il reproche par là d'avoir négligé de faire observer cette pratique. Dans la permission qu'il accorde aux Juges de la Novempopulanie & de la Seconde Aquitaine, d'envoyer des représentans à Arles, s'ils ne peuvent pas s'y rendre eux-mêmes, il rappelle la coutume, qui leur en imposoit de même précédemment l'obligation (2).

V. On voit par cet Edit de quel Ordre devoient être les Membres du Conseil Général; ce que n'indiquent ni les Historiens, ni les monumens, cités ci-dessus. Mais, pour bien comprendre la Constitution d'Honorius & l'ancien usage qu'elle renouvela, il faut savoir de quelle maniere les habitans des Provinces étoient rangés. Ils l'étoient en quatre Classes. La première comprenoit tous ceux qui avoient été revêtus de quelques dignités, qui donnoient part au gouvernement général de la Province, ou au gouvernement particulier d'une Cité. La part qu'ils avoient déjà eue aux honneurs de la Province, quoi qu'ils ne fussent plus en office, leur avoit fait donner le nom d'*Honorati* (3).

N 3

Dans

(1) Quod interpolatum vel injuria temporum vel DESIDIA TYRANNORUM, REPARARI solita prudentiæ nostræ auctoritate decernimus.

(2) Si earum (*Provinciarum*) Judices occupatio certa detinuerit, sciatis legatos JUXTA CONSUETUDINEM esse mittendos.

(3) Hauteferre (*Rev. Aquit. Lib IV. Cap 2.*) & Mr. l'Abbé du Bos, dans sa traduction de l'Edit dont il s'agit, entendoient par *Honorati*, ceux qui étoient actuellement en office, & y comprenoit

même les Magistrats, & les Membres du Conseil de chaque Cité. Mais c'étoit par le titre particulier de chaque Emploi qu'on designoit ceux qui les exerçoient actuellement. On ne les appelloit *Honorati*, qu'après qu'ils l'avoient deservi: & les Membres des Conseils des Villes, appelés *Decuriones*, tant qu'ils étoient en charge, ne sont pas proprement compris entre les *Honorati*. Godefroy donne sur les significations de ce titre les éclaircissemens nécessaires, dans son Commentaire ad *L. unic. Cod. Tb. de Offic. Judic. Civil.*

MEM.
VIII.

MEM. Dans la Seconde Classe étoient les *Decurions*. C'est-à-dire,
VIII. les Membres des Conseils des Villes, & les Magistrats qui y exer-
çoient quelque office, pour lequel on prenoit ordinairement des
Membres qui étoient actuellement du nombre des Decurions.

La Troisième Classe étoit composée des Propriétaires des Terres.
Le petit Peuple faisoit la Quatrième.

Honorius ordonna que l'Assemblée d'Arles fût composée de Mem-
bres des Trois premières Classes. Il les désigne par les noms d'*Hon-*
orati, de *Judices* & de *Possessores*.

A l'égard des *Honorati*, il exige qu'ils se trouvent à ce Con-
seil, sans leur permettre d'y envoyer des représentans, à quelque
distance de la Ville d'Arles que fût le lieu de leur domicile. La
raison de cela est assez sensible. Ces anciens Magistrats n'étant
pas actuellement en office, les affaires de leur Province ne souf-
froient point de leur absence, & l'expérience qu'ils avoient acqui-
se en exerçant les dignités de cette Province, ne pouvoit que ren-
dre leurs connoissances & leurs suffrages très-utiles à l'Assemblée.

Pour les *Decurions*, l'Empereur dispense ceux des deux Provin-
ces les plus éloignées d'Arles, qui étoient la Novempopulanie &
la Seconde Aquitaine, de se rendre à l'Assemblée, quand ils au-
roient des affaires publiques, qui demanderoient qu'ils demeuras-
sent chez eux. Une absence de près de deux mois chaque année,
de ces Magistrats en charge, n'auroit pu que causer du préjudice
au public & aux particuliers de ces Provinces. Les représentans,
que l'Edit les obligeoit d'envoyer au Conseil Général, selon la cou-
tume, y tenoient leur place.

Je viens d'appeller *Decurions*, ces Magistrats que l'Edit d'Ho-
norius nomme Juges, *Judices*. On pourroit douter que j'enten-
de bien ce dernier titre, en l'entendant de l'ordre des Decurions.
Judices étoit effectivement le titre par lequel on désignoit, même
le plus souvent, dans les Loix (1), les Gouverneurs de Province.
Mais il désignoit aussi les Juges ordinaires Subalternes, comme
nous

(1) Voy. GOTHOFRED. *Notit. Dignit. Cod. Tb.*

nous l'avons vû. Hauteferre parlant de l'Edit dont nous traitons, MEM. rapporte bien (a) ces deux significations du mot *Judices*; il ne V I I I. decide cependant pas quelle doit avoir lieu ici. Il me semble (a) *Ubi supra.* qu'il n'y a point à balancer. Des Gouverneurs de Province n'auroient pas été placés dans une Assemblée représentative des Provinces où ils commandoient actuellement, après les *Honorati*, sans emploi, & dont la plupart n'en avoient possédé que d'inférieurs à la dignité de Commandant en chef d'une Province. De plus, si par *Judices*, il ne faut entendre que ces Commandans actuels, il n'y auroit eu dans le Conseil des Gaules aucun Magistrat des Cités & Villes Municipales. Cet ordre, que nous avons vû qui étoit le second en rang, en auroit été exclu, pendant que les Propriétaires des terres y auroient eu séance. Rien n'eût été moins naturel. Il faut donc dire, que par *Judices*, on doit entendre dans l'Edit d'Honorius, les Magistrats des Cités, Juges ordinaires de la Province, & qui étoient tirés des Conseils des Villes, composés de *Decurions*. Par là les trois premiers ordres des Habitans de chaque Province étoient admis dans ce Conseil Général. Le quatrième Ordre n'y entroit point, puisque l'Empereur n'en fait pas mention. C'est là encore un ancien usage des Gaulois. César observa déjà que le Petit Peuple n'étoit admis dans aucun de leurs Conseils (1). Hauteferre (b) a observé que ni les Visigots ni les (b) *L. c.* Rois Francs, leurs Successeurs dans la possession des Provinces des Gaules, qui formoient l'Assemblée d'Arles, n'en abolirent point l'usage. Gollut a dit, dans ses Mémoires de Bourgogne (c), que (c) *Liv. 2. Ch. 41.* les Sequanois avoient des Assemblées d'Etats, *au tems que les Romains occupoient le pays*, comme sous les Souverains qui y regnerent dans la suite.

Nous aurons occasion de rapporter ci-après les idées de Mr. l'Abbé du Bos sur ces sortes de Conventus. Elles ne different pas de celles de Hauteferre. Pour le coup, il me suffit d'avoir suivi l'histoire de ces Conseils Généraux des Gaules jusques au tems où l'Helvé-

(1) *Plebs penè fervorum habetur loco, quæ per se nihil audet, & nulli adhibetur concilio.* CÆSAR. de Bell. Gall. *Lib. VI. Cap. 13.*

MEM. L'Helvétie fut livrée aux Bourguignons, ou qu'il furent à portée,
 VIII. établis comme ils l'étoient dès l'an 413, dans l'Alsace & la Franche-Comté, de s'étendre dans l'Helvétie. Les tems suivans sont pour elle une Epoque dont l'histoire, quant au sujet que j'ai en main, fera traitée en son tems, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à l'histoire générale des Gaules, ou de l'Empire Romain, ainsi que j'ai été obligé d'en tirer des lumieres à l'aide desquelles on pût établir que les Helvétiens jouissoient, tandis qu'ils furent Sujets des Empereurs de Rome, des mêmes privileges d'envoyer des représentans de la Nation au Conseil Général des Gaules, dont jouissoient toutes les autres Cités de ces vastes Provinces.

Mais, me dira-t-on, vous avez pris de la peine en pure perte pour vous & pour vos lecteurs, en copiant & en expliquant l'Edit d'Honorius. Il ne regardoit point l'Helvétie. Elle n'étoit comprise sous aucune des Sept Provinces auxquelles il s'adressa. Ces Provinces étoient, on le fait par la meilleure Notice des Gaules, la Viennoise, la Province des Alpes Maritimes, la Seconde Narbonnoise, la Premiere Narbonnoise, la Novempopulanie, la Seconde Aquitaine, & la Premiere Aquitaine. Ne valoit-il pas mieux avouer ingénument, après avoir cité l'Inscription de la Cité des Viducasses, qu'il ne s'est trouvé ni monument, ni témoignage dès ce tems-là, jusques à la fin de la domination Romaine dans l'Helvétie, d'où vous puissiez tirer quelque lumiere applicable à votre patrie, concernant le Conseil Général des Gaules?

Je n'ai pas manqué de me faire cette objection. Mais la pénétration de Mr. l'Abbé du Bos m'a fourni une réponse, après laquelle je ne dois pas craindre de paroître avoir voulu faire entrer pour quelque chose les Helvétiens dans le rétablissement d'un usage, qui ne les concernoit point. Mr. du Bos a prouvé (a), que l'endroit de la Notice, où le Vicaire du Préfet du Prétoire des Gaules se trouve appelé *Vicaire des Sept Provinces*, est fautif, & qu'il faut y lire, *Vicaire des Dix-sept Provinces*. Dès-là ce passage étant le seul fondement de l'opinion, que les Sept Provinces,

(a) Histoire de l'établissement de la Monarchie Francoise. Liv. II. Ch. V.

ces, nommées ci-dessous, faisoient un Corps à part, cette opi- MEM.
 nion tombe, quant aux tems qui avoient précédé l'an 418. „ Mais VIII.
 „ cette année-là (ce sont les termes de Mr. du Bos) les conjonc-
 „ tures où se trouvoient les Gaules, donnerent lieu à former une
 „ espèce de Corps d'Etat, composé de six de ces Provinces, &
 „ d'une autre Province, qui, par rapport au Prince, étoit dans
 „ la même situation qu'elles. Ces six Provinces auront donc été
 „ la Viennoise, la Province des Alpes Maritimes, la seconde
 „ Narbonnoise, la première Narbonnoise, & la Novempopulanie
 „ & la seconde Aquitaine..... Honorius qui songeoit à rétablir
 „ l'ordre dans la partie des Gaules où il étoit le maître, en atten-
 „ dant qu'il put obliger l'autre partie à reconnoître l'autorité Im-
 „ periale, aura jugé à propos en quatre cens dix-huit, de con-
 „ voquer les Etats de ces six Provinces, auxquels il aura joint à
 „ la place des Députés de la première Aquitaine, qui étoit en-
 „ core, du moins en partie, de la Confédération Armorique, les
 „ Députés de la première Lyonnoise, qui étoit demeurée sous
 „ l'obéissance du Prince, & qui aura fait la Septième Province.
 „ Il aura convoqué les Etats de ces Sept Provinces, à chacune
 „ desquelles on aura envoyé une expédition de l'Edit que nous
 „ avons rapporté, sous le nom des Etats des sept Provinces”.

Ce n'est pas là une simple conjecture de Mr. l'Abbé du Bos:
 C'est une idée très-naturelle de ce qui aura donné lieu au fait
 attesté par Hincmar, Archevêque de Rheims (1), savoir, que
 la Première Lyonnoise étoit l'une des Sept Provinces que concer-
 noit l'Edit d'Honorius.

Cela étant, il est certain que l'Helvétie eut ses Députés à l'As-
 semblée d'Arles, si les circonstances où elle se trouva, lui per-
 mirent d'obéir à la constitution de l'Empereur. En effet, soit
 que les Helvétiens fussent encore immédiatement dans la Province
 Lyonnoise, ainsi que nous avons vu qu'ils y étoient ancienne-
 ment; soit qu'ils fussent de la Province Séquanoise, comme on
 l'a cru jusques ici; ils étoient également sous les ordres du Vi-

Tom. II.

O

caire

(1) *Epist. VI. cap. 17.* Edit. Mogunt. pag. 311.

MEM. caire qui avoit son fiége à Lyon. Car la Province Séquanoise
 VIII. étoit auffi de son département, ainfi qu'il paroît par la Notice
 des Gaules. Par conféquent, Honorius ne rétablit pas moins,
 pour l'Helvétie, l'ufage d'affifter au Conseil Général des Gaules,
 par ceux de fes Citoyens, qui y avoient poffédé des Dignités,
 par des Députés choifis entre les Juges & Magistrats de fes Ci-
 tés, actuellement en office, & par les Propriétaires des terres,
 que ce Prince ne rétablit cette ancienne coûtume dans les fix
 autres Provinces à qui il en prefcrivit l'obfervation. L'Edit par le-
 quel il l'ordonna, & tout ce qu'il y ftatua, n'appartient pas
 moins à l'histoire de l'Helvétie, qu'à celle de ces autres Provinces
 des Gaules.

II. Du Conseil Général de chaque Province des Gaules.

Chacune des Trois Gaules, qui, comme il a été dit, compre-
 noient du tems de Jules-Céfar, tous les Peuples des vaftes Pro-
 vinces renfermées entre les Alpes, le Rhin, les Pyrenées, & l'O-
 cean, à l'exception feulement de la Province Narbonnoife, déjà
 Province Romaine; chacune de ces Trois Gaules, dis-je, for-
 moit un Corps d'Etat, & cela dès les tems les plus reculés. On
 connoît par Tite-Live, Ambigat, Roi de la Celtique dans le fe-
 cond fiécle de Rome. Ce que l'Historien dit, que c'étoit alors
 aux Bituriges à nommer à cette dignité, marque que les Cités
 de cette partie des Gaules, lui donnoient tour à tour un Roi.
 Il n'y a pas lieu de croire que pendant les Six fiécles qui s'é-
 coulerent depuis le regne d'Ambigat, jufques à la conquête des
 Gaules par Céfar, il fut arrivé de changement à cet égard dans
 la Constitution de ces Provinces. On apprend de Céfar même
 que Divitiac, Eduen, avoit été Roi de la Celtique; que Galba,
 Senonois, étoit actuellement revêtu de cette dignité (1); que
 Celtillus, Auvergnat, y avoit aspiré, & que Vercingentorix, fon
 fils, y fut élevé (2). Preuve que l'ancien ufage s'étoit con-
 fervé.

(1) CÉSAR, de B. G. Liv. II. Cap. 4. (2) Id. ibid. Lib. VII. Cap. 4.

servé. Il y a même apparence que ce fut en conséquence de cet usage, que le tour des Helvétiens de donner un Roi à la Celtique approchant, Orgetorix se fit un parti dans la Nation pour que le choix tombât sur lui. MEM. VIII.

Mais sans entrer dans l'examen de la constitution de cette partie des Gaules, ni des autres, il suffit de savoir que la Celtique formoit un Corps d'Etat quand César s'en rendit maître, & que cet Etat étoit composé de Cités Confédérées. C'en est assez pour qu'on doive nécessairement conclure qu'il y avoit un Conseil, dans lequel étoient portées toutes les affaires qui concernoient les intérêts respectifs & communs de ces Cités.

La même conséquence se présente aussi par rapport à la Gaule Aquitanique. Quelque changement qui ait pu arriver dans sa Constitution, par les Conquêtes qu'y firent les Auvergnats avant César, du tems duquel les Auvergnats, qui étoient de la Celtique, possédoient presque toute l'Aquitaine (1), les Cités de celle-ci demeurées libres, étoient encore unies entr'elles par un Conseil Commun, lorsque Crassus, Lieutenant de César, en subjugua plusieurs, & que César lui-même se soumit le reste de la Province. C'est une observation faite par Hauteferre (2). Egalemeut juste par rapport aux deux autres parties des Gaules, comme par rapport à l'Aquitaine, cette remarque ne laisse pas douter qu'il n'y eut un Conseil Général des Cités de chacune des Trois Gaules.

Le témoignage exprès de César touchant le Conseil de la Belgique, constate cette vérité. Il fait mention de ce Conseil, & l'appelle le *Conseil commun des Belges* (3).

Les subdivisions de ces Trois parties des Gaules en diverses Provinces réduisirent bien à un plus petit nombre celui des Cités qui députoient à ces Conseils Généraux de la Province, tandis

O 2 qu'elle

(1) CÆSAR. de B. G. Lib. VII. Cap. & STRABO. Lib. IV.

(2) His temporibus (Julii Caesaris) Aquitania & aliæ Galliarum partes sub diversis Regulis agebant, verum COMMUNIS CONCILII VINCULO conjungebantur. Rev. Aquit. Lib. IV. Cap. 6.

(3) De numero eorum omnia se habere explorata Rhemi dicebant, propterea quod propinquitatibus affinitatibusque conjuncti, quantam quisque multitudinem in COMMUNI BELGARUM CONCILIO ad id bellum pollicitus sit, cognoverint, Lib. II. Cap. 4.

MEM. qu'elle comprenoit environ le tiers des Gaules ; mais chaque Province ne laissa pas de conserver son Conseil Général, sous le
VIII. gouvernement des Empereurs Romains. Il y a lieu de croire que la même liberté dont on voit que la plupart des Provinces de l'Empire continuèrent d'user par rapport à ces Assemblées, fut laissée à celles des Gaules, & que le nom même de *Conseil Commun* de la Province, leur fut conservé, comme quantité de passages des Historiens, & plusieurs Médailles prouvent que cette dénomination étoit d'un usage ordinaire, tant en Grec qu'en Latin (1), encore dans le Troisième siècle. Nous aurons occasion de voir, par les Loix, que, dans les deux siècles suivans, les Conseils de Provinces subsistoient dans tout l'Empire, en Occident comme en Orient.

III. Du Conseil Général de chaque Cité des Gaules.

Chaque Cité des Gaules, qui ne se trouvoit pas actuellement sujette d'une autre Cité, étoit une République indépendante de toute autre, sur tout ce qui concernoit son gouvernement, & ses propres affaires, entant que les Traités, par lesquels elle étoit liée ou à quelques autres en particulier, ou au Corps des Cités de la Province, lui laissoient la liberté d'en disposer à sa volonté. Il ne faut qu'avoir lu avec quelque attention les Mémoires de César sur la Guerre des Gaules, pour être convaincu que telle étoit alors la constitution des Cités des Gaulois, soit qu'elles eussent des Rois, soit qu'elles n'eussent pas un Magistrat de ce nom ; car ceux-même qui le portoient, n'étoient proprement que le premier Magistrat, qui s'éliroit en quelques Cités, comme chés les Eduens, pour une année seulement (2), & en d'autres pour plus longtemps (3). Cette constitution demandoit nécessairement qu'il y eût un Conseil, qui représentât la Cité entière, dans lequel résidoit

(1) Mr. de Spanheim. en a rassemblé plusieurs exemples dans son *Orbis Roman. Diff. II. Cap. 16.*

(2) CÉSAR. de B. G. *Lib. VII. Cap. 32.*

(3) Catamantalede l'avoit été des Séquanois pendant plusieurs années. CÉSAR. *Lib. I. C. 3.* & Talgetius de la Cité de Chartres pendant trois ans. *Id. Lib. V. Cap. 25.*

fidât la volonté de l'Etat , & qui decidât en dernier ressort de ce qui dependoit de cette volonté.

MEM.
VIII.

C'est de ces Conseils des Cités , dont parle César en général , quand il dit (1) que les Principaux des Gaules en assemblèrent les Conseils dans des lieux écartés , pour délibérer sur la circonstance des affaires qu'avoit César à Rome , & qui leur paroissoit propre à favoriser le desir de delivrer les Gaules du joug des Romains.

Le même Historien fait mention en particulier du *Conseil des Eduens* (2) , en rapportant les raisons qu'il avoit de tenir Dumnorix près de lui. En d'autres endroits , il appelle ce Conseil , *Sénat* (a) , & en d'autres , il lui donne , comme à l'Assemblée du Peuple Romain , le nom de *Comitia* (3) . Il parle aussi du Conseil de la Cité de Rheims (b) , comme de celui de la Cité de Sens (c) , sous le nom de *Sénat* ; & de celui de la Cité de Treves , sous le nom de *Conseil* (d) . Ces exemples suffisent pour justifier que chaque Cité des Gaules avoit un tel Conseil. Et il y a d'autant moins lieu de douter que la CITE' HELVETIENNE n'eût le sien , que bien que César ne donne pas le nom de *Conseil de l'Helvétie* , ou des *Helvétiens* , à l'Assemblée , devant laquelle Orgétorix fut obligé de comparoître , pour répondre à l'accusation portée contre lui , & y être jugé ; la précaution que prit ce coupable , de rassembler jusques à dix mille de ses adherens , pour qu'ils pussent l'arracher au supplice qui l'attendoit , marque assés , que le Tribunal , par lequel il devoit être jugé , étoit un Tribunal fort nombreux , & qui avoit à ses ordres une Troupe considérable , pour la sûreté de l'exécution de son Arrêt. D'ailleurs l'attentat à la liberté de la Nation , dont cet ambitieux Citoyen étoit chargé , en deféroit naturellement le

(a) Lib.
VII. Cap.
32. & 33.
(b) Lib. II.
Cap. 5.
(c) Lib. V.
Cap. 54.
(d) Lib. V.
56. & 57.

O 3 jugement

(1) Indictis inter se principes Galliarum Conciliis , silvestribus ac remotis locis. De B. G. Lib. 7. Cap. 1.

(2) Accibat huc , quod jam IN CONCILIO AEDUORUM Dumnorix dixe-

rat , sibi à Cæsare regnum Civitatis deferri. Lib. V. Cap. 6.

(3) Catus præfectus equitum , qui controversiam cum Convictolitane proximis COMITIIS habuerat. Lib. VII. Cap. 67.

MEM. jugement à un Tribunal, qui représentât la Nation entière, ou
VIII. tous les *Pagi*, qui composoient la Cité Helvétique.

Les Empereurs Romains ayant laissé aux Gaulois, comme nous venons de le voir, l'usage des Assemblées Générales de toutes les Provinces des Gaules, un Conseil représentant la Nation entière, & dans chaque Province un Conseil, qui représentoit toutes les Cités de cette Province; comment pourroit-on présumer que les Empereurs eussent ôté à chaque Cité le Conseil Général, qu'elle avoit avant d'être sujette de ces Princes, & dans lequel les ordres de Citoyens, admissibles par la coutume de la Nation aux offices publics, étoient représentés par des Députés? Qui permet le plus, est toujours censé permettre le moins, dans les choses de même nature.

Les Historiens & les monumens qui ont passé jusqu'à nous, donnent trop d'exemples de Cités qui jouïrent de cette ancienne liberté dans toute l'étendue que la relation de sujettes de l'Empire Romain pouvoit lui laisser, pour qu'il soit nécessaire d'appuier sur les présomptions, qui persuaderoient du fait, quand même on n'en auroit pas d'aussi bons garands. Qu'on lise seulement l'ouvrage dans lequel Mr. de Spanheim a répandu tant de jour sur la constitution de l'Empire Romain (1), on y trouvera de ces exemples en grand nombre, de Cités, dont chacune avoit son Conseil Général. On y en verra même de Cités Associées, qui avoient un pareil Conseil, commun entr'elles. Les preuves rassemblées par cet Auteur justifient, que cette liberté fut conservée aux Cités, qui ne méritèrent pas d'en être privées, depuis le regne d'Auguste jusques vers la fin du Troisième siècle. Je ne crois pas devoir copier un Livre qui est entre les mains de tous les Gens de Lettres. Mais je dois pousser les preuves du fait jusques aux derniers tems de la domination Romaine dans l'Helvétie.

Nous avons vu un Petronius Gouverneur des Gaules, ordonner aux Provinces de son Département d'assembler chaque année leur Conseil Général, & un Agricola, revêtu de la même dignité, engager

(1) Orb. Rom. Diff. II. Cap. XVI.

engager l'Empereur Honorius à rétablir, par un Edit perpetuel, MEM. cet usage interrompu. C'est ainsi qu'en usoient des Magistrats, VIII. dont le bien des peuples étoit le principal objet. Mais ceux qui ne pensoient qu'à s'enrichir des dépouilles des Provinces ou des Cités, & qui, pour y parvenir, faisoient les concussions & les injustices, que leur autorité & leur crédit leur donnoit la facilité de faire, mettoient tout en œuvre pour empêcher l'assemblée du Conseil Général, tant des Provinces que des Cités; ou s'ils ne pouvoient y réussir par les obstacles qu'ils oppoient à la convocation de ces Conseils, ils n'épargnoient aucun des moyens que le pouvoir rend efficaces contre la liberté des suffrages des inférieurs sur le compte de leurs tyrans. Il importoit trop à ceux-ci, de prévenir les plaintes des Provinciaux contre des vexations, dans une Assemblée qui pouvoit faire passer ces plaintes jusques à l'Empereur. L'Afrique éprouva, sans doute, l'effet de cet abus de l'autorité de ses Gouverneurs, & des Magistrats de ses principales Cités, vers le milieu du Quatrième Siècle, puis que l'Empereur Constance trouva bon d'assurer la liberté des Conseils de cette Province, par un Edit de l'an 355, dont voici la teneur (1):

„ Nous donnons à tous les Conseils des Provinces de l'Afrique
„ le pouvoir de faire avec pleine liberté tous leurs Décrets, &
„ de pourvoir à leur bien comme ils le jugeront convenable. Qu'ils
„ disent ce qu'ils pensent dans leurs Décrets & par les Députés
„ qu'ils nous envoient. Qu'aucun Dictateur (2) ne mette des
„ obstacles

(1) In Africanis Provinciis universis liberam tribuo potestatem, ut congruente arbitrio studii condant cuncta decreta, aut commodum quod credunt consulant sibi, quod sentiunt eloquantur decretis conditis, missisque Legatis. Nullus igitur coetibus obstat dictator, nemo consiliis obloquatur. L. 1. Cod. Th. de Legat. 8^o Decret.

(2) On fait que le premier Magistrat de quelques Villes d'Italie avoit le titre de Dictateur. Outre l'Inscription de Care de l'an 865 de Rome, rapportée par Go-

defroy d'après Gruter CCXIV. on en a une dans Reinesius CL. V. 47. d'un Dictateur d'Albano du tems des Antonins, & une autre de Bresce, dans le Recueil de Mr. Muratori. MXXXV. 5. Peut-être y avoit-il aussi en Afrique des Cités dont le premier Magistrat avoit le même titre, & que comme c'étoit à ces Magistrats à convoquer le Conseil de la Cité, ils prétextaient des obstacles, ou en faisoient naître pour ne point faire tenir cette assemblée. Peut-être aussi le terme de Dictateur n'est-il là qu'au figuré, pour dire

MEM. „ obstacles à leurs assemblées, & que personne n'interrompe leurs
VIII. „ suffrages”.

Ces Conseils des Provinces de l'Afrique n'étoient que les Conseils de chaque Cité de ces Provinces. On le voit par une Loi de Gratien, Valentinien & Theodose, de l'an 382. par laquelle il paroît que chaque Cité pouvoit envoyer des Députés à l'Empereur, comme l'insinue la Loi de Constance. „ Quelque Cité que
„ ce soit (disent les Trois Empereurs (1) dans leur Edit adressé
„ à Severe Préfet du Prétoire d'Afrique) qui voudra nous en-
„ voyer des Députés, elle en doit avoir la liberté : moyennant
„ que ses demandes vous aient paru convenables.

Plusieurs Villes d'une même Province pouvoient s'assembler entr'elles, pour deliberer sur ce qu'elles avoient à représenter à l'Empereur. Une Loi de Constantin le Grand, sur ce sujet, est rappelée dans celle que Valentinien I. donna l'an 364 (2), par laquelle il ordonnoit, que, suivant la Constitution de Constantin, il ne devoit être fait aucun changement ni retranchement aux Articles, dont les Cités étoient convenues, mais que leurs demandes devoient être remises en leur entier au Préfet du Prétoire. Mamertinus, à qui Valentinien adressa cette Loi, étoit Préfet du Prétoire d'Italie, d'Afrique & d'Illyrie. Elle prouve donc que les Cités de ces Provinces avoient la liberté de former de pareilles Assemblées.

Mais un Edit Général de Gratien, Valentinien & Theodose, de l'an 382, fournit une preuve incontestable, que toutes les Cités des autres Provinces de l'Empire Romain, & conséquemment les Cités des Gaules, dans lesquelles l'Helvétie étoit comprise, jouissoient

dire que personne ne s'érigeât en dictateur dans ces Conseils. Ces deux conjectures sont de Godefroy, dans son Commentaire sur cette Loi de Constance.

(1) Quæcunque Civitas Legatos ad Sacrarium nostrum voluerit ordinare, libera ei tribuatur facultas : ita tamen, ut a te probata atque eliminata ad nos

desideria perferantur. *L. 8. Cod. Tb. eod.*

(2) Juxta Legem Divi Constantini nihil post TRACTATUM HABITUM, CIVITATUM VOLUNTATE mutetur, sive mutiletur, sed integre atque inlibate Civitatum petitiones ad Magnificentissimæ Sedis tuæ notitiam perferantur. *L. 4. Cod. Tb. eod.*

jouïssent de la même liberté, & que les Empereurs vouloient MEM.
qu'elle ne reçut aucune atteinte. „ Soit (porte l'Edit de ces VIII.
„ Princes, dont j'entens parler) qu'un Diocèse entier veuille te-
„ nir une Assemblée (1), ou que quelques Provinces en particu-
„ lier veuillent s'assembler entr'elles, aucun Gouverneur de Pro-
„ vince ne pourra renvoyer, d'autorité, ces assemblées, qui leur
„ sont utiles”.

Une Loi d'Honorius & Theodose, de l'an 416 (a) fait voir
que la Cité d'Alexandrie en Egypte avoit alors son Conseil Général. (a) L. 15.
Cod. Th. eod.

Mais on a des preuves de ce même siècle que les Cités des
Gaules étoient sur le même pied. Flavius Avitus, ensuite Empe-
reur, fut Député par un Decret de la Cité des Auvergnats à
Constant, fils du Tiran Constantin (2). Des Lettres de Sido-
nius Apollinaris (b) nous apprennent qu'il étoit à Rome l'an 467 (b) Epist.
& 468, Député de l'Auvergne: Députations, qui ne se faisoient s. & 9.
que par le Conseil de la Cité. Le même Auteur faisant une Lib. I.
relation à son Ami Vincentius, de la maniere dont Arvandus s'é-
toit conduit à Rome, & de sa condamnation, y nomme les
quatre Députés que la Province de Narbonne avoit envoyés pour
accuser ce Préfet du Prétoire des Gaules du crime de Leze-Ma-
jesté. Il y fait mention des Decrets de la Province (3), & des
Instructions qu'elle avoit données à ses Députés. Cela se passa
l'an 469.

Notre plan ne demande pas qu'on suive plus loin l'histoire des
Conseils des Cités des Gaules. Il n'en resulteroit plus d'inféren-
ces par rapport à l'Helvétie. Elle passa vers la fin de ce Siècle-
là sous la puissance des Bourguignons, & les Allemans tenoient
déjà

(1) Sive integra Dioecesis commune
confulerit, sive singulae inter se volue-
rint Provinciae convenire, nullius Judi-
cis potestate tractatus utilitati earum con-
gruus differatur. L. 9. Cod. Th. eod.

(2) Sidon. Apollinar. Carm. VII. 8.
403.

(3) Interea legati Provinciae Galliae,
Tom. II.

Tonantius, Ferreolus praefectorius, Af-
franii Syagrii Consulis è filia nepos,
Thaumasius quoque & Petronius, ...
prævium Arvandum publico nomine ac-
cusaturi, cum GESTIS DECRETA-
LIBUS insequuntur. Qui inter cætera
quæ sibi Provinciales agenda mandave-
rant, Epist. VII. Lib. I.

MEM.
VIII.

déjà la partie dont les Bourguignons ne purent pas prendre possession. Il s'agira donc d'examiner si, par cette révolution, les Helvétiens perdirent l'avantage d'avoir un Conseil commun aux Cités qui se trouverent dans le partage des Bourguignons, ou dans celui des Allemans.

Mais avant de passer à cet examen, prenons une idée plus complète de ces Conseils Généraux des Gaules, des Provinces & des Cités, pour que nous connoissions mieux celui de l'Helvétie. Voyons donc s'ils étoient réglés; comment ils étoient composés; à qui appartenoit le droit de les convoquer; où il s'assembloient; sur quelles affaires ils déliberoient, & faisoient des Decrets; quelle étoit l'autorité de ces Decrets.

Ce n'est encore que des regles suivies dans les autres Provinces des Gaules, que nous pouvons tirer des lumieres sur tous ces points. Mais elles n'en seront pas moins sûres, que des témoignages propres à l'Helvétie. On en a dit les raisons au commencement de ce Mémoire.

1°. Il a été suffisamment prouvé ci-dessus, que chaque Partie des Gaules & les Provinces qu'elles renfermoient, avoient des Conseils Généraux *Ordinaires*. Chaque Cité de ces Provinces avoit aussi le sien. Leur Constitution le demandoit absolument. Les Magistrats qu'elles se choisissoient, n'étoient régulièrement établis que pour une Année. Il falloit au moins une Assemblée chaque année pour y faire ces élections. Ainsi elle étoit réglée, & à jour fixe. Telle étoit la coutume générale des Gaules avant que César en fit la conquête. Il ne paroît pas que ni lui, ni les Empereurs qui lui succederent, eussent aboli cet usage. On a même vu ci-dessus des indices du contraire, jusques vers la fin du Quatrième siècle. On a de plus des preuves positives de ce siècle-là par rapport à d'autres Provinces. Rien n'empêche de les faire valoir ces preuves pour les Gaules. Je veux parler du témoignage formel d'Ammian Marcellin, qui dit que la Cité des Tripolitains avoit un Conseil *Annuel & à jour fixe* (1).

Les

(1) Qua spe Tripolitani frustrati, formidantesque extrema, adlapso LEGITIMO
DIE

Les Loix mêmes fournissent des preuves générales de ce fait, MEM. en même tems qu'elles font connoître qu'il se tenoit des Conseils VIII. Provinciaux *Extraordinaires* (1). Cette dénomination marque assez qu'il y en avoit d'*Ordinaires*. Et comme c'étoit dans les Conseils Généraux ordinaires, qu'on dressoit les Instructions des Députés au Conseil Général ordinaire de la Province, il falloit nécessairement, quand il devoit se tenir un Conseil Provincial Extraordinaire, assembler aussi extraordinairement le Conseil Général de chaque Cité, pour y délibérer sur les Instructions qu'elle avoit à donner pour ce Conseil Extraordinaire de la Province, & élire les Députés qui y représenteroient la Cité.

II. De qui ces différentes especes de Conseils Généraux, tant Ordinaires qu'Extraordinaires, étoient-ils composés?

Mr. l'Abbé du Bos a donné là - dessus une réponse générale. „ Suivant ce qu'on peut conjecturer, *dit-il* (2), les Assemblées „ représentatives des Gaules n'auront d'abord été composées que „ de Députés nommés par leurs Concitoyens, & qui n'avoient „ d'autre vocation que celle qui leur venoit de l'élection faite de „ leur personne. Dans la suite, les Officiers pourvus de leur em- „ ploi par le Prince auront été en cette qualité du nombre de „ ceux qui avoient séance dans ces assemblées. Elles seront deve- „ nues d'États Généraux, composés de *Députés* qu'elles étoient, „ des Assemblées de notables, composées principalement de gens „ *mandés* par le Prince en conséquence de leurs Emplois”.

La nature & le but de ces assemblées autorisent également la premiere partie de cette conjecture: le cours ordinaire des choses, & les preuves que fournissent l'histoire, & sur-tout les Loix des

P. 2 deux

DIE CONCILII, quod apud eos est ANNUM, Severum & Flaccianum creavere legatos. Lib. 28. p. m. 378. nien I. appelle ces Conseils *Extraordinarios Conventus*, dans la Loi 1. Cod. Th. de Præf. Prætor.

(1) Si quod EXTRAORDINARIUM Consilium postulatur. &c. L. 12. Cod. Th. de Legat. & Decret. Valenti. (2) Histoire de l'Etablissement de la Monarchie François. Liv. I. Ch. 4.

MEM. deux derniers siècles de la domination Romaine dans les Gaules,
VIII. convainquent de la vérité du reste de la réponse de Mr. du Bos.

En effet, l'Assemblée Générale de Narbonne sous Auguste, n'étoit composée que de Députés Gaulois. Ce fut alors seulement qu'Auguste formant la constitution du gouvernement des Gaules, y institua les Offices, qui, dans la suite, donnerent séance dans l'Assemblée des Etats Généraux de la Nation, de chaque Province, & de chaque Cité.

Il ne siégea non plus probablement que des Gaulois dans l'Assemblée, qui se tint à Rheims sous Vespasien. Le sujet de ses délibérations n'y admettoit pas des Officiers Romains. Il s'agissoit d'y décider, si les Gaules demeureroient sous l'obéissance de Rome, ou se souleveroient contre elle.

On ne voit rien dans l'Inscription de Torigny ou de Vieux, qui fasse connoître, si, dans le Conseil des Gaules, dont elle fait mention, il y avoit des Magistrats pourvus d'Offices de la part de l'Empereur. Mais ce seroit un foible argument négatif, que celui qu'on tireroit d'un seul monument, où il n'est parlé de ce Conseil, que par occasion. Il est plus probable que les Officiers du Prince avoient déjà gagné cette distinction utile à leur maître. Ceux qui ont en main l'autorité du Souverain, & qui veulent s'acquiescer des prérogatives sur les Sujets, nonobstant la Constitution, trouvent trop de facilités, pour qu'ils n'y parviennent pas dans moins de trois siècles. Nous avons vu que l'Inscription de Vieux est de l'an 238 de l'Ère Chrétienne. Il y a d'autant plus d'apparence qu'en ce tems-là les Officiers de l'Empereur dans les Provinces, siégeoient aux Etats en vertu de leurs Emplois, qu'il paroît par les Auteurs du Quatrième siècle, qui touchent quelque chose de ces Assemblées, que ces Officiers y entroient de droit, non-seulement pendant qu'ils étoient en charge, mais aussi après qu'ils en étoient sortis.

Les Loix sur-tout sont expresses sur ce point, quand elles mettent les *Honorati*, c'est-à-dire, ceux qui avoient été revêtus des Emplois honorables des Provinces ou des Cités, au nombre des membres de leurs Conseils Généraux. L'Edit d'Honorius de
l'an

l'an 418, expliqué ci-dessus, appelé à l'Assemblée annuelle, MEM.
qu'il ordonne de tenir à Arles, ces *Honorati*, tout comme les VIII.
Gouverneurs & Magistrats actuels des Provinces, qu'il désigne par
le nom de Juges des Provinces: *Judices Provinciarum*. Ce même
Edit ordonne de plus au Préfet du Prétoire des Gaules d'assister à
cette assemblée, si les affaires publiques le lui permettent (1).
On y voit enfin que les Gouverneurs des Provinces les plus éloi-
gnées du lieu de l'assemblée ne pouvant s'y rendre, quand les af-
faires de leur gouvernement ne souffroient pas qu'ils s'en éloignas-
sent, ils étoient obligés d'envoyer à Arles leurs représentans, *se-*
lon l'usage. Ce n'étoit donc pas là une institution d'Honorius.
L'usage en étoit établi, & depuis long-tems, ces assemblées ayant
été bien du tems interrompues, comme l'Empereur le reprochoit aux
Peuples & aux Tyrans. Son Edit fait donc connoître de quels
ordres de personnes étoit composée dans le Siècle précédent, &
peut-être même plus anciennement, l'Assemblée du Conseil Gé-
néral des Gaules: au moins, par rapport aux Gouverneurs des
Provinces, aux Magistrats, qui avoient deservi les principaux Em-
plois des Provinces & des Cités, & aux Propriétaires des fonds.
Car, pour les Préfets du Prétoire des Gaules, n'ayant été créés
que par Constantin le Grand, ce ne put être que sous son regne
qu'ils commencèrent à présider à ce Conseil. Mais il est probable
qu'auparavant c'étoit ou le Gouverneur Général des Gaules, ou
celui qui y commandoit après lui.

Le Conseil Général de chaque Province ne devoit pas être
différemment composé. Les mêmes Ordres de Provinciaux devoient
y siéger par leurs Députés, & les Magistrats en personne. Mais
ni le Préfet actuel du Prétoire, ni ceux qui l'avoient été, n'y
assistoient point. Il ne convenoit pas qu'une aussi éminente di-
gnité fut avilie, en exposant ceux qui en étoient revêtus, ou qui
l'avoient eue, à être mêlés avec des gens du bas ordre. C'est
la raison qu'allégua Théodose, en dispensant les Préfets du Pré-

P 3 toire

(1) Sub illustri præsentia Præfecturæ, si tamen ratio publicæ dispositionis id
tulerit.

MEM. VIII. toire de se trouver dans l'assemblée du Conseil Général Extraordinaire d'une Province. Mais comme il ne convenoit pas non plus que ces Conseils négligeassent les avis du Préfet du Prétoire en charge, ni de ceux qui avoient occupé cette place, Théodose ordonna, en même tems, que l'Assemblée envoyeroit consulter ces personnes *Præfectoriales* dans leurs Maisons, afin qu'elles donnassent leur suffrage sur tout ce qui se traitoit (1). La Loi qui contient ce règlement, est du mois d'Aout de l'an 392.

Mais Théodose prit d'autres idées dans le Mois suivant. Par une nouvelle Loi (2), il laissa la liberté à tous ceux qui étoient ou avoient été dans les honneurs, d'assister aux Conseils Généraux Extraordinaires de leur Province; bien entendu qu'ils y feroient reçus & placés selon leur rang: ou d'y envoyer par procuration des personnes pour y tenir leur place. Sans doute que l'amour de la patrie, à laquelle ces premiers Citoyens étoient fâchés que leur dignité leur empêchât d'être aussi utiles par leurs lumières, leur expérience, & leur autorité, que s'il leur eut été permis d'assister à ces Conseils, les engagea à solliciter auprès de l'Empereur la permission de s'y trouver. La maniere dont la Loi de ce Prince s'exprime, conduit à cette conjecture; & elle est d'autant plus plausible par rapport aux Gaules, que les premières dignités de ces Provinces, y compris même celle du Préfet du Prétoire, étoient pour l'ordinaire remplies par des Gaulois.

Les Emplois honorables qu'on possédoit, ou qu'on avoit deserved, donnoient, comme on vient de le voir, le droit de siéger
aux

(1) Ad Provinciale Concilium in una frequentiore totius provinciæ urbe cunctos volumus convenire, qui Primatum honorantur insignibus (*C'étoient ceux qui ailleurs sont simplement désignés par le titre HONORATI. Ils étoient les premiers, les principaux de la Province. De là le Titre de PRIMATES, & de PRINCIPALES, qui leur est souvent donné, de même que celui d'HONORATI*), exceptis Præfectoriis, quos dignitatibus

ampliatos indignius à consiliantibus præteriri, indignius verò ad publicum honoris injuriâ devocari: Unde honestum esse censemus, de singulis, quæ tractanda erunt, intra domos suas eos consuli. Et ne plebi mixta dignitas inclinetur, nec ejus cujus præsentia copia deerit, probatum in republica consilium neglegatur &c. L. 12. Cod. Th. de Legat. & Decret.

(2) Si quis eorum virorum, quos emeritos

aux Conseils Généraux Extraordinaires & Ordinaires des Provinces. MEM. VIII.
 Ils imposent même l'obligation à ces Magistrats d'y paroître en personne ou par Procureur. La naissance seule ne donnoit point le droit d'y avoir place, même dans les Conseils ordinaires. Les familles qu'on appelloit *Sénatoriales*, parce qu'elles descendoient de Gaulois Membres du Sénat de Rome, étoient les familles les plus distinguées dans les Gaules. Cette origine illustre ne donnoit cependant pas entrée dans le Conseil Général de la Province, si l'on n'y avoit exercé aucun Emploi. Sidonius Apollinaris voulant engager son ami Eutrope, fils d'un Sénateur, à se destiner aux Emplois, lui représente qu'il seroit honteux pour lui, si, restant enseveli dans ses terres pour s'enrichir en les faisant valoir, il fût traité en obscur campagnard dans le tems du Conseil Provincial, laissé, quelque âgé qu'il fût, debout, dans la foule, & caché derrière de Jeunes gens assis, qui donneront leurs suffrages dans cette assemblée, où l'avis de quelques pauvres anciens Magistrats prévaudra, & lui causera un grand préjudice (1). Un fils de Sénateur n'eût été exposé à rien de pareil, si la naissance seule avoit donné séance dans ce Conseil.

Le Conseil Général de chaque Cité étoit sans doute composé sur le modèle de celui de la Province entière. Les officiers du Prince dans cette Cité, les Magistrats des Villes qu'elle renfermoit, ceux qui y avoient exercé des offices honorables, & les Députés des Propriétaires des fonds du territoire de la Cité, formoient donc cette assemblée. C'est tout ce que nous pouvons dire sur cette question.

III. Qui

emeritos honor à plebe fecernit, provincialium extraordinario cupit interesse consilio, pro suo loco atque ordine, servata reverentia dignitatis, vel ad eum locum in quo cunctorum desideria possit agnoscere, ire debet, vel procuratoribus destinatis sententiæ suæ promovere voluntatem. *L. 13. Cod. Th. eod.*

(1) Non nequiter te concilii tempore post sedentes, censentesque juvenes, inglorium rusticum, senem stantem, latitabundum pauperis honorati sententia premet. SIDON. APOLLIN. *Epist. VI. Lib. I.*

MEM.
VIII.III. *Qui convoquoit ces Conseils ?*

Dans tous les Etats réglés , il y a un Petit Sénat , qui a le droit de convoquer le Grand Sénat ou l'Assemblée représentative du Peuple ; lors qu'il le juge à propos. C'est le principe sur lequel Mr. l'Abbé du Bos établit (1) que c'étoit le Conseil d'une des Cités des Gaules , qui , du tems de Vespasien , convoquoit le Conseil Général des Nations Gauloises. „ La Cité de Rheims „ (*dit cet Auteur*) n'exhorte point les autres Cités des Gaules , „ après leur avoir représenté l'importance de la conjoncture où elle „ se trouvoit , à envoyer leurs Députés à une assemblée qu'il leur „ conviendrait de tenir dans les circonstances présentes , pour y „ délibérer sur leurs intérêts communs. Le Sénat de Reims *en-* „ *joint* aux autres Cités d'envoyer leurs Députés dans le lieu qu'il „ indique. Il parle comme ordonnant une chose qu'il étoit en „ possession d'ordonner , soit que les prérogatives dont Reims „ jouissoit avant Jules-César lui donnassent le droit de convoquer „ l'assemblée dont il s'agit , soit que toutes les Métropoles de la „ Gaule jouissant de ce droit alternativement , Reims se trouvât „ cette année - là en tour d'indiquer le tems & le lieu de l'as- „ semblée ”.

Il est probable qu'avant Jules-César le Sénat d'une des Cités des Gaules en convoquoit l'Assemblée Générale Extraordinaire. Il est aussi probable que ce droit s'exerçoit alternativement , au moins entre quelques-unes des plus puissantes Cités , & que les vicissitudes de prospérité & de revers auxquelles les Etats sont sujets , firent passer ce droit & celui de présider à l'Assemblée , à différentes Cités. Mais il n'est pas bien sûr , ce me semble , que les choses fussent demeurées à cet égard sur le même pied depuis que les Gaulois se trouverent sujets de Rome , & qu'Auguste eut prescrit à toutes les Provinces des Gaules une forme de gouvernement. Il eût été bien dangereux de laisser à une Cité , tour-à-tour si l'on veut ,

(1) Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Française. *Liv. I. Ch. IV.*

veut, le pouvoir de convoquer de son chef tous les Peuples des Gaules, lorsque bon lui sembleroit, sans que ni les Officiers de l'Empereur dans chaque Province, ni le Gouverneur Général y consentissent, & pussent empêcher de pareilles assemblées. L'exemple, allégué par Mr. du Bos, prouve, il est vrai, que la Cité de Reims agit alors, pour me servir des termes de cet Auteur, *comme une Compagnie réglée, & qui par l'usage est autorisée à parler & à commander au nom des Gaules.* Il faut convenir aussi qu'il ne paroît point par le récit fait par Tacite de ce qui se passa à cette occasion, que les Magistrats Romains se fussent mis en mouvement, soit pour empêcher cette assemblée, soit pour la faire tenir. L'Historien même n'insinue par aucun trait qu'elle eût quelque chose d'irrégulier. Les Cités, qui ne goûtoient pas ce qui y fut decreté, ne lui opposèrent point que quelque règle eût été violée soit par la convocation, soit dans la maniere dont elle fut composée. Mais c'étoit un tems de troubles. Plusieurs Cités de la Belgique étoient en armes. On craignoit un soulèvement général. La Cité de Rheims étoit attachée aux Romains. Il leur étoit avantageux qu'elle présidât à une assemblée dans laquelle elle pourroit affermir les Cités fideles, & détourner les chancellantes d'embrasser le parti pris par celles de Treves & de Langres. L'événement justifia que cette assemblée conserva les Gaules à Vespasien. En pareilles circonstances, des officiers, qui veulent bien servir leur maître, ne s'attachent pas à disputer à des sujets qu'ils savent bien intentionnés, la competence de faire certains actes, qui ne peuvent qu'être avantageux au maître. Rien de plus propre à déterminer toutes les Cités à envoyer des Députés à cette assemblée, que de la leur faire envisager comme une de celles que tenoient les anciens Gaulois, quand ils jouissoient de l'indépendance, après laquelle tous soupiroient. Si les Magistrats Romains avoient paru avoir permis, ordonné, ou concerté la convocation de cette assemblée, personne ne l'eût regardée comme une assemblée libre, où l'on pût deliberer en sûreté, & se déclarer sans crainte. Les Cités qui ne respiroient que la liberté, n'y auroient point envoyé de Députés. La suppression de quelques formalités

MEM.
VIII.

MEM. en semblables cas , ne fauroit être tirée à conséquence , pour décider de ce qui se pratiquoit quand tout étoit tranquille & dans l'ordre.

VIII.

Nous voyons au moins qu'au Quatrième Siècle il ne se tenoit point de Conseils Généraux Extraordinaires des Provinces, qu'on ne les demandât (1) au Préfet du Prétoire , qui en marquoit le tems , mais du consentement & par l'avis de tous ceux qui y avoient séance (2).

Il semble que ce fut alors seulement que les Empereurs confererent au Préfet du Prétoire le pouvoir de marquer le tems de ces Assemblées. Si ces Magistrats en avoient toujours été revêtus, à quoi bon de nouvelles Loix pour leur enjoindre de l'exercer ? Loin que les Officiers des Empereurs eussent négligé de faire valoir leur autorité par rapport aux Conseils tant Ordinaires qu'Extraordinaires des Provinces, ils n'en avoient que trop abusé, comme on le verra bien-tôt par les Loix que Valentinien & Gratien furent obligés de faire pour assurer les droits des Peuples à cet égard. Ils étoient en fureté par ces Loix, pour ce qui concernoit les Conseils Ordinaires : mais elles n'avoient pas pourvu, du moins celles qui sont venues jusqu'à nous, à ce qui regardoit les Conseils Extraordinaires. C'étoit apparemment contre ceux-là que les Officiers de l'Empereur avoient déployé leur autorité. Ils n'en avoient pas moins à craindre les plaintes, que celles des Conseils Ordinaires. Ils empêchoient donc le plus souvent qu'il ne s'en tint. Le prétexte du danger qu'il y auroit pour l'Etat, dans l'usage de ces assemblées, convoquées sans leur consentement pour le tems, pour le lieu, & pour les questions qu'on y traitoit, dont enfin les Décrets étoient envoyés directement à la Cour, ou du moins au Préfet du Prétoire, étoit un obstacle toujours prêt à

(1) Si quod extraordinarium concilium postulatur cum vel ad nos est mittenda Legatio, vel vestro Sedili (*Præfetti Prætorio*) est aliquid intimandum &c. THEODOSIUS Imp. in L. 12. Cod. Th. de Legat. & Decret.

(2) *Provinciale Concilium quo tempore iniri debeat, cum ad sensu omnium atque consilio propria auctoritate definias.* Cette Loi du même Théodose, de l'an 392, suit immédiatement dans le Code qui porte le nom de ce Prince, celle dont

à opposer aux Provinciaux qui propofoient de pareilles aflemblées. MEM. Theodofe en Prince fage & équitable , ne voulut pas ôter aux VIII. Peuples la liberté de faire parvenir aux pieds du trône les repréfentations , que des calamités fubites ou des vexations , qui demandoient de prompts fecours , les mettroient dans la néceffité d'y porter par des Députations extraordinaires. Il ne voulut pas non plus expofer les Provinces aux troubles que des aflemblées , convoquées à l'infçu du Gouverneur & dans des lieux fufpectés , pourroient y caufer. Il prit un jufté milieu , en ordonnant , que les Diocèfes Civils , les Provinces , & les Cités pourroient faire de ces aflemblées Extraordinaires , mais devroient les demander au Préfet du Prétoire , qui en marqueroit le tems , du confentement & par l'avis de ceux qui y avoient féance.

Du refte , ce n'étoient pas feulement les befoins publics qui donnoient lieu à de telles aflemblées Extraordinaires. Des Fêtes folemnelles , que certaines circonftances faifoient célébrer , mettoient dans le cas d'en convoquer. L'avénement du Prince régnant à l'Empire , les Quinquennales , Decennales , Vicennales de cet avénement , de fa dignité de Céfár , de fa Puiffance de Tribun , une Victoire , & tant d'autres événemens intereffans , foit pour le Prince , foit pour la Province , fe célébroient par des Fêtes publiques dans tout l'Empire. Les Jeux , les fpectacles que donnoient les Magiftrats ou les Prêtres des Provinces , toutes ces aflemblées Religieufes , de même que celles qui étoient proprement deftinées à traiter des affaires de la Province , pouvoient être des occasions aux Députés que les Cités y envoioient , de concerter entr'eux , s'il l'euffent voulu , contre l'Etat & les Magiftrats. Cependant ceux-ci n'entreprirent pas de les empêcher. Les Actes de Religion , qui en faifoient le fujet , & les vœux pour l'Empereur qui en étoit l'objet , n'euffent pas été fufpendus ou trou-

Q 2 blés

dont j'ai rapporté une partie dans la note précédente. Jaq. GODEFROY a prouvé qu'il s'agiffoit dans la dernière de ces Loix , comme dans la première , des Confeils Provinciaux Extraordinaires. Ces fortes

d'Affemblées y font au refte nommées *Conventus* , ainfi que dans la Loi de Valentinien I. *L. 1. Cod. Th. de Præf. Præs. f. urb.*

MEM. blés impunément par les Magistrats; les Princes voyoient avec trop
 VIII. de plaisir l'empressement des Peuples à leur rendre de tels hommages, & à marquer l'intérêt qu'ils prenoient à leur conservation. Enfin il falloit aussi nécessairement que les Cités d'une Province s'assemblassent extraordinairement pour élire les Magistrats ou les Prêtres de la Province, quand la mort les enlevoit avant que le tems qu'ils devoient être en office fut expiré.

Pour ce qui est de la convocation des Conseils Généraux Ordinaires, c'étoit sans doute le Sénat de quelcune des Cités de la Province, à qui la coutume ou des Traités entr'elles, ou des Arrêts des Empereurs, en avoient donné le Droit. Ce Sénat, dont les Députés présidoient apparemment à l'assemblée, faisoit savoir aux Sénats des autres Cités, que, selon l'usage, le Conseil Général de la Province commenceroit ses Séances en tel tems, & les invitoit à y envoyer leurs Députés pour ce tems-là. C'étoit de même probablement le Petit Conseil de chaque Cité, qui en convoquoit le Conseil Général.

IV. Où se tenoient les Assemblées Nationales & de chaque Cité ?

Le Lieu où se tenoit le Conseil Général Ordinaire d'une Province, étoit fixé soit par l'usage, soit par des Conventions entre les Cités, soit par un Privilege du Prince. Cet avantage, l'objet de l'ambition des Villes, excita de grandes contestations entre celles des Provinces de la Grèce, & apparemment entre bien d'autres, dont nous n'avons pas connoissance comme de celles-là (1). Les Métropoles des Provinces avoient régulièrement cette prérogative (2). Aussi ne négligeoient-elles pas d'en enfler leurs titres,

(1) On en trouve divers exemples dans SPANHEM. Orb. Rom. Diff. II. Cap. 16. dans Dion Chrysostome, & dans Aristide.

(2) LUCIUS PAULUS ayant partagé la

Macédoine en quatre Provinces, marqua les Villes où se devoient tenir le Conseil Général de chaque Province, & ce fut la principale Ville de chacune. *Capita regionum* (dit Tite-Live. Liv. XLV Cap. 29.

tres, ainsi qu'on le voit dans plusieurs Médailles Grecques, frappées par ordre du Conseil Général qui s'y tenoit. Et lors que plus d'une Ville prétendoit à ce droit, où l'exerçoit alternativement avec une autre, chacune prenoit le même titre. Des Médailles de Tarfe & des Médailles d'Anazarbe, Villes qui prétendoient l'une & l'autre d'être la Métropole de la Cilicie, ont également le mot ΚΟΙΝΟΒΟΛΙΟΝ (a): c'est-à-dire, *le Conseil Commun*, ou *le Conseil Général* de la Province. (a) Spanhem. l. c.

C'étoit, suivant l'apparence, dans ces mêmes Villes principales des Provinces que se tenoient les Conseils Provinciaux Extraordinaires. Au moins jusques à l'époque où les Préfets du Prétoire eurent obtenu d'en marquer le tems & le lieu. Mais dès ce moment-là aucune Ville ne put plus prétendre de droit exclusif des autres de la Province à recevoir ces assemblées, à moins qu'elle n'en eût un privilège bien précis. Car les Loix de Theodose I., ne prescrivoient autre chose là-dessus au Préfet du Prétoire, si ce n'est qu'il choisit une des Villes les plus peuplées (1), ou des plus riches (2) de la Province, néanmoins par l'avis des Provinciaux & de son Conseil. Les deux avantages d'être les plus peuplées & les plus opulentes de la Province, étoient pour l'ordinaire réunis dans les Métropoles. Mais l'état des Villes n'étoit pas toujours le même. Les unes se détruisoient, & les autres s'aggrandissoient ou devenoient plus florissantes. Avanche & Vindonisse étant renversées, il fallut bien tenir les assemblées Extraordinaires des Helvétiens, dans des Villes du second ordre de l'Helvétie.

Il est vrai que la dernière Loi de Theodose ajoute, que dans ce choix le Préfet du Prétoire ne devoit faire tort à aucune Ville. C'est ainsi que Godefroy entendoit ces paroles de la Loi, *absque il-*

Q 3 *lius*

Cap. 29.) *ubi concilia fierent, primæ regionis Amphipolium, secundæ Thessalonien, tertiæ Pellam, quartæ Pelagoniam fecit. Eò concilia sue cujusque regionis indici, pecuniam conferri, ibi Magistratus creari jussit.*

(1) Ad Provinciale Concilium in una frequentiore totius provincie urbe cunctos

volumus convenire. L. 12. Cod. Th. de Legat. & Decret.

(2) Provinciale Concilium quo tempore iniri debeat, cum adfensu omnium atque consilio propria auctoritate definias; ut ipse CONVENTUS in una opulentiore totius Provincie urbe, absque ullius injuria celebretur. L. 13. Cod. Th. eod.

MEM. *lius injuria.* L'explication me paroît fondée : voilà pourquoi j'ai
 VIII. ajouté dans le précis que j'ai donné de cette Loi, qu'aucune Ville
 ne pouvoit prétendre de droit exclusif à recevoir ces assemblées,
à moins qu'elle n'en eût le privilège bien précis. Ce n'étoit qu'en
 pareil cas que le Préfet du Prétoire eût fait une injustice en pré-
 férant d'autres Villes, & qu'il auroit violé la défense de l'Empe-
 reur, qui vouloit conserver les privilèges à celles qui en avoient.

Ce n'est pas pour Theodose le Grand seulement que ces Privi-
 lèges des Villes furent sacrés, particulièrement par rapport aux as-
 semblées extraordinaires, qui se faisoient à l'occasion des Jeux,
 des Spectacles & des réjouissances publiques. Les Prédecesseurs de
 ce Prince avoient soigneusement pourvu par des Edits à la con-
 servation du droit de chaque Ville à cet égard.

L'usage avoit attaché à certaines Villes les spectacles que les pre-
 miers Magistrats & les Prêtres de chaque Cité étoient obligés de
 donner en entrant en office. Les Gouverneurs de Province, pour
 favoriser d'autres Villes dont la reconnoissance leur seroit plus avan-
 tageuse, que le bas degré d'honneur qu'il y a à s'abstenir de faire
 une injustice, s'aviserent d'exiger que ces spectacles se donnassent
 dans les Villes qu'ils marquoient, sans s'embarasser des établisse-
 mens faits à cet usage dans les lieux qui y avoient été appropriés
 par les anciens. Valentinien I. remedia à cet abus. Il interdit
 aux Gouverneurs de Province de faire donner ces spectacles ailleurs
 que dans les lieux destinés à ces fêtes par l'usage ancien, à moins
 que ceux qui en faisoient les frais, ne préférassent d'autres lieux,
 ce dont il les laissoit les maîtres, comme ils l'étoient auparavant
 (1). Mais cette liberté qu'il étoit si juste de conserver aux *Edi-
 teurs* des Spectacles, fut encore un moyen par lequel les Gou-
 verneurs

(1) Magistratus aut Sacerdotiorum
 editiones, quæ in Civitatibus, (*dans
 les Métropoles*) aut certe in his (*c'est-à-
 dire, dans d'autres Villes de la Province
 que la Métropole*) debent exigî, QUAS
 ELEGIT ANTIQUITAS, non in
 potestate Judicum sint : qui plerunque

dum popularem plaufum alienis popula-
 tionibus aucupantur, ea quæ in compe-
 tenti loco sollers diligentia comparavit
 ad alteram urbem transferri præcipiunt :
 sed in eorum arbitrio maneat, quorum
 expensis ac sumptibus procurandæ sunt,
L. 1. Cod. Th. de Spectacul.

verneurs parvinrent à procurer cet avantage aux Villes à qui ils M E M.
avoient intérêt de le faire passer. Ils furent bien engager les Ma- VIII.
gistrats subalternes, à sacrifier leur gout & leur bien aux insinua-
tions d'un supérieur dont la faveur leur étoit si nécessaire, quand
ce n'eût été que pour les garantir des effets de son ressentiment,
qu'un refus leur eut attiré. Il arriva donc très-souvent sans doute,
que les Spectacles furent donnés par le choix apparent de ceux
qui les donnoient, dans d'autres Villes que celles où ils auroient
dû l'être. Ce fut apparemment ce qui porta Theodose le Jeune
à ajouter à la défense générale de son Ayeul, l'ordonnance parti-
culière, que tout Magistrat Municipal, appelé à donner un Spec-
tacle, ne pourroit le donner que dans la Ville où il seroit en
office, & pas même à Constantinople. Les peines rigoureuses dont
la Loi de ce Prince menaçoit, non-seulement ceux qui exige-
roient des Spectacles contre la teneur de cette ordonnance, mais
tous les Gouverneurs de Province, qui le souffriroient (1), font
connoître que l'abus étoit assez préjudiciable aux Villes & à leurs
Citoyens, pour qu'il méritât d'être aboli, & prévenu pour l'ave-
nir par des exemples de sévérité. Honorius avoit déjà deffendu
par une loi de l'an 411. (2), aux Vicaires & aux Proconsuls,
dont le département comprenoit plusieurs Provinces, de faire sortir
de la Province, & même passer d'une de ses Villes dans une au-
tre, les Chevaux employés aux Courses du Cirque, les Cochers
de la Ville, les Bêtes féroces & les Farceurs (3), que les Villes
entretenoient pour les spectacles. Des Princes si attentifs à con-
server aux Villes de simples ornemens, qu'ils interdissent à tous
Magistrats,

(1) Nullum penitus spectacula oppor-
tere solemnia Urbis æternæ populis exhi-
bere: sed unumquemque Civium *intra*
propriam Civitatem debere solitæ devo-
tionis officia (prout patrimonii vires pa-
tiuntur) implere: gravissimæ poenæ inter-
minatione propositâ, non solum contra
eos, qui hujusmodi functiones credide-
runt exigendas, sed etiam contra Ordina-
rios ubique Rectores. *L. 4. Cod. Th. eod.*

(2) Nemo Judicum ex quacunque Ci-

vitæ in aliud oppidum, vel ex Provin-
ciæ solo, equos Curules, aurigas cives,
temptet traducere, ne dum popularibus
plausibus intemperate serviunt, & publi-
carum rerum statum fatigent, & festivitatem
impediant in cunctis oppidis cele-
brandam. *L. 3. Cod. Th. eod.*

(3) Ces deux mots *Bestias* & *Histriones*, sont de la Loi d'Honorius, telle
que l'a donnée Tribonien, dans la Loi
5. *de Spectacul.* du Code de Justinien.

MEM. Magistrats, sans en excepter même les Préfets du Prétoire, de
 VIII. faire enlever de quelque Ville que ce fut ni statue, ni marbres ou
 Inscriptions, ni Colomnes, pas même sous le prétexte d'en dé-
 corer la Métropole de la Province; des Princes, qui enjoigni-
 rent à tout membre des familles admissibles dans les Conseils des
 Villes, d'où les Magistrats Supérieurs entreprendroient de faire
 transporter de pareils ornemens, d'en prendre la deffense, sous
 peine de payer une amende de Trois Livres pesant d'Or (1);
 des Princes, dis-je, si attentifs à mettre à l'abri de l'avidité de
 leurs Officiers les plus stériles avantages des Villes de Province,
 ne pouvoient manquer à en garantir ce que le Peuple de ces Vil-
 les avoit de plus cher, tels qu'étoient pour lui les Spectacles.

La Fête que je crois que les Helvétiens célébrèrent à LOUSON-
 NE, l'an Cent-Soixante-un de l'Ere Chrétienne, à l'occasion de
 l'avénement de Marc-Aurele & de Lucius Verus à l'Empire, étoit
 une de ces Fêtes Extraordinaires, dont on vient de parler. Les
 détails sur les maximes des Romains par rapport aux Lieux où ces
 sortes de Spectacles devoient se donner, ne serviront pas moins
 à répandre du jour sur le monument que le *Conventus Helveticus*
 permit alors d'ériger, pour perpétuer la mémoire des vœux de la
 Nation en faveur de ces Princes, qu'à faire connoître dans quels
 Lieux de l'Helvétie devoient se faire de pareilles Fêtes solennelles.

V. *Quelle étoit l'autorité du Conseil Général des Gaules, de celui
 de chaque Province, & de celui de chaque Cité, pendant que
 les Empereurs de Rome en furent les Souverains?*

Quelque précises que puissent être les Loix fondamentales d'un
 Etat sur les droits de son chef suprême, & de l'Assemblée repré-
 sentative du Peuple, il est presque impossible que des circonstan-
 ces, contre l'influence desquelles il n'y a point de remède présent,
 ne portent quelque atteinte aux prérogatives du Souverain, ou
 aux

(1) On a ces ordonnances dans la Loi de Valentinien I. L. 14. Cod. Th. de
Operib. publ. & dans la Loi d'Honorius. L. 37. Cod. Th. eod.

aux libertés des Sujets. Les changemens que ces fortes d'événemens produisent dans le Droit Public d'un Etat, par une suite nécessaire de la condition des choses humaines, ne sont pas encore la cause la plus ordinaire des vicissitudes auxquelles tous les gouvernemens se trouvent exposés sur ces articles. „ Comme il y a „ toujours eu des Assemblées Représentatives du Peuple, qui, pour „ ainsi dire, ont rendu leur condition meilleure, en s'arrogeant „ plus d'autorité qu'il ne leur appartenait par la première constitution de l'Etat; de même il y en a eu d'autres qui ont laissé „ perdre les droits qui leur appartenait en vertu de cette première constitution (1). Il ne se pouvoit donc autrement qu'il n'arrivât dans tous les Etats qui avoient de pareilles Assemblées, d'assez fréquentes révolutions, qui étendoient ou reserroyent l'autorité de ces Conseils Généraux. Une réponse générale sur les questions proposées, qui embrassent plus de quatre Siècles, ne sauroit être bien juste. On ne connoit pas d'Etat où le pouvoir des Assemblées Générales, relativement à celui du Souverain, ait été constamment sur le même pied. Il faut absolument, si l'on veut être suffisamment instruit sur ce point, examiner quel étoit ce pouvoir respectif, au moins de Siècle en Siècle.

MEM.
VIII.

Malheureusement il n'a passé jusqu'à nous ni témoignage ni monument des anciens, qui fournisse là-dessus quelque indice sûr par rapport aux deux premiers siècles. Resteroit-il quelque espérance d'en découvrir à ceux qui se rappelleront, que Mr. du Bos (a) s'étant fait la question générale: *Quelle étoit l'autorité de l'Assemblée représentative des Gaules sous Auguste & ses premiers Successeurs?* & y ayant ajouté tout de suite la question particulière, *le concours de cette Assemblée étoit-il nécessaire au Souverain lors qu'il s'agissoit de nouvelles Loix ou de nouvelles impositions?* ce Savant a répondu à l'une & à l'autre de ces questions: *Je n'en sais rien.*

(a) Ubi
supr.

On ne se flatera gueres plus de parvenir à quelque lumière satisfaisante

Tom. II.

R

tisfaisante

(1) DU BOS. Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Française. Liv. I. Ch. 4.

MEM. tisfaisante sur ce point, par les connoissances qu'on a touchant le
 VIII. Cinquième siècle. Le même Mr. du Bos a prévenu cette espé-
 (a) *Ibid.* rance, en avertissant (a) que, *quelle que fut sous Auguste & sous
 les premiers de ses Successeurs l'autorité de l'Assemblée représenta-
 tive des Gaules, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été la même dans le
 Cinquième siècle.*

Si l'on se rappelle encore que Gollut, après avoir avancé, que les Séquanois avoient une Assemblée représentative de la Province, *au tems même que les Romains occupoient le pais*, borne à cette assertion tout ce qu'il dit de cette Assemblée: Enfin, si l'on se souvient que Mr. Dunod de Charnage donnant une idée du gouvernement des Gaules en général, & de la Province Séquanoise en particulier (1), n'y fait aucune mention ni de l'Assemblée générale des Gaules, ni de la représentative de la Province, pendant qu'elles étoient sujettes de l'Empire Romain, on conclura du silence de ces doctes Jurisconsultes, Historiens de leur Province, qu'ils n'ont pas jugé qu'on eût assés de lumieres certaines sur ces Assemblées des Séquanois, pour en entretenir leurs lecteurs. Cette conclusion portera sur l'Helvétie, qui, dans l'opinion de ces Historiens, faisoit partie de la Province Séquanoise dès le tems d'Auguste.

Mais, outre ce qu'on a vu ci-dessus de preuves, qui assurent que de telles Assemblées avoient lieu sous le gouvernement des Romains, & sur le pied qu'on l'a établi; ce qui regardoit l'Helvétie comme les autres parties des Gaules: les observations de Mr. l'Abbé du Bos, ni le silence des Historiens de Bourgogne ne doivent pas faire perdre toute espérance de réussir à acquérir quelques connoissances, qui donnent une idée vraisemblable de l'autorité des Conseils dont il s'agit, dans les Siècles dont nous parlons. Combien de questions du Droit Public de l'Empire d'Allemagne, Science sur laquelle on a porté les recherches aussi loin que de grands intérêts engagent à les pousser, ne sont pas décidées par des inférences tirées de quelques faits, dont on ne trouve que d'assés

(1) Histoire des Séquanois pag. 22. &

d'affés foibles traces dans l'histoire ? Ici nous avons quelque chose de plus. Les Loix des deux derniers des Cinq siècles qu'embrasse notre question , présentent divers indices , à la faveur desquels on peut se former une idée générale de la constitution des Provinces Romaines sur ce sujet. Je crois pouvoir dire que cette idée , fondée sur de justes inférences , doit satisfaire les lecteurs les plus difficiles à contenter en fait de preuves : au moins jusqu'à ce que par quelque nouvelle découverte on ait trouvé que toutes ces inférences portent à faux.

Je conviens avec Mr. l'Abbé Du Bos , que quelle que fut sous Auguste & les premiers de ses successeurs l'autorité de l'Assemblée représentative des Gaules , il ne s'ensuit pas qu'elle ait été la même dans le Cinquième siècle. Mais , il me semble , aussi qu'on peut avancer avec tout autant de raison , qu'il est plus probable que l'Autorité de cette Assemblée de la Nation entière , & de celles des Provinces & des Cités , fut la même , quant à l'essentiel , sous le regne d'Auguste & de ses premiers Successeurs , que dans le Quatrième & Cinquième siècle. Ne voyant point dans l'histoire que la constitution de l'Empire Romain ait souffert aucun changement depuis Auguste jusqu'à Augustule , par rapport à la suprême Puissance , dont chacun des Empereurs fut revêtu , sans qu'ils la partageassent réellement avec le Sénat de Rome même (1) , moins encore avec les Conseils Généraux des Provinces ; il n'y a nul lieu de présumer que ces Conseils aient eu , en aucun tems , un pouvoir indépendant de la volonté des Empereurs , sur aucun point essentiel à la Souveraineté d'un Monarque : qu'ils ayent jamais pu décider de la Guerre ou de la paix dans leur ressort : faire des Loix nouvelles de leur seule autorité , ou de nouvelles impositions , ou

R 2 exercer

(1) Quand on feroit dans l'idée avancée par feu Mr. Gravina , que le Droit Public de Rome rendoit l'Empereur dépendant du Sénat Romain : *Jure publico Imperatorem fuisse in potestate Senatus ; utcumque violentia militaris , quæ nutu Principis regebatur , Senatum plerumque ,*

ac Rempublicam universam libidini obiceret Imperatoris : termes de ce Jurisconsulte , dans son *Traité de Romano Imperio. Cap. 37.* il n'en resulteroit rien en faveur des Provinces. Mais ce système , fâcheux pour la Cour & la Ville de Rome , n'a pu gagner que leur suffrage.

MEM. exercer quelque autre droit éminent sur les Provinces dont les

VIII. Députés formoient l'Assemblée représentative, si ce n'est entant qu'ayant à sa tête le Gouverneur Général des Gaules, ou ensuite le Préfet du Prétoire, soit son Vicaire, les Décrets que ce Président approuvoit, pouvoient s'étendre sur tous les objets sur lesquels son autorité s'étendoit, & disposer de ce dont il pouvoit décider sans recourir au Prince. Sur toutes les autres affaires, ces Assemblées n'avoient, selon toute apparence, d'autre pouvoir que la liberté de dresser des représentations au Souverain.

Auroient-elles, en effet, jamais eu le droit de faire des Loix proprement ainsi nommées, même sous la présidence du Préfet du Prétoire, pendant que ce Magistrat, revêtu sur bien des choses de toute l'autorité impériale (1), & nommément sur tout ce qui concernoit l'administration de la justice, tous les Tribunaux lui étant subordonnés (2), n'avoit cependant jamais été revêtu du pouvoir Législatif, toujours réservé à l'Empereur seul?

A l'égard des nouvelles Impositions, bien que ce fut un des principaux objets de la suprême intendance des Préfets du Prétoire, que le soin de faire retirer les impôts de toute espèce, que payoient les Provinces, & de tenir main à ce que les exacteurs ne vexassent pas les Peuples; il ne dépendoit point de ces Magistrats de jetter de nouvelles impositions. Ils le firent cependant quelquefois, au moins dans le Quatrième Siècle. L'exemple de la fermeté avec laquelle Julien n'étant encore que César s'opposa à Florentius, Préfet du Prétoire des Gaules, l'an 357. est une preuve que les Préfets s'y arrogeoient ce pouvoir. Florentius, qui

(1) Quædam huic dignitati & nobiscum jura communia sunt PENE EST, ut Leges possit condere, quando ejus reverentia potest negocia sine appellatione finire. CASSIODOR. Var. Lib. VI. Cap. 3. Formul. Præf. Prætor.

(2) Potiris meritò summa judicia, disoit Symmaque Epist. Lib. I. Ep. 12. à Ausone Préfet du Prétoire des Gaules. C'est dans le même sens que la prétendue Loi

de Constantin le Grand (L. 1. Cod. Th. de Episcop. judic.) fait dire par ce Prince à Ablavius Préfet du Prétoire d'Italie, Judiciorum summam tenetis. Licet alia dignitates (porte encore la Formule de Cassiodore, qu'on vient de citer) habeant titulos præfinitos, ab ista (Præfecti Prætorio) totum pene geritur, quicquid in imperio nostro æquabili moderatione tractatur.

qui desoloit les Peuples (1) par diverses vexations, vouloit encore augmenter par de nouvelles tailles ce qu'ils payoient ordinairement. Julien lui déclara, qu'il perdrait plutôt la vie, que de souffrir cette augmentation de charges. Le Préfet ne laissa pas d'en dresser le projet, & sur ce que Julien persistoit à s'y opposer, Florentius eut l'insolence de l'accuser de manquer de fidélité pour l'Empereur. Le Prince Philosophe ne répondit qu'en démontrant avec douceur, par un calcul exact, que la Capitation ordinaire suffisoit pour les besoins publics de l'année, & ne voulut point permettre que le projet du Préfet fut lû, ni enregistré. Ammian Marcellin qui rapporte le fait (a), ajoute, que cette fermeté de Julien fut cause qu'on n'exigea plus dès-lors des Gaulois, que les tributs accoutumés.

MEM.
VIII.

(a) Lib.
17. p. 90.

Ce fut apparemment à cette occasion que l'Empereur Constance fit, la même année, l'Edit (2) par lequel il déclaroit, que sa volonté étoit qu'aucun Gouverneur de Province n'imposât au peuple de nouvelles charges; & qu'ils bornassent leurs soins à faire exactement remplir celles qui étoient établies par le Prince.

Une autre Loi du même mois (3). „ Nous défendons d'exiger autre chose que ce que contiennent nos Ordonnances qui „ règlent les Impôts, qui se payent annuellement suivant les an- „ ciens usages. Que si un pressant besoin demande qu'il y soit „ pourvu sans délai, les Gouverneurs de Province en informeront „ les Préfets du Prétoire, qui jugeront de ce qui devra être de-

R 3 „ mandé

(1) Πολλὰκις αὐτῷ τῆς επαρχιώτατος ἀδικήσαντος ἐσιώπησα παρὰ τὸ πρεπόν ἐμαυτῷ, dit Julien parlant de ce Préfet, dans sa Lettre 17. à Oribasius.

(2) Placet nullum omnino Judicem de cetero Provincialibus inferendum aliquid indicere, ut ea tantum sedulo cunctorum studio pensitentur, quæ Canonis instituti forma complectitur, vel nostra Clementia decernit inferenda, vel Delegatione solenniter sanciente, vel Epistu-

lis præcedentibus. L. 8. Cod. Th. de Extraord. Muner.

(3) Sola jubemus exigere, quæ factis à nobis Indictionibus, aliisve præceptis continentur, & quæ anniversaria consuetudine antiquitus postulatur: Aut si inexcusabilis necessitas quiddam novum exigat, nec dilationem publica utilitas patiatur, referri à ceteris Judicibus ad Viros clarissimos Præfectos Prætorio; & eorum arbitrio flagitanda deprecari, statimque id nostræ intimari Clementiæ. L. 7. Cod. Th. de Extraord. Mun.

MEM. „ mandé & nous en donneront incessamment connoissance. Les
VIII. „ Gouverneurs qui exigeront au delà des ordres qu'ils auront ,
„ restitueront au double ce qu'ils auront reçu , & leurs Officiers
„ le quadruple ”.

Il faut que ces Loix fussent mal Observées. Julien se vit encore obligé d'interdire l'an 362 de mettre de nouvelles impositions sur les Provinciaux à l'insçu de l'Empereur (1). Valentinien I. fit la même défense l'an 365, sous peine aux Gouverneurs de Province de restituer le quadruple de ce qu'ils auroient exigé ou souffert qu'on exigeât (2).

Tout ce dont les Préfets du Prétoire pouvoient décider, c'étoit de la repartition des Impositions nouvelles. Cette repartition ne se faisoit pas par le Magistrat de chaque Cité pour son ressort. Les Citoyens accrédités auroient pu faire jetter sur les foibles la plus grande partie du poids des charges. Constantin le Grand enjoignit au Gouverneur de chaque Province d'en régler l'état des taxés, afin qu'il fut conforme aux règles de la justice (3). Il ordonna même à ces Magistrats d'écrire de leur main sur le rôle (a) L. 4. la redevance, & le nom de chacun (a), pour que, quand le
ibid. gouverneur seroit hors de charge, on pût encore vérifier, s'il avoit exigé par les exacteurs quelque chose de plus qu'on ne devoit faire payer (4). Mais, si quelqu'un se croyoit lezé par la repartition, il pouvoit recourir au Préfet du Prétoire, qui en décidait.

Ces Magistrats, malgré toutes les Loix que nous avons rapportées, trouvoient encore le moyen de faire aux Provinciaux des taxes extraordinaires, en le leur ordonnant par des Lettres, dans lesquelles ils insinuoient apparemment que l'Empereur les avoit ordonnées. Cet abus obligea Valentinien à publier un Edit, par lequel

(1) Nihil Provincialibus indici sine nostra scientia fas est. L. 10. Cod. Th. eod.

(2) Nihil à Provincialibus extraordinaria patimur indictione deposci. L. 11. Cod. Th. eod.

(3) Ne libidini & commodo potiorum multitudo mediocrium subiecta gravibus & iniquissimis adficiatur injuriis. L. 3. Cod. Th. eod.

(4) L. 3. Cod. Th. de Annon. & Tribut.

lequel il avertit les Provinciaux de ne rien payer de ces fortes de taxes, sur les Lettres du Préfet du Prétoire, à moins qu'elles ne fussent accompagnées de l'approbation & d'un ordre du Prince (1). MEM. VIII.

Les Provinces ne furent point encore entièrement garanties de ces exactions. Tatianus, Préfet du Prétoire d'Orient, osa mettre sur son département des nouvelles impositions, que Theodose fut obligé de révoquer l'an 393. (2).

Ces Loix & ces exemples prouvant que les Préfets du Prétoire n'eurent jamais le pouvoir de mettre de leur chef de nouvelles impositions sur les Provinces, & que les Empereurs se réservoient à eux seuls cette autorité, il ne reste aucun lieu de soupçonner que le Conseil Général d'un Diocèse, moins encore celui de quelques Provinces, ou d'une seule, ou d'une Cité, exerçassent cette autorité en aucun des Siècles dont il s'agit. Je me suis fait d'autant moins de peine de m'étendre un peu sur cet article des impositions, qu'en rapportant ce que les Loix ordonnoient, je donneroie une idée de ce qui se pratiquoit à cet égard dans l'Helvétie, qui sans doute étoit traitée de même que les autres Provinces.

Les règles prescrites aux Conseils Généraux des Provinces sur d'autres articles, vont achever de donner les connoissances qu'on en peut avoir.

C'étoit assurément une partie bien essentielle de l'autorité de ces Conseils & de ceux de chaque Cité, que la liberté d'y délibérer sur tout ce qui concernoit l'état de la Province & de la Cité, & de faire sur ces sujets si intéressans, les Decrets, que l'élite des Citoyens jugeoient propres à contribuer au bien public. Entre ces sujets, les maux que souffroient les Peuples par les concus-

fions

(1) Nihil superindictorum nomine ad solas Præfecturæ litteras quisquam Provincialis exsolvat: Neque ullus omnino indictionis titulus, etiam solemnissimus, imminuat, nisi eum nostro confirmata judicio, & Imperialibus nexa præceptis, Sedis Amplissimæ deprecatur indictio, &

cogat exactio. L. 1. Cod. Th. de Superindictio.

(2) Aerariæ præstationis adjectio, quam citra priscam consuetudinem Provincialium humeris Tatianus imposuit, à cunctis penitus salubri moderatione remota est. L. 23. Cod. Th. de Annona & Tribut.

MEM. fions & les injustices des Officiers de l'Empire , étoient pour
VIII. l'ordinaire les moins supportables de ceux que caufoient les cir-
constances , où se trouverent les Provinces de l'Occident , depuis
le règne de Gallien. Rassembler tous les sujets de plaintes légi-
times & graves qu'une Province ou une Cité avoit à faire là-des-
sus , pour les exposer à l'Empereur , & implorer sa justice , étoit
aussi apparemment le principal objet de l'Assemblée Provinciale ,
& des Municipales. Par là-même ces Supérieurs , contre lesquels
il s'agissoit de dresser des représentations , employoient les moyens
en grand nombre que leurs places leur mettoient en main , pour
gagner ou forcer les Députés à garder du moins le silence , s'ils
ne vouloient pas substituer des éloges de leurs tyrans aux justes
griefs qu'ils avoient à présenter contre eux. Des exemples que
les Historiens nous ont transmis , justifient bien la conjecture , que
le plus souvent c'étoit en éloges forcés que tournoient les Decrets.

Probus , Préfet du Prétoire d'Italie & d'Illyrie , pilloît les Pro-
vinces de son Département. Il les força néanmoins à faire une
Députation à l'Empereur , pour lui rendre graces du bonheur
dont elles jouïssent sous le gouvernement de ce Préfet. Les
Epirotes y étans contraints comme les autres Cités (1), furent
reduits à forcer à leur tour un de leurs Citoyens de prendre une
telle commission. Ils y contraignirent Iphicles , Philosophe , &
homme ferme. Il étoit connu de Valentinien. Ce Prince après
lui avoir demandé le sujet de son voyage à la Cour , ajouta , *est
ce bien les véritables sentimens des Epirotes pour Probus que vous
venez exprimer ?* Le Philosophe répondit avec la candeur que de-
mandoit sa profession ; *ils font cette démarche malgré eux & en
gémissant.*

Les Conseils des Gaules se virent souvent dans cette dure né-
cessité

(1) Ad Provincialium residuorum
exemplum etiam Epirotæ acturos sibi gra-
tias à Præfecto mittere compulsi Legatos,
Iphiclem quendam Philosophum
adegere Cum Imperatorem vidisset,
agnitus , atque causam adventus sui in-

terrogatus , Græcè respondit : atque , ut
Philosophus veritatis professor , quærente
curatius Principe , si hi qui misere , ex
animo benè sentiunt de Præfecto ; *gemen-
tes*, inquit , *& inviti.* AMMIAN. MAR-
CELLIN. Lib. 30. pag. 424.

ceffité de rendre aux tyrans de leurs Provinces de pareils témoignages, arrachés par la crainte. Un Orateur du Quatrième Siècle le fait entendre clairement à l'Empereur Theodose, en dépeignant à ce Prince l'état des Gaules sous la tyrannie de Maxime (1).

MEM.
VIII.

A juger de la liberté des Assemblées Générales des Provinciaux, par l'influence qu'avoient dans leurs délibérations les Magistrats qui les gouvernoient pour l'Empereur, on n'a pas lieu de présumer qu'il s'y fit aussi souvent que le bien des Peuples le demandoit, des Décrets opposés aux volontés de ces Magistrats, & sur-tout propres à faire obtenir du Prince des remèdes aux maux des peuples. Les malheureux succès qu'avoient à la Cour les plaintes des Provinces, & la vengeance qu'en tiroient ceux qui en étoient les objets, devoient retenir les Provinciaux les plus zélés pour leur patrie. Je n'en rapporterai qu'un exemple. Il suffira pour faire connoître comment les peuples étoient traités par les Officiers du Prince, qui devoient les protéger.

Les Aufluriens, nation barbare de l'Afrique, ravageoient la Lybie Tripolitaine. Les Tripolitains implorèrent le secours des Troupes Romaines qu'il y avoit dans la Province. Mais le Comte Romanus, qui commandoit ces Troupes, ne voulut point marcher qu'on ne lui fournit un nombre de chameaux & une quantité d'autres choses, que les Tripolitains étoient dans l'impuissance de fournir. Ainsi l'ennemi les voyant sans forces, continua non seulement à désoler la campagne, il vint de plus mettre le siège devant la Ville de Leptis. La Cité députa à l'Empereur pour lui faire connoître le déplorable état où elle étoit réduite, pour n'avoir pû assouvir la cupidité de Romanus. Celui-ci prévint par son crédit à la Cour l'effet de ces justes plaintes. Les Députés y furent

(1) Fuerit, abieritque tristis illa facundia ancillantis necessitas quum trucem dominum auras omnes plausuum publicorum ventosa popularitate captantem mendax adfentatio titillabat, quum GRA-

TIAS AGEbant DOLENTES, & tyrannum non prædicasse tyrannidis accusatio vocabatur. LATIN. PACAT, Panegyri. Theodos. Cap. 2.

MEM.
VIII.

furent traités comme en ayant voulu imposer au Prince. Il en couta la vie à l'un, & Romanus se vengea si cruellement de la Cité & de tous les Citoyens qu'il soupçonna d'avoir eu quelque part au Décret, que l'historien, qui raconte au long cette affaire dit (1), que *la Justice même pleura les maux que les Tripolitains souffrirent à cette occasion.*

Sous le regne d'un Prince qui donne un tel exemple en montant sur le trône (la Députation des Tripolitains se fit la première année de Valentinien I.), qui auroit osé proposer dans le Conseil Général d'une Province ou d'une Cité, quelque Décret contre les Officiers du Prince? Sur-tout si, par d'autres exemples, l'on savoit que ce Prince, naturellement sévère, loin de suivre à l'égard des Gouverneurs de Province & des Commandans des Troupes, son penchant à la sévérité, fermoit souvent l'oreille aux plaintes qui se portoient contre eux (2), ne vouloit pas seulement faire examiner s'ils pilloient les peuples (3), & par-là laissoit un libre cours aux vexations qui alloient toujours en augmentant; pendant que d'un autre côté, il punissoit rigoureusement les fautes legeres des Subalternes (4), & que quand il apprenoit que les Gouverneurs de Province étoient d'une rigidité extrême, il s'en félicitoit publiquement, disoit qu'il avoit en eux des Lycurgues & des Cassius, appuis de la Justice, & les exhortoit fréquemment, par ses Lettres, à ne rien relâcher de leur sévérité dans les plus petites choses (5). Ce sont là tout autant de traits du portrait qu'ont laissé les Historiens de Valentinien.

Ce

(1) Ad Tripoleos Africanæ provinciæ veniamus ærumnas, quas, ut arbitror, Justitia quoque ipsa deflevit. AMMIAN. MARCELLIN. Lib. 28. p. 377.

(2) Potiorum Ducum flagitia progredi sinebat in majus, ad quærelas in eos motas aliquoties obfuscescens. ID. Lib. 30. pag. 432.

(3) καὶ ἔτε τὰς ἀρχοντας ἡδε-

λεν ἐξελέγειν, εἰ χέρδας ἀπέχονθαι. ZOZIM. Hist. Lib. 4. Cap. 16.

(4) Severus in gregarios, remissior in majores fortunas verbis asperioribus increpandas. ID. *ibid.*

(5) Judices nunquam consultò malignos elegit, sed si semel promotos agere didicit immaniter, Lycurgos invenisse se prædicabat & Cassios columna justitiæ præfata:

Ce Prince fentit néanmoins, même avant d'avoir découvert qu'il avoit été trompé par les amis de Romanus, & connu par là l'énorme injustice faite aux Députés des Tripolitains; il fentit, dis-je, combien il étoit important d'assurer aux Conseils des Cités la liberté de faire parvenir à l'Empereur les Décrets, tels qu'ils avoient été couchés dans l'assemblée. Ce fut probablement cette raison qui le détermina à donner, l'an 364, l'Edit rapporté ci-dessus, par lequel renouvelant la Loi de Constantin le Grand, qui, sans doute, avoit été enfreinte par les Gouverneurs de Province, il ordonnoit que les Décrets des Cités seroient présentés au Préfet du Prétoire, en leur entier, & sans rien y ajouter ni corriger.

MEM.
VIII.

Mais Valentinien pouvoit-il se flater que ceux à qui il confieroit les gouvernemens, seroient plus scrupuleux sur l'obéissance qu'ils lui devoient & sur la justice qu'ils devoient aux peuples, que ne l'avoient été les Gouverneurs & les Préfets du Prétoire, depuis la publication de la Loi de Constantin? L'idée que l'histoire laisse des Ministres & des Magistrats du premier ordre dont Valentinien se servoit, donne lieu de croire qu'ils étoient infiniment intéressés à prévenir que ce Prince ne fut informé de leurs injustices, par de fidèles relations de l'état du peuple de chaque Cité. Les peines que cet Empereur fut réduit, cinq ou six ans après qu'il eut donné l'Edit dont nous parlons (1), à mettre en œuvre contre les Gouverneurs de Province, pour arrêter, par des exemples de sévérité, les concussions de ces Magistrats, sont autant de preuves qu'ils étoient capables de tirer la plus cruelle vengeance de ceux qui auroient osé proposer aux Conseils des Cités d'instruire l'Empereur des vexations qu'elles effuioient. Le silence, que leur imposoit la crainte, eût donc rendu très-inutile l'ordre de laisser en leur entier des Décrets, dans lesquels on n'eût rien osé glisser de désagréable aux

S. 2. Gouver-

prisca : scribensque hortabatur assidue, ut noxas vel leves acerbius vindicarent. ID. *ibid.*

(1) τῶν ἀρχῶν τότε μετιόντων πολλὰς ὡς ἀδικούντας ἐτιμωρήσατο.

ZONAR. pag. 26. La Chronique d'Alexandrie met ces actes de justice de Valentinien dans la Sixième année du règne de ce Prince. C'étoit donc l'an 369.

MEM. Gouverneurs & Préfets du Prétoire, moins encore des plaintes
 VIII. contre leur administration. Pour que l'Edit dont il s'agit eût quel-
 que effet en faveur des peuples, il falloit trouver un moyen de
 mettre en sûreté ceux qui exposeroient leur état, & d'avoir, dans
 chaque Cité, un Officier obligé de le faire. Il y a grande appa-
 rence que Valentinien jugeant que les *Défenseurs des Cités* étoient
 naturellement appelés à cette fonction, il donna, en les en char-
 geant expressement, une étendue à leur office, qu'il n'avoit pas
 auparavant; ce qui a fait dire que cet Empereur l'avoit créé,
 quoique, comme nous l'avons dit, le nom de *Defensores Civi-*
tatum, fut en usage déjà sous les Antonins (a). Il est du moins
 certain que ces Défenseurs étoient chargés sous le regne de Va-
 lentinien, de s'opposer, avec les ménagemens dûs au rang des
 Magistrats, aux injustices des Gouverneurs de Province & de leurs
 officiers; que la défense des opprimés étoit recommandée au Dé-
 fenseur de chaque Cité, & que toutes les Cités des Provinces de
 l'Empire, & conséquemment l'Helvétie, avoient leur Défenseur (1),
 ainsi qu'on le verra dans ce que je dirai sur cet Office, dans le
 Mémoire concernant divers Magistrats de l'Helvétie sous la domi-
 nation de Rome.

(a) Voyez
 ci-dessus
 pag. 55.

Des Subalternes sont de foibles obstacles à l'autorité d'un Su-
 périeur, de qui ils ont beaucoup à craindre ou à espérer. D'un
 autre côté, les Peuples abusent aisément des libertés extraordi-
 naires qu'on leur accorde. Depuis l'Edit de 364, les Conseils des
 Cités mirent apparemment dans les Décrets qu'ils adressoient à
 l'Empereur, bien des choses qu'elles n'auroient pas dû y faire en-
 trer, ou qui déplaisoient à la cour. Nous voyons au moins qu'en
 382, l'usage ancien de faire passer ces Décrets sous les yeux du
 Préfet

(1) Une seule Loi de Gratien, Va-
 lentinien & Theodose, prouve ces trois
 choses. Elle renferme en termes généraux
 les devoirs des Défenseurs de toutes les
 Provinces. *In Defensoribus universarum*
Provinciarum (dit-elle) *erit administra-*
tionis hac forma. Ensuite parlant au Dé-

fenseur auquel elle est adressée, elle
 lui enjoint, pour premier devoir, de
 s'opposer aux vexations des Magistrats :
Officialium insolentiae & Judicum proca-
citati (salva reverentia pudoris) occurras.
 L. 4. Cod. de Defensor. Civitat.

Préfet du Prétoire, pour qu'il jugeât s'ils devoient être envoyés MEM. tels à l'Empereur, & qu'il n'envoîât que ceux qu'il approuveroit, VIII. avoit été rétabli. Car Gratien, Valentinien & Théodose écrivoient le 27. Mars de cette année-là, à Severe, Préfet du Prétoire d'Afrique (1): *Quelque Cité que ce soit qui veuille nous envoyer des Députés, laissez lui en la liberté; mais examinez ses demandes, pour qu'elles nous parviennent quand vous les aurez corrigées & approuvées.* Mais il faut que quelques Magistrats eussent donné sur ce point d'énormes atteintes à la juste liberté des peuples, puisque, dans le mois suivant, ces mêmes Empereurs ôterent, aux Préfets du Prétoire même, le pouvoir d'examiner les demandes des Conseils de Province au Prince, & à plus forte raison d'y faire des corrections, ou d'en retrancher quelque article, jusques-là qu'ils ne feroit plus permis aux Magistrats d'exiger que ces Décrets leur fussent communiqués. L'Edit de ces Princes a été rapporté ci-dessus. Ils trouverent bon de l'adresser à tous leurs Sujets des Provinces de l'Empire. Les Conseils de quelques Provinces en abusèrent, suivant toute apparence, au point que la prudence voulut qu'ils fussent remis à cet égard sous la règle à laquelle ils étoient auparavant soumis, avec la modification cependant, que bien que les Décrets des Assemblées Provinciales dussent être examinés à l'Audience du Préfet du Prétoire, ce Magistrat ne pouvoit toucher à aucun article, ni décider d'aucun, mais devoit en renvoyer la décision à l'Empereur; „ afin „ que (disent Valentinien II. Théodose & Arcadius, dans le Rescript qu'ils adresserent sur ce sujet à *Principius*, Préfet du Prétoire d'Italie, au mois de Novembre 385 (2)) quand, „ selon

S 3

(1) Quæcunque Civitas Legatos ad Sacrarium nostrum voluerit ordinare, libera ei tribuatur facultas: ita tamen ut a te probata atque eliminata desideria perferantur. L. 8. Cod. Th. de Legat. & Decret.

(2) In Auditorio quidem Celsitudinis tuæ universa tractentur, sed ita ut nullum finem capiat ordo gestorum, inliba-

taque rerum decisio singularum nostro auditui sententiæque servetur: ita, ut deinceps Excellentia tua, cum in Consistorio mansuetudinis nostræ secundum consuetudinem ex Decretis petitiones Legatorum de nostris scriniis recitantur, motum proprii arbitrii ratione decursa sententiis, quas pandimus, referat. L. 10. Cod. Th. eod.

MEM. „ selon la coutume , les demandes des Députés , tirées des Décrets
VIII. „ dont ils seront porteurs , devront être lues dans notre Conseil ,
„ Votre Excellence puisse en dire sa pensée , & rapporter ensuite
„ ce que nous en aurons ordonné.

Theodose I. confirma sept ans après (l'an 392) , l'autorité rendue aux Préfets du Prétoire par l'Edit de Valentinien II. Il déclara aussi en même tems , qu'aucun Magistrat ordinaire ou Inférieur à ces Préfets , ne pourroit ainsi examiner les Décrets des Assemblées Extraordinaires des Provinces ; reservant de même à l'Empereur seul le pouvoir d'ordonner sur chaque Article de ces Décrets (1).

Honorius suivit la maxime de son Pere , sur ce point. On le voit par la Loi qu'il adressa en 408 à Anthemius Préfet du Prétoire d'Orient (2). Il s'y reservoit à lui seul le pouvoir d'accorder aux Peuples les soulagemens qu'ils demanderoient.

La dernière Loi qu'on a là-dessus est de l'an 416. Theodose le Jeune l'adressa à Monaxius Préfet du Prétoire d'Orient. Elle confère à ce Préfet un pouvoir que ses prédécesseurs n'avoient point eu , savoir , celui d'arrêter les Députations , & de les empêcher , s'il le trouvoit bon , de se rendre à la Cour (3). Mais cette Loi ne regardoit que les Assemblées de la Cité d'Alexandrie & les Députations qui s'y ordonnoient. Les troubles dont cette grande Ville venoit d'être agitée par les entreprises de l'Evêque Cyrille contre l'autorité du Préfet Imperial Oreste , avoient donné lieu à plusieurs députations à l'Empereur. Elles firent sentir à ce Prince la nécessité de prendre des précautions particulieres contre les esprits remuans & séditions dont Alexandrie étoit remplie. La Loi de

(1) L. 12. Cod. Th. eod. & L. 5. Cod. Just. eod. tit.

(2) Omnium Legationum Provincialium instructiones apud Sublimitatem tuam actis legi pensarique precipimus , ut quæ digna nutu vel indulgentia nostræ Clementiæ probabuntur , eligere atque referre ad nos sublimitas tua non ambigat. Nam remedia fessis quibusque necessaria

nostro arbitrio decernentur. L. 14. Cod. Th. eod. tit.

(3) Ut ejus (Præfecti Augustalis Alexandrini) relatione tuis virtutibus intimata , & sub examine tuo perpenſa , venire nec ne Legati debeant , ordinetur : nulla penitus legatione libera committenda. L. 15. Cod. Th. eod.

de Theodose ne fut pas un Edit général : l'Egypte seule étoit M E M.
l'objet des règles que ce Prince y prescrivit aux Conseils Géné- VIII.
raux de cette Nation (1). Ainsi les Assemblées des autres Pro-
vinces de l'Orient & de l'Occident continuerent à se tenir, & à
suivre, par rapport à leurs Décrets, la Constitution de l'Empe-
reur Honorius de l'An 408, qui soumettoit ces Décrets à l'exa-
men des Préfets du Prétoire, dans le Département desquels se
trouvoit la Province.

Pour ce qui concernoit les Gaules en particulier, bien que
l'Edit du même Empereur, qui ordonna l'Assemblée des Sept Pro-
vinces à Arles en 418, ne dise point quel sera le pouvoir du
Préfet du Prétoire par rapport aux Décrets qu'elle feroit; il n'y
a pas lieu de penser qu'Honorius fut là-dessus dans d'autres idées
qu'en 408. Ordonnant que l'Assemblée se tiendrait sous la pré-
sidence du Préfet, ce Prince marquoit assez par là, que le Préfet
devoit être informé de tout ce qui s'y traiteroit, & diriger les
délibérations.

*VI. Des Assemblées Générales de la NATION HELVÉTIQUE
& de chacune de ses Cités, depuis l'établissement des BOUR-
GUIGNONS dans l'Helvétie, jusques à la conquête du Pays
par les Rois des Francs.*

Ce fut dans ce Cinquième Siècle que les Nations Germaniques
commencerent à avoir des établissemens fixes dans les Gaules. Je
ne parlerai des Provinces dont l'Helvétie ne faisoit point partie,
que pour établir les principes, qui, à défaut de preuves expresses
& particulieres, doivent diriger nos conjectures touchant les Assem-
blées Générales de la Nation, & celles de chaque Cité des Hel-
vétien depuis qu'ils furent soumis aux Rois des Bourguignons &
ensuite aux Rois des François.

A moins qu'une Nation ne refuse avec une obstination téméraire
de

(1) Voyez le Commentaire de Jaq. Godefroy, tant sur cette Loi 15. que
sur la 42. du même Code Theodosien, TIT. de *Episcop.*

MEM. de reconnoître pour maître le Conquérant qui l'est du pays par
VIII. les armes ; à moins même que cette obstination ne soit une suite
de la Constitution de la Nation , & qu'en lui laissant cette constitution , le Conquérant n'ait à craindre la continuation de ses influences contre lui , il n'en vient point à renverser entièrement cette constitution , sur les articles les plus intéressans pour la Nation : il n'en confond pas tous les ordres : il n'ôte pas aux principaux les distinctions & les privilèges , dont ils jouissoient sans opposition sous le précédent gouvernement ; sur-tout si la forme de ce gouvernement n'a rien en elle-même de contraire à celle du Peuple conquérant. De tels changemens ne doivent donc jamais se présumer. Ceux qui prétendent que le vainqueur en a fait chez ses nouveaux sujets, n'en doivent être crus que sur de bonnes preuves de fait.

Ce n'est pas sur ces principes tirés de la nature & des saines maximes de l'art de régner , justifiés par les exemples dont l'histoire ancienne & moderne sont pleines, qu'on a raisonné pendant bien longtemps pour se faire une idée de l'état des Gaules après la révolution , qui les fit perdre à l'Empire Romain , & passer sous la domination de divers Princes Germains. Supposant d'abord que ces Princes n'y eurent d'établissement que par la force , que leur seul titre fut le droit de conquête , & qu'une férocité pour qui rien n'étoit sacré , & qui n'écoutoit aucune règle d'humanité , ni de prudence , les portoit à tout bouleverser dans les pays où ils demeuroient vainqueurs ; on se figuroit que la constitution des Etats qu'ils formerent dans les Gaules , fut toute entière de leur institution , sans qu'ils laissassent aux Gaulois aucuns des usages dont la nation avec constamment jouï , soit qu'ils y eussent été introduits , ou simplement autorisés par les Romains. On croioit que les Gaules prissent à cet égard une face si différente de celle qu'elles avoient auparavant , qu'il n'y resta pas un vestige de leur ancienne constitution. On en faisoit une nouvelle Germanie , parfaitement ressemblante , pour le gouvernement , à celle d'où sortoient les Peuples à qui l'on attribuoit cette métamorphose.

Ces inférences n'étoient pas plus justes que le principe d'où on les tiroit. D'exactes recherches dirigées par les règles d'une judicieuse

dicieuse critique, ont enfin appris, que ce fut par des Traités avec les Empereurs que les Visigots & les Bourguignons devinrent les maîtres des Provinces des Gaules sur lesquelles ils régnerent. Le premier titre des Francs n'est pas si certainement connu. Mais, en supposant même qu'ils furent purement conquérans, il n'en resulteroit pas encore, qu'ils renversèrent absolument l'ancienne constitution des Provinces dont ils se rendirent maîtres. En effet, on fait par l'histoire incontestable, qui nous en reste, qu'ils ne furent de long-tems assez puissans pour n'avoir rien à craindre du desespoir auquel se livrent aisément de nouveaux sujets, dont on change entièrement la condition, lors même que le changement est avantageux à la généralité. Chefs d'une ou deux Tribus seulement, les Princes Francs avoient besoin de la plus grande prudence, pour se conserver les petites acquisitions qu'ils faisoient l'une après l'autre, fort enviées même des Tribus voisines. De grands ménagemens pour les Peuples étoient le seul moyen de conserver ces conquêtes, & de parvenir à les étendre. Ils ne les auroient jamais gardées, si les nouveaux sujets n'eussent pas trouvé sous leur gouvernement des douceurs qui les y attachassent, beaucoup plus intéressantes que les biens dont ils jouissoient encore sous la domination Romaine. Ces Peuples auroient-ils hautement désiré d'avoir les Francs pour maîtres, plutôt que de demeurer sous le joug de Rome, s'ils n'eussent pas été assurés, que loin de se voir priver des privilèges que les Empereurs leur avoient toujours laissés, ils trouveroient chez leurs nouveaux Souverains des Protecteurs de leurs libertés, de l'ordre public, & de la justice? Les Historiens Gaulois, & par conséquent Romains de cœur, si le gouvernement de Rome eût contribué comme il le devoit au bonheur des Gaules, n'ont point laissé ignorer les vœux que faisoient leur compatriotes pour qu'ils devinssent sujets des Francs. Grégoire de Tours rapporte, que tous les Auvergnats le souhaitoient ardemment, tant ils aimoient les Francs (1). Il dit du reste des Gaules, qu'un grand nombre

MEM.
VIII.

Tom. II

T

de

(1) Omnes eos (*Arvernos*) ut regnarent (*Franci*) amore desiderabili cupisse. *Hist. Lib. II. Cap. 25.*

MEM. de leurs habitans le desiroient de même (1). Salvien, Prêtre
VIII. de Marseille, contemporain de la revolution, rendant raison de
ce que les Gaulois des plus qualifiés par les lumieres comme par
la naissance, se jettoient en foule entre les bras des *Barbares* (nom
général par lequel il designoit les Peuples Germains répandus dans
les Gaules) dit, *qu'ils cherchoient chez ces barbares l'humanité
Romaine, parce qu'ils ne pouvoient plus supporter la barbare in-
humanité des Romains* (2), & qu'ils aimoient mieux essuier l'in-
commodité de vivre parmi des Peuples, dont les mœurs, les usa-
ges, la Langue & les habits différoient des leurs, que les cruel-
les injustices des Romains. Il étoit donc tout naturel que les Gau-
lois de tous les ordres desirassent de devenir sujets des Barbares,
& que ceux qui avoient déjà cet avantage, craignissent infiniment
de retomber sous la domination de Rome. Le même Salvien as-
sure aussi que les vœux de ces Peuples étoient réunis là-dessus
(3): l'auroient-ils jamais été, s'il en eût dû coûter aux princi-
paux de la Nation l'une des prérogatives dont ils devoient être le
plus jaloux, vû le relief qu'elle leur donnoit dans la Province, &
l'influence qu'elle leur conservoit dans le gouvernement?

C'étoit sur-tout par les impôts & par la cruelle injustice de
ceux qui les exigeoient, que les Gaulois étoient excédés. Ils se
plaignoient hautement que ces Exakteurs fouloient aux pieds les
Loix de l'Empire, par les impositions dont ils chargeoient les Peu-
ples, sans ordre de l'Empereur, & qu'ils exigeoient avec la plus
inhumaine avidité pour s'enrichir, non par les voyes prescrites dans
les

(1) Multos tum ex Galliis Francos dominos summopere cupivisse. I d. ibid. Lib. II. Cap. 30.

(2) Multi eorum (Gallorum) & non obscuris natalibus editi, & liberaliter instituti, ad hostes fugiunt, ne persecutionis publicæ afflictione moriantur; quærentes scilicet apud barbaros Romanam humanitatem, quia apud Romanos barbaram inhumanitatem ferre non possunt. Et quamvis ab his, ad quos confugiunt, discrepent ritu, discrepent lingua, ipso etiam, ut ita dicam, corporum atque

induviarum barbaricarum fœdore diffentiant; malunt tamen in barbaris pati cultum dissimilem, quam in Romanis injustitiam favientem. De Gub. Dei. pag. 90.

(3) Unum illic Romanorum omnium votum est, (ce sont les Gaulois que Salvien nomme Romains, pour les distinguer des Germains) ne unquam eos necesse sit in jus transire Romanorum. Una & consentiens illic Romanæ plebis oratio, ut liceat eis vitam, quam agunt, agere cum barbaris. I d. ibid. pag. 95.

les Loix de Theodose, mais suivant des Loix faites par un Roi des Visigots (1). C'est ce qu'on voit dans les Lettres de Sidonius Apollinaris. Entr'autres par celles où il donne le caractère, & décrit les vexations d'un Seronatus, qui pilloir ainsi les Provinces (2). Faut-il s'étonner après cela si les Gaulois préféroient, comme le dit Orose (3), de vivre parmi les Barbares dans la pauvreté, mais en liberté, aux angoisses auxquelles ils étoient réduits sous les Romains par les impôts.

Nous venons de voir que les Ecrivains de ces tems-là ne donnent pas une idée plus favorable de l'humanité des Gaulois leurs Compatriotes, que des Germains; qu'on vivoit même parmi ceux-ci plus en sûreté sous la protection des règles de la justice, qu'entre les premiers qui les violaient sans mesure. Mr. l'Abbé du Bos a avancé (4) que de toutes les Nations Germaniques, qui habitoient le voisinage des Gaules, les Francs étoient celle qui avoit le plus de liaison avec les Romains. On ne sauroit contester le fait. Mais ce que cet Auteur ajoute tout de suite, & apparemment comme l'effet de cette liaison, que *les Francs étoient de toutes ces Nations la moins barbare*; ne peut être admis, si les Bourguignons sont compris dans le parallèle. Les Historiens François qui ont travaillé exprès à donner une juste idée du caractère des Francs, reconnoissent, que *leur valeur avoit quelque chose de féroce* (5): ils conviennent que Clovis, qui se rendit maître d'une si grande partie des Gaules, & fonda la Monarchie François, *sacrifioit tout à une politique sanguinaire* (6). Mais ils ont aussi observé, que *pour être féroce, ce Prince n'en étoit pas moins habile*; que *ses intérêts régloient toujours sa cruauté*; qu'il

T 2 *savoit*

(1) C'est ainsi que j'entens avec Savaron (*in not. ad Sidon. Apollin. Lib. II. Ep. 1.*) ces paroles de l'Evêque d'Autvergne parlant de Seronatus: *Leges Theodosianus calcans, Theodoricianasque proponens, veteres culpas nova tributa perquirat.*

(2) Voyez Sidon. Apollin. *Lib. II. Ep. 1. Lib. V. Ep. 13. & Lib. VII. Ep. 7.*

(3) Ut inveniantur inter eos (bar-

baros) quidam Romani, qui malint inter barbaros pauperem libertatem, quam inter Romanos tributariam sollicitudinem sustinere. *Lib. VII. Cap. 41.*

(4) Histoire de l'Etablissement de la Monarchie François. *Liv. I. Ch. 17.*

(5) Mr. l'Abbé Le Gendre, *Mœurs & Coutumes des François.* p. 6.

(6) Id. *ibid.* pag. 39.

MEM. *savoit être clément & doux quand il falloit , & que rarement le*
 VIII. *tempéramment l'emportoit-il sur le dessein.* Ils ont remarqué en particulier (1) que „ Clovis n'eut pas plutôt conquis la Gaule , „ que pour gagner l'affection & l'estime de ses habitans , il em- „ brassa leur religion , & *les laissa vivre selon leurs mœurs , & „ eut soin de leur faire une justice exacte.* Enfin le savant qui a percé avec le plus de sagacité les tenebres dont les ressorts mis en œuvre par ce Roi des Francs , pour établir & étendre la Monarchie qu'il forma , avoient été couverts jusques à nous , a remarqué , que l'événement qui contribua peut-être le plus après le Bapême de Clovis à l'établissement de cette Monarchie , fut le Consulat que ce Prince obtint de l'Empereur d'Orient , & qui fut reconnu par les Romains des Gaules. *Il les gouverna ensuite ,* ajoute cet Auteur, Mr. l'Abbé du Bos (2) , *en cette qualité , avec autant de pouvoir qu'il en avoit sur les Francs , en qualité de leur Roi.* C'est-à-dire , que comme ce Prince n'avoit proprement de titre de commandement légitime sur les Gaulois , pour les affaires Civiles , que celui de *Consul* , il se garda sans doute d'ôter à la Nation les Assemblées , dont l'usage étoit non-seulement autorisé , mais même ordonné par les Loix , comme nous l'avons vû dans l'Edit d'Honorius. Aussi verrons nous sur le gouvernement des Francs en Bourgogne , que ces Assemblées s'y tenoient comme auparavant.

Enfin une étude attentive de l'histoire des Siècles dont il s'agit , convainc de la vérité de tout ce qu'a posé Mr. l'Abbé du Bos dans les termes qui suivent (3). „ L'Idée générale qu'on doit „ se faire de l'état des Gaules sous Clovis & sous le règne de „ ses Fils , & de ses Petits-fils , c'est qu'au premier coup d'œil , „ cet Etat paroissoit à peu près le même qu'il avoit été sous Honorius & sous Valentinien III. Le plus notable changement „ qu'on put remarquer dans cette grande Province de l'Empire , „ où l'on étoit accoutumé depuis long-tems à voir des troupes „ Barbares

(1) I D. *ibid.* pag. 19. (2) Histoire de la Monarchie Franç. *Liv. V. Ch. I.*
 (3) *Ibid.* *Liv. VI. Ch. 8.*

„ Barbares en possession de Quartiers stables , & des Officiers bar- MEM.
 „ bares dans tous les Emplois militaires ; c'étoit d'y voir un Prin- VIII.
 „ ce Etranger exercer les fonctions non-seulement de Maître de
 „ la Milice , mais encore celle de Préfet du Prétoire , ceux de sa
 „ Nation entrer dans les Emplois Civils , & le même Officier
 „ exercer à la fois un Emploi Civil & un Emploi Militaire ”.

En qualité de Préfets du Prétoire ces Barbares présidoient donc aux Etats Généraux des Gaules , avant qu'ils en devinssent les Souverains. Quel effet n'auroit pas produit contr'eux dans le cœur des Gaulois , l'abrogation de cette Assemblée , & des particulières des Provinces , & des Cités , qui nommoient les Députés dont elles devoient être composées , si les Rois Francs les eussent interdites après même que quelques-uns d'eux y avoient ainsi présidé pour les Romains ?

„ Quant au reste (poursuit Mr. du Bos) la face du pays étoit
 „ la même. Les Evêques gouvernoient leurs Diocèses avec la
 „ même autorité qu'ils avoient eue avant que les Francs fussent les
 „ maîtres des Gaules. Tous les Romains continuoient à vivre
 „ suivant le droit Romain. On y voioit les mêmes Officiers
 „ qu'auparavant en chaque Cité. On y levoit les mêmes imposi-
 „ tions ; on y donnoit les mêmes spectacles ; en un mot , les
 „ mœurs & les usages y étoient les mêmes , que dans les tems
 „ où l'on y obéissoit aux Souverains de Rome.

Ce Savant Auteur n'a pas borné à cette idée générale les lumières qu'il a répandues sur l'état des Gaules en ces tems-là. Il a montré dans un Chapitre exprès (1) , que chaque Cité avoit conservé son Sénat , & sa Milice , & que ces Sénats avoient été maintenus dans leurs principaux droits. Il a prouvé que les Cités se faisoient quelquefois la guerre les unes aux autres , & qu'elles se lioient entr'elles par des Confédérations , sans que les Rois Mérovingiens leur en fissent un Crime d'Etat (2). Il a de plus fait voir , que les Cités qui exerçoient sous les Romains la Justice Criminelle & Civile , ont constamment sou- tenu

(1) Liv. VI. Ch. 11.

(2) Lib. VI. Ch. 12.

MEM. tenu & justifié, qu'elles en étoient en possession dès avant la fondation de la Monarchie Françoisse (1).

Mr. Mascou, à qui l'on doit la belle Histoire des Nations Germaniques, si peu connues avant qu'il eut mis par ce travail, qui demandoit tout son profond savoir, le commun des lecteurs en état de suivre chacun de ces Peuples dans toutes les Régions de l'Europe de l'Asie & de l'Afrique où ils ont porté leurs conquêtes; Mr. Mascou, dis-je, n'est pas dans des idées différentes de celles de Mr. du Bos sur le point dont nous traitons. Après avoir dit, parlant de la Révolution arrivée dans les Gaules sous Clovis, que les Provinces avoient beaucoup souffert de ces guerres; ce Savant, pour faire sentir que les Peuples en avoient été bien dédommagés par les avantages qui leur en revinrent, fait cette observation; „ Si d'un côté de grands services pouvoient, „ sous la domination Romaine, porter des sujets d'un mérite distingué jusques sur le trône, ou à des dignités, dont les Rois „ mêmes ne dédaignoient pas d'être revêtus; d'un autre côté „ (2), *les Germains apportèrent la liberté, dont tout le Peuple „ devoit ressentir l'avantage: De là vint, poursuit-il, que les „ Rois prirent conseil des Assemblées du Peuple, ou des Etats du „ Pays*”. Etant ainsi appelée sous la domination des Francs à servir de Grand Conseil au Prince pour les affaires d'Etat & de Justice même dont l'objet étoit important à la Nation, cette Assemblée

(1) La connoissance des Droits dont jouissoient ainsi les Cités à tous ces égards, encore sous les premiers Successeurs d'Hugues Capet, comme le dit le même Mr. du Bos, fait comprendre que celles qui usèrent de la même liberté dans les Siècles suivans, tant en Allemagne qu'en d'autres Parties de l'Empire d'Occident, ne crurent point manquer par là à l'obéissance qu'elles devoient à leurs Souverains. Cette observation seule fournit une réponse décisive à tout ce qu'on a objecté à la Confédération des Cantons, qui affermit au Quatorzième Siècle les fonde-

mens de la liberté dont la Nation Helvétique devoit jouir sous l'Empire Germanique; liberté dont elle a usé avec tant d'équité & de sagesse, qu'elle en a mérité la plus parfaite indépendance par les suffrages de l'Assemblée de tous les Grands Etats de l'Empire.

(2) So führten hingegen die Teutschen jetzt die Freyheit ein, derer sich das gantze Volck zu erfreuen hatte. Hieraus ist entsprungen, das die Könige in den Langes-Verfamlungen sich Rathes erholet. *Gesch. der Teusch. Lib. X. §. ult.*

blée vit assurément étendre l'autorité des États qui la composoient, beaucoup au delà des bornes dans lesquelles étoient renfermées les matieres de ses délibérations, sous la domination Romaine. MEM. VIII.

Si nous jugeons de l'effet de la révolution qui causa ce changement sur les Provinces qui tombèrent en partage aux Bourguignons, par ce qui arriva aux parties des Gaules, dont les Francs se rendirent les maîtres, nous en concluons d'abord en général, que les sujets des Bourguignons ne furent pas traités moins favorablement aux mêmes égards. Pourroit-on le penser autrement, sachant positivement que ce fut par des Traités, & non par les armes, que les Bourguignons obtinrent ces Provinces ? Or quand les Romains donnoient ainsi aux Barbares une Province, *les premiers prétendoient, autant qu'on en peut juger par l'histoire, ne la leur donner que comme à des Sujets, pour y habiter avec les naturels du pays, en partager les terres avec eux, & donner des Sujets à l'Empire.* Cette remarque de Mr. de Tillemont (1), adoptée par Mr. du Bos, est le fondement sur lequel ce dernier a écrit ce qui suit : „ Plus on fait reflexion (2) aux circonstances de l'établissement „ de la Monarchie Françoisse & des autres Monarchies fondées „ durant le Cinquième Siècle sur les debris de l'Empire Romain, „ plus on est persuadé que les Empereurs en donnant des Quartiers „ à un Corps de Barbares dans le plat pays d'une Cité, ne prétendoient pas lui abandonner la Souveraineté de ce district, ni „ même lui donner le droit de s'y ingérer en aucune maniere „ dans le gouvernement civil. Il paroît que les Empereurs exceptassent ordinairement les Villes Capitales de la Cité où ils „ donnoient des Quartiers aux Barbares, des lieux où ces barbares „ res

(1) Histoire des Empereurs. Tom. V. pag. 641.

(2) Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Françoisse. Liv. II. Ch. 6. Mr. de Ludewig a prouvé au long, dans son Histoire de Justinien (*Vita Justiniani Magni*, Cap. VIII. §. 114. seq.) imprimée en Hall en Saxe en 1731. que les Rois Ostrogots, Visigots, Sueves, Francs & Bourguignons ne tinrent originairement

les terres que les Empereurs leur accorderent, que sous la dépendance & comme des portions de l'Empire de Rome & de Constantinople : nous dirions en parlant le langage établi depuis, qu'ils ne possédoient ces terres que comme Vassaux de l'Empire, jusqu'à ce que les Empereurs leur aient cédé ces Provinces en Souveraineté.

MEM. „ res pourroient tenir garnison. C'étoit le moyen le moins mau-
 VIII. „ vais d'assurer l'effet des Conventions qui probablement se fai-
 „ soient dans ces sortes de cas entre les Barbares & les Empereurs,
 „ & suivant lesquelles le Sénat de la Cité où l'on avoit donné les
 „ Quartiers, devoit demeurer en possession pleine & entiere de
 „ l'administration de la Justice & de la Police.

Quoique Guillimann fut dans des idées tout opposées à celles de Mr. du Bos sur la façon dont les autres Barbares traitèrent les anciens habitans des Gaules, il observa cependant que les Bourguignons ne bouleverserent point la constitution des pays qui leur tomberent en partage. „ Les Bourguignons, *dit-il* (1), ayant conquis le „ pays qu'ils nommerent de leur nom *Petite Bourgogne*, ils n'en „ chasserent, ni ne détruisirent d'aucune autre maniere les Ducs, „ les Comtes, & les Militaires Romains, comme firent dans ce „ même tems les autres Nations Barbares dans les contrées dont „ elles s'emparèrent; au contraire les Bourguignons associèrent à „ leur Etat & au commandement les Gaulois leurs nouveaux Su- „ jets, quoi qu'ils se les fussent acquis par les armes, ou sans „ condition: ils leur firent part des honneurs & des Emplois du „ Royaume, qu'ils leur conferèrent indifféremment comme à des „ sujets de la Nation victorieuse, à laquelle il ne reserverent au- „ cune prérogative, voulans qu'elle fut en parfaite égalité avec „ la vaincue, pour remplir la Magistrature de Justice & de Poli- „ ce: Modération mémorable dans un vainqueur, & dont la Re- „ nommée a rarement des exemples à publier.

L'Historien doit sans doute aux actes d'une vertu peu commune
 le

(1) Cum denique Burgundi Sequanos, Aeduos & eam Helvetiæ partem, in qua etiam Vindonissence Castrum, quamque suo nomine ad cæterorum comparationem, Burgundiam Minorem dixere, armis occupavissent, non illi, ut aliæ eodem tempore barbaræ & feræ, aliis in regionibus gentes & nationes, Romanos Milites aut Duces, & Comites expulerunt, aut ex radicibus exciderunt, sed

potius in regni & Reipublicæ societatem, & communionem quantumvis victos, aut deditos, adsumpsere, omniaque adeo munera, & officia promiscua, & paria utrumque inter se esse voluerunt, nec alterutram, absque altera, gentem præesse, aut judicare, rara, & memorabili gentis victricis modestiæ fama & laude. GUIL-
 LIMAN. Habsburg. L. II. Cap. 2.

le tribut des éloges qu'ils méritent. Mais il n'est obligé de payer MEM. ce juste tribut, qu'après s'être parfaitement assuré des circonstan- VI II. ces, qui décident du degré de mérite qui doit être attribué à ceux de qui ces actes partent. Quelque bonne que soit une action en elle-même, elle ne doit pas valoir un grand éloge à son auteur, s'il n'a falu pour la faire qu'une vertu très-ordinaire. Guillimann ne pouvoit passer sous silence la modération avec laquelle les Bourguignons en usèrent envers les Gaulois dans le pays desquels ils furent placés. Mais avant de décerner à cette modération l'honneur d'une générosité presque sans exemple, il falloit s'assurer qu'elle n'étoit pas le simple acte de justice qui empêche d'attenter aux droits d'autrui, dans les circonstances où l'on pourroit le faire impunément. En ce dernier cas une légère approbation est toute la louange due au plus bas degré de vertu commune, qui suffit pour retenir la concupiscence. Les plus grands éloges ne récompensent qu'imparfaitement une rare générosité. Pour mesurer sur ces justes principes les louanges dues aux Bourguignons de ce qu'ils ne renversèrent pas la constitution des Provinces, où ils obtinrent un établissement, Guillimann n'avoit qu'à suivre la bonne voye sur laquelle il avoit été. Elle auroit conduit à des preuves décisives, que les Bourguignons n'auroient pu sans violer des Traités sacrés, faire de changement dans l'administration de la Justice ni de la Police de ces Provinces.

Je dis que cet Historien n'avoit pour trouver de telles preuves, qu'à suivre la bonne voye dans laquelle il étoit une fois. En effet, il avoit bien remarqué dans son Histoire de la Suisse (1), que le Comte Constance, qui commandoit dans les Gaules pour l'Empereur Honorius, accorda aux Bourguignons, en confirmation du Traité qu'ils avoient auparavant avec l'Empire, non seulement la possession des terres qu'ils tenoient déjà sur la rive gauche du

Tom. II.

V

Rhin,

(1) In Burgundiones arma & signa convertit (*Constantius Comes*), quos, cum deditionem ante conflictum fecissent, non solum iisdem in Sedibus

confirmavit, sed & in foedus & amicitiam assumpsit. GUILLIMAN. de Reb. Helv. Lib. II. Cap. 8.

MEM. Rhin, mais encore le titre d'Amis & Alliés de l'Empire. Cet ot-
 VIII. troi & les précédens qu'il suppose, étoient les titres primordiaux
 des Bourguignons sur la Province. Joint à la qualité d'Amis &
 Alliez de l'Empire, qu'on a vû, dans mon Cinquième Mémoire,
 qui mettoit les Alliez dans une véritable dépendance de Rome,
 ces titres devoient empêcher Guillimann de donner dans l'idée,
 dans laquelle il étoit sept ans (1) après avoir fait la remarque
 qu'on vient de rapporter, que les Bourguignons avoient conquis
 les Provinces dont ils formerent leur Royaume, & qu'en s'ab-
 tenant d'en changer l'ancienne constitution, ils donnerent un exem-
 ple mémorable de la plus rare modération dans un vainqueur.

Les circonstances dans lesquelles Constance leur accorda ces ti-
 tres, écartent seules tout soupçon que les Bourguignons les tins-
 sent de leur supériorité de forces, ou de la victoire. Ce Général
 avoit ou chassé des Gaules, ou soumis à l'Empire, tous les au-
 tres Barbares. Il n'en vouloit laisser aucun dans ces Provinces qui
 pussent en troubler le repos, ou les enlever aux Romains. Les
 Bourguignons étoient les seuls qu'il n'eut pas encore réduits en l'é-
 tat où il souhaitoit qu'ils fussent. Il tourna donc ses armes con-
 tr'eux. Ils se mirent à la vérité en campagne. Mais pour ne
 point s'exposer aux suites d'une bataille perdue, ils se rendirent
 à Constance sans coup férir, & à discrétion. Guillimann même le
 dit. Ce Général auroit-il après cela livré à des ennemis qui se
 remettent à sa clémence, les sujets de l'Empire, sans stipuler au
 moins, comme on ne néglige pas de le faire lors-même qu'on
 traite d'égal à égal, que les Gaulois, dans le pays desquels il
 leur permettoit de demeurer, resteroient dans tous leurs anciens
 droits? Non moins habile homme d'Etat que de guerre, auroit
 il

(1) Le Livre de Guillimann de *Rebus Helveticis*, fut imprimé à Fribourg en Suisse l'an 1598, & ses *Habsburgiaca* à Milan en 1605. C'est donc apparemment une faute d'impression, qui fait lire dans les *Prolegomena* du *Thesaurus Historiae Helveticae* pag. 14., qu'il n'y eut que

trois ans d'intervalle entre la publication du premier de ces Ouvrages de Guillimann, & celle du dernier. *Anno post Helvetiam editam TERTIO, Domini Sexcentesimo quinto supra millesimum, publici juris fecit* (Habsburgiaca).

il ainsi abandonné des fujets, dont il importoit si fort de conserver l'affection à l'Empire; dans un tems où cette affection étoit presque le seul moyen qu'il restât de le délivrer quelque jour des barbares qui le déchiroient? Pourroit-on présumer qu'un Ottroi par lequel Constance n'accordoit, suivant la maxime constante des Empereurs, que des terres aux Bourguignons, à la charge de les tenir sous la dépendance de l'Empire, & de le défendre contre ses ennemis, emportât une Souveraineté, en vertu de laquelle ces *Hôtes* fussent les maîtres de changer, comme bon leur sembleroit, la condition des Peuples, en renversant la constitution du gouvernement sous lequel ils vivoient auparavant? D'habiles Historiens modernes en ont jugé tout autrement. Ils ont aperçu l'intention & les vues de l'Empereur Honorius dans cette concession. Non-seulement en s'assurant par là que les Bourguignons, qui avoient soutenu Jovinus, n'éleveroient pas d'autre usurpateur, & qu'ils ne se joindroient point aux Visigots, les plus redoutables des barbares des Gaules, l'Empereur se mettoit beaucoup plus en état de défendre ces Provinces; mais il comptoit aussi, (c'est une conjecture de Mr. Mascou (1) bien justifiée par la suite de l'histoire) que les Bourguignons tiendroient lieu de Troupes Romaines sur la frontière qu'ils occupoient, ouverte jusques-là aux Etrangers, & y serviroient de rempart, qui couvriroit les autres Provinces, de ce côté-là. Un Traité qui auroit rendu ces Bourguignons absolument les maîtres du pays, & indépendans de l'Empire, eût assurément été bien contraire aux vues de l'Empereur. Et sans un Traité pareil, de quel droit les Bourguignons auroient-ils exercé sur les Gaulois le pouvoir despotique, dont il faut qu'un Souverain soit revêtu, pour qu'il puisse changer à son bon plaisir le droit Public de ses Etats?

Peut-être Guillimann étoit-il dans l'idée que si ce n'est pas re-

V 2 lativement

(1) Die Römer hoffeten, sie (die *Burgunder*) gleichsam zur Besatzung in selbiger Gegend, die ohnedem bisher den frembden Völkern offen gestanden, und

als eine Vormauer Vor die übrigen Römischen Provintzen zu haben. *Gesch. der Teutsch. Lib. VIII. §. 38.*

MEM. lativement à ces tems-là, que les Bourguignons doivent être envisagés comme possédans leurs Etats par droit de conquête sous les Romains, les guerres qu'ils eurent dans la suite contre l'Empire, les ayant déliés de leurs premiers engagements envers lui, les Provinces dont ils demeurent les maîtres, leur appartenrent par le droit du plus fort.

VIII.

Mais sur quel fondement attribuerait-on à Guillimann, qui possédoit si bien l'histoire, un préjugé auquel celle des Bourguignons ne laisse aucun lieu? Elle ne fait mention que de deux guerres de cette Nation contre les Romains depuis son établissement sur la rive gauche du Rhin. Son Roi Gundicaire les entreprit l'une & l'autre, pour s'emparer d'une plus grande étendue de pays. Ne respectant point les bornes dans lesquelles le Traité qu'il avoit avec l'Empereur le renfermoit, il se jeta dans les terres des Belges (1). Aetius, Général qui commandoit dans les Gaules pour les Romains, le battit. Ce Roi demanda la paix. Il ne l'obtint qu'à la condition de rester dans ses premiers quartiers, où l'Empereur voulut bien le laisser (2). Croiroit-on qu'à cette grace furent ajoutés des droits plus étendus par rapport aux sujets de l'Empire au milieu desquels les Bourguignons furent tolérés, que les droits que ceux-ci y avoient avant leur révolte? Je donne le nom de Révolte à la violation du Traité, dont Gundicaire se rendit coupable par cette Guerre. C'est d'après deux Historiens Contemporains que j'en parle en ces termes. Ils traitent de *Rebellion* (3) l'entreprise des Bourguignons. Il est si peu presumable que des Rebelles défaits soient mis par leur Souverain vainqueur en situation plus avantageuse qu'ils ne l'étoient avant leur attentat, qu'on ne sauroit se figurer sans absurdité que les

(1) La Cité de Metz & celle de Toul.

(2) Voyez Mr. du Bos. *Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Française*. Liv. II. Ch. 6.

(3) Burgundiones, qui rebellaverant,

à Romanis duce Aetio debellantur. IDAT. *Chronic. ad An. Valentin. XII. Anno X. regni Theodosii Burgundiones, qui rebellabant, contra Romanos, a duce Aetio sunt perdomiti.* PROSPER. *Chron. Apud Jos. Scaliger. in Thesaur. Temp.*

les Bourguignons furent mis par ce Traité de paix dans l'indépendance de l'Empire. MEM. VIII.

Ce qu'il y a de bien certain , c'est que , très-mécontents de leur état , ils franchirent une seconde fois les barrières du traité , se souleverent de nouveau , & furent *écrasés* (1) par le même Général Romain l'an 435 ou 436. Gundicaire encore réduit à demander la paix , ne l'obtint pas à une condition aussi douce que la première. L'Empereur voyant que tant que ce Roi , dont la témérité & l'injustice égaloient l'ambition , seroit si voisin du Rhin , il faisoit toutes les occasions de se joindre aux Germains , qui voudroient faire irruption dans les Gaules , prit le parti de l'obliger de passer avec sa Nation plus avant dans la Province Séquanoise , & de répandre les restes de ce Peuple , de là jusques sur les bords du Rhône & de la Saone. Cette transplantation , ou pour mieux dire , cette dispersion des Bourguignons , ne s'effectua qu'environ sept ans après la victoire d'Aetius , & ce qui en fit probablement reculer l'exécution , fut que le Général Romain , croyant , suivant les apparences , de ne pouvoir compter sur les engagemens de Gundicaire , jugea qu'il étoit plus sûr de susciter aux Bourguignons des ennemis , qui achevassent de les détruire. Il porta les Huns & les Alains à attaquer Gundicaire. Ils tombèrent sur l'armée de ce Prince & en firent un tel carnage qu'un Historien écrit que la Nation fut presque entièrement exterminée avec Gundicaire & sa famille (2). Un autre Ecrivain aussi contemporain , réduit la perte des Bourguignons à Vingt mille hommes , sans compter Huit mille Visigots joints à eux (3). Ce dernier attribue à Aetius cette mémorable victoire. C'est surquoi j'ai avancé que les Huns & les Alains , qui la remportèrent , avoient été mis en mouvement par ce Général , qui ne paroissoit point ,

V 3 non

(1) Gundicarium Burgundionum Regem intra Gallias habitantem Aetius bello obtulit. PROSPER. Scalig. *ad An.* 436.

(2) Illum (Gundicarium) Hunni cum populo suo ac stirpe deleverunt. LAT. Jos. Scalig. *ad An.* 436.

(3) Anno XIII. regni Theodosii ab Actio duce & Magistro Militum Burgundionum cæsa XX millia , Gotthorum qui eis auxiliaverunt VIII cæsa sunt. CASIODORII *Chron.*

MEM. non plus que les Romains, dans cette guerre. Mr. l'Abbé du
VIII. Bos convient que le passage de la Chronique de Prosper étant lu
comme les Savans pensent qu'il faut le lire, semble décider que
ce fut sur un ordre d'Aëtius que les Alains attaquèrent les Bour-
guignons & qu'ils les défirent. Mais par rapport aux Huns, sans
parler aussi affirmativement, Mr. du Bos en dit assez pour faire con-
noître qu'Aëtius méditoit la ruine totale des Bourguignons, quoi
qu'il eût traité avec eux. „ Soit, *dit ce Savant* (1), qu'Aëtius
„ leur eut accordé la paix, avec intention de prendre mieux ses
„ avantages pour faire la guerre, soit que le hasard seul l'eut vou-
„ lu ainsi, un an après le Traité, Gundicaire, & tous ceux des
„ Bourguignons, qui suivant les termes dont Prosper se sert, é-
„ toient restés dans les Gaules (*sur la rive gauche du Rhin*)
„ avec ce Roi, furent exterminés par les Huns (2).

Je rapporte ces circonstances pour qu'on juge si les Bourgui-
gnons furent en état depuis ces catastrophes de se faire ménager
par les Romains au point d'en obtenir la Souveraineté des Pro-
vinces, dans lesquelles ils furent obligés de se disperser? C'étoit
beaucoup qu'ils y fussent sur le pied des Gaulois soumis à l'Em-
pire. Aussi le judicieux Schurtzfleisch présumoit que ces restes
des

(1) Histoire de l'Etablissement de la
Monarchie Française *Liv. II. Ch. 9.*

(2) Mr. Mascou, aux idées duquel
j'ai tout le penchant à déferer que peut
donner l'amitié dont il m'honore, & la
confiance due à une rare érudition diri-
gée par une pénétration aussi peu com-
mune, a jugé (*Gesch der Teutsch. Lib.*
IX. §. 27. Not. 2.) que la défaite totale
des Bourguignons par les Huns, fut un
événement de l'année 451, & non de
l'an 436. comme je l'établis avec le P.
Pagi, Schurtzfleisch & Mr. du Bos, pour
ne pas en nommer d'autres. Cette con-
jecture est assurément très-spécieuse. Elle
s'ajuste fort bien, comme le dit Mr.
Mascou, avec ce qu'on lit dans les Ex-
traits de Priscus, & dans Paul le Diacre,
des prétextes dont Attila colora l'invasion

qu'il fit dans les Gaules. Mais on ne
voit pas de possibilité à concilier cette
opinion avec le témoignage de Prosper,
& de Cassiodore. Le premier n'a poussé
sa Chronique que jusques au Sixième
Consulat de Valentinien III. qui tombe
sur l'an. Quatre-cens-quarante-cinq de
l'Ere Chrétienne. Il rapporte la défaite
des Bourguignons, comme ayant suivi
d'assez près le Quinzième Consulat de
Théodose, sous lequel il en parle. C'est-
à-dire, sous l'an Quatre-cens-trente-cinq.
La Chronique de Cassiodore dit sous ce
même Consulat, que *peu de tems après*
Gundicaire Roi des Bourguignons fut mis
à mort par les Huns. Diroit-on d'un
événement éloigné de Seize à Dix & sept
ans du tems dont on parle, qu'il arriva
peu long-tems après (*non diu*) comme
Prosper

des Bourguignons reçurent les conditions que leur imposa probablement l'Empereur pour leur transplantation, avec une reconnaissance qui les attacha sincèrement à l'Empire, à qui ils furent effectivement dès-lors toujours fidèles. Nous ignorons le détail des Articles du Traité. Mais, selon le même Savant (1), il n'est pas douteux, & la chose même l'indique comme la suite de l'histoire, que ce Traité ne portât au moins la clause générale, ordinaire dans les Traités des Romains avec tous les barbares qu'ils reçurent dans les Gaules, que les Bourguignons respecteroient l'Empire, lui seroient fideles, & le serviroient contre ses ennemis. De telles conditions n'emportoient assurément pas dans le stile des Romains l'indépendance de l'Empire, beaucoup moins encore le pouvoir de renverser la constitution des Provinces, & de les traiter en pays de conquête, abandonné à la discrétion du conquérant. L'obligation de se transporter où l'Empereur trouvoit bon de les établir, marquoit si évidemment que l'ottroi des terres qu'il leur y assigna, fut une loi que ce Prince imposa à la Nation dont il dispoit en vainqueur, qu'on ne concevrait point pourquoi les Historiens de la Suisse font envisager les Bourguignons comme l'ayant conquise, si l'on ne voyoit pas cette

MEM.
VIII.

fausse

Prosper le dit, ou *non multo post*, ainsi que s'exprime Cassiodore ? Idace justifie bien cette façon de parler de Prosper & de Cassiodore, en ce qu'après avoir mis la Victoire d'Aetius sur les Bourguignons sous l'an d'Abraham 2452, qui commence, comme l'a marqué le P. Salinas dans ses notes sur SIGON, de *Occid. Imp.* ad An. 435.) au 1. Octobre Quatre-cens-trente-cinq de J. C. il met la défaite des Bourguignons par les Huns sous l'année suivante, 2453 d'Abraham. Car on ne peut rapporter qu'à cette défaite ce qu'Idace dit là, qu'il resta vingt-mille Bourguignons sur la place : *Burgundionum caesa viginti millia.*

Des Auteurs contemporains, & qui désignent ainsi le tems où s'est passé ce

qu'ils rapportent, doivent, ce me semble, nous déterminer là-dessus, plutôt que des conjectures différentes, quelques plausibles qu'elles puissent être. Fixer autant qu'il est possible la date d'un événement aussi mémorable dans l'histoire des Bourguignons, m'a paru être une obligation que m'imposoit la nature de mon Ouvrage.

(1) Id vero dubitatione vacat, refque ipsa, & eventus locuples actorum testis, declarant, certis servandæ fidei ferendique auxilii conditionibus recte quidem & prudenter fuisse receptos (*Burgundiones*), SCHURTZFLEISCH. Hist. Vet. regn. Burgund. Cap. III. §. 2. Cet Auteur cite là Pontus Heuterus qui pensoit de même. *Hist. Burg. Lib. I.*

MEM. fausse idée établie par une ancienne tradition, à laquelle ces Auteurs s'en sont rapportés sans autre examen.

VIII.

Cette tradition se trouve entr'autres dans la Chronique du Pays de Vaud. On y voit que les Bourguignons & les Nuithons *ayant conquis la plus grande part de l'ancienne Helvétie, ils en firent les partages* (1).

Guillimann n'est pas le premier qui ait adopté cette erreur. Simler en étoit déjà imbu. Elle lui fit dire (2) que sous le règne d'Honorius les Bourguignons s'emparèrent d'une grande partie de l'Helvétie qui dépendoit auparavant de la Province Séquanoise, & que les peuples souffrirent par ce changement de maîtres les maux que causent de telles révolutions, qui n'arrivent pas sans qu'il y ait bien du sang répandu.

Quand Henri Suicer écrivoit sa Chronologie Helvétique, il pouvoit n'avoir point vu les *Habsburgica* de Guillimann, qui ne parurent qu'environ trois ans avant l'impression de l'Ouvrage du Zuriquois. Celui-ci dit (3) sur l'an 406. à peu près comme la Chronique du Pays de Vaud, qu'en cette année les Bourguignons „ & les Nuithons ayant fait une incursion dans la Gaule se rendirent les maîtres de toute l'Helvétie Occidentale, qui s'étend depuis la Reufs jusqu'à Genève, & de la Province Séquanoise. Dans la courte Description de l'Helvétie, qui est à la tête de cette Chronologie, Suicer s'explique plus nettement encore sur la manière dont les Bourguignons devinrent maîtres de la Province. Ce fut, selon lui, par la victoire (4).

Haffner

(1) Plantin. Abregé de l'Hist. Suisse. pag. 46.

(2) Honorio imperante, Burgundiones, Germanica gens, Sequanos & Allobroges, & Narbonensis Galliae partem atque Lugdunum occuparunt. Tum itaque Veragri, Seduni & Viberi, & Helvetiae pars non exigua, quae ante juris Sequanici fuerat, Burgundis cecidit. In hac imperii mutatione non est dubium Valesiam valde afflictam esse, ut omnes mutationes im-

periorum non absque multorum sanguine sunt. SIMLER. Vales. Lib. II. p. 6. in *Thesaur. Hist. Helv.*

(3) Hoc anno Burgundi & Nuichthones, Germaniae populi, facta in Galliam incursione, Occiduam *Helvetiam* ab Urfa flumine Genevam usque protensam cum Provincia Sequana occupant.

(4) Devicta Provincia Sequana, omnem ab Urfa flumine occiduam *Helvetiam* occuparunt.

Haffner en parle sur le même pied. Il va même jusqu'à dire M E M.
que les Bourguignons mirent sous leur joug la partie de l'Helvétie V I I I.
depuis la Reufs jusques à Genève (1).

Mr. Leu, nonobstant l'unanimité de ces Historiens sur ce point, regarde au moins comme incertain si ce fut par la force de leurs armes, ou du consentement de l'Empereur que les Bourguignons s'établirent dans l'Helvétie, & en devinrent les maîtres (2). Cependant l'*Etat & Délices de la Suisse* n'a fait que répéter l'opinion ancienne. „ Vers le commencement du Cinquième Siècle, „ *y est-il dit* (3), divers peuples barbares--venus du Nord, se „ jetterent sur les Provinces de l'Empire Romain; les Bourgui- „ gnons d'un côté, les Allemans & les Sueves de l'autre, tom- „ berent en même tems sur l'Helvétie, & se la partagerent ”.

Mr. Lauffer ne s'en est pas tenu à établir de la même maniere en général que les Bourguignons se rendirent maîtres de l'Helvétie Occidentale, il a ajouté (4), *qu'étant tombée par là sous de nouveaux maîtres, la forme du gouvernement y fut changée.*

Il n'est point nécessaire de distinguer ici les différentes stations, & les différentes entreprises des Bourguignons, depuis leur premier établissement sur la rive gauche du Rhin en 413, jusqu'à l'an 436 qu'ils furent défaits par Aëtius pour la seconde fois, & à l'an 442 qu'ils furent obligés de se transporter plus avant dans la Province Séquanoise, dans l'Helvétie, en Vallais, en Savoye, & jusques à Lyon. Ce que j'en ait dit ci-dessus d'après les Auteurs contemporains, suffit pour faire voir que nos Historiens ont confondu les tems & les événemens, puisque ce ne fut qu'en l'an 442 que les Bourguignons furent placés dans l'Helvétie. Déjà dans le
Siècle

(1) Die Burgunder und Nuechtländer bemeisterten die Héduer, Helvetier . . . Gleich wie gehoerter massen die Burgunder den Theil Helvetien von der Reufs dannen bis an den Genffer-See hinein under Ihr Joch gebracht. *Chron. ad An. Chr.* 406.

(2) Ob mit abgezwungenem Willen der Roemischen Kayseren, oder mit Ge-

walt, ist ungewueß. *In not. ad Simler. pag. 22. Edit. 1.*

(3) Tom. I. pag. 134.

(4) Weilen nun --- ein guter Theil Helvetiens --- einen newen Hern und mit demselben eine newe Regierungsform bekommen. LAUFFER. Besch. Helv. Gesch. I. Th. pag. 277.

MEM. Siècle passé Schurtzfleisch exposa bien toutes les Epoque de l'histoire de ce Peuple dans les Gaules (1), & Mr. L'Abbé du Bos a placé & développé avec toute la pénétration & la critique qui brille dans son Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Francoise, chacun des événemens importans qui touchent les Bourguignons. Mr. Mascou n'a pas suivi cette Nation avec moins d'ordre & d'exactitude, dans toutes les vicissitudes de sa fortune, dont l'histoire a conservé quelque trace (2). L'Ouvrage de Schurtzfleisch est le seul de ces Livres qui eût paru avant que ceux des Historiens de la Suisse, qui ont écrit dans notre Siècle, ayent publié les leurs. Il faut qu'il ne soit pas tombé entre leurs mains. S'ils l'avoient lu, ils n'auroient pas conservé l'erreur dont il s'agit, du moins sans dire pourquoi y ils persistoient, contre ce que le Savant & celebre Allemand établit en plus d'un endroit de sa Dissertation. Car outre ce qui en a été copié ci-dessus, par rapport aux Conditions sous lesquelles Valentinien III. transporta les Bourguignons des bords du Rhin dans l'intérieur des Gaules, cet Auteur y dit en termes formels, que les terres qu'ils y obtinrent leur furent accordées, & qu'ils ne s'en étoient point rendus maîtres (3). En un autre endroit, il fait une note exprès contre ce qu'a écrit Micrælius, que ce fut malgré Aëtius que les Bourguignons s'emparèrent d'une partie du Pays des Heduens & des Séquanois. *Ce ne fut point contre le gré d'Aëtius*, dit là-dessus Schurtzfleisch (4) : *Ce Général le leur accorda, & Valentinien III. y consentant par de bonnes raisons de politique, leur y assigna des terres.*

Je

(1) *Hist. Veter. Regn. Burgundion.* Entre les *Opera Histor. Polit.* de cet Auteur, recueillies à Berlin en 1699. in 4.

(2) Voyez la belle Histoire des Nations Germaniques, dont on est redevable à Mr. Mascou.

(3) *Concessæ non occupatæ. Cap. III. §. 5.*

(4) *Non congruit quod scripsit J. Mi-*

crælius, veniente Aetio, Burgundos maximam Hedunorum Sequanorumque partem occupasse. (Syntagm. Hist. Polit. p. 676.) Nam non invito Aetio, & annuente ex ratione civili Valentiniano III. sedes in Campis Rodbano Ararique circumjactis data assignataque sunt. Id. ibid. Cap. IV. §. 1. Mr. Dunod parlant des Bourguignons dit (Hist. des Séquan. p. 287.) „ C'étoit

Je n'aurois pas été excusable si pouvant découvrir le véritable titre des Bourguignons sur l'Helvétie, j'eusse négligé de le faire connoître. L'Histoire de ce Peuple n'a rien de plus intéressant pour celle des Helvétiens ; & le sujet particulier que je traite demandoit absolument qu'on vit avec évidence que les Bourguignons ne pouvoient sans enfreindre les Traités avec l'Empire qui leur assuroient la possession de leurs terres, faire, d'autorité, des changemens dans le gouvernement de l'Helvétie, non plus que des autres Provinces dont fut formé dans la suite le Royaume qui porta le nom de cette Nation. D'où il résulte, que les Assemblées Générales des Helvétiens continuerent à se tenir tout comme avant l'établissement de ces Hôtes dans l'Helvétie ; ou que si les orages qu'essuierent ces Contrées dans ces tems-là ne le permirent pas, le droit des Helvétiens à cet égard n'en reçut aucune atteinte. Nous verrons, en effet, que le Roi Gondebaud & son Successeur, qui n'oublièrent jamais leur dépendance des Empereurs, convoquèrent de pareilles Assemblées. Mais avant d'en parler, il convient de faire usage d'une observation des Historiens, qui seule auroit dû garantir nos Auteurs à qui elle a été connue, de l'erreur que je viens de combattre. Elle nous apprend en même tems une circonstance qui ne doit pas être passée sous silence dans l'histoire de la Suisse, non plus que dans celle des autres Provinces des Gaules où s'établirent pour lors des Germains par Traité avec l'Empereur.

Cette observation est, que la plupart des Villes des Provinces où les Visigots & les Bourguignons furent placés, demeurèrent sous la domination des Romains. Sigonius le dit déjà dans son His-

X 2

toire

„ C'étoit un Peuple bon & équitable ,
 „ qui n'étendit sa domination que par les
 „ concessions des Empereurs , ou par des
 „ Traités avec les Naturels du Pais ; & il
 „ n'eut de guerre avec l'Empire, que celle
 „ dans laquelle il fut défait par Aëtius....
 „ Il n'a pas au reste donné une Batail-
 „ le, ni pris une Ville pour fonder son

„ royaume. Il a été appelé ou reçu
 „ volontairement par tout où il s'est éta-
 „ bli , & l'histoire ne dit pas qu'il ait
 „ versé une goutte du Sang des habitans
 „ des Gaules avec lesquels il a partagé
 „ amiablement les terres qui étoient la
 „ plus part désertes ou abandonnées ”,

MEM.
VIII.

MEM. VIII. toire de l'Empire d'Occident (1). Plantin, qui le cite (2) là-dessus, auroit pû tirer de cette remarque, la conséquence naturelle, que les Bourguignons n'obtinrent pas la Souveraineté du pays. Leur auroit-elle été accordée sans y comprendre les Villes? L'auroient-ils acceptée sur ce pied-là, si la victoire les eût rendus les maîtres des conditions du Traité? Et s'ils ne l'étoient pas des Villes, comment auroient-ils pû l'être des Gaulois qui y avoient une retraite, des Magazins, des Armes, & assés de monde pour deffendre leurs murailles? Comment auroient-ils pû changer le gouvernement des Villes, sièges des officiers de l'Empire & Municipaux, par lesquels les Gaulois étoient gouvernés?

Mais la remarque de Sigonius est-elle fondée? Mr. l'Abbé du Bos a fourni, par rapport aux Francs, des preuves sans réplique, que les Cités des Provinces dont ils demeurèrent les maîtres, conserverent leur Sénat, leur Milice, & leurs principaux droits. Il est vrai qu'on n'a pas de telles preuves spécifiques concernant les Cités des Provinces qui tombèrent en partage aux Bourguignons. Mais si jamais un fait avéré a pû autoriser à en conclure que la même chose eut lieu dans le voisinage, par rapport à un Peuple auxiliaire des Romains comme les Francs l'étoient d'abord, & auxiliaire soumis, contraint de subir les conditions qu'on voulut lui imposer en lui accordant un établissement, cette espèce d'inférence est certainement à sa place à l'égard des Provinces qui reçurent les Bourguignons.

Mr. Dunod de Charnage ne doute pas du fait; il en rend seulement d'autres raisons. „ Quelques Villes affectionnées à „ l'Empire, *dit cet Historien* (3) lui demeurèrent attachées jusqu'à „ la fin, quoi qu'elles fussent environnées de Barbares, mais qui „ ne croioient pas être en état de les forcer, ou qui gardoient „ encore des ménagemens avec l'Empereur”.

Du

(1) Non omnia in potestate habuerunt (*Gothi & Burgundiones*) plerisque Civitatibus adhuc in ditione Romanorum manentibus. *Lib. XI. ad An. 418.*

(2) Abrégé de l'Hist. Suisse. pag. 45.
(3) Histoire des Séquanois. Tom. I. pag. 47.

Du moment qu'il est certain que les Bourguignons ne tenoient le pays que par concession des Empereurs dont il se reconnoissoient dépendans, pourquoi attribuer au manque de forces, ou à des ménagemens de simple prudence, l'équité qui empêchoit ces Hôtes des Provinces de s'emparer des Villes, qui ne leur avoient point été cédées? N'est-il pas plus juste de faire honneur à la Nation de son respect pour les Traités, qu'elle auroit pû violer, sans avoir beaucoup à craindre du ressentiment de l'Empereur éloigné, & hors d'état d'en tirer vengeance dans les circonstances où se trouvoit l'Empire?

MEM.
VIII.

Mr. l'Abbé du Bos a sans doute plus approché de la véritable raison, en disant (1) „ que comme l'Empereur lorsqu'il assignoit „ dans quelque Province de la Monarchie Romaine des quartiers „ aux Barbares qui s'appelloient les *Confédérés*, prétendoit ne leur „ en point céder la Souveraineté, & le meilleur moyen d'empêcher qu'ils ne se l'arrogassent, c'étoit d'excepter de la concession les Villes principales, & de les garder si bien, qu'il ne leur fut pas possible de s'en saisir ”.

Mr. Dunod ajoute, que *Besançon étoit du nombre de ces Villes*. La preuve qu'il en donne est „ que les Bourguignons étoient „ déjà répandus dans la Province Séquanoise lorsque Galla Placidia, qui gouvernoit l'Empire d'Occident pour Valentinien Troisième, son Fils, vint dans cette Ville en 445, pour recevoir „ des Reliques de St. Etienne, que Theodose le Jeune Empereur „ d'Orient y envoioit à sa prière ”.

Il est très-sûr que les Bourguignons étoient déjà répandus dans la Province Séquanoise en 445, puis qu'ils y entrèrent l'an 442 au plus tard. Le voyage de Galla Placidia à Besançon est-il aussi certain?

Les Historiens du tems n'en faisant aucune mention, Chifflet ni Mr. Dunod n'ont pû en citer d'autres garands, que les Légendaires. Mais, sans parler de la multiplication extraordinaire de miracles que ces Légendes disent qui se firent en cette occasion

X 3

sion

(1) Liv. III. Chap. I.

M E M. fion (1), & qui demanderoient dans ceux qui voudront regarder ces pièces comme dignes de créance, beaucoup de crédulité sans critique; il suffit de voir qu'elles n'indiquent pas le tems de ce prétendu voyage de Placidie, dont l'Epoque n'y est marquée que par l'Episcopat de Céldoine, sur lequel il y a même des difficultés. Enforte qu'à supposer même le fait certain, il ne pourroit guère servir de preuve que Befançon n'étoit point aux Bourguignons en 445; par la raison que l'année de l'arrivée des Reliques n'étant pas certaine, il se pourroit qu'elles y furent apportées avant l'établissement des Bourguignons dans la contrée. Laissant donc cette preuve à ceux qui s'en voudront contenter, je vais en présenter une de l'espèce qu'admettent les Savans les moins faciles. C'est l'Evêque Céldoine qui m'a donné occasion d'y penser.

L'affaire de cet Evêque avec Hilaire d'Arles n'est ignorée d'aucun curieux de l'Histoire Ecclésiastique. Je n'en rapporterai que les circonstances nécessaires pour faire sentir l'inférence que j'en tirerai.

L'Evêque d'Arles se regardant comme Primat des Gaules, convoqua un Concile, par lequel il fit juger Céldoine Evêque de Befançon, accusé d'*Irrégularité*, pour avoir épousé une Veuve, & d'avoir été Juge dans des cas Criminels où s'étoient décernées des peines Capitales. Cet accusé fut trouvé coupable, & conséquemment déposé par le Concile. Il en appella au Pape St. Leon. Hilaire & lui se rendirent à Rome. Malgré le refus d'Hilaire de soumettre à la décision du Pape la sentence du Concile des Gaules, le Pontife la cassa, & rétablit Céldoine dans son Siège de Befançon. St. Leon fit plus: il obtint de Valentinien III., Jeune Prince de vingt-six ans, que ce Pape gouvernoit, le fameux Edit (2) qu'on peut regarder comme la première base de la Jurisdiction que les Papes

(1) On les trouve toutes entières dans Chifflet. *Vesont. Part. II. pag. 101. seq.* & l'on a dans l'*Histoire de l'Eglise de Befançon* de Mr. Dunod. *pag. 51. suiv.* tout ce que le respect religieux a pu

rassembler d'appuis pour étayer le crédit de ces Pièces.

(2) Novell. Theodos. & Valentinian. *Tit. XXIV. De Episcoporum Ordinatione*, à la suite du *Code Theodosien*.

pes se sont attribuée dans la suite sur les Eglises, qui n'étoient point renfermées dans le Diocèse de Rome. Cet Edit défend tant aux Evêques des Gaules, qu'à ceux des autres Provinces de rien changer dans les anciens usages, sans l'approbation de l'Evêque de Rome; leur ordonne de recevoir comme Loi tout ce que celui-ci aura décidé; enjoint aux Gouverneurs de Province de contraindre par la force ceux qui étans appelés à paroître devant le Pape, refuseroient de s'y rendre; Enfin impose la peine de dix Livres pésant d'or à tout Juge qui souffrira qu'il soit porté quelque atteinte à ces ordonnances. L'Edit est adressé à Aëtius, Comte, Maître de l'une & l'autre Milice dans les Gaules, & Patrice.

MEM.
VIII.

Prenons les circonstances de cette affaire, & considérons l'Edit de Valentinien: nous en concluons à coup sûr, que ce Prince étoit non-seulement encore Souverain de droit du Diocèse de Besançon, mais aussi que sa Souveraineté y étoit si bien reconnue des Bourguignons, qu'ils y laissoient exécuter ses ordonnances & ses Arrêts.

En effet, si les Bourguignons avoient possédé la Province sans aucune dépendance de l'Empire, auroient-ils souffert que l'Evêque d'Arles eût convoqué dans leurs Etats un Concile; cité à ce Concile l'Evêque de la Capitale d'une de leurs Provinces; jugé & déposé cet Evêque, pour des attentats à l'autorité Civile, de même que pour l'irrégularité dans laquelle il devoit être tombé contre les Canons de l'Eglise? Car c'est une entreprise contre les droits du Prince que de s'ériger en Juge des Crimes Capitaux, lors qu'on n'est point revêtu de cette qualité: c'est bien encore un attentat plus grave de contraindre à main armée ses Sujets à faire de certaines choses, lors qu'il n'a pas donné le pouvoir d'employer ce dernier moyen (1). Aussi Valentinien, dont l'Edit charge

(1) In Codice tam Justiniani, quam Theodosii (c'étoit le Code-Théodosien qu'on suivoit dans les Gaules, avant & après la publication de celui de Justinien) Episcopalis Audientia & Episcopale Judicium

tantum conceditur Episcopis, non autem Jurisdictio. Et præterea cum nulla sit jurisdictio absque parte aliqua imperii, sine qua non potest explicari jurisdictio, nullam legibus nostris Imperii partem tributam

MEM.
VIII.

charge l'Evêque d'Arles d'en avoir usé, dit (1) que, *par de tels attentats, le respect dû à son Empire n'est pas moins violé, que la foi.* Il les traite de *grands crimes.* Les Princes Bourguignons auroient-ils souffert que l'Evêque d'Arles fut venu commettre de tels crimes dans les Provinces dont ils auroient été les Souverains? Auroient-ils permis que des Evêques Etrangers, celui d'Arles, celui de Rome, eussent déposé & réhabilité l'Evêque d'une des Capitales de leur Royaume, & que de tels jugemens y eussent été exécutés? Que leurs Evêques évoqués à Rome eussent été forcés par les Officiers de l'Empire, comme l'ordonne l'Edit de Valentinien, d'aller comparoitre devant le Pape, & d'y subir ce qu'il trouveroit bon de prononcer? Céldoine, Evêque de Besançon, se voyant déposé & flétri par l'Evêque d'Arles, n'auroit-il point réclamé la protection des Rois de Bourgogne ses Souverains, avant d'avoir recours au Pape? Loin qu'aucune de ces choses, dont au moins quelcune se feroit infailliblement faite si le Diocèse de Besançon eût été possédé en Souveraineté indépendante par les Bourguignons, se trouve mentionnée dans l'histoire de cet événement fameux dans les Annales de l'Eglise, les Rois de Bourgogne n'y paroissent être entrés pour quoi que ce soit. Il n'y est fait nulle mention de ces Princes. Comment pourroit-on présumer après cela qu'ils fussent Souverains indépendans de quelques-unes des Provinces dans lesquelles le Jugement du Pape & l'Edit de l'Empereur dut avoir son effet?

Mr. Dunod conjecture que les Villes ne tombèrent entre les mains des Bourguignons que lorsqu'elles eurent perdu toute espérance de voir relever l'Empire. Selon lui, ce fut pour lors seulement qu'elles se donnerent aux Rois de Bourgogne; mais par de bonnes Capitulations, qui leur assurèrent la conservation de leurs

butam fuisse Episcopis reperimus: nec enim nolentes & invitosprehendere possunt, injecta manu, nec etiam ullos apparitores vel executores habent. Quin etiam proprias exequi sententias non poterant; sed erat recurrendum ad Magistratus, qui eas exequerentur. FR. FLO.

RENÉ. *Traclat. ad C. XI. Quæst. 1. de Jurisdic. Eccles. p. 2.*

(1) Ausibus enim talibus fides & reverentia nostri violatur Imperii. Nec hoc solum quod est maximi criminis removemus &c.

leurs privilèges : & cet Historien présume que c'est en vertu d'un
Traité semblable , que les Immunités dont Besançon a jouï dans
la suite lui étoient demeurées.

MEM.
VIII.

Ces conjectures ne présentent rien que de probable , qui ne
s'accorde aux idées de Mr. L'Abbé du Bos , & qui ne soit ap-
puié par les preuves que ce dernier a recueillies dans son Ouvra-
ge, lequel Mr. Dunod ne pouvoit encore avoir vû quand il pu-
blia *L'Histoire des Séquanois*. Si les Auteurs du Cinquième & du
Sixième Siècle ne justifioient pas le sentiment de ces deux Savans ,
le concours de leurs Suffrages avec celui de Schurtzfleisch , de-
vroit seul déterminer à y entrer : de tels guides ne fauroient écar-
ter bien loin du vrai ceux qui les suivent sur de pareils sujets. On
peut se laisser conduire par eux avec d'autant plus de confiance sur
la question particuliere des Assemblées Générales de la Nation Hel-
vétienne , que voici une preuve sans réplique de la continuation
de cet usage , depuis que les Bourguignons furent établis dans
l'Helvétie.

Ce ne fera pas des privilèges accordés par Theodose le Grand
aux Helvétiens que je tirerai cette preuve. Elle ne seroit cepen-
dant point à rejeter s'il y avoit autant de certitude , qu'il y a peu
de probabilité dans cette tradition admise par nos Historiens (1).
Comme elle met entre ces prétendus privilèges , celui de n'être
soumis qu'aux propres Loix de la Nation , il en resulteroit que
les Helvétiens avoient une Assemblée , où il falloit que ces Loix
reçussent la Sanction , pour que leur autorité fut reconnue de tou-
tes les Cités de l'Helvétie. Mais les partisans de l'opinion , qui
défère aux Bourguignons la Souveraineté du Pays au moment qu'ils
y entrèrent , diroient , que ces vainqueurs ne s'embarrassant point
des privilèges du peuple sous les Romains , ne lui en laisserent
que ce qu'ils trouverent bon : Et qu'ainsi c'est à nous à prouver
que la liberté de tenir des Assemblées de l'espèce de celles dont
il est question , lui fut nommément conservée. Pourquoi se met-
tre dans l'obligation de recourir à cette preuve , quand on peut

Tom. II. Y vérifier,

(1) Voyez ce que j'en ai dit dans le Tome I. de ces Mémoires p. 565. & suiv.

MEM. vérifier, comme je vais le faire, que la Nation Helvétique jouïssoit de ce droit là plus de douze ans après qu'elle eût reçu les Bourguignons ?

VIII. Nous avons vû que l'article imposé aux Bourguignons par le Traité que Valentinien leur accorda en 436, de passer plus avant dans les Gaules, ne fut exécuté qu'en 442. Ce fut donc cette année-là qu'ils se répandirent dans l'Helvétie Occidentale & Méridionale. Or on trouve que les Helvétiens envoient des Représentans de la Nation à l'Assemblée Générale des Sept Provinces des Gaules, qui se tint à Arles en Août 445, dans laquelle Avitus fut élu Empereur. Les Historiens de la Suisse ni des Provinces voisines n'ayant rien dit de ce fait, je dois en exposer les preuves, en faisant voir 1°. Que l'Assemblée d'Arles étoit une Assemblée Générale des Provinces des Gaules qui obéissoient encore aux Romains. 2°. Qu'il y avoit à cette Assemblée des Députés représentans la Nation Helvétique.

Si ce Mémoire ne devoit être vû que par des lecteurs qui auront lû ce qu'a dit Mr. l'Abbé du Bos sur l'Assemblée d'Arles qui élut Avitus (1), il seroit superflu de leur produire des preuves, que cette Assemblée étoit telle que je l'établis. Ce savant Abbé a non seulement avancé, qu'*autant qu'on en peut juger par conjecture, l'Assemblée, qui élut Avitus, étoit celle-là même, qui, suivant l'Edit d'Honorius, devoit se tenir au mois d'Août de chaque année dans Arles*; il a de plus exposé les fondemens de sa conjecture. Il a fait voir, que le tems de l'Élection d'Avitus répond bien à celui où l'Assemblée, dont l'Edit d'Honorius fixoit l'ouverture au treizième d'Août, se tenoit, quand ce Prince arriva à Arles de Toulouse, où l'Armée l'avoit proclamé Empereur, le dixième Juillet. Cet Auteur a rapporté l'endroit de la Chronique d'Idace, dans lequel cet Evêque Espagnol contemporain (2) dit „ qu'Avitus, né „ dans

(1) Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Françoisé. *Liv. II. Ch. 20.*

(2) Ipso Anno in Gallia Avitus Gallicus Civis ab exercitu Gallicano, & ab

Honoratis primum Tolosæ, dehinc apud Arelatem, Augustus appellatur. *IDA T. Chron.*

„ dans les Gaules, fut salué Empereur, premierement à Toulouse
 „ par une des Armées de cette grande Province, & en second
 „ lieu à Arles par les *Honorables*.” Il a averti, qu'*Honorables* est
 le nom par lequel on désignoit les Députés & les Officiers à
 qui Honorius avoit donné séance à l'Assemblée, qui devoit se te-
 nir chaque année dans cette dernière Ville. Cette explication n'est
 pas moins juste que conforme à ce qui a été dit ci-dessus sur
 ce Titre. C'en est assurément assez pour rendre très-plausible la
 conjecture dont-il s'agit. Mr. du Bos l'eût appuyée de quelques au-
 tres considérations, si elle avoit été aussi nécessaire au sujet qu'il
 traitoit, qu'elle l'est au nôtre. Je dois donc ajouter ici ce dont il
 eût pû faire usage.

M E M.
 VIII.

Ce sont des inférences, qui naissent des circonstances touchées
 par Sidonius Apollinaris, dans le Panégyrique qu'il adressa à l'Em-
 pereur Avitus son Beau-Pere, sur son élévation au trône Imperial.
 Le Poëte donne à l'Assemblée le nom de *Sénat* (1). Le Citoyen
 Gaulois, qu'il fait parler au nom de l'Assemblée, pour engager
 Avitus à accepter la Couronne Imperiale, prend le nom de la
 Patrie (2); & après avoir représenté à ce Prince, qu'il n'usurpoit
 point le trône actuellement vacant, qu'il n'y étoit pas appelé par
 les suffrages d'un peuple acheté; *Pourquoi*, continue l'Orateur
 (3) *tardez vous de satisfaire les desirs de la Patrie, qui vous or-
 donne de régner? C'est l'avis de toute l'Assemblée.*

L'Evêque de Clermont étoit trop grand Poëte pour faire te-
 nir un pareil langage à un autre, qu'à un Membre du Sénat,
 d'une Assemblée, qui représentât les Gaules Romaines. De quel

Y 2

poids

(1) ----- *Fragor atria complet*

Ugerni, quo fortè loco pia turba SENATUS

Detulerat vim, vota, preces.

SIDON. Carm. VII. v. 572.

(2) *Gaudens turba virum, procerum tum maximus unus,*

Dignus qui PATRIÆ PERSONAM sumeret, infit.

Id. ibid. v. 531.

(3) ----- *PATRIÆ cur vota moraris,*

Que jubet, ut jubeas? hac est sententia cunctis.

Id. ibid. v. 570.

MEM. poids auroit été ce discours, s'il ne fut pas parti d'une bouche
VIII. chargée d'exposer à Avitus l'unanimité des Suffrages d'une Assemblée qui lui assurât le concours de toutes les Provinces des Gaules à le soutenir & à lui obéir? Et quelle autre Assemblée pouvoit le lui assurer, que le Conventus Général d'Arles, Assemblée également légitime & solennelle?

L'Helvétie, ai-je dit en second lieu, y avoit ses représentans. La maniere dont Sidonius Apollinaris désigne (1) les bornes des Provinces dont les Députés composoient cette Assemblée d'Arles, veut qu'on y comprenne l'Helvétie. Ce n'est proprement que des Citoyens de ce Pays qu'on peut dire, que le Rhin les environne de plus d'un côté

---- *Variis nec nunquam partibus ambit
Tyrrheni Rhenique liquor.*

Mr. du Bos entend, à la vérité, par les contrées que le Rhin borde, la Première Germanique, & il rend de bonnes raisons de ce que cette Province avoit été admise à l'Assemblée d'Arles, bien que l'Edit d'Honorius ne l'y appellât pas. Mais quand même la Première Germanique feroit la Province que Sidonius auroit eu en vue, les termes dans lesquels il s'énonce, n'embrasseroient pas moins la partie de la Province Séquanoise voisine du Rhin, & l'Helvétie. Mr. du Bos lui-même a établi que la Province Séquanoise étoit du nombre de celles que l'Edit d'Honorius regardoit. Elle n'avoit point perdu ce droit en recevant les Bourguignons; cela a été prouvé ci-dessus. Et il est d'autant moins présumable qu'elle ne l'eût pas exercé dans cette circonstance, qu'on voit, dans l'énumération de Sidonius, des Citoyens d'autres Provinces

(1) Civibus ut patuit trepidis te foedera ferre,
Occurrunt alacres, ignaroque ante tribunal
Sternunt, utque satis sibimet numerosa coiisse
Nobilitas visa est, quam Saxa nivalia Cocti
Despectant, variis necnon quam partibus ambit
Tyrrheni, Rhenique liquor.

Id ibid. n. 523. seq.

Provinces où les Bourguignons étoient auffi placés: Je veux dire, MEM. la Savoye & le Dauphiné; car ce font les Honorables de ces con- VIII. trées-là que le Poëte désigne en ces mots:

- - - - *Quam* (nobilitas) *saxa nivalia Cotti*
Despectant.

On fait que les Alpes, dont il entend parler, étoient du Royaume de Cottius. De là le nom d'Alpes *Cottiennes*, qui leur en est resté. Puisque les Bourguignons établis dans ces pays-là n'empêchoient pas aux Gaulois de députer à l'Assemblée ordinaire d'Arles, pourquoi croiroit-on que les Helvétiens fussent plus gênés par les Bourguignons qu'ils avoient chés eux? Et s'ils n'étoient pas moins libres à cet égard, quelle raison auroit-on de penser que dans cette circonstance ils n'usèrent point de leur droit? Il n'étoit pas moins intéressant pour la Nation de concerter avec les autres Provinces des Gaules sur les moyens de pourvoir à leur sûreté dans l'interrègne où l'Empire se trouvoit depuis la mort de Petronius Maximus, qu'il l'étoit pour toutes les autres Provinces. Les Helvétiens étant même plus exposés par la situation de leur pays, aux invasions des ennemis de l'Empire, que l'intérieur des Gaules, auroient-ils négligé de profiter d'une occasion aussi naturelle que celle de l'Assemblée d'Arles, pour prendre des mesures avec les autres Provinces pour leur commune deffense?

Mais, si les Helvétiens députèrent alors à l'Assemblée d'Arles, ce sera au moins la dernière où ils aient assisté, diront ceux qui auront lû dans Mr. du Bos (a), „ que l'année qui suivit la dé- (a) Liv. „ position d'Avitus, les Bourguignons occuperent une partie des III. Cb. 2. „ Gaules, & qu'ils y partagèrent les terres avec les Sénateurs.” Et c'est sur un bon témoignage que ce savant l'a établi. Il n'a parlé qu'après Marius Evêque de Lausanne (1).

A prendre les termes de Marius à la lettre, les Bourguignons
Y 3 passeront

(1) Eo anno Burgundiones partem Galliæ occupaverunt, terrasque cum Gallis Senatoribus dividerunt. MARIUS Avent. Chron. ad An. 456.

MEM. passeront pour avoir été alors en guerre avec les Romains , ou
 VIII. pour leur avoir enlevé par force la partie des Gaules dont l'Evê-
 que veut parler. On dira, que si les Bourguignons firent alors la
 conquête de cette partie des Gaules, il est tout naturel de penser
 qu'ils commencèrent par se rendre les seuls maîtres des Provinces
 où ils étoient établis depuis Quatorze ans ; car c'est à l'an 456
 que Marius rapporte cet événement. On dira donc, qu'au moins
 alors les Bourguignons devinrent les maîtres de l'Helvétie par droit
 de conquête, & que dès-là ils purent traiter les Helvétiens en
 sujets conquis, dans la condition desquels ils firent, sans injustice, les
 changemens qu'ils jugerent à propos. Changemens dont le pre-
 mier fut sans doute de rompre toutes les liaisons que les Helvé-
 tiens avoient avec les Provinces des Gaules qui demeuroient à
 l'Empire, & qui pouvoient leur aider dans l'occasion à secouer le
 joug de ces nouveaux maîtres.

Ce seroit porter trop loin les conséquences que d'en enfiler un
 aussi grand nombre, quelque liée que chacune d'elles paroisse l'être
 avec celle qui la précède. En matière d'histoire, c'est plutôt
 par les faits que les témoignages des Auteurs doivent être expli-
 qués, que par la suite plausible des idées sur lesquelles se forment
 les conjectures. Nous allons voir que la suite des faits nous con-
 duira à entendre Marius dans un sens moins général & absolu que
 celui que présentent ses termes au premier abord. Mais écoutons
 auparavant les idées qu'ils ont données à Mr. du Bos.

„ La premiere des Lyonnoises, & plusieurs Cités de la premiere
 „ Aquitaine, & des Provinces voisines, mécontentes, *dit cet Au-*
 „ *teur* (1), du traitement que le Sénat de Rome venoit de faire
 „ à l'Empereur Avitus, dont les Gaules regardoient l'élévation
 „ comme leur ouvrage, refuserent - - - d'obéir aux ordres du Sé-
 „ nat que Ricimer qui gouvernoit durant l'interregne, leur en-
 „ voyoit. Nous verrons même que Majorien, lors qu'il eut été pro-
 „ clamé Empereur, ce qui arriva en Quatre-cens-cinquante & sept,
 „ fut obligé d'employer la force, pour réduire ces mécontents à
 „ l'obéissan-

(1) Liv. III. Ch. 2.

„ l'obéissance. Ainsi Ricimer pour gagner les Bourguignons , & MEM.
 „ pour les détacher du parti qui s'étoit formé dans les Gaules VIII.
 „ contre le Sénat de Rome, leur aura permis d'élargir les Quar-
 „ tiers qu'ils avoient dans la *Sapaudia*, & de les étendre sur le
 „ territoire des Cités qui étoient entrées dans ce Parti-là. L'Ac-
 „ cord aura été fait & exécuté l'année même de la déposition d'A-
 „ vitus & avant que Majorien eût encore été proclamé , c'est-à-
 „ dire , dès Quatre-cens-cinquante & six ”.

Après avoir ainsi expliqué & développé les causes & le titre de
 cet aggrandissement des Bourguignons , Mr. du Bos se fait la
 Question , *quelles furent les Cités que les Bourguignons occupèrent*
alors ? „ Vraisemblablement (c'est sa réponse) ils s'étendirent de
 „ proche en proche , & ils s'établirent dans les Pays qui sont sur
 „ la droite du Rhône au-dessus de la Ville de Lyon , où ils n'en-
 „ trerent qu'après la mort de Majorien. (1).

Cet arrangement est assurément le plus plausible qu'il soit pos-
 sible de faire. Il ne paroît pas que les choses ayent pû aller au-
 trement. De très-grands services rendus à l'Empire, tant contre
 Attila que tout récemment, en 456, contre les Sueves en Espagne,
 méritoient bien que des Alliés qui lui étoient aussi attachés & aussi
 utiles, en fussent recompensés, en les mettant un peu au large. La
 Nation étoit nombreuse , & il y a lieu de croire qu'elle grossis-
 soit par de nouveaux essains de Bourguignons , qui venoient assés
 souvent d'au delà du Rhin, joindre leurs anciens compatriotes. At-
 tila ne remmena probablement pas en Allemagne tous ceux qui
 l'avoient suivi. Mais supposé que les circonstances ou les lieux
 ne soient pas tout-à-fait les mêmes, c'est assés qu'on ne voye, dans
 cet aggrandissement des Bourguignons , rien qui puisse être pro-
 prement regardé comme une conquête , pour que le passage de
 Marius ne doive point être entendu comme si les Bourguignons
 eussent

(1) C'est précisément ce qu'en a dit avec un peu plus de détail le P. Pagi (ad An. 156. n. 13.) *Fines paulatim per vicina protulere , & Prima Lug-*
dunensis , Maxima Sequanorum , Vien-
nenfis , Alpes Graia & Pennina ac Pro-
vincia cis Druentiam eis tandem cessere ,
sed non ante presentem Christi annum.

MEM. eussent acquis alors la Souveraineté des Provinces dans lesquelles
VIII. ils étendirent leurs Quartiers. Ils n'en posséderent les terres qui leur tomberent en partage, que sur le même pied qu'ils possédoient celles qui leur avoient été assignées l'an Quatre - cens - quarante & deux.

Si les Bourguignons s'étoient rendus maîtres par les armes de ces nouveaux Quartiers, ils les auroient distribués à qui bon leur eût semblé, & de la maniere qu'il leur auroit plu. Le partage ne s'en fit point ainsi. Marius l'atteste, quand il dit, qu'ils partagerent les terres avec les Sénateurs Gaulois (1). C'est-à-dire, suivant Mr. du Bos, „ Une moitié des terres fut laissée aux Ro- „ mains, & l'autre fut abandonnée aux Bourguignons, qui, pour „ revêtir d'une ombre d'équité l'injustice qu'ils exerçoient, auront „ appelé à l'Assemblée qui se tint pour régler ce partage, quel- „ ques Sénateurs des Cités dont on dépouilloit l'ancien habitant”.

Pour moi, il me semble qu'il est plus naturel, même en supposant le système de Mr. du Bos sur l'occasion de cet événement & les motifs qui engagerent Ricimer à y consentir, de présumer que les Sénateurs, dont parle l'Evêque Historien, furent les Commissaires nommés par la Cour Imperiale pour faire ce partage convenu avec les Bourguignons. Du moment qu'il ne se faisoit qu'en exécution d'un Traité, il n'étoit plus une injustice, que de la part de Ricimer, & à l'égard des Provinces, s'il livroit ainsi sans nécessité indispensable la moitié des terres des Sujets de l'Empire, plutôt que de payer, de quelque autre maniere, l'amitié des Bourguignons qu'il vouloit s'attacher (2).

Je

(1) Terrasque cum Gallis Senatoribus diviserunt.

(2) Mr. Dunod (*Hist. des Séquanois. Tom. I. pag. 246.*) paroît avoir entendu la Chronique de Marius comme s'il y étoit dit, que les Bourguignons & les principaux du pays, s'approprièrent de moitié les terres du reste des habitans de ces Provinces. *Now lisons*, dit cet Historien, *dans la Chronique de Marius*, que

les Bourguignons occuperent une partie des Gaules & la partagerent avec les Principaux du Pays en 456. A prendre ces termes dans leur sens ordinaire, on en conclura, que les naturels du pays furent tous dépouillés de leurs terres à l'exception des Principaux, qui eurent au contraire la moitié de ces dépouilles de leurs Concitoyens. Je ne saurois croire que ce soit là l'idée de Mr. Dunod.

Elle

Je viens maintenant aux Faits que j'ai dit qui conduisent à ne point expliquer le passage de Marius, comme si les Bourguignons avoient acquis en Souveraineté indépendante, les Provinces dans lesquelles ils obtinrent de nouveaux Quartiers en Quatre-cens-cinquante & six.

M E M.
VIII.

Les dignités que les Princes de la Maison Royale & les Rois mêmes de Bourgogne sollicitoient auprès des Empereurs, qu'ils recevoient avec reconnoissance, & qu'ils exerçoient en Officiers de l'Empire jusques à la fin de leur domination, prouvent qu'ils se reconnoissoient Membres de l'Empire, & que loin qu'ils fussent les maîtres de traiter despotiquement leurs Sujets immédiats, qui n'en étoient pas moins Sujets de l'Empire, dans les terres duquel ils se trouvoient; ces Princes étoient tenus de gouverner leurs propres Etats selon les Loix générales des Empereurs, & les Gaulois à qui ils commandoient par le pouvoir attaché aux Offices de l'Empire, suivant les mêmes règles que devoient suivre les Officiers Romains d'origine, d'un ordre moins relevé par la naissance.

Mr. l'Abbé du Bos ayant parfaitement développé les avantages que les Rois des Francs & des Bourguignons retiroient des dignités que l'Empereur leur conféroit, je ne puis mieux servir le lecteur qu'en lui faisant entendre là-dessus ce Savant Auteur. „ Vé-
„ ritablement (dit-il (1) parlant de Clovis Roi des Francs) c'é-
„ toit être, de fait, Empereur des Gaules, que d'y être reconnu
„ en qualité de Consul, dans les circonstances où Clovis prit pos-
„ session du Consulat. Il étoit déjà maître de presque tout ce
„ qu'il y avoit de gens de guerre dans les Gaules lors qu'il fut pro-
„ mu à cette dignité, qui lui donnoit dans les affaires Civiles le
„ même pouvoir qu'il avoit auparavant dans les affaires de la Guerre.
„ Cette

Elle feroit dire à Marius ce qu'il ne pen- connus dans les Gaules pour les plus
soit pas, & une chose aussi peu vraisem- cléments des Barbares: *inter clementiores*
blable qu'usitée alors & depuis dans les *Barbaros*, dit d'eux Sidonius Apollin.
Pays conquis par le vainqueur le moins *Lib. V. Epist. 7.*
humain. Les Bourguignons étoient re- (1) *Liv. VI. Ch. 1.*

MEM. „ Cette dignité le rendoit le supérieur de tous les Officiers Mi-
 VIII. „ litaires. En un mot la nouvelle dignité de Clovis lui donnoit
 „ le droit de commander en vertu des Loix à tous les Romains
 „ des Gaules , qui se disoient encore Sujets de l'Empire. Com-
 „ bien de Cités (dit encore Mr. du Bos) qui n'avoient donné
 „ des Quartiers aux Francs , qu'à condition qu'ils ne se mêleroient
 „ en rien du gouvernement Civil, devinrent, suivant les Loix, sou-
 „ mises à l'autorité de Clovis dès qu'il eut pris possession de sa
 „ nouvelle dignité. Elle le rendoit encore le Vicaire de l'Empe-
 „ reur Anastase dans tout le partage d'Occident où il n'y avoit
 „ point alors d'Empereur, & par conséquent, elle mettoit le Roi
 „ des Francs en droit d'entrer en connoissance de ce qui se pas-
 „ soit dans les Provinces de ce partage tenues par les Gots & par
 „ les Bourguignons. Clovis en devenant Consul n'étoit-il pas de-
 „ venu en quelque sorte le Chef & par conséquent le protecteur de
 „ tous les Citoyens Romains qui habitoient dans ces Provinces ?
 „ Voilà ce qui fait dire à Grégoire de Tours, que l'autorité de
 „ Clovis avoit été reconnue généralement dans toutes les Gaules,
 „ quoique ce Prince n'ait jamais assujetti les Bourguignons, qui
 „ en tenoient presque un tiers, & qu'à sa mort les Gots y pos-
 „ sedassent encore les pays appelés aujourd'hui la Provence & le
 „ Languedoc”.

Mettés *Rois des Bourguignons*, à la place du nom du Roi des Francs; mettés les charges de Maître de la Milice, de Comte du Trésor, & de Patrice, à la place du Consulat, vous saurez le pouvoir & l'autorité que les Rois de Bourgogne ajoûtoient, par ces charges de l'Empire, à ce que leur naissance leur en donnoit sur leur Nation, & sur les Gaulois de leur partage.

Le Maître de la Milice des Gaules étoit le Généralissime de toutes les Troupes qu'il y avoit dans ces Provinces. Pour avoir une idée de l'autorité que donnoit cette place, non seulement sur tout ce qui touchoit le Militaire, mais aussi dans le Gouvernement, il n'y a qu'à lire avec attention sur ce point tout ce qu'Aëtius fit dans les Gaules pendant le nombre d'années qu'il y fut Maître de la Milice. Il y régnoit véritablement.

La dignité de Patrice, créée par Constantin le Grand, étoit MEM. au-dessus de celle de Préfet du Prétoire ; ceux qui en étoient re- VIII. vêtus ne voyoient au-dessus d'eux que les Consuls. Par tout où un Patrice étoit employé, il commandoit tous les autres Officiers de l'Empire ; même des anciens Consuls, s'il l'étoit aussi, ou s'il avoit rempli quelcune des autres Grandes Charges, comme celles de Préfet du Prétoire, de Préfet de Rome, de Préfet de l'Illyrie, de Maître de la Milice, ou de Maître des Offices, & que l'ancien Consul n'en eût exercé aucune que le Consulat (1). Aussi ne pouvoit-on être élevé à la dignité de Patrice qu'on n'eût passé par quelcune de ces Charges (2). C'étoit pour l'ordinaire celle de Maître de la Milice qui y portoit. Les Patrices avoient seuls le privilège, qu'ils ne pouvoient perdre leur Titre qu'avec la vie. Il n'étoit attaché à aucune fonction particulière. La perpétuité de cet honneur, l'accès qu'il donnoit auprès du Prince, l'influence qu'avoient par là les Patrices, en cette qualité Conseillers les plus intimes de l'Empereur, qui les appelloit ses Peres ; enfin l'éclat d'un rang qui faisoit connoître qu'on avoit exercé les plus éminens Emplois de l'Empire, étoient cause que l'on regardoit le Patriciat comme le plus grand des honneurs (3).

Les Empereurs d'Orient envoyant pour l'ordinaire des Patrices pour commander en leur nom, en Italie sur-tout, on nomma insensiblement *Patrices* les Gouverneurs des Provinces, lors même qu'ils n'avoient pas reçu ce titre par Lettres de l'Empereur, & qu'ainsi ils n'étoient point proprement de ce haut rang. Cet usage se conserva mieux dans les Provinces soumises aux Rois de Bourgogne qu'en aucune autre partie des Gaules. Ces Rois, qui demeurèrent constamment attachés à l'Empire, gardèrent soigneu-

Z 2 sement

(1) Voy. GOTHOF. Comment. in *L. unic. Cod. Tb. de Consul. Præf. Magistr. Milit. & Patric.*

(2) *L. 3. Cod. de Consul. & non spargend.*

(3) On peut, ce me semble, joindre toutes ces raisons, pour trouver celle de la préférence que l'Empereur Zenon

dit (*L. 3. Cod. de Consulib. & non sparg.*) qu'on donnoit au Patriciat. Elle ne paroît pas si dénuée de fondement, que si l'on ne la tire que d'une seule considération, comme le font les Commentateurs, ainsi qu'on le voit dans Godefroy à l'endroit que je viens de citer.

MEM. sement les usages auxquels les Peuples étoient faits sous la domination Romaine. Les Rois des Francs, fils de Clovis, qui conquièrent ces Provinces sur les Bourguignons, sentirent qu'il leur convenoit de suivre la même maxime. Ils donnerent aussi le titre de *Patrices* aux Gouverneurs par lesquels ils régissoient les deux Bourgognes.

L'Emploi de Comte du Trésor, étoit aussi une des Grandes Charges de l'Empire. Son titre marque assés que celui qui le portoit, étoit Surintendant des Finances. Il y avoit dans les Gaules Quatre Intendans des Finances. Celui de Lyon, celui d'Arles, celui de Nîmes & celui de Treves. Le Comte du Trésor des Gaules commandoit ces quatre Intendans. Toutes les affaires des Finances de l'Empire dans les Gaules étoient donc entre ses mains.

On ne connoît que Huit Princes qui aient régné sur les Bourguignons depuis l'établissement de cette Nation dans l'Helvétie, jusques à la conquête de leur Royaume par les Rois des Francs fils de Clovis. De ces Huit Princes il n'y en a proprement que Quatre qui aient été Rois de toute la Nation. Les Quatre autres ne l'étoient que d'une partie. Cela est incontestable des trois frères de Gondebaud, Chilperic, Godégifile & Gondemar. Encore un des Historiens de Bourgogne a-t-il conjecturé, que le partage qui se fit du Royaume entre les quatre fils de Gundioc, subordonna les trois Cadets à Gondebaud leur aîné, qui portoit seul le titre de Roi (1). Il n'est pas également certain si Chilperic, frère, à ce qu'on croit (2), de Gundioc, régna sur toute

(1) DUNOD. Histoire des Séquan. Tom. I. pag. 248.

(2) Je dis, à ce qu'on croit. On n'en a en effet d'autre preuve que ce passage de Jornandès (*De Reb. Getic. Cap. 48.*). *Theodoricus --- arma movit in Suevos Burgundionum quoque Gundiacum & Hilpericum Reges auxiliares habens sibi que devotos.* Il n'est point dit là que les deux Rois des Bourguignons, qui se joignirent à Theodoric Roi des Visigots

pour faire la guerre aux Sueves, fussent frères. Ce passage ne dit pas non plus que ces Rois Gundioc & Hilperic régnaissent ensemble, comme l'a conjecturé Mr. Dunod pag. 236. Avant que Clovis eût réuni sous son commandement toutes les Tribus des Francs établies dans les Gaules, chacune avoit son Chef, qui portoit le titre de Roi. Ne pouvoit-il pas y avoir plus d'une Tribu, & par là plus d'un Roi des Bourguignons? Enfin supposé

toute la Nation, ni même s'il régna. On fait qu'alors, & encore long-tems après, on donnoit aux fils des Rois, quoiqu'ils ne régnaient point encore, & ne fussent pas même les premiers appelés au trône de leur Pere, le titre de Rois. Ce titre seul, qui est néanmoins l'unique preuve qu'il y ait que ce Chilperic ait régné, ne le prouve point suffisamment. Ainsi je pourrois à la rigueur réduire à quatre le nombre des Rois de Bourgogne, qui ont régné depuis l'an 451 jusqu'en 534.

De ces quatre Rois, qui sont Gundioc (1), Gondebaud, Sigismond, & Godemar, les trois premiers furent revêtus d'Emplois de l'Empire.

GUNDIOC fut Maître de la Milice (2). GONDEBAUD fut fait Patrice par Olybrius. On en a des témoignages exprès (3). Il n'y en a pas qui disent que cet Empereur lui conféra aussi l'Emploi de Maître de la Milice. On peut néanmoins le dire avec Mr. Mascou (4). Nous avons vu qu'on parvenoit le plus souvent au Patriciat par ce Généralat. Ricimer portoit l'un & l'autre titre. On les lit dans son Epitaphe (5). Olybrius, qui lui devoit l'Empire, voulut marquer à Gondebaud, fils d'une sœur de ce Patrice, la reconnoissance qu'il en conservoit, même après la mort de ce bienfaiteur, en conférant au Roi de Bourgogne les dignités dont Ricimer étoit revêtu.

La saine politique ne le vouloit pas moins. Gondebaud avoit

Z 3 affés

supposé que Chilperic eût régné avec Gundioc, il n'auroit point régné seul sur toute la Nation, son Frère Gundioc lui ayant survécu.

(1) Le nom de ce Roi se trouve écrit dans les Auteurs Latins en diverses manières. L'un dit *Gundiacus*, l'autre, *Gunduicus*, un autre *Gundeucus*. Les Historiens de Bourgogne l'ont rendu en François par *Gundioc*.

(2) Quantum enim Filii nostri, Viri Illustris Magistri Militum Gunduici sermone est indicatum. HILAR. Papa. Epist. 9. ad Leontium Arelat. an 465.

(3) Mortuo Ricimero, Olibrius Im-

perator Gundibarum ejus Nepotem Patri-
tium. *Hist. Miscell. Lib. XV.* Defunctus
est Ricimer XV. Kal. Sept. quo anno
Gundibaldus Patrius factus est ab Impe-
ratore. *Chronogr. Anonym. Cuspiniani.*

(4) *Gundobald ward An. 472. Vom
Kayser Olybrio zum Patritio und Magis-
tro Militum ernennet.* MASCOU. *Gesch.
der Teutsch. Tom. II. Anmerk. pag. 4.*
Schurtzffleisch croioit que Gondebaud &
ses trois freres furent Maitres de la Mi-
lice de l'Italie & des Gaules. *Hist. Vet.
Burg. Regn Cap. IV. §. IV. in Not.*

(5) GRUTER. *Thesaur. Inscr.*
MLXXIX. 14.

MEM.
VIII.

MEM. affés de crédit pour qu'il fut important à Olybrius de se l'attacher. Le Roi Bourguignon put bien faire monter sur le trône
VIII. Impérial Flavius Glicerius l'année suivante (1).

SIGISMOND, fils & Successeur de Gondebaud au Royaume de Bourgogne, reçut de l'Empereur Anastase les dignités de Comte du Trésor & de Patrice. Il demanda la dernière en même tems qu'il notifia à l'Empereur par la Lettre la plus soumise & qu'on a encore, la mort de son pere Gondebaud. Sans nommer proprement la dignité, il marque simplement un grand desir d'être revêtu des honneurs de l'Empire dont son Pere avoit jouï.

Ce Prince faisant connoître dans cette Lettre le cas que ceux de sa Maison avoient fait de ces dignités de l'Empire, il convenoit qu'on vit ici leurs sentimens à cet égard. Voici comme Mr. l'Abbé du Bos les a exprimés en notre langue (2). „ C'est par un „ sentiment que j'ai hérité de mes ancêtres qui ont toujours eu un „ cœur véritablement Romain, & qui toujours ont été attachés „ si sincèrement à vous & à vos prédécesseurs, qu'ils ont cru „ que l'illustration provenant des grades & des Emplois où vos „ *Hautesse*s les élevoient, faisoit leur plus grande gloire. Oui, mes „ Ayeux ont toujours fait moins de cas des dignités qu'ils de- „ voient au sang dont ils sortoient, que de celles que leur con- „ feroient les Empereurs. Quand les Princes de ma Maison de- „ viennent Rois de leur Nation, ce qu'ils s'imaginent de plus „ flatteur, c'est que par là il deviennent vos Officiers”.

La Lettre de Sigismond fut croisée par une de l'Empereur Anastase, qui prévenant ses demandes lui conféroit le Patriciat. On a celle que le Roi de Bourgogne récrivit pour en remercier l'Em-
pereur.

(1) LEONE AUG. V. col. Gunde-
bado hortante, Glycerius Ravennæ sum-
sit Imperium. CASSIODOR. Chron.

(2) Hist. de l'Etabl. de la Monarch.
Franç. Liv. V. Ch. 7. Voici le Latin de
l'Evêque de Vienne Alcinus Avitus, qui
composa la Lettre de Sigismond. Tra-
xit istud a proavis generis mei apud vos
decessoresque vestros semper animo Roma-

no devotio, ut illa nobis magis claritas
putaretur, quam vestra per militia titulos
porrigeret Celsitudo, cunctisque Auctoribus
meis semper ambitum est quod a Princi-
pibus sumerent, quam quod a patribus
attulissent; cumque gentem nostram vi-
deamur regere, non aliud nos quam mi-
lites vestros credimus ordinari. AVIT.
Epist. 83. pag. 137.

pereur. Mr. l'Abbé du Bos l'a traduite en François comme la précédente, dans le Chapitre de son Livre que j'ai cité. „ Je ne MEM. VIII
„ crois pas, dit ce Savant sur ces Lettres, que les Préfets du Pré-
„ toire des Gaules, & les Maîtres de la Milice dans ce départe-
„ ment, ayent jamais écrit aux Successeurs de Constantin le Grand
„ en des termes plus soumis, & qui fissent mieux sentir, que les
„ Lettres de ceux qui s'en servoient étoient celles d'un sujet à son
„ Souverain.

Si les plus puissans des Rois de Bourgogne, ceux qui régnoient sur la Nation entiere, avoient besoin de posséder quelcune des grandes dignités de l'Empire, sans quoi ils n'auroient eu sur les Gaulois de leur partage qu'une autorité sous laquelle ces Gaulois n'auroient plié qu'avec beaucoup de peine; les Princes de cette Nation qui ne possédoient qu'un petit district, & même dans quelque dépendance du principal, devoient rechercher avec plus d'empressement encore des Offices de l'Empire, par lesquels ils fussent plus particulièrement sous sa protection. Aussi ne manquoient-ils pas de briguer de ces Charges. Chilperic, qu'on croit qui étoit frere de Gundioc, fut Maître de la Milice, & même Patrice, si c'est de lui qu'il faut entendre ce que dit d'un Chilperic Sidonius Apollinaris & la vie de St. Lupicin. Le P. Pagi étoit pour l'affirmative (1), & le P. Sirmond a soutenu (2) qu'il s'agissoit de Chilperic frere, & non Oncle de Gondebaud. Mr. du Bos a embrassé l'opinion du P. Sirmond. Il a établi (3) que le Chilperic à qui Sidonius donne le titre de *Maître de la Milice* dans la Sixième Lettre, & de *Tetrarque* dans la Septième de son Cinquième Livre, est le Chilperic appelé *Patrice* dans la vie de St. Lupicin, & que c'est le Chilperic, qui après la mort de Gundioc (Mr. du Bos l'appelle *Gunderic*) son pere, avoit partagé le Royaume des Bourguignons avec ses trois freres, Gondebaud, Godegisile & Gode-mar. Il a dit, Mr. du Bos, que si l'Evêque de Clermont qualifie simple-

(1) Crit. Baron. ad An. 472.

(2) In Not. ad Sidon. Apoll. Lib. V. Epist. 6. & 7.

(3) Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Françoisse. Liv. III. Ch. 12.

MEM. simplement ce Chilperic de Maître de la Milice, c'est parce que
VIII. cet Evêque croioit qu'il fut encore plus glorieux de porter le titre d'une des grandes dignités de l'Empire, que le titre de Roi, si commun alors? Car, ajoute-t-il, *ce Prince étoit certainement en quatre-cens-soixante & quatorze Roi de nom & d'effet.*

Cette dernière assertion, fondement du sentiment de Mr. du Bos, méritoit bien qu'il en fournit la preuve. Car ce savant n'ignoroit pas que les Historiens de Bourgogne *fixent communément la mort de Gundioc à l'an Quatre cens-soixante & seize (1).* Si cette date est juste, Chilperic fils de Gundioc ne régnoit point deux ans auparavant; il n'avoit point encore eu en partage la quatrième partie de la succession de son Pere, qui lui auroit fait donner le nom de *Tetrarque*. Il convenoit donc pour le faire *Roi de nom & d'effet* en quatre-cens-soixante & quatorze, de justifier que Gundioc ne vivoit plus alors, ou qu'il avoit partagé de son vivant ses sujets entre ses quatre fils, & que chacun de ces Princes portoit déjà le titre de Roi.

La conjecture que Chilperic portoit déjà le titre de Roi pendant la vie de Gundioc, n'auroit rien en elle-même de contraire à l'usage de la Maison Royale de Bourgogne. Sigismond eut ce titre avant la mort de Gondebaud. Mais on ne peut hasarder d'en dire autant de Chilperic, s'il est vrai, comme le pose Mr. Dunod (2) que Gondebaud fut le seul des quatre fils de Gundioc qui porta le titre de Roi. Quant à un partage des Sujets de Gundioc fait par ce Prince lui vivant, entre ses fils, nul indice ne conduit à le présumer. Il reste donc très-incertain duquel des deux Chilperics, Oncle ou Neveu, Sidonius & l'Auteur de la Vie de Lupicin doivent être entendus. Heureusement il importe fort peu pour l'usage que je veux tirer ici de ces exemples des dignités de l'Empire recherchées par les Rois des Bourguignons, qu'on sache au juste lequel des Chilperics fut Maître de la Milice & Patrice. On pourroit même penser que l'un & l'autre posséderent ces

(1) DUNOD. Hist. des Séquanois. pag. 248.

(2) Ubi supra.

ces honneurs, s'il étoit plus probable que Gondebaud ayant été fait Patrice d'Occident l'an Quatre-cens-soixante & douze, comme nous l'avons vû, la même dignité eût été conférée à son frere, peu de tems après, Gondebaud vivant & régnant. L'autorité que ce grade eût donné à Chilperic dans les Gaules, auroit été prise sur celle qu'y avoit Gondebaud pendant qu'il en étoit seul en possession. En qualité de Patrice, il commandoit pour l'Empire dans toute la Gaule, quand il ne s'y trouvoit ni Empereur, ni Consul. Ceût été partager ce commandement, que d'y placer un autre Prince. Gondebaud qui demeura toujours attaché à l'Empire, ne mérita jamais cet affront, & la prudence ne vouloit pas qu'on en fit de pareils à un Prince comme lui, dans des circonstances où son secours étoit si nécessaire aux Romains.

Il ne reste plus pour dissiper jusqu'au dernier scrupule sur la dépendance des Rois de Bourgogne, & des Pays où ils commandoient, qu'à détruire la fausse idée d'indépendance, que des Lecteurs imparfaitement instruits des usages de ces tems-là, attachent au Titre de *Roi*, & à celui de *Roiaume*. Du Cange a prouvé (a), qu'alors de simples Provinces étoient nommées *Roiaumes*, & l'on a des exemples que le titre de *Roi* se donnoit au Chef d'une Cité, ou d'une Tribu, qui n'en relevoient pas moins de l'Empire.

(a) Gloss.
far. voc.
Regnum.

De ce que nous venons de rapporter de preuves de la subordination où les Bourguignons firent constamment profession d'être à l'égard des Empereurs d'Occident & d'Orient, & du titre dont ils reconnoissoient avoir besoin pour pouvoir exercer une autorité légitime sur les Gaulois, tant par rapport aux affaires Civiles, qu'au Militaire; titre qui prouvoit que cette autorité n'étoit même que l'autorité des Empereurs, confiée à ces Barbares par les dignités de l'Empire, quand ils en étoient pourvus: De toutes ces observations, dis-je, découlent bien palpablement les inférences suivantes, auxquelles il convenoit que le lecteur fut conduit par les discussions nécessaires pour prévenir ou écarter tout doute sur les faits d'où elles résultent.

MEM. Les Loix de l'Empire Romain furent observées sans interruption dans les Provinces où les Bourguignons étoient placés, dès leur premier établissement dans les Gaules jusqu'au tems de la Conquête de ces Provinces par les Francs.

VIII.

Ces Loix y furent observées, soit que les Rois des Bourguignons fussent revêtus de quelcune des Grandes Dignités de l'Empire, soit qu'ils n'en possédassent aucune, comme on pourroit le croire de Godemar, le dernier de la Maison Royale de Gondebaud. Car ceux de ces Princes qui n'avoient point d'Office de l'Empire, ne commandoient qu'à leur Nation, & même qu'avec dépendance du Généralissime Romain Maître de la Milice, pour ce qui concernoit la guerre, sans qu'ils eussent la moindre part de droit au gouvernement Civil des Gaulois. Ils ne pouvoient donc toucher aux Loix auxquels ceux-ci étoient soumis.

La Constitution des Provinces, le pouvoir, la compétence des Magistrats, tant supérieurs que subalternes, depuis les Consuls jusqu'aux Officiers Municipaux du plus bas ordre; ce que les Sujets devoient payer à l'Empire; la maniere dont ces redevances devoient être exigées; toutes ces choses étoient si pleinement réglées par les Loix, qu'on peut dire que, dans toute la durée de l'Empire Romain, les Peuples ne furent jamais mieux instruits du Droit Public de cette Monarchie, qu'ils le furent depuis la publication du Code de Théodose le Jeune. Ce Prince y fit non seulement rassembler les Loix de toute espece faites par les seize Empereurs Chrétiens qui avoient régné avant lui, & y fixa autant qu'il étoit possible l'incertitude de la Jurisprudence, sur quantité de questions, en déclarant quels étoient les Jurisconsultes dont les décisions devoient être suivies; il y ajouta de plus aux Constitutions de ses Prédécesseurs Quarante-huit Loix, qui lui parurent nécessaires pour qu'il n'y restât rien à désirer de tout ce qui pouvoit être propre à conserver l'ordre & la justice dans l'Empire d'Orient & d'Occident. Ce Code après avoir reçu la Sanction de Théodose & de Valentinien III. son Collègue, fut publié l'an Quatre-cens-trente-huit.

Mais comme les circonstances demandent dans tous les Etats de tems en tems de nouveaux Réglemens, quelque abondant que fut le
Code

Code de Théodose en principes propres à décider les nouveaux cas qui survinrent après la mort de ce Prince, Valentinien fit Dix & huit Constitutions nouvelles, Martien Cinq, Majorien Neuf, Severe Deux, & Anthemius Trois, qui ne furent pas moins publiées dans les Gaules, que le Code Théodosien. Les Magistrats & les Peuples y étoient donc pleinement instruits de leurs droits & de leurs obligations. Les premiers auroient-ils osé enlever aux derniers ce que les Loix leur accordaient, & ceux-ci l'auroient-ils souffert sans réclamer leurs privilèges, & porter aux Empereurs de justes plaintes contre les Officiers de l'Empire qui les en auroient voulu dépouiller? Les Rois des Bourguignons, qui, comme nous l'avons vu, n'avoient d'autorité sur les Gaulois que par les Emplois de l'Empire dont ils étoient revêtus, se trouvoient obligés d'en respecter les Loix. Ils n'auroient pu les fouler aux pieds sans s'exposer à se voir dépouiller eux-mêmes des dignités qu'il leur importoit si fort de conserver. La prudence ne vouloit pas moins qu'ils parussent être les protecteurs de ces Loix, si chères aux Peuples dont ils devoient gagner la confiance & l'affection, pour satisfaire leur ambition de s'aggrandir. C'est sans doute par ce motif autant que par la bonté intrinsèque des Loix Romaines, & leur aptitude à remplir les vûes d'un sage Législateur, que les Visigots les conserverent avec tant de soin. Ils n'étoient point dans la même dépendance de l'Empire dans laquelle les Bourguignons reconnurent toujours qu'ils étoient.

Dès l'an Quatre-cens-soixante & quinze (1), que l'Empereur Julius Nepos avoit cédé les Gaules à Euric, Pere & prédécesseur d'Alaric II. au Roiaume des Visigots, les Rois de cette Nation se regardoient comme pleinement Souverains des Gaules. Aussi voulurent-ils que ce fut de leur autorité que découlât celle des Loix. Alaric en fit former un nouveau Recueil, composé d'Extraits des Codes *Grégorien* & *Hermogénien*, de celui de *Théodose*, des Livres des Jurisconsultes *Paullus* & *Cajus*, & des Constitutions ajoutées

A a 2

(1) Voy. Mr. du Bos. *Hist. de l'Etablissement de la Monarchie Française*, Liv. V, Ch. 10, & sur-tout. Liv. III. Ch. 13.

M E M. tées au Code de Théodose par cet Empereur même , & par ses
VIII. Successeurs. Sous ces Extraits le Roi Visigot fit mettre des expli-
cations par des Jurisconsultes , afin que tout ce que les anciennes
Loix pouvoient avoir d'obscur , & laisser d'incertitude , fût éclairci
ou déterminé. Ce Code qu'Alaric publia l'an Cinq-cens & cinq,
loin d'être destiné à ôter aux Gaulois sur lesquels ce Prince régnoit
l'usage des Loix Romaines & les libertés qu'elles laissoient aux
peuples , ne fut autorisé qu'après que les Représentans des Provin-
ces en eurent examiné & approuvé le projet, dressé par des Evêques
& des principaux Seigneurs (1). On apprend ces circonstances
dans l'ordre même, adressé au Comte Timothée, de faire publier
ce Code.

Je ne fors pas des Gaules, sans quoi je pourrois donner des
preuves que les Vandales d'Afrique , qui possédoient de même cette
Province en pleine Souveraineté , & l'avoient soumise par les ar-
mes , en laisserent aussi jouir les peuples des Loix Romaines. Car
pour les Ostrogots qui possédoient l'Italie , sur le même pied , il seroit
bien superflu d'administrer de telles preuves , l'Edit de Theodoric ,
& les Formules de Cassiodore ne permettant pas d'en douter.

Si des Princes indépendans de l'Empire , & aussi puissans que
les Visigots , crurent devoir garder ce ménagement pour les Gau-
lois , de ne point leur ôter les anciennes Loix sur lesquelles les
droits des Provinces & des Cités étoient établis , croiroit-on que
les Rois des Bourguignons , moins puissans dans les Gaules que
les

(1) *Utilitates populi nostri propitia di-
vinitate TRACTANTES hoc quoque
quod in Legibus videbatur iniquum, meliori
deliberatione corrigimus : ut omnis LE-
GUM ROMANARUM & ANTIQUI
JURIS obscuritas ADHIBITIS SA-
CERDOTIBUS AC NOBILIBUS
VIRIS in lucem intelligentiæ melioris
deducta resplendeat : & nihil habeatur
ambiguum , unde se diuturna aut diversa
jurgantium impugnet objectio. Quibus om-
nibus enucleatis atque in unum librum*

*prudentium electione collectis , hæc quæ
excerpta sunt , vel clariori interpretatione
composita VENERABILIUM EPIS-
COPORUM vel ELECTORUM PRO-
VINCIALIUM nostrorum ROBORA-
VIT ADSENSUS. &c.* Ce sont les ter-
mes de l'ordre d'Alaric , & qu'il voulut
qui fut placé à la tête de son Code com-
me la Sanction du Prince. Cet ordre
qu'on voit encore dans ce qui nous est
parvenu du Code , y est intitulé E X E M-
P L A R A U C T O R I T A T I S . C o m m o n i -
torium

les Visigots du tems d'Euric, & que ce Prince, se soumit même, MEM. à prendre Jornandès (1) à la lettre, ou *contraignit à lui pro-* VIII. *mettre de lui rendre les mêmes déférences, & les mêmes services qu'ils étoient tenus auparavant de rendre aux Empereurs*, comme Mr. l'Abbé du Bos explique (2) cet Historien des Gots: croiroit-on, dis-je, que les Rois Bourguignons traitassent en Souverains despotiques les Gaulois des Provinces où ils régnoient, & en eussent dépouillé les Cités & le Peuple, des libertés dont les Loix des Empereurs les laissoient jouir, & spécialement de la liberté de tenir des Assemblées de la nature de celles dont nous traitons?

Une telle idée n'auroit pas contr'elle la vraisemblance seule, les Loix mêmes des Rois de Bourgogne, & la maniere dont ils les faisoient, déposent également le contraire.

Quand Gondebaud eut réuni à son partage les portions de ses trois freres dans la Succession de Gundioc leur Pere commun, & se vit ainsi le seul Roi des Bourguignons, il sentit la nécessité de s'attacher plus que jamais ses sujets Gaulois, en les mettant à l'abri des injustices & de l'oppression, auxquelles ils pouvoient être exposés de la part de ses Bourguignons, enflés des victoires & de la puissance de leur maître. Dans cette vuë, il resolut de faire des Loix plus propres à établir la paix & l'union entre ses sujets des deux Nations, que ne l'étoient les coutumes suivies jusques là par les Bourguignons, ou les Loix de ses prédécesseurs (3).

A a 3 Pour

torium Thimothéo V. S. (Viro Spectabili Comiti. J'ai mis en Capitales Tractantes, parce que c'étoit le terme propre dans ces tems-là pour désigner les délibérations qui se faisoient dans les Assemblées, comme on le verra ci-après quand nous parlerons de la maniere dont les Rois Bourguignons firent leurs Loix.

(1) *Quod Euricus grato suscipiens animo* (Les offices d'amitié que les Vandales d'Afrique lui avoient rendus) *totas Hispanias Galiasque sibi jam JUR PROPRIO retinens, simul quoque & BUR-*

GUNDIONES SUBEGIT. Jornand. de Reb. Get. Cap. 47.

(2) Hist. de l'Etabl. de la Mon. Franc. Liv. III. Ch. 13.

(3) *Burgundionibus leges mitiores instituit* (Gundebaldus) *ne Romanos opprimerent*, dit Grégoire de Tours. Lib. II. Cap. 33. immédiatement après avoir raconté la maniere dont Gondebaud entra dans Vienne, y fit tuer son frere Godefigile, & par là remit sous son obéissance tout le pays appelé depuis le Roiaume de Bourgogne. Marius Evêque de Lausanne

M E M.
VIII.

Pour parvenir au but qu'il se proposoit, ce Prince consulta les Cités de ses Etats dont il assembla les Représentans sous ses yeux, & fit avec eux les Loix dont il a passé quelques-unes jusques à nous, dans le Recueil intitulé *Loix des Bourguignons* (1).

L'Edit que Gondebaud fit mettre à la tête de son Code, fournissant des preuves de ces circonstances, il est nécessaire que je fasse lire les endroits qui y ont du rapport. En voici la traduction (2).

„*Le très-glorieux Gondebaud Roi des Bourguignons.*

„Réfléchissant avec soin pour le repos & le bien de notre Peuple sur les ordonnances de nos Peres & les nôtres propres, à ce qui pourroit sur chaque point convenir le mieux à l'honnêteté, au bon ordre, à la raison, & à la justice; & ayant tout mûrement pesé avec les principaux de nos sujets rassemblés en notre présence: nous avons ordonné de rédiger en Loix perpétuelles ce que nous & eux avons trouvé convenable----- Pleins d'amour

sanne met cet événement sous l'an Cinq-cens, qui avoit pour Consuls *Hipatius & Patritius*: & l'Edit qui étoit à la tête des Loix de Gondebaud, est daté du *IV des Kalendes d'Avril de la Seconde année du règne de ce Prince*, qui ne commençant à les compter que depuis qu'il régna seul, cette date donne le 27. Mars Cinq-cens & deux.

(1) La différence qu'il y a dans le nombre des *Titres & des Loix*, entre l'Edition que Basile Herold donna en 1557. des Loix des Bourguignons, & celle que Lindenbrog fit paroître en 1613. fait connoître qu'on n'est point sûr d'avoir, dans cette dernière même, bien plus ample que la première, toutes les Loix de Gondebaud. Voilà pourquoi j'ai cru devoir simplement dire qu'il nous en est parvenu *quelques-unes*. Il n'est assurément pas moins incertain si nous avons le Code entier des Loix des

Bourguignons, en supposant même que le Recueil de ces Loix qui nous reste, ait été fait non par ordre de Gondebaud, mais de son fils Sigismond, comme l'ont cru des Savans. On feroit voir sans peine, si c'en étoit ici le lieu, que le Recueil publié n'est ni le Code de Gondebaud, ni celui de Sigismond. Les différences qu'il y a entre les Copies, marquent qu'elles sont des Collections de Loix des Bourguignons rassemblées par des particuliers, qui en avoient découvert les uns plus, les autres moins. Mais ce que je ne dois pas négliger de dire, en faveur de ceux de mes Lecteurs qui pourroient l'ignorer, c'est que ces Loix des Bourguignons (*Leges Burgundionum*) sont aussi appelées par les Anciens, comme par Agobard Evêque de Lyon au Neuvième Siècle, *Lex Gundobada*, d'où l'on a fait en François *Loi Gombette*.

(2) Vir Gloriosissimus Gundebaldus
Rex

„mour pour la justice par laquelle on obtient de Dieu le pardon MEM.
 „de ses fautes & le pouvoir de régner sur la terre, *ayant premie- VIII.*
 „rement pris l'avis des Comtes & des principaux de nos Etats ,
 „nous nous sommes attachés à éloigner de l'intégrité & de l'équi-
 „té des Juges les présens, & ce qui peut les corrompre. Tous
 „ceux donc qui exercent l'office de Juge, doivent présentement
 „administrer la justice entre les Bourguignons & les Romains ,
 „selon nos Loix, *faites & corrigées par délibération unanime.*

Ensuite, après avoir défendu aux Juges de recevoir aucun pré-
 sent, sous peine de la vie, Gondebaud prescrivit à ceux qui ont à
 prononcer entre des Romains, de suivre dans leurs jugemens les
 Loix Romaines. „Mais entre les Romains, *dit-il (1)*, leur
 „interdisant sous la même peine toute venalité, ainsi que nos Pe-
 „res l'ont déjà fait, nous ordonnons qu'ils jugeront *suivant les*
 „*Loix Romaines*, sur lesquelles il leur sera donné une instruction
 „par écrit, où ils trouveront la maniere dont ils doivent pro-
 „ceder & entendre les Loix, afin qu'aucun ne s'excuse par l'i-
 „gnorance.

„ Nous

Rex Burgundionum. Cum de Parentum
 nostrisque constitutionibus pro quiete &
 utilitate populi nostri impensius cogitare-
 mus, quid potissimum de singulis causis
 & titulis honestati, disciplinæ, rationi
 & justitiæ conveniret, coram positis op-
 timatibus nostris, universa pensavimus: &
 tam nostra quam eorum sententia mansu-
 ris in ævum legibus sumpsimus statuta
 perscribi ----- Amore justitiæ per
 quam Deus placatur, & potestas terre-
 næ dominationis acquiritur, ea, *primum*
habito consilio Comitum Procerumque no-
strorum, studuimus ordinare, ut integri-
 tas & æquitas judicandi a se omnia præ-
 mia, vel corruptiones excludat. Omnes
 itaque admistrantes judicia secundum le-
 ges nostras, quæ *communi tractatu com-*
positæ & emendatæ sunt, inter Burgun-
 dionem & Romanum præsentis tempore
 judicare debent.

à parentibus nostris statutum est, R O-
 MANIS LEGIBUS PRÆCIPIMUS
 JUDICARI: qui *formam & exposi-*
tionem Legum conscriptam, qualiter ju-
dicent, se noverint accepturos, ut per
ignorantiam se nullus excuset. Il se pour-
 roit bien, pour le dire en passant, que la
 Conférence des Loix Romaines avec cel-
 les des Bourguignons, faite par P A P I A-
 N U S, & dont on a d'assés longs Frag-
 mens sous le nom de *Papiani Liber Res-*
ponsorum, entr'autres dans la *Jurispru-*
dentia Ante-justiniana de Mr. Schulting,
 fut, comme le pensoit Lindenbrog. *Pro-*
legom. Cod. Leg. Barbar. un Abregé de
 Droit, composé par ordre de Gonde-
 baud, & qui étoit l'Instruction même
 que ce Prince promettoit dans son Edit.
 La conformité des titres de cet Ouvrage
 avec ceux des Loix des Bourguignons,
 n'a pas échappé à Mr. Schulting. Il en a
 fait la remarque sur le *Titre I.*

(1) *Inter Romanos verò interdictio si-*
mili conditione venalitatis crimine, sicut

MEM. „ Nous avons voulu (ce font les termes par lesquels finit l'E-
VIII. „ dit (1)), que cette nôtre Constitution *fut confirmée par la si-
„ gnature de nos Comtes*, afin qu'un Règlement fait par notre
„ délibération, & par l'avis commun de tous, soit observé par la
„ postérité & conserve sa force de convention à perpétuité.

On ne voit-là, dira-t-on, que ce qui se voit encore aujourd'hui dans les Edits des Princes les plus despotiques, & qui n'ont point besoin ni des suffrages de leurs Etats, ni de leur consentement sur les Loix qu'ils trouvent bon de faire. Ils y disent toujours, que c'est de l'avis de leur Conseil. On ajoutera, que les Grands & les Comtes, *Optimates & Comites*, sont les seuls dont il soit fait mention dans l'Edit de Gondebaud; que les autres Ordres de Citoyens n'y paroissent point; que d'ailleurs ce n'est pas de la signature des Conseillers qu'un Edit tient son autorité, mais uniquement de la volonté du Prince, qui ne perd rien de son droit absolu, bien que pour la forme, & pour qu'on n'abuse point de son nom, il veuille que ses Edits soient signés & contresignés par quelques-uns de ses Ministres.

Ces objections n'arrêteroient pas ceux qui connoissent le stile & les usages des tems & des Peuples dont il s'agit. Mais je dois y répondre en faveur des lecteurs qu'elles pourroient embarrasser. Ils verront aussi par mes réponses, que je n'ai prêté, dans ma traduction de ces morceaux de l'Edit du Roi de Bourgogne, aucune signification aux termes de l'original, qu'ils n'ayent dans les regles d'une traduction fidèle.

Il est vrai que dans leur sens propre les termes *Optimates*, *Proceres*, ne désignent que les Grands, les Principaux d'un Etat, en général. Il est vrai aussi que le titre de *Comites* ne désigne que des Comtes. Mais les Comtes du Siècle de Gondebaud étoient d'un ordre bien différent de celui des Comtes, qui, dans les siècles postérieurs, étoient ou Souverains indépendans, ou Grands Vassaux.

(1) Constitutionis vero nostræ ferriem placuit *adjecta Comitum subscriptione firmari*, ut definitio, quæ ex tracta-

tu nostro, & *communi omnium voluntate* conscripta est, etiam per posteros custodita *perpetuæ pacis* teneat firmitatem.

Vaffaux. Les premiers n'étoient qu'Officiers du Prince. Il les pla-
çoit comme bon lui sembloit. Leurs Offices, ni leur titre ne
passoient à leurs Enfans, que lors que le Prince conféroit à ces
Enfans les mêmes Emplois qu'il avoit confié à leur pere. Ces
Comtes commandoient la Milice des Cités ou d'un Canton,
& en étoient en même tems les Juges: réunion de l'autorité Ci-
vile avec la Militaire, qui n'ayant pas lieu chez les Romains, est
peut-être le seul changement que firent les Nations Germaniques
dans la forme du gouvernement des Gaules. Quoi qu'il en soit,
sous les Rois de Bourgogne chaque Cité étoit ainsi gouvernée par
un Comte. Sous les Rois Francs ces Comtes étoient subordon-
nés aux Ducs, & ceux-ci aux Patrices. On ne peut donc les
envisager que comme les premiers Magistrats de chaque Cité ou
Canton. C'étoient regulierement ces Magistrats que les Cités dé-
putoient aux Assemblées où elles étoient appellées. Ils y repré-
sentoient la Cité ou le Canton qui les députoit.

MEM.
VIII.

Toutes les Cités des Etats de Gondebaud furent appellées à
l'Assemblée dans laquelle se firent les Loix dont nous parlons.
Instruite par la convocation de cette Assemblée de ce qui s'y trai-
teroit, chaque Cité délibéra dans son Assemblée Générale sur les
Instructions dont elle chargeroit son Député. Il est donc vrai de
dire, que les Peuples des Etats du Roi de Bourgogne furent con-
sultés, & délibérèrent sur ces Loix par les Représentans qu'ils
avoient dans ces Assemblées de chaque Canton qui envoya des
Députés à Lyon, où Gondebaud les convoqua.

Quelle preuve avez-vous, me demandera-t-on sans doute,
que toutes les Cités des Etats de ce Prince furent appellées à l'As-
semblée de Lyon? Il n'en est pas dit un mot ni dans l'Edit que
vous commentés, ni dans tout le Code à la tête duquel il pa-
roit.

Jé tire ma preuve du nombre des Comtes, qui signèrent l'E-
dit. Pour sentir cette preuve, il faut savoir, que chaque Cité avoit
son Evêque & son Comte. Pourvu donc que l'on sache le nom-
bre des Evêques qu'il y avoit dans les Etats de Gondebaud, on
est sûr de savoir combien il y avoit de Cités, ou de Cantons.

MEM. & par là de Comtes qui y commandoient. Or on voit par les
VIII. signatures des Evêques au Concile d'Epaone, qui se tint l'Année
Cinq-cens-dix-sept, la premiere du règne de Sigismond, que
Vingt-sept Evêques s'y trouvèrent (1). Le nombre des Ci-
tés de ce Royaume n'étant donc que de Vingt-sept, & le
nombre des Comtes qui assistèrent à l'Assemblée de Lyon étant
de Trente-deux, comme en font foi leurs Signatures; il est évi-
dent, que le Comte de chaque Cité des Etats de Gondebaud s'y
trouva, & qu'ainsi l'on peut dire que toutes les Cités assistèrent
à cette Assemblée. Mr. Mascou a donc été fondé à dire, comme il
l'a fait, *que les Loix des Bourguignons avoient cela de commun,*
avec celles des autres Peuples de la Germanie, que la Nation
avoit été consultée pour les établir. Mr. Dunod n'a pas eu de
moins bonnes raisons pour s'exprimer-là dessus à peu près dans
les termes que j'ai employés. *Les Trente deux Comtes Bourgui-*
gnons & Romains qui signèrent les Loix de Gondebaud, repré-
sentoient, dit cet Historien (2), les deux Nations qui étoient
mêlées alors sous un même Souverain, & ils y donnèrent leur con-
sentement par leurs signatures.

Mais quelle part eurent les Députés des Cités aux Loix que fit
cette

(1) C'est le nombre des Signatures qu'on voit dans les Actes de ce Concile. Le P. Pagi en inferoit (*ad An. 509. n. 21.*) qu'il y avoit dans les Etats de Sigismond Vingt-sept Sièges Episcopaux. Mr. Dunod ne compte (*Hist. des Sequan. p. 266.*) que Vingt-six de ces Prélats. Ce n'est pas dans leur nombre seul que cet Historien diffère des Actes. Ils nomment l'Evêque de Belley, que Mr. Dunod n'y met point: mais en échange il y donne place aux Evêques de Bâle & d'Autun, qui ne paroissent pas dans les Actes. Personne n'a revu qu'en doute l'authenticité des ces Actes. Il n'en est pas de même de ceux du Concile tenu, à ce qu'on prétend, à St. Maurice en Vallais, par Sigismond l'an Cinq-cens & Seize. On a donné di-

verses preuves de leur supposition. Le nombre des Evêques & des Comtes qu'ils disent qui y assistèrent étant de Soixante Evêques & d'autant de Comtes; à *Sexaginta Episcopis, totque Comitibus habito Concilio*; pendant qu'il n'y a en eut que la moitié au Concile d'Epaone, il en résulte une nouvelle preuve de la fausseté des Actes de St. Maurice. Il n'y a donc nul sujet de craindre qu'on tire de ceux-ci une objection plausible contre mon calcul pour le nombre des Cités du Royaume de Bourgogne.

(2) Es hat dieses (*der Burgundische*) mit anderen Gesetzen der Teutschen Völker gemein, daß die Nation selbst bey abfassung desselben zu Rahte gezogen worden. *Gesch. der Teutsch. Tom. 2. Anmerck. p. 10.*

cette Assemblée ? Y eurent-ils simplement *voix consultative*, ou si ce ne fut qu'à la pluralité des Suffrages que ces Loix furent établies ? C'est-là une question sur laquelle je ne dois laisser aucun doute, si je veux pleinement justifier ma façon d'entendre l'Edit de Gondebaud. Ces termes, *la Nation fut consultée* sur ces Loix, employés par Mr. Mascou en parlant de la Nation, & les termes de *donnèrent leur consentement*, desquels se fert Mr. Dunod, par rapport aux Représentans des deux Nations, sont des manières de s'exprimer qui peuvent s'appliquer à la voix simplement *Consultative*, comme à la voix *Délibérative*. Leur signification doit même être déterminée par quelque façon de parler des actes dont il s'agit, pour qu'on puisse les entendre de la voix *Délibérative* : sans cela ils n'emportent ordinairement que la *Consultative*.

Satisfaisons à cet égard la critique la plus scrupuleuse. L'Edit même met en état de la contenter. En effet, on y lit plus d'une fois le terme de *Tractatus*. Ce terme étoit depuis longtems consacré par l'usage pour designer les délibérations, qui se faisoient à la pluralité des suffrages dans les Assemblées Provinciales ou des Cités. Godefroy en a averti sur plusieurs Loix du Code de Théodose, dans lesquelles ce terme est employé en ce même sens (1). Il revient aussi fréquemment dans les Loix mêmes des Bourguignons (2), & toutes les fois que le Prince y veut exprimer que c'est par l'avis de ses Etats qu'il statue, tant en faisant une Loi nouvelle (3), qu'en changeant quelque chose dans les anciennes (4).

B b 2

Le

(1) Voy. L. 4. § 7. & 12. Cod. Theod. de Legatis & Decret. ibiq. Gothofr.

(2) Licet de hereditatibus eorum, qui sine filiis moriuntur, complura prioribus legibus jusserimus, tamen nunc impensius universa TRACTANTES justum esse prosequimus &c. L. I. TIT. XLII. Cette Loi est certainement de Gondebaud, puis qu'elle est datée du Consulat d'Avienus, revêtu de cette dignité l'an Cinq-cens & deux. Elle fut aussi faite dans un Parlement. Sa date porte *Amberiaci*

IN COLLOQUIO, sub die IV. Nov. Septemb. Avieno V. C. Cons. On lit dans le TITRE LIII. Cum optimatibus populi nostri impensius de causa TRACTANTES advertimus &c. & dans le TITRE LV. Pensorem habentes de Caesarum actione TRACTATUM, jubemus, &c.

(3) De hereditatum successionem adtentius pertractantes statuimus, &c. TIT. LXXXVIII.

(4) Cum Optimatibus nostris de re impensius

MEM. Le nombre d'exemples de cette façon de parler qu'on vient de tirer d'un Code peu étendu, donne un indice bien plausible que les Rois des Bourguignons, non plus que ceux des autres Nations originaires de la Germanie, n'exerçoient le pouvoir Législatif que de cette manière.

Je dis les Rois des Bourguignons, sans me borner à Gondebaud. J'y comprends son Fils Sigismond : non seulement parce que comme je l'ai déjà insinué, il est encore incertain si les Loix que Herold & Lindenbrog ont publiées sous le Titre de *Loix des Bourguignons*, sont toutes de Gondebaud, ou de Sigismond (1); mais aussi parce qu'il est au moins incontestable qu'il y en a du dernier de ces Princes. Car si les dates qu'on y voit sont authentiques, Gondebaud ne vivoit plus, & Sigismond étoit sur le trône quand ces Constitutions furent faites. Telle est celle du *Quatrième des Kalendes d'Avril sous le Consulat d'Agapitus*, qui tombe sur l'an Cinq-cens & dix-sept. Et l'on fait de la Chronique de Marius Evêque de Lausanne, que Gondebaud mourut l'An Cinq-cens & Seize, sous le Consulat de *Petrus*.

Revenons

impensius pertractantes justum esse perspeximus &c. *Addit. I. Tir. XX. De Vineis.* Quæcunque in regno nostro hujusmodi causæ oriuntur, unde adhuc Legibus non fuerit institutum, quod observare (f. *observari*) debebit, *habito nunc cum Optimatibus nostris tractatu præsentis conditione (f. constitutione) decrevimus in populo nostro custodiri. Proem. Addit. II.* Voy. aussi les *Tir. LIII. & LXXIV. §. 1.*

(1) On les croioit autrefois communément de Gondebaud, quoique Lindenbrog eût déjà averti dans ses Notes sur l'Edit de ce Prince, qu'un Manuscrit attribue ce même Edit au Roi Sigismond, en ce qu'on y lit, *In Dei Nomine Anno Secundo regni Domini nostri Gloriosissimi Sigismundi Regis.* Le nom de *Lex Gundebada* sous lequel les Anciens ont parlé de ces Loix, & celui de *Loi Gombette*,

qui leur a été donné en François, ont apparemment produit cette opinion commune. Quelques Savans y ont cependant mis une restriction, en établissant, comme l'a fait entr'autres Mr. de Ludewig. (*Singular. Jur. Publ. Imp. Germ. Cap. IV. §. II. Not. 587.*), que les Loix placées dans ce Recueil sous le nom d'*Additions (Additamenta)* sont de Sigismond. Elles ne contiennent pourtant rien qui en assure. Gondebaud même ajouta à plus d'une reprise de nouvelles Loix à son premier Code. Aussi Mr. Dunod a-t-il regardé (*Hist. des Sequan. p. 269*), ces Suppléments, il y en a deux, comme étant de la même main que les Loix qui portent le nom de Gondebaud. Mr. Mascou s'en tient, avec raison, plutôt aux MSS. qui donnent ces Loix à Sigismond. *In Proemio*, (dit-il : *Gesch. der Teutsch. Tom. 2. Ammerck. p. 10.*) *heißt*

Revenons aux manieres de parler de l'Edit qui est à la tête des Loix des Bourguignons. Outre le terme de *Tractatus*, dont nous venons d'établir la signification dans les circonstances dont il s'agit, on aura sans doute observé que l'Edit porte en autant de mots, que ces Loix ont été *composées & corrigées par deliberation commune* (1), & que *ce qui a été décidé & redigé par écrit, a été décrété du commun avis* (2) de toute l'Assemblée. Ce n'étoit donc qu'après avoir recueilli les suffrages de tous les Députés, & du consentement de tous, que le Decret passoit en Loi. Ce consentement s'exprimoit à peu près en mêmes termes dans les Loix nouvelles (3), ou dans celles qui ajoutaient quelque chose aux anciennes (4).

Enfin un autre terme de cet Edit marque encore plus certainement & plus évidemment que ceux qui viennent d'être expliqués, que les Loix des Rois de Bourgogne se faisoient de la même maniere que parmi les autres Nations Germaniques. C'est-à-dire, que leurs Loix étoient proprement des *Conventions* entre les différens ordres de Citoyens de Libre condition; & que par conséquent c'étoit du consentement que les Représentans de ces ordres de la Nation donnoient aux Loix proposées par les Chefs dans l'Assemblée Générale, où chacun de ces Représentans avoit son suffrage,

B b 3

qu'elles

heist es, *Anno Secundo Domini nostri Gloriosissimi Gundebaldi*: Ich wolte es aber lieber mit denen Abschriften halten, da an statt Gundebaldi SIGISMUNDI steht. Ce n'est pas que cet Historien doute que Gondebaud n'eût fait une refonte des Loix des Bourguignons, & ne leur eut donné un Code; mais il trouve très-probable que Sigismond fit revoir, corriger, & augmenter ce Code bien-tôt après qu'il fut sur le trône de Bourgogne. Dom Flanher a mis au Tome I. de sa *Nouvelle Histoire Générale de Bourgogne* une *Dissertation*, dans laquelle il soutient avec bien de la vraisemblance, que c'est à Sigismond que les Loix des Bourguignons, qui ont passé jusqu'à nous, doivent être attribuées.

(1) Communi tractatu compositæ & emendatæ sunt.

(2) Definitio, quæ communi omnium voluntate conscripta est.

(3) Quia nihil de præstita patribus donandi licentia, vel munificentia, dominantium legibus fuerat constitutum, præsentî constitutione omnium voto & voluntate decrevimus. L. I. TIT. I.

(4) Prima Constitutione à nobis decretum fuerat, ut Judices ter admoniti causas inter partes cognitâs judicarent. Et quia occupatione & absentia deputatorum Judicum frequenter potuit evenire expectatio, ideo consensu omnium tempus credidimus statuendum &c. TIT. LXXXI. §. I.

MEM.
VIII.

MEM. qu'elles recevoient force de Loi. On comprend que le terme
VIII. dont je veux parler est celui de PACTIO, que le Roi employa
dans l'Edit que nous avons en main, pour y marquer la raison
qui demandoit que cet Edit fut signé de tous les Comtes : *Afin*,
y est-il dit (1), *qu'un Règlement redigé par notre deliberation*
& de la volonté commune de tous, observé aussi par la posterité,
ait la force d'une CONVENTION PERPETUELLE.

Mr. d'Eccard a bien prouvé (2) que *Pactum* & *Pactio* étoient
les Noms qu'on donnoit dans ces tems-là aux Loix faites du
consentement de la Nation parmi les Germains. Celles des Francs
Saliens & Ripuaires, & celle des Allemans sont appellées de ce
Nom. Toute *Convention* demande le consentement de ceux à
qui elle impose quelque obligation. Le consentement d'un Peuple
entier ne se manifeste légalement, que par des Assemblées Gé-
nérales ou Représentatives de ce Peuple. Aussi ne se faisoit-il
de Loix chez les Germains que dans de pareilles Assemblées. On
(a) p. 194. a vû ci-dessus (a) la remarque faite par Mr. Mascou, que les
Loix des Bourguignons avoient ceci de commun avec celles des
autres Peuples Germaniques, que la Nation avoit été consultée.
Mr. de Ludewig s'étendit davantage là-dessus dans l'Ouvrage
qu'il publia en 1730. Sept ans avant que le Tome Second de
l'Histoire des Peuples de la Germanie de Mr. Mascou fut sorti de
dessous la presse. „ Les Loix (dit Mr. de Ludewig (3) parlant
„ de

(1) Ut definitio quæ ex tractatu nostro & communi omnium voluntate conscripta est, etiam per posteros custodita PERPETUÆ PACTIONIS teneat firmitatem.

[2] Vides [dit ce Savant, dans ses Notes sur ces mots du Prologus de la Loi Salique, *quidquid minus in PACTO habebatur idoneum*]: Vides Leges CONSENSU UNANIMI Gentis primum *latas PACTUM vocatas fuisse.* Unde & in Pitheo Prologo formula: *PLACUIT ATQUE CONVENIT.* Le reste de cette Note contient divers au-

tres exemples de l'usage de cette même dénomination dans les tems postérieurs.

(3) Leges non arbitrato Regis latæ; sed consensu populi ejus & Procerum & primorum. His moribus hodieque vivunt & utuntur Germani; quibus legumlatio est argumentum nonnisi Comitiale. Tum, licet Gundebaldus Rex scripserit: quasdam constitutiones; illas tamen post judicio probatas Ordinum Provincialium, neque validas fuisse ante. *Singul. Jur. Publ. Germ. Imp. Cap. IV. §. II. not.* 587.

„ de la Jurisprudence des anciens Bourguignons) n'y étoient point MEM.
 „ des dispositions arbitraires du Roi ; elles se faisoient par le con- VIII.
 „ sentement de ses Sujets , des Grands & des Principaux de la
 „ Nation. Il en est encore aujourd'hui de même en Allemagne ,
 „ où la Diette de l'Empire seule peut établir des Loix Généra-
 „ les. Bien que Gondebaud eut composé quelques Loix , elles
 „ n'eurent de force qu'après qu'elles eurent été approuvées par les
 „ Etats.

*VI. Des Assemblées de la Nation Helvétique & de chacune de
 ses Cités , depuis la conquête du Royaume de Bourgogne par
 les Rois de France , jusques à l'extinction de la Maison de
 Charles - Magne.*

M'étant d'abord proposé de pousser mes recherches sur le su-
 jet annoncé par le titre de ce *Mémoire* , jusques au demembre-
 ment de l'Empire Romain dans les Gaules , je dois continuer à
 tirer des événemens & des monumens du Sixième Siècle , des in-
 dices de la constitution du gouvernement de ces Provinces , jus-
 ques à l'Epoque de la Cession solennelle que fit l'Empereur Ju-
 stinien de tous les Droits de l'Empire sur les Gaules , au Roi
 des Francs Théodebert.

„ Jusques là , dit Mr. l'Abbé du Bos (a) , les Romains des (a) Liv. V.
 „ Gaules avoient toujours pû se regarder comme étant toujours Ch. 20.
 „ sujets de l'Empire , & comme n'étant tenus d'obéir aux Rois
 „ Francs , qu'à cause du pouvoir que Clovis avoit reçu de l'Em-
 „ pereur Anastase , & qu'il avoit transmis à ses Enfans. Or ce
 „ pouvoir n'étoit , si j'ose m'exprimer ainsi , qu'un pouvoir ad-
 „ ministratif , un pouvoir emprunté , émané d'un autre Souverain ,
 „ & sujet par conséquent à inspection comme à revocation.

J'emprunte l'observation de cet habile homme concernant le
 droit des Rois Francs , par la raison que c'est sous les ordres de
 ces Princes que furent les Provinces qui formoient le Royaume
 de Bourgogne , depuis qu'ils les eurent enlevées à l'infortuné Go-
 demar ,

M É M. demar, qu'ils jetterent dans une prison (1) où il fit une fin
VIII. ignorée.

C'est aux Historiens à exposer les motifs des guerres que l'ambition insatiable de Clovis & de ses fils, l'implacable haine de Clotilde leur mere, qui nourrit pendant près de quarante ans dans le cœur de cette Sainte un si violent desir d'être vengée de la mort de son pere, même sur des innocens, que le barbare sacrifice qu'on lui fit du Roi Sigismond & de ses Enfans, ne pouvant l'assouvir, il lui falut encore pour victimes des milliers de Sujets de Gondebaud, premier objet de sa haine, avec tous les descendants de ce Prince. C'est aux Historiens à développer les ressorts qu'une autre espèce de haine, non moins active, non moins cruelle, & toujours animée aussi par l'ambition, fit jouer, pour faire passer & agir efficacement ces sentimens dans le cœur des jeunes Rois Francs, dont le caractère assuroit l'effet des ces artifices. Mon sujet ne demande pas que je donne la juste idée, défigurée jusques ici (2) dans l'Histoire à tous égards, de cette revolution du premier Royaume de Bourgogne. Je dois me borner à examiner, si elle eut d'autres effets sur l'état des Peuples, que les dévastations & les maux, que leur font de semblables guerres. Ce n'est même qu'aux effets qui touchent le gouvernement qu'il convient que je m'attache.

Arriva-t-il quelque changement dans la constitution des Provinces du Royaume de Bourgogne, par la conquête qu'en firent les Rois des Francs? Voilà la question générale sur laquelle je dois produire ce que j'ai trouvé de bien attesté.

Un Peuple conquis, qui est à la discretion du vainqueur, n'a plus de droits, de Coutumes, de Privilèges à opposer à la

(1) Eorum Regem [*Burgundiorum*] des faits, qu'il est néanmoins nécessaire de discuter pour juger sainement les Princes; comme un Historien doit mettre ses lecteurs en état de les juger. Ces faits se trouvent exactement établis par M. l'Abbé du Bos, *Liv. IV. Ch. 5. 6. 7.* & *Liv. V. Ch. 7. 8.*

in Castellum quoddam regionis illius conjectum asservarunt [*Franci*] custodiis.

PRECOP. de Bell. Got. Cap. 13.

(2) M. Dunod a bien dit deux mots d'Apologie en faveur de Gondebaud; mais il n'est pas entré dans les détails

à la volonté de son nouveau maître , que ce qui lui en a été conservé ou accordé par le Traité de paix & de soumission. Les Bourguignons avoient fait leurs efforts pour se conserver des Rois de leur Nation , même depuis que le dernier abandonné à ses seules forces , très - inférieures à celles des Successeurs de Clovis réunies , étoit visiblement hors d'état de résister longtemps à ces ennemis résolus de l'accabler pour le dépouiller. L'attachement de ses Sujets de l'une & de l'autre Nation étoit trop fort , pour qu'il y eut lieu de se flater que les traitemens les plus doux arrachassent de ces cœurs sensibles & revoltés par l'injustice , le regret d'obéir à des usurpateurs. N'y ayant ainsi aucune apparence de gagner jamais l'affection des Bourguignons pour les Francs , de tout tems leurs émules , & toujours du parti de leurs ennemis , il ne restoit aux Conquérans d'autre moyen de conserver leurs conquêtes , que celui de mettre les Bourguignons absolument dans l'impuissance de faire aucun mouvement pour secouer le joug. Dès - là , leur ôter la facilité de se rassembler pour se communiquer leurs projets de révolte , s'y affermir , & concerter la manière de les exécuter , étoit la première précaution que la prudence vouloit que prissent les Rois des Francs. Ces Princes y manquèrent apparemment d'autant moins , que le partage qu'ils firent entr'eux des Provinces du Royaume de Bourgogne , leur fournissoit un prétexte tout naturel d'abolir des Assemblées , qui ne pouvoient également plus avoir lieu après le demembrement de cet Etat , vu que chacune des trois portions , qu'on venoit d'en faire , avoit son Souverain particulier , indépendant de celui de chacune des deux autres : Souverains dont aucun ne pouvoit souffrir que ses Sujets fissent encore Corps avec ceux des deux autres partages. Les faits mêmes conduisent donc à présumer que la conquête du Royaume de Bourgogne par les Rois Francs , fit nécessairement cesser , si - non les Assemblées Générales de chaque Cité des Provinces dont il étoit composé , du moins les Assemblées Générales de toutes ces Provinces. Et par rapport à l'Helvétie en particulier , cette révolution abolit sans contredit l'Assemblée Générale de la Nation Helvétique , puisque l'Helvétie même fut partagée entre Theode-

MEM.
VIII.

MEM. bert Roi de la France Austrasienne, & Childebert Roi d'Orléans.
 VIII. Il y eut toujours trop de jalousie entre ces Princes, pour qu'ils eussent permis à leurs Sujets respectifs de tenir des Assemblées comme s'ils composoient encore une seule & même Cité. Les Historiens de la Suisse prétendent eux-mêmes, que les habitans de la partie de l'Helvétie qui apartenoit aux Allemans, furent faits esclaves par Clovis, après qu'il les eut vaincus à Tolbiac. *Quam possederant Allemani (Helvetiæ partem) servitute una cum ipsis affecta est*, dit Guilliman. *de Reb. Helv. Lib. 2. Cap. 11.* en parlant de l'état de l'Helvétie sous les Francs. Des Esclaves ne conservent assurément pas le droit qu'ils avoient étant Libres, de former une Cité & une Assemblée qui la représente.

Ces conjectures, probables en elles-mêmes, devroient sans doute former l'idée des suites de la conquête du Royaume de Bourgogne par les Francs, si l'on n'avoit pas des témoignages anciens & modernes auxquels on doit toujours déférer.

Un témoin du tems de cette conquête nous a heureusement conservé le précis de la Capitulation que les conquérans accordèrent au Peuple vaincu. C'est Procope dont je vais transcrire le récit de la fin de cette guerre. „ Le Roi des Bourguignons, „ dit cet Historien (1), tomba même enfin au pouvoir des ennemis, qui l'enfermèrent dans un Chateau où ils le tinrent prisonnier. Le vainqueur accorda ensuite une espèce de Capitulation aux vaincus. Elle portoit que les Bourguignons continueroient à jouir des Terres dont ils étoient en possession en qualité d'*Hôtes de l'Empire*, mais à condition qu'ils payeroient à l'avenir aux Rois Francs les redevances dont elles étoient chargées, & qu'ils serviroient ces Princes dans leurs guerres.

Le

(1) Deinde Germani [Procope appelle indifféremment les Francs Germains, ou Francs] cum Burgundionibus qui supererant, armis congressi, adeptique victoriam, eorum Regem in Castellum quoddam regionis illius conjectum asservarunt custodiis. Ipsos vero ad obsequium re-
 dactos secum in posterum militare coegerunt, ut bello captorum conditio postulabat & locis omnibus quæ Burgundiones antea coluerant, vestigal imposuerunt. PROCOPE. de Bell. Got. Lib. I. Cap. 13.

Le témoignage de Procope expliqué comme Mr. l'Abbé du Bos l'a expliqué dans la traduction ou espèce de paraphrase qu'on vient de lire, (a), ne laisse aucun lieu de se livrer aux idées, que de simples raisonnemens sur des probabilités présentent à l'imagination. La vuë du Traité écarte toutes les présomptions contraires. Servir les Rois Francs dans leurs guerres, comme ils servoient les Rois Bourguignons, & payer aux premiers les redevances qu'ils payoient aux derniers; voilà les deux seuls changemens, très-indifférens pour les Peuples de l'ancien Royaume de Bourgogne, qui arrivèrent dans leur état à l'occasion de ce changement de maîtres. Aucun de ces deux articles ne touche à la constitution du gouvernement de ces Provinces. Elle ne reçut donc aucune atteinte par cette révolution.

MEM.

VIII.

(a) Liv. V.
Ch. 8.

Que savez-vous, me dira-t-on, si ce que vous appellés le Traité, & avec Mr. du Bos, la Capitulation accordée aux peuples vaincus, ne renfermoit pas d'autres articles? Est-il présumable que deux obligations, par elles-mêmes inséparables de la Relation de Sujet, & que cette Relation impose conséquemment toujours en faveur du Souverain, sans qu'il soit besoin qu'il les stipule expressément, de sorte qu'il faut au contraire un Traité formel qui en dispense les Sujets pour qu'ils n'y soient pas tenus: Est-il présumable, que de telles obligations fassent tout le Traité, toute la Capitulation d'un Royaume, qui passe d'un Souverain sous un autre? Procope ne dit point que le traité ne contint pas autre chose. Si cet Historien ne jugea pas à propos de faire mention des autres points, peut-on en conclure que les Peuples ne demandèrent point d'engagemens de la part des Rois Francs, ou que ces Princes ne leur imposèrent aucune autre condition?

Sans recourir à la réponse générale, que les Traités des anciens n'étoient pas de l'étendue de ceux d'aujourd'hui, comme on peut s'en convaincre par le Recueil qu'en a donné au public feu Mr. Barbeyrac; sans m'arrêter non plus à justifier le Nom de Traité & de Capitulation, sous lequel Mr. du Bos a parlé de ce qu'exigèrent des Bourguignons les Rois Francs dans le Serment de fidélité qu'ils prirent de la Nation vaincue; je n'opposerai à l'objec-

MEM.
VIII.

tion qui pourroit être avancée, que le témoignage d'un autre Historien, aussi contemporain. Je veux parler d'Agathias, qui dit des Francs (1), " que bien qu'ils soient Germains, ils ne sont ce-
„ pendant pas Bergers, comme la plupart des autres barbares ;
„ mais policés suivant les règles de police & autres usages des Ro-
„ mains, à plusieurs desquels ils se conforment, en suivant les Loix
„ Romaines, qu'ils observent par rapport aux Assemblées publiques,
„ & aux mariages, & sur quantité d'autres articles.

Si les Francs eux-mêmes avoient adopté les règles de gouvernement des Romains, & qu'ils s'y conformassent en particulier par rapport aux Assemblées publiques qui se faisoient dans les Gaules, pour-quoi présumeroit-on qu'ils eussent aboli l'usage de ces Assemblées, ordonné par les Loix des Empereurs, qu'ils respectoient encore dans les pays qu'ils conquièrent avant d'avoir obtenu de Justinien l'indépendance ? Ce seroit les faire agir contre leur propre Système : Système que des Auteurs François & de savans Allemands, qui ont écrit avant Mr. l'Abbé du Bos, ont fait remarquer, mais que ce dernier a mis en pleine évidence. Mr. l'Abbé le Gendre (2) en parlant des Assemblées des Francs, nommées *Le Champ de Mars*, & ensuite *Le Champ de Mai*, dit que les Ducs étoient Gouverneurs des Provinces & les Comtes des Villes ; qu'ils étoient tous mandés pour ces Assemblées ; ensuite il ajoute : „ Ces dignités Romaines, créées par les Empereurs, furent abolies par les Vandales, par les Gots & les Bourguignons (3) dans les lieux où ils s'établirent. Les François au contraire, pour flatter le Peuple Gaulois accoutumé depuis longtems à cette forme de Gouverne-

(1) Nimirum quum Germani haudquaquam sint, ut plurimi Barbarorum, Pastores : Sed Romanorum politia & aliis institutis & multis utuntur, hincdemque legibus vivunt, & cæteris item, ut in *Conventibus faciendis*, & nuptiis medelisque eadem statuunt. *Lib. I. Cap. 4.*

(2) Mœurs & Cout. des François. pag. 10.

(3) C'est assurément une erreur qu'a-

vance là l'Abbé Le Gendre touchant les Gots & les Bourguignons. Il ne faut qu'avoir lu les Formules de Cassiodore pour savoir que Théodoric n'abolit point les dignités de Duc & de Comte. Ce que nous avons dit & dirons encore des Bourguignons, convaincra suffisamment qu'ils laissèrent subsister ces dignités. Je n'emploie le passage de Mr. Le Gendre que pour ce qui regarde les François.

„ vernement , se firent un point de politique de ne rien y chan-
 „ ger , & divisèrent toute la Gaule en Duchés & Comtés.

MEM.
 VIII.

Mezerai avoit dit longtems avant Mr. le Gendre , que le Ro-
 yaume de Bourgogne en passant aux Rois des François , *retint son*
nom , ses Loix , & ses Magistrats particuliers (1) : & l'on fait
 que tout ce que cet Historien donne sur les régnes des Rois Mé-
 rovingiens , est tiré de bonne source , puis qu'il le tenoit d'Hadrien
 de Valois. L'endroit suivant de l'Ouvrage de M. l'Abbé du Bos (a)
 est un bon commentaire de la proposition générale de Mezerai.
 „ Quoique Procope (ce sont les termes de Mr. du Bos) ne dise
 „ point dans l'endroit de son histoire où il raconte cet événement
 „ (la soumission des Peuples du Royaume de Bourgogne aux Rois
 „ Francs) qu'un article de la Capitulation des Bourguignons avec
 „ les Rois des Francs ait été que les Bourguignons ne feroient point
 „ incorporés dans aucun autre Peuple , mais qu'ils demeureroient
 „ toujours en forme de Nation distincte des autres , qui continue-
 „ roit à vivre suivant sa Loi particuliere , on doit supposer néan-
 „ moins que cette Capitulation contenoit quelque stipulation pa-
 „ reille. En effet les Bourguignons subsistèrent en forme de Na-
 „ tion séparée jusques sous les Rois de la seconde Race.

(a) Liv.
 VI. Ch. 6.

De - là nait la présomption générale , que cette Nation voulut
 conserver tous ses usages , ses libertés , les Prérogatives de chaque
 corps de Magistrature , & des différens Ordres de l'Etat. C'est aussi
 ce qui arriva , & dont Schurtzfleisch s'étant bien convaincu par
 l'examen des effets de la révolution dont nous parlons , il établit
 précisément (2) , que par cette révolution les Bourguignons ne
 perdirent proprement que l'agrément d'avoir des Rois de leur Na-
 tion , & non les douceurs de leur gouvernement , ni les avantages
 de sa Constitution , puisque les droits & privilèges de la Nation

C c 3

demeu-

(1) Abregé Chronol. de l'Histoire de
 France sur l'an 534.

(2) Posteaquam summa rerum Bur-
 gundicarum ad Francos delata est , supe-
 riores Reges potius , quam regnandi ra-
 tionem modumque amisit , quandoquidem

etiam sub Francorum Præfectis Burgun-
 dionum Jura Privilegiaque inviolate ser-
 vata sunt , ac in eo statu quoque sub
 Regibus Secundæ stirpis manserunt. *Hist.*
Vet. Regn. Burgund. Cap. V. §. II. in
Not.

M E M. demeurèrent dans le même état, & furent religieusement observés
VIII. par les Gouverneurs, qui régissoient les Provinces au nom des Rois de France, même de la Seconde Race.

Le même Schurtzfleisch indique les deux principaux des privilèges de ces Peuples qui ne souffrirent point de changement; savoir le droit de tenir des Assemblées Représentatives de la Nation, & celui d'élire leurs Rois, tout comme les Francs éliſoient les leurs (1). Fredegaire est, il est vrai, le seul garant que le Savant Allemand cite sur ces deux points; Et l'endroit où l'Historien rapporte, que les Etats de Neustrie mirent sur le trône Clovis fils de Dagobert, dans l'Assemblée qu'ils tinrent à Massolac (2), paroissant décisif, n'est accompagné d'aucun autre exemple. Ils sont suffisamment connus de ceux qui possèdent l'histoire, & qui même ne l'ont apprise que des Modernes. Je n'ajouterai à cette preuve de Schurtzfleisch que le Privilège dont jouissoient aussi les Bourguignons sous les Rois Francs, d'élire le Maire du Palais de Bourgogne, qui étoit la seconde personne du Royaume, le Lieutenant Général de l'Etat, supérieur aux Comtes, aux Ducs & aux Patrices mêmes. Quelquefois aussi les Etats au lieu d'élire un Maire du Palais, déclaroient qu'ils n'en vouloient point. Cela arriva la quarante-troisième année du règne de Dagobert, ce Prince ayant fait assembler les Etats de Bourgogne à Troyes, pour donner un Successeur à Warnarius Maire du Palais qui venoit de mourir, les Etats refusèrent d'en élire un autre, & dirent qu'ils aimoient mieux être gouvernés immédiatement par le Roi (3). Dom

(1) Jus Comitiorum habuisse, vel id docet, quod jus creandi, id est, declarandi atque inaugurandi Reges æque ac Franci habuerunt. Id. *ibid.*

(2) Omnes Leudes de Neuster & de Burgundia cum (Chlodoveum) in Massolaco Villa sublimant in Regnum. FREDEGAR. Cap. 79. On pourroit contester que *Leudes* designe là les Etats de Bourgogne. Ce terme a effectivement une signification quelquefois plus ou moins étendue. Il designe aussi le Peuple, les Sujets du bas ordre. Mais Schurtzfleisch l. c. a déjà prouvé qu'ici *Leudes* ne pou-

voit signifier que les Grands du Royaume & les principaux des Sujets. Mr. Mascou, *Gesch. der Teutsch. Tom. 2. Ammerck. p. 12.* a mis cette signification hors de doute.

(3) Eo anno Chlotarius cum proceribus & Leudibus Burgundiæ Trecaſſinis conjungitur, cum eorum esset sollicitus, si vellet jam Warnario discesso alium in ejus honoris gradum sublimare. Sed omnes unanimiter denegantes, nequaquam se velle Majorem Domus, elegere Regis gratiam, obnixè petentes cum Rege transagere. FREDEGAR. Cap. 54.

Dom Plancher, Auteur de la Nouvelle Histoire Générale & Particulière de Bourgogne, y remarque (1), que *sous le regne de Clovis II.* (Elu par les Etats, comme on vient de le voir par le passage rapporté de Fredegair, Historien Bourguignon) *ni dans le regne de tous les Successeurs de ce Prince, de la race des Mérovingiens, la Bourgogne ne perdit rien de ses Coutumes, qui demeurèrent les mêmes.* MEM. VIII.

Mr. Mascou, après avoir dit que les Bourguignons conservèrent leur constitution sous la domination des Rois Francs, sans être assujettis à autre chose qu'à payer les Tributs à ces Princes, & à les servir dans leurs guerres : *que le Royaume conserva ses Loix particulieres, & eut cependant assés longtems ses propres Maires du Palais : que les Rois des Francs, qui eurent en partage la Bourgogne, portoient le nom de Rois de Bourgogne, ainsi que le prouve spécialement l'exemple du Roi Gontram : que les Troupes que fournissoit ce Royaume, faisoient un Corps à part : que les Loix des Francs-mêmes distinguoient toujours les Bourguignons des Francs :* Mr. Mascou, dis-je, après avoir rapporté toutes ces preuves que le Roiaume de Bourgogne fit toujours un Etat séparé de celui des Francs sous les Rois Mérovingiens, présume (2) que ce fut parce que les Bourguignons avoient ainsi conservé leur constitution, qu'ils purent d'autant plus aisément reprendre leur ancienne liberté de se choisir un Roi à part, quand ils virent que la famille de Charlemagne alloit s'éteindre parmi les Francs.

Mr. de Ludewig étoit dans les mêmes idées. On les trouve dans le passage suivant de l'un de ses derniers Ouvrages, où il dit (3), „ Bien que toutes les Provinces qui composoient le Roiaume de

(1) Liv. 2. p. 107.

(2) Da die Burgunder also ihre eigene Verfassung behielten, könnte es desto leichter geschehen, als der Carolingische Stamm unter der Francken sich zum untergang neigete, widerum ihre besondere Könige wehleten. M A S C O U. I. c.

(3) Licet vero ex hoc tempore (ab

anno 534) Burgundica quæque paruerint Regibus Francicis; non tamen Francis ipsis fuere Burgundi innexi; ut coaluerint ambo in unam rempublicam & gentem. Quapropter, mortuo Ludovico Balbo anno 876, crediderunt illud; extincta stirpe Carolingica, rediisse ad pristina libertatis & Regni singularis jura postliminio.

M E M. „ de Bourgogne, fussent soumises aux Rois des Francs, depuis qu'ils
 V I I I. „ eurent dépouillé Godemar en 534, les Bourguignons ne furent
 „ cependant pas mêlés parmi les Francs, de manière que les deux
 „ Peuples ne formassent plus qu'une seule Nation & un seul Etat
 „ avec celui des Francs. Voilà pourquoi après la mort de Louis
 „ le Bègue, les Bourguignons crurent que, la race de Charlema-
 „ gne étant éteinte, ils rentroient dans leur première liberté, &
 „ dans le droit d'avoir leur propre Roi. Les Etats jugèrent qu'il
 „ leur convenoit de se donner aussi eux-mêmes pour Roi Boson,
 „ déjà Roi de Provence: ce qu'ils exécutèrent dans l'Assemblée de
 „ Mantale.

C'est sur ces principes que raisonne Dom Plancher. „ Des Ac-
 „ tes du Concile de Mantale, connus & reçus des Savans, on doit
 „ conclure, dit cet Historien (1), que le Royaume de Provence,
 „ V A C A N T, ou plutôt E T E I N T depuis la mort du Roi Charles,
 „ fils de l'Empereur Lothaire, c'est-à-dire, depuis 863; fut en
 „ quelque sorte rétabli.

L O U I S fils de Boson, paroissoit tenir de sa naissance le droit de
 succéder au trône de son pere. Il fut, de plus, d'abord reconnu
 comme son successeur par l'Empereur Charles-le Gros, son Oncle,
 qui non seulement reçut l'hommage que ce jeune Prince lui prêta
 de son Royaume, mais l'adopta même, se voyant sans enfans lé-
 gitimes. De pareils titres joints à la qualité de parent des plus
 habiles à succéder à cet Empereur, sembloient ne laisser rien à
 desirer pour rendre Louis possesseur légitime des Etats sur lesquels
 son pere avoit régné. Cependant Hermengarde, mere de ce Prin-
 ce enfant, & mere prévoiante, voulut lui procurer un titre plus
 sûr encore, savoir, le consentement des Peuples. Pour cet effet
 après en avoir obtenu l'agrément du Pape & d'Arnolphe, qui ve-
 noit

nio. Sui ergo juris iterum facti Burgun-
 diae Ordines in Mantalensi Concilio an.
 879. crediderunt e re sua fore: ut Bo-
 sonem, jam nunc Provinciae Arelatensis
 Regem etiam ipsi eligerent sibi principem

ac Dominum. L U D E W I G. *singul. Jur.*
Publ. Germ. Imp. Cap. IV. §. II.

(1) Nouv. Hist. de Bourg. *Liv. I V.*
p. 157.

noit d'être fait Empereur, elle convoqua en 890. une Assemblée des Etats à Valence, dans laquelle ils élurent pour leur Roi, le Jeune Louis, tout comme ils avoient élu Boson son Pere à Mantale en 879. La seule différence qu'il y eut entre le Concile (1) de Valence, & celui de Mantale, c'est que dans le premier il n'y eut point de Représentans de celles des Cités de l'ancien Roiaume de Bourgogne, qui l'année précédente avoient reconnu pour leur Roi le Comte Rodolphe, fils du Comte Conrad.

MEM.
VIII.

Ce ne fera pas de cette élection de Rodolphe que je tirerai une preuve de l'exercice continué du droit des Etats de la Bourgogne Transjurane en particulier, d'élire leur Souverain quand les circonstances les y appelloient. Il est trop évident, qu'à supposer même

(1) Ces Assemblées des Etats étoient appelées *Concilia* & *Synodi*, aussi bien que celles qui n'étoient composées que d'Ecclesiastiques. Il convient d'en avertir ceux qui, sans cet avis, croiroient que ces Conciles étoient des Assemblées où n'assistoient que des Gens d'Eglise. Dans leur signification primitive, *Concilium*, *Synodus*, *Conventus*, ne vouloient dire que *Assemblée*. Les deux premiers de ces noms furent adoptés particulièrement par les Assemblées d'Ecclesiastiques concernant la Religion ou ce qu'ils trouverent bon d'y traiter. Quand les Souverains eurent embrassé le Christianisme, & admis le Clergé dans les Assemblées Générales de leurs Etats, cet ordre de Citoyens y prenant le premier rang, & y ayant pour l'ordinaire beaucoup plus d'influence que les autres Ordres, ces Assemblées furent communément désignées par le nom de *Concilia*. Ce qui y donna entr'autres principalement lieu, c'est qu'en même tems qu'elles se tenoient, le Clergé en tenoit aussi où il n'entroit que les Gens d'Eglise, pour y traiter des matieres de Religion, de Discipline ou de Police Ecclesiastique, & ce qui étoit décrété dans l'Assemblée de cet ordre seul, se mettant dans les Actes de l'Assemblée

de tous les Ordres, tout passoit sous le nom d'Actes du Concile. On peut le voir sur-tout dans les Capitulaires des Rois de France. Du reste, il ne sera pas inutile de mettre ici un morceau des Actes de ce Concile de Valence dont il s'agit. Il fait connoître les raisons sur lesquelles l'Assemblée élut Louis, & l'autorité avec laquelle elle l'élut. C'est un exemple de l'idée qu'avoient ces Assemblées de leur pouvoir. Après avoir exposé que l'Archevêque de Vienne aiant été envoyé au Pape pour le consulter, sur le parti qu'il y avoit à prendre, l'Etat étant sans Roi depuis la mort de Charles le Gros; ce Pontife avoit exhorté par lettres tous les Archevêques de la Gaule en deça des Alpes à élire unanimement Louis, les Actes de l'Assemblée disent. *Assensus itaque in eo omnium fuit, ut nullus melius Rex fieri debuisset quam ille, qui ex pro-sapia Imperiali prodiens, bonæ puer indolis jam coalescebat; cujus etsi ætas idonea ad reprimendam Barbarorum savitiam minus sufficere videretur; tamen nobilium Principum istius regni, quorum non parvus est numerus, consilio & fortitudine Deo juvante comprimerentur; maxime Inclyti Richardi Ducis eximique Principis fulta juvamine; quin etiam Domina Hir-mengar-*

MEM. même qu'ils fussent dans le cas, en 888, l'Assemblée de St. Maurice par laquelle le Comte Rodolphe se fit donner le titre de Roi, n'étoit point compétente pour le lui conférer.

VIII.

En effet, tous les Membres des Etats des Provinces dont il fut proclamé Roi, n'avoient pas été appelés à St. Maurice, & ne s'y trouverent point. Rodolphe y fit simplement venir *quelques-uns* des principaux Seigneurs du Pays, & *quelques Ecclésiastiques*; & *après s'être mis la couronne sur la tête, il leur ordonna de l'élire Roi.* Ces circonstances sont rapportées par un historien contemporain (1). On ne sauroit donner le nom d'ETATS à ce petit nombre de Seigneurs & de Gens d'Eglise ramassés brusquement, ou pour mieux dire, appostés par ce Prince. Il n'avoit garde de convoquer à l'avance l'Assemblée des Etats, & d'en apprendre le sujet à tous les Membres. C'eût été donner le tems à ceux qui n'étoient point de ses adhérens, de prendre des mesures pour le traverser, & de fortifier leur parti par des secours étrangers. La prudente Hermengarde, Veuve du Roi de Provence, n'auroit pas manqué de leur en donner, non plus que l'Empereur Arnolphe, la Bourgogne Transjurane appartenant déjà en partie au premier de ces Princes, & ainsi à son Fils Louis, & le dernier prétendant qu'elle étoit à lui comme faisant partie du Roiaume de Lorraine; prétention qui le rendit ennemi irreconciliable de Rodolphe, qu'il vouloit absolument détruire.

Quand

mengardis gloriosissima Regina, utilitas regni, insita sibi acutissima atque profundissima à Deo prudentia, adjuncto sibi supradictorum Episcoporum digno hortatu, procerumque totius regni consilio, secundum Dei timorem decentissime administrabitur. Denique freti & tanta sublevati fiducia, per Dei, ut credimus, voluntatem supradictum Ludovicum, excellentissimi Bosonis Regis filium ELEGIMUS, atque in Regem iugendum DECREVIMUS; judicantes illum ad hoc dignum, cui praestantissimus Carolus Imperator jam Regiam concesserat dignitatem, & Arnulphus,

qui Successor ejus existit, per suum Sceptrum, perque suos sagacissimos legatos fautor regni, auctorque in omnibus esse comprobatur. Hac tanta talique fulti auctoritatis licentia, communi omnes in jam dictam civitatem advenientes consensu, hanc Regiam fieri decrevimus conscriptionem, manibusque insuper propriis ratam. &c.

(1) Accitis secum QUIBUSDAM PRIMORIBUS, & NONNULLIS SACERDOTIBUS, coronam sibi imposuit; Regemque se appellari jussit RHEGINO PRUM. ad an. 888.

Quand on ne sauroit pas par l'Historien dont je viens de parler, que Rodolphe ne fit venir à St. Maurice qu'un petit nombre de ses plus affidés partisans, on comprendroit qu'il n'auroit pû sans imprudence y mander tous les Membres, dont l'Assemblée des Etats devoit être composée pour qu'elle représentât la Province. Il n'y auroit probablement point eu la pluralité des suffrages. Au moins n'auroit-il pas pû s'en promettre l'unanimité, s'il ne s'en fût point assuré auparavant. C'eût été supposer que les Evêques, principaux membres des Etats, & qui y avoient le plus d'influence, violeroient en sa faveur les engagements les plus sacrés.

MEM.
VIII.

Ces Evêques étoient l'Archevêque de Besançon, l'Evêque de Sion, celui de Lausanne, & celui de Geneve. *Theodoric*, qui remplissoit encore le Siège Archiepiscopal de Besançon, avoit été du nombre des Prélats qui élurent Boson Roi de Provence au Concile de Mantale. Il avoit reconnu ce Prince pour Souverain de son Diocèse. Boson étoit mort, il est vrai, mais il avoit laissé un fils reconnu pour son héritier légitime. *Jérôme*, Evêque de Lausanne, étoit dans le même cas que son Métropolitain. Il avoit signé au Concile de Mantale. On n'y voit pas les signatures de l'Evêque de Sion, ni de celui de Geneve. Peut-être ne se trouverent-ils pas à ce Concile. Mais l'élection qui s'y fit de Boson, n'en donna pas moins un Souverain à leurs Diocèses, que s'ils eussent été présens, & voté en sa faveur. Il ne paroît pas qu'ils eussent formé dans la suite d'opposition.

Cela étant, Rodolphe pouvoit-il naturellement compter que tous ces Prélats concourroient par une infidélité & une injustice aussi criante, à dépouiller le pupille, héritier de leur Souverain, d'une partie de ses Etats, pour la livrer à un Usurpateur? Des raisons particulières à l'Evêque de Lausanne, devoient empêcher Rodolphe de se flater de son Suffrage. Ce Prélat tenoit sa Chaire du Pape, qui l'y avoit intrus, contre les droits de l'Eglise, & malgré les Lausannois, de qui il ne fut reçu qu'au bout de quelques années de troubles. Le Pape protégeoit Boson Roi de Provence, & ne retira point cette protection. Il l'accorda de même à Louis, fils & héritier de ce Roi. Jérôme ne pouvoit donc se rendre com-

MEM. plice de l'usurpation de Rodolphe, sans perdre la faveur du Pape
 VIII. son appui, & s'exposer même aux redoutables effets de l'indignation d'un tel Bienfaiteur, payé d'ingratitude, & qui avoit en main de quoi convaincre l'ingrat de rebellion & de parjure. Ces raisons, qui donnoient à Rodolphe tout sujet de desespérer de gagner l'Evêque de Lausanne, devoient empêcher ce Prince de l'appeler à l'Assemblée, où il vouloit être élu. Pourquoi donc croire que le Prélat y assista, & fut un des chefs de la cabale; aucun ancien historien ne le nommant ni désignant comme en ayant été? Ce seroit croire d'autant plus légèrement, que loin que l'histoire de l'Eglise de Lausanne fournisse quelque circonstance, qui favorise ce soupçon; elle en éloigne plutôt. On n'y voit point, en effet, que Jérôme fut en faveur auprès de Rodolphe. Pendant les quatre années que cet Evêque vécut encore depuis l'élection de ce nouveau Roi, ni Jérôme, ni l'Eglise n'en reçurent aucun bienfait. Mais aussitôt que la mort de ce Prélat eut fait remplir son Siège par un Successeur du choix de Rodolphe, *il lui fit beaucoup de biens (1); entr'autres il lui confirma le droit d'élire ses Evêques, & de les prendre du milieu d'elle, tant qu'il en trouveroit de capables d'un pareil emploi.* C'étoit précisément condamner la mémoire de Jérôme, qui y étoit entré par la seule autorité du Pape Jean VIII. à qui il recourut contre l'élection légitime de son concurrent, & viola ainsi le premier les droits de cette Eglise, qui n'avoient encore jamais reçu d'atteinte semblable. Si Jérôme eût cabalé pour Rodolphe, ou s'il s'étoit seulement rendu sans résistance à son parti, seroit-il demeuré sans récompense? *Il ne faut pas douter* (dit Mezerai (2) parlant des Royaumes que s'érigerent Boson & notre Rodolphe) *que ces nouveaux Rois ne fissent part du gasteau aux Seigneurs de leurs dépendances, & qu'ils ne leur accordassent toutes choses, pour en avoir seulement le Serment & l'hommage.* Concluons de là, que ceux de ces Seigneurs qui ne reçurent point de graces, & ne furent pas même ménagés, n'étoient point entrés dans leurs

(1) Mr. RUCHAT. Abregé de l'Hist. Eccl. du Pays de Vaud. p. 23.

(2) Abregé Chron. sur l'an 888.

leurs factions; mais avoient simplement cédé à la force majeure, MEM. en rendant enfin à l'usurpateur un hommage, qu'ils ne pouvoient VIII. refuser sans exposer leurs terres, leur Diocèse, à la vengeance du Souverain, & de ses nouveaux zélateurs.

Je ne dirai rien des Evêques de Geneve & de Sion. Ils représentoient des Cités hors de l'Helvétie. Je n'établirai pas non plus que le Métropolitain du nouveau Roiaume de Rodolphe, n'assistait pas à l'Assemblée de St. Maurice. Quoi que les Auteurs du tems ne le nomment pas entre ceux qui s'y rencontrèrent, non plus que ses Suffragans, il y a raison de présumer qu'il présida à l'élection. On le voit d'abord en grande faveur auprès du Roi, revêtu d'un Emploi de la plus grande importance, & qui suppose la plus entière confiance. C'est celui de Chancelier. Theodoric le possédoit le 10. Juin 888. Une Charte de cette date en fait foi (1).

Ce n'est donc pas sans fondement que j'ai avancé, que l'Assemblée de St. Maurice n'étoit pas complète. Mr. Dunod s'est exprimé en termes trop généraux, quand il a dit de Rodolphe (2): *les Evêques & les grands du Pays l'élirent pour leur Roi.* A plus forte raison d'autres modernes, qui ont nommé, l'un les Evêques de Sion, de Geneve & de Laufanne (3), sans leur joindre le Métropolitain de Besançon, qu'ils auroient dû mettre à la tête; l'autre, les Evêques de Besançon, de Laufanne, & de Bâle (4); comme ayant siégé à l'Assemblée dont il est question, font dans le cas d'avoir présenté d'une façon affirmative une pure conjecture par rapport à ces Prélats. La différence qu'il y a entre ces Auteurs, marque bien qu'ils n'ont pas tiré leur récit des anciens.

Le Serment de fidélité qu'un de nos Historiens dit que prêtèrent à Rodolphe les Etats convoqués à Soleure par ce Prince (5),

D d 3 ne

(1) Mr. Dunod en rapporte quelques lignes *Hist. du Comté de Bourg.* p. 96. La Charte se trouve toute entière dans les *Annales des Benedictins* du P. Mabillon. *Tom. III.* p. 690.

(2) *Hist. du C. de Bourg.* p. 94.

(3) Lauffer. *Gesch. der Schweiz.* T. 2. p. 206.

(4) GUNDLING. *Discours über die Reichs-Hist.* p. 268.

(5) An. 888. Hat König Rudolff . . . das Königreich Burgund eingenommen, die Ständ in die Stadt Solothurn beschreiben, und daselbst von ihnen die Huldigung eingenommen. H A F F N E R. *Chron.* p. 239.

MEM.
VIII.

ne détruit point ce que j'ai fait d'observations sur l'incompétence de l'élection de St. Maurice. Au contraire, supposé que Haffner n'ait pas transporté à Soleure l'Assemblée de St. Maurice, dont il ne parle point, soupçon que le goût de ce compilateur, & le peu d'idées nettes qu'il avoit de l'histoire de ce tems-là (1), rend très-probable; il resulteroit de la tenue des Etats à Soleure, que le nouveau Roi ne se croiant pas légalement élu & reconnu par l'Assemblée de St. Maurice, il vouloit l'être par une Assemblée solennelle, complete & tenue dans le lieu, où elles se tenoient le plus ordinairement (2). Il ne la convoqua apparemment, qu'après s'être assuré des principaux Membres, qui ne s'étoient par rencontrés à la premiere, & qu'après qu'il n'eut plus de résistance à craindre. Ce qui le fait présumer, c'est que Plantin (3) dit, que, selon quelques Auteurs, ce fut seulement après la guerre de l'Empereur Arnolphe, que Rodolphe fut couronné à St. Maurice. Tout étant ainsi soumis, l'hommage des Etats n'étoit plus qu'une cérémonie, qu'aucun des membres ne pouvoit plus refuser, après qu'il en avoit pris l'engagement en se soumettant en particulier. Hors d'état de se conserver au Roi de Provence, de qui même elles ne pouvoient alors espérer de secours efficace, chacune des Cités devoit prévenir sa propre ruine par sa soumission à Rodolphe. La déclaration publique qu'elle en faisoit comme Membre de l'Assemblée,

(1) Haffner est le seul entre les Modernes, qui parle de cette Assemblée de Soleure, dont aucun Ancien n'a fait mention. Il ne dit point d'où il tient ce fait. La créance qu'il y a donnée, ne suffit pas pour ceux qui connoissent sa facilité à tout admettre. Et il avoit si peu étudié l'histoire des Rois de Bourgogne de cette famille, qu'il confond *Rodolphe II.* fils du Rodolphe dont il s'agit, avec *Rodolphe*, Duc de Bourgogne, fils de Richard, & enfin Roi de France. Il met la couronne de France sur la tête de Rodolphe II. Roi de Bourgogne, qu'il dit qui fut élu Roi de France à Soissons le 13. Juillet 927. ce qui regarde le Duc

Rodolphe Fils de Richard. Il est vrai que Stumpff même [*Chron. Lib. IV. Cap. 35.*] est tombé dans la même faute.

(2) Ce qui donne lieu de le croire, bien que les Auteurs ne l'aient pas dit, c'est que l'Empereur Conrad convoqua trois fois, en assez peu de tems, les Etats du Pays à Soleure: & que même au commencement de la guerre d'Arnolphe, ce fut à Soleure que Rodolphe fit sacrer Evêque de Lausanne. *Boson*, successeur de Jérôme.

(3) Abrégé p. 85. Je trouve cela dans *GOLLUT. Mém. de Burgund. Liv. 4. Chap. 15.*

blée, par l'Hommage qu'y prêta le Corps des Etats, n'étoit autre chose que l'exécution solennelle de l'engagement que chacune avoit pû légitimement contracter pour ce qui la concernoit, dans de telles circonstances. Mais ce qui pouvoit se faire dans ces circonstances par le Corps complet des Etats, dûment convoqué, ne rendit pas légitime & compétente la petite Assemblée de St. Maurice. Je ne devois donc point alléguer en exemple de l'exercice du droit des Etats, le Conciliabule, qui élut Rodolphe. Mais je puis citer l'Assemblée de Soleure, comme Assemblée Représentative des Cités de l'Helvétie qui reconnurent Rodolphe pour leur Roi. Le Fait de ce Prince, qui ne crut être véritablement Souverain de ces Cités, qu'après qu'elles lui en auroient déferé l'autorité dans leur Conseil Général, est la meilleure preuve que ce Conseil étoit lui-même revêtu du droit d'en disposer,

Rodolphe ne lui ôta certainement pas ce droit. „ Les commencemens d'une Monarchie sont trop foibles (dit une excellente plume (1), parlant du pouvoir des Evêques en France „ sous le règne de Clovis) pour que l'on n'ait pas besoin pendant „ quelque tems de la main qui a aidé à en poser les fondemens, „ & Clovis étoit trop prudent pour ne pas conserver aux Evêques „ sur l'Esprit des Peuples, cet empire qui avoit tourné à son profit; „ voilà ce qui fit que si longtems depuis on vit encore les Ecclesiastiques conserver tant d'influence sur les affaires de l'Etat ”. Rodolphe étoit dans le cas. L'influence du Clergé sur l'esprit des Peuples loin d'être moins grande au IX. Siècle, qu'elle ne l'étoit au VI^e, lui avoit soumis toute l'intelligence & la volonté du Laïque, & les Prélats n'avoient pas perdu le gout d'en profiter, pour accroître leurs biens & leur autorité. Sans paroître rien desirer pour eux-mêmes, ils s'affuroient les plus grands éloges en travaillant avec la plus grande avidité à augmenter les patrimoines de leurs Eglises, & les prérogatives de leurs Sièges. Les Chroniques, qui ne s'écrivoient que par des Gens d'Eglise, faisoient à coup sûr passer l'ardeur pour les richesses, & la soif des honneurs, pour

un

M E M.
VIII.

(1) Nouvel Abrégé Chronol. de l'Hist. de France. p. 50. de la 2. Edit.

MEM. un zèle, dont la posterité ne devoit pas ignorer, la plus petite
VIII. entreprise : chacune méritoit une place parmi les Saints. Soit donc
que les Evêques eussent été les premiers mobiles de l'Election de
Rodolphe, soit qu'ils l'eussent simplement enfin reconnu ne pou-
vant mieux faire, ce Prince ne donna sûrement aucune atteinte
aux privilèges du Clergé. Il ne le priva point de la part qu'a-
voient auparavant les Ecclésiastiques au Gouvernement des Ci-
tés.

Il n'ôta pas non plus aux principaux du Pays les privilèges
dont ils jouissoient. C'eût même été une entreprise delicate, de
généraliser simplement la Noblesse dans l'exercice d'une liberté, très
voisine de l'indépendance, où elle étoit depuis assés longtems.
Eût-elle supporté patiemment qu'un Roi, qui tenoit d'elle sa cou-
ronne, se fut servi du pouvoir qu'elle lui avoit mis en main, &
dont elle faisoit la force, puis qu'elle formoit son armée, pour lui
enlever le plus important, en même tems que le plus flatteur de
ses droits ? Rodolphe eut trop besoin d'elle pour y penser, & ne
fut point assés puissant pour y réussir, quand il auroit été assés
imprudent pour l'entreprendre. L'attachement de ses nouveaux
sujets n'auroit pas été porté au point d'exposer leurs biens & leurs
personnes à la vengeance d'un ennemi tel que l'Empereur Arnol-
phe. Ils auroient livré sans peine Rodolphe à ce Prince dans l'u-
ne ou dans l'autre des guerres qu'il porta dans le Royaume, pour
se rendre maître de la personne du Roi, & détruire ainsi cet Etat
naissant. Rodolphe trop foible pour faire tête à l'Empereur, se re-
fugia l'une & l'autre fois dans les lieux forts des Alpes de l'Hel-
vétie. Les ennemis, qui ne connoissoient pas sans doute les sen-
tiers par lesquels on l'y avoit conduit, crurent ces lieux inacces-
sibles, ou n'osèrent tenter de l'y forcer, sachant qu'il seroit bien
défendu. La fidélité de ses sujets l'y tint en sûreté. Pas un d'eux
ne succomba à la tentation de la récompense que pouvoit espérer
celui qui eût servi de guide, ou indiqué les avenues de sa retrai-
te. Aussi Arnolphe en fureur de voir échouer ses deux expédi-
tions, ravagea tout le pays, qui est entre le Mont St. Bernard
&

& le Mont - Jura (1). L'Historien de Soleure dit que cette Ville après avoir été pillée, & essuïé toutes brutalités du soldat, en fut presque entierement détruite (2). Le pillage qu'Arnolphe fit faire par ses Troupes dans l'Helvétie, n'y aiant point laissé de vivres, ni d'argent, & les terres y étant restées en friche pendant cette guerre, elle fut suivie d'une si affreuse famine, que l'on s'y mangeoit les uns les autres. Je n'ajoute rien aux termes du même Historien (3), qui par rapport à la famine, n'a fait, non plus que Stumpff (4), que traduire un ancien (5).

MEM.
VIII.

Cette fidélité des Helvétiens à leur Roi, mise à de telles épreuves, qu'elle soutint si constamment, pour demeurer sous la domination de ce Prince plutôt que sous le gouvernement de son ennemi, n'étoit point l'effet de l'espèce d'enthousiasme, qui faisoit aisément les peuples en faveur d'un nouveau Souverain de leur choix. Rodolphe, qui régnoit depuis six à sept ans, quand Arnolphe tomba pour la seconde fois sur l'Helvétie par le St. Bernard avec une forte armée, avoit sans doute convaincu tous ses Sujets par sa façon de régner, qu'ils ne pouvoient être sous un maître plus digne de l'amour de la Nation. Aussi les Historiens de Bourgogne, qui disent qu'il en fut chéri, & respecté des étrangers (6), en ajoutent la raison; c'est qu'il étoit débonnaire & juste. Nos Suisses assurent que Rodolphe se maintint dans son nouveau Roiaume avec autant de prudence que de valeur (7). Eût-il

(1) Rodolpho, quem quærebat, nocere non potuit (*Arnolphus*) quia montem conscendens, in tutissimis locis se absconderat. Regionem inter Joram & Montem Jovis exercitus graviter attrivit. RHEGIN. *ad an.* 894.

(2) Ann. 895. Nach dem dermahlen einst Kayser Arnolff mit seinem Heer, König Rudolffen (der ihm aber keinen stand hielte) verfolgte, und in minder Burgund heran ruckte, musste Solothurn ihrer Treu entgelten von den Kayserlichen, neben Veruebung alles muthwillens, noch dazu aufgeplündert, und

vast in grund verwuestet werden. HAFEN. Chron. p. 240.

(3) An. 898. Erfolgte, weilen Helvetien des Kayserlichen Volcks rauberey halb, aufgezehrt, und die Felder ungebaut ligen bliben, ein so grausame Hungers-Noth und Theurung, dass die Menschen einander selbs frassen. Id. *ibid.* p. 241.

(4) Lib. IV. Cap. 33.

(5) Hermann. Contract. *Chron.* *ad an.* 896.

(6) DUNOD. Histoire du Comté de Bourgogne p. 98.

(7) Regem se Burgundia nominavit, eamque

MEM. il mérité ces éloges, s'il avoit privé les Cités & les principaux Ci-
 VIII. toyens de ses Etats du droit de former sous sa direction des Af-
 semblées de l'ordre de celles, dont l'origine se trouvant dans les
 premieres idées d'une Societé Civile, il étoit naturel que l'usage
 s'en conservât principalement chez les Nations, qui avoient le plus
 d'éloignement pour le despotisme, tels qu'étoient tous les Celtes
 de l'Occident. Cet usage s'étoit soutenu parmi les Gaulois libres;
 perpétué sous les Romains & les Bourguignons, & affermi de plus
 en plus sous les Rois Mérovingiens. Le mélange de trois Peuples,
 qui en étoient également jaloux, j'entends les Gaulois, les Bour-
 guignons & les Francs, établis dans les Provinces du Roiaume de
 Bourgogne, ne fit que fortifier le gout commun à tous pour ces
 Assemblées, & par là leur fréquence & leur autorité. „ Les Ducs
 „ & les Comtes y étoient tous mandés, (dit Mr. l'Abbé Le Gen-
 dre (1), parlant du tems des Rois de France de la premiere Ra-
 ce). „ Si quelqu'un de ces Officiers avoit manqué à son devoir,
 „ c'étoit dans les Diettes ou Assemblées Générales que l'on lui fai-
 „ soit son Procès; les Reines mêmes y étoient jugées. *Brunehaut*
 „ y fut condamnée par les Grands la Nation en 614. à un supplice
 „ aussi étrange que cruel..... C'étoit dans ces Diettes qu'on
 „ faisoit de nouvelles Loix, & qu'on déliberoit de la Guerre &
 „ de la Paix, & généralement tout ce qui concernoit l'état de
 „ la Nation. Le Roi ou son Maire faisoit la proposition, l'Af-
 „ semblée en opinoit, & tout s'y decidoit à la pluralité des
 „ voix (2). C'étoit là qu'on donnoit des Tuteurs aux Enfans
 „ du Roi, quand avant que de mourir il ne leur en avoit point
 „ nom-

*eamque fortiter contra Arnolphum Imp.
 ejus filium Zundibaldum defendit &
 tenuit.* GUILLIM. de R. H. Lib. 2.
 Cap. 13. Sein neu-aufgerichtetes Reich
 mit grossem muth, und nicht minderer
 Klugheit aufrecht erhalten. LAUFER.
Gesch. der Schweiz. Tom. 2. p. 210.

(1) Mœurs & Coutum. des Franç.
 p. 10. 11. 12. & 13.

(2) Il est bon de se souvenir que Mr.
 le Gendre parle du tems des Mérovi-
 giens, & peut-être des derniers de ces
 Princes. On ne pourroit pas dire que
 les Rois Carlovingiens fussent gênés à
 adopter & à suivre ce que la pluralité
 des voix portoit. Hertius a prouvé (*No-
 tit. Vet. Franc. Regn. Cap. V. §. 5.*) con-
 tre Hotman, que Charlemagne après avoir
 ouï

„ nommé C'étoit là qu'on faisoit le partage de la Succes- MEM.
„ sion : c'est-à-dire , de tous les Tresors , & des Etats du Roi VIII.
„ defunt , quand il n'y avoit pas pourvû C'étoit encore dans
„ ces Diettes qu'on fixoit le jour & le lieu pour proclamer le
„ nouveau Roi.

Si Charlemagne n'adopta pas toujours l'avis de la pluralité de ces Assemblées, il n'en diminua point à d'autres égards la fréquence, ni la dignité. Il ne marqua pas moins de considération, ou de ménagement pour elles. Il n'y porta pas moins les affaires de Police générale, de Justice, de Finances, qui intéressoient la Nation (1). Ce fut dans cette Assemblée qu'il voulut que les Loix de chaque Peuple de son Empire fussent revues & redigées, pour qu'on ne s'imaginât point qu'il les eût faites arbitrairement à sa fantaisie (2).

Ces Assemblées ne perdirent rien de leur autorité sous le règne de Louis le Débonnaire. Elles la portèrent, au contraire, aux derniers excès, en osant détroner indignement cet Empereur ; &

E e 2 l'on

où les avis de l'Assemblée, prenoit & exécutoit celui que bon lui sembloit. A cet article près, Mr. le Gendre n'a rien avancé là, dont le même Hertius n'ait allégué des preuves dans l'Ouvrage que je viens d'indiquer. On lira à peu près les mêmes choses dans M. Mascou, *Gesch. der Teutsch. Lib. XVI. §. XXXVI.* où ce Savant dit ensuite en général, que la plupart des affaires de la plus grande importance, se traitoient dans ces Assemblées Générales. *Die Sache, auf welche das meiste ankam, wurden auf der Versammlung des Volcks abgehandelt.*

(1) Comitia in Germania & Carolus (*Magnus*) & Successores frequentia habuerunt ; & prisca eorum jura eadem servata sunt Jura leges condendi, deliberandi de Bellis, de Tributis, de Principum poenis, de Regnorum divisionibus, ipse Carolus ad Comitia detulit. SPENER. *Hist. Germ. Lib. III. Cap. VII. §. 3.* Pepin & Charlemagne, & à l'exem-

ple de ces Princes les autres Rois de la seconde race, firent tenir deux fois tous les ans les Assemblées Générales. Les Evêques, Abbés, Ducs & Comtes s'y trouvoient tous à l'ordinaire. Ils y avoient autant de pouvoir que jamais. *L'Abbé le Gendre. p. 45.*

(2) Deinde prout cunctis placuit prudentioribus regni nostri Legem Saxonum, Noricorum, Suevorum, Francorum, Ripuariorum, Salicorum sicut mos & potestas Imperatorum est, & omnium antecessorum meorum semper fuit, distinxî, distinctam sub auctoritate regia, & imperialia stabilivi, NON EX MEA ADINVENTIONE, aut CORDE prolata, sed COMMUNI CONSILIO & GENERALI CONVENTU TOTIUS GALLIÆ à me renovatam, & in melius auctam sicut patres & predecessores mei fecisse perhibentur. &c. *Carolus M. in Sermonem de Fundat. Basilicæ Aquisgr. apud Miræum. Cod. Donat. Piar. C. II.*

MEM. l'on voit entre les prétextes de cette déposition, qu'il n'avoit pas fait tenir les Assemblées Générales, suivant l'ancienne coutume ; VIII. omission, dont ceux mêmes qui la lui imputoient, étoient seuls cause. Ce Prince n'avoit cependant rien fait d'important, particulièrement les divers partages de ses Etats entre ses Fils, que dans l'Assemblée de la Nation. On comprend aisément, si l'on fait l'histoire de son malheureux règne, que tombé dans le mépris, & devenu par sa bigotterie le jouet du Clergé son plus grand ennemi, il ne négligea pas depuis son rétablissement, de ménager les Etats dont il avoit éprouvé le pouvoir & l'injustice, & que l'Assemblée qu'ils composoient sçut bien profiter des troubles du tems, & de la foiblesse de ce Prince, pour étendre ses prérogatives aussi loin qu'elle put le faire sur les débris de l'autorité Impériale & Roiale.

De là l'accroissement de l'influence des Peuples dans les délibérations de ces Assemblées sous le règne de Charles-le-Chauve, fils de Louis. Un exemple qu'on en voit entre plusieurs autres dans les Capitulaires de ce Prince, Roi de Bourgogne & de France en même tems qu'Empereur, a été jugé digne d'être rapporté, même dans un Abrégé de l'histoire de France (1). *Tels sont (y dit Charles-le Chauve dans la Traduction de l'Auteur de cet Abrégé) les Capitulaires de notre Père que les François ont jugé à propos de reconnoître pour Loi, & que nos Fidèles ont résolu dans une Assemblée Générale d'observer en tout tems (2).*

Cet

(1) Il est attribué à M. le Président Hénaut. S'il n'est pas l'ouvrage de ce Magistrat, la renommée ne lui donne au moins qu'une Pièce de main excellente. On n'en a point en ce genre sur l'Histoire de France, qui en approche. Le titre en est, *Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*. Seconde Edition à Paris 1746. 8.

(2) Comme cet Auteur ne marque pas où se trouve ce Capitulaire, je l'ai manqué, quoi que je me serve de l'Edition de Baluze. Mais un Capitulaire fait sous

le même règne à Epernai l'an 846, ne marque pas moins la liberté dont étoient les Etats. L'intitulation seule dit tout ce qu'on peut dire là-dessus : en voici les termes. *Hæc quæ sequuntur Capitula excerpta sunt à Domino Rege Carolo & Principibus ejus ex his capitulis quæ anno 846. ediderunt Episcopi in Synodis --- Et quia factione quorundam motus est animus ipsius Regis contra Episcopos, dissidentibus primoribus regni sui ab eorumdem Episcoporum ammonitione, & remotis ab eodem Concilio, Episcopis, ex omni-*

Cet exemple pourroit être accompagné d'un grand nombre d'autres, s'il n'étoit pas très - superflu de les multiplier. Les Gens-de-Lettres qui connoissent les *Capitulaires* des Rois de France, savent qu'il n'y en a presque aucun qui ne porte des preuves qu'il fut fait par le conseil & dans l'Assemblée des Etats; plusieurs même à la requisi- tion, & sur la proposition de l'Assemblée.

Je ne suivrai pas l'histoire des Empereurs & des Rois de Lorraine, de France & de Bourgogne, descendus de Louis-le-Debonnaire, auxquels l'une ou l'autre partie de l'Helvétie fut soumise, jusques à l'extinction de cette Race. L'Histoire de chacun des Etats, à la formation duquel le manque de Successeurs mâles légitimes des Princes Carlovingiens donna occasion, instruit des troubles, qui dès les partages faits par Louis-le-Debonnaire de ses Etats, agiterent les Provinces échues à chaque Frère fils de ce Prince, ou à leurs Enfants. Ces troubles durèrent tant qu'il y eut des prétentions des uns contre les autres. C'est-à-dire, jusques à ce que toutes les Branches fussent éteintes.

Pour peu qu'on connoisse la façon de penser des hommes en pareilles circonstances, on doit présumer que loin qu'elles contribuent à porter jusqu'au despotisme l'auctorité d'un Prince dont les sujets ont par la constitution de l'Etat une part considérable au gouvernement, ces conjonctures sont au contraire autant d'occasions que tous les Ordres faussent, pour affermir du moins leurs libertés & leurs droits, s'ils ne cherchent pas à les étendre en se livrant trop aux mouvemens naturels.

Un témoignage des Sujets donnera à ces conjectures si plausibles en elles-mêmes tout le poids des preuves historiques. Ce témoignage regarde Charles-le-Grand, le dernier des Carlovingiens qui ait régné sur l'Helvétie entière. Les Historiens de la Rhétie qui

E c 3 lui

*omnibus illis capitulis hac tantum observanda & complacenda sibi collegerunt, & Episcopis scripto tradiderunt, dicentes non amplius de eorum Capitulis accip-
ptasse quam ista; & ista se velle cum Principe observare. BALUZ. Capitul. Tom. 2. p. 30.*

MEM. lui obéissoit aussi, disent (1) qu'il ne traitoit pas autrement ses
VIII. Sujets qu'un Pere ses Enfans.

On conclura sans doute des faits & des observations ci-dessus, que les Etats des Provinces dont le Comte Rodolphe se fit Roi, jouissans, lors qu'il y fut mis sur le trône, de tous les droits mentionnés, affermis par une si longue suite des siècles, & par des circonstances aussi propres à les augmenter, ce Prince à qui ils étoient parfaitement connus, puis qu'il avoit gouverné longtems ces Provinces au nom de leur Souverain, avant de le devenir lui-même, ne fut point assés imprudent pour sapper les privilèges de ses Sujets dont l'amour & le bras faisoient toute sa force, & étoient les seuls appuis de sa couronne. On ne voit pas au moins qu'il fut soutenu d'aucune autre Puissance.

La maniere dont nos Historiens & ceux de Bourgogne parlent de la guerre que RODOLPHE II. fils & Successeur de Rodolphe I. au Roiaume de la Bourgogne Transjurane, porta dans la partie de l'Helvétie, qui dépendoit du Duché de Suabe, annonce un Prince pour lequel la seule contiguité d'une Province avec les siennes, est une raison suffisante de l'enlever à son légitime possesseur.

„ Rodolphe II, nous dit Stumpf (2), s'avantura de mettre
„ aussi le pied dans l'Helvétie Allemande, voulant étendre son
„ Royaume.

„ La cupidité ordinaire aux Princes, presque toujours violente,
„ & le plus souvent insatiable, ne permettant pas au Roi de Bour-
„ gogne de se contenter des Etats que son pere lui avoit laissés,
„ lui fit entreprendre d'y joindre la Suabe par les armes. C'est
Guillimann qui s'est exprimé de la sorte (3). Il en avoit déjà
à peu

(1) Non tam pium quam verè sanctum Regem egit, subditosque non aliter atque filios fovit. BUCCELIN. *Rbat. ad an.* 878.

(2) Ruodolph König zue Burgund... hat in disem Jar 919. understanden seinen sueßs auch in die Allemannische Helve-

tiam ze setzen und sein Reich ze meeren. *Chron. Lib. IV. Cap. 25.*

(3) Rudolfus Burgundus.... solita regum cupidine, quæ, ut ferre acrior, ita plerumque inexplebilis, paternis finibus non contentus, Burgundiæ Allemanniam jungere armis tentavit. *Habsb. Lib. IV. Cap. I.*

à peu près donné la même idée dans un précédent Ouvrage (1). M E M.
Haffner n'en laisse pas moins entendre (2). VIII.

Feu Mr. Lauffer ne paroît pas avoir envisagé d'un autre oeil cette expédition de Rodolphe. Après avoir dit que ce Prince s'attacha pendant les premières années de son règne à régler l'intérieur de ses Etats, l'historien continue en ces termes (3) : „ Tout lui „ paroissant en bon ordre dans son Roiaume, l'envie lui prit „ d'en reculer les bornes en conquerant de nouvelles Contrées. Et „ comme il trouva que l'Helvétie Orientale, dépendante pour lors „ de Burchard Duc de Suabe, étoit ce qui répondoit le mieux à „ ses vuës par la situation du pays; il assembla une Armée dans „ l'Argeu, passa la Reufs, limite du Roiaume de Bourgogne, & „ s'avança jusqu'à Winterthur.

Les Historiens Bourguignons n'ont pas fait mention de cette guerre d'une façon propre à laisser dans le doute sur son injustice. *Dès les premières années de son règne*, dit Mr. Dunod (4) parlant de Rodolphe II. *il entra dans le Duché d'Allemagne, dont il prétendoit unir à ses Etats la partie qui étoit entre le Rufs & le Rhin.*

Ne voyant alléguer d'autre raison de l'irruption de ce Roi dans le Duché de Suabe, que le desir de s'en approprier au moins une partie, le lecteur le plus retenu à prononcer sur le Caractère de ce Prince, le mettra sans scrupule au rang des usurpateurs. L'ambition & la vanité sa compagne ou sa mere, feront dans l'esprit de ce lecteur, le fond du cœur de Rodolphe. Ce ne peut être que sur une telle idée que Stumpf lui a attribué de l'Orgueil (5).

A

(1) De Reb. Helv. Lib. 2. Cap. 13.

(2) König Rudolff von Burgund in den Sinn nahm, seines Reiches Gränzen über die Reufs zu setzen. &c. Chr. ad an. 919.

(3) Nach dem nun solches [sein Königreich] wohl befestiget sahe, kam ihn die BEGIERDE an, neue Länder zu EROBERN, und die Gränzen seines Reichs zu erweitern. Weilen nun der Oestliche Theil Helvetiens ihm zu seinem Vorhaben am besten gelegen zu sein schien, welcher dazumal unter Hertzog Burkar-

den aus Schwaben stund, --- zog er seine Völcker in dem Ergäu zusammen, gieng mit denselben über die Reufs, als die Gränzen seines Reichs, und ruckte vor Zurich hinauf bis auf Winterthur. Gesch. der Schweiz. Lib. VII. p. 218.

(4) Hist. du Comté de Bourgogne. p. 98.

(5) Umb das Jar Christi 920. herschet der gewaltig und HOCHFERTIG König Rudolph zu Burgundia. Chron. Lib. IV. Cap. 36. init.

MEM. A l'époque où cet Historien l'en accuse, ce Prince n'avoit rien
 VIII. fait qui nous soit connu, de propre à le faire soupçonner de ce vice. Il n'avoit encore ni conquis le Roiaume d'Italie, ni acquis la Provence, aggrandissemens qui auroient pu lui enfler le cœur. Stumpff favoit que les Epithètes données par l'Historien, sont des jugemens, qui doivent régler celui de la postérité sur le caractère des personnes qu'elles qualifient; & qu'on ne doit qualifier que sur des Faits bien avérés, ou des témoignages authentiques. Ce Juge équitable n'aura prononcé que Rodolphe étoit plein d'orgueil, que par trop de confiance en Luitprand de Pavie, qui traita ce Roi de *Superbissimus*, ou parce qu'il croioit que la conquête de la Suabe fut entreprise sans autre raison que l'ambition de s'aggrandir.

Si l'on en a ces idées, on présuamera très-conséquemment, que ce Roi ne ménageoit pas plus les privilèges de ses peuples, lors qu'ils se trouvoient en concurrence avec ses volontés & les plans de son ambition, qu'il ne respectoit les droits de ses voisins. Tâchons de nous assurer de ce qu'on doit penser du gouvernement de ce Prince. Il n'est pas impossible d'y parvenir, malgré le silence des anciens sur les motifs de la guerre, qui a porté les Modernes à en parler comme d'une invasion d'usurpateur.

Les motifs de ce Prince étoient probablement des droits du sang. Pour les développer, il faut rappeler la déplorable histoire de trois Princes de sa Maison.

Burchard I. Duc de Suabe aiant été tué dans une Assemblée tumultueuse des Etats de son Pays (1), ce Duché étoit vacant. Selon la constitution de la Province, le Duc devoit être pris dans la famille des Agilolfinges. Les Comtes Erchanger, & Berchtold, étoient de cette Maison, & des plus riches Seigneurs de Suabe. Revêtus d'ailleurs de l'Emploi d'Intendants des Finances, ils ne voioient au dessus d'eux dans le Duché, que le Duc seul. Les services qu'ils avoient rendus à la patrie & à tout l'Empire, par la victoire qu'ils venoient

(1) Burchardus Dux Alamanniæ, in Conventu suo, orto tumultu occisus est. HEBMANN. CONTRACT. ad an. 912.

venoient de remporter sur les Hongrois qui le ravageoient (1), MEM. ajoutoient à l'ambition naturelle de ces Princes, une raison de justice, qui promettoit à l'un d'eux la dignité de Duc. VIII.

Mais ils s'étoient fait un ennemi trop puissant, par lui même & par la faveur où il étoit auprès de l'Empereur Conrad. C'est Salomon de Ramschwag Evêque de Constance. Ce Prélat étant déjà bien dans l'esprit de l'Empereur Arnolphe, en obtint divers Fiefs (2). S'étant ensuite intimement lié avec Hatton Archevêque de Mayence, tout-puissant auprès de l'Empereur Conrad I. & appelé par cet endroit *le cœur du Roi* (3), Salomon devint aussi favori de ce Prince, qui le fit son Chancelier, comme l'étoit Hatton. Ces deux Prélats gouvernoient l'Empire. Hatton mourut en 913. Salomon demeura seul en possession du pouvoir qu'ils partageoient entre eux. Il le sçut bien mettre à profit, en se faisant donner les Terres du Domaine de la Couronne, qui étoient à sa bienfaisance.

Conrad les lui prodiguoit d'autant plus aisément, que par là il diminuoit le nombre des Juridiciables & les revenus des Comtes & du Duc de Suabe. C'étoit demembrer une terre du Duché, que la donner à l'Eglise, dont les biens ne relevoient que du Roi. C'étoit augmenter les forces du Clergé, & en même tems s'attacher cet Ordre puissant, qu'il importoit si fort à l'Empereur Conrad de mettre dans son parti, contre les Ducs de Suabe & de Baviere. Ces Princes le voioient avec tant de peine sur le trône d'Allemagne, qu'ils avoient pris les armes pour se rendre indépendans. Erchanger

(1) *Erchanger Berchthold frater ejus, ... totum exercitum Agarenorum juxta Ine fluvium, penitus occiderunt.* HEPIDAN. ad an. 913. S'il en faut croire BUCCELIN. *Rhet. Chronol.* Ces Princes combattirent si vaillamment qu'il n'échapa pas trente Hongrois.

(2) *Gloriabatur [Salomon] inter cetera de muneribus Regis Arnulphi.* EKKERHARD. JUN. de *Cas. S. Gall.* Le

mot de *Feudum* n'étoit point encore usité. On fait que *Munera*, & *Bona de munere Regio*, aussi bien que *Beneficia*, & *Bona Fiscalia*, étoient alors les termes par lesquels on désignoit les biens appelés ensuite *Feuda*.

(3) Sic quoque ipse [Salomon] & Hatton ille Moguntinus, sibi semper amicissimus, quem *Cor Regis* nominabant, post regem imperium tenuerunt. EKKERHARD. *ubi supr.*

MEM. changer & Berchtold, Oncles d'Arnolphe Duc de Baviere, étoient
VIII. entrés dans leur Ligue. Conrad ne l'avoit pas pardonné à ces Com-
tes, bien qu'il eût épousé une de leurs Sœurs après que les Suabes
l'eurent reconnu. Il ne pardonna à Erchanger, qu'il avoit fait con-
damner au bannissement, qu'à la priere de Salomon. Cette grace
perdit son prix en passant par le canal de l'Evêque, que les Com-
tes regardoient comme un ennemi avide de leurs dépouilles.

Le Prélat cachoit si peu cette avidité, & ménageoit si peu ces
Seigneurs, qu'il demanda à l'Empereur le Bourg même de Stein-
heim, où Erchanger avoit bâti un Château & faisoit le plus sou-
vent sa résidence. Le Comte se trouva par là dans une Terre de
l'Evêque.

Quelque irritation que cette indiscretion du Prélat dût causer
entre les Comtes & lui, les vanteries de celui-ci (1), & ses indé-
centes plaisanteries à l'égard de ces Seigneurs (2), leur rendirent
son insolence (3) encore plus insupportable. Ils en étoient en ces
termes quand l'Evêque voulut se faire reconnoître Seigneur de Stein-
heim, & tirer les cens & rentes de cette Terre. Les officiers que les
Comtes y avoient, s'y opposerent. L'Evêque s'en plaignit à ces
Seigneurs. Ils ne céderent pas. Les aiant un jour rencontrés en
voiageant, il leur réitéra ses plaintes, & les accompagna de repro-
ches sur leur ingratitude envers lui à qui ils devoient la vie.
Le Comte Luitfrid, fils d'une Sœur d'Erchanger & de Berchtold,
étoit avec ses Oncles. Il ne put souffrir l'arrogance de l'Evêque,
&

(1) Gloriabatur inter cætera de mu-
neribus Regis Arnulphi. Nam, ut id ge-
nus hominum est, laudis avidissimus per
quædam fuit. EKKEHARD. *ubi supra.*

(2) Ce Prélat s'étant vanté qu'il avoit
des Valets de si bon air, que les Comtes
leur feroient la reverence, fit habiller pro-
prement en chasseurs deux de ses Por-
chers, les envoya porter du Gibier aux
Comtes, avec défense de dire que c'é-
toit de sa part, & ordre d'arriver pen-
dant le dîné de ces Seigneurs. On les an-

nonce. Les Comtes étant à table les font
introduire dans la Salle, & les prenant
pour des Gentilshommes du voisinage,
qui venoient leur faire part de leur chas-
se, les saluent & leur font accueil sur
ce pied-là. C'est du même Moine de
S. Gall *Ekkehard le Jeune* qu'on tient cet
échantillon des insultantes scurrilités de
cet Evêque envers les Comtes. Stumpf a
détailé cette mauvaise polissonnerie. *Chron.*
Lib. IV. Cap. 35.

(3) Potens erat [Salomo] --- nimis
tamen insolens semper erat. EKKEHARD.

& des injures qu'il dit au Prélat il en feroit venu à le fraper de son Epée, si les Comtes ne l'avoient retenu. Les gens de l'Evêque voiant une épée tirée voulurent défendre leur maître. Ils n'étoient pas les plus forts. Ceux des Comtes se faifirent du Prélat. Luitfrid vouloit qu'on le tuât. Ses oncles se contenterent de le faire conduire dans leur Château de Steinheim. Il y fut enfermé; mais traité avec toute sorte d'égards par la Comtesse Epouse d'Erchanger. Elle l'auroit même mis en liberté, comme elle le lui promit bientôt, si un Neveu de l'Evêque ne l'étoit pas venu delivrer le troisieme jour. Ce Gentilhomme s'étant mis à la tête d'une troupe pour degager son Oncle, surprit dans un Bois les trois Comtes, les fit prisonniers, & les aiant conduit à la vuë de Steinheim, fit déclarer à la Comtesse, que si elle ne relâchoit le Prélat, & ne rendoit le Bourg & le Château sur le champ, il feroit pendre les trois Comtes.

Salomon fut mis en liberté, le Bourg & le Château lui furent remis. Mais il retint les Comtes, les fit conduire à Constance, & mettre ensuite dans le Château de Hohentwiel, qui leur appartenoit, mais venoit de se rendre à lui. Le souvenir de la maniere dont la Comtesse l'avoit reçu & traité, ne fut pas assés vif, pour l'engager à rendre à l'Epoux de cette Dame la liberté qu'elle demandoit à genoux & fondant en larmes. La sensibilité du Prélat se réduisit à lui répondre, qu'il ne pouvoit disposer de ces prisonniers sans des ordres de l'Empereur.

Il n'en demanda pas apparemment de favorables à ces Seigneurs. L'Empereur les fit juger par un Concile (1). C'étoit choisir les

F f 2

Juges

(1) Nos Historiens Stumpff, Guillimann, & M. Lauffer, disent que ce fut dans une Assemblée des Etats de l'Empire à Mayence que les Comtes furent jugés. Ces Auteurs ne parlent point d'un Concile. Les Historiens Modernes de l'Empire, Mrs. Gundling *Singular. ad Leg. Majest. Cap. II. §. 16.* & de Ludewig *German. Princ. sub Conrado I. Cap. 2. §. 8.* disent que

ces Seigneurs furent condamnés par le Concile d'*Altheim*. Monsieur Mascou observe, que le Moine Ekkéhard de St. Gall est le seul des Historiens anciens qui ait fait mention de ce Concile, & que les véritables Actes en sont perdus. Mr. de Ludewig regarde au moins comme très-suspects ceux qui sont dans Goldast. *Constit. Imp. Tom. III.* Il ne paroît cependant

MEM.
VIII.

Juges les plus éclairés sur l'intérêt du Clergé à faire une justice rigoureuse des coupables puissans, qui s'opposoient aux largesses des Empereurs envers l'Eglise. Aussi n'y eut-il point de grace. La Loi des Allemans condamnoit ou au bannissement, ou à la mort, ceux qui feroient convaincus de conspiration contre le Duc (1), d'avoir introduit dans le pays des Etrangers pour le devaster hostilement, & y bruler des habitations. Ces Comtes ne pouvoient être accusés d'aucun crime plus grand, à moins qu'on n'envisageât l'emprisonnement de l'Evêque comme un attentat plus atroce, que celui d'ôter la vie au Duc, ou de livrer la patrie à son ennemi. Sans doute que les Peres du Concile regarderent le cas des Comtes comme les assujettissant à la peine la plus rigoureuse de la Loi, puisque l'alternative la moins rude ne fut pas celle qui eut le plus de suffrages. L'Assemblée condamna ces Trois Seigneurs à perdre la tête, & ajugea leurs biens au Fisc.

Cette peine fut encore aggravée par le long intervalle de tems pendant lequel on les laissa languir en prison dans l'attente du supplice,

pendant pas douter qu'il n'y ait eu un tel Concile à *Altheim*. Il dit même que ce lieu est dans le Pays des Grisons. Je n'y en trouve point de ce nom. Les Chroniques de ce pays-là, peu commode pour y tenir un Concile, n'auroient pas manqué de conserver la mémoire d'une Assemblée comme celle-là. Elles ne font condamner Erchanger & son frère, qui gouvernoient la Rhétie, que par la Diette de Mayence. *BUCCLIN. Rhet. Chronol. ad an. 915. & Chron. Constant. ad an. 916.* Ces différentes relations pourroient faire douter que l'Arrêt eut été prononcé par un Tribunal Ecclésiastique. Mais le témoignage du Moine de S. Gall est trop positif. Il n'a point confondu l'Assemblée des Etats à Mayence, avec le Concile. Il marque précisément que Conrad ne convoqua le Concile Général dans lequel les Comtes furent jugés, qu'après la tenue des Etats. Voici les termes d'EKKEHARD. *p. 18. Consilio debinc habito, PRIMO*

Colloquium publicum Maguntia, POSTEA Generale edixit Concilium [Conradus Rex] ubi, tribus illis Lege abjuratis, & proscriptis, prædiisque eorum in Fiscum redactis, Majestatis rei capita damnata sunt. Cet Auteur ne nomme point l'endroit où se tint le Concile. *Altheim*, où qu'il soit, n'a en sa faveur que les Actes Suspects. Mais les Comtes n'eurent pour juges que des Gens d'Eglise. On ne peut refuser d'en croire Ekkehard.

(1) Si aliquis homo in mortem Ducis consiliatus fuerit, & inde convictus fuerit, AUT vitam perdat, AUT se redimat, sicut Dux aut Principes populi judicaverint. *LEX ALAMANN. Cap. 24.* Si homo aliquis Gentem extraneam in Provinciam invitaverit, ut ibi prædam vastet hostiliter, vel domos incendat, & de hoc convictus fuerit, AUT VITAM perdat, aut in EXILIUM eat, ubi Dux miserit, & res ejus infiscentur in publico. *IBID. Cap. 25.*

plice , qu'ils n'ignoroient pas qui leur étoit préparé. Ils ne le subirent qu'au bout de deux ans. Et on les eut probablement tenus plus longtems dans cette attente cruelle , si l'impatience qu'avoit Burchard d'être revêtu de leurs dignités & de leurs biens , n'avoit pas arraché à l'Empereur l'ordre de faire enfin l'exécution , pour n'être plus fatigué des sollicitations de ce Prince (1).

MEM.
VIII.

Les Historiens disent que Salomon sollicita la grace de ces trois infortunés Comtes. Si cet Evêque , à qui d'ailleurs l'Empereur ne refusoit rien , travailla sincèrement & avec instance en leur faveur , il eut moins de crédit pour obtenir leur vie , que pour se faire donner de leurs biens , dont il reçut sa part. Le gros fut donné par Conrad à Burchard , à qui il conféra le Duché de Suabe. Les Châteaux de Steinheim & de Bodman , qui appartenoient aux Comtes , furent rasés ; celui-ci , parce que St. Othmar y avoit été autrefois retenu ; le premier , parce qu'il avoit occasionné la violence commise contre l'Evêque.

Il falloit rappeler l'histoire qu'on vient de lire & ses principales circonstances , pour que le lecteur pût comprendre l'impression que dut faire cette scène sanglante sur le cœur du Roi de Bourgogne. Si l'on est surpris de trouver dans mon récit des idées si différentes des éloges que les Historiens ont départi à cet Evêque de Constance (2) , & des dures Epithètes dont ils ont chargé la mémoire des victimes de sa haine (3) ; qu'on s'en prenne aux

F f 3 Contem-

(1) Rex autem ab eo [Burchardo] crebro fatigatus tandem eos jugulari præcepit. EKKEHARD.

(2) Ils l'appellent *Vir Dei* ; *Esdras in Suggestu* ; *alter Petrus* ; *tertius Cato* ; *in Palatinis* & *Synodicis æque valens conciliis*. Enfin ils l'ont mis au nombre des Saints. Voy. *Chronol. Abbat. S. Galli*. apud VADIAN. Bucelin rapportant [*Chronol. Constant. ad an. 919.*] la mort de ce Prélat , en fait le portrait suivant , *Vir Sanctitate præcipua , sublimis ingenio , statura grandi , aspectu decoro , humanitate singulari , moribus optimis , animi sinceritate insigni*. Ces différens traits du

cœur & de l'esprit de l'Evêque , ne sont pas copiés de ceux que nous avons vus tracés par le Moine de S. Gall , contemporain du Prélat. Bucelin , qui vivoit huit Siècles plus tard , auroit-il mieux connu Salomon , que ne le connoissoit Ekkhard , Religieux de l'Abbaye de S. Gall , pendant que l'Evêque en étoit Abbé ?

(3) Les Historiens Ecclésiastiques en font des Ambitieux , qui portèrent la juste peine de leurs attentats contre l'Empereur. Ils donnent ce nom à ce que firent ces Comtes contre l'Evêque. Nous avons vu dans le précis de leur sentence qu'ils furent condamnés comme Criminels de

MEM.
VIII.

Contemporains des uns & des autres. Je ne devois pas ajouter moins de foi dans ce qu'ils déposent sur les défauts de l'Evêque Salomon, que dans les qualités qu'ils lui donnent, & dont ils font tant de cas.

Il y a toute apparence que le Roi de Bourgogne, parfaitement informé des vrais motifs de l'Evêque de Constance, du nouveau Duc de Suabe, & de l'Empereur, fut vivement sensible à la dureté sans exemple avec laquelle Conrad avoit fait répandre le sang de ses deux Beaux-frères, & de son neveu, pour assouvir la haine & la cupidité de Salomon, aussi bien que l'ambition de Burcard.

L'avidité du Prélat pour les Bénéfices & les Terres étoit si insatiable, qu'outre l'Evêché de Constance, le plus étendu de l'Allemagne, il se fit donner les Abbayes de St. Gall, celle de Pfeffers, & dix autres (1). Il acquit tant de terres & de Sujets à ces Eglises ou Maisons Religieuses, qu'il étoit en état de lever une bonne armée; ce qu'il ne manquoit pas de faire quand il voioit quelque conquête à espérer sur les Seigneurs contre lesquels il avoit indisposé les Empereurs. L'Helvétie n'avoit vû avant lui aucun de ses Evêques conquérant.

Le

de Léze-Majesté. Bucelin ne les charge néanmoins d'autre crime que d'avoir fait des injustices à l'Evêque. Mais il dit que le Prince les vengea comme si elles avoient été commises contre lui-même. *Imperator Injurias Salomoni suo, UT SIBI illatas, & agre sufferens indiclo Principum Conventu ipsos capitis damnat.* BUCELIN. *Chron. Const. ad an. 916.* Cet Historien appelle *Exemple mémorable de Justice*, la rigueur avec laquelle Conrad fit ôter la vie à ces trois Seigneurs, ses parens. Voy. *Rhet. Chron. ad an. 917. & ad an. 914.* Guillimann, qui charge ces Comtes de quantité de mauvaises actions *Fæda facinora* (Habsburg. *Lib. 3. Cap. 8.*) ne leur en impute cependant point de directe contre l'Empereur. Il dit simplement, que contre le respect dû aux E-

aits de ce Prince, Erchanger fit de grands torts à l'Evêque de Constance. Ce fut donc apparemment en vertu de la Loi d'Arcadius & Honorius (L. 5. *ad L. Jul. Majest.*) que le Concile traita les Comtes en criminels de Léze-Majesté, parce qu'ils avoient fait violence au Prélat Ministre de l'Empereur. Le Clergé suivoit les Loix Romaines en tout ce qu'elles avoient d'avantageux pour lui. Les Empereurs se gardoient bien de l'en empêcher. Les Loix faites pour le Monarque, lui étoient trop utiles. Les Peres de ce Clergé emprunterent celle-ci, sans s'embarrasser de quelle source elle venoit.

(1) *Aiunt autem hominem fortunatum tandem duodecim Abbatias rexisse. E. K. KEHARD, ubi supr.*

Le Roi de Bourgogne étoit de la même Maison que les malheureux Comtes decapités. Comme eux il descendoit d'Ethicon Duc d'Allemagne, & étoit de la Branche de Welf. Pouvoit-il donc voir avec indifférence la cruelle injustice faite à des Princes de son sang ? Je qualifie ainsi leur supplice, parce qu'il étoit naturel qu'il en eût cette idée, puisque le Moine même de S. Gall, de qui l'on tient les détails de cette tragique histoire, & qui ne doit pas être suspect de prévention quand il juge d'un événement ménagé par son Evêque, en même tems son Abbé, a lâché un mot en rapportant la mort des Comtes, qui marque qu'il y eut quelque chose contre la justice : ce qu'il n'explique pourtant pas, la prudence retenant apparemment sa plume. *Erchinger, Berchtold & Luitfrid*, dit-il, sur l'an 916. *sont tués PAR FRAUDE* (1). Mr. de Ludewig pensoit (2), que Ekkehard qualifioit ainsi quelque fait de Burchard, qui pressant l'exécution, pour avoir le Duché de Suabe, arracha à Conrad l'ordre de la faire. Mais M. Eccard appliquoit la qualification à la sentence. *Comment*, dit-il (3), *traiter de fraude l'arrêt qui condamna les Comtes à perdre la tête, s'il fut rendu dans l'Assemblée des Etats ? L'Auteur de cette Chronique, qui vivoit alors, croioit-il peut-être que la justice fut pour la cause de ces Seigneurs contre Salomon ? Ou étoit-il d'ailleurs leur partisan ?* Les remords de l'Evêque sur toute cette affaire expliquent l'expression du Moine, en prouvant que le Prélat se trouvoit coupable d'avoir fait périr les Comtes. Un de ses panégyristes assure qu'il en étoit inconsolable (4), & qu'il s'imposa pour

MEM.
VIII.

(1) *Erchinger, Partbold & Luitfrid occiduntur* DOLOSE. Ekkehard. l. c.

(2) German. Princ. Sub. Conrado I. Cap. 2. §. 8.

(3) Quomodo autem *dolose*, si Conventu publico capitis rei judicati ? an auctor annalium, qui hoc tempore vixit, causam eorum contra Salomonem Episcopum probavit ? an alias amicus occisorum fuit ? ECCARD. *Origin. Habsb. Cap. VI. §. 16.*

(4) Salomon Episcopus noster super morte hostium Principum INCONSOL-

LABITER lugens, PENITENTIA ERGO Romam contendit Contigisse nunc illud miraculi videtur ; quod cum tam procul positus ageret, & in vigilia Palmarum Fratrum suorum ad Divi Galli Sacrum fervorem non sine lachrymis recoleret, & illic esse desideraret, exauditus à Deo pro reverentia, intra sex horas [stupenda res ! conscenderat equos horâ diei tertiâ, & non à S. Galli ingressus est] totum iter conficeret, & Antiphonam *Pater juste* &c. ipse in choro inchoaret. BUCCELIN. *Rhet. Chron. ad an. 918.*

MEM VIII. *pour pénitence de faire le voiage de Rome.* On ne doit pas en croire moins ce Religieux sur ces deux articles , que sur le miracle dont l'Evêque fut l'objet à cette occasion. Ce Prélat étant à Rome la veille du Dimanche des Rameaux , se représentoit , non sans verser des larmes , la ferveur avec laquelle ses Confrères de l'Abbaye de St. Gall faisoient leurs prières , & soupiroit de n'être point avec eux. Ce zèle fut exaucé de Dieu : le Prélat partant de Rome à trois heures sur ses chevaux , arriva à S. Gall à neuf heures du même jour , & fut encore le premier du Chœur à entonner l'Antiphone *Pater juste* &c.

Supposé que le Roi de Bourgogne ne fut point informé des reproches que l'Evêque se faisoit sur la mort des Comtes , ni du voiage de Rome & de son motif , le Miracle du retour de cette Ville à S. Gall en six heures de tems , fit sans doute assés de bruit , pour qu'à ce sujet Rodolphe apprit la pénitence de Salomon. L'Epithète de *Second S. Pierre* , que nous avons vû qu'on donnoit à cet Evêque , n'avoit-elle point quelque rapport aux larmes de repentance que le triste sort des trois Princes lui faisoit répandre ? Le Roi de Bourgogne n'ignoroit aucune de ces circonstances. Il y en avoit là plus qu'il ne falloit pour le confirmer dans la persuasion que ses Parens avoient été injustement sacrifiés.

Une autre injustice à laquelle celle là avoit donné lieu , ne pouvoit être envisagée par Rodolphe d'un œil indifférent. J'entens la Confiscation de tous les biens de ces Comtes infortunés , la démolition ignominieuse de leurs Châteaux de Steinheim & de Bodman , & la distribution de ces biens à leurs persécuteurs , le Duc Burchard (1) , & l'Evêque. Par là les Héritiers naturels étoient entièrement privés de ces riches Successions.

Nous n'avons pas des Généalogies assés complètes ni assés sûres de toutes les Branches de cette Maison , pour pouvoir juger si le Roi de Bourgogne étoit appelé à succéder à ces Princes. L'Histoire nous apprend simplement que deux ans après leur mort , & un an après l'élection de

(1) Cui & prædia damnatorum confiscata in Beneficium sunt tradita. EXKE-
HARD. p. 18.

de Burchard au Duché de Suabe, Rodolphe envahit, à titre de MEM. parenté (1), la Turgovie & les contrées de l'Helvétie voisines de VIII. celle là.

Le même Historien dit bien, que le Duché de Suabe fut adjugé à Burchard, comme proche parent d'Erchanger, de Berchtold, & de Luitfrid (2). Les anciens Auteurs ne font pas mention de cette considération, quand ils rapportent l'élection de Burchard. Ils disent seulement (3), que ce Seigneur étoit le plus considérable de la Nation. D'ailleurs, ce nouveau Duc pouvoit être le plus proche en degré de parenté, sans être pour cela le plus habile à succéder. Pour savoir ce qui en étoit, il faudroit être assuré de quelle manière l'ordre de Succession étoit établi dans cette Maison. Ignorant ces faits, dont il faudroit être instruit pour juger de cette question, nous devons présumer que le Roi de Bourgogne se croioit fondé à prétendre au Duché de Suabe, puis qu'il prétendoit effectivement que ce Duché lui étoit dévolu tout entier.

Ces éclaircissmens sur le sujet de la guerre de ce Roi contre le Duc de Suabe, doivent rectifier l'idée que les Historiens ont donné lieu par leur silence sur ses motifs, de s'en former; idée, de laquelle on a dû conclure, que Rodolphe étoit d'un caractère à ne point écouter la justice, quand il s'agissoit de satisfaire son ambition. Connoissant à présent les prétentions qu'il pouvoit avoir sur les biens d'Erchanger & de Berchthold, on ne doit plus être surpris de voir qu'il profitât de la mort de l'Empereur Conrad, qui survint en 918, & de celle de Salomon Evêque de Constance, qui arriva le 5. Janvier 919, pour enlever au Duc de Suabe les dépouil-

(1) Rudolphus Burgundiæ Rex, Familia Altorffensi, SUB TITULO COGNATIONIS, Turgoviam & vicinas per Helvetiam Provincias, invadit. BUCELIN, *Rbat. Chron. ad An. C. 918.* Le même Auteur dit encore *ad an. 922.*, parlant de la Suabe & de la Rhétie, *in quas ille [Rudolphus] jus avitum prætendebat.*

(2) Alemannis & Rhetis ejusdem rursus generis Principem Burchardum Linzgovia & Buchorni Comitum præficit [Conradus Rex]: cui Ducatus, TANQUAM PROXIMO DAMNATORUM COGNATO adjudicatus fuit. *Id. ibid. ad An. 916.*

(3) Sueviæ Principum assensu statuitur Alemannis Dux primus, Burckhardus, Gentis illius nobilissimus. EKKHARD, *p. 18.*

MEM. pouilles de ces Comtes, à la triste fin desquels ce Duc avoit eu
VIII. tant de part.

On entrevera mieux aussi par les ouvertures que je viens de donner, pourquoi l'Empereur *Henri - l'Oiseleur*, Successeur de Conrad, abandonna au Roi de Bourgogne une partie du Duché de Suabe, après la mort du Duc Burchard II.

Les Historiens de l'Empire disent bien d'après plusieurs Chroniques, que ce fut en récompense de la Lance, sainte par les morceaux des Cloux de la Croix de N. S. Jesus-Christ, qu'on prétend qui y sont enchassés : Relique sans prix, dont l'Empereur força Rodolphe à lui faire présent. Mais, quelque dévotion qu'on suppose à Henri pour cette espèce de trésor, peut-on croire qu'il l'eût payé du bien des Héritiers de Burchard, ou des terres de la Couronne ? Si les Princes d'alors donnoient des terres, des Cantons entiers, contre des Reliques, ce n'étoit qu'au Clergé, dont les *Suffrages* faisoient la balance de l'échange.

Henri n'aimoit point le Duc Burchard, qui ne l'avoit reconnu Roi de Germanie, que quand ce Prince marcha en Suabe à la tête d'une armée, pour réduire cette Province sous son obéissance, en 920. Burchard, lié avec Arnolphe Duc de Baviere, auroit même résisté à cette Armée, s'il n'avoit pas vu que le Peuple l'abandonneroit. La crainte qu'il en eut, le détermina à se soumettre. Henri lui pardonna, sans se l'attacher. La clémence ne gagne l'affection que des bons cœurs. Henri ne compta pas non plus d'avoir acquis celui de Burchard, ni des Princes de sa Maison, appelés à succéder à ce Duc qui n'avoit point de Fils. Voilà, apparemment, pourquoi après la mort de Burchard, le Roi de Germanie voulant diminuer la puissance de cette Branche des Welfes, donna au Roi de Bourgogne une bonne partie de la Succession. Par là il contenta le Roi de Bourgogne, qui, malgré le traité de paix qu'il avoit fait avec Burchard, traité dans lequel Rodolphe subit la loi de son vainqueur, n'avoit probablement pas perdu le souvenir de l'injustice qu'il croioit lui avoir été faite, par rapport à la Succession d'Erchanger & de Berchtold. Ce Roi pouvoit bien avoir aussi des prétentions du chef de Berthe sa femme, sur quelques biens de

de Burchard même, Père de cette Reine. Dans les circonstances où se trouvoit l'Allemagne, Rodolphe eût été un ennemi dangereux. Il convenoit de le satisfaire. Henri crut donc devoir l'engager à renoncer à ses prétentions, moyennant la partie du Duché de Suabe vacant, qui confinoit au Roiaume de Bourgogne. C'étoit assurer à la Couronne de Germanie le reste de ce Duché, que Rodolphe reclamoit tout entier.

D'un autre côté, le Duc de Suabe, Hermann Landtgrave de Hesse, que Henri venoit de donner pour Successeur à Burchard, étant par ce demembrement du Duché, moins puissant que son prédécesseur, le Roi de Germanie n'auroit plus des ennemis si redoutables dans ces Ducs peu soumis, & toujours appuyés de celui de Baviere, moins soumis encore, que l'avoient été Burchard & Erchanger.

Toutes ces idées ne sont point entièrement de mon cru. Je n'ai fait que pousser & développer la principale, qu'un passage de Bucelin (1) m'a fournie. Il est d'autant plus juste que j'en fasse honneur à ce savant Religieux, que bien qu'il ait donné cette ouverture aux Historiens il y a Quatre-vingt-trois ans (2), aucun de ceux que j'ai vû qui ont parlé de cette cession d'une partie du Duché de Suabe au Roi de Bourgogne par Henri l'Oiseleur, n'a profité du rayon de lumiere, qu'a jetté sur ce fait le Benedictin. Le sacrifice qu'il a fait par là de la part, qu'eût, selon les chroniques, & tous les autres Modernes, le présent forcé de la Sainte Lance, à la générosité de Henri envers Rodolphe, méritoit pourtant qu'on lui en tint compte, & qu'on l'apprit au moins à la postérité. Il ne peut qu'en couler infiniment à un Auteur de l'état de Bucelin, bien persuadé du prix inestimable d'une Relique, de passer sous silence l'influence, que tous ceux qui ont écrit avant lui

G g 2 ont

(1) A. C. 929. Metuens sibi ab Agilolfingorum potentia Cæsar, Hermannum, Hassiæ Lantgravium, Sueviæ sive Alemanniæ parti, Ducis titulo, præficit, cujus etiam potentiam ut infringeret, magnam partem Alemanniæ Rudolpho Burgundiæ

Regi, totam pridem affectanti, concedit. *Rbat. Chronol. p. 192.*

(2) Le Livre de cet Auteur parut à Augsbourg, en 1666. son titre est : *Relicta Saera Profana &c.*

MEM. ont reconnu qu'avoit eu cette Lance (1), pour changer l'irritation de l'Empereur contre le Roi de Bourgogne, en une reconnaissance, qui ne se satisfaisant pas par une profusion des plus riches présens, donna des Provinces entieres. Cependant Bucelin a eu le courage de refuser à la Relique toute cette miraculeuse influence, & de n'attribuer qu'à la politique de l'Empereur, sans faire seulement la moindre mention de la Lance, les liberalités dont l'histoire avoit fait constamment honneur jusques-là à la dévotion de ce Prince. Quoi qu'il en soit, la longue digression dans laquelle ces discussions m'ont jetté, ne m'a pas paru inutile, puis qu'elle répand quelque jour sur ce point de l'Histoire de l'Helvétie & de l'Empire. Je reviens au sujet qui m'a engagé à le toucher.

C'a été l'opinion que nos Historiens & ceux de Bourgogne ont donnée du caractère du Roi Rodolphe II. par la façon dont ils parlent de la guerre de ce Prince contre le Duc de Suabe. Il résulteroit de là une présomption capable de faire regarder le premier comme possédé d'une ambition, qui ne respectoit point la justice. S'il est possible qu'une telle ambition soit jamais satisfaite, elle ne feroit du moins l'être tant qu'un Souverain qu'elle emporte n'est pas despotique. Rodolphe aura donc enlevé toutes les barrières que la constitution de ses Etats mettoit contre le Despotisme. La suppression de l'Assemblée Générale des Cités de son Roiaume aura sans doute été sa première entreprise. Son succès lui assuroit celui de toutes les autres. Ce sont les inférences naturelles que je devois prévenir, en développant les raisons qui firent prendre les Armes au Roi de Bourgogne.

Mais quand on feroit encore aussi peu instruit de ces raisons qu'on l'étoit ci-devant, un peu d'attention aux circonstances de ce Prince éloigneroit l'idée d'une guerre palpablement injuste, & résolue par un simple acte d'autorité, sans le concours des Etats du Roiau-

(1) Quanto autem amore Rex Henricus præfatum inæstimabile donum acceperit, tum in nonnullis rebus, tum in hoc præsertim claruit, quod non solum

ad donantem se auri argentique muneribus, verum etiam Sueviæ parte non minima honoravit. LUITFRAND. Hist. Lib. IV. Cap. 12.

Royaume, & pour commencer à remplir un plan tendant à dépouiller les Peuples de leurs libertés. MEM. VIII.

Cette guerre fut entreprise la sixième année du règne de Rodolphe. Le penchant au despotisme ne se cache guères aussi longtemps. La profonde dissimulation de Tibere ne fut pas un voile assés épais pour rendre ses vues impénétrables aux yeux perçans des vrais Romains. Le Roi de Bourgogne n'avoit point de Troupes Etrangères à sa solde. Il ne pouvoit former d'armée que de ses seuls sujets. Les levées sont lentes & difficiles, quand on n'enrôle que des mécontents. Tout Citoyen est mécontent dès qu'il apperçoit qu'on en veut aux privilèges des Peuples. Il n'y avoit pour lors de soldats que des Citoiens. Auroient-ils marché, auroient-ils combattu comme il le faut pour faire des conquêtes, & remporter des victoires, s'ils avoient vû que la gloire & la puissance qu'ils acquerroient à leur maître, leur coûteroient encore leur liberté? Qui pourroit le croire des Helvétiens? Concluons de là que quand leur Roi entreprit cette première guerre, il n'étoit soupçonné de rouler aucun projet de les dépouiller des droits dont chacun d'eux étoit en légitime possession.

L'entreprise de Rodolphe contre le Duc de Suabe, loin d'avoir un succès conforme aux esperances de ce Roi, faillit à lui coûter ses propres Etats: Elle lui coûta du moins une bonne partie de ses forces (1). Il fut défait près de Winterthur, & réduit à subir la Loi que le vainqueur voulut bien lui faire par le traité de paix. Cet échec, qui en donnoit un rude à sa puissance, n'eût pas été favorable à ses vues de despotisme, s'il en avoit eu. Il les auroit bien cachées pour quelque tems. Plus on lui supposera d'ambition, plus il faudra, si l'on lui accorde quelque prudence, compter qu'il ne laissa rien paroître de ce qu'il méditoit. Les circonstances dans lesquelles il ne tarda pas à

G g 3 fe

(1) Si Dom Plancher avoit bien voulu indiquer d'où il tient que dans cette bataille la perte fut égale des deux cotés, mais que Burchard eut la gloire, & qu'on lui attribua la victoire, comme cet Hi-

storien le dit [*Hist. de Bourg. T. I. p. 187*], on auroit vu si l'autorité de ses garands doit l'emporter sur les témoignages des Auteurs du tems même de cette guerre.

MEM.
VIII.

se trouver, le demandoient absolument. En effet, appelé moins de deux ans après la bataille de Winterthur, à faire la conquête de l'Italie, il n'eut pas moins besoin du zèle de ses Sujets, pour former une Armée capable d'y réussir, qu'il n'en avoit eu besoin contre le Duc de Suabe. Il trouva chez eux ce sentiment tel qu'il pouvoit le desirer. Ils le mirent sur le trône d'Italie par la victoire qu'ils remportèrent sur Berenger (1), qui y régnoit depuis trente ans, & qu'il s'agissoit de détrôner. Il n'eut pas moins lieu de connoître l'attachement de ses Sujets pour lui, quand rappelé en Italie, pays qu'il avoit abandonné après y avoir régné environ trois ans, il voulut en reprendre la couronne l'an 931. Ses Etats de Bourgogne lui eurent bientôt rassemblé des forces suffisantes, & il y a toute apparence qu'il n'en auroit pas été moins bien servi. Prince sage, il préféra une acquisition moins considérable, mais plus solide, & qui ne coûteroit point de sang, à la couronne plus brillante, que lui offroient des peuples dont il avoit éprouvé l'inconstance. Il se contenta des Provinces sur lesquelles régnoit Hugues sous le titre de Comte de Provence, & réunit ainsi les deux portions du Roiaume de Bourgogne, dont Boson & Rodolphe I. s'étoient rendus maîtres.

Ses Etats s'étendant ainsi depuis le Rhin jusques à la Méditerranée, il étoit alors assés puissant pour étendre l'autorité Royale aussi loin que la force peut porter le despotisme. Mais le fit-il? L'Histoire n'en disant rien, il n'y a point de raison de l'en soupçonner. On en a même de très-bonnes de présumer qu'il n'en eut jamais le dessein.

Déjà, bien que les principes & le desir du despotisme soient dans le cœur de tous les hommes, l'éducation, & l'habitude contractée

(1) In Italia fortiter rem agunt Rætini nostri, cum HELVETIIS & Alemannis pro Burgundione, qui Berengarium gravi clade profligat. BUCCELIN. Ræt. ad An. 923. Facto igitur maximo Burgundionum, præcipue vero Helvetiorum exercitu, in Italiam descendit, & ab om-

nibus prope Italiae Rex salutatus est. GUILLIM. De Reb. Helv. Lib. 2. Cap. 13. Au reste la Chronologie de Bucelin n'est pas juste. Mr. Saffi a prouvé dans ses Notes sur Sigonius de Regn. Ital. ad an. 922. que c'est l'an 922. que Rodolphe commença à regner en Italie.

tractée dès la naissance, de vivre sous des règles, retiennent ces sentimens par le respect qu'on s'est accoutumé d'avoir pour elles. Ce n'est guères que par des exemples de gens assez hardis pour les mépriser hautement, qu'on en vient à essayer de s'y soustraire. Ni le siècle de Rodolphe, ni les précédens, à remonter même bien haut, ne lui fournissoient point de ces exemples dans les Souverains. Il n'en voioit aucun dans ceux de l'Allemagne, d'où sa Maison étoit sortie. Tous les Roiaumes d'Occident étoient sous la même forme de gouvernement. Chacun avoit ses Assemblées Générales, comme celles des Etats de Bourgogne. Un soulèvement des Peuples auroit infailliblement suivi l'entreprise de celui des Rois ou autres Souverains, qui auroient tenté d'abolir ces Assemblées, ou de n'y point porter les affaires sur lesquelles elles étoient en possession de délibérer. Et comment eût pu en venir à bout un Prince qui n'avoit d'autres forces contre ses Etats, que le Peuple qui les composoit ? Tout Prince abandonné de ses Etats, étoit par cela seul détroné. L'exemple de l'Empereur Charles-le-Gros, Monarque de presque tout l'Occident, étoit tout récent, & assurément bien frappant. Il ne pouvoit alors se former de pareil projet, que par la plus folle & la plus cruelle témérité, puisque s'il n'étoit pas absolument impossible que ce projet réussit, contre toute espèce de vraisemblance, il étoit du moins certain, qu'il ne réussiroit qu'après avoir fait répandre beaucoup de sang.

Rodolphe II. n'étoit point d'un caractère à se livrer à des idées aussi opposées à la justice & à l'humanité, qu'à la prudence. Ce que l'histoire nous apprend de ce Prince, fait un Roi doux & généreux (1). Il porta si loin la libéralité envers le Clergé, & principalement envers les Evêques de Lausanne & de Geneve, que les Historiens Ecclésiastiques Romains de la Suisse, lui ont donné une place au nombre des Saints (2). Les Laics de la même Commu-

MEM.
VIII.

(a) Murer.
Helvet.
Sanct. p.
186.

(1) Luitprand accuse le Roi Rodolphe II. d'avoir été vain, superbe, ambitieux; mais, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir été bon, vaillant, bien faisant, doux & gracieux dans la prospérité, patient & tranquille dans l'adversité. DE PLANÈHE. *Hist. de Bourgogne. Tom. I. p. 196.*

MEM. nion s'étoient contentés de dire ; que depuis que ce Prince eut
VIII. réuni le Roiaume de Provence à celui de Bourgogne , il vécut jus-
qu'à la fin d'une maniere qui donna une grande idée de sa sainte-
té (1). L'Histoire de l'Eglise ne prodigue pas de tels éloges aux
Souverains qui ont donné des atteintes aux droits des Ordres du
Peuple , à la tête duquel sont ses Ministres. Mais elle devoit au
Roi de Bourgogne ce tribut de la reconnoissance du Clergé. Il
ne fut jamais en plus grande faveur qu'auprès de ce Prince , & de
la Reine Berthe son Epouse.

Cette Princesse , en épousant bientôt après la mort de Rodolphe
(2), Hugues Roi d'Italie , ne perdit apparemment pas toute influ-
ence dans le gouvernement des Etats de son premier Mari. Les
deux Rois avoient vécu en bonne intelligence depuis le traité fait
entr'eux l'an 931. Adelaïde , fille de Rodolphe & de Berthe , fut
mariée l'an 940. à Lothaire , fils de Hugues , & qui régnoit avec
lui. Ce qu'il y a au moins de sûr , c'est que Berthe conserva tou-
jours les sentimens d'affection qu'elle avoit pour la Bourgogne
Transjurane & ses Eglises. Son fils BURCHARD gouvernoit celle
de Lausanne dès l'an 932 , & ne la quitta que l'an 947. pour
être Archevêque de Lyon. Les biens que fit cette Princesse à l'E-
glise de St. Ursus de Soleure , & aux Religieux de Moutier Grand-
(a) Haff- Val (4), mais sur tout la fondation de l'Abbaye de Payerne ,
ner. Chron. font des preuves éclatantes de bienveillance pour l'ordre de per-
p. 246. sonnes qui profitoit des revenus de ces largesses. Elle n'auroit pas
souffert , sans s'intéresser vivement pour eux auprès de son fils Con-
rad leur Roi , qu'on eût attenté à leurs droits.

Le règne de ce Prince , quelque long qu'il ait été , puis qu'il
porta Cinquante six ans la couronne de Bourgogne , ne présente
point d'indices que la Constitution de ce Roiaume en reçut quel-
que altération.

CONRAD

(1) Ita vitæ reliquum confecit , ut non
absque magna sanctitatis opinione dece-
serit. GUILLIM. de R. H. Lib. 2.
Cap. 13.

(2) Le Contract de Mariage est daté
Pridie Idus Decembris 938. SIGONIVS
de Regn. Ital. ad h. an. & Rodolphe
mourut en 937.

CONRAD aiant perdu son Pere à l'âge de dix à douze ans , MEM. VIII.
l'Empereur Otton le Grand ne tarda pas à se rendre maitre de sa
personne, sous le prétexte de protéger le pupille. Il l'emmena en
Allemagne , & ne le laissa revenir dans ses Etats qu'au bout de
treize à quatorze ans , & après que cet Empereur eut épousé en se-
condes Noces Adelaïde , Veuve du Roi Lothaire , & sœur de Con-
rad (1). Pendant cette absence le Roiaume de Bourgogne étoit
gouverné par des Régens , principaux Seigneurs du Pays , choisis
par Otton. Ce n'étoit pas le tems d'en attaquer les libertés. Les
Etats étoient déjà trop indisposés de l'entreprise de l'Empereur sur
celle de leur Roi. Hugues , Comte de Bourgogne , ne voulut point
être soumis à Otton. Il se jeta dans le parti du Roi de France ,
contre Hugues le Grand , que l'Empereur favorisoit. On ne mén-
age jamais plus les Etats que dans des circonstances semblables.

La grande tranquillité dont jouit le Roiaume de Bourgogne de-
puis que Conrad le régit , ne fournit pas aux Historiens assés d'é-
vénemens qui leur parussent mériter d'être transmis à la postérité.
De là l'ignorance où elle est sur ce long règne. Nous n'en sa-
vons presque autre chose , si ce n'est , que Conrad fut si attentif à
éloigner la guerre de son Roiaume , quoique tous les voisins en
fussent souvent agités , qu'il en a remporté le Surnom de PACI-
FIQUE. *Tiire bien glorieux pour un Souverain* , dit là-dessus Mr.
Dunod (2) , *puisque la paix fait le bonheur de ses Peuples*. Celle-
là ne l'auroit pas fait , si le Roi eût profité de cette tranquillité ,
pour jetter le trouble dans le cœur de ses Etats & de ses fujets ,
par la ruine de leurs privilèges. Mais quelle apparence qu'un Prince
qui s'abstient de violer les droits de ses voisins , qui ne se livre pas
à des idées de prétentions sur de légers fondemens , qui rend
justi-

(1) Dom Plancher prétend [*Hist. de Bourg. T. I. p. 200.*] que le Roi Conrad ne fut pas retenu aussi longtems à la Cour d'Otton , que je le dis avec les Historiens. Ce Prince donna trois Chartres rapportées par le P. Mabillon , en 943 , la fixième année de son regne. Donc il commen-

çoit à régner , & étoit dans ses Etats , & non au pouvoir d'Otton. Cette conséquence n'est point sûre. Les Edits , les Actes , les Arrêts ne portent-ils pas le nom du Roi Mineur , & absent ?

(2) Histoire du Comté de Bourgogne. pag. 113.

MEM.
VIII.

justice à ceux qui ont des droits contre lui , qui fait même des sacrifices pour prévenir des guerres ; il faut tout cela pour y parvenir : quelle apparence, dis-je, qu'un Prince de ce caractère ne laisse pas des Sujets, qui le chérissent , en paisible possession de ce qui leur appartient ? Ceux de Conrad n'eurent, selon qu'on peut hardiment le présumer, aucun reproche à faire là - dessus à sa mémoire (1).

Si le Surnom de *Pacifique* donne de Conrad l'idée opposée à l'ambition qui conduit au despotisme, les titres que l'histoire a assignés à RODOLPHE III. fils & Successeur de ce Prince au Royaume de Bourgogne, n'éloignent pas moins de présumer, que, sous le règne de ce dernier Monarque, les Helvétiens perdirent de leurs liber-

(1) „ Dès le commencement de son
„ règne on s'aperçut qu'il avoit eu de
„ de bonnes leçons à la Cour du Grand
„ Othon Roi de Germanie, & qu'il en a-
„ voit profité. Avant toute chose il vou-
„ lut voir l'étendue des Etats qu'il avoit
„ sous sa domination ; il parcourut les
„ deux Royaumes qui avoient été réunis
„ en un seul en faveur du Roi Rodolphe
„ son père, il en visita les Villes où il
„ fut reçu avec les marques & les demon-
„ strations de joie les plus extraordinai-
„ res : il s'informa des usages, des cou-
„ tumes du Pays & des Villes ; des Loix
„ & des regles qu'on y gardoit ; de la
„ capacité & de la conduite de ceux qui
„ étoient à la tête des affaires ; du mal
„ & du bien qui se faisoit en chaque lieu ;
„ de ceux qui rendoient bien la justice,
„ & de ceux qui la refusoient ou la ven-
„ doient ; & après avoir pris connoissan-
„ ce de l'état de son Royaume, il con-
„ voqua un Parlement, ou plutôt les
„ ETATS GENERAUX DU ROY-
„ AUME ; où, de l'avis & consentement
„ des personnes les plus sages, les plus
„ éclairées & d'une plus grande expéri-
„ ence, il fit des Loix & réglemens pleins
„ de sagesse & d'équité, pour être gardés
„ dans son Royaume par tous ceux des

„ différens Ordres dont il étoit composé.
„ Il s'appliqua depuis avec beaucoup de
„ soin à les faire observer & à les obser-
„ ver lui-même. Pour ne pas s'en écar-
„ ter, il se choisit un Conseil de gens
„ éclairés, fidèles & qui aimoient la justice,
„ la vérité ; sans leur avis il ne faisoit rien
„ de considérable dans le gouvernement de
„ ses Etats. *Nouv. Hist. de Bourgogne. T. I. p. 202.*

N'ayant vu ni le Journal du Voyage du Roi Conrad dans tous ses Etats, ni les Noms des Ministres de ce Prince, ni les Actes de l'Assemblée des Etats Généraux qu'il fit tenir après avoir ramassé ces trésors de connoissances sur l'état de chaque lieu de ses Royaumes, ni les Loix ou réglemens faits dans cette Assemblée, ni enfin aucune autre des Pièces, qu'a eu en main, apparemment, le Docte Benedictin, qui nous a donné tous ces détails ignorés jusqu'ici, je n'ai pas osé les rapporter en d'autres termes que dans les siens propres. Je n'ai pas même osé faire de toutes ces circonstances l'usage merveilleux que j'en aurois pu faire pour le sujet que je traite. Le lecteur verra s'il y a suffisamment de fonds à faire sur ces belles choses.

libertés. Un *Prince Pieux, & Fainéant*, ce sont les deux Surnoms de Rodolphe dans l'Histoire, (a) laisse plutôt usurper ses droits, qu'il n'entreprend de les étendre au delà de leurs justes bornes. Et si d'autres lui en donnent l'idée & lui en cachent l'injustice, il ne tente pas même ce qu'il croit légitime, s'il y apperçoit des difficultés, qui ne pourront être surmontées qu'avec un peu de peine. Supposé enfin que ce Roi de Bourgogne eût donné, contre son naturel, dans le projet de diminuer les privilèges de ses Sujets, il n'y auroit pas travaillé longtems, ni avec quelque succès. Il eût probablement abandonné ce dessein aussi-tôt qu'il se vit sans espérance d'avoir des Enfans qui pussent lui succéder.

MEM.
VIII.
(a) Tant
puissans
fussent les
Princes, ils
étoient lors
marqués de
leurs ver-
tus ou vi-
ces; la li-
berté ne
souffroit
l'adula-
tion. Du
Tillet. Re-
cueil des
Rois de Fr.
pag. 63.

Mais, qu'est-il besoin de conjectures? Nous allons rapporter des Faits, d'où l'on ne fauroit se dispenser de conclure, que ce Roi, loin de se proposer de dépouiller ses Provinces de leurs anciens privilèges, se vit dépouiller lui-même de la plus essentielle des prérogatives royales, savoir, de la puissance de se faire obéir dans l'exercice de sa légitime autorité. L'Histoire de l'Helvétie doit donner une connoissance suffisamment nette des événemens du règne de Rodolphe III. pour qu'on sache les causes des troubles qui s'y éleverent, & du sort de ce Roiaume après la mort de ce dernier de ses Rois. Ce n'est que par là qu'on peut avoir une juste idée des libertés dont les peuples étoient encore en légitime possession, quand l'Helvétie passa sous la domination de l'Empereur Conrad II.

Les raisons par lesquelles Rodolphe I. engagea les Etats de la Bourgogne Transjurane à lui en déferer la Souveraineté, privoient Rodolphe III. du droit d'en disposer, de quelque maniere que ce fut, sans le consentement de ces mêmes Etats. La Couronne de Bourgogne, non plus que celle de France, n'avoit jamais passé aux Descendans des Rois par les femmes seulement. Ainsi, loin que le dernier possesseur pût en disposer à sa volonté (1), le manque de

H h 2

Princes

(1) Regnum [dit M. Mascov Diff. de Nexu Regni Burgund. cum Imp. Rom. Germ. Sect. I. §. 12.] non profus hereditario jure in potestate habuisse Reges videntur; Burgundis ad exemplum Francorum aliorumque Germanorum, ita familiaria

MEM. Princes du Sang par Mâles , rendoit au Peuple la liberté de se choisir un Roi , ou quelque autre forme de gouvernement.

VIII. Boson , disoient les adhérens de Rodolphe I. , ne descendoit pas des Carlovingiens. Il n'avoit aucun droit de succéder à leurs Etats. Le Concile de Mantale , qui l'élut Roi de Provence , n'étoit point une Assemblée revêtue du pouvoir de lui donner cette Couronne. Beaucoup moins encore une partie de l'Helvétie , dont il ne paroît point que les Etats fussent représentés à ce Concile par l'Evêque de Lausanne. Aussi Boson a-t-il toujours été regardé comme un Usurpateur. Il n'a donc transmis aucun droit à son fils Louis. Celui-ci n'en tient point non plus de sa Mere ; les femmes n'en donnant aucun. Charles-le-Gros n'a pu lui en conférer par l'Adoption qu'il a faite de ce Jeune Prince. La nature seule nous donne des Rois malgré nous. Ce fils de Boson est un Enfant. La circonstance est favorable pour remettre la Bourgogne Transjurane dans tous ses droits. Elle peut former un Etat à part , assez fort pour se soutenir dans l'indépendance. Pourquoi la laisser dans la condition de simple Province , pendant qu'à l'exemple des autres Provinces soumises aux Carlovingiens , nous pouvons légitimement nous choisir un Roi du milieu de nous , la Maison de Charlemagne étant éteinte ?

Ces mêmes raisons revenoient dans toute leur force , Rodolphe III. n'ayant point d'Enfans. Dès qu'il fut certain que ce Prince n'en auroit aucun , il fut certain qu'à sa mort les Peuples rentreroient dans le droit de mettre la couronne sur la tête de qui bon leur sembleroit.

Chacun des Grands du Pays se proposa de tirer avantage de cette circonstance. Devenir eux-mêmes les maîtres des Cantons qu'ils régissoient au nom du Roi , étoit , ce qu'ambitionnoient ceux qui n'avoient nulle espérance d'être élevés sur le trône. Tous prenoient

milia regiae studentibus ; ut quædam & sibi partes in ordinanda successione manerent , quod Ludovici Provinciae Regis electio , & neglectus filius Carolus Constan-

tinus innuunt. Nec absoluta Regis potestas : ut Rodolphi III. exemplum satis probat.

noient leurs mesures de loin. Pour s'attacher les Peuples de leur département, ou s'y faire craindre par ceux qu'ils ne gagneroient pas. L'indulgence, la connivence, la sévérité, la violence, étoient mises en œuvre selon les intérêts, sans s'embarrasser des Loix ni des ordres du Prince. Les principaux, tant Ecclésiastiques que Séculiers, se trouvant tous plus ou moins dans le même cas, n'avoient garde d'appuyer ou de défendre l'autorité royale, attaquée par ce qui favorisoit leurs vues. Ils voioient avec plaisir sapper l'édifice dont chacun se flatoit d'avoir des débris.

Quels desordres ne dûrent pas résulter de là? Il faut qu'ils fussent bien grands, puis que Rodolphe-le-Faineant en vint, dès les premières années de son règne, au remède extrême des armes contre ses Sujets. Ils se défendirent, & il fut battu (a). Réduit à la négociation, il eut recours à sa Tante l'Imperatrice Adelaïde, Veuve d'Otton le Grand. Cette Princesse, qui gouvernoit l'Empire même avec une habileté renommée dans l'histoire, étoit en vénération particulière dans les Etats de Bourgogne, étant fille de Rodolphe II. le plus grand de leurs Rois. Elle s'y rendit, & y fit cesser les hostilités (1). Sans doute qu'elle y eut aussi rétabli l'autorité du Roi, si ce pouvoit être là l'effet des Traités qu'accordent des Sujets à leur Souverain, après avoir remporté sur

MEM.
VIII.

(a) Hepidan. ad an. 1001.

H h 3 lui

(1) C'est sur la foi de Mr. Dunod [Hist. du Comté de Bourgogne p. 116.] que j'avance ce fait. Cet Historien n'indique pas de qui il le tient, & je ne l'ai point trouvé rapporté ailleurs. Une Charte donnée par Guichenon. Bibl. Seb. Cent. I. Cap. 13. fait bien mention d'un voyage de l'Imperatrice Adelaïde à Geneve, pour y faire ses dévotions dans l'Eglise de S. Victor. *Accidit*, ce sont les termes de Hugues II. Evêque de Geneve dans cette Charte, *ut bonæ memoriæ ADALHEID Imperatrix Augusta nostri Pontificatus Urbem ingressa, Ecclesiam Beatissimi Victoris Martyris Christi orandi gratia intraret, quæ, omnibus propter quæ venerat, rite peractis, eundem locum Monasticæ*

disciplina & religionis congruum fore prospexit, & ut id omnino peragerem, consilium dedit. Cela ne désigne le tems du séjour de cette Princesse à Geneve, que par l'Episcopat de Hugues.

Guichenon met cette Charte sans date à l'an 1019. environ: ce qui ne peut être: car il y est parlé de la Reine *Egildrude* femme du Roi Rodolphe III. comme étant actuellement à Geneve. Or cette Princesse ne vivoit plus en 1011. Hermengarde étoit déjà femme du Roi cette année là. La Donation du Comté de Vaud à l'Evêque de Lausanne, qui est de cette date, fait mention de la Reine Hermengarde, qui vivoit encore en 1057, comme on le voit dans un Titre rapporté par Chorier

MEM. VIII. lui une victoire, qui leur a fait connoître toute sa foiblesse contre leurs forces. L'affection, ni la soumission ne renaissent guère de pareils traités. Ils enhardissent plutôt le mépris pour la personne du Prince. Aussi les Sujets de Rodolphe ne tarderent-ils pas longtemps à porter ce mépris jusqu'à l'insolence.

Le Roi en fut extrêmement irrité. Mais le malheureux succès de ses premiers efforts pour ranger ses Vassaux, l'ayant convaincu qu'il étoit hors d'état de les reprimer par ses forces seules, il résolut de recourir à des secours étrangers.

Chez les Princes, comme chez les autres hommes, les relations de parenté ne sont pas des garands sûrs d'une assistance prompte & suffisante, quand nul intérêt ne donne aux sentimens de la nature pour ses proches, l'activité qui fait accourir au besoin, & la constance, nécessaire tant qu'il dure. L'Empereur Henri II. étoit bien fils d'une sœur de Rodolphe. Mais cette proximité ne lui donnoit pas le droit de lui succéder au Roiaume de Bourgogne. Le Roi jugea qu'un titre apparent intéresseroit assez ce Prince à prendre sa défense. Il lui fit proposer de lui faire une Donation de son Roiaume.

Les Grands de ces Etats, pour arrêter cette négociation dont le succès renverseroit leurs projets, feignirent de rentrer dans le devoir. Rodolphe les crut sincères. Ils obtinrent de lui qu'il ne passeroit pas la donation (1).

Ces Seigneurs reprirent apparemment leurs premiers procédés, quand ils crurent avoir fait échouer les esperances de l'Empereur. Rodolphe ne régnoit plus que dans le nom de Roi, Guillaume Comte de Bourgogne, étoit en possession de toute l'autorité
Roya-

Chorier *Nobil. de Dauphiné. Tom. 2. p. 213.* On ne peut donc rapporter cette Charte qu'à quelqu'une des premières années de ce siècle là, tems dans lequel Mr. Dunod place le voyage de l'Impératrice Adelaïde en Bourgogne. La découverte des Reliques de S. Victor se fit environ l'an 998.

(1) Rudolphus Rex Burgundiæ IN-SOLENTIA Burgundionum irritatus, Regnum Burgundiæ Henrico Imperatori dare tractat. Sed eum ab hac intentione revocat simulata Burgundionum satisfactio. SIGEBERT. GEMBLAC. *ad ann.* 1020.

Royale (1). Il ne restoit au Roi d'autre moyen pour se con- MEM.
server jusqu'à la fin de ses tristes jours quelques sujets obéissans, VIII.
que celui d'exécuter l'offre qu'il avoit faite à l'Empereur. Ce fut
aussi le parti que prit Rodolphe.

Pour cet effet, il se rendit en 1016. à Strasbourg, où l'Em-
pereur vint le joindre. Ces Princes y conclurent un Traité, en
vertu duquel le Roi passa à Henri une Donation du Royaume de
Bourgogne.

L'Histoire ne fait mention que d'un seul des autres Articles de
ce Traité. Il portoit, que l'Empereur ne feroit rien d'important,
concernant les Etats de Bourgogne, sans consulter le Roi (2).
Il est très-probable que l'Empereur s'engagea non-seulement à
défendre Rodolphe & à lui aider à ranger ses Vassaux, c'étoit le
grand objet du Roi; mais aussi à lui donner des Subsidés en ar-
gent. Nous verrons plus bas que ce Prince n'en avoit pas moins
besoin que d'autres secours. Les Sommes que Henri lui donna,
& à la Reine, & aux Seigneurs qui les avoient suivis à Strasbourg (3),
ne furent apparemment pas toutes de pures libéralités.

La

(1) *Miles est Regis in nomine*, & *do-*
minus terræ in re, dit Historien DIT-
MAR. p. 407. parlant de ce Comte Guil-
laume.

(2) Un celebre Historien moderne
d'Allemagne entend cet Article du Traité
tout différemment. Selon ce Savant, ce
fut Rodolphe, qui prit l'engagement de
ne rien faire d'important sans prendre l'a-
vis de l'Empereur. *Nunc*, dit cet Au-
teur, *repetitum est fœdus, adjectumque*,
ne qua, ab illo tempore, majoris momen-
ti res INCONSULTO CÆSARE fe-
ret. Voici les termes du seul Historien
de qui l'on tient cette clause du Traité.
C'est encore Ditmar de Merseburg. Il vi-
voit alors. *Omnem Burgundiæ regionis pri-*
matum per manus Avunculi suimet accepit
[Henricus Imp.] *& de maximis rebus*
sine ejus consilio non fendis securitatem fir-
mavit. Si *ejus*, dans la phrase *sine ejus*

consilio, se rapporte à l'Empereur, j'expli-
que mal Ditmar: mais si cet *ejus* est
relatif à *Avunculi*, je rends le vrai sens
de l'Historien. Il est bien clair que *Se-*
curitatem firmavit, ne doit pas être rap-
porté au même Contractant que *Ejus*.
Ditmar, qui aimoit si fort le Pronom *suus*,
qu'il en fait très-fréquemment usage, &
dans ce passage même, sans aucune né-
cessité, auroit écrit *sine suo*, ou *sine suo-*
met consilio, tout comme il venoit de dire
Avunculi suimet, s'il eut voulu être en-
tendu comme le Savant, dont je n'ai pu ad-
mettre l'explication, l'a entendu.

(1) *Cæsar autem Regi & Conteſtali*
ejus, cunctisque suimet principibus inef-
fabilem pecuniâ dedit. DITMAR. l.^c.
Wippon dit, dans la vie de l'Empereur
Conrad II. que Henri répandit souvent &
très souvent des sommes immenses, pour
l'affaire de Bourgogne. *Ad quam rem*
commodari-

M E M. La Donation, de quelque espèce quelle fut (1) étoit assuré-
 VIII. ment de celles où l'on dispose du bien d'autrui, sans vocation, & contre la volonté du propriétaire. Elle privoit les Etats de Bourgogne de l'exercice du droit qui leur appartenoit, de se choisir un Roi dans le cas où il n'y auroit plus de Prince descendant par mâles de Rodolphe I. Et supposé que ce droit des Etats n'eût point été respecté pour lors, & que la Couronne de Bourgogne eût été envisagée comme héréditaire pour les descendants par les Femmes, l'Empereur n'étoit appelé à y succéder, ni par son degré de consanguinité avec le dernier Roi, ni par la ligne dont il étoit : moins encore y étoit-il appelé seul. Ainsi, quelque règle de Succession qui fut établie dans la Maison de Bourgogne, ce Prince ne pouvoit

commodandam Imperator Henricus infinitam pecuniam, sepe & sapissime consumpsit.

(1) J'en parle en ces termes, qui n'en déterminent point l'espèce. Les Historiens anciens ne paroissent pas en avoir eu tous la même idée. Ils en ont au moins parlé assez diversement pour donner lieu de le croire. Quelques-uns se sont exprimés en termes, qui ne conviennent proprement qu'aux Donations entre Vivans, suivies de la délivrance de la chose donnée. D'autres l'ont qualifiée de Testament, ou de disposition, qui ne devoit avoir son effet, qu'après la mort du Roi de Bourgogne, & qui désignoit simplement le successeur que ce Prince se choisissoit. Ces Historiens semblent donc se contredire les uns les autres. Cela a peut-être embarrassé les Modernes. Ils n'ont pas pris la peine de donner des éclaircissemens sur ce point. Il en coutoit moins d'embrasser l'une ou l'autre des idées : & il étoit naturel de préférer celle qui avoit en sa faveur les termes formels du plus grand nombre des anciens. C'est l'idée d'une Donation à cause de mort, ou d'une disposition Testamentaire. Si l'on eut pris soin de distinguer les différens Traités que fit Rodolphe sur sa Succession au Roiaume

de Bourgogne avec les Empereurs Henri II. & Conrad le Salique, on auroit vu que le premier ne fut qu'un engagement de passer une Donation à cause de mort ; Le second, l'exécution de cette promesse ; le troisième, une Donation par laquelle Henri fut mis en possession ou compossession actuelle de la Couronne de Bourgogne ; & le quatrième, une disposition Testamentaire ou à cause de mort, en faveur de Henri III. fils de Conrad. Nous avons déjà vu que la feinte soumission des Vassaux de Bourgogne engagea Rodolphe à changer la résolution qu'il avoit prise de se jeter entre les bras de l'Empereur en le faisant héritier de ses Etats. Le Traité étoit conclu entre ces deux Princes & la parole donnée avec serment ; il n'y manquoit que la forme authentique, & la publication solennelle. C'est ce que donnent lieu d'avancer les termes de Dittmar parlant du Traité de l'an 1016. *Imperator sapiente usus consilio hoc voluit cum bis id sibi firmitus subdere, quod LONGEPRIUS Rex prædictus [Rudolphus] sacramento post mortem suam sancierat.* Les mouvemens que firent les Bourguignons à cette nouvelle, furent cause que quand Rodolphe revint à Henri, celui-ci voulut un titre plus efficace, & qui ne fut pas

voit exclure de la Succession ce Comte de Champagne, à qui il M E M.
l'enleva. Ce qu'il pouvoit légitimement espérer de plus favora- VIII.
ble, suivant l'ordre de Succession suivi pour les particuliers, étoit la moitié des Etats de ce Royaume.

En effet, sans entrer dans la discussion des différens sentimens des Historiens sur le nombre des Sœurs de Rodolphe, il suffit de parler de celles dont les Enfans ou descendans prétendoient en cette qualité à la Succession de ce Prince. Or, entre ces prétendans, on trouve les Enfans ou Descendans de *Berthe*, de *Gisèle*, & de *Gerberge*, toutes trois filles du Roi Conrad, pere de Rodolphe III.

Eude ou *Odon*, le seul de ce nom entre les Comtes de Champagne (1), étoit fils de BERTHE. „ Ce Comte, dit un Histo-
rien Champenois (2), fit remontrer à Rodolphe l'injustice de
son Testament, & le prier que s'il ne vouloit pas lui conserver
cette Succession entiere, il lui en laissât au moins la moitié, ou
„ quel

exposé à être révoqué par l'inconstance ou la foiblesse du Roi, comme pouvoit l'être un Testament, ou une Donation à cause de mort; & c'est ce que l'Empereur obtint à Mayence, ainsi que nous le verrons tout-à-l'heure, en examinant ce qui s'y fit entre lui & le Roi. La mort d'Henri sans Enfans donnant lieu à un nouveau Traité avec Conrad son Successeur à l'Empire, il faudra voir de même quel titre forma ce dernier Traité.

(1) Dom Plancher [*Hist. de Bourg. Tom. I. p. 212.*] appelle ce Comte *second du Nom*, surnommé *le Champenois*, fils d'Eude I. du nom Comte de Champagne. Mr. Baugier avoit pourtant fait voir dans ses *Mémoires Historiques de la Province de Champagne*, imprimés à Paris en 1721. *Tom. I. p. 100.* & suiv. que Eude, pere de notre Comte, ne possédoit ni la Champagne, ni le titre de Comte de Champagne, n'étant que Comte de Tours, de Chartres, & de Blois. Aucun des quatre Comtes de Champagne qu'il y avoit

eu avant son fils, ne porta le nom d'Eude. D'où il résulte, que ce fils de Berthe de Bourgogne, cinquième Comte de Champagne, fut le premier de son nom entre ces Comtes, auxquels il succéda, uniquement parce qu'*Etienne*, quatrième Comte de Champagne, son Cousin issu de Germain, étant mort sans enfans, il s'empara environ l'an 1019. de la Comté, qui devoit revenir à la Couronne de France. Mais le Roi Robert ne put l'en déposséder. Peut-être aussi ne le voulut-il pas bien sérieusement. Robert avoit épousé Berthe mere de ce Comte, & il eut toujours beaucoup d'égards pour elle, malgré l'interdit jetté par le Pape sur le Roiaume de France, parce que Robert trouvoit injuste la sentence de ce Pontife, qui cassa leur mariage, sous prétexte que le Roi étoit Compere de Berthe, ayant été Parrain d'un des Enfans qu'elle avoit eu de son premier mari.

(2) Baugier. *Mem. Hist. de Champ. Tom. I. pag. 109.*

MEM.
VIII.

„ quelque appanage comme si sa mere eut été la Cadette & non
„ l'ainée.

GISELE fut mariée à Henri Duc de Baviere , de qui elle eût
l'Empereur Henri II.

Herman III. du nom , Duc de Suabe, épousa GERBERGE ,
troisième Sœur de Rodolphe. De ce mariage naquit *Gisèle*, qui
fut d'abord mariée à Ernest I. Duc de Suabe, en secondes Nô-
ces à Brunon de Saxe, & enfin à Conrad, successeur d'Henri II.
à l'Empire (1).

J'ai dit, qu'en prenant ce qu'il y avoit de plus favorable dans
l'ordre de Succession établi pour les particuliers, & en supposant
que les Roiaumes y fussent soumis, Henri ne pouvoit prétendre
qu'à la moitié des Etats de Bourgogne, y ayant un Prince né de l'ain-
née des Sœurs du dernier Roi, & lui n'étant fils que de la Puinée.
Car, pour l'Imperatrice *Gisèle*, bien qu'elle fut parente de Rodol-
phe, au même degré que ces deux Princes, son Sexe l'excluoit
de la succession; ainsi Conrad n'avoit nulle prétention plausible du
chef de cette Princesse.

Il étoit donc très-naturel qu'une disposition, qui bleffoit si fort
les droits des Peuples & des Grands du Royaume, les détermi-
nât à s'opposer à son effet, par une force capable de résister à
celle qu'emploieroit l'Empereur Henri pour les contraindre à se
soumettre à lui. Ils armerent, s'assurèrent des Villes & des pas-
sages, & se mirent en si bon état de défense, que l'Empereur
ayant fait avancer son armée jusqu'à Bâle, ne jugea pas à propos
de s'exposer à entrer en Bourgogne, où il eut eu trop d'obstacles
à vaincre. Il y avoit cependant aussi des Partisans, au moins dans
le Clergé, obligé de chercher de l'appui contre les Seigneurs.
Ni le Roi, ni l'Empereur, qui vouloit lui succéder, ne donnoient

(1) Plusieurs Historiens ont confondu
cette Impératrice *Gisèle*, renommée dans
les annales de l'Empire, avec sa Tante
de même nom, mere de l'Empereur Hen-
ri II. Stumpff, Guilliman, & l'Auteur
des Notes sur l'Histoire de Geneve de Spon.

T. I. p. 33. Edit. in 4. s'y sont mépris.
Dom Plancher a bien indiqué la source
de cette erreur, & distingué ces Princef-
ses. *Voy. Nouv. Hist. de Bourg. Tom. I.*
pag. 206. Mais il n'a pas su le second
mariage de *Gisèle* avec Brunon de Saxe.

à-coup-sûr dans ces circonstances, aucune atteinte aux privilèges de cet ordre des Etats, le seul qui se prêtât aux vûes de ces Princes. On a au contraire des preuves des largesses qu'ils faisoient aux Eglises & aux Prélats.

MEM.
VIII.

Avec tout cela, Henri ne se trouvoit pas encore un titre assez efficace. Il voulut que le premier fut non-seulement confirmé, mais suivi de - plus de la mise en possession actuelle des Etats de Bourgogne, par la cérémonie symbolique d'une délivrance solennelle de la Couronne & du Sceptre de Rodolphe. Ce Roi, qui n'avoit pas osé revenir dans ses Etats depuis le Traité de Strasbourg, & que l'Empereur entretenoit, consentit à le renouveler de cette maniere. Ce qui fut exécuté à Mayence l'an 1018, la Reine Hermengarde, les deux fils que cette Princesse avoit d'un premier mari, & les Seigneurs de Bourgogne qui suivoient le Roi, y assistant, de même que ceux de la Cour de l'Empereur (1).

Une simple Donation à - cause - de - mort, un Testament même fait avec toutes les formalités prescrites pour les plus solennels, ne demandent point les cérémonies, qu'exigea l'Empereur du Roi de Bourgogne. Ce fut l'Investiture des Etats de celui-ci, que Henri voulut prendre de la main même de Rodolphe. Les marques de l'Empire, dont la Couronne & le Sceptre ont toujours passé pour les principales, faisoient alors envisager celui qui les possédoit, comme étant en possession actuelle du trône Imperial. De là le soin avec lequel les Empereurs conservoient ces ornemens, & l'empressement qu'ils avoient de se les faire remettre aussi-tôt qu'ils étoient élus (2). Henri attachoit sans doute la même idée aux marques de la Royauté, par rapport au Royaume de Bourgogne.

I i 2

II

(1) *Avunculus namque suus, Burgundionum Rex, Rudolphus, coronam suimet, & Sceptrum, cum uxore sua & privignis ac optimatibus universis sibi [Henrico] concessit, reiterataque Sacramenti confirmatio. Actumque est istud Moguntiae.* DIRMAR. p. 421. M. Dunod *Hist. du Comté de Bourg.* p. 118. s'est donc trompé en disant, que le premier Traité entre Henri & Rodolphe fut fait à Mayence, & se

confirma à Strasbourg où ces Princes se virent ensuite. Le fait rapporté ici par Ditmar, & qui fut la confirmation du Traité de Strasbourg, ou pour mieux dire l'exécution de ce Traité, fut postérieur de deux ans. Voy. M. Mascou. *Comment. de Reb. Imp. Rom. Germ. Lib. IV. pag. 138. & 146.*

(2) Voy. Ludewig. *Dissert. de Insign. Imp. Germ.*

MEM. Il compta d'en être en possession dès ce moment-là. Il compta
 VIII. qu'ayant ainsi reçu cette Couronne, elle pourroit d'autant moins
 lui être contestée, que les Grands du Royaume avoient consenti
 par leur présence à cette cérémonie, & lui avoient prêté le Ser-
 ment de fidélité. Enfin il compta que dès-lors il pouvoit régner
 en Bourgogne comme Rodolphe.

La confiance de cet Empereur, quant au droit, n'étoit point
 déstituée de fondement, si les termes *ac Optimatibus universis*,
 dont l'historien Ditmar se sert pour désigner les Seigneurs qui as-
 sistèrent à la Cérémonie de Mayence, désignent *tous les Grands*
du Royaume. En ce cas, le consentement de ces principaux Mem-
 bres des Etats de Bourgogne, l'assuroit au moins qu'il auroit en
 sa faveur la pluralité des Suffrages dans l'Assemblée complète de
 ces Etats.

On a plus d'un indice que ce Prince fut effectivement reconnu
 alors par les principaux Seigneurs comme régnaient actuellement en
 Bourgogne. Des Actes publics, passés l'année suivante dans ce Roy-
 aume, par le plus puissant de tous ces Seigneurs, & en même
 tems le plus intéressé à ne point reconnoître Henri (1), par
 l'esperance probable qu'une élection libre l'eût placé sur le trône
 que cet Empereur venoit lui enlever; en un mot, des Actes faits
 par Otton-Guillaume Comte de Bourgogne, qui avoit si bien
 fermé en 1016. les passages à l'armée Imperiale, sont datés des
 Années de l'Empire de Henri, & non du règne de Rodolphe,
 quoi que ce fût dans les Etats de celui-ci que ces Actes se pas-
 soient. Tel est l'Acte de la Donation que fit Otton-Guillaume
 à l'Abbaye de S. Benigne proche d'Ivrée. La Charte en fut re-
 digée à Port-sur-Saone le 27. Octobre 1019. & elle est datée
 de la Cinquième année de l'Empire de Henri (2).

La

(1) *Ne illius potestas in hac regione pau-* à ce qui se passoit en 1016.
lo minueretur, consilio, & actu Impera-
torie Majestati reluctatur, dit l'historien
 Ditmar, parlant du Comte Otton-Guil-
 laume dont il s'agit, mais relativement

(2) *Acta sunt hæc Burgundie Villa,*
que Portus dicitur, anno Incarnat. Do-
minicae MXIX. Indiæ. II. IMPERAN-
TE HENRICO Augusto. V. Kal. No-
vembris.

La Ville de Bâle, son territoire, & le Suntgau étoient du Royaume de Bourgogne. Cependant Henri fit abbatre l'Eglise Cathédrale de cette Ville, parce qu'elle étoit trop près du Rhin, & l'ayant faite rebâtir plus avant dans l'endroit, où elle est aujourd'hui, en fit faire la dédicace le 11. Octobre 1019. Il lui donna le Château de *Pfeffingen*, & *Lands-Ehr* dans le Suntgau, le Landgraviat du Sisgau, ou les Bailliages de Farnsperg, de Homburg, de Liechtall, de Wallemburg, & tout le district jusqu'à la Birfs, avec Augst (1).

Les Prélats du Royaume qui assisterent à cette Dédicace, avoient reconnu l'Empereur pour leur Souverain. Sans cela, se feroient-ils rendus dans une Ville dont il étoit le maître, où il se trouvoit, & pour une Assemblée à laquelle nul intérêt, ni aucune nécessité ne les obligeoit d'assister ? On peut donc avancer que l'Helvétie entière avoit reconnu Henri. Les Quatre Evêques dont les Diocèses embrassoient toute cette partie du Royaume de Bourgogne, sont nommés par les Historiens (2) entre les Evêques qui se rendirent à Bâle pour cette cérémonie. On y vit *Ruodhard* de Constance, *Hugues* de Lausanne, *Adalberon* de Bâle, & *Hugues*, second du nom, de Geneve.

Quand on n'auroit point de preuves (3) que l'Evêque de Lau-
I i 3
sanne

rembris. Cette Charte est toute entière dans GUICHENON. *Bibliot. Sebuz. Cent. II. Cap. 30.* Elle fait au moins une exception à l'assertion générale de M. Dunod. *Hist. du Comté de Bourg. p. 141.* où parlant du Comte Otton-Guillaume, cet Historien dit : *Pendant qu'il vécut, il ne souffrit pas que l'Empereur Henri fut mis en possession de ce Royaume, & y fit aucun acte de Souveraineté.* A raison des fonds & des droits que donnoit le Comte à l'Abbaye de St. Benigne, la Charte pouvoit bien être datée du règne de l'Empereur, ces choses étant, de même que l'Abbaye, dans les terres de l'Empire. Mais un Acte stipulé en Bourgogne, & passé par un Vassal du Pays,

devoit assurément être aussi daté du règne du Roi de Bourgogne. Ce n'est que parce que Henri réunissoit en sa personne ces dignités, qu'il n'y fut fait aucune mention du Roi du Pays.

(1) Kurtze Basler Chron. *ad an. 1019.*

(2) GUILLIMAN. *Habsb. Lib. IV. Cap. 3.* BUCELIN. Chron. Constant. *ad an. 1019.*

(3) Outre le témoignage des Chroniques suivies par Guillimann & Bucelin, nous avons celui du Cartulaire de l'Eglise de Lausanne, & celui de Haffner. Cet Historien de Soleure ajoute même une circonstance improbable en elle-même & contraire à l'usage, en disant que ce fut l'Evêque de Lausanne qui fit la consécration

MEM.
VIII.

MEM. fanne s'y trouva, on n'en devoit pas être moins persuadé que ce
 VIII. Prélat étoit dans les intérêts de l'Empereur. Comme Evêque, & tout récemment pourvû de cette dignité, il ne devoit pas balancer à s'assurer par les marques du plus prompt dévouement, la protection d'un Monarque puissant & liberal, son nouveau Souverain. Les troubles que les circonstances où se trouvoit le Royaume avoient déjà causés, & causeroient dans la suite, rendoient cette protection d'une extrême importance pour le Diocèse de Lausanne. Le Prélat devoit, de plus, être dévoué à l'Empereur, par soumission pour le Roi, de qui il avoit reçu le jour, & en faisoit gloire, prenant le titre de *Fils unique du Roi Rodolphe* (1).

L'Helvétie

tion de la Cathédrale de Bâle. *Hugo ein Sohn Königs Rodolphi zu Burgund, Bischoff zu Lofamen, dediciert und weyhet die herliche Thum-Kirchen zu Basel.* Les Chroniques de Bâle ne contredisent pas moins Haffner sur ce fait. Elles disent que ce fut *Adalberon* Evêque de cette Ville, qui dédia son Eglise, & elles mettent à l'année 1019. cette Dédicace, que Haffner place à l'an 1017.

(1) Il se le donne dans le serment qu'il prêta à l'Archevêque de Besançon comme son Métropolitain, & qu'on voit tout au long dans l'*Hist. de l'Eglise de Besançon* de M. Dunod. p. 76. dans le *Tome I. de l'Hist. des Séquan.* Ce Serment commence par, *Ego Hugo Lausannensis jam ordinatus Episcopus, & Filius Rodulphi Regis unicus, spondeo &c.* Le Cartulaire de l'Eglise de Lausanne, & une courte Chronique, *Chronicon breve*, de ses Evêques, disent aussi que Hugues étoit *Fils du Roi Rodolphe*, mais sans ajouter *unique*. Ce mot, sur lequel on en doit croire l'Evêque même faisant serment, suffit pour détruire la conjecture de Mrs. de Ste. Marthe, qui dans la *Gallia Christiana*, ont avancé, que le Prélat n'étoit que *Beau-fils* du Roi. La Reine Hermengarde, dernière femme de ce Prince, avoit bien eu des Enfants d'un

premier mari, qui n'est point connu. Il est fait mention dans Ditmar, à l'occasion du Traité de Mayence, de plus d'un de ces Beaux-fils du Roi, qui le suivirent là *Cum Privignis*, dit cet Historien. Par conséquent, à moins qu'il n'y eût que deux fils d'Hermengarde, & qu'il n'en fut mort un depuis le Traité de Mayence jusques à l'an 1019, que l'Evêque de Lausanne fut élu, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ un an; Hugues, s'il eut été simplement Beau-fils du Roi, n'auroit pas pu se dire *unique*. Ce seroit aussi probablement le seul exemple d'un Beau-fils, qui se fut donné, dans des Actes solennels, le titre de *Fils unique* de son Beau-pere. Lazius a avancé que Rodolphe avoit eu de sa première femme Agiltrude, Eude Archevêque d'Arles, Hugues Evêque de Lausanne, & un Rodolphe. Mais cette conjecture sans appui, ni vraisemblance, a déjà été rejetée par Gollut. *Mém. de Bourg. Liv. IV. Ch. 33.* Il faut donc en revenir à dire, comme Mr. Dunod l'a fait dans le *Tom. II. p. 634.* de son Histoire de Bourgogne, [après que je lui eus communiqué les endroits du Cartulaire & de la Chronique des Evêques de Lausanne] que Hugues étoit véritablement *Fils* de Rodolphe III. mais non *Fils légitime*. Cette conjecture est d'autant plus plausible, que le siècle précédant

L'Helvétie n'étoit pas la seule partie des Etats de Bourgogne MEM. où l'Empereur Henri fût reconnu régnant depuis 1018. On trou- VIII. ve que ce Prince avoit dans le Royaume d'Arles, un *Vicaire*, qui gouvernoit sous le titre de *Vice-Roi*, pour le Roi Rodolphe. C'est au moins ce qui se lit dans une Charte de l'an 1020. (1).

Il faut néanmoins convenir qu'on a aussi des Chartes datées des dernières années du règne de Rodolphe III. (2). Elles ôteroient à l'inférence qui résulte de celles que je viens d'alléguer, le poids que je lui trouve, s'il n'étoit pas possible de rendre une bonne raison

cédent entr'autres fournit l'exemple d'un Evêque Batard d'un Roi, & que ce Prince même appelloit *son Fils*, dans des Actes publics. Je veux parler de Boson Evêque de Plaisance, fils naturel de Hugues Roi d'Italie. Dans une Charte de l'an 945, rapportée par Eccard. *Orig. Dom. Habsb. in Probat. Cap. 30.* ce Roi parlant de l'Evêque, le nomme, *Bosonem reverendum Antistitem dilectum FILIUM SUUM.* Les Historiens d'Angleterre du XIII. Siècle font mention d'un Richard à qui ils donnent le titre de *Richardus filius Regis Joannis.* Ce n'est cependant pas l'Empereur Richard qu'ils désignent ainsi. M. Gébauer en a donné de bonnes Preuves p. 10. de la Vie de cet Empereur, dont l'histoire étoit si défigurée, dans le peu qu'on en savoit avant la publication du bel Ouvrage de ce célèbre Professeur de Göttingen. Le Richard dont il s'agit, appelé ainsi tout-court *Fils du Roi Jean*, n'étoit que Bâtard de ce Prince. Aussi, pour le distinguer de Richard Comte de Cornouailles & ensuite Empereur, dont le Roi Jean étoit pere, Mathieu Paris l'appelle *Richardus Nothus.*

(1) Les PP. Martene & Durand l'ont publiée dans leur *Thesaur. Anecd. T. I. p. 140.* En voici le commencement. *Ego Beraldus de Saxonia PRO-REX ARELATENSIS pro Rege potentissimo RODULPHO, & ab Augusta Majestate Imperii creatus VICARIUS, natus &*

nasciturus. &c. Cette Pièce n'est pas exempte de tout soupçon de supposition, ou du moins d'altération. Mais on verra dans ce que j'en dirai, dans les preuves de la Carte ancienne de l'Helvétie, au Tome III. de ces *Mémoires*, Article *Savoie*, que ces soupçons ne peuvent pas tomber sur ce qu'elle contient de relatif à l'usage que j'en fais ici.

(2) Chorier [*Nobil. de Dauphiné. Tom. I. p. 264.*] fait mention d'une Donation de Rodolphe à St. Burcard Archevêque de Vienne, du Comté de ce nom, & de tout ce qui en dépendoit, comme aussi de quelques autres Terres que ce Prince avoit données au même Prélat deux ans auparavant. La Donation du Comté est de l'an 1023. GUICHENON donne *Bibl. Sebus. Cent. I. Cap. 58.* comme de l'an 1028, une Charte où on lit: *Data per manum Duranti Monachi, Mense Junio Feria III. REGNANTE ROBERTO in Francia & RODULPHO in Gallia.* Le même Auteur a publié, dans les Preuves de son Histoire de Savoie p. 6. une Charte datée *Die Mercurii XVI. K. Decembr. Rege Rodulpho regnante anno 33.* C'est - à - dire, le 14. Novembre 1027. Enfin cet Historien cite encore une autre Charte, qu'il dit être dans les Archives de Turin, datée de l'an 37. du règne de Rodolphe, & ainsi de l'année avant la mort de ce Prince. Voy. *Hist. de Savoie. Tom. I. p. 195.*

M E M. raison de ces différentes façons de dater. Mais l'observation suivante me paroît satisfaisante là-dessus.

Quoique l'Empereur Henri II. eût été mis en actuelle possession du Royaume de Bourgogne, par la cérémonie qui suivit le Traité de Mayence, Rodolphe ne laissa pas de conserver seul le titre de Roi de Bourgogne, & de régner aussi; néanmoins sous la réserve qu'il ne feroit rien de grande importance dans ces Etats, sans l'avoir communiqué à l'Empereur son Neveu, qui avoit même un Vicaire dans le Royaume, lequel se trouvant en même tems Vice - Roi de Rodolphe, réunissoit ainsi en sa personne l'autorité de l'Empereur & du Roi. Celle-ci étoit absorbée par la première, le Vicaire n'agissant apparemment que suivant les instructions qu'il recevoit de la Cour Imperiale. Il est donc naturel de comprendre qu'on rendoit à l'Empereur dans les Etats de Bourgogne, les hommages, qui auroient dû au moins être partagés entre lui & le Roi. C'est probablement la raison pourquoi des Chartres faites depuis l'an 1018. jusques à la mort de l'Empereur Henri en 1024, sont datées du règne de cet Empereur seul. Mais dès cette mort, le Roi n'ayant plus de Colleague, jusques en 1026. que l'Empereur Conrad fut mis par ce Prince à la place de Henri II. les Chartres furent datées des années de Rodolphe seul, comme elles l'étoient avant l'an 1018. La suite de l'histoire des dispositions de Rodolphe par rapport à sa Succession, rendra toujours plus plausible cette conciliation des Dates des Chartres.

L'Empereur étant mort en 1024, Rodolphe envisagea le Traité fait avec lui comme expiré, se crut parfaitement libre, & fit sans doute connoître son idée là-dessus. Si quelque chose avoit pu lui faire recouvrer son autorité sur ses sujets, c'étoit une pareille déclaration, si propre à lui regagner l'affection des Bourguignons, qui n'avoient consenti que par force à passer sous la domination de l'Empereur. Sans doute qu'il avoit aussi senti le désagrément de dépendre lui-même d'un associé ou Successeur déclaré, du côté duquel tous les yeux se tournoient. Un Prince qui auroit eu plus de résolution, eût saisi de son mouvement la liberté, que le décès d'Henri lui offroit. M. Dunod ne fait pas honneur à ce Roi d'avoir

voir conçu cette idée. Il établit, que les Bourguignons l'obligèrent à *revoquer la donation qu'il avoit faite à l'Empereur* (1). MEM. VIII.

Les Historiens du tems ne me semblent pas appuier cet allégué. Le seul endroit par lequel il pourroit être soutenu, est le passage de Sigebert de Gemblours, rapporté ci-dessus (2) à la première résolution que prit Rodolphe avant le Traité de Strasbourg, de déclarer Henri II. son Successeur. Encore ne fut-ce point par la force, mais par une feinte soumission de ses Vassaux, que ce Roi changea pour lors de dessein. Et il est clair, que Sigebert parlant sur l'an 1020. ou 1018. du règne de Henri (3), ne peut-être entendu de ce qui se passa en 1024, ou 1025, sous le règne de Conrad. D'ailleurs, eût-il été nécessaire d'obliger Rodolphe à revoquer une Donation, qui, si elle n'étoit qu'une simple Donation à-cause-de-mort, selon l'idée de Mr. Dunod & des autres modernes, avoit perdu toute efficacité, le Donateur survivant au Donataire ? Je croirois donc plutôt que le Roi de Bourgogne manifesta, sans y être contraint par ses Sujets, qu'il s'estimoit pleinement libre des engagements où l'avoit mis le Traité de Mayence.

Cette idée a en sa faveur la manière dont un Historien contemporain en a parlé. „Henri étant mort, *dit-il* (4), Rodolphe voulut être dégagé de ses promesses.” Cela ne dit, ni ne donne lieu de présumer que ce Roi fut obligé par ses Sujets de revoquer ces promesses.

S'il revint à l'idée de se jeter entre les bras de Conrad, comme il s'étoit jetté dans ceux de Henri, ce ne fut que quand il se trouva convaincu par sa triste expérience, que les Bourguignons, loin de lui tenir compte du parti qu'il avoit pris pour les ramener à leur devoir, avoient porté leur défobéissance jusques aux dernières info-

(1) Hist. du Comté de Bourgogne. in Not. que cette dernière date est la plus juste. p. 119.

(2) Voy. ci-dessus p. 246.

(3) M. Mascou a averti. *Comment. de Reb. Imp. Rom. Germ. Lib. IV. p. 146.* (4) Defuncto Imperatore Henrico, Rodulfus Rex promissa sua irrita fieri voluit. WIPPO. p. 431.

MEM.
VIII.

insolences, le voyant sans aucun secours. C'est encore d'après Sigebert même que je le dis (1).

Soit que la résolution de profiter de la liberté que lui présentait la mort de Henri, fut l'effet des réflexions de Rodolphe, & de son Conseil, ou de ces sollicitations, qui annoncent une dangereuse revolte si le Souverain ne s'y prête pas, l'Empereur Conrad ne trouva point les raisons de droit, dont cette résolution étoit soutenue, de la même force que les Bourguignons; ou, quelque idée qu'il en eût, il ne jugea pas devoir leur sacrifier un Royaume. Il prétendit que le Traité de Mayence subsistoit, & devoit être rempli en sa faveur (2). Et sans attendre de décision là-dessus, il exerça dès qu'il fut monté sur le trône Imperial, des droits de Souveraineté dans les Etats de Bourgogne (3). C'étoit tout ce que les circonstances lui permettoient de faire. Aussi-tôt qu'il pût marcher du côté de la Bourgogne, ils s'empara de la Ville de Bâle, & alloit entrer à la tête de son armée dans ce Royaume, pour

(1) Burgundionibus non desistentibus
a CONSUETA contra Regem suum
INSOLENTIA, Rex Rudolphus Regnum Burgundiæ Conrado Imperatori tradidit. SIGEBERT. ad an. 1032.

(2) Feu Mr. Gundling ne faisoit pas mention de ce Traité entre les titres sur lesquels Conrad établissoit son droit à la Succession de Rodolphe. Ce Savant réduisoit ces titres à ce que la Bourgogne étoit un Fief de l'Empire, & au degré de parenté entre le Roi & l'Imperatrice Gisele sa Nièce. Voy. GUNDLING. *Discours über die Reichs-Histor.* p. 408. Ce n'est point ici le lieu de traiter ces deux articles. Mais il convient d'avertir, qu'en n'attribuant d'autre moyen de droit à Conrad, que les Traités faits entre son Prédécesseur à l'Empire & Rodolphe, je m'en tiens aux relations des Historiens qui vivoient alors. Voici tout ce qu'en dit Wippon. *Defuncto Imperatore Henrico, Rudolphus Rex promissa sua irrita fieri voluit. Conradus autem*

Rex magis augere, quam minuerè regnum intentus, ANTECESSORIS SUI LABORES METERE VOLENS, Basileam sibi subjugavit, ut animadverteret an Rex Rudolphus PROMISSA attenderet. Quos postea Gisele Regina, filia Sororis ipsius Regis Rudolphi bene pacificavit.

(3) Il confirma, par exemple, la première année de son règne, les privilèges de l'Abbaye de Notre-Dame des Hermites. Tschudi a rapporté [*Chron. Helv. ad an. 1025.*] le commencement & la fin de la Charte que ce Prince en fit expédier. Si l'on opposoit à cet exemple, que cette Abbaye n'étoit pas des Etats de Rodolphe, dont la Reufs passe pour avoir été la borne de ce côté-là, on trouvera la réponse à cette difficulté dans ce que je dirai ci-après sur les Assemblées des Helvétiens de la partie de l'Helvétie, qui est au delà de cette Rivière.

pour forcer le Roi à prendre en sa faveur les mêmes engagemens qu'il avoit avec Henri. Mais l'Impératrice négocia si heureusement, qu'elle obtint de son Oncle Rodolphe tout ce que Conrad souhaitoit. La foiblesse de ce Roi, le mépris dans lequel il se voioit parmi ses Sujets, son éloignement pour la guerre, dont le premier acte alloit être une bataille, les armées étant en présence, avoient si bien disposé son cœur à la paix, quoi que ses Bourguignons eussent tous marché pour le défendre, que Giséle n'eut pas besoin de déployer toute son habileté, pour le déterminer à souscrire aux propositions qu'elle lui fit. Elle parvint même à y faire consentir les Seigneurs de Bourgogne (1).

MEM.
VIII.

Ce Traité mit-il l'Empereur en possession actuelle du Royaume, ou s'il lui assura seulement la Succession du Roi?

Pour juger de cette question, il faut peser & comparer les termes des Historiens du tems, sur ce Traité. L'un dit (2), que Rodolphe remit son Roiaume à Conrad, de la même manière qu'il l'avoit donné auparavant à Henri. Un autre, employant comme ce premier, le mot consacré en droit pour exprimer la délivrance actuelle de la chose donnée, dit (3) en général que Rodolphe donna son Royaume à l'Empereur Conrad, & que par là la Bourgogne redevint Province.

K k 2 Ces

(1) Si une observation de Mr. Dunod de qui je tire cette circonstance, est juste, le principal des Seigneurs du Pays, ne consentit point à la Donation. La remarque de l'Historien de Bourgogne p. 141. est en ces termes. *Sa mort [du Comte Otton - Guillaume] arrivée en 1027. donna au Roi Rodolphe, qui lui survécut, la facilité de transmettre son Etat à Conrad II.* Si cela est, Otton - Guillaume n'avoit pas consenti à ce transport en 1026, année du Traité de Bâle. Car si ce Seigneur, le plus puissant du Royaume, y eût consenti, sa mort, qui arriva l'année suivante, n'eût apporté aucune facilité à l'accomplissement du Traité auquel il avoit souscrit. S'il n'y souscrivit point, & qu'on en ait quelque preuve, le rang qu'il te-

noit en Bourgogne, où il régnoit réellement, & que ses Descendans y ont tenu de même, méritoit que l'Histoire l'exceptât du nombre des Seigneurs, qui donnerent leur consentement au Traité de Bâle.

(2) Confirmata inter eos pace, Giséla Imperatrice hæc omnia mediante Regnoque Burgundiæ Imperatori [Conrado] TRADITO, eodem pacto quemadmodum prius antecessori suo Henrico Imperatori DATUM fuerat, Rex Rudolphus iterum donis amplius reversus est Burgundiam. WIPPO. l. c.

(3) Rex Rudolphus Regnum Burgundiæ Conrado Imperatori TRADIDIT -- Sicque Burgundia iterum redacta est in Provinciam. SIEBERT. ad an. 1032.

MEM. Ces témoignages des Historiens n'auroient pas besoin d'être expliqués, s'ils avoient toujours parlé le langage des bons siècles de la Latinité. Mais le sens propre, attaché par les Jurisconsultes aux termes *donatum & traditum*, n'étant pas employé scrupuleusement par les Auteurs du Onzième Siècle; pour s'assurer de la signification qu'ils ont eu dessein de faire entendre, il convient de comparer leurs récits aux faits mêmes, & aux suites des Traités dont ces Auteurs parlent.

VIII.

Nous avons vu que l'Empereur Henri II. faisoit des actes de Souveraineté dans le Royaume de Bourgogne, & que des Grands du Pays lui rendoient dans des Actes volontaires & solennels, l'hommage de les dater des années de l'Empire de ce Prince; depuis le Traité de l'an 1018, jusqu'à sa mort. De pareils Actes, & de semblables hommages, peuvent être allégués pour soutenir l'idée que l'Empereur Conrad, Successeur de Henri, fut mis dans les mêmes droits par le Traité de Bâle de l'an 1026.

Ce Prince exerça, en effet, un droit de Souveraineté sur l'Abbaye de Payerne & les Terres qui en dépendoient, en donnant l'an 1027, à cette Abbaye une Charte de Confirmation de tous ses biens, droits & privilèges (1). Il accorda aussi à l'Evêque de Bâle, l'année suivante, des Mines d'Argent dans le Brisgau (2). Des Historiens de Bâle prétendent même que ce Prince attacha cette Ville à l'Empire, & l'ôta au Royaume de Bourgogne.

Des Grands de ce Royaume daterent aussi des Actes solennels des années de l'Empire de Conrad, sans faire mention du règne de Rodolphe, quoi qu'il s'agit dans ces Actes, de Personnes & de Fonds, qui relevoient incontestablement du Roi. Tel est l'Acte de Fondation de l'Abbaye de Muri, par Wernher, Evêque de Strasbourg, frere de Ratbod Comte, qui prit le premier le nom de

(1) On a le commencement & la fin de cette Charte dans Tschudi. *Chron. Helv. ad an. 1027.* Et le P. Hergot l'a publiée toute entière. *Geneal. Dom. Habsb. Tom. 2. p. 108.*

(2) La Charte en est aussi dans Hergot. *ibid. p. 109.*

de Habsburg. La Charte est datée de l'an 1027. *Conrad Régnant* (1). MEM. VIII.

Joignez à cela, que s'il en faut croire le dernier historien du Comté de Bourgogne, *les Empereurs ont daté leur règne en Bourgogne du tems de ce Traité* de Bâle (2), & il en donne pour preuves des Chartes de l'Eglise de Besançon.

Mais, de tous ces faits il n'en résulte pas encore que Conrad, ni son prédécesseur Henri, eussent été mis en possession seulement du Royaume de Bourgogne. Les confirmations de Privilèges accordées à des Maisons Religieuses, émanoient de l'autorité Impériale, & non de la dignité Royale de Bourgogne. On ne sauroit en douter, vû que des Chartes de pareilles confirmations furent accordées par les Empereurs Otton I. II. & III. à cette même Abbaye de Payerne à qui Conrad II. donna celle qu'on a citée. La Charte d'Otton III. du 6. Février 997. (3) rappelle les Lettres de son Pere & de son Ayeul. Celle de Conrad y ajoute les Concessions d'Henri II. qu'il confirme comme les précédentes. Henri II. en avoit fait avant qu'il eut aucun Traité avec Rodolphe III (4). Les Ottons ne prétendoient point être Rois de Bourgogne. Ils prétendoient seulement que ce Royaume relevoit de l'Empire; & ils exerçoient ce droit de Souveraineté, au moins par rapport aux Eglises & Maisons Religieuses, tant dans la Petite-Bourgogne, que dans la partie Orientale de l'Helvétie, sans que les Rois de Bourgogne s'y opposassent. Le nombre de Chartes recueillies & publiées par le P. Hergot, qui font foi de cet usage des Empereurs, depuis Arnolphe inclusivement, jusques à Henri III. seroit moins grand, si les Rois de Bourgogne n'avoient pas souffert que ces Empereurs exerçassent ce pouvoir.

Telle étant la raison de la dépendance où étoient les Eglises & les Monasteres, de la Suprême autorité Impériale, il étoit natu-

K k 3

rel

(1) On a cette Pièce entière dans Tschudi *Chron. ad an. 1027.* dans Guili-mann. *Habsb. & Hergot. Geneal. Dom. Habsb. T. 2. p. 167.*

(2) Dunod. p. 119.

(3) Apud Hergot. Tom. 2. p. 93.

(4) On peut les voir dans Hergot. *ibid. p. 96.* Elles font de l'année 1003.

MEM.
VIII.

rel que les Actes, qui se faisoient concernant les Personnes & les Biens Ecclésiastiques, fussent datés, dans les Etats-mêmes des Rois de Bourgogne, des années de l'Empereur régnant. Cela répond à l'inférence, tirée de la date de l'Acte de fondation de l'Abbaye de Muri, & de la date de la Charte du Comte Otton - Guillaume en faveur de l'Abbaye de St. Benigne, sous l'Empereur Henri II.

Mais, que les Empereurs ayent, dès le Traité de Bâle entre Conrad & le Roi Rodolphe, en 1026, *daté leur règne en Bourgogne*, comme s'exprime Mr. Dunod; c'est ce qu'on ne voit pas, par les preuves qu'il en allégué, que Conrad même pratiquât. Car les Chartes de l'Eglise de Besançon, déjà citées par Gollut (1) & par Guillimann (2), ne sont pas de Conrad, mais de son fils Henri III. & celui-ci n'y date point de son règne en Bourgogne, comme l'ont cru ces Historiens. En effet, voici la date de l'une de ces Chartes. *Dat, XVIII. Kal. Octob. Anno Dominicae Incarnat. MXLIII. Indict. X. Anno autem Domini Henrici III. Ordinationis XIV. Imperii vero III.* Il n'est fait là aucune mention du règne en Bourgogne. Gollut, Guillimann, & M. Dunod ont supposé que la date *Ordinationis XIV.* désignoit ce règne. Quand cela seroit, l'année 1026. n'eut pas été la première de XIV. qui tomboient à l'an 1043. de l'Incarnation de N. S. C'eût été seulement l'année 1029, c'est-à-dire, la troisième après le Traité de Bâle, que l'Empereur auroit pris pour la première année de son règne en Bourgogne. Mais, *Ordinationis* désigne la création de Roi des Romains de Henri III. Mr. Mascou l'a bien entendu ainsi: puis qu'après avoir rapporté (3) l'endroit d'un Historien (4), où il est dit que Henri fils de l'Empereur, fut élu par tous les Princes, quoi qu'encore Enfant, le jour de Pâques à Aix-la-Chapelle; ce Savant ajoute: *Ab hoc tempore Henricus, in Diplomatus, annos ORDINATIONIS suae numerat.* La Quatorzième année de cette *Ordination*, ou élection de Roi des Romains,

(1) Mem. de Bourgogne. Liv. IV. Ch. 35.

(2) De Reb. Helv. Lib. 2. Cap. 13.

(3) Commentar. de Reb. Imp. Rom. Germ. Lib. V. p. 174.

(4) Hermann. Contract. ad an. 1028.

Romains, couroit effectivement depuis Pâques 1043. De plus : MEM. VIII.
 preuve que Conrad ne data jamais des années de son règne en Bourgogne ; c'est que dans l'une des Chartres citées par M. Dunod, Henri III. prend le titre de *Premier* Roi des Bourguignons. On lit dans cette Pièce de l'an 1049. *Signum Domini Henrici regis invictissimi Teutonicorum TERTII; SECUNDI Romanorum Imperatoris Augusti, & BURGUNDIONUM PRIMI.* Se feroit-il dit *le Premier*, si Conrad son Pere avoit porté, de quelque façon, le titre de Roi de Bourgogne ? Et Conrad voulant acquérir ce Royaume, non à l'Empire, mais à sa maison, il lui convenoit beaucoup mieux de le faire donner à son fils, qui n'étoit point encore Empereur, qu'à lui-même.

C'est aussi ce qui se fit, selon des Historiens (1), qui ne parlent que d'une disposition du Roi de Bourgogne en faveur de son Petit-Neveu Henri. On doit en croire plutôt un Secrétaire de Conrad, qui témoigne que le Traité regardoit le Pere & le Fils (2). Et c'étoit une précaution que le premier devoit prendre, pour que s'il venoit à mourir avant Rodolphe, celui-ci ne se crut point libre de disposer de nouveau de ses Etats, comme il avoit prétendu l'être après la mort de Henri II.

Concluons de toutes ces discussions, que Rodolphe demeura seul Roi de Bourgogne tant qu'il véquit, & que les Traités, qu'il fit avec Conrad II. ne contenoient que l'engagement de transmettre à sa mort son Royaume à cet Empereur, & à son fils Henri. Ce fut pour remplir son engagement, que Rodolphe sentant approcher sa fin, envoya à Conrad, selon quelques-uns (3), & à Henri seul, selon d'autres (4), sa Couronne & la Lance de St. Mau-

(1) Otto Frising. *Lib. VI. Cap. 30.* & de Gest. Frideric. I. *Lib. II. Cap. 29.* Godfrid. Viterb. *P. XVII. p. 486.* RICO, Regi, à REGE [Rodolphe] postquam ipse [Conradus] Rudolpho superstes non esset, per jusjurandum jam dum confirmatum esset. WIPPO. pag. 438.

(2) Eo modo magnam partem Burgundiae distraxit [Odo II. Campaniae Comes] licet regnum Burgundiae CONRADO Imperatori, ET FILIO EJUS, HEN-

(3) Hermann. Contract. *ad an. 1032.* Hugo Flaviniac. *Chron. p. 185.*

(4) Otto Frising. *Lib. VI. Cap. 30.*

MEM. St. Maurice, qui étoit la marque de la Royauté parmi les Bour-
VIII. guignons (1). Ce dernier Roi de Bourgogne mourut le 6. Sep-
tembre 1032.

Un détail un peu plus circonstantié , & un examen plus exact des négociations & des divers Traités que fit ce Prince par rapport à sa Succession , qu'on n'en trouve dans les Histoires de la Suisse & des autres Provinces qui faisoient partie de ses Etats , m'a paru convenir à ce *Mémoire* , pour donner une idée de l'état où se trouva l'Helvétie pendant les trente-huit ans de ce règne. Ce n'est que d'une telle idée , fournie par des faits constatés , qu'on peut tirer avec confiance les présomptions , auxquelles , à défaut de témoignages exprès , on est obligé de recourir sur les questions de la nature de celle , qui nous a conduit à cet examen.

Le caractère du Prince qui gouverne , réglant la conduite des passions des Grands & du Peuple , attentives à en tirer parti dans les tems les plus tranquilles , a des influences plus étendues & plus décisives , dans des tems de troubles. L'agitation publique répand dans tous les esprits une chaleur , qui les jette dans les partis extrêmes. Les prétentions sont outrées , les résolutions violentes , la fermeté devient obstination sourde à toute raison de prudence. C'est la tête du Pilote , qui fait le fort du Vaisseau dans les orages de cette espèce ; Il faut donc aussi connoître son génie , son caractère & son degré de capacité , pour juger s'il aura fait faire la manœuvre , que demandoient les circonstances , afin que chacun de ceux , qui devoient travailler à sauver le Vaisseau , y contribuât selon son poste.

Il n'est pas aisé de tirer le Portrait d'un Roi mort il y a Sept Siècles , & dont l'histoire n'a conservé de traits , que par le petit nombre de ses faits , qu'elle rapporte sans circonstances. Entreprendre de composer son caractère comme l'est le plus souvent celui des hommes en qui la passion , qu'on croit qui dominoit chez lui , est la plus forte , c'est s'exposer à le peindre d'imagination. Un homme , dont les passions ne sont pas plus violentes qu'elles

(1) Quod erat insigne Regni Burgundiæ, HUGO FLAVINIAC. l. c.

les ne l'étoient dans le cœur de Rodolphe, n'est point assés confé-
quent, pour qu'on ne risque pas de lui prêter des vices ou des
vertus qu'il n'avoit point, quand on le tire sur l'idée qu'on a com-
munément des hommes esclaves de quelcune des maitresses pas-
sions. Qu'on donne ceux de ses principaux traits dont les faits
sont garands, c'est remplir l'attente du lecteur instruit que l'Ecri-
vain n'a pas d'autre original à lui copier. Qu'on dise donc, avec
Dom Plancher (1), „ Prince bon, & bienfaisant; mais peu pro-
„ pre à régner, indolent, timide, paresseux, sans résolution, sans
„ valeur, également incapable de gouverner & de défendre ses
„ Etats”. Le lecteur y reconnoitra le Roi Rodolphe III. Mais
si j'ajoutois, comme cet Auteur „ Jaloux, soupçonneux, inquiet,
„ toujours chagrin, ne pouvant ni se réjouir des avantages que
„ ses Capitaines remportent sur ses ennemis, ni se consoler de
„ ceux que ses ennemis remportent quelquefois sur ses Capitaines;
„ s'imaginant ou qu'il va périr par la main des seconds, ou qu'il
„ sera bientôt detroné par la faction des premiers ” : la question,
d'où savez-vous ces détails ? à laquelle je n'aurois à répondre,
que, *Je présume que ce Prince étoit tel*; m'attireroit cette repli-
que, *sur quoi donc l'imaginez-vous ?* Je repartirois bien; *sur les*
regles de l'amplification. Pourquoi, me diroit-on, nous payer
en Rhéteur ce que vous promettez en Historien ? Les premiers
traits ne suffisoient-ils pas pour votre but ?

Il est vrai : être assuré que Rodolphe étoit d'un caractère que
peignent les premiers traits, c'est en savoir assés, pour être per-
suadé, qu'il ne se proposa jamais de sapper les libertés de ses Su-
jets, & que si même il en eût formé le dessein, il n'en feroit
jamais venu à l'exécution. Il n'avoit ni la vigueur d'esprit, ni
la fermeté, ni la constance, ni les forces, ni les finances néces-
saires, pour une entreprise de cette nature.

L'Article du manque des finances est le seul qu'il reste à véri-
fier. Ce Prince *pieux*, si l'on doit aujourd'hui ce bel éloge à un
Roi dont les sentimens ne sont prouvés, que par la dissipation des

Tom. II.

L I

Domai-

(1) Hist. de Bourgogne. Liv. IV. p. 211.

MEM.
VIII.

Domaines de l'Etat en faveur des Evêques & des Moines, se réduisit par cette espece de prodigalité, à n'avoir dequoi subsister lui-même, que par les collectes que faisoient pour lui les Evêques (1). Et comme les Evêques ne tenoient pas leurs Evêchés de sa faveur, mais les devoient au crédit des Grands du Royaume dans les élections, que chaque Eglise faisoit de son Pasteur, les coffres de ce Roi devoient se trouver souvent vuides. Les Seigneurs contre qui il auroit voulu les faire servir, en supposant qu'il pensât à leur enlever leurs droits par les armes, auroient bien sçu empêcher les Evêques de leur création, de fournir à ce Prince dequoi former des trésors.

De telles présomptions, appuyées par les témoignages des Historiens, rapportés ci-dessus, de la licence des Grands & du Peuple sous ce règne, ne laissent pas le moindre lieu de soupçonner que les Assemblées Générales des Cités de l'Helvétie, qui faisoient partie des Etats de Rodolphe, n'usassent, pendant cet intervalle de trente-huit ans, de tous les droits dont elles jouissoient auparavant.

Le soin que prirent les Empereurs Henri II. & Conrad II. de se procurer le consentement des principaux Seigneurs du Royaume aux engagements que Rodolphe prenoit sur sa Succession, fait déjà connoître que ces Princes jugeoient cette formalité nécessaire pour rendre leur droit authentique. Nous allons voir Conrad II. en donner des preuves encore plus marquées.

Ce Prince étoit occupé à faire la guerre aux Slaves, quand il reçut la nouvelle de la mort du Roi de Bourgogne. Eude Comte de Champagne, dont il a été ci-devant parlé, profitant de cette circonstance, se jeta sur les Villes de Bourgogne, & pénétra jusques dans l'Helvétie, où ne trouvant pas non plus de résistance, il se rendit maître du Pays de Vaud, jusques à Morat inclusivement. Il étoit fils de Berthe, l'aînée des Sœurs de Rodolphe III. Ainsi les Peuples le regardant comme ayant plus de droit à

(1) Episcopatus his dat (*Rudolphus*) qui à Principibus his eliguntur : ad suam vero utilitatem pauca tenens, ex impensis Antistitum vivit. DITMAR. *Lib. VII.* pag. 407.

à la Succession de ce Roi, que Henri Roi des Romains, fils de Giséle, fille de Gerberge, la Cadette de ses Sœurs, se soumettoient volontiers à lui. Les propositions qu'il avoit fait faire à l'Empereur, de céder ses droits sur la Bourgogne, pourvu que ce Prince lui en donnât le Gouvernement, étoient assez modérées pour intéresser en sa faveur contre Henri. Mais la force prévalut. Conrad termina incessamment la guerre contre les Slaves, marcha dans l'Helvétie, avec son fils, & son premier soin fut de s'y faire élire & couronner Roi de Bourgogne par les Seigneurs qu'il put rassembler à Payerne, où ces cérémonies se firent le 2. de Février 1033. (1).

MEM.
VIII.

A prendre à la lettre les termes de l'Historien à qui l'on doit la connoissance de ce premier couronnement; on pourroit avancer que tous les Ordres de l'Etat étoient représentés par les Seigneurs qui se rencontrèrent à cette Assemblée. Cet Historien dit (2), que Conrad y fut élu, & couronné par les *Grands & les Petits* du Royaume de Bourgogne. Il y manquoit néanmoins un grand nombre de Membres des Etats. Ceux qui étoient pour le Comte de Champagne, & ceux qui ne pouvoient se rendre à Payerne, sans passer par quelcun des lieux dont ce Comte étoit maître, & il tenoit la Franche Comté & le Pays de Vaud, n'assisterent pas à cette élection. On fait du même Historien (3), que plusieurs

L 1 2 Seigneurs

(1) Comme Haffner ne dit pas d'où il savoit que ce fut, comme il le pose (*Chron. ad an. 1033.*) à Soleure que les Etats prêterent alors hommage à Conrad; je m'en tiens à l'historien, contemporain, & qui étoit probablement à Payerne à la suite de l'Empereur son maître.

(2) Anno Domini 1033. Imperator Conradus cum Filio suo Henrico natalem Domini in Argentina Civitate celebravit; Inde collecto exercitu per Solodorum Burgundiam intravit; & veniens ad Paterniacum Monasterium in Purificatione Sanctæ Mariæ, a MAJORIBUS ET MINORIBUS REGNI, ad regendam

Burgundiam ELECTUS est: & in ipsa die pro Rege CORONATUS est, WIPPO. p. 438.

(3) *Imperator reversus* (c'est le même Historien Wippon, qui continue ainsi, après avoir dit, que de Payerne Conrad fit sans succès le Siège de Morat) *ad Turicum castrum pervenit; ibi PLURES BURGUNDIONUM, Regina Burgundiae, jam vidua, & Comes HUPERTUS, & ALII, qui propter insidias Odonis in Burgundia ad Imperatorem venire nequiverunt, per Italiam pergentes, occurrerunt sibi: & effecti sui, fide promissa, per Sacramentum sibi, & filio suo, Henrico Regi, mirifice donati redierunt.*

MEM.
VIII.

Seigneurs , entr'autres Humbert aux Blanches-mains , Comte de Morienne, tige de la Maison de Savoye , & même la Reine Hermengarde (4), furent obligés, pour venir joindre l'Empereur , de faire le tour par le Milanois , & ne joignirent ce Prince qu'à Zurich, où il ne se rendit qu'après son couronnement de Payerne (1).

La Reine & ces Seigneurs de Bourgogne prêterent bien hommage à Zurich à l'Empereur & au Roi son fils ; mais ils n'étoient pas les seuls qui eussent manqué à Payerne. L'Empereur même ne regarda pas cette élection comme revêtue de toutes les formalités requises. Une seconde Assemblée dont la compétence ne put être contestée, lui parut nécessaire , pour mettre hors d'atteinte la couronne , que la premiere avoit déferée à lui & à son Fils. Mais cette seconde Assemblée ne pouvant être complete tandis que le Comte de Champagne , & Gérold Comte de Geneve, tiendroient une partie du Pays de Vaud , la Ville de Geneve , le Chablais & le Genevois , il falloit se rendre maitre de toutes ces contrées, pour que leurs représentans rendissent l'Assemblée des Etats telle qu'elle devoit être , pour qu'elle put confirmer valablement ce qui s'étoit fait à Payerne.

Ce ne fut donc qu'après avoir soumis , en 1034 , tout le Pays , le Comte Gérold , l'Archevêque de Lyon , & plusieurs autres , que Conrad fit tenir à Geneve une Assemblée solennelle des Etats , qui l'élut & couronna de nouveau Roi de Bourgogne (2). Il se fit sacrer par Heribert Archevêque de Milan (3)

Tout

(1) Mr. Dunod met aussi [*Hist. du Comté de Bourg.* p. 120.] Burchard Archevêque de Lyon, frère du Roi défunt. Mais ce Prélat étoit encore pour le Comte de Champagne. Il ne se soumit à Conrad que l'année suivante, à Geneve, & après y avoir été forcé par les armes de l'Empereur, de même que Gérold Comte de Geneve. *Augustus veniens ad Genevesem Civitatem, Geroldum Principem regionis illius, & Archiepiscopum Lugdunensem, atque alios quamplures subegit.* WIP. P. 0. p. 439.

(2) Chuonradus Imperator iterum in Burgundiam cum exercitu intravit & omnia municipia cum civibus, ad Rhodanum usque fluvium, suæ ditioni subegit Genevamque pervenit. Ibi vero ab Heriberto, Archiepiscopo Mediolanensi, cæterisque Italiæ & Burgundiæ Principibus, honorifice susceptus, in Festivitate Sancti Petri ad vincula, CORONATUS PRODUCITUR & REX BURGUNDIONUM ELIGITUR. *Hepidan. ad an. 1040.*

(3) Pourquoi ne fut-ce pas ou l'Archevê-

Tout fut tranquille dès-lors dans l'Helvétie. Conrad & Henri la gouvernerent toute entière. Car Herman IV, Duc de Suabe, étant mort en 1038. L'Empereur conféra ce Duché au Roi son fils. Ainsi toute la partie de l'Helvétie, qui étoit dans le ressort du Duché de Suabe, fut dès-lors sous le même Prince, qui possédoit le Royaume de Bourgogne.

MEM.
VIII.

Dans l'Automne de la même année 1038. l'Empereur Conrad, pour attacher le Royaume de Bourgogne à Sa Maison, en faisant connoître que ce n'étoit pas comme Empereur, mais par les droits du Sang qu'il avoit succédé à Rodolphe III. voulut remettre ce Royaume à son fils le Roi des Romains, que cette Succession regardoit proprement. Il falut cependant faire agréer cette cession aux Etats. Ils furent convoqués à Soleure. Le récit du Secrétaire de cet Empereur, sur cette Assemblée, mérite d'être détaillé, & cela d'autant plus que Tschudi, Stumpf, Guillimann, Plantin, ni Mr. Lauffer, n'en ont fait aucune mention : même l'Historien de Soleure n'en parle point.

On voit d'abord dans le récit de Wippon (1), que l'Empereur manda tous les Grands du Royaume : c'est-à-dire, tous ceux qui

L 1 3 avoient

chevêque de Besançon, ou celui de Vienne, ou celui de Lyon ? Il eut été naturel qu'un Prélat du Royaume fit cette cérémonie. L'Archevêque de Lyon, Frère de Rodolphe III. devoit, ce semble, en être chargé. Mais il avoit été contraire à Conrad. L'Archevêque de Vienne, Métropolitain de Geneve, avoit probablement été, comme Gérold, Comte de Vienne de même que de Geneve, du parti d'Eude de Champagne. On ne fait rien touchant l'Archevêque de Besançon. Pour celui de Milan, outre la prééminence de son Siège, il avoit procuré la Couronne Impériale à Conrad, & venoit de lui amener par le St. Bernard des Troupes d'Italie, commandées par Humbert de Montienne, & par le Marquis de Toscane.

(1) Ejusdem anni [1038] Burgun-

diam adiit [Conradus] & convocatis CUNCTIS PRINCIPIBUS regni, GENERALE COLLOQUIUM habuit cum eis : & diu defunctam atque pene deletam legem tunc primum Burgundiam prælibare fecerat. Transactis TRIBUS DIEBUS Generalis Colloquii, quarta die, PRIMATIBUS LAUDANTIBUS, atque rogantibus, Imperator filio suo Heinricho Regi regnum Burgundiæ tradidit, eique fidelitatem denuo jurare fecit. Quem Episcopi cum cæteris Principibus in Ecclesiam sancti Stephani, quæ pro Capella Regi Solodori habetur, deducentes hymnis, & canticis Deum laudabant, populo clamante, & dicente, quod pax pacem generaret, si Rex cum Cæsare regnaret. WIPPO. p. 442.

M E M. avoient féance dans l'Assemblée des Etats. Elle n'eût pas dûement
VIII. représenté le Corps du Peuple, si tous ses représentans n'y avoient
point été appelés (1). La règle, observée dans tous les Etats
des Rois de la Maison de Charlemagne, avoit subsisté en Bour-
gogne sous les Rois de la Maison de Rodolphe I. Elle ne per-
mettoit pas de traiter dans des Conseils Secrets & particuliers, des
matieres concernant l'interêt général de l'Eglise ou du Royaume.
Les Conseils Généraux des principaux de l'Etat, étoient les seules
Assemblées où ces fortes de choses pussent être traitées, à moins
qu'ils n'y consentissent. Hincmar, Archevêque de Reims, le rap-
pelloit au Roi Louis-le Bègue.

Que l'Assemblée, dont parle Wippon, ne fut une de ces Assem-
blées Générales, c'est ce qu'il n'y a nul lieu de revoquer en doute.
Le nom par lequel cet Historien la désigne, le terme de sa du-
rée, & ce qui s'y fit, en sont autant de preuves.

En effet, *Generale Colloquium*, dans le stile de ce tems-là, est
un des noms qu'on donnoit en Latin aux Assemblées qu'on ap-
pella en François *Parlemens*. Les Gens-de-Lettres n'ont pas
besoin qu'on le leur apprenne, & qu'on leur en allègue les preuves.
Les autres lecteurs qui pourroient souhaiter d'en voir, se contenteront
bien de deux bons témoins. „ Anciennement, dit Ragueau (2), te-
„ nir le Parlement en France, comme encore à présent en Angle-
„ terre & en Ecosse (cet Auteur écrivoit sur la fin du Seizième
„ Siècle) c'étoit assembler les Etats du Royaume, & communi-
„ quer par le Roi avec ses Sujets, ou leurs Députés, de ses plus
„ grandes affaires, & prendre leur Avis & Conseil; ouïr aussi leurs
„ doléances & remontrances, & y pourvoir.

„ Ces

(1) M. Dunod a dit (*Hist. du Comté de Bourg. p. 147.*) que RAINAUD I. Comte de Bourgogne, fils d'Otton-Guillaume, ne se trouva pas aux Etats tenus à Soleure en 1038. Ce n'est, apparemment qu'une conjecture, puis qu'on n'en voit aucune preuve. La conjecture est très-probable, vu que ce Comte ne rendit hommage à Henri III. qu'en 1045.

Mais son absence n'empêcha point que l'Assemblée de Soleure en 1038. ne fut aussi compétente que celle de 1045, Rinaud ayant sans doute été sommé en la maniere établie par l'usage, de se rencontrer à la première, comme à la dernière.

(2) *Glossaire du Droit Franç.* Edit. de Laurière, au mot *Parlement*.

„ Ces Assemblées Générales, dit l'Abbé le Gendre (1), étoient
 „ nommées *Parlemens*, c'est-à-dire, des Conférences sur des ma-
 „ tieres d'importance. Depuis que le Peuple y eut entrée (2),
 „ elles furent appelées *Etats Généraux*, ou l'*Assemblée des Trois*
 „ *Etats*, & l'ancien nom de Parlement passa à ces Compagnies
 „ qu'on établit dans le Royaume, pour rendre en dernier ressort
 „ la justice aux Particuliers.

MEM.
VIII.

„ Ces Etats Généraux (continue le même Auteur) n'eurent pas
 „ le même pouvoir qu'avoient eu dans les premiers tems les Af-
 „ semblées Générales. Ils ne se tenoient que quand le Roi le vou-
 „ loit, on n'y déliberoit ni de la Guerre, ni de la Paix; & leurs
 „ fonctions se reduisoient à représenter leurs griefs, à régler les
 „ Subsidés & la maniere de les lever, ou à nommer à la Régen-
 „ ce dans un tems de minorité, si le Roy ni avoit pas pourvû”.
 Il convenoit que cette différence entre les anciens *Parlemens*,
 & l'*Assemblée des Trois Etats*, fut exposée ici, non-seulement afin
 qu'on vit que l'Assemblée de Soleure, dont il s'agit, étoit bien
 de ces anciens Parlemens: mais aussi pour qu'on n'en confon-
 dit pas l'espece avec celle des Assemblées des Trois Etats, qui
 se tenoient dans le Pays de Vaud, & dans l'Evêché de Lausanne
 encore au commencement du Seizième Siècle. Ces dernières étoient
 précisément sur le même pied, quant aux membres qui les com-
 posoient, & au pouvoir (3), où celles de France furent depuis
 1304. que le *Tiers Etat* y fut admis.

Trois

(1) Mœurs & Cout. des Franç. p. 112.

(2) Mr. le Gendre venoit de dire, qu'avant que les Villes y fussent admises, ce qui n'ariva qu'en 1304, il n'y avoit que les Nobles & les Gens d'Eglise qui y eussent voix délibérative.

(3) Celles de Lausanne avoient néanmoins conservé l'ancien nom de *Placitum Generale*, qu'on donnoit en Latin aux anciennes Assemblées Générales de France. In *Historia Gregorii Turonici*, & *Aimoini*, & in *Annalibus Franco- rum* (dit Ragueau *Gloss. du Dr. Franç.* au mot *Plaidéur*) *PLACITUM* signi-

ficat etiam *CONVENTUM GENERA- LEM Francorum* & *PARLAMENTUM*. On en a encore quantité de preuves dans les Capitulaires des Rois de France. Voy. l'Edition de Baluze. *Tom. I. p. 225. 228. 231.* Les Décrets ou les Loix, qui se fai- soient dans ces Assemblées, se désignoient aussi par le nom de *Placitum*. De là la dénomination de *Placitum Generale*, don- née au Recueil de Loix faites dans de pareilles Assemblées, que fit former celle qui se tint à Lausanne le 1. Mai 1368. Recueil nommé encore aujourd'hui *Le Plaid Général*.

MEM. VIII. Trois jours étoient le tems destiné par les Loix & l'usage à ces anciennes Assemblées. Aussi Wippon en parle comme d'une chose connue (1). Et comme les causes importantes des Seigneurs étoient jugées dans ces Parlemens, chaque Partie devoit attendre, au moins pendant ces Trois jours, sa Partie, avant de pouvoir obtenir contre elle une sentence en contumace (2). Ce ne fut qu'après avoir traité pendant ces Trois jours les affaires du Pays, que l'Empereur fit traiter de la cession qu'il vouloit faire de ses droits sur la Bourgogne au Roi Henri son fils.

Il est bien évident par ce qui a été dit plus d'une fois ci-dessus, qu'une question autant intéressante pour le Royaume, ne pouvoit être traitée compétemment, que par l'Assemblée Générale des Etats, leur consentement étant nécessaire pour que la Couronne passât au Roi Henri seul. Aussi l'Historien dit-il, que ce transport s'y fit à la requisiſtion & avec l'approbation des principaux du Royaume : *Primitibus laudantibus & rogantibus*. Quelque sévère que fut Henri III. caractère, qui le faisant craindre des Etats de l'Empire, l'auroit probablement empêché d'obtenir la Couronne Imperiale, si Conrad n'eût point pris la précaution de la lui assurer, en le faisant élire Roi des Romains, encore enfant, & avant que son génie fut connu (3) : quelque sévère, dis-je, que fut Henri, les Etats de Bourgogne voyoient avec moins de peine la Couronne rendue au Sang de leurs précédens Rois, que sur la tête d'un

(1) Transactis, dit-il, l.c. TRIBUS DIEBUS Generalis colloquii.

(2) De là la façon de parler, *Placitum suum per triduum custodire*, qui revient souvent dans les Formules. Je n'en citerai qu'un exemple de la Formule 158, entre celles que Lindenbrog a publiées. *Ad quod Placitum veniens memoratus ill. ibi in Palatio nostro, cum PER TRIDUUM, seu amplius, UT LEX HABET, placitum suum custodisset.* Le même terme avoit lieu pour le *Placitum Generale* de Lausanne. Celui de 1368,

porte. *Placitum Generale tenetur & teneri consuevit Lausanna anno quolibet si Domino placuerit, videlicet die prima Maij, & debet SEDI PER TRES DIES pro causis decidendis.*

(3) C'est là une réflexion de feu M. Gundling. *Reichs-Hist.* p. 426. Elle est fondée sur le caractère de Henri, tracé par ce judicieux Historien, dans le même Ouvrage p. 430. L'idée que Mr. Mascou donne de ce Prince. *Comment. de Reb. Imp. Rom. Germ. Lib. V. §. 18. & 42.* tirée de toute la suite de ses actions, &

d'un Empereur ; ce qui l'exposoit à devenir une dépendance de la dignité Imperiale. Ils avoient au moins leur propre Roi, & pou-voient espérer, qu'après Henri le Royaume passeroit à quelcun de ses descendans, qui ne feroit pas Empereur. D'ailleurs, les Vassaux favoient que ce Prince goûtoit la maxime de l'Empereur son Pere, de laisser aux Enfans les Fiefs que possédoient leurs peres (1). Assurer ainsi à leur famille ces biens, jusques-là précaires, ou qu'elle perdoit par la mort du possesseur, c'étoit s'attacher inviolablement toute la noblesse par l'intérêt le plus cher.

MEM.
VII.

Les matieres sur lesquelles l'Assemblée de Soleure délibéra dans les Trois Jours ordinaires de ses Sessions, ne sont pas indiquées par Wippon. Ce n'est que très-obscurément pour nous, qu'il fait mention du Sujet qui occupa sur-tout ce Parlement. Content d'être entendu des lecteurs de son tems, cet Historien a laissé aux nôtres le soin de deviner ce qu'il vouloit designer par *la Loi hors d'usage, & presque abolie depuis longtems*, que Conrad *essaya d'introduire en Bourgogne* (2). N'exprimant point l'objet de cette Loi, il donne lieu de penser, que ce n'est peut-être pas d'une Loi particuliere qu'il parle, mais d'un Corps de Loix. Le stile de son Siècle nommoit Loi, au singulier, le Code de chaque Peuple. On disoit, la Loi Romaine, la Loi Théodosienne, la Loi Salique, la Loi des Allemans, des Saxons, des Bavares, des Bourguignons. Ne seroit-ce point cette derniere que Conrad remit en vigueur ? Elle devoit avoir été extrêmement négligée, & presque oubliée, sous le long règne de Rodolphe III. & durant les troubles continuels, que l'affaire de la Succession de ce Prince ajoutoit aux desordres de l'anarchie dans ses Etats. Les Loix des Bourguignons interdissoient bien l'usurpation, les rapines, les violences, le meurtre ; crimes dont ce Royaume avoit sans doute éprouvé

& des principes, qui paroissent les avoir toujours réglés, n'a rien qui n'appuie celle de M. Gundling.

(1) Militum autem animos in hoc multum attraxit quod antiqua beneficia par-
rentum nemini posterorum auferri susti-
nuit. WIPPO. p. 430.

(2) Diu desuetam ac poene deletam
legem tunc primum Burgundiam præli-
bare fecerat.

MEM.
VIII.

éprouvé les funestes effets pendant ces malheureux tems. Mais les Loix n'inspirant plus de crainte dès qu'elles demeurent sans exécution, celles-là cessèrent bientôt d'être consultées, & ne tarderent pas à être effacées de la mémoire, dans un Siècle où si peu de Juges savoient lire, & parmi un Peuple, regardé pour lors comme l'un des moins éclairés (1). Il est permis de présenter de nouvelles explications sur de pareils passages, pour peu qu'elles soient plausibles. Le lecteur aime à avoir du choix. Pour lui en donner, je dois rapporter, que Spener ne trouvoit autre chose dans ce passage de Wippon, si ce n'est que Conrad donna en général de nouvelles Loix aux Bourguignons (2). Je dois sur-tout dire, que Mr. Mascou a jugé que la paix publique fut l'objet de ces Loix. *Conrad travailla*, dit cet Historien (3), *à accoutumer les Bourguignons à observer la Paix Publique*. Tout ce qui peut rendre une conjecture satisfaisante, est réuni dans celle-là.

On fait que Conrad n'avoit rien plus à cœur que de faire cesser dans tout l'Empire les desordres extrêmes qu'y causoient les Guerres particulieres. Il venoit d'y pourvoir par rapport à l'Italie. Le Roi Henri son fils ne le desiroit pas moins. Les Provinces du Royaume de Bourgogne étoient de celles qui souffroient le plus de ces maux. Ils affligoient entr'autres le Clergé, moins capable de se défendre que les autres citoyens. Il employoit l'arme la plus redouta-

(1) Berenger, qui se rendit fameux dans ce siècle par son savoir & par sa doctrine, opposée à la Transubstantiation, pour diminuer l'idée qu'on pouvoit avoir de la capacité du Cardinal Humbert de Blancheselve, des plus ardens contre lui, disoit que le Prélat étoit né en Bourgogne. Lanfranc, Archevêque de Cantorbéry, écrivant contre Berenger, l'apostrophe là-dessus, en disant : „Ce n'est pas de Bourgogne, mais de Lorraine, que S. Leon a mené Humbert à Rome . . . Et si même il étoit Bourguignon, ce seroit une folle insolence à vous de vouloir le rendre méprisable par sa Nation. L'Esprit du Seigneur ne soufflet-il pas où il lui

„plait ? *Humbertum non de Burgundia sed de Lotharingia S. Leo Romam traduxit . . . qui si etiam Burgundus esset, insipienter tamen arrogantia tua nomen sue Gentis pro infamia sibi adscriberet, cum Spiritus Domini, ubi vult, spiret.* LANFRANC. de Corp. Christ. Lib. II, p. 232.

(2) In Burgundia Henricum filium Regem constituit [Conradus] novasque Burgundionibus Leges sanxit. SPENER. Hist. Germ. Lib. V. Cap. 2. §. 11.

(3) Tentabat tum Imperator Burgundos ad observandam Pacem Publicam assuefacere. Comment. de Reb. Imp. Rom. Germ. Lib. V. §. 18.

doutable qu'il eût en main, l'Excommunication, contre ceux qui l'attaquoient. Mais la supériorité de forces, qui faisoit attenter à ses droits, l'obligeoit à lever l'excommunication, ou les Excommuniés trouvoient du secours dans les Diocèses voisins. Les Evêques comprirent qu'il leur convenoit de s'appuyer les uns les autres, en se liant par une règle commune entre les Diocèses voisins. Ceux du Royaume de Bourgogne en donnerent le premier exemple. L'histoire de l'Eglise de Lausanne en fait honneur à son Evêque Hugues, fils du Roi Rodolphe III. Elle dit (a) que ce Prélat fit en sorte qu'on assembla en 1033. un petit Concile à Romond, dans lequel se trouverent l'Archevêque de Besançon, & celui de Vienne avec leurs Suffragans, & que ce Concile établit la *Treuve de Dieu* (1).

MEM.
VIII.

(a) Ruchat
Hist. Eccl.
du Pays de
Vaud, pag.
28.

Mais ces Constitutions de l'Eglise n'étoient pas des Loix. Elles n'étoient même obligatoires, que pour ceux qui avoient pris l'engagement de s'y soumettre (2). Des Peuples entiers refusoient de les recevoir (3), & un Archevêque même (4) les rejettoit

M m 2 comme

(1) C'est le nom qu'on donna au régle- ment qui ordonnoit, sous peine d'ex- communication, de s'abstenir de toute vio- lence, depuis l'Avent, c'est-à-dire, pen- dant Quatre Semaines avant Noël, jus- qu'à l'Octave de l'Epiphanie [14. de Janvier]; depuis la Septuagesime [le Di- manche qui précède de Soixante & dix jours le Samedi de Pâques] jusques à l'Octave de Pâques; & durant tout le re- ste de l'année, depuis le Mercredi après le coucher du Soleil, jusques au Lundi au lever du Soleil. Quelques Conciles, & quantité de Synodes, qui se tinrent dans ce Siècle en diverses parties de l'Occi- dent, étendirent les défenses de violer la paix, à plusieurs autres Fêtes, & jours ouvriers. On peut voir ces différens Ca- nons dans D A T T. de Pace Imp. Publ. Lib. I. Cap. 2. Je n'ai marqué que les tems sur lesquels la même règle fut re- que par tout. Du reste, j'ai été fondé à dire, que le Concile de Romond donna l'exemple. Celui que Glaber Rodolphe;

Historien Contemporain, dit Lib. IV. Cap. 5. qui commença dans l'Aquitaine, ne se tint, selon l'Archevêque de Marca, De Concord. Sacerd. & Imp. Lib. IV. Cap. 14. qu'en 1034. & le Concile de Romond s'étoit tenu l'année précédente. Celui-ci, dont la liste des Conciles peut être grossie, fut donc le premier qui établit la *Treuve de Dieu*.

(2) *Trevia Dei*, disoit Ives de Char- tes à Daimbert, Archevêque de Sens, qui l'avoit consulté sur l'autorité de ces Con- stitutions, *non est communis lege sancita, pro communi tamen utilitate hominum ex placito & pacto patria, Episcoporum & Ec- clesiarum, ut nostis, est auctoritate fir- mata; unde factum est ut milites non si- ne consensu Regis, & Domini capitalis jus- jurandum de pace colenda subirent.* IVO CARNOT. Epist. 90.

(3) Sigebert de Gemblours, dit que les Neustriens n'en vouloient point.

(4) Gérard, Archevêque de Cambray. Datt. l. c. fait un crime à ce Prélat de

MEM.
VIII.

comme incompétemment faites, l'Eglise ne pouvant établir de telles règles, qu'il soutenoit être du ressort de la seule Puissance Civile. Aussi les Seigneurs ne vouloient-ils pas prendre cet engagement, sans la permission du Roi, & les Vassaux sans celle de leur Seigneur (1). Pour rendre efficace ce moyen d'établir la paix, il falloit donc en faire une Loi, qui émanât de l'autorité du Souverain, par le canal & l'avis de ceux, qui avoient le droit d'y concourir. Et c'est à quoi il est très probable que Conrad travailla avec les Etats, dans les Trois jours de Sessions ordinaires de l'Assemblée de Soleure, dont nous parlons. La reconnoissance de la Bourgogne, que le même historien Wippon fait parler dans un Poëme à l'honneur de Henri, en disant, que c'est *par lui qu'elle jouit de la paix* (2) dont elle lui est redevable, confirme cette pensée; il n'y avoit pas quatre ans que ce Prince régnoit en Bourgogne quand ce Poëme lui fut adressé. Le Poëte lui faisoit honneur à lui seul, d'un établissement auquel il n'avoit sans doute pas moins eu de part, que Conrad son pere, qui ne vivoit plus.

Mais, quel que fut l'objet des Loix que firent dans l'Assemblée de Soleure en 1038. l'Empereur Conrad & le Roi Henri, ils donnerent par là une preuve bien éclatante qu'ils reconnoissoient les droits des Etats, & entendoient que l'Assemblée continuât à les exercer, sous le gouvernement du Roi qu'ils couronnerent, comme ils en avoient joui sous les Rois précédens.

Cette intention fut constante chez Henri III. L'Assemblée de ces mêmes Etats, qu'il tint à Soleure en 1045 (3), dans laquelle Rai-

sa résistance là-dessus. Mais c'est que cet Auteur n'étoit pas entré dans le vrai sens des raisons, que Sigebert de Gemblours, *ad an. 1031.* met dans la bouche de Gérard. Hauteferre, *De Duc. & Comit. Gall. Lib. 2. Cap. 1.* les a mieux comprises par un endroit qu'il rapporte de Balderic de Noyon, *Lib. 3. Cap. 27. & 52.* sur lequel ce Jurisconsulte approuve l'Archevêque.

(1) Voy. le morceau de la Lettre d'E-

ves de Chartres, rapporté ci-dessus *Not. 2.*

(2) *Quamvis nunc pacem teneat Burgundia per Te,*

Autorem pacis in te cernere querit.

WIPPO in *Carm. ad Henr. Reg. apud CIANIS. Tom. II. p. 190.*

(3) *Reginoldus, & Gerold, Burgundiones, Regi apud Solodorum in deditionem venerunt.* HERM. *CONTRACT. ad an. 1047.* C'est d'après l'Historien de Soleure

Rainaud I. Comte de Bourgogne, & Gérold de Vienne, Comte du M E M.
 Genevois, lui prêtèrent hommage, en est une preuve, qu'il forti- VIII.
 fia d'un nouvel exemple en 1048 (1), si l'on peut compter que
 l'Historien, de qui l'on tient qu'il s'y fit des Assemblées de cette
 espèce, n'a pas suivi des mémoires sans autorité.

Mais, sans qu'il soit besoin de pousser plus loin nos recherches
 sur ce sujet, je pourrois finir ici, par cette observation, que les
 Provinces du Royaume de Bourgogne ayant ainsi passé sous la do-
 mination de l'Empereur, quiconque fait de quelle maniere ces Prin-
 ces gouvernoient l'Empire & leurs propres Etats, qui commence-
 rent sous Henri III. à devenir héréditaires, ne sauroit douter que
 les Assemblées Générales de chacune de ces Provinces, ne conti-
 nuassent sous cet Empereur & ses Successeurs, tant qu'elles rele-
 verent de l'Empire, à exercer les droits, dont elles étoient légitim-
 ment revêtues sous les Rois de Bourgogne & d'Arles.

On en doutera d'autant moins, si l'on a une idée juste de ce
 qu'acquiescent les Empereurs Conrad II. & Henri III. C'est dans les
 propres termes de Mr. Dunod, qu'on va voir ce qu'en pense ce
 Savant Historien.

„ Les droits des Rois de Bourgogne, dit-il (2) furent dès-
 M m 3 „ lors

leure que je dis qu'il s'y tint pour lors
 une Assemblée des Etats. Voici les ter-
 mes de cet Auteur. *Anno 1045. Nahm*
Heinrich auff einem zu Solothurn gebalte-
nen Reichstag, beyde widerspänige Bur-
gundische Herren Reginold und Gerold,
widerum zu gnaden auff. H A F F N E R.
Chron. ad h. an. Il est bien certain que
 Henri étoit à Soleure le 23. Janvier 1045.
 jour auquel Tschudi. *Chron. Helv. ad h.*
an. dit que ce Prince reçut en grâce ces
 deux Seigneurs. Une Charte qu'il accor-
 da ce jour là même à l'Abbaye de Mun-
 ster en Argueu, & dont cet Historien
 donne le commencement & la fin, est da-
 tée de Soleure. Mais, ni Tschudi, ni
 Stumpff, non plus que Hermann contem-
 porain, ne parlent point de l'Assemblée des
 Etats dans cette Ville. De sorte qu'il y
 a tout lieu de croire que Haffner a fait

tenir ces Etats de son chef, parce qu'il
 se figuroit que l'Empereur les convoquoit
 toutes les fois qu'il passoit à Soleure.
 Le silence des anciens & de Tschudi là
 dessus, est bien fort contre la Chronique
 de Haffner.

(1) Tschudi & Stumpff. *Lib. IV. Cap.*
 41. rapportent aussi *ad an. 1048.* que
 Henri se trouva à Soleure à la Pentecôte
 & y célébra cette Fête. Mais ces
 Historiens ne font encore ici nulle men-
 tion d'une assemblée d'Etats, que Haffner
 y ajoute probablement de ses mémoires
 particuliers. *Anno 1048, dit-il, Bege-*
het Kayser Heinrich das H. Pfingst-Fest
zu Solothurn, und haltet zugleich daselbst
mit den Ständen einen Reichstag.

(2) Histoire du Comté de Bourgogne.
Liv. III. p. 121.

MEM. „ lors (dès la soumission des Comtes Rainaud de Bourgogne , &
VIII. „ Gérold de Vienne en 1045.) réduits à la haute Souveraineté ,
„ au ressort , & à la mouvance , parce que les Grands Seigneurs
„ de ce Royaume en rendant leurs dignités héréditaires , s'étoient
„ aussi appropriés toutes les terres du Domaine , la supériorité im-
„ médiate , & les Droits Royaux

„ D'autre côté , les Prélats du Royaume ne voulurent pas être
„ soumis aux Comtes. Ils demandèrent à l'Empereur les droits Roy-
„ aux dans leurs Villes Episcopales ; & ces droits leur furent accordés
„ d'autant plus volontiers , qu'on s'assuroit par ce moyen de la fi-
„ delité du Clergé , & qu'on n'avoit à craindre ni l'alienation , ni
„ la Succession héréditaire , de ce qu'on donnoit à ces Prélats.

Ces Seigneurs , tant Laïcs qu'Ecclésiastiques , ne pensèrent pas à introduire dans leurs nouveaux Etats une forme de gouvernement qui privât leurs Sujets des libertés , dont ils jouissoient sous la domination immédiate de leurs Rois. On n'avoit point d'exemple en Occident qui eut pû leur en donner l'idée , ou du moins leur faire espérer qu'ils l'entreprendroient avec quelque succès. Ils laissent subsister sans peine des privilèges , qui leur étoient utiles à eux-mêmes , quand ils savoient en tirer avantage avec prudence.

Arrivé à cette époque , j'ai rempli mon Plan par rapport aux Assemblées Générales des Parties de l'Helvétie , conquises sur les premiers Rois de Bourgogne par les Rois de France , & qui s'étant ensuite données à Rodolphe I. furent soumises aux trois Princes de sa Maison qui lui succéderent. Les autres Parties de l'Helvétie n'ayant pas été toujours sous les mêmes Souverains pendant le cours des siècles parcourus dans ce Mémoire , il convenoit de séparer les recherches qui les concernent. Les dignes Suisses , qui les ont illustrées , rendent intéressantes , pour les Etrangers-mêmes , les circonstances où se trouvoient les habitans de ces contrées-là , sur l'article dont il s'agit , dans l'espace de tems qu'embrasse cet Ouvrage : & quelques-unes des observations que j'aurai lieu de présenter à cette occasion , paroîtront peut-être mériter quelque attention , par rapport à l'histoire de la Nation.

VII. Des ASSEMBLÉES GÉNÉRALES de la Partie de l'HELVETIE entre le Rhin & la Reufs, depuis la Vic-
toire de CLOVIS sur les ALLEMANS, jusques au règne
de l'Empereur HENRI III. inclusivement.

MEM.
VIII.

DANS quelque tems que les Allemans ayent commencé à prévaloir en nombre sur les Helvétiens dans la Partie Orientale de l'Helvétie, qui s'étend depuis la Reufs jusques au Rhin, il est certain qu'ils faisoient le plus grand nombre vers la fin du Cinquième Siècle, & qu'alors ces Helvétiens passaient pour *Alle-mans*, & étoient compris sous cette dénomination par les Historiens, qui parloient en général de la Nation des Allemans, comme d'un des Peuples de la Germanie. De là, non-seulement les Historiens de la Suisse, mais aussi bien d'autres, ont mis de part les Allemans de l'Helvétie dans toutes les entreprises attribuées aux Allemans en général, dans le Siècle dont nous parlons. Il étoit naturel après cela, de comprendre l'Helvétie possédée par ces Allemans, entre les pays sur lesquels tomberent les suites de la fatale catastrophe, qu'essuia leur Nation l'an 496. Aussi est-ce sur l'idée que nos Historiens se sont faites de ces suites, qu'ils ont dépeint l'état de la Partie Orientale de l'Helvétie depuis cet événement.

Selon eux, Clovis voulant mettre cette Nation absolument & pour toujours hors d'état de se relever de sa défaite à Tolbiac (1), réduisit la plus grande partie de ses déplorables restes dans l'esclavage le plus dur, & s'assujettit leurs Corps & les Terres du pays qu'ils occupoient, pour en disposer en propriétaire (2). Ils s'accordent
tous

(1) Je suis l'opinion la plus généralement reçue, en nommant ainsi le lieu où se donna cette fameuse bataille, & qu'on croit proche de *Zulpich*, près du Rhin & de Bonn. M. Schoepflin, qui, dans une Dissertation *Alemann. Antiq.* p. 207. de ses *Comment. Hist. & Crit.* a appuie cette

opinion par de nouvelles raisons; lui en a aussi opposé, dans une autre Pièce de ce même Recueil p. 376. qui rendent pour le moins incertain si c'est près de Bonn, ou près de *Toul*, que Clovis remporta la victoire, dont il s'agit.

(2) Und damit sy [*die Alemannier*] niemer-

MEM. tous ces Historiens , à attribuer à la dureté avec laquelle Clovis
VIII. usa de cette victoire, l'établissement de la servitude de Corps & de Biens dans l'Helvétie (1) ; & le dernier y ajoute , que ce fut là aussi l'origine de la Noblesse (2). Il va même plus loin , & assure que les Fiefs , les droits des Seigneurs sur leurs mainmortables , & la Servitude personnelle, n'ont pas eu d'autre origine dans l'Helvétie, quoi qu'en puissent dire les Jurisconsultes (3).

Telle étant l'idée que ces Auteurs avoient de la condition à laquelle l'Helvétie Allemande fut réduite , pour peu qu'ils eussent de goût pour l'amplification, ils croyoient pouvoir la pousser aux détails de chaque partie d'un bouleversement total de la Nation. C'est ainsi que l'un a posé comme fait certain „ que Clovis „ vis anéantit l'ancienne forme de gouvernement des Allemands , „ toutes leurs Loix , leurs Coutumes , & leurs usages ; leur „ ôta tous honneurs , tous Emplois , toute dignité ; les soumit au „ contraire à un gouvernement tout nouveau ; leur donna de nouvelles Loix , de nouveaux Magistrats , & établit de nouveaux „ rangs & de nouveaux Offices ; enleva les bornes qui séparent „ les

niemermer einiche hoffnung der Freyheit überkämind , darum verband er sy theils under die arbeitfaelig joch der Leibeigenschaft , und machet sy zu eignen leuten und Slaven , als die er überwunden , und jnen das leben geschenkt hatte. STUMPF. Chron. Lib. IV. Cap. 27. Non contentus victoria tributove (Clodoveus), dit Guillimann , de Reb. Helv. Lib. 2. Cap. 10. Alemanorum fines pervasit , ferro flammaque omnia vastavit , superstites & captos extrema servitute adfecit & inprimis LIBERTATEM FUNDITUS EXTINGUIT , aut in Francos transtulit Quam possederant (Helvetia partem) Alemanni , dit le même Historien , dans le Chap. suiv. servitute una cum ipsis adfecta est.

(1) In solcher obbernerter überwindung der Alemannier , ist auch unsere Helvetia in der König vom Franckrych

beherschung kommen , gleich die andere Teutschen , und haben mit jnen das joch der Leibeigenschaft empfangen. STUMPF. l. c.

(2) Aus welcher gewalthätigen Veränderung auf der einen seiten die Eigenschaft über Leib und Grund , auf der andern aber der Adel in Helvetischen Landen entsprossen. LAUFER. Gesch. der Schweiz. Tom. 1. p. 317.

(3) Wann wir nur von Lehen , von Erbschätzen , und Tods-Fällen , von Frohndiensten , und Leibeigenschaft reden hören , so ist dises alles , die Rechts-Gelehrte mögen sagen , was sie wollen , in den Helvetischen Teutschen Landen , ursprünglich von der großen Umwälzung und Veränderung des Allemannischen Staats under Clodoveus herzuholen. Id. ibid.

„ les possessions des anciens propriétaires , & s'appropriâ tous les M E M.
 „ fonds , toutes les Terres des Allemans , dont il reserva une par- VIII.
 „ tie pour l'entretien de sa Maison Royale ; ces Terres furent ap-
 „ pellées Terres *Saliques* (nom qui fut aussi donné dans la suite
 „ aux Terres Allodiales ou possédées en propriété) ; l'autre partie ,
 „ il la distribua à ses Princes , Comtes , Barons ou Officiers de ses
 „ troupes , ne leur en accordant que l'Usufruit , & gardant pour
 „ lui en qualité de Souverain du pays , la propriété des fonds. Il
 „ dépouilla donc les Allemans , *continue cet Auteur* (1) , de tout
 „ ce qu'ils possédoient en propriété ; disposa de leurs biens fonds
 „ comme il lui plut ; & ce qu'il y eut encore de plus dur , les
 „ dispersa eux-mêmes dans tout le pays , comme des Esclaves , les
 „ attachant , en plus ou moins grand nombre , selon l'étendue des
 „ terres , à celles qu'il leur ordonna de faire valoir ; & les déclara
 „ incapables de porter jamais les armes.

Si le sort des Allemans de l'Helvétie est exactement dépeint par l'Historien , il paroitra ridicule de rechercher s'ils continuèrent à former des Assemblées Générales , comme ils en tenoient sous les Romains , & pendant qu'ils étoient dans l'indépendance jusques à à leur défaite. Ne faisant plus ni Corps de Peuple , ni Cité , & n'étant plus que des Esclaves , liés dans les terres de leurs maîtres , comment auroient-ils pu conserver un des principaux droits des Hom-

(1) Gewis ist das er [*Clodoveus*] die alte Regierungs-Form , alle ihre Gesetze , Gebräuche und Gewohnheiten gänzlich zernichtet ; alle Würden , Ämpter , Obrigkeit aufgehoben ; hingegen eingantz neues Regiment , neue Gesetze , neue Obrigkeit , neue Würden und Ämptern . . . eingeführet ; die March-Steine der alten Eigenthums - Herren ausgegraben , und allen Allemannischen Grund und Boden sich selbst zugeeignet ; einen Theil desselben für seinen Königlichen Hof , welcher alsdann *Terra Salica* benennet war [hernach aber sind alle *Allodia* oder Eigenthümliche Güter , auch *Terra Salica* genennet worden] behal-

ten ; den andern aber seinen Fürsten , Graffen , Freyen und Kriegs-Leuthen ausgetheilet , sich selbst als Obristen Lands-Herren das Grund-und Eigenthums-Recht vorbehalten , ihnen aber die Nutzung überlassen. Also hat er die Allemannier alles Eigenthums beraubet , ihre ligende Güter nach seinem Gefallen eingerichtet ; ja welches noch das harteste war , sie selbst als Leibeigene in dem gantzen Land zertheilet , und je nachdem ein Stück Erdreich groß oder klein gewesen , ihrer eine gewisse anzahl solches anzubauen verordnet , und sie die Waffen zu tragen für immer unwürdig erkennt. *Id. ibid. p. 319.*

MEM. Hommes libres, & le privilège des Membres les plus honorables
VIII. d'un Etat, ou d'une Cité? Il faut tout au moins pouvoir suppo-
ser qu'ils demeurerent Corps de Peuple, pour ne point regarder
comme contradictoire avec leur condition, tout exercice d'un droit
pareil à celui dont il est question.

Mais la témérité de soupçonner tous les Historiens de la Nation,
& nombre d'autres des Provinces voisines (1), d'avoir pris de tel-
les idées, sans y être forcés par la clarté & le poids de plusieurs
témoignages décisifs, n'est-elle point autant absurde que nouvelle?
Est-il concevable qu'on admette légèrement des opinions aussi hu-
milantes pour sa propre Nation? Je n'ai pas manqué d'opposer
ces réflexions au premier scrupule qui s'est élevé dans mon esprit
en étudiant ce point d'histoire; Et il a fallu pour me déterminer à
m'arrêter à mes doutes, afin de les dissiper, que j'en visse fortifier
les fondemens à mesure que je travaillois à m'en délivrer. Peut-être
se trouvera-t-il entre mes Lecteurs des esprits sur qui ils feront
assez d'impression, pour leur faire excuser la liberté que je vais
prendre de les exposer.

Ne voyant aucun Auteur ancien cité pour garand des circon-
stances, que nos modernes rapportent comme autant de suites de
la victoire de Clovis sur les Allemans, il me vint dans l'esprit,
que quelques unes du moins pourroient bien y avoir été mises
d'imagination. L'Histoire des grands événemens est exposée à re-
cevoir des ornemens de cette espèce. L'Ecrivain frappé, & qui
souhaite que ses lecteurs éprouvent les mêmes mouvemens, leur
peint tout ce qu'il présume qu'il put arriver de plus capable de
rendre l'événement merveilleux, mémorable, & touchant. L'élo-
quence, qui aime à s'étaler, supplée par ses richesses à la stérilité
des Annales. Leur sèche exactitude n'attache qu'aux faits: on ne
pense point à celui qui les raconte. Demande-t-on jamais à la
vue

(1) BEATUS RHENANUS répandit déjà au commencement du Seizième Siè-
cle, toutes les mêmes idées. Voy. dans les *Institution. Rer. Germanic.* de ce Savant de
Siestat. *Lib. II. p. 268.* des passages de divers Historiens ou Savans, qui ont adopté
cette opinion.

vue d'un bloc ordinaire de marbre brut, quel est le Carrier, qui l'a tiré de la carrière? Mais la première question du voyageur à qui l'on montre une belle Statue, faite de ce même bloc, n'est-elle pas, *qui donc étoit cet incomparable Statuaire?* C'est à l'éloquence des Historiens qu'on doit la différence du bloc des Annales, aux belles descriptions, & aux récits ornés de circonstances que l'Histoire en a fait. Pour s'assurer de la vérité, il faut, s'il est possible, la voir sortir de la bouche de témoins oculaires. Je mets en ce rang les contemporains, à portée d'être bien instruits des Faits. Et quand ils sont assés judicieux pour ne pas obmettre de mémorables circonstances, le plus sûr est de regarder celles qui ont été ajoutées longtems après à leurs récits, comme des ornemens postiches, à moins qu'ils n'y ayent été mis sur d'autres relations d'un poids égal à celui du témoignage des premiers.

Suivant ces règles d'une saine critique, l'on ne doit point craindre d'être accusé de violer le respect dû à la mémoire des Historiens, dont on n'admet pas les idées sur des détails, qui n'ont pas été puisés dans les premières sources.

Nous avons en main ces sources, rapportons tout ce qu'elles donnent. Grégoire de Tours, le plus ancien des Historiens que l'on ait, qui fasse mention de la victoire de Clovis sur les Allemands, naquit l'an 544 (1) : c'est-à-dire, cinquante ans après la bataille de Tolbiac (2). Ayant dessein d'écrire l'Histoire Ecclésiastique des Francs, tout ce qui précède le chapitre, où il parle de cette Victoire, n'est qu'une Introduction à son sujet (3). Il commence précisément à entrer en matière, par l'événement de la conversion de Clovis; & après avoir rapporté la prière que ce Prince adressa à Dieu, & le vœu qu'il lui fit d'embrasser le Chri-

N n 2

stianif-

(1) Selon les Annales des Rois de France, tirées par le P. Ruinard des Ouvrages de Grégoire même.

(2) Elle se donna l'an 496; comme on le voit par ces mêmes Annales du P. Ruinard. C'est donc par erreur que nos Historiens de la Suisse, Stumpf, Suicer,

Haffner, Lauffer, rapportent cet événement à l'an 499.

(3) C'est une observation de M. l'Abbé du Bos, pag. 26, du *Discours Préliminaire*, qui est à la tête de son *Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Française*.

MEM. stianisme, s'il échappoit à ses ennemis, en faveur desquels la vic-
 VIII. toire se déclaroit, cet Historien continue ainsi (1) „ Aussi-tôt les
 „ Allemans tournant le dos, commencerent à prendre la fuite, &
 „ voyant leur Roi mort, demanderent quartier à Clovis. Nous
 „ nous foudroyons, grand Prince, lui dirent-ils, à votre domina-
 „ tion. *Ne nous faites donc plus la guerre, puisque nous sommes*
 „ *une portion de votre Peuple.* Clovis (ajoute l'Evêque de Tours)
 „ les reçut au nombre de ses Sujets, & après les avoir obligés à se
 „ renfermer dans leurs anciennes limites, il revint dans ses Etats
 „ jouir de la paix (2), & raconta à la Reine comment il avoit
 „ obtenu la victoire en invoquant le Nom de Christ. ”

Nous ne voyons rien là que de fort ordinaire dans la maniere
 dont cette guerre se termina. Les vaincus reconnoissent le vain-
 queur pour leur Souverain. Il les reçoit au nombre de ses Su-
 jets. Tout le changement qui arriva par rapport à eux, à en
 juger par la façon dont en parle l'historien, c'est qu'ils furent
 dès-lors Sujets de Clovis, au lieu qu'ils l'étoient auparavant d'un
 Roi de leur propre Nation. Ce nouveau maître n'y paroît pas le
 moins du monde irrité contre ses nouveaux sujets, ni résolu de les
 punir du péril, où leur valeur l'avoit réduit quand il étoit sur le
 point de perdre la bataille. Personne ne soupçonneroit sur ce sim-
 ple exposé, que le Roi des Francs pensât alors à délibérer, s'il
 traiteroit les vaincus comme le reste de ses Sujets, ou avec la plus
 grande dureté dont on puisse user envers des hommes, qu'on veut
 bien laisser encore vivre. Beaucoup moins croiroit-on que ce fut
 ce dernier parti pour lequel le Roi des Francs se détermina irrévo-
 cablement, ainsi qu'un de nos Historiens l'établit (a) après avoir
 exposé

(a) Lauffer.
 T.I.p. 316.

(1) Cumque hæc diceret, Alamanni
 terga vertentes, in fugam labi coeperunt.
 Cumque Regem suum cernerent inte-
 remptum, Chlodovei se ditionibus sub-
 dunt, dicentes: *Ne amplius quasumus*
pereat populus: jam tui sumus. At ille
 prohibito bello, coarctatoque populo cum
 pace regressus, narravit Reginæ qualiter

per invocationem nominis Christi victo-
 riam obtinuit. GREGOR. TURON.
 Lib. II. Cap. 30.

(2) J'ai emprunté de M. l'Abbé du
 Bos la traduction de ce passage jusqu'à
 cet endroit. On l'a dans le Livre IV.
 Ch. I. de son *Histoire de l'Etabl. de la*
Monarchie Française.

exposé au long le pour & le contre de l'un & de l'autre de ces partis.

MEM.
VIII.

On dira, que Grégoire de Tours, suivant sa coutume, abrégé le récit de ce grand événement, dont les suites, concernant l'histoire Civile, ne devoient pas être détaillées dans une Histoire de l'Eglise; & que cela étant, on peut ajouter à ce qu'il en dit, les circonstances, qui se trouvent dans d'autres Auteurs, quand même elles donnent des idées différentes de celles que présentent les termes généraux de l'Evêque.

J'en tombe d'accord, & conviens sur ce pied-là, qu'il faut croire que Clovis ne fit pas si-tôt cesser de poursuivre les vaincus, que le passage de Grégoire le fait entendre. L'Intercession du Roi des Ostrogots, maître de l'Italie, en faveur des restes des Allemands, auprès du Roi des Francs, pour qu'il ne continuât pas à faire détruire ceux qui vouloient se réfugier dans la Rhétie & dans la Norique, est une preuve que Clovis travailloit à les exterminer. La Lettre de Théodoric à Clovis sur ce sujet, existant (a), de même que l'ordre de ce Roi d'Italie aux habitants de la Norique, d'échanger contre des Bœufs frais & en état de tirer, les Bœufs harassés des Allemands fugitifs, qui voudroient passer outre (b), ne permettent pas de douter que ces vaincus ne fussent obligés d'aller chercher un azile contre les poursuites de Clovis.

(a) Cassiodor. *Var. Lib. II. Ep. 41.*
(b) Cassiodor. *Var. Lib. III. Ep. 50.*

Mais distinguons; & nous nous convaincrions que ces poursuites ne regardoient pas les Allemands, qui s'étoient soumis à Tolbiac, & dont Clovis accepta la soumission. C'est de ceux-ci que doit être entendu Grégoire de Tours. Il ne vouloit pas parler de ceux, qui ne demanderent point quartier, mais chercherent leur salut dans la fuite. On ne poursuit pas des gens qui ne fuyent point. L'historien ne faisant mention que de ceux qui étoient devenus sujets de Clovis, ne dit rien d'opposé à ce qu'établit l'intercession de Théodoric, pour ceux qui avoient passé dans les Provinces de son obéissance, parce qu'elles étoient dépendantes de l'Italie. Ce seroit donc mal appliquer l'inférence tirée de la Lettre de ce Roi à Clovis, que de la porter sur les Allemands, qui

N n 3 étoient

MEM. étoient demeurés dans l'Helvétie. Ils n'avoient point besoin de VIII. l'intercession de Théodoric.

Cette distinction entre les Allemans n'a pas été observée par nos Historiens. C'est une des causes de l'erreur dans laquelle ils sont tombés. Par *Allemans*, ils n'ont entendu, que ceux de Suabe, de l'Helvétie & de l'Alsace. Cependant la guerre, dont il s'agit, fut une espèce de conspiration de la Nation entière, contre celle des Francs. Les progrès que ceux-ci faisoient tous les jours dans les Gaules, firent juger aux Allemans qui n'ambitionnoient pas moins de s'en rendre les maîtres, qu'il étoit tems d'arrêter ces conquêtes, & de ruiner des concurrens aussi redoutables, avant qu'ils eussent de plus grandes forces. Tous les différens effains d'Allemans qu'il y avoit depuis les sources du Danube, jusques au dessous de Francfort, sur la rive droite du Rhin, dans l'Helvétie, & sur la rive gauche de ce même fleuve jusques à Mayence, entrèrent dans cette ligue. M. l'Abbé du Bos, qui a fait cette remarque (1), y joint encore les Suèves, voisins des Allemans en Germanie. Il fait voir que Grégoire de Tours ne s'est pas exprimé avec justesse, en ce qu'il *semble en le lisant que la Nation entière des Allemans se soit alors soumise à Clovis, & que ce Prince n'eut alors à faire qu'avec eux.* Ce Savant justifie, qu'il n'y eut entre les Allemans que ceux qui voulurent continuer à demeurer dans les pays qu'ils occupoient, qui reconnurent Clovis pour leur Souverain. Enfin il rend très-probable, que l'intercession de Théodoric obtint en faveur des autres ce qu'il demandoit, & que Clovis cessa de poursuivre les vaincus.

Voilà des idées, également fondées sur celles que donne la suite de l'histoire, & opposées aux conjectures de nos Historiens, qui ont établi, que l'intercession du Roi des Ostrogots, Beau-frere de Clovis, dont il avoit épousé la Soeur, n'eut aucun succès. *Toutes ces représentations furent sans effet*, dit le dernier de ces Historiens, après avoir exposé les motifs, mis en œuvre par Théodoric, dans sa lettre au Roi des Francs, pour le fléchir

(1) Histoire de la Monarchie Française, Liv. IV. Ch. I.

fléchir ; Clovis avoit absolument résolu d'écraser entièrement les Allemands (1). C'est donner à une simple présomption, le ton de la certitude (2). Mais le système le demandoit. Pour rendre plausible l'opinion que Clovis traita les Allemands de l'Helvétie comme on l'a dit jusqu'ici, il falloit bien poser aussi, que ce Prince fut inflexible aux recommandations du Roi d'Italie, dont on croioit que ces Allemands étoient l'objet, de même que tous les restes de cette Nation.

Ce qu'on apprend de Grégoire de Tours étant si différent des récits de nos Modernes ; voyons si ceux-ci ont puisé leurs idées dans les anciens, qui ont écrit après ce Pere de l'Histoire de France. Ouvrons l'Ouvrage de l'Anonyme Auteur des *Gestes de Francs*, qui écrivoit au commencement du Huitième Siècle. Cet Auteur n'ayant fait qu'abrégé l'Histoire de l'Evêque de Tours, sur les tems dont

MEM.
VIII.

(1) Alles vergebens, weilten Clodoveus fest bey sich beschloffen, die Alemannier gänzlich in den Staub zu treten. LAUFFER. l. c.

(2) M. du Bos, dont la conjecture est tout-autrement appuyée, ne la présente qu'avec un *il paroît*. M. Mascou n'a pas exprimé ce qu'il en pense. Nous ne trouvons pas, dit-il [Gesch. der Teutsch. Lib. XI. §. VIII.] quel fut l'effet de l'intercession de Théodoric ; mais nous voyons que la Nation des Allemands, à l'exception de ceux qui se réfugièrent dans les Etats des Ostrogots, fut obligée de se soumettre aux Francs. *Wir finden nicht was seine Vorbitte gebrüchtet, wohl aber, dass die Nation, ausser denen, so under die Hobeit der Gothen gebrüchtet, sich den Francken unterwerffen müssen.* Si cette remarque semble favoriser l'opinion de nos Auteurs, elle est bientôt suivie d'une réflexion du même Historien, qui suppose que Clovis traita les Allemands ses nouveaux sujets, & conséquemment aussi ceux de l'Helvétie, d'une façon qui fit préférer le gouvernement des Francs

à celui des Ostrogots, le plus doux cependant qu'il y eût parmi les barbares de ces tems-là. En effet, M. Mascou après avoir dit que ceux des Allemands, qui s'étoient réfugiés chez les Goths, furent cédés par Vitigès, Roi des Ostrogots, à Théodobert Petit-fils de Clovis, présume que ce qui donna lieu à cette cession, fut que la manière dont les Francs traitèrent les Allemands vaincus par eux, contribua le plus à engager la Nation à leur être constamment attachée. *Vielleicht hat die Art, wie die Francken die überwundenen Alemannen gebalten, das meiste beygetragen, dass sie beständig geblieben.* Cela ne marque assurément pas que M. Mascou croie, que l'état des Allemands sujets de Clovis, & de ses Fils après lui, fut tel, que nos Historiens le dépeignent. Le desespoir auquel ce Peuple auroit été réduit, si leur portrait est fidèle, ne produit pas un attachement constant pour les tyrans qui y jettent. Aussi verra-t-on ci-après, que M. Mascou ne regarde point l'état des Allemands sous ces Rois Francs, comme plus malheureux que celui de leurs autres sujets.

MEM. dont celui-ci parle, on ne doit pas attendre d'y trouver plus de
VIII. détails. Mais comme il ne s'exprime pas tout-à-fait dans les
mêmes termes, présentons aussi tout ce qu'il dit de la fuite du
vœu, & de la victoire de Clovis, dont nous traitons.

„ Clovis, *dit-il* (1), faisant cette prière à haute voix, les Al-
„ lemans tournerent le dos, se mirent à fuir, & voyans leur Roi
„ mort, se foumettent à la puissance de Clovis, en lui disant, *Sei-*
„ *gneur épargnés-nous, qu'il ne péricasse pas davantage de notre*
„ *Peuple, nous sommes déjà à vous.* Alors le Roi fit cesser le
„ carnage qui alloit continuer; il prit les Allemands, & assujettit
„ leur pays au joug des tributs. Après cette victoire, il retourna
„ en France joindre la Reine.

Cet Auteur, dira-t-on, explique l'Evêque de Tours. Il parle
de *joug*, de *tribut* imposé sur les Allemands, & sur les terres de
leur pays. Cela donne le vrai sens des termes radoucis de la tra-
duction du passage de cet Evêque, rendus par, *Clovis les reçut*
au nombre de ses Sujets. L'Abbréviateur sentoît que cette façon
de parler de Grégoire *coartatoque populo*, étant susceptible de plus
d'un sens, il valoit mieux ne pas l'employer, & dire tout sim-
plement que Clovis avoit mis les Allemands sous le joug, & char-
gé leurs terres de redevances. Nos Historiens ne disent pas au-
tre chose dans le fond, quoi qu'ils exposent en quoi consistoit ce
joug, & ces diverses redevances. S'ils y joignent l'esclavage,
c'est aussi sur des témoignages non moins clairs. La Lettre d'in-
tercession de Théodoric, en contient un positif. Il disparoit, à
(a) l. c. la vérité, dans la traduction de Mr. l'Abbé du Bos (a), où il
fait dire au Roi des Francs par celui d'Italie: „ N'est-ce pas une
„ assez belle victoire que d'avoir réduit un Peuple aussi nombreux
„ & aussi courageux que celui-là, à vous demander quartier,
après

(1) Cumque hæc orans clamaret, Alamanni in fugam lapsi terga verterunt. Cumque Regem suum vidissent interfec-
tum, Chlodovei potestati se subdunt,
dicentes: *Parce, precamur, Domine*
Rex, ne pereat plus populus, jam tui su-
mus. Tunc jussit rex imminentem pla-
gam cessare: cepitque ipsos Alamannos,
atque terram eorum sub jugo tributarios
constituit, factaque victoria reversus est
in Franciam ad Regiam suam. Gesta
Francor. Cap. XV.

„ après avoir vû son Roi tué dans le combat & la plûpart de ses MEM.
„ Citoyens morts , ou devenus les fujets d'un Prince étranger ”. VIII.

Mais qu'on pèse bien cet endroit - même dans l'original (1) , il donne de tout autres idées du sort des vaincus , & l'on y trouve en particulier , que la Nation des Allemans avoit passé en partie au fil de l'épée , & le reste dans l'esclavage. Les termes *servitio subjugatam* , peuvent - ils designer là autre chose , qu'une Nation réduite en esclavage ? Cassiodore , Chancelier de Théodoric , entendoit trop parfaitement sa langue , pour se servir du mot de *servitium* , s'il n'eût voulu parler que de la condition ordinaire des Sujets par rapport à leur Souverain.

Il est effectivement à présumer , que ce sont les termes de l'Auteur des Gestes des Francs & de Cassiodore , qui ont décidé nos Historiens. D'aussi sages Ecrivains ne donnent pas à de pures conjectures une place , qui , dans une Histoire , n'est due qu'aux faits bien attestés. Ils ont cru que celui - là l'étoit. Un peu plus d'attention aux différentes acceptions de *Servitus* & de *Servitium* , auroit prévenu la méprise.

Pour ne pas m'arrêter ici aux différentes significations qu'avoient , dans le langage des Romains , les termes de *Libre* , & de *Liberté* , opposés à *Esclavage* , ou à *Servitude publique* , quand il s'agit de Peuples & de Cités , ou quand on parle d'individus ; il suffit de renvoyer ceux qui pourroient en avoir besoin à l'Ouvrage du Baron de Spanheim (2) , où ils l'apprendront.

En parlant avec le Droit des Gens , on peut dire , qu'un Peuple est *Libre* , lors qu'il n'est sujet d'aucun autre Peuple , & qu'il cesse d'être Libre , dès qu'il reconnoit quelque autre Peuple pour son Souverain. Selon cette idée , c'est tomber dans l'état opposé à la liberté , & conséquemment dans une espèce de *Servitude* , que de passer sous la domination d'un Prince étranger. Les anciens le pensoient

(1) Memorabilis triumphus est Alamannum acerrimum sic expavisse , ut tibi eum cogas de vitæ munere supplicare : sufficiat illum Regem cum Gentis superbia cecidisse. Sufficiat innumerabilem Nationem , partim ferro , partim SERVITIO SUBJUGATAM.

(2) Orb. Roman. Exerc. II. Cap. X.

MEM. pensoient tous ainsi. C'étoient en particulier les idées des Grecs.

VIII. Ce devoit être sur-tout celle des Germains, tout-autrement libres sous leurs Rois que les Grecs dans leurs Republiques. Cassiodore exprimoit bien le sentiment de la Nation des Allemans sur leur état, par les termes de *Servitio subjugati* ; mais, ni l'un, ni l'autre de ces termes, ni les deux joints ensemble, ne disoient là, que les Allemans fussent dans l'esclavage, proprement ainsi nommé. Le Roi des Ostrogots devoit employer les façons de parler les plus propres à exciter la compassion de Clovis. Ces termes étoient préférables à tous autres, qui n'auroient pas emporté l'idée d'une dépendance, envisagée par les vaincus comme une espèce d'esclavage. Mais si Clovis eût pu prendre cette façon de parler comme disant qu'il les avoit privés de la liberté personnelle & de toute propriété, il n'auroit point été touché d'une peinture contraire à la vérité de leur état, ainsi qu'il paroitra évidemment après ce qu'il me reste à faire observer là-dessus. Il est du moins déjà clair, si je me trompe, que c'est pour avoir expliqué trop littéralement les termes de Cassiodore, que nos Auteurs ont pris pour Esclavage parfait, la perte de la liberté Publique, que firent les Allemans en devenant Sujets de Clovis.

Ces Historiens ont cru voir leur première opinion bien confirmée par les expressions de l'Auteur des *Gestes des Francs*. Elles dépeignent effectivement un Peuple gémissant sous le joug des Impôts : *Atque terram eorum sub jugo tributarios constituit*. Tandis que les Allemans n'étoient soumis qu'à des Princes de leur Nation, ils ne connoissoient pas de pareilles charges. Quelques présens, très-volontaires, de Bestiaux ou de Fruits, étoient tout ce qu'ils payoient à ces Rois (1), qui ne tiroient rien autre de leurs Sujets, qu'une part dans les Amendes imposées par les Loix (2). Ces présens, reçus par le Prince comme un honneur que les Sujets

(1) Mos est Civitatibus ultro ac virum conferre Principibus vel armentorum vel frugum, quod pro honore acceptum, etiam necessitatibus subvenit. TAGIT. de Mor. Germ. Cap. 15.

(2) Levioribus delictis pro modo pecuniarum, equorum pecorumque numero convicti multantur. Pars multa Regi vel Civitati . . . exsolvitur. Id. *ibid.* Cap. 12.

jets lui rendoient , fournissoit à l'entretien de sa Maison. C'étoit MEM. donc un joug , & tout-nouveau pour les Allemans , que l'obligation de payer des Tributs ; & particulièrement en grains , qu'il fa- VIII, loit qu'ils fissent produire à leurs terres , n'étant point laboureurs.

Mais , de l'obligation de payer des Tributs , quelque pesans qu'ils puissent être , il y a encore plus d'un degré de distance jusqu'à l'Esclavage. Les Gaulois en étoient accablés par les Romains dans ce Siècle même ; nous l'avons vu. Nous avons vu aussi que la plupart de ces Gaulois regarderent les Francs comme leurs libérateurs. Cependant ils payoient à ces Francs les mêmes Tributs qu'aux Romains , & ne se croyoient pas pour cela dans l'esclavage. Quand Gondebaud se rendit tributaire de Clovis , qui venoit de remporter sur lui une victoire complète , & vouloit le détruire , ce Roi des Bourguignons ne crut point rendre ni lui , ni son Peuple , ni son pays , esclaves du Roi des Francs. C'est néanmoins précisément dans les termes employés par l'Auteur des Gestes des Francs , par rapport aux Allemans , que ce même Auteur désigne , dans le Chapitre , qui suit immédiatement celui où se trouve le passage rapporté , la manière dont Gondebaud subit la Loi de Clovis : *atque se sub ejus tributo subjugant* (1) dit l'Historien , en parlant des Ambassadeurs de ce Roi des Bourguignons. Un Auteur qui s'explique ainsi par lui-même , prévient & rend très-inutile tout commentaire différent.

On ne s'y étoit pas encore mépris vers le commencement du Onzième Siècle. Aimoin , qui écrivoit alors l'Histoire des Francs , n'y réduit les Allemans qu'à la condition de *Tributaires* de Clovis ; à qui , dit-il (2) *ils promirent très-volontiers qu'ils seroient soumis , comme y sont tenus des tributaires.*

O o 2

Cet

(1) Gundebaudus itaque misit consiliarium suum sapientem , Aredium nomine , ut animam furentem Clodovei Regis per suum consilium optimum mitigaret. De-deruntque ei munera infinita , auri & argenti pondera multa , atque se ejus tributo subjugant. GEST. FRANCOR. Cap. XVI.

(2) His peroratis , [La prière de Clo-

vis] Alamannos invadit timor : Francos accendit virtutis ardor. Igitur hostes terga vertentes , victoriam Clodoveo relinquunt : ac demum Regem suum gladio caesum conspicientes , JURE TRIBUTARIO Francis fore se SERVITUROS libentissime spondent. AIMOIN, Lib. I, Cap. XV.

MEM.
VIII.

Cet Historien employe là aussi le terme de *Servituros*. Mais il est évident, que ce n'est point dans le sens de *servire*, quand il s'agit d'Esclaves. C'est dans la signification de ce terme, appliqué à des Tributaires, à des Sujets, & à des Vassaux.

Quand nous n'aurions pas ces témoignages des anciens sur la manière dont les Allemands furent reçus par Clovis au nombre de ses Sujets, & sur le même pied, où tous les anciens sujets Gaulois de ce Prince étoient sous son gouvernement, les Faits, dont l'histoire de ce Peuple dans les tems suivans a conservé la mémoire, contredisent assez l'opinion de nos Historiens à cet égard, pour qu'il ne lui reste d'autre appui, que celui que l'ancienneté d'environ trois siècles, & la confiance générale, donne à une erreur.

Les Loix d'un Peuple sont les témoins les plus authentiques de ce qui lui est arrivé. Celles des Allemands justifient pleinement que Clovis, ou du moins son fils & son successeur immédiat, Thieri I. ne traitoit pas ce Peuple différemment de tous ses autres sujets, de ceux même, qui, comme les Bavares, passent pour s'être soumis volontairement à ces Princes sous les conditions les plus honorables, & les plus avantageuses (1). Ces Loix nous apprennent, que Thieri choisit les personnes de son Royaume d'Austrasie les plus versées dans la connoissance des Loix anciennes; leur enjoignit de dresser sous ses yeux un projet de Loix pour les Francs, les Bavares, & les Allemands, *selon les Coutumes de chacune de ces Nations* (2).

La victoire de Clovis, ni la manière dont il en usa, n'éteignirent donc pas le nom des Allemands. Ils ne cessèrent pas de faire un Corps de Peuple. Leur Cité n'avoit donc pas perdu la liberté Civile. Ils n'étoient pas de malheureux esclaves. On ne s'attache pas à rechercher les Loix anciennes sous lesquelles vivoit un Peuple

(1) Voy. AVENTIN. Annal. Boior. Lib. III.

(2) Theodoricus Rex Francorum cum esset Catalaunus, elegit viros sapientes, qui in regno suo legibus antiquis eruditi erant. Ipso autem dictante iussit conscribere legem Francorum & Alamannorum

& Bajuvariorum, unicuique Genti, quæ in ejus potestate erat, *secundum consuetudinem suam*. PROEM. LEG. BAJUVAR. apud LINDENBROG. Ce Prologue est aussi tout entier à la tête de la Loi Salique. Edit. Eccard.

ple, réduit à ne plus donner de Citoyens ; mais seulement des Corps, sans autre volonté que celle du maître, qui en dispose comme propriétaire, ainsi que des animaux qui lui appartiennent. On ne consulte pas ces Esclaves pour leur prescrire des règles de conduite ; moins encore les admet-on dans les Assemblées, où le Souverain assiste avec tous les Grands de ses Etats, & y fait un des Actes les plus solennels de sa souveraine autorité. Ce fut néanmoins à une telle Assemblée que furent appelés, pour donner leur avis sur ces Loix, les Représentans des Allemans, comme ceux des Francs & des Bavares (1).

MEM.
VIII.

Peut-être objectera-t-on à ce que j'avance des Représentans des Allemans, que non-seulement le Préambule que j'allègue, n'en fait pas mention ; mais que de plus ce Préambule les exclut, en disant que la Loi fut décrétée en présence de tout le Peuple Chrétien du Royaume des Rois Mérovingiens. Les Allemans n'ayant pas encore embrassé la Religion Chrétienne, qu'ils ne reçurent que quelques siècles après, n'étoient donc pas compris sous cette dénomination. Il n'est point probable non-plus qu'ils eussent été appelés à une délibération, dont le principal objet étoit de reformer, dans leurs Coutumes, tout ce qu'elles tenoient du Paganisme (2).

Le gros de la Nation n'embrassa, il est vrai, le Christianisme, que beaucoup plus tard. Mais il n'est point à présumer que des principaux ne se fussent pas encore faits Chrétiens, particulièrement ceux qui étoient dans le voisinage, ou dans les Provinces-mêmes des Bourguignons, soit dans l'Helvétie, soit dans le Sundgau, ou en Alsace. Mais, sans nous arrêter à cette petite difficulté, passons à la Loi des Allemans-mêmes, telle que la fit corriger & rediger de nouveau Clotaire I. entre l'an 555. qu'il succéda à Theodebalde Roi d'Austrasie, & l'an 562. qu'il mourut régnant seul depuis deux ans sur tous les Etats des Mérovingiens. On

(1) Hoc decretum est (c'est la fin du Préambule de ces Loix des Bavares, citée dans la Note précédente) apud Regem, & Principes ejus, & apud cunctum Populum Christianum, qui intra Re-

gnum Merovingorum consistunt.

(2) Et quæ erant secundum consuetudinem paganorum, mutavit [Theodoricus] secundum Legem Christianorum. d. Proem.

MEM. On voit à la tête des Copies de cette Loi, que le Roi Clotaire VIII. la fit avec Trente-trois Evêques, Trente-quatre Ducs, Soixante- & douze Comtes, & le reste du Peuple assemblé (1).

Soit que cette Assemblée fut un Parlement, soit qu'elle ne fut qu'une Assemblée Générale des Allemans, ceux-ci y avoient leurs Représentans. C'en est assés pour autoriser à dire, que les Cités des Allemans concoururent à l'établissement de ces Loix.

Observons encore l'attention particuliere que donnerent les Rois d'Austrasie aux Loix des Allemans. Thieri I. Childeberr II. & Clotaire I. avoient pris à cœur de purger ces Loix des principes & des usages du Paganisme. Le dernier de ces Princes n'en vint pas même parfaitement à bout. Il falut encore la main de Dagobert I. pour achever cette reforme (2).

Quatre Rois auroient-ils eu besoin de travailler à un pareil ouvrage, s'il n'eût été question que de dicter des Loix à imposer à des esclaves ? Auroit-il falu un Siècle & plus, pour parvenir à rendre ces Loix conformes à la volonté du maître ? Les difficultés que ces Princes y rencontrèrent, ne venant pas de l'embarras de choisir les Loix, mais de la repugnance du Peuple à les recevoir ; repugnan-

(1) *Lex Alamannorum, qua temporibus Chlotarii Regis, una cum Principibus suis, id sunt XXXIII. Episcopis, XXXIV. Ducibus, & LXXII. Comitibus, vel cetero populo constituta est.* Dans un Manuscrit, cité par Lindenbrog, dans les *Variae lectiones*, qui sont à la fin de son Code, le Titre de ces Loix est couché de la manière suivante : *Incipit Lex Alamannorum, qua temporibus Domini Chlotarii Regis constituta est. Ubi fuerunt una cum Principibus, id sunt XXXV. Episcopi, & XXXIII. Duces, & LXXVII. Comites, & ceterus populus adunatus.* Les différences qu'il y a entre les Copies dans les nombres des Evêques, des Ducs & des Comtes, qui assisterent à cette Assemblée, ne permettent pas de faire des conjectures satisfaisantes, sur la question, si c'étoit une Assemblée Générale des Etats

de toute la Monarchie, ou seulement du Royaume d'Austrasie, ou de la Nation des Allemans en particulier. Feu Mr. de Ludewig panchoit pour la première de ces idées, dans son Histoire de Justinien, *Cap. VIII. Not. 652.* Je préférerois la seconde ; elle me paroîtroit plus assortie au nombre des Membres revêtus de dignités : nombre, qui ne sauroit convenir à la première ; moins encore à la dernière.

(2) C'est apparemment par une faute d'impression, qu'on lit dans Ludewig. *Vita Justinian. l. c.* qu'elle fut faite par DAGOBERT II. l'an 630. Dagobert I. Ayeul de Dagobert II., ne mourut qu'en 638 ; & ce dernier ne commença à régner sur une partie de l'Austrasie qu'environ l'an 670. Voy. HENSCHEN, *de Trib. Dagobert. Lib. 2. Cap. 2.*

repugnance telle, que les trois premiers de ces Rois ne purent (1) MEM. la vaincre entièrement. N'en conclura-t-on pas, que la Nation VIII. qu'il s'agissoit de soumettre à ces règles, avoit des libertés & des forces, qu'un Monarque aussi puissant que Clotaire I. fut encore obligé de ménager. Il est même probable que Dagobert, non moins puissant que Clotaire I. puisque, comme lui, il possédoit tous les Etats des Mérovingiens, n'eût pas encore réussi à extirper de ces Loix les racines du paganisme, si la Religion Chrétienne n'eût pas fait de grands progrès parmi les Allemans, dans l'intervalle de plus de Soixante ans, qu'il y eut entre le règne de Clotaire I. & celui de Dagobert.

Je ne suis point le premier, qui ait tiré des Loix des Allemans des inférences sur l'état de ce Peuple en ces siècles-là. J'ai même été prévenu dans l'usage qu'elles ont pareillement pour établir, que la Nation continua, sous la domination des Francs, à faire des Assemblées Générales, & que ces Assemblées jouissoient, depuis la soumission des Allemans à Clovis, comme auparavant, des mêmes libertés que tous les autres Peuples sujets des Mérovingiens. Le suffrage d'un Savant célèbre, qui a publié avant moi ces vérités, leur donnera dans l'esprit des lecteurs à qui il faut quelque chose de plus que l'évidence, pour qu'ils prennent le courage d'abjurer d'anciennes erreurs générales, le poids de la réputation de ce Jurisconsulte, distingué aussi par son savoir en fait d'histoire. C'est à l'occasion de celle des Loix des Allemans que cet Auteur, M. de Ludewig, a dit ce qui suit (1) :

„ Il est à remarquer que ce furent les *Ordres du Peuple Allemand*, qui

(1) Et quidquid Theodoricus Rex propter vetustissimam paganorum consuetudinem EMENDARE NON POTUIT, post hæc Childebertus Rex inchoavit, sed Chlotarius Rex perfecit. Hæc omnia Dagobertus Rex gloriosissimus per Viros illustres Claudium, Chadum, Indomagum, & Agilulfum renovavit, & omnia vetera legum in melius transtulit, & unicuique genti scripta tradidit, quæ usque hodiè per-

severant. PROEM. Leg. Alamann. & Salic.

(1) Illud quidem meretur attentionem: quod Legem condiderint ORDINES ALLEMANNIÆ IPSI IN PROVINCIALIBUS COMITIIS, ut habetur hoc passim. NON A REGIBUS FRANCORUM, quibus Allemanni fuerant addicti ceteroquin obsequio: ne quid obtruderent libertati adversum. LUDWIG. Vita Justinian. Cap. VIII. Not. 652.

MEM. „ qui firent ces Loix, dans l'Assemblée des Etats de la Province,
 VIII. „ comme on le trouve en tant d'endroits. Elles ne furent pas dic-
 „ tées par les Rois des Francs, dont les Allemans étoient d'ailleurs
 „ Sujets. Il eût été à craindre que ces Princes n'y fissent entrer
 „ des choses contraires à la liberté de la Nation.

Comment concilier ces privilèges avec l'esclavage, dans lequel nos Historiens mettent les Allemans ? L'habile Jurisconsulte que nous venons d'entendre, n'est pas le seul de sa force qui allègue cette prérogative, comme une preuve de la liberté des Nations qui en jouissoient.

„ Ces Peuples (dit M. Mascou (1) , en parlant des Francs ,
 „ des Allemans , & des Bavares du tems de Dagobert I.), mé-
 „ ritent des louanges de ce qu'ils suivoient des Loix fixes , tout
 „ comme c'est une marque de leur liberté, que ces Loix ne pus-
 „ sent être établies, ou changées, que dans l'Assemblée de toute
 „ la Nation.

(a) Ci-def-
 sus p.280.

Dira-t-on que les Evêques, les Comtes, les autres qui assistoient aux Assemblées, qui se tinrent sous Thieri I. sous Childebert II. sous Clotaire I. & sous Dagobert I., pour revoir ces Loix, n'étoient que des Francs, à qui Clovis ou ses Successeurs au Royaume d'Austrasie, avoient donné en Fief les Terres, & en propriété les Personnes des Allemans ? Ce seroit la réponse la mieux assortie à l'idée de feu M. Lauffer, que nous avons vû (a) qui fait dépouiller, par Clovis, ce Peuple vaincu, de tout ce qu'il possédoit de biens, d'honneurs, d'offices, de marques de distinction dans la Nation ; & créer de nouveaux ordres de Personnes, de nouveaux rangs, de nouveaux Magistrats, de nouvelles espèces de Biens ; tout cela en faveur des Francs, qu'il établit dans le Pays, où ils donneroient naissance à la Noblesse.

Si cette réponse étoit aussi conforme aux faits, qu'au système que

(1) Man muß es diesen Völkern billig rühmen, daß sie auf gewisse Gesetze gehalten ; so wie ein ZEICHEN DER FREYHEIT ist, daß dieselben nicht anders als auf der Versammlung der gantzen Nation, gegeben oder geändert werden könnten. *Gesch. der Teutsch. Lib. XV. §. 2.*

que nous examinons, les Loix qu'on lui oppose, décideroient en sa faveur. Il faut donc voir ce qu'il y a de certain sur chaque article. MEM. VIII.

Les Titres de *Duc* & de *Comte*, ne paroissent dans aucun des passages des anciens, où il est fait mention des Allemans, comme de titres en usage parmi eux dans l'Helvétie, avant qu'ils y fussent sujets des Francs: mais conclure de là, que ces Dignités n'y avoient aucun lieu avant cette époque, ce seroit porter trop loin l'influence de l'Argument Négatif, tiré du silence des Historiens, dont il n'a passé jusqu'à nous que quelque peu de Fragmens, dans lesquels encore il n'est fait mention des Allemans, que par occasion, & en passant. On fait d'ailleurs que cet Argument ne mérite attention, que lors qu'il a pour lui la probabilité des faits en eux-mêmes. Ici, la probabilité lui est toute contraire. Du moment qu'on n'ignore pas qui étoient les Allemans, & quels pays ils tenoient quand ils firent la guerre aux Francs, on comprend qu'il ne devoit point être nouveau pour eux, de se voir soumis à des Ducs, & à des Comtes.

Le fond de la Nation étoit de Gaulois, qui, voyant que les Marcomans avoient abandonné les Contrées d'entre le Rhin, le Mein, & le Danube, pour s'établir dans la Bohême, passèrent le Rhin & se placèrent dans les terres des bords de ce fleuve, qu'ils cultivoient, & dont ils payoient la Dîme, tantôt aux Romains, tantôt aux Germains, qui se rendoient maîtres tour-à-tour de ces pays-là. Quantité de Germains, & sur-tout de Suèves du voisinage, se joignirent à ces Gaulois, qu'on nommoit *Allemans*, parce qu'ils étoient *Etrangers*, d'une autre Nation; car ce Nom signifioit littéralement *Autres Hommes*. Quand leurs Colonies eurent été grossies par des *Suèves*, le Peuple qu'ils formerent, fut appelé indifféremment du nom des uns & des autres. Celui d'*Allemans*, & celui de *Suèves* désignent également cette Nation, dans les Auteurs des deux siècles qui ont précédé celui de Clovis, comme dans ceux des Siècles suivans (1).

Tom. II.

P p

Ce

(1) M. Wachter a justifié & cette origine de la Nation, & la signification de ses deux

MEM.
VIII.

Ce Peuple devint si nombreux & si puissant, qu'il s'étendit jusques aux Sources du Danube, & à celles du Rhin : en sorte qu'il y avoit sur la fin du Cinquième Siècle, des Allemans dans la Vin-delicie, dans l'Helvétie, dans la Province Séquanoise, dans la Première Germanie, & de l'autre côté du Rhin, jusques au dessous de Francfort. La plupart étoient établis dans ces contrées-là long-tems avant qu'elles eussent été entièrement enlevées aux Romains. Or chacun fait que dans ces Siècles-là, il y avoit des Ducs & des Comtes, qui commandoient pour les Empereurs, & auxquels les Allemans n'étoient pas moins soumis, que les autres Germains, qui avoient des établissemens dans les Gaules. Ils ne pouvoient donc pas regarder comme un joug nouveau, dans l'Helvétie, le rétablissement de ces dignités. L'une, savoir, celle de Comte, n'y avoit pas été abolie par les Bourguignons : on en a vu les preuves, par rapport à la partie de l'Helvétie qui dépendoit des Rois de Bourgogne. Cette partie même avoit des Allemans établis sur les bords du Lac Lemman, encore dans le tems de la guerre de Clovis contre leur Nation ; & ils entrèrent comme les autres dans cette ligue, à ce que pense M. l'Abbé du Bos (1).

Les Allemans de l'autre côté du Rhin étoient sous le gouvernement de différens ordres de Chefs. Des Rois, des Princes de la Famille Royale, des Ducs même (2).

„ Les Allemans [dit (3) un des savans Historiens de l'Empire]
„ avoient plusieurs Rois & Ducs, qui étoient Chefs d'un Canton

„ ou

deux Noms, avec toute la vraisemblance dont ces points sont susceptibles. Voy. les *Origines Alamannicae* de ce Savant, dans le *Gundlingiana XXX*.

(1) Hist. de l'Etablissement de la Monarchie Française, *Liv. IV. Chap. I.*

(2) *Reges ex nobilitate, DUCES ex virtute sumunt* : dit Tacite [de *Mor. Germ. Cap. 7.*] des Germains en général. Il n'en excepte pas les Suèves, la plus puissante Nation de la Germanie. *REGES omnes & REGALES & REGULOS ad convivium corrogatos retinuit,*

dit Ammian Marcellin. *Lib. 18.* parlant de l'un des Rois des Allemans, nommé *Hortarius*. Le titre de *Roi*, & celui de *Duc* se confondoient, ou s'employoient indifféremment. Voy. la Note suivante.

(3) *Rei eorum [Alamannorum] publicæ hæc tum forma exstitit; ut haberent Reges, seu DUCES plures, qui uni alterive Pago imperarent. His Regibus in bello summa tributa esse potestas videtur, ut tamen pacis tempore nihil de populi libertate regia dignitas imminueret. . . . Proximi Regibus dignitatis gradu eminenti fuere,*

„ ou d'un autre. Ils étoient revêtus de l'autorité suprême pour la MEM.
 „ guerre ; mais pendant la paix cette autorité n'étoit rien à la li- VIII
 „ berté du Peuple.... Les Princes de la Maison Royale tenoient
 „ le premier rang après le Roi. Sous le nom d'*Optimates* , de
 „ Grands , étoient compris les autres Officiers , & principalement
 „ les COMTES , que les Rois choissoient , selon l'usage de la
 „ Nation , dans l'ordre de la Grande Noblesse.

Voilà donc des Ducs & des Comtes dans l'ancien Gouverne-
 ment des Allemans. La condition de ce Peuple n'empira pas par la
 continuation de ces dignités dans la Nation , à moins qu'elles ne
 fussent plus conférées qu'à des Francs , ou à d'autres Etrangers. Et
 c'est ce qui n'eut pas lieu sous la domination des Francs.

En effet , les premiers des Ducs d'Allemagne dont il soit fait men-
 tion dans l'Histoire de ces tems-là , sont *Bucelinus* & *Leutharius*.
 Ces Princes frères firent trop parler d'eux en Orient & en Oc-
 cident , pour que les Historiens aient ignoré leur origine. Aga-
 thias , qui écrivit avec soin l'histoire de la guerre dans laquelle ces
 Ducs commandèrent en Italie une puissante armée d'Allemans ,
 qu'ils y conduisirent pour soutenir les Gots contre l'Empereur Ju-
 stinien , n'a pas négligé de marquer qu'ils étoient Allemans (1) ,
 mais si considérés parmi les Francs , qu'ils avoient été faits Ducs
 de leur Nation , par la volonté de Theodebert Roi d'Austrasie.

Si Clovis avoit exclu les Allemans de tous les Emplois , de tous
 les honneurs , Theodebert I. son petit-fils , rendit à la Nation la
 première dignité qu'il y eût après le Roi. Il lui rendit aussi le port
 des Armes , & la faculté de parvenir aux honneurs Militaires. Car

P. p. 2. l'Armée

fuere , quos *Regales* Ammianus adpellavit ;
 regiae stirpis haud dubie principes. Cete-
 ra *Optimatum Magna* series , præcipue
 COMITES complexa est ; quos commu-
 ni Germanorum more , Reges ex nobi-
 litate delegerunt. SPENER. *Notit. Germ.*
Ant Lib. IV. Cap. II. p. 190.

norati , quippe & *SUE NATIONIS*
DUCES pridem facti , Theodeberto vo-
 lente. AGATHIAS. *Lib. I. Cap. 6.*

Nos Historiens n'ont pas ignoré cette
 origine. Stumpff ne l'a pas passée sous
 silence , comme les autres l'ont fait. *Leu-*
tharius [dit-il *Chron. Lib. III. Cap. 67.*]
und Bucelinus [c'est ainsi qu'Agathias nom-
 me *Bucelinus*] *warend Alemannier und*
Teutschen.

(1) Fratres hi erant GENTE ALE-
 MANNI , sed apud Francos eximie ho-

MEM.
VIII.

l'Armée que commandoient les Ducs dont nous parlons, sous le règne de Theodebalde, fils de Theodebert I. en 554, est appelée par l'historien indifféremment, l'Armée des Francs, & Armée des Allemans. Il distingue même ces deux Peuples, en donnant aux premiers des éloges sur leur respect pour les Eglises & choses Sacrées, & sur ce qu'ils observoient les Loix de la Religion, & le même culte que les Romains. Au lieu que l'Armée des Allemans (1), qui étoient presque tous payens, pilloient toutes les Eglises, & les profanoit par impiété. Ce Corps d'Armée, tout composé d'Allemans, fournit assés de témoins, contre l'opinion, qui les fait déclarer par Clovis incapables à jamais de porter les armes, pour que je me croye dispensé de revenir à cet article. J'y ajouterai simplement, que, comme on ne recevoit pour Soldats que des Gens de libre condition, une forte Armée d'Allemans prouve qu'il y avoit dans cette Nation de prétendus esclaves, bien des Milliers de Gens libres.

Je ne reviens à la dignité de Duc, que pour dire, que comme les deux premiers dont nous parlons, loin d'avoir été aussi les derniers des Allemans, qui l'ayent possédée, sous les Rois Francs, elle passa aux descendans de Leutharius, s'il faut du moins regarder ce Duc comme Ayeul d'Ethico, ainsi que Mr. Eccard l'a établi (2). Mais quand la conjecture de ce Savant ne feroit pas autant probable qu'elle l'est (3); il n'en passeroit pas moins pour constant entre les Généalogistes d'aujourd'hui, que tous les Ducs des Allemans, qui succederent à ces deux Freres, étoient de la Nation même. On est assuré qu'ils descendent tous au moins d'Ethico. Il feroit

(1) Franci omnes erga Sacra pietate & reverentia utebantur, ut qui ad potiores leges tanquam veræ fidei cultores concefferant, ut . . . & haud secus ac Romani sacrificarent. Sed ALEMANNORUM EXERCITUS omnis [nam aliter longe hi sentiunt] sine ullo delectu & per impietatem Tempia diripiebant simul & deformabant. AGATHIAS. *Lib. II. Cap. i.*

(2) Orig. Habsb. Austr. *Lib. I. Cap. 1.*

(1) Aussi le P. Hergot l'a-t-il préférée aux autres, par cette bonne raison, que les Loix des Allemans vouloient que les Ducs fussent choisis dans la Famille Ducale, tant qu'elle avoit des Princes qui n'en étoient pas indignes. Voy. la *Geneal. Habsburg.* de ce docte Religieux. *Lib. II. Cap. 19.*

roit donc très - superflu de justifier que chacun de ces Ducs étoit du Pays.

M E M.
VIII

Passons aux *Comtes*. Nous avons vû que les Allemans en avoient avant qu'ils tombassent sous la Domination des Francs , & qu'ils étoient choisis par leurs Rois entre les principaux de la Nation. Nous trouvons aussi des Comtes dans toutes les Contrées habitées par les Allemans depuis leur soumission à Clovis, sans qu'on puisse indiquer aucun intervalle des tems suivans, où il n'y ait point eu de Magistrats qui portassent ce Titre. Il ne fut donc pas aboli dans l'Helvétie. Mais ne fut - ce point à des Francs seulement , ou à d'autres Etrangers, que cette dignité fut toujours conférée par Clovis & par ses Successeurs , sans que les naturels du pays pussent en être revêtus ?

Une seule observation empêchera de prendre sur cette question l'affirmative , à laquelle conduit l'idée de nos Historiens. Cette observation est , que dans la Généalogie des Ducs , dont on vient de faire mention , se trouvent , entre leurs descendans , les Comtes les plus considérables de ces Provinces. On en voit une Liste dans l'Ouvrage du P. Hergot (a). Et cette Liste remonte jusques aux Rois Mérovingiens. Le Comte Conrad , Pere du Comte Rodolphe , qui se fit élire Roi de la Bourgogne Trans - jurane , étoit bien Allemand , & descendoit des Ducs d'Allemagne , d'où étoient sortis ou par Mâles , ou par les Femmes , presque tous les Comtes de cette partie de l'Helvétie.

(a) Geneal.
Habsb.
Prolegom.
VI.

Les Barons ne formoient pas un ordre séparé de la Noblesse. Le nom de *Frey* , qu'on rend par celui de *Baron* , ne désignoit qu'un Homme Libre , qui n'étoit lié à aucun Seigneur , ni pour des Services Personnels , Militaires ou Civils , ni à raison de ses Biens , fonds , ou rentes. Il n'étoit pas question dans les tems , dont il s'agit , de Barons titulaires , comme ceux des siècles postérieurs. Je n'en dirai donc pas davantage pour notre sujet , où ils ne doivent entrer pour rien. Il m'appelle à l'article de la Noblesse en général.

Selon l'Historien qui y donne lieu , ce fut Clovis qui introduisit dans l'Helvétie cet ordre de Personnes. Cela suppose qu'il y

MEM. étoit inconnu , ou du moins non encore reçu auparavant. On
 III. pourroit le soupçonner , si les Allemans ne l'avoient point parmi
 eux avant cette époque.

Des Savans qui possédoient à fond les antiquités d'Allemagne ,
 ont avancé que , déjà du tems de Tacite , les Germains en général
 avoient des *Nobles* , qui faisoient un ordre de personnes , distinct
 de celui des Citoyens simplement de Libre condition. „ Ancien-
 „ nement (1) [dit l'un de ces Auteurs] les Hommes étoient dif-
 „ tingués en deux Classes , savoir , en *Personnes de libre condi-*
 „ *tion* , & en *Esclaves*. Les Premiers étoient encore partagés en
 „ *NOBLES* , *Libres* , & *Affranchis* . Mais le passage unique de
 Tacite , sur lequel ce Savant établit la classe des *Nobles* , distincte
 de celle des Personnes simplement de *libre condition* , me paroît
 ne désigner par *Nobiles* , que les Personnes du premier rang en
 général. L'Historien Romain y parlant des Affranchis , dit (2) ,
 „ qu'ils ne sont gueres au - dessus des Esclaves ; qu'il est rare qu'ils
 „ soient traités différemment par leurs Patrons , & qu'ils n'ont au-
 „ cune part aux Emplois publics ; excepté (ajoute - t - il) chez les
 „ Peuples soumis à des Rois , où ces Princes élèvent des Affran-
 „ chis au-dessus des Hommes nés libres , & même au-dessus des *Nobles*.
 Or on fait que les Romains n'attachoient pas ce titre à la naissance ,
 mais aux Personnes revêtues des Grandes Charges de l'Etat. Parmi
 les Allemans , ce n'étoit non plus qu'aux Ducs & aux Comtes , qu'on
 donnoit , sous les Carlovingiens , le titre de *Nobiles* en Latin (3).

Si par *la Noblesse* , notre Historien entendoit cet ordre de Sei-
 gneurs ; ce que j'ai dit des Comtes & des Ducs suffit pour refuter
 son opinion , que ce fut Clovis qui leur soumit le premier la par-
 tie de l'Helvétie où les Allemans étoient placés. Mais si c'est de la
 Noblesse

(1) Prima ac præcipua Hominum di-
 visio antiquitus illa fuit , quod quidam ef-
 sent LIBERI , quidam SERVILIS
 CONDITIONIS. Liberi porro in NO-
 BILES , INGENUOS , & LIBER-
 Tinos distinguerentur. HEINECC.
 Elem. Jur. Germ. Lib. I. Tit. I. §. 21.

funt , raro aliquod momentum in domo ,
 nunquam in Civitate , exceptis Gentibus ,
 quæ regnantur. Ibi enim & super inge-
 nuos , & super NOBILES adscendunt.
 TACIT. de Mor. Germ. Cap. 25.

(2) Voy. HERGOT. Geneal. Habsb.
 Lib. II. Cap. 13.

(3) Liberti non multum supra servos

Noblesse d'un rang inférieur, & qui fait aujourd'hui une Classe différente de la Haute Noblesse; cet Historien s'est assurément trompé avec ceux qu'il a suivis. MEM. VIII.

Pour le faire voir, je ne mettrai pas en œuvre l'opinion du célèbre Hadrien de Valois, qui a prétendu qu'il n'y avoit point parmi les Francs un ordre de Noblesse séparé du Peuple, & qui fit un Corps à part (1), & qu'il n'y avoit d'autre distinction dans cette Monarchie, que celle de deux Ordres de Personnes, l'*Ecclésiastique* & le *Séculier*. Opinion appuïée & défendue par le savant Hertius (2). Il seroit bien décisif pour notre question de pouvoir dire, que Clovis n'auroit certainement point institué parmi les Allemands un Ordre honorable de Personnes, qui n'étoit point chés les Francs.

Mais de savans Allemands ont refuté de Valois si solidement, que son sentiment là-dessus ne fauroit être adopté par ceux qui auront lu entr'autres les Ouvrages cités ici en marge (3). On y verra, que de tout tems les Germains ont eu différens degrés de Noblesse, de l'un desquels on pouvoit monter au supérieur par le mérite, par de belles actions, ou par la faveur des Rois: que la naissance de Parens d'un des premiers ordres, donnoit toute seule une distinction entre les Personnes de Libre condition, & que ce n'étoit point uniquement des Emplois que découloit la Noblesse (4), comme chez les Romains. Mr. Wachter a justifié aussi par d'autres preuves, que la Noblesse suivoit le sang chez les Germains dès le tems de Tacite (5).

Cela étant, pourroit-on croire que la Nation des Suèves, qui, comme nous l'avons vû, faisoit le gros des Allemands, différât à cet

(1) Nobilium nullus ordo erat à populo separatus, nobilitatis nullum in Regno Francorum corpus à Plebe distinctum. Franci omnes in duos modo Ordines, Clericorum & Laicorum vel Secularium dividebantur. *Notit. Gall. voc. Rotomagus.* *litet Venter? Cap. II. §. IV. seq. Estor de Ministerial. Cap. V. §. CCLIV. seq.*

(2) *Notit. Veter. Franc. Regn. Cap. IX. §. XIII.* (4) Stirpis nobilitatem ab omni ævo fuisse spectatam: nihilque de Imaginum jure in nostro Francorumque regno animadverti. GUNDLING. *Dissert. Cap. II. §. VIII.*

(3) GUNDLING. *Dissert. An nobi-*

(5) Voy. WACHTER: *Glossar. Germ. voc. Adel, & Edeling.*

MEM. cet égard de tous les autres Peuples de la Germanie, & n'eût point
VIII. de ces Citoyens de Libre Condition par leur naissance, mais qui ne s'élevoient dans l'ordre supérieur de la Noblesse, que par une grace du Prince ? Si les Suèves avoient de ces *Ingenui*, n'auroient-il point conservé, en se joignant aux Gaulois appelés Allemans, un ordre de Citoyens, dans lequel devoit régner une noble émulation d'acquiescer un grade supérieur en servant la patrie & le Roi ?

Si les Allemans voyoient déjà parmi eux cet ordre de Citoyens avant qu'ils se soumissent à Clovis, ainsi qu'on ne sauroit le revouer en doute ; ils avoient de la Noblesse, dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce terme : De cette Noblesse, dont ils composoient leurs armées, & à qui on donna les Noms de *Milites*, de *Caballarii*, d'*Equites* : De cette Noblesse, qui servoit les Princes, tant à la Cour, qu'à l'Armée, & que non seulement les Rois mêmes, mais aussi les Ducs & les Comtes, se faisoient un honneur d'avoir en grand nombre à leur suite, comme elle se faisoit un honneur d'être à leur service (1) : De cette Noblesse enfin, à qui ces Rois & ces Seigneurs donnoient pour récompense des Terres & des Esclaves, sous la condition qu'elle reconnoitroit les tenir de leur libéralité, leur feroit fidèle, & leur rendroit certains services (2).

Ce

(1) On reconnoit cet ancien usage des Germains dans le passage suivant de TACITE. Nec rubor inter comites adspici. Gradus & ipse comitatus habet, judicio ejus quem sectantur. Magnaque & Comitum æmulatio, quibus primus apud Principem suum locus : & Principum, cui plurimi & acerrimi comites. Hæc dignitas, hæ vires, magno semper electorum Juvenum globo circumdari, in pace decus in bello præsidium. Nec solum in sua gente cuique, sed apud finitimas quoque Civitates nomen, ea gloria est, si numero ac virtute comitatus emineat. De Mor. Germ. Cap. 13.

des Germains que cet Ordre de Noblesse est venu, s'en trouve dans le nom même qui la distinguoit de l'Ordre Supérieur. La classe de ceux-ci étoit composée d'*Anciens*, que les Allemans appelloient en leur langue, *Graven*. [Voy. GUNDELING. über Cocceii Jur. Publ. Prud. Cap. XV. §. 35.] qu'on a rendu en Latin par *Seniores*, & en François par *Seigneurs*. La Classe de la Noblesse dont nous parlons, étoit composée, dans les commencemens, de Jeunes gens. On les désignoit par *Juniores*. C'étoit l'*electorum Juvenum globus* de Tacite. On les appella en Allemand *Jungheerrn*. Les Fils des Princes & des Comtes se contentoient de ce titre. Il est tombé à l'ordre inférieur, qui n'en veut même plus.

(2) La Preuve que c'est bien de l'usage

Ce n'est donc pas à Clovis qu'il faut attribuer la formation de cet ordre de Personnes dans l'Helvétie Allemande, il l'y trouva tout - établi. MEM. VIII.

Ce n'est pas non plus à ce Prince, ni à la Noblesse, ni à ces Hommes Libres, qui n'avoient point encore le titre de *Nobles*, qu'on doit imputer d'avoir introduit dans l'Helvétie la Servitude Personnelle, ni les charges sur les Terres, ni les droits sur les Effets des hommes attachés à ces terres, pour les cultiver. Toutes ces choses étoient usitées & communes parmi les Allemans.

Ils avoient des Esclaves comme les Romains. Toute la différence que Tacite observa entre ceux-ci & ceux des Allemans, est que les derniers n'étoient pas tenus dans la maison de leur maître (1), pour y vivre avec leur famille. Du reste, ils fournissoient à leur maître la quantité de Grain, de Bestiaux (2), & d'habits, qu'il leur prescrivait. Les maîtres les maltraitoient rarement en les faisant charger de coups, mettre aux fers, ou accabler de travaux. Mais ils les tuoient, non pour les punir comme leurs esclaves, mais par emportement, par irritation contre eux, comme on tue un ennemi; & le maître le faisoit impunément.

Le portrait que font nos Historiens de l'Esclavage qu'ils accusent Clovis d'avoir introduit dans l'Helvétie, ne semble-t-il pas tiré sur celui que Tacite a donné là des Esclaves des Allemans? Ils avoient certainement des Esclaves dans l'Helvétie, avant qu'ils y devinssent sujets de ce Prince.

Quant aux exactions qu'on voit que les Seigneurs exerçoient sur le Peuple dans le Moyen Age, & aux Corvées en particulier, la justice vouloit que nos Historiens s'abstinssent d'accuser Clovis & ses Francs d'avoir imposé ces charges aux habitans de l'Helvétie Allemande,

(1) Ceteris servis non in nostrum morem descriptis per Familiam ministeriis utuntur. Suam quisque sedem, suos penates regit. Frumenti modum Dominus, aut pecoris, aut vestis, ut Colono injungit. . . . Verberare aut vinculis & opere coercere rarum: Occidere solent non disciplina ac servitute, sed impetu

& ira ut inimicum, nisi quod impune. TACIT. de Mor. Germ. Cap. 25.

(2) De là est venu sans doute, dit M. Dithmar, dans ses Notes sur ce passage de Tacite, le droit des Seigneurs de prendre à la mort de l'Esclave, le meilleur des Bestiaux, ou des Habits de sa succession.

MEM.
VIII.

de, quand même ces Auteurs n'auroient pas connu le témoignage de Tacite qu'on vient de rapporter. Ils savoient l'origine de ces redevances. L'un d'eux l'a rapportée avec plus de détails qu'il n'en donne ordinairement. C'est Haffner dont je vai traduire le récit.

„ L'Empereur Henri III. ayant convoqué une Assemblée des Etats
„ à Soleure pour la Semaine de l'Ascension, les pauvres Gens de Wo-
„ len, Village des Bailliages Libres, peu éloigné de l'Abbaye de
„ Muri, s'y rendirent, & y porterent de grandes plaintes contre Gon-
„ tram, Comte d'Altenburg, leur voisin, Seigneur fort riche. Ils re-
„ présentoient, que les grands biens de ce Seigneur, le faisant extré-
„ mement respecter du Peuple, qui, au commencement le croyoit
„ plein de probité & de générosité, & disposé à protéger & à se-
„ courir les foibles dans le besoin; prévenus de cette idée, quelques
„ habitans de Wolen, Gens de libre condition, s'étoient volontaire-
„ ment engagés à payer au Comte une Cense annuelle de leurs fonds.
„ Mais qu'ils se trouvoient bien trompés, ce Seigneur s'appropriant
„ actuellement tous ces fonds, & opprimant les possesseurs au point
„ de les forcer à travailler pour lui sans salaire, à voiturier, à labou-
„ rer, à semer, à faucher, à moissonner ses terres, & à le servir en
„ tout ce que bon lui sembloit: Qu'outre cela, il leur interdisoit
„ de prendre du Bois dans les Forêts communes, à moins que cha-
„ cun ne lui payât annuellement deux Poules, l'une pour l'habita-
„ tion, l'autre pour le Bois: Que ce Seigneur étant puissant, per-
„ sonne n'osoit lui résister; mais qu'ils supplioient l'Empereur de les
„ délivrer de cette tyrannie. Quelques justes que fussent ces plaintes,
„ [poursuit l'Historien], les plaignans ne purent pas seulement obte-
„ nir audience du Prince: ils furent obligés de s'en retourner sans au-
„ cun succès. *L'Exemple de ce Comte fut suivi par d'autres Seigneurs, &
„ ainsi s'introduisirent les Censes de Poules & de Coqs, & les Corvées* (1).

Qu'on ne croye pas que l'Historien de Soleure, qui ne cite personne, ait parlé sans bon garand. Il pouvoit citer Tschudi (2).

Les Allemans avoient aussi des *Fiefs*, dernier article dont ces Historiens font auteurs ce Roi des Francs & les Seigneurs à qui il distribua les Terres de l'Helvétie. On

(1) Durch obgemelten Graff Gunthers Exempel, seyend andere Herren nachgefolget, und seyend also die Zins-Hüner und Hanen, wie auch die Frohn-Arbeit auffkommen. *Chron. ad an. 1052.* (2) *Chron. Helv. ad an. 1007.*

On a déjà vu, dans le Tome I. de ces Mémoires (a), que l'Empereur Alexandre Severe donna la première idée des Fiefs, en assignant, précisément dans la partie de l'Helvétie & de l'Alsace qu'occupèrent ensuite les Allemans, & qu'ils tenoient encore du tems de Clovis, des Terres aux Vétérans, sous la condition qu'ils y feroient les services Militaires, & que ces Terres ne resteroient qu'à ceux de leurs Enfans qui seroient capables de rendre les mêmes services. Les Allemans trouvant cet établissement fait, le conservèrent, & y ajouterent seulement de nouvelles conditions, qui, sans en changer l'essentiel, en firent des Fiefs, tels que ceux dont il est fait mention dans les Siècles postérieurs à celui de Clovis. Je n'ajouterai à ce que j'en ai dit dans l'endroit cité de cet Ouvrage, que le suffrage d'un Savant, qui étoit dans les mêmes idées. Quoiqu'il regardât les Germains comme les auteurs de la forme des Fiefs telle qu'elle est présentement, il ne laissoit pas d'être persuadé, que ce fut de l'institution des Romains que les Peuples Germaniques en prirent le fond (1). Il n'y a donc rien qui autorise à attribuer à Clovis aucun changement approchant du bouleversement total de la Constitution des parties Orientale & Septentrionale de l'Helvétie, par les institutions qu'on lui prête. Il y laissa les Allemans sur le pied de tous ses autres Sujets. Ainsi ils continuerent à tenir des Assemblées de leurs Cités, & à envoyer des Députés aux Etats Généraux du Royaume dont ils firent partie. Ils en avoient donc dans l'Assemblée, où Dagobert fit rédiger leurs Loix. C'est une conséquence, dont la justesse ne sauroit être contestée, que sur des preuves bien précises du contraire.

Mais loin qu'il se trouve de telles preuves, on en a de positives de la certitude de cette conséquence; & c'est encore les Loix qui les fournissent. Le Prologue de ces Loix en présente une. Il nomme

Q q 2

Chadoim

(1) Et si vero... Feudorum, quam nunc habent, rationem à Germaniæ Populis, ex quo hi in Provincias Romanorum irruerunt, introductam esse cum Thoma Craigio... Schiltero... Thomasio... aliisque existimemus; Romanos tamen a-
gris limitaneis, quos emeritis militibus defendendos concedere solébant, IPSIS PRÆVVISSE, non immerito censuerunt Jac. Gothofredus... Hertius... atque Cl. Gundlingius. DITHMAR, in Not. ad TACIT. Germ. Cap. 1A.

MEM.
VIII.
(a) pag.
546.

M E M. *Chadoin* entre les Commissaires que Dagobert chargea d'en dresser VIII. le projet. Ce *Chadoin* est connu par l'historien Frédegair (a), qui (a) Cap. 40. rapporte que la Reine Brunehaut l'envoya en Ambassade auprès du Roi Clotaire. M. Eccard a rendu très-probable (1) sa conjecture, que ce Seigneur étoit Duc d'Allemagne, & de la maison des Welffes.

Ces Loix font aussi mention des Assemblées Générales de la Nation, & des Assemblées particulières de chaque Canton ou Cité. Les unes & les autres y sont nommées *Conventus* (2). Il falloit bien qu'il s'en tint, puisque le Duc même ne pouvoit établir de Juges, que par le consentement du Peuple assemblé (3). Enfin ces Assemblées-mêmes éliisoient quelquefois les Ducs, ou donnoient au moins leur consentement à la nomination de ces Princes que faisoient les Rois lors qu'il y avoit lieu.

Ce que nous avons dit sur les Assemblées des Etats du Royaume de Bourgogne sous le règne de la Maison de Charlemagne, convient également aux Assemblées du reste de l'Helvétie, aussi soumis à des Princes de cette Maison. Il n'y a point de raison de présumer, qu'à l'extinction des Carlovingiens la partie de l'Helvétie, dont Rodolphe I, Roi de Bourgogne, ne put se rendre maître, & qui tomba en partage au nouveau Duc d'Allemagne ou de Suabe, déchet du droit de tenir ses Assemblées.

Je dis au nouveau Duc d'Allemagne, parce que Charlemagne ayant aboli la dignité de Duc, l'Allemagne n'avoit été gouvernée que

(1) In Not. ad Leg. Salic. p. 8.

(2) C'est des premières dont il est parlé dans le Titre XXXVII. §. 4. Il s'y agit des Esclaves, qu'il n'étoit pas permis à leur maître de vendre hors de la Province; & la Loi dit: *Si autem fecerit, & inde convictus fuerit, post CONVENTUM nostrum quod placuit CUNCTIS ALAMANNIS.* &c. Il est parlé des Assemblées de chaque Canton, dans le Titre XXXVI. dont la Rubrique est, *de CONVENTU, ut secundum ANTIQUAM CONSUETUDINEM fiat.* L'u-

sage de ces *Conventus* étoit donc déjà un usage ancien du tems de Dagobert, c'est-à-dire, seulement un peu plus d'un Siècle après Clovis.

(3) *Nullus causas audire præsumat, nisi qui à Duce PER CONVENTIONEM POPULI judex constitutus est, ut causas judicet. LEX ALAMANN. Tit. XLI. §. 1. Contemptor qui Judici injuriam fecit solvat XII. Sol. judici illi, & post hæc non contemnat audire justum judicium, quia sic convenit Duci & OMNI POPULO IN PUBLICO CONCILIO. Ibid. §. 3.*

que par des Comtes. En sorte que Burchard I. que nous avons vû MEM. qui en fut fait Duc au X. Siècle, fut le premier qui recommença VIII. à porter ce Titre. Mais ce changement n'en apporta aucun aux libertés du Peuple. L'Historien qui rapporte la mort de ce Duc, donne en même tems une preuve qu'il se tenoit sous son gouvernement, des Assemblées de l'espèce de celles dont les Loix des Allemans prescrivoient l'usage trois siècles auparavant, & déjà selon l'ancienne coutume de la Nation. Burchard fut tué dans une émeute qui se fit dans l'Assemblée de son *Conventus* (1). Il étoit Helvétien ; nos Historiens le font Comte du Lintzgau & de Buchorn sur le bord du Lac de Constance (2).

On a vû que le Roi de Bourgogne Rodolphe II. obtint de l'Empereur Henri II. une partie du Duché d'Allemagne, voisine du Rhin. Ce ne peut-être que l'Helvétie Orientale, depuis la Reufs. Ce Roi, qui, dans ses autres Etats, laissa, comme nous l'avons dit, les peuples en possession des libertés dont ils jouissoient sous le Roi son pere, ne toucha pas sans doute à celle de ses nouveaux sujets. Leur position ne demandoit pas moins de ménagemens par rapport à eux, que ce Prince n'en devoit garder à l'égard des autres Provinces de son Royaume.

On ignore si ce fut cette partie entière de l'Helvétie, ou seulement quelques districts à la bienfiance de ce Roi, que l'Empereur détacha en sa faveur du Duché d'Allemagne. Les bornes de ce Duché du côté du Royaume de Bourgogne, n'ont pas toujours été les mêmes (3). Ensorte qu'il n'est pas possible de déterminer l'étendue de ce que doivent avoir tenu de l'Helvétie Allemande, tant Rodolphe II, que son fils Conrad, & son Petit-fils Rodolphe III. Comme il ne se voit point par les Historiens qui nous restent, que ces Princes eussent rendu aux Empereurs, ou perdu de quel-

Q q 3

que

(1) Burchardus Dux Alamanniae in
CONVENTU SUO, orto tumultu oc-
ciscus est. HERMANN. CONTRACT.
ad an. 912.

(2) *Burcardum Linzgovia* & *Buchor-
ni Comitum*. BUCELIN. *Rbat. ad an.*

916. Cela veut dire que les Terres de ce Seigneur étoient dans le Lintzgau , & que Buchorn lui appartenoit. Car les Comtés n'étoient encore alors que des Offices.

(3) Voy. H E R G O T, Genealog. Habsb.
Proleg. VII. §. VI,

MEM.
VIII.

que autre maniere, la souveraineté acquise par le premier sur cette partie de l'Helvétie; il y a lieu de présumer qu'ils la conserverent. Aussi le pense-t-on de ce Prince, & de Conrad, qui lui succeda. Mais on ne dit rien de Rodolphe III. Une Charte fait cependant connoître que celui-ci ayant été troublé dans la possession de ce qui lui appartenoit dans ces Contrées-là, se l'étoit assurée contre ceux, qui, apparemment, vouloient s'y rendre indépendans, de même que les Seigneurs de Bourgogne travailloient à le devenir. Cette Charte est singulièrement dattée du 25. *Fevrier de la Vingt-troisième année depuis que le Roi Rodolphe contient le Royaume d'Allemagne* (1). Rodolphe II. prit bien le titre de Roi d'Allemagne depuis la cession de l'Empereur Henri II. de la partie de l'Helvétie, qui dépendoit auparavant de ce Duché: Mais on ne voit pas s'il l'a longtems porté, ni si ses deux Successeurs en usèrent. Supposé que ces Princes y aient toujours régné, il n'en fera que plus probable, que les Assemblées du Pays continuerent sous leur gouvernement, & même avec plus de liberté qu'auparavant. L'exemple des autres Etats du dernier ne permet point de le penser autrement.

L'Empereur Henri III. ayant réuni en sa personne & le Royaume de Bourgogne & le Duché d'Allemagne, n'en usa pas autrement à l'égard des Assemblées de l'une de ces Provinces, que de l'autre.

Le Royaume de Bourgogne ne fut plus considéré dès-lors que comme une Province de l'Empire. Il seroit donc superflu d'en dire davantage sur notre sujet, pour ceux qui savent sur quel pied étoient alors les Provinces de l'Empire à cet égard, jusques à ce que les Ducs, les Comtes, les Evêques, & les Abbés acquirent, sous le règne des Empereurs Henri IV. & Henri V, la Supériorité Territoria-

(1) *Facta Charta belemosmaria ista. Kal. Mart. Anno. 23. ex quo Radulphus Rex continet Regnum Alamannorum.* C'est la Charte de la Fondation du Prieuré de Moirenc en Dauphiné. Chorier a publié cette Pièce toute entière dans son *Nobiliaire de la Province de Dauphiné. Tom.*

II. p. 79. Elle regarde bien certainement Rodolphe III. Car on y lit ces termes: *Hoc ipsum favente Radulpho. Rege simul cum legali sua uxore nomine Hermengardi, cujus nempe negotio instat Archiepiscopus Brocardus.*

ritoriale : changement qui n'en apporta point un préjudiciable aux M E M.
libertés des Peuples ; particulièrement de ceux qui se trouverent VIII.
sous le gouvernement immédiat des Prélats (1), comme la meilleure partie de l'Helvétie, dont il s'agit, leur demeura en partage.

(1) Voy. GUNDLING. Discours über Corceii *Jur. Publ. Prud. Cap. XVIII. §. 7.*



MEMOIRE

M E M O I R E I X.

*Des CURATEURS qu'il y avoit dans les CITE's de l'HELVETIE,
sous la domination des Empereurs Romains.*

M E M.
I X.

A P R E's avoir pris une idée de la Constitution du gouvernement général d'une Province, le Voyageur un peu curieux veut au moins savoir les Noms des principaux Offices établis pour l'administration de la Justice, & l'exercice de la Police, dans les Villes les plus considérables de cette Province. Un homme du Pays-même, à qui il semble qu'il voit toujours ses ancêtres dans tout ce qui avoit lieu anciennement dans la Province, porte le desir d'en être instruit, jusques aux détails des fonctions des plus petites Charges Municipales. Il attend ces détails d'un Auteur, qui entreprend d'écrire sur l'état de la Nation, & de suppléer à ce qu'ont laissé desirer à cet égard, les Historiens qui l'ont précédé. Et si ce patriote cherche à s'éclairer sur ces points dans la vue de faire usage des lumieres qu'il acquerra, pour perfectionner l'administration présente, s'il peut y avoir quelque influence, il desirera sur-tout de connoître pleinement celle qu'établirent les Romains, ces maîtres dans l'art de gouverner les Peuples.

Prévenu par ces réflexions sur ce que mes Compatriotes compteroient de trouver dans mon Ouvrage, j'ai porté les recherches jusques aux particularités, où j'ai pu les pousser avec la plus légère apparence de succès. Je pouvois en espérer quelcun sur les articles de la constitution concernant les Offices qui regardoient la Nation entière. Toutes les Provinces ayant les mêmes Offices à peu près; car ils ne différoient que dans le titre du Gouverneur, & dans quelques degrés plus ou moins d'autotité, en certaines affaires: je pouvois suppléer au silence de notre Histoire, & au défaut de monumens sur ces Offices, qui ont fait le sujet des Mémoires précédens, par des inférences tirées de ce qui avoit lieu dans toutes les autres Provinces.

vinces de l'Empire Romain , ou dans les Gaules en particulier. MEM.

Mais on n'a pas la même ressource à l'égard des Offices des Cités , & des Villes. Les Emplois Municipaux n'étoient point les mêmes par tout. Pour être sûr que chaque Cité, chaque Ville de l'Helvétie , étoit gouvernée par des Magistrats de tel ordre , & dont le titre étoit tel ou tel , il ne suffit pas de savoir qu'il y en avoit de pareils dans des Cités ou des Villes de l'Empire , des Gaules , & même de la Province la plus voisine. L'inférence ne seroit pas concluante. Pour poser de semblables faits avec quelque confiance , il faut en avoir des garands. Nous en manquons par rapport à divers Offices. Ceux dont l'histoire ou les monumens font mention , sont les seuls sur lesquels on puisse donner quelque chose de certain. C'est à eux que je crois devoir me borner.

Je ne m'étendrai même que sur les Offices les moins connus , ou sur lesquels la diversité des opinions des Savans a laissé des incertitudes. Pour ce qui est des autres Emplois , il suffira , je pense , de renvoyer aux Auteurs communs ceux de mes Lecteurs , qui pourroient avoir besoin d'apprendre , ce que n'ignorent pas ceux qui ont lu l'histoire Romaine. Tous les Magistrats dont je parlerai n'auront pas leur article à part , moins encore suivant le rang qu'ils tenoient dans leur Cité. Ils ne paroîtront ici qu'à l'occasion des Inscriptions de la Suisse , que je produirai dans l'endroit où elles pourront servir à constater quelque fait , ou recevoir elles-mêmes du jour par les faits dont il s'agira. Ce sera alors seulement , qu'en faveur de ceux de mes Lecteurs , qui ne possèdent pas la langue de ces fortes de monumens , je dirai ce qu'il sera nécessaire qu'ils sachent pour les bien entendre.

On comprendra maintenant pourquoi j'ai choisi pour sujet principal de ce Mémoire l'Office de *Curateur* , quand on aura vu que les questions incidentes , ou les Inscriptions qu'il donnera lieu de rapporter , fourniront une occasion toute naturelle de toucher , autant qu'il peut être nécessaire de le faire , les autres Offices Municipaux de l'Helvétie , pour faire connoître quels Magistrats administroient la Justice & les Revenus Publics , & exerçoient la Police , dans les Cités , les Villes , & les Bourgs de l'Helvétie. Le reste de ce que j'ai

MEM.
IX.

pû trouver de sûr par rapport à ces Magistrats, aura sa place dans le Mémoire où je traite des *Seviri Augustales*, Prêtres de la Maison Impériale.

CURATOR étoit un terme général, qui, formé de CURA, *soin, diligence, exactitude*, marquoit que celui à qui l'on donnoit le nom de *Curator*, prenoit, ou du moins étoit chargé de prendre un soin particulier de ce dont la garde, l'administration, ou la direction lui étoit commise.

Afin que cet objet de son office fut bien distingué de tout autre par l'obligation où il étoit de le remplir, le nom des Personnes, des Lieux & des Choses, dont le Curateur étoit chargé de prendre soin, s'ajoutoit toujours à son titre.

De là ce grand nombre de Curateurs qu'on rencontre dans l'histoire & dans les Inscriptions sur-tout. Non-seulement les Biens, & les Bâtimens Publics, ou certaines affaires des Cités & des Villes; mais encore des Corps particuliers, des Confrairies, des Sociétés, même Militaires, étoient sous la direction d'un Officier appelé *Curateur* (1). Je ne dois m'arrêter qu'à ceux, qui étoient établis pour diriger les Biens ou les affaires des Villes & des Bourgs.

La Police des Villes, des Bourgs, & des simples Villages, demande qu'il y ait des personnes chargées de prendre un soin particulier des Biens de ces Sociétés, d'exécuter ce qu'elles ont le pouvoir d'ordonner à cet égard, & qu'elles sont obligées de remplir à raison de ces choses, tant envers le Souverain, qu'envers d'autres Sociétés, ou des particuliers. Aussi les Bourgs & les Villages de la domination des Romains avoient des Curateurs, tout comme les Villes Municipales & les Colonies. On ne voit pas moins dans les Inscriptions, *Curator Oppidi, Vici, Incolarum, Vicanorum*, que *Curator Civitatis, Reipublicæ, Municipii*, ou *Coloniæ*. Cela est si connu, qu'aucun homme-de-Lettres ne peut en demander des preuves. Les questions particulières qu'on peut faire sur ces Officiers, sont les seules sur lesquelles il soit nécessaire de donner des éclaircissemens. Les différentes opinions des Savans sur la plupart, laissent

(1) Voy. dans BULENGER de Magistr. § Offic. Imp. Rom. Lib. V. Cap. 17. 18. 19. § 22. un grand nombre d'Offices ou de Commissions dont ceux qui étoient chargés, s'appelloient *Curatores*. Et PITISC. Dict. v. *Curator*.

sont des doutes chez ceux qui lisent leurs Ouvrages, sans prendre la peine de les comparer entr'eux avec l'exactitude requise pour juger compétemment de la certitude des unes & des autres. MEM. IX.

On demandera, par exemple, si les Curateurs étoient *Magistrats*, ou simples Administrateurs ?

On demandera, par qui ils étoient établis ? Si leur office étoit à vie ou à tems ? Quelles étoient leurs fonctions ? S'il n'y avoit en chaque lieu qu'un Curateur, ou un Collège, un Corps de Curateurs ; ou plusieurs Curateurs, sans qu'ils formassent un Collège ?

Chacune de ces questions mérite d'être traitée ; & les Inscriptions de la Suisse demandent qu'on en traite, pour tirer de ces Monumens toutes les lumières qu'ils peuvent fournir sur l'état & la régie des lieux qu'elles regardent.

I. Les CURATEURS étoient-ils MAGISTRATS, ou simples ADMINISTRATEURS ?

Si l'on s'en tient aux décisions générales de quelques Savans, il faudra dire, que les Curateurs des Cités, des Villes, des Colonies, des Préfectures, & des Bourgs, n'étoient, ni les uns, ni les autres, *Magistrats*. Car ces Auteurs prétendent, qu'en suivant les idées des Jurisconsultes Romains, on ne peut donner le nom de Magistrat, qu'à un Officier revêtu du pouvoir de commander, de juger, & de punir les contraventions à ses ordres, ou aux Loix concernant les choses qui dépendent de son Office.

Les Curateurs se trouvent en effet souvent distingués des Magistrats, dans les Historiens, & dans les Loix. On a même une Loi, qui porte que les Curateurs n'ont pas le droit de condamner à une Amende (1) ; pouvoir dont sont revêtus les Magistrats du plus bas ordre.

Théodose le Jeune opposant l'Office des Curateurs à la dignité des Magistrats, le traite d'*Emploi vil*, dans la Loi où il ordonne que les Donations soient insinuées ; & prescrivant devant quels Tribunaux

(1) Curator Reipublicæ, qui Græco vocabulo Logista nuncupatur, mulctandi jus non habet. GORDIAN. in L. 3. Cod. de modo mulct.

M E M.
I X.

(a) L. 3.
Cod. Th.
de Dona-
tion.

(b) De Æ-
dil. Cap.
IV.

(c) Observ.
Lib. XII.
Cap. 30-

(d) In Not.
ad Harpo-
crat. p. 8c.
Voy. aussi
les Notes
de Henri
de Valois,
sur celle là
de Mauf-
fac. p. 249.

(e) Ad L.
20. Cod.
Th. de De-
curion.

bunaux l'insinuation devoit s'en faire ; il dit par rapport aux Provin-
ces , que ce doit être devant le Gouverneur , ou , s'il n'est pas à por-
tée , devant les Magistrats Municipaux ; en général (1). Et de
peur qu'on ne crut que les Curateurs pouvoient être compris sous
le nom général de Magistrats Municipaux , ainsi qu'on l'avoit
sans doute pensé jusques-là , puis qu'on avoit insinué des Dona-
tions devant des Curateurs , ensuite même d'une Loi de Constantin ,
qui l'ordonnoit (a) ; Théodose ajouta à la sienne ; *Les Curateurs
des Cités doivent s'abstenir de recevoir des insinuations , pour qu'un
acte de cette importance ne perde pas tout son poids , par la vileté
de ces Officiers.*

Voilà ce qu'avancent de plus fort pour leur sentiment , ceux qui
soutiennent en général que les Curateurs n'étoient point Magistrats.
Ce sont au moins les principales raisons alléguées par M. Otto (b) ,
pour prouver que les Curateurs n'étoient pas les *Astynomi* des Grecs ,
ni les Ediles des Romains , comme Cujas (c) , Mauflac (d) & Go-
defroi (e) le pensoient.

Qu'il me soit permis de dire , que toute décision générale sur cette
question , porte trop loin. On sait que la Police n'étoit point la
même par tout l'Empire Romain ; & que les Officiers préposés
pour l'exercer , ne portoient pas par-tout les mêmes noms. Per-
sonne n'en a rassemblé un plus grand nombre de preuves que M.
Otto , dans le *Ch. II.* de l'Ouvrage même qu'on vient de citer.
Il y rapporte les différens noms que les Villes Municipales & les
Colonies , tant de l'Orient , que de l'Italie & des Gaules , donnoient
à leurs Magistrats. Ainsi les noms seuls ne sont point des preu-
ves décisives du degré de pouvoir ou de dignité dont étoient re-
vêtus tous ceux qui portoient ces noms. Ces Magistrats , ces Offi-
ciers de Police , avoient en certains lieux un pouvoir plus éten-
du , un grade plus relevé , que n'en avoient en d'autres endroits
les Magistrats , les Officiers , qui portoient le même Titre , & le
même nom.

La

(1) In hac quidem Urbe , [*Constantinopoli*] apud Magistratum Censuræ ; in
Provinciis vero apud Provinciarum Recto-
res ; vel si præsto non fuerint , apud Ma-
gistratus Municipales Cura-
tores . . . Civitatum ab hujusmodi ne-
gocio temperare debebunt , ne tanta res
eorum concidat VILITATE. L. 8. Cod.
Th. de Donation.

La distinction que mettent quelques Historiens & quelques Loix, entre les Magistrats & les Curateurs des Villes & des Bourgs, dans les passages cités par Mr. Otto ; auxquels on pourroit encore en ajouter plusieurs autres, n'est pas non plus une preuve sans réplique en faveur de son opinion. Un seul exemple suffit pour infirmer cette preuve. C'est celui des *Quinquennales*, qui, selon ce Savant, étoient incontestablement Magistrats, puis qu'il pense (1) avec Godefroy, que c'étoient les *Censeurs*, qui s'éliisoient tous les cinq ans (2). Cependant une Loi de Constantin paroît distinguer ces *Quinquennales* des Magistrats (3).

On ne peut donc établir sur ces manieres de parler, qu'aucun des Curateurs des Villes ou des Bourgs ne fut Magistrat ; non plus qu'on ne doit établir, que tous les Curateurs étoient Magistrats, parce qu'en quelques endroits il est parlé de Curateurs Magistrats. Comme, par exemple, dans cette Loi tirée de Papinien (4), *In consilium Curatoris Reipublica vir ejusdem Civitatis adsidere non prohibetur, quia publico salario non fruitur*. Les Assesseurs qu'avoient les Curateurs, sont une preuve, que, dans ces Lieux là, ils avoient un Tribunal & administroient la Justice. Toute la différence que Papinien met entre leurs Assesseurs, & ceux des Magistrats supérieurs de la Province, est, que ces derniers recevoient des Gages réglés par le Prince, depuis que Pescennius Niger leur en eut assigné, & que les premiers n'en touchoient point. Mais il n'en est pas moins vrai que ces Curateurs étoient Magistrats, puis qu'ils avoient une Jurisdiction, des Assesseurs, un Tribunal, des Secretaires, des Huissiers, des Licteurs. Tel étoit, à mon avis, *M. Gavius Squillanus*, Curateur de Vicence, dont les Huissiers & les Licteurs, *Apparitores & Limocincti Tribunalis ejus*, érigerent à l'HONNEUR, Divinité que ce Magistrat vénéroit sans doute particulièrement, une

Inscrip-

MEM.
IX.

(1) De *Ædilib. Cap. VIII. §. IV.*

(2) M. Olivieri est du même sentiment. Voy. *Marm. Pisaur. Not. 28.* Il convient néanmoins qu'il y eut aussi des variations en quelques Villes.

(3) L. 1. *Cod. Tb. de Medic. & Pro-*

fessor. En voici les termes : *Si quis Professores vexaverit, Centum millia nummorum erario inferat à Magistratibus vel Quinquennialibus exactus.*

(4) L. 6. *Dig. de Offic. Assessor. ibi C. U. JAC. Respons. Papinian. Lib. I.*

MEM. Inscription publiée par Reinesius (a), & expliquée, en 1730. par
 I X. M. le Comte Charles Silvestri (1), qui possède la Table de Cui-
 (a) Cl. VI. vre sur laquelle elle est gravée.
 n. XLIV.

Il est vrai que MM. Noodt & Schulting, & après eux M. Otto (2) ont avancé, que ce que cette Inscription appelle *Tribunal*, n'étoit qu'un Siège un peu élevé, appelé *Subsellium*, ou *Bisellium*, d'où les Officiers Municipaux entendoient ceux qui avoient à faire devant eux; qu'ainsi le Nom de *Tribunal*, n'étoit appliqué là à un Officier de cet ordre, que par un effet de l'ambition des Provinciaux, qui usurpoient les titres & les noms, qui ne convenoient qu'aux Magistrats Romains.

M. le Comte Silvestri n'avoit apparemment pas vu les Ouvrages, où ces Savans Jurisconsultes ont ainsi voulu renverser le Tribunal de Gavius. Il l'auroit probablement défendu: car, dans l'explication étendue que ce docte Antiquaire donne de ces termes, *Apparitores* (3), *Limocincti*, & *Tribunal*, il ne laisse entrevoir aucun doute que ce dernier ne désigne un Lieu & une Assemblée, où se rendoit la Justice, par des Magistrats. Il le pose même précisément, en ces termes [pag. 436.]: *Questo era il luogo ove resideva il MAGISTRATO, quando radunavasi, ò il GIUDICE, quando portavasi ad ascoltar le istanze, e a decider le differenze del Popolo, ed a quegli sempre Stavano pronti i di sopra mentovati serventi* [les *Apparitores*, & *Limocincti*, ou *Lictores*].

Mais quand, dans cette Inscription, le mot de *Tribunal* devoit se prendre, pour le Lieu, ou le Siège, ainsi que ces MM. l'ont pris, & non pour l'assemblée des Juges, comme je crois qu'on doit l'entendre; car veut-on dire les Sergens, les Huissiers du *Banc*, ou du *Siège* d'un Magistrat, quand on dit les Huissiers, les Sergens d'un tel; & n'est-ce pas du Corps des Juges qui forment ce Tribunal qu'on entend parler? Quand, dis-je, le nom de *Tribunal*

(1) Cette Explication est imprimée sous ce Titre: *Lettera erudita del Signor Conte CARLO SILVESTRI, sopra un' Antica Iscrizione*: dans la *Raccolta d'Opuscoli Scientifici* du P. CALOGERA. Tom. V. p. 365.

(2) De *Ædil. Cap. XIII. §. II.*

(3) Voyez aussi sur ces Officiers, BULENGER. de Magistr. & Offic. Imper. Rom. Lib. VI. Cap. XVII. POLLET. Hist. For. Rom. Lib. V. Cap. XII. & XIII.

bunal, devoit ici se prendre pour le Lieu, ou le Siège, d'où Gavius entendoit les Parties, & prononçoit; & supposé, de plus, que ce ne fut que dans un sens impropre que les Officiers servans eussent employé ce terme; en feroit-il moins vrai, qu'un Curateur, revêtu du pouvoir d'administrer la Justice, & de faire exécuter ses Sentences, quelque limitée que fut sa compétence, pouvoit porter le nom de *Magistrat* Municipal, même dans le sens propre de ce terme, suivant les Loix Romaines, qui ne le refusoient point aux Magistrats Municipaux (1).

MEM.
IX.

Pour revenir à notre sujet, & ne point tomber dans l'inconvénient d'une décision trop générale, disons donc, qu'en quelques endroits les Curateurs étoient Magistrats, & en d'autres simplement Administrateurs, Intendans des choses commises à leur inspection, & direction. Par cette distinction on évite de mettre en contradiction des Historiens entr'eux, & des Loix les unes avec les autres. L'on doit même d'autant moins se dispenser de cette exactitude, que tous les Curateurs n'étoient assurément pas du même ordre.

Douteroit-on, par exemple, que les Curateurs que Marc-Aurèle donna à plusieurs Villes (2) ne fussent d'un ordre plus relevé, & n'eussent beaucoup plus d'autorité, que ceux que ces Villes se choisissoient elles-mêmes dans leur Conseil? Ce Prince les prit entre les Sénateurs de Rome, & cela pour donner plus d'étendue au pouvoir attaché à la dignité de Sénateur: *Quò latius Senatorias tenderet dignitates* (3). Avant lui, Trajan & Hadrien en avoient établi en quelques Villes. Des Inscriptions, dans lesquelles des Curateurs marquoient qu'ils étoient redevables de cette dignité à l'un ou à l'autre de ces Princes, en ont conservé la mémoire, de même que les Historiens. En rapportant quelques-uns de ces Monumens, Henri de Valois remarqua (4) qu'il falloit que cet Emploi de Curateur fut honorable: & M. Tillemont ne croyant pas, sans doute, que

(1) Voy. entr'autres le titre du DIGESTE, *ad Municipal. & de Incol.* où le nom de *Magistrats* leur est donné dans plusieurs Loix.

(2) Capitol. in Marc. *Cap. XI.*

(3) Tel étoit un Pomponius Corne-

lianus Consulaire, qui prend le titre de *Curator Rerum publicarum* dans l'*Inscript. XLVI.* publiée par Mr. Maffei *Veron. illustr.*

(4) In Not. ad Ammian. Marcell *Lib. XIV. p. 18.*

MEM. que le Titre de *Curateurs* donna une assez haute idée de leur dignité, le rend en François par celui de PATRONS. Il donnoit, IX. dit cet Auteur, en parlant de Marc-Aurele (1), des *Senateurs pour Patrons aux Villes*.

Ces Senateurs remplissoient bien, apparemment, à l'égard de ces Villes, quelques-unes des obligations attachées à la Relation de Patrons proprement ainsi nommés : mais ce n'est pas là, ce me semble, une raison suffisante pour changer leur Titre. Le Prince leur donna celui de Curateurs. Ils s'en faisoient honneur dans les Actes Publics & les Inscriptions. Pourquoi ne pas le leur conserver, & les garantir par là d'être confondus avec de simples Particuliers Patrons des Lieux ; Relation que des Femmes même soutenoient (2) ? On le doit d'autant plus, qu'eux-mêmes distinguoient soigneusement dans les Monumens qu'ils chargeoient de leurs Titres, celui de *Curateur*, de celui de *Patron* des Lieux dont ils l'étoient (3). Quoi qu'il en soit de ce Titre, je crois que Reinesius a été fondé à dire (a), que ces Curateurs étoient les Premiers Magistrats des Villes.

[a] Class. I.
n. CCLXIV.

Il y a plus. S'il falloit décider par ce qui s'est pratiqué dans la plus grande partie des Provinces, ou des Villes, pendant le plus long espace de tems, si les Curateurs ordinaires étoient Magistrats ou non ; l'affirmative auroit probablement plus de raisons & d'exemples en sa faveur, que la négative.

Je ne m'arrêterai pas aux anciens Dictionnaires Grecs & Latins, dont *Vulcanius* a publié des Extraits, où l'on voit les Curateurs sous le Titre des Magistrats : *Curator* φροντιστής καὶ λογιστής. Benoit Abbé de Fleuri, à qui le Glossaire d'où ces mots sont tirés, est attribué, n'est pas une autorité de grand poids. J'en ai de plus respectables.

Telle est la Loi *Mamilia - Roscia - Peducaea - Aliena - Fabia*, qui, bien qu'on n'en sache pas précisément la date ni l'Auteur (4), est

(1) Hist. des Empereurs : dans la Vie de Marc-Aurele. Art. VII. nes de Villes & Colonies assez considérables.

(2) Voy. Marmor. Pisaur. XXVIII. na Illustrata de M. Maffei.

(3) Voy. Nic. RIGALT. in Not. ad Auctor. fin. reg. p. 8.

(4) avec les Notes de M. Olivieri p. 63. où il donne dix exemples de Femmes Patro-

est certainement du tems de la République, & prouvé, qu'alors les Curateurs de toutes les Colonies & Villes Municipales, de quelque ordre qu'elles fussent, étoient du nombre des Magistrats, qui exerçoient une Jurisdiction. Voyés les termes de cette ancienne Loi, comme *Fulvius Ursinus* les a rétablis (1).

MEM.
IX.

On voit là non-seulement le nom de *Magistrats*, donné aux Curateurs, mais encore toutes les parties de l'autorité, attachée à la dignité des Juges : *Jurisdiction*, *Judicisque datio*, *addictio* [2].

Une Loi de *Valentinien I.* comprend les Curateurs dans le nombre des Magistrats, à qui elle interdit de faire des acquisitions de fonds, ou d'Effets mobilières, dans le lieu où ils exerçoient leur office,

[1] In Not. ad ANT. AUGUSTIN. de Legib. & SCtis. p.m. 261. C'est LIPSE qui publia le premier les Fragmens qui nous restent de ce *Plebiscite*, dans ses *Elect. Lib. I. Cap. XV.*

Quei. hac. lege. coloniam. deduxerit. moincipium. praefecturam. forum. conciliabulum. constituerit. in. eo. agro. quei. ager. intra. fineis. ejus. colonia. moincipi. fori. conciliaboli. praefectura. erit. leimites. decumanei. utei. fiant. terminati. statuatur. coerato. quei. q. fineis. ita. statuerit. fei. fineis. eorum. sunt. dum. nei. extra. agrum. colonicum. territoriumve. fineis. ducat. quei. que. terminei. hac. lege. statutei. erunt. neiquis. quem. eorum. eicito. neve. commoveto. Sciens. D. M. Sci. quis. adversus. ea. fecerit. is. in. terminos. singolos. quos. eiecerit. locove. moverit. sciens. D. M. H. S. XXV. in. poplicum. eorum. quorum. intra. fineis. is. ager. erit. dare. damnas. esto. deque. ea. re. COERATORIS. quei. hac. lege. IURISDICTION. recipe. ratoromque. datio. addictioque. esto. quom. COERATOR. hac. lege. non. erit. tunc. queicomque. MAGISTRATUS. in. ea. colonia. moincipio. praefectura. foro. conciliabolo. IOURE. DEICUNDO. PRÆERIT. ejus. MAGISTRATUS. de. ea. re. IOU-

RISDICTION. IOUDICISQUE. DATIO. ADDICTIO. ESTO. &c.

[2] Le pouvoir de juger en vertu de leur Charge, & celui de faire exécuter leurs Jugemens & de commander, selon leur compétence, compris sous les noms de *Jurisdiction* & *Imperium*, étoient les attributs qui distinguoient parmi les Romains le Magistrat proprement ainsi nommé, des Administrateurs, Inspecteurs, Curateurs, & autres simples Officiers. Voy. HEINECC. *Antiq. Jurispr. illustr. Lib. IV. Tit. VI. §. V.* Tous ceux donc qui étoient revêtus soit à Rome, soit dans les Provinces, de ces deux parties de l'autorité publique, par rapport à ce qui faisoit l'objet de leur office, pouvoient & devoient être mis au nombre des Magistrats. Or, les plus Subalternes possédoient au moins une partie de l'une & de l'autre, ainsi que l'a montré AVERANI. *Interpr. Jur. Lib. I. Cap. IV. n. 11.* Cela suffisoit pour que le titre ne leur fut pas refusé. Les Grecs étoient dans les mêmes idées, que les Romains emprunterent sans doute d'eux. Voy. là dessus PERIZONIUS. *de Rom. & Græc. Magistrat. Lib. I. Cap. I.* Cujas [ad Leg. ult. D. de Offic. adfessor. in Lib. I. Respons. Papinian.] decidoit que les Curateurs étoient Magistrats, précisément par les mêmes principes que je viens d'exposer,

MEM. IX. office, pour tout le tems qu'ils en feroient revêtus (1). *Curatores etiam*, y dit l'Empereur, *lex ista contineat*. Et cet *etiam*, ajouté après qu'il avoit nommé les Magistrats, nom par nom, ne fait pas une nouvelle classe de Personnes sujettes à cette ordonnance : ce n'est que la continuation de l'énumération des Magistrats qu'elle regardoit. Godefroy ne l'a pas entendu autrement. Car il observe en général, que ce n'étoit pas de simples Officiers à qui Valentinien ôtoit cette liberté d'acheter dans les Provinces & les Lieux de leur département, d'autres choses, que celles qui regardent les besoins de la vie. Et Justinien, qui renouvela cette défense (2), ne désigne ceux qu'elle regardoit dans les Provinces, que par cette dénomination générale, *Provincias moderantibus* ; laquelle ne convient assurément point à de simples Officiers.

Constantin le Grand défendit aux Décurions d'accepter la Charge de Curateur, avant qu'ils eussent passé par tous les autres Emplois du Lieu, ou atteint l'âge qui dispensoit de les exercer, ou obtenu par leurs services cette dispense (3). Et qu'il s'agisse dans cette Loi de Constantin des Curateurs dont nous traitons, c'est ce que le Commentaire de Jaq. Godefroy met hors de doute. Avant ce Règlement, les Curateurs se prenoient pour l'ordinaire du nombre des Magistrats qui avoient été Ediles (4) : & les Ediles étoient dans bien des lieux les premiers Magistrats.

La Charge de Curateur étoit donc en quelques endroits, déjà avant Constantin, plus honorable que celle d'Edile ; & depuis la constitution de ce Prince, on devoit, ce semble, regarder cet Emploi comme plus relevé que le Duumvirat même, première place ordinaire du Conseil de la plupart des Villes & des Colonies. Car régulièrement, l'ordre naturel d'avancer, par degrés, des Emplois du plus bas rang, à ceux du premier de chaque lieu, étoit exactement suivi dans l'Empire Romain. Auroit-il été convenable, telle étant la constitution générale, que parvenu à la Charge de Curateur, celui

(1) L. 5. Cod. Th. de iis qui admistrant. Voici les termes de Godefroy. *Nudis itaque & simplicibus Officialibus id interdictum non fuit ; quod ex hoc toto Titulo ferme videre est.*

(2) L. unic. Cod. de Contractib. Judic.

(3) L. 20. Cod. Th. de Decurionib. ibique Jac. Gothofr.

(4) O T T O. de Ædilib. Cap. IV. pag. 133.

lui qui en étoit revêtu, ne le fut pas d'une autorité, au moins pareille à celle qu'il avoit, quand il n'exerçoit qu'un Emploi Inférieur dans la même Magistrature ? Cependant on trouve encore, dans les Loix de Constantin, le *Duumvirat* nommé avant l'office de *Curateur*, quand ce Prince statue, que ceux qui auroient obtenu des Brevets de Magistrats *Honoraires*, pour être par là dispensés de remplir les Charges Municipales, ne le feroient point, à moins qu'ils n'eussent servi effectivement à la Cour, ou dans les Emplois Municipaux, auquel cas encore ils ne devoient être dispensés d'aucune autre Charge Municipale, que de celles de *Duumvir* & de *Curateur* [a].

MEM.
IX.

Quant aux Lieux où il n'y avoit ni Décurions, ni Duumvirs, mais seulement des Curateurs, comme dans la plupart des Bourgs, il n'y a pas sujet de douter que les Curateurs n'en fussent les Magistrats. C'est ce que je crois pouvoir avancer de *Lousonne*, & de *Soleure*, jusqu'à ce qu'on découvre d'autres Magistrats de ces deux anciens Bourgs de l'Helvétie, dont les Monumens n'ont encore fait connoître que des Curateurs.

[a] L. 1.
Cod. Th.
Honorar.
Codicill.

Il semble, que des Places autant honorables ne devoient régulièrement tomber en partage, qu'à des Sujets d'une naissance au-dessus du commun des habitans du lieu qu'ils devoient régir. Mais, quoique, pour l'ordinaire, on vit ces postes remplis par des sujets des principales familles, il s'en trouve aussi du plus bas ordre; même qui étoient actuellement encore de condition Servile, & du nombre des Esclaves: & bien que les Loix (1) éloignassent les Esclaves de tout Office honorable, & infligeassent des peines à ceux, qui, cachant leur condition, usurpoient des Emplois dont elles les rendoit incapables, Rome même en vit sur le Tribunal du Préteur, & dans le Sénat.

Après cela, sera-t-on surpris, si, dans les Provinces, les Affranchis, que les Loix n'excluoient pas moins du Décurionat, encore du tems de Dioclétien (2), à moins qu'ils n'eussent obtenu

du

(1) L. 3. D. de Offic. Prætor. & L. 2. C. Si Servus aut Libert, ad Decur, adspir. Voy. M. Otto de Ædil Cap V. § VI.

(2) L. unic. C. ad Leg. Visell.

MEM. du Prince le droit de porter l'Aneau d'or (1), se glissent dans
 IX. les Conseils; & si enfin quelques Villes donnerent à des Esclaves
 du Public, la place de Curateur, ainsi que ce monument d'Arezzo
 (2) *Primigenius R. P. Aricinorum Ser. arc. Curator II. cum*
M. Arreccino Gelliano Filio Curatore I. justifie que cela s'y pra-
 tiqua.

[a] Fa-
brett. l. c.

Il est vrai que les Esclaves du Public, appelés *Servi Reipubli-
 ce, Servi Civitatis, Servi communes Civitatis* (3), ou simplement
Publicii (a), jouissoient de quelques-uns des droits des Personnes
 Libres (4); ce qui rendoit leur condition un peu moins abjecte,
 que celle des Esclaves des Particuliers; mais ne les tiroit cependant
 pas du nombre des Esclaves, à tous les autres égards.

Nous ne voyons, entre les Monumens qui nous restent de quel-
 que Curateur des Villes de l'Helvétie, aucun Affranchi, moins en-
 core aucun Esclave, qui ait été revêtu de cette Charge. L'Inscrip-
 tion de *Valerius*, Affranchi d'*Asiaticus*, de laquelle il sera parlé
 dans la suite, en traitant de l'ordre des *Sevirs Augustaux*, donne
 cependant lieu de dire, que dans l'Helvétie, comme dans les au-
 tres Provinces, des Affranchis étoient appelés à remplir l'Office de
 Curateur. Car dès qu'on étoit admis dans le Conseil d'un lieu, on
 pouvoit parvenir à tous les honneurs de la Magistrature de l'endroit.
 Or ce *Valerius* étant *Sevir*, c'est-à-dire, comme je le crois, Mem-
 bre du Conseil de la Colonie de Nion, il pouvoit en devenir Curateur.

Pour *Publius Clodius Primus*, Curateur de Loufonne, & qui
 y érigea le monument qui nous l'a fait connoître, son nom, sa
 Famille, & la Tribu dont il étoit, comme on le verra dans l'ex-
 plication de ce monument (5), ne laissent aucun soupçon qu'il
 pût être de l'ordre des Affranchis, & moins encore de la condition
 des

(1) Le Droit de porter l'Aneau d'Or, qui ne s'accordoit qu'aux Affranchis qui possédoient XL. Mille Sesterces de bien, rendoit capable de tous les honneurs dont pouvoient être revêtus les Citoyens nés Libres. Voy. C U J A C. ad L. I. D. de Jur. aur. Annul.

(2) Apud FABRETT. pag. 434. num. 19.

(3) SPANHEM. Orb. Rom. Exere. I. Cap. III.

(4) C U J A C. ad Tit. Cod. de Serv. Reip. PIGNOR. de Servis. p. 29. U L P I A N. Fragm. Tit. XX. §. 16. ibique S C H U L T I N G. Et L I P S. Elect. Lib. I. Cap. 22.

(5) Cette explication se trouve ci-après dans le Mémoire sur l'ancien Loufonne.

des Esclaves de la Communauté, dont il étoit Curateur pour la se-
de fois.

M E M.
IX.

On ne fauroit non plus mettre dans aucun de ces deux bas or-
dres de Personnes, *Publius Graccius Paternus* (1), Curateur d'A-
venche, qui y fit ériger, de même qu'à Kloten, l'Inscription dont
j'ai déjà parlé dans ces Mémoires [a], & qu'on verra ci-après : [a] Tome
à l'occasion du culte que les Helvétiens rendoient aux *Génies*. L. p. 118.

Je ne parlerai pas si affirmativement de deux autres Curateurs
de la même Colonie, qui fournirent Cinq - cens Sesterces, pour
suppléer à la Collecte annuelle, quand les habitans d'Avenche vou-
lurent dresser à l'honneur de la Déesse *Aventia*, & du *Génie du*
Lieu, le monument, dont la Copie se verra aussi dans le Mémoi-
re sur le Culte des Génies. Le nom Grec *Didymus*, de l'un de
ces Curateurs, qui s'appelloit *Publius Domitius Didymus*, peut bien
faire

(1) Ce nom & celui de *Scribonia Lu-
cana*, femme de ce Magistrat, sont tels
que les noms des personnes du premier
ordre, entre les Romains. Les Familles
dans lesquelles le Sur - nom de *Paternus*
étoit usité, tenoient un rang considérable
à Rome. Elles eurent plus d'un Consul.
Voy. REINES. *Synt. Inscr. Cl. I.* 16. Ces
Familles étoient l'*Ovinia*, & la *Nonia*.
Voy. LUPUS. *in Epitaph. Severæ Martyr.*
p. 8. & seq. où il parle de plusieurs *Pater-
ni*, qui furent revêtus d'Emplois les plus
distingués. Il est vrai qu'aucun d'eux ne
portoient les Noms de *Publius Graccius*,
ni ce dernier seul ; & qu'ainsi l'on n'a
pas en faveur du Curateur d'Avenche la
présomption qu'il pouvoit être de leurs
ancêtres, ou leur descendant, que donne
la conformité entière des Noms. Mais
combien ne s'en faut-il pas qu'on connoisse
tous les *Paterni* de Rome ? Pour ne rien
dire de ceux des Gaules, de l'Espagne &
de l'Italie, Provinces où ils étoient en
bon nombre, comme on le voit par les
Inscriptions. Voy. l'*Index* de Gruter, au
mot *Paternus*. Mais que *Paternus* fut le
nom de Famille du Curateur en question,
c'est ce qu'on a tout lieu de présumer, par

l'Inscription de Pierre Pertuis, rapportée
dans le Tome I. de ces Mémoires p. 513.
Le Duumvir de la Colonie Helvétique,
c'est-à-dire, d'Avenche, qui dirigea l'Ou-
vrage fait dans la Montagne de Durvau,
n'y a point d'autre nom que celui de *Pa-
ternus*. Et rien ne s'oppose à la conjecture,
que ce Duumvir, & notre *Publius Graccius*
Paternus, étoit le même *Paternus*, qui,
de l'Emploi de Curateur de la Colonie,
avoit passé, selon la gradation qui s'obser-
voit par rapport aux Charges Municipales,
à la dignité de Duumvir de cette même
Colonie. Si la conjecture est juste, l'In-
scription d'Avenche & celle de Kloten, sont
plus anciennes que celle de Pierre Pertuis,
qui probablement est du règne de Marc-
Aurele, & de Verus. Du reste, on a cru
jusqu'ici que c'étoit de quelque Membre
de la Famille *Paterna*, que *Payerne* tient
le nom de *Paterniacum*, sur lequel fut
ensuite formé le François. Mais on verra
dans mes preuves de la Carte de l'ancienne
Helvétie, que le nom Latin, & l'Allemand
Peterlingen, ont été formés sur le Celtique
aussi bien que le François, auxquels ils
répondent parfaitement.

MEM.
IX.

faire regarder celui qui le portoit comme un Affranchi d'un *Publius Domitius*.

Mais il n'y a pas de doute à élever sur la condition d'un Quatrième Curateur d'Avenche, nommé *Titus Tertius Severus*. Le monument qui a fait passer sa mémoire jusqu'à nous, étant entendu différemment par nos Historiens, j'en renvoye l'examen à une Dissertation exprès. Les discussions qui doivent y entrer, nous éloigneroient trop du sujet que nous avons en main.

Ce sont là tous les Curateurs des Villes de l'Helvétie, dont on ait connoissance. Les Bourgs, nous l'avons dit, étoient pourvus de ces Officiers. L'Inscription qu'érigea à la Déesse *EPONE*, *Opius Restio*, revêtu de cette Charge, est un monument qui fait foi que le Bourg de Soleure avoit un Curateur dans le Troisième Siècle de l'Ere Chrétienne. Ce monument méritant, de même que le précédent, d'être examiné avec soin, fera pareillement le sujet d'une Dissertation particulière.

II. Par qui les CURATEURS étoient-ils établis ?

Les Empereurs donnoient des Curateurs aux Villes considérables; on l'a déjà dit. Ce n'est pas de ces élections extraordinaires qu'il s'agit dans cette question. On fait assés que dans un Etat, où le Prince dispose de tout, selon son bon plaisir, il n'y a point d'Emploi qu'il ne puisse conférer de son mouvement. Nous cherchons simplement qui éliroit les Curateurs ordinaires dans chaque Lieu.

Pour ne pas embrasser là-dessus une opinion trop vague, remontons à la constitution commune du gouvernement des Villes & des Bourgs des Provinces de l'Empire Romain. Elle étoit assés généralement la même, quant au fond.

En effet, toutes les Villes, tous les Bourgs un peu considérables, qui avoient des Magistrats, se gouvernoient par un Conseil.

Le nombre des Membres qui composoient ce Conseil, n'étoit, à la vérité, pas le même par-tout, ainsi que l'étoit le nom de *Décursions*, qui designoit par tout ces Membres (1). Godefroy a indiqué

(1) Ce qu'on trouve dans le Traité de M. Otto. de *Ædil. Municipal. Cap. V.* sur cette dénomination, rassemble tout ce qu'en ont dit les Auteurs qui ont écrit avant lui.

indiqué (1) les principales Provinces de l'Orient & de l'Occident, où il y avoit des Décurions. Il en marque le nombre, déterminé par la constitution, ou par la coutume de la plupart des Lieux. Dans aucune de ces Provinces, ce nombre n'excedoit *Onze*, ni n'étoit au dessous de *Deux*. Apparemment qu'il n'étoit pas fixé dans les Gaules, ni par les Loix, ni par l'usage, puis que ce Savant, si exact, garde le silence sur ce point. Mais, s'il faut en juger par les indices que fournissent les Inscriptions de ces Provinces, on peut, ce me semble, avancer, que généralement, *Six* Decurions y composoient les Conseils. Le nom de *Seviri*, *Sexviri*, ou *Sextumviri*, qu'on leur donnoit, n'a probablement d'autre raison. Et c'est par cette même raison, que dans les lieux où ils n'étoient que *Trois*, ou *Quatre*, on les appelloit *Triumviri* ou *Quatuorviri*.

C'étoit du Corps de ces Décurions que se tiroient les Curateurs, de même que les autres Magistrats. Le Conseil les éliroit, il n'étoit pas obligé d'en recevoir d'autres que de son choix (2). Il falloit même pour que ces élections fussent valables, que les deux tiers des Membres du Conseil en état d'y assister, eussent donné leur suffrage (3), & qu'elles fussent confirmées par le Gouverneur de la Province (4).

En disant que le Conseil éliroit les Curateurs, je n'ai pas voulu dire que le Peuple n'eût jamais aucune part à l'élection. Quelquefois il demandoit les Magistrats qu'il desiroit. Mais c'étoit sans effet de droit, si le Conseil n'approuvoit pas la requisiion par un Décret; & ce Décret étoit une véritable élection (5). Deux Inscriptions fournissent des exemples de Magistrats, ainsi demandés par le Peuple. L'une est d'Italie, & regarde un Curateur, un Intendant des Spectacles publics. Il y est dit (a)

M E M.
I X.

(a) Grute
483. 9.

D. V E.

(1) *Paratitl. ad Tit. Cod. Theod. de Decurion.* VALENTINIAN. I. in *Lib. 66. Cod. Th. de Decurion.* & ibi Gothofr.

(2) *Ordinibus Curiarum, quorum nobis splendor vel maxime cordi est, non adgregentur, nisi electi, quos ipsi ordines cœtibus suis duxerint adgregandos.* (3) *Lib. 64. & Lib. 142. Cod. Th. de Decurion.*

(4) *Plin. Epist. Lib. X. Ep. 78. & 80.*

(5) *Julian. Novell. CXXIII.*

MEM.
IX.

D. VELIO
TROPHIMO
AVGVSTALI
CVRATORI
MVN. PVBL.
DECRETO
DECVRIONUM
POSTVLANTE
POPULO
S. P. P. P.

L'autre est de Lyon, & fut érigée par le premier Curateur des Citoyens Romains, que le Peuple avoit demandé qu'on créât Duumvir.

SEX. LIGVRIVS. SEX. FIL.
GALERIA. MARINVS
SVMMVS CVRATOR. C. R. (1)
PROVINC. LVG. QVIRALIB.
ORNAMENTIS SVFFRAG.
SANCT. ORDINIS HONORATUS.
IIVIR DESIGNATVS
EX POSTVL. POPVLI &c.

M. Otto [2] cite d'autres exemples concernant des Ediles; & il y a des Loix [3] qui supposent cette coutume.

Le tems dans lequel se faisoient ces élections, étoit fixé, pour l'Orient, par d'anciennes constitutions, que les Trois Fils de Constantin le Grand renouvelèrent l'an 339., au premier Mars de chaque

[1] Le P. de Colonia dans ses *Recherches sur les Antiquités de Lyon*. Tom. 2. p. 167. remplit les mots que ces deux Lettres doivent donner, par *Colonia Romana*. J'ai préféré *Civium Romanorum*: non seulement parce que je ne me rappelle pas d'avoir vu dans les Inscriptions, une Colonie désignée simplement par le nom de *Colonia Romana*; moins encore une Colonie qui avoit deux noms *Copia & Clau-*

dia, qui étant joints la distinguoient de toute autre; mais aussi parce qu'on a une Inscription de Monza, GRUT. 468. 3. où l'on voit *Curator Civium Romanorum*. C'est enfin la manière dont Gruter lisoit celle de Sextus Ligurius.

[2] De *Ædil. Cap. V. §. 2.*

[3] Entr'autres la Loi 12. *D. de Appellation.*

chaque année (1). L'année commençoit autrefois à Rome ce jour là. Dans les Provinces, où l'année commençoit en un autre tems, leurs Magistrats s'éleisoient aussi le premier jour de leur année.

Ils n'entroient en fonction que Trois Mois après leur élection, afin que s'ils vouloient appeler du Décret qui les avoit établis, ils eussent le tems de porter leur Appel au Gouverneur de la Provin-La Loi de Constantin (2) qui leur accorde ce terme, ne parle que des Décurions chargés d'exiger les Tributs : mais la raison de ce règlement ne convenant pas moins aux Curateurs, qu'à ces autres Membres des Conseils Municipaux, puis qu'ils étoient exposés à des dépenses, & à répondre des biens dont ils avoient la direction, il étoit juste de leur accorder le même tems pour appeler de l'élection, quand il y avoit lieu.

MEM.
IX.

III. L'Office de Curateur étoit-il à Vie, ou à terme fixe ?

Les Emplois Municipaux étoient régulièrement tous annuels, sous les Empereurs. Auparavant aucune Charge n'étoit limitée dans sa durée par une règle générale (3). Cujas étoit néanmoins dans l'idée que les Curateurs s'établissoient pour cinq ans. Mais il n'en rend d'autre raison (4), si ce n'est le cas d'un Curateur, qui avoit donné à Ferme un Fond du Public pour cinq ans. Cette inférence tirée d'un cas particulier, ne paroît pas assez forte, pour établir à l'égard des Curateurs une exception à la règle générale de la durée des Emplois Municipaux. Un Curateur ne pouvoit-il point donner à Ferme pour cinq ans certains fonds du Public, quoi qu'il ne demeurât qu'un an en charge ? Il répondoit alors pour les cinq ans de la Rente promise par le Fermier.

Dans les Colonies, ou autres lieux qui tenoient des Romains la forme de leur gouvernement, ce qui se pratiquoit à Rome en fut le modele.

Dans

(1) L. 28. Cod. Th. de Decurion.

(2) L. 8. Cod. Th. de Decurion.

(3) C'est une observation faite par le Cardinal Corradini, dans son *Latium Lib. 2.*

Cap. 13. où le Prélat attribue ce changement à Auguste.

(4) RESPONS. PAPINIAN. Lib. I. ad L. 3. de administr. rer. ad civit. pertin.

MEM.
IX.

Dans les Villes des Gaules à qui les Romains laissèrent leur constitution & leurs Loix, la pratique de changer chaque année leurs Magistrats, ne fut qu'une continuation des usages qu'elles avoient avant la revolution qui les assujettit à l'Empire de Rome. César trouva cet usage généralement établi dans les Gaules. Il l'étoit sans doute aussi dans l'Helvétie en particulier.

Si la crainte que les premiers Magistrats n'abusassent d'un pouvoir qu'ils auroient plus longtems en main, ou ne cherchassent à se l'approprier tout-à-fait, parut aux Gaulois une raison assez forte pour borner au terme d'une année l'exercice de ce pouvoir; il y avoit aussi, par rapport aux Magistrats subalternes, une raison d'équité, à ne pas étendre au delà de ce terme l'obligation de remplir des Emplois, dont l'honorifique ne dédommageoit assurément pas de ce qu'ils avoient d'onereux.

Comme il étoit de la saine politique, que les premières Charges circulassent un peu entre les Sujets à portée & dignes d'y aspirer; il étoit juste d'un autre côté, que ceux, qui se trouvoient en état de soutenir les dépenses attachées aux Emplois de Police, les desservissent chacun à son tour. Aussi, à moins que l'ambition, ou un grand zèle pour la Patrie n'engageassent à prendre ces administrations plus d'une fois, personne n'y étoit obligé. On n'étoit pas contraint non plus de les exercer au delà d'une année, excepté lors que par un refus destitué de raison, & accompagné d'une évasion du lieu de son domicile, on s'attiroit la peine décernée par une Loi de Constantin le Grand, qui portoit, que si ceux qui avoient été élus Magistrats, avoient pris la fuite, on devoit les rappeler; mais que s'ils s'obstinoient à demeurer cachés, leurs biens devoient être abandonnés à ceux qu'on auroit établis; & que si ces fugitifs étoient découverts dans la fuite, ils devoient être obligés de supporter pendant deux ans les charges du Duumvirat, qui étoit le principal objet de la Loi, que Constantin étendit en même tems aussi à tous les Officiers inférieurs (1).

On n'étoit donc pas moins dans l'obligation d'accepter l'Office de Cura-

(1) Omnes enim, qui obsequia publicorum munerum declinare tentaverint, simili conditione teneri oportet. L. 16. Cod. Tb. de Decurion.

Curateur, quand on n'avoit ni excuse légitime, ni dispense à cet égard, qu'on étoit en droit de n'être pas contraint de l'exercer plus d'une année. Ainsi, lors qu'on s'en chargeoit plus d'une fois, on faisoit par là au Public un sacrifice, dont il devoit tenir compte. La seconde fois faisoit honneur au Citoyen. Voilà pourquoi, on ne négligeoit pas d'en faire mention dans les monumens publics où paroissoient le Nom & les titres de ce Citoyen. *Publius Clodius Primus*, qui étoit dans le cas, n'oublia pas de faire graver sur le marbre érigé à Loufonne par la permission du Conventus Helvétique, qu'il étoit, ou avoit été Curateur de cette Ville pour la seconde fois.

MEM.
IX.

A plus forte raison étoit-il honorable de se charger pour toute sa vie de l'Office de Curateur. On ne manquoit point non plus d'en grossir leurs titres, par celui de Curateur Perpétuel : *Curator Perpetuus* (1).

IV. Quelles étoient les Fonctions des Curateurs ?

Je ne répondrai pas non-plus là-dessus, par une décision générale. J'aurois cependant bien plutôt fait. Car en adoptant l'idée des Auteurs, qui ont établi, que les Curateurs n'étoient que les Aides, les Vicaires des Ediles [sentiment soutenu par Mr. Otto] je n'aurois qu'à dire, que ces Aides, ces Vicaires, n'avoient d'autres fonctions, que celles des Magistrats qu'ils devoient soulager : après quoi il ne me resteroit qu'à indiquer les différens objets de l'Emploi des Ediles ; ce que je pourrois faire sans beaucoup de peine, le même Mr. Otto ayant recueilli avec soin, dans son docte ouvrage sur ce sujet, ce qu'on trouve de lumières chez les Anciens & les Modernes à cet égard.

Mais ce que je dirois, suivant ce plan-là, ne conviendrait qu'aux Curateurs des Lieux où il y avoit des Ediles ; qu'aux Curateurs, qui, supposé qu'ils fussent eux-mêmes les seuls Ediles, n'y étoient pas outre cela revêtus de l'autorité attachée ailleurs à d'autres Charges,

T t 2

comme

(1) Voy. GRUTER. CCCLV. 3. REINES. Cl. VI. 114.

MEM. comme à celles de *Duumvirs*, de *Questeurs*, de *Juges*. Rien n'é-
 IX. toit plus commun que les exemples d'Ediles, en même tems Ju-
 ges, *Ædiles Præfecti Juri dicundo*; ou Duumvirs, *Duumvirali
 potestate*. On trouve aussi des Curateurs, qui étoient en même tems
 Prêtres, Ediles, & Duumvirs. Fabretti a donné, d'après Onuphre,
 une Inscription, où le même Curateur a tous ces titres, joints à
 celui de *Patron* du Lieu.

C V R A T O R
 VIAE N O M E N T A N A E . P A T R . E I V S D E M
 M V N I C I P I . F L A M E N P E R P E T V V S
 D V V M V I R A L I P O T E S T A T E
 A E D I L I S .

Notre *P. Clodius Primus* étoit *Sevir Augustal*, aussi bien que Curateur de Loufonne.

Se restreindre aux fonctions des Curateurs qui n'avoient point d'autres Emplois en même tems, feroit la précaution qu'il y auroit à prendre, pour connoître en quoi précisément elles consistoient. Encore faudroit-il toujours distinguer avec soin les Curateurs donnés par le Prince, desquels nous avons parlé, & dont on trouve des exemples jusques dans le cinquième Siècle. Car, à en juger par la Formule des Brevets que Theodoric Roi d'Italie donnoit à ceux à qui il conféroit cet Office, leur autorité étoit supérieure à celle du Conseil du Lieu. *Ideo*, y est-il dit (1), *ab Indictione illa illius Civitatis Curam ad te volumus pertinere; ut laudabiles Ordines Curiae sapienter gubernes*. Ils présidoient donc à ce Conseil; ils le dirigeoient. Au lieu que les Curateurs, élus par les Conseils des Villes & des Bourgs, dépendoient de ces Corps, & étoient subordonnés à leurs chefs.

Le rang, & le degré d'autorité de ces deux ordres de Curateurs étant si différens, leurs fonctions différoient aussi nécessairement. Celles du dernier ordre avoient bien en général quelques objets communs entr'eux; mais la différente condition des Villes & des Bourgs

(1) CASSIODORIUS. Variar. Lib. VII. Cap. XII.

Bourgs; leur Constitution particuliere; les différentes espèces de Biens que ces Lieux possédoient; les différens Tributs qu'ils payoient à l'Etat; la situation plus ou moins florissante de leurs affaires publiques; en un mot, la différence qu'il y avoit dans les circonstances & l'importance de chaque endroit, où cette Charge étoit en usage, ne pouvoient que mettre une grande différence, tant entre les fonctions de leurs Curateurs respectifs, que dans le rang que tenoient ces Magistrats, ou Administrateurs, dans leur Cité.

Ce n'est donc qu'en examinant quel pouvoit être en particulier l'Office & le grade des Curateurs, relativement aux autres Offices de Magistrature des Lieux dont on traite, qu'on parviendra à quelque chose de certain à cet égard. Et pour cela, à défaut d'autres indices, ce n'est que de la constitution & de l'état des lieux qu'on peut tirer là-dessus des conjectures plausibles. Nous manquons de connoissances sur ces circonstances des Villes & des Bourgs de l'Helvétie, qui n'avoient point de Colonie Romaine, comme Avenche, Nion, & Aubonne en avoient. Je hazarderai quelques conjectures sur le Curateur de Lousonne dans l'explication de son Inscription; celles que je pourrois faire ici sur les autres lieux, feroient sans aucun appui. Il vaut mieux passer à la dernière question.

V. *N'y avoit-il qu'un Curateur dans chaque lieu; & là où il y en avoit plus d'un, formoient-ils un Collège, un Corps à part?*

Le nombre des Curateurs n'étoit point le même dans chaque lieu, ni en tous les tems dans le même lieu. On a dû déjà le présumer de ce que je viens de dire sur les différentes circonstances dans lesquelles les Sociétés, les Bourgs, les Villes & les Cités les plus considérables se trouvoient, par la vicissitude des choses humaines.

Avenche avoit sans doute plusieurs Curateurs déjà avant le règne de Vespasien. Capitale d'un *Pagus*, elle n'étoit pas sans quelques Magistrats de cet ordre. S'ils n'y eussent point été en usage, l'établissement de la Colonie que ce Prince y plaça, donna lieu d'en créer. Et les Inscriptions qui s'y sont conservées, font connoître qu'il ne s'en créa pas un tout-seul. On voit les noms de deux Collègues en cette Charge, savoir, de *Titus Januarius Florinus*, & de

M E M.

I X.

[a] Voy.
Tom. I. p.
556.

Publius Domitius Didymus, dans le monument dont il a été parlé plus haut, à l'occasion du dernier de ces Curateurs. Ils y sont bien titrés de CURATORES COL. L'Institution en subsista sans doute sur le même pied à l'égard du nombre, jusqu'à ce qu'Avenche fut réduit dans l'état où Ammian Marcellin dit qu'il étoit de son tems, au quatrième Siècle, quoi que, comme je l'ai insinué en parlant de l'Inscription découverte il y a deux ans [1] peut-être y a-t-il un peu d'exagération dans l'idée que donne cet Historien. Alors un seul Curateur suffisoit apparemment à un Lieu desert, & qui ne tarda pas à être entièrement détruit.

Vindonisse auroit-elle confié à un seul Curateur l'administration de tous ses Biens Publics, pendant qu'elle étoit dans son lustre? Mais depuis qu'elle eut été forcée plus d'une fois par les Allemans, jusqu'à sa ruine totale, elle pût n'avoir pas besoin de plusieurs Curateurs.

Nous ignorons si Loufonne avoit plus d'un Curateur dans le tems que *Publius Clodius Primus* y remplissoit cet Office. Ce ne seroit pas une raison suffisante pour nier qu'il eût des Collègues, de dire que son Inscription ne nomme que lui. S'étant chargé seul de la dépense de l'érection du monument qu'il dressa, pourquoi en auroit-il partagé l'honneur avec d'autres Curateurs, qui n'y avoient point contribué? Combien d'Inscriptions & de Médailles, qui ne font mention que du Consul ou du Magistrat qu'elles regardent, quoi qu'il eût un ou plusieurs Collègues dans cette dignité? Qui concluroit qu'il n'y avoit à Avenche qu'un seul Curateur, sur ce que dans l'Inscription érigée à la Déesse *Aventia*, le Magistrat qui en fit les frais, *Titus Tertius Severus*, ne fait mention d'aucun autre Curateur, & y prend tout simplement le titre de CVR. COLON. se tromperoit, ainsi qu'on vient de s'en convaincre par l'Inscription, qui nomme deux autres Curateurs. On s'exposeroit à tomber dans une pareille erreur, en prononçant sur l'Inscription de Loufonne, que Clodius en étoit le seul Curateur.

Je n'aurai pas de peine à faire entrer dans mon idée le Savant Mr. Altmann (1), qui expliquant cette Inscription, lie *Primus* à *Curator*, & donne par là à *Clodius* le rang de *Premier Curateur*,

qui

(1) Professeur en Grec, & en Morale à Berne, dont voici les termes : *Plures* fuisse

qui suppose qu'il y avoit à Loufonne plus d'un de ces Magistrats. Mais comme je pense que *Primus* est le Surnom de *Publius Clodius*, & non son titre, ce qui sera justifié dans l'explication de ce monument, je ne crois pas devoir dépouiller ce Loufonnois de son Surnom, pour relever davantage son Office de Curateur.

MEM.
IX.

Le Savant qu'on vient de citer, pense encore ici très-différemment. Il suppose que les Curateurs formoient un Conseil, que le premier en rang avoit le pouvoir de convoquer, & dans lequel il présidoit (1).

Cette conjecture fait beaucoup d'honneur à Loufonne, à qui elle donne un de ces Conseils; ce qui ne répond pas à l'idée des simples Bourgs, entre lesquels son auteur range le lieu. Mais une conjecture, tirée d'une explication du mot *Primus*, laquelle je n'admets pas, ne sauroit m'entraîner à donner aux Loufonnois un Conseil de Curateurs. Et cela d'autant moins, que je ne me rappelle pas d'avoir rencontré, ni dans les Historiens, ni dans les Recueils d'Inscriptions, aucun indice qu'il y eût de tels Conseils dans les Villes Municipales, & à plus forte raison dans les Bourgs. Le Curateur de quelques Villes avoit bien un Conseil, dont il étoit le chef. Mais ce Conseil n'étoit pas composé de Curateurs. Il avoit pour Membres les Assesseurs du Curateur, desquels il est parlé dans la Loi de Papinien, rapportée ci-dessus.

M. Altmann rapporte une Inscription, qui lui paroît constater le fait, en ce qu'on y voit les noms de Cinq Curateurs, Juges des cas concernant les places ou terrains appartenant au Public. Pour rendre jugement sur les cas de cette nature, il falloit que ces Curateurs formassent un Tribunal, & conséquemment un Corps.

Mais il n'y a qu'à indiquer le Lieu que cette Inscription regarde, & à la lire toute entière, pour se convaincre qu'elle ne peut être d'aucune influence, sur notre question. Voici les Dix lignes de ce Monument, dont Mr. Altmann n'a copié que les Huit premières.

Rome

fuisse Vicinorum Loufonnensium Curatores, inter quos Clodius ordine primus fuerit. Diff. Epist. ad V. Ill. Lud. Ant. Mutorator. p. 16.

(1) Quæ autem fuerit primi Curatoris

præ reliquis dignitas & eminentia, meum non est decidere, illum saltem jus habuisse reliquos convocandi, & in Consessu præsidium exercendi, res mihi videtur extra omnem dubitationem posita. Id. ibid.

MEM.

IX.

[a] Gru-
ter. CC. 5.*Roma in Villa Julia &c. (a).*T. QVINCTIVS CRISPINVS
VALERIANVSC. CALPETANVS STATIVS RVFVS
C. PONTIVS PELIGNVS
C. PETRONIVS VMBRINVS
M. CRASSVS FRVGIC V R A T O R E S
LOCOR. PVBLICOR. IVDICAND
EX. S. C. CAUSA COGNITA
EX. PRIVATO. IN. PVBLIC. RESTITVER

On voit que les Curateurs nommés dans cette Inscription, étoient des Commissaires, établis par le Sénat de Rome, pour juger des anticipations que les particuliers faisoient sur le terrain public, ou en s'appropriant des places entieres [1]. Ce n'étoit donc pas là des Curateurs de l'ordre de ceux dont nous traitons : Des Curateurs chargés de prendre soin de tous les biens du public, & de les donner en Ferme : Des Curateurs de Villes, ou de Bourgs de Province. Ces Commissaires du Sénat de la Capitale de l'Empire, sous le règne d'Auguste, ou de Tibere, car l'Inscription est de ces tems-là, étoient des Magistrats, Sénateurs eux-mêmes [2]. On a dans le même Recueil de Gruter une Inscription qui touche celle là, & du même tems, où entre les cinq Magistrats, qui y sont de même appelés *Curatores Locorum Publicorum Judicandorum ex S. C.* se trouve *L. Axfius Naso TR. PL.* Tribun du Peuple. Il faut donc encore attendre des preuves qu'il y eut à Rome même, mais particulièrement dans les Villes Municipales qui avoient plus d'un Curateur, un Conseil de ces Magistrats, ou Directeurs. En attendant, il est plus sûr de croire qu'ils recevoient les ordres du Conseil du lieu

[1] Voy. AGGEN. *Urbic. de Controvers. Agror.* p. 152. Edit. de Rigault, & les Notes des Commentateurs sur cet endroit. [2] Voy. les Notes de Gruter. *Ibid.*

lieu , à qui ils rapportoient ce qui concernoit leurs fonctions , & le soumettoient à sa décision.

MEM.
IX.

Je finirois sur les Curateurs , si le Savant Professeur , dont je viens d'examiner la conjecture , n'en eût pas publié une autre , qui intéresse non - seulement cet ordre de Magistrats de l'Helvétie , mais encore tous ceux des autres ordres , dont les Inscriptions de ces Contrées ont fait passer la mémoire jusqu'à nous. M. Altmann , après s'être persuadé que *Publius Clodius Primus* , Curateur de Lousonne , n'étoit point du Lieu même , ni Helvétien ; mais Romain , & de la Famille *Cornelia* (1) , a trouvé très - probable , que tous les Personnages , sortis de Familles Romaines d'un nom illustre , dont il est fait mention dans les Inscriptions de l'Helvétie , étoient des Romains , à qui les Empereurs avoient conféré les Emplois Civils , ou Militaires , ou qui regardoient la Religion de cette Province (2). Je crois que l'équité veut qu'on donne le précis de cette proposition , de la manière suivante : Tous les Personnages desquels il est fait mention dans les Inscriptions de l'Helvétie , & dont les noms se trouvent les mêmes que ceux de quelque Famille considérable de Rome , étoient des Romains , qui exerçoient dans ces Contrées au nom de l'Empereur des Offices Civils , ou Sacrés , ou Militaires.

Comme nous n'avons , dans les Inscriptions de l'Helvétie , qu'un seul Magistrat dont le nom ne soit pas certainement tout Romain , & c'est *Lucius Veturius Mellocotius* (3) , [le dernier nom est visiblement Gaulois] , s'il est certain que l'idée de M. Altmann est juste , il sera également certain qu'aucun de nos Monumens ne regarde des Helvétiens. Leur prix en diminueroit infiniment aux yeux de la Nation , pour qui ils ont été jusqu'ici précieux , par la raison
sur-tout

(1) Illum enim Civem Romanum fuisse, ex Gente Cornelia in Clodiam transsumtum , aut Tribui Corneliae adscriptum , mihi dubium nullum. c. *Dissert.* p. 7.

(2) Mihi autem admodum veritati est consentaneum , quod omnes illi Romani , ex gentibus majoris nominis oriundi , quorum passim fit mentio in Lapidibus Helve-

ticis , fuerint homines Romani , in his terris aut Militaria , aut Sacra , aut Civilia officia & munera nomine Caesaris exercentes. *Ibid.* p. 10.

(3) C'est l'un des Six Conseillers de Vindonisse dont les noms se voyoient dans l'Inscription de l'Arc qu'ils y érigerent à Vespasien. Voy. *Tom. I.* p. 489.

M E M. fur-tout qu'ils ont sauvé de l'oubli éternel les noms de plusieurs
I X. Helvétiens de quelque distinction. Mais ce qu'il y a encore de plus
intéressant dans cette opinion, c'est qu'on en concluroit avec vrai-
semblance, que tous les Offices, même Municipaux, étoient remplis
par des Bourgeois de Rome, & que les Helvétiens n'y avoient point,
ou très-peu de part.

C'est donc une question à laquelle il convient que nous nous
attachions dans un Ouvrage destiné à faire connoître l'état de la Na-
tion dans les Siècles qu'il embrasse.

Reservant ce qui touche le Curateur de Loufonne pour le Mé-
moire dont cette Ville est le sujet; je ne traiterai ici que la que-
stion générale.

V I. *Les Magistrats des Villes & des Bourgs de l'Helvétie sujette
de Rome, étoient-ils tous Romains, & les Helvétiens qui n'é-
toient pas Bourgeois de Rome, n'eurent-ils aucune part à ces
Emplois Municipaux ?*

On a vû dans mon Septième Mémoire, que les Helvétiens n'é-
toient point exclus du nombre des Juges du *Conventus Helvétique*.
Ayant ainsi part à l'administration de la Justice dans leur Patrie, il
n'eût pas été naturel qu'ils n'en pussent avoir aucune à l'exercice
de la Police, & à l'administration des Biens des Communautés
dont ils étoient membres.

Mais allons aux règles générales suivies dans tout l'Empire Ro-
main : elles nous apprendront sur quel pied étoient à cet égard
les Provinciaux.

Un Auteur du tems de Trajan, fait connoître que pour qu'un
Etranger, qui n'étoit pas originaire mais habitant d'un lieu, pût
y parvenir aux Offices publics, il falloit que le Lieu eût le Privilège
spécial d'en conférer à des Sujets simplement domiciliés dans son
ressort (1). C'est-à-dire, que la règle générale, à laquelle le
Privilège

(1) Quædam Coloniae aut beneficia con- intra territorium colerent, honoribus fungi
ditorum perceperunt, ut Tudertini, aut in Colonia deberent. Hoc Fanestres nuper
postea apud Principes egerunt, ut Fanestres, impetraverunt. A G G E N U S U R B I C. de
ut Incolæ etiam si essent alienigenæ, qui *Controv. Agror. p. 151. Edit. Rigalt.*

Privilège faisoit une exception , étoit qu'on ne pouvoit contraindre à remplir les Offices du Lieu , que ceux qui en étoient originaires , ou y avoient établi leur domicile ; & il falloit que la Cité eut le privilège spécial d'y assujettir ceux qui possédoient simplement des fonds dans son territoire (1), sans quoi ils étoient les maîtres de s'en dispenser.

Ces règles font connoître que loin que les Etrangers recherchaient les Charges Municipales , ils se défendoient le plus qu'ils le pouvoient de les accepter. Comment ne l'auroient-ils pas fait , les originaires-mêmes , & les habitans des lieux , ne négligeoient aucun subterfuge pour s'y soustraire. Ils tentoient de renoncer au lieu de leur origine , en transportant leur Domicile dans une autre Cité. Il falut que les Loix prévinsent ce stratagème , & fissent subir à ceux qui en useroient , la peine d'être contraint de remplir les charges du lieu de leur origine , & de celui qu'ils lui avoient volontairement préféré (2). On mettoit encore en œuvre le moyen de se faire adopter , par quelcun établi dans un lieu où les Charges étoient moins onéreuses , comptant qu'étant entré par un acte autorisé des Loix , dans la Famille du Pere Adoptif , on passoit de droit dans le lieu où elle étoit domiciliée , tout comme si l'on y étoit né. Mais les Loix y pourvurent encore (3), en assujettissant l'Adopté à la même peine que ceux qui changeoient volontairement de domicile , personne ne pouvant se soustraire à son origine par un acte de sa volonté , comme le dit sur ce sujet une Loi de Dioclétien (4).

Ce

(1) *Privilegio speciali Civitatis non interveniente , tantum* , [Je lis ainsi avec Cujas , au lieu de *tamen* , de l'Edition courante du Corps du Droit] *originis ratione , ac domicili voluntate ad munera Civilia quemque vocari , certissimum est* , dit une Loi de Dioclétien & de Maximien. *L. 6. Cod. de Incol. § ubi quis dom. hab. vid.*

(2) Si quis cum ex majore vel minore Civitate originem ducit , eandem evitare studens , ad alienam se Civitatem incolatus occasione contulerit , & super hoc vel preces dare tentaverit , vel qualibet fraude

niti , ut originem propriæ civitatis eludat : duarum Civitatum decurionatus onera sustineat , in una voluntatis , in una Originis gratia. *CONSTANTINUS M. in L. ult. Cod. de Municip. § Origin.*

(3) Jus originis in honoribus obeundis , ac muneribus suscipiendis adoptione non mutatur ; sed novis quoque muneribus filius per adoptivum patrem adstringitur. *PAPINIAN. in L. 15. D. ad Munic. § de Incol.*

(4) Origine propria neminem posse voluntate sua eximi manifestum est. *L. 4. Cod. De Municip. § Origin.*

MEM.
IX.

Ce n'étoient pas là des règles établies seulement depuis que par la Constitution de Caracalla tous les fujets de l'Empire de libre condition furent mis dans tous les droits des Citoyens de Rome. Elles étoient observées auparavant. Des Rescrits des premiers Antonins (1) sont fondés sur ces principes. L'on a vu qu'ils étoient suivis sous Trajan ; & il le falloit bien pour soutenir la constitution, qui attachoit à ces offices des charges de divers genres, dont les Finances de l'Empire & la conservation des biens des Cités demandoient l'observation : ce qui donne tout lieu de présumer que ces règles firent partie de celles qui furent données aux premières Provinces que forma le Sénat Romain, & qu'elles furent établies de même dans celles que les Empereurs acquirent.

Il n'est point naturel de penser que les Charges Municipales étant sur ce pied-là, fussent l'objet de l'ambition des Romains, & surtout des Romains du premier ordre, à qui il n'étoit pas difficile de parvenir aux grandes dignités de l'Empire. Se feroient-ils réservé, par rapport aux Provinces, le privilège de soulager leurs habitans, en remplissant les places ruineuses pour des Provinciaux d'une fortune médiocre, ou qui l'exposoient du moins à divers périls ? Nul indice ne fait seulement soupçonner que ce privilège fut du nombre des prérogatives propres aux Citoyens Romains. Ce n'étoit pas en vertu d'un tel privilège que Cicéron voulut que son Fils fut fait Edile d'Arpinum. Tant que ce fils n'étoit pas Sénateur de Rome, il étoit obligé de remplir à son tour les Offices de cette Ville Municipale, lieu de son origine (2) ; mais la dignité de Sénateur n'ôtoit pas le droit d'être revêtu des Honneurs. Cicéron, qui protégeoit & chériffoit Arpinum, voulut en donner une preuve, en faisant mettre dans le nombre des quatre Ediles, les seuls Magistrats qu'il y eût, son Fils & son Neveu (3). Peu des Romains portoient la bonté délicate & le desintéressement aussi loin que Cicéron.

Lucius

(1) L. 1. Cod. de Incol. & ubi quis dom. hab, videt.

(2) Municeps esse definit Senatoriam adeptus dignitatem, quantum ad munera; quantum vero ad honorem, retinere cre-

ditur originem. HERMOGENIAN. in L. 23. D. ad Municipal. & de Incol.

(3) Cum semper tueri Municipales meos consuevi, tum hic annus [U. C. 707.] ad meam curam officiumque pertinet. Nam constituendi

Lucius Manlius Sosis avoit été fait Bourgeois de Rome avec les autres Napolitains. Il étoit cependant Décurion à Naples; parce qu'il avoit été reçu dans cette Ville Municipale, avant que la Bourgeoisie de Rome fut accordée aux Alliés & aux Peuples du Latium. Cicéron, qui nous apprend ce fait (1), fournit par là un éclaircissement, qui va nous faire comprendre, pourquoi les Helvétiens, dont il est fait mention dans les Inscriptions de l'Helvétie, avoient des noms Romains, & étoient membres de quelcune des Tribus de Rome; deux circonstances, qui les ont fait prendre pour originaires de Rome.

Pour marquer leur reconnoissance aux Patrons par la faveur desquels ceux qui obtenoient la Bourgeoisie de Rome, avoient reçu cet honneur, ils prenoient les noms de ces Patrons (2). Et quand plus d'un y avoit contribué, le nouveau Romain se faisoit un nom composé de l'un de ceux d'un des Patrons, & de l'un de ceux de l'autre: le premier devenoit son Prénom, & le second son nom de Famille. C'est ainsi qu'un Philoxenus ayant été mis par César au nombre des Bourgeois de Rome, prit pour Prénom *Caius*, qui étoit celui de César, & pour nom de famille *Avianus*, qui étoit celui de *Flaccus Avianus*, par la recommandation duquel il avoit reçu cette faveur (3).

Voyons en quel tems il commença à y avoir des Familles d'Helvétiens Bourgeoises de Rome, & par quels moyens le nombre s'en multiplia. Nous jugerons par là si les noms Romains y étoient communs ou rares.

Soit

constituendi municipii causâ, hoc anno Ædilem filium meum fieri volui, & fratris filium, & M. Cæsium hominem mihi maxime necessarium [is enim Magistratus in nostro municipio, nec alius ullus creari solet] CICERON. Epist. Fam. Lib. XIII. Ep. II.

(1) Lucius Manlius est Sosis. Is fuit Catinenfis: sed est una cum reliquis Neapolitanis civis Romanus factus Decurioque Neapoli. Erat enim adscriptus huic municipio ante civitatem sociis & Latinis datam. Id. eod. Epist. Lib. Ep. 30.

(2) Ei [Domitio Megæ] Dolabella ro-

gatu meo, Civitatem à Cesare impetravit: qua in re ego interfui. Itaque nunc P. Cornelius vocatur. CICERON. eod. Lib. Ep. 36. Publius Cornelius étoient le Prénom & le nom de Famille de Dolabella.

(3) Caius Avianus Philoxenus antiquus est hospes meus, écrivoit Cicéron [eod. Lib. Ep. 35.] à Acilius Proconsul, en Sicile, & præter hospitium, valde etiam familiaris, quem Cæsar meo beneficio in Novocomenses [Civitate à se donatos] retulit. Nomen autem Aviani secutus est, quoddam nomine nullo plus est usus, quàm Flacco Aviano.

MEM. Soit que les Historiens de Rome, qui nous sont parvenus, parlent des Helvétiens sous ce nom-là, ou en les comprenant sous celui de Gaulois, ils n'en parlent depuis le règne d'Ancus Martius, ou de Tarquin le Superbe, qu'ils en font mention pour la première fois, jusques à leur soumission à César, que comme d'une Nation ennemie du Peuple Romain.

(a) Mé-
moire I.

Ce fut en effet, comme nous l'avons dit (a) un Helvétien, qui donna aux Gaulois l'idée de passer en Italie, pour s'établir dans quelque de ses fertiles contrées. La Nation Helvétique entière, ou du moins quelqu'un de ses Cantons, se joignit aux Gaulois pour l'expédition dans laquelle ils se rendirent maîtres de Rome, comme pour toutes les autres, qui firent plus d'une fois trembler la République.

Les pertes des Helvétiens dans ces entreprises, loin de les rebuter, ne firent, ce semble, que de les animer davantage à s'emparer des Provinces du Peuple Romain, ou à arrêter ses conquêtes, ou à tirer vangeance des échecs qu'ils en avoient reçus. Aussi dès la première fois qu'ils purent se satisfaire à ce dernier égard, ils firent essuyer à une Armée Romaine, l'humiliation qu'elle n'essuya que de la part des Samnites & d'Hannibal. A l'imitation de cet ennemi le plus acharné & le plus redoutable qu'elle ait jamais eu, les Helvétiens Tigurins après avoir défait les Légions que commandoit le Consul *Lucius Cassius*, en firent passer les restes sous le joug, & obligèrent *Caius Publilius* à subir, pour les sauver, la condition honteuse de livrer leurs armes, & la moitié de leurs équipages.

Ce n'étoit donc pas un prétexte que la raison tirée des sentimens des Helvétiens contre la République, qu'allégué César de son refus de permettre le passage qu'ils lui demandoient par une Province Romaine. „ Une Nation guerrière & ennemie du Peuple Romain, „ ne s'abstiendra pas, dit-il (1), de faire bien des desordres dans „ la Province, si on l'y laisse passer; & il seroit trop dangereux „ pour

(1) Neque homines INIMICO ANIMO datâ facultate per provinciam itineris faciendi, temperaturos ab injuria & maleficio existimabat. *De Bell. Gall. Lib. I. Cap. 9.* Intelligebat, magno cum

Provinciae periculo futurum, ut homines bellicosos POPULI ROMANI INIMICOS, locis patentibus, maximeque frumentariis finitimos habere. *Id. ibid. Cap. 9.*

„ pour un pays ouvert , & abondant en Grain , d'avoir un tel voisin.

Les Romains conservoient de leur coté un souvenir amer des maux que les Helvétiens leur avoient faits. Divico Ambassadeur de la Nation , les rappelant à César en passant , celui-ci répondit (1) „ qu'il s'en souvenoit parfaitement , & avec d'autant plus de ressentiment , que le Peuple Romain méritoit moins ces insultes ; mais „ que quand il voudroit oublier les anciennes , il ne sauroit perdre „ la mémoire des récentes.

Les deux Nations se regardant reciproquement sur ce pied-là , pendant les Sept premiers Siècles de Rome , il n'est pas à présumer qu'un grand nombre d'Helvétiens recherchassent pour lors d'en devenir Citoyens. On ne sauroit cependant soutenir que dans ce long intervalle de tems , nul Helvétien n'eût acquis ce droit. Il s'obtenoit trop aisément , & par un trop grand nombre de moyens.

En effet , pour ne rien dire des Helvétiens , qui ayant été faits prisonniers en guerre , & par là esclaves de la Republique ou de quelque particulier , avoient obtenu ou acheté leur liberté , & avec elle la Bourgeoisie de Rome ; n'y auroit-il jamais eu de transfuge de la Nation récompensé par cet honneur , comme d'autres transfuges (2) l'avoient été ? N'y auroit-il eu aucun Helvétien dans les Armées de la Republique (3) , qui par de belles actions (4) se fut rendu digne de cette récompense ? Aucun Helvétien n'étoit-il entré dans quelcunes des sept Compagnies du Guet (5) de Rome , dont

MEM.

IX.

(1) His Cæsar ita respondit : Eo sibi minus dubitationis dari , quod eas res , quas Legati Helvetii commemorassent , memoriâ teneret : atque eo gravius ferre quo minus merito Populi Romani accidisset Quod si veteris contumeliæ oblivisci vellet ; num etiam recentium injuriarum memoriâ deponere posset ? Id. *ibid.* Cap. 14.

(2) Stipendiarios ex Africa , Sardinia , Sicilia , cæteris Provinciis multos Civitate donatos vidimus ; & qui hostes ad nostros Imperatores profugissent , & magno usui Reipublicæ fuissent Civitate esse donatos. CICER. *pro Balbo.* Cap.

(3) Voy. SCHULTING. in Not. ad ULP. *Instit.* Tit. 3.

(4) Marius l'accorda à mille hommes de Camerino , pour avoir combattu vaillamment contre les Cimbres près de Verceil , & ce fut à cette occasion qu'il fit à ceux , qui desapprouvoient sa libéralité à cet égard , parce qu'elle étoit contraire aux Loix , la réponse dont on a abusé tant de fois ; *le bruit des Armes ne permet pas d'entendre les Loix.* PLUTARCH. in *Mario.* pag. 421.

(5) Militia Jus Quiritium accipit Latinus (*les Affranchis , ou les Peuples , qui n'avoient que les droits des Latins*) , si inter Vigiles Romæ sex annis militaverit , ex Lege Visellia (*Loi faite sous le règne de Claude*). Præterea ex Senatusconsulto concessum

MEM.
IX.

dont les Factionnaires acqueroient par quelques années de Service la Bourgeoisie de Rome ?

Il y a donc lieu de dire, que bien que les Romains n'eussent avec les Helvétiens aucune de ces liaisons de commerce ou d'amitié, qui engagent plusieurs particuliers à s'établir, du moins pour quelque tems, chez celles des Nations qui ont de pareilles relations avec la leur ; divers Helvétiens passèrent à Rome, s'y placèrent, ou y exercèrent leur profession, comme on a vu qu'Elico y exerça la sienne, dans le Second Siècle de cette Ville.

Or, soit que les Helvétiens qui s'y arrêterent, y finissent leurs jours, sans revenir dans l'Helvétie ; soit que déjà sujets aux dangereux effets que produit sur une partie de la Nation, au bout d'une absence un peu longue, le regret d'en être éloigné, ils cédaient au desir de revoir leur pays, seul remède efficace contre ce mal ; ces Helvétiens durent également, au premier cas, par les correspondances qu'ils entretenoient dans leur patrie, au dernier cas, par les descriptions qu'ils faisoient à leur retour, exciter chez plusieurs de leurs compatriotes la curiosité de voir Rome, & l'ambition d'être aussi reçus au nombre de ses Citoyens. La résolution de chercher à entrer dans les armées de la République, ou à se rendre recommandables d'ailleurs, par des services, qui menoient aux Emplois auxquels la qualité de Bourgeois de Rome permettoit d'aspirer, suivoit sans doute de près, dans le cœur des Jeunes Helvétiens, nés pour la guerre, les descriptions qu'ils entendoient faire de la magnificence de cette Ville, des délices de son séjour, de la puissance du Peuple Romain, de la générosité des Généraux & des Magistrats, dont la faveur procuroit facilement aux étrangers le droit de Bourgeoisie.

Divers indices ajoutent du poids à la probabilité de la conjecture que quantité d'Helvétiens exécuterent cette résolution, même longtems avant que leur patrie passât sous la domination de Rome.

D'où, par exemple, seroient venus dans l'Helvétie les noms Romains qu'on y trouve, avant que la soumission de la Nation à César,

cessum est eis ut, si triennio militaverit, jus Quiritium consequatur. Ulpian. Fragm. Tit. III. §. 5,

César, & la première Colonie de Romains, qui y ait été envoyée, y eussent introduit ces noms; Si ce n'est pas de ce que les Helvétiens qui les portoient, ou leurs ancêtres avoient été faits Bourgeois de Rome, & pris, selon l'usage, le nom du Patron, à qui ils étoient redevables de cet honneur. Un des Députés que la Nation envoya à César, pour lui demander le passage par la Province Romaine, s'appelloit *Numenius* (1): Nom certainement Romain, & qui fait connoître, que le Patron de qui cette famille tenoit la Bourgeoisie de Rome, étoit un *Numa*; car c'est de *Numa*, nom Sabin (2), que *Numenius* a été formé.

Mais un autre indice plus fort encore que celui des noms, est la précaution que les Helvétiens crurent devoir prendre, dans le Traité d'Alliance avec Rome, de la lier à ne recevoir au nombre de ses Citoyens aucun Helvétien. S'il eut été jusques là sans exemple, que des Helvétiens eussent recherché & obtenu cette Bourgeoisie; si les Chefs de la Nation n'eussent apperçu dans les individus aucun empressement à devenir Citoyen Romain, ces Chefs auroient-ils pensé à proposer une telle clause dans le Traité? On ne le croira pas, si l'on se rappelle ce que nous en avons dit (3).

Si les Romains observerent cette Alliance, il ne dut y avoir entre ceux des Etrangers, qui dès-lors furent reçus Bourgeois de Rome, aucun Helvétien; au moins de longtems, & seulement après qu'un grand nombre de Gaulois eurent obtenu cet avantage. Mais, s'il faut en juger par la manière dont la même condition du Traité fut remplie par le Sénat, à l'égard des Insubres, peu de tems après la mort de César (4), qui lui-même avoit été cause que le droit complet de la Bourgeoisie de Rome fut conféré à la Gaule Transalpine toute entière (5), dont les Insubres faisoient partie; il est fort probable que le Traité des Helvétiens, leurs voisins, reçut aussi, dans cet intervalle de tems, plus d'une atteinte sur ce point. C'est

ce

MEM.
IX.

(1) Cæsar. *Lib. I. Cap. 7.*

(2) SIGON. *de Nomin. Rom. O-*
NUPH. de Arist. nom. Rom.

(3) *Tom. I. pag. 341. & suiv.*

(4) Non-seulement la Bourgeoisie de Rome fut donnée à plusieurs Insubres;

Tom. II.

il en entra même quelques uns dans le Sénat. *An parvum quod Veneti & Insubres Curiam irruerint?* Disoit l'Empereur Claude au Sénat, dans TACIT. *Annal.*

XI. Cap. 23.

(5) Spanhem. *Orb. Rom. Exerc. Cap. 14.*

MEM.
IX.

ce qu'on peut présumer, si l'on est encore dans l'idée que cette Alliance des Helvétiens tint jusques au règne de Vitellius. Pour nous, après avoir établi, que la Nation fut réduite en Province Romaine, à l'occasion de la conjuration de Vercingetorix; nous devons dire, que les Romains ne furent liés par cette Alliance, que pendant Six ans au plus. Elle expira par l'entière sujétion des Helvétiens. Ainsi le terme pendant lequel les Romains ne purent donner, sans injustice, la Bourgeoisie de leur Ville à des Helvétiens, fut si court, qu'à peine mérite-t-il d'être allégué comme un obstacle à la multiplication des Citoyens Romains dans l'Helvétie.

Il faut néanmoins convenir, que tous ceux qu'elle renfermoit, dans les tems dont il y est resté des monumens, n'étoient point Helvétiens d'origine. Les Colonies, qui y furent envoyées, mirent un grand nombre de familles étrangères dans les Villes où elles furent placées; & ces familles se répandirent avec le tems dans le reste du Pays.

Je dis simplement de Familles Etrangères, & non pas de Familles Romaines. La Colonie de Nion est la seule dont on puisse affirmer avec quelque confiance, que tous les Colons étoient Bourgeois de Rome.

Dabord, son nom de *Colonia Equestris*, faisant connoître qu'elle étoit composée de Vétérans, qui avoient servi dans la Cavalerie, tous Citoyens par conséquent, il n'y a nul lieu de croire qu'ils eussent voulu entrer dans une Colonie, qui n'auroit eu d'autres droits que ceux des Latins. C'eût été se dégrader. Les Colons de cette condition ne jouissoient point du droit des Mariages des Citoyens, ni de la puissance paternelle; ils ne pouvoient être Tuteurs; & si même ils vivoient en Hommes libres, ils mourroient en Esclaves, étant privés de la faculté de tester (1). Les Colons d'une Colonie de Citoyens, conservoient, quant au Droit Privé, toutes les prérogatives dont ils jouissoient auparavant à Rome & dans toutes les Provinces de son obéissance; & ne perdoient, quant au Droit Public, que la faculté d'aspirer aux Honneurs de Rome, & d'y donner leur suffrage dans les Assemblées du Peuple (2). Droits qu'ils recouvroient

(1) Voy. Cujac. in Not. ad Ulpian. *Fragm. Tit. III.* (2) Voy. Sigon. de *Jur.*

recouvroient même, quand ils avoient rempli les places de Magif-

MEM.
IX.

trats de la Colonie.
Le Baron de Spanheim a avancé (1), que lors que les Monu-
mens ou les Auteurs, qui parlent d'une Colonie, ne disent pas si
elle étoit de Citoyens Romains, ou de Latins, le nom de *Colonie*
ainsi seul, doit s'entendre de la premiere espèce. Ce seroit le cas
où nous sommes à l'égard de celles de l'Helvétie; on ignore abso-
lument leur condition. Il faudroit donc, suivant cette règle, sou-
tenir qu'elles étoient toutes de Citoyens Romains. Et Guillimann
paroit avoir été dans cette idée, par rapport à la Colonie d'Aven-
che, puis qu'il dit (2), que son territoire étoit habité par des
Citoyens Romains. Il ne le croyoit pas moins de celle de Nion,
la regardant comme une Colonie Militaire (3). Au tems de Ju-
les - César qui l'établit, les Colonies Militaires n'étoient compo-
sées que de Citoyens.

Mais la règle donnée par M. de Spanheim, me paroît contredite
par Ulpien. Ce Jurisconsulte faisant l'énumération des Colo-
nies qui jouissoient du *Droit Italique*, dit que Laodicée, dans la
Coele-Syrie, avoit été honorée de ce Droit par l'Empereur Seve-
re; *car*, ajoute-t-il (4), *Ptolemaïde, située entre la Phénicie*
& la Palestine, n'a que le nom de Colonie. Cela veut dire, si je
ne me trompe, que les Colonies dans le titre desquelles il n'est fait
mention

Jur. Civ. Rom. Lib. I. & SPANHEM. Orb. Rom. Exerc. I. Cap. 9. § 10.

(1) Ad illarum (*Latinarum*) Colonia-
rum discrimen, appellatae *Colonia Civium*
Romanorum, aut solo etiam *COLO-*
NIA nomine, quæ alio quam *Latii*, &
potiori quidem, jure deduci itidem à Ro-
manis consueverunt. SPANHEM. *ibid.*
Cap. 9.

(2) Cum TRACTUS ille TOTUS
Romanis Civibus coleretur &c. *De Reb.*
Helv. Lib. I. Cap. 9.

(3) Ce qui determina Guillimann à la
croire militaire, c'est que, selon lui, tou-
tes les Colonies qu'établit César, étoient
Militaires, excepté celle de Capoue seule.
Mais cet Historien étoit dans l'erreur à

cet égard. Le Cardinal Noris a fait voir
Canot. Pis. Diff. I. Cap. 2. que César n'en-
voya de Colonies Militaires que l'an 709.
de Rome, & que celles qu'il établit pour
la premiere fois étant Consul avec Bibulus,
& la seconde fois, l'an 707. (il n'en éta-
blit que ces trois fois) n'étoient point Mi-
litaires. Guillimann avoit néanmoins ren-
contré juste en mettant celle de Nion au
nombre des Militaires; vu que, comme je
l'ai fait voir *Tom. I. p. 372.* ce fut proba-
blement l'an 709. que César envoya cette
Colonie à Nion.

(4) Ptolomensium enim Colonia, quæ
inter Phoenicen & Palestinam sita est, nihil
præter nomen Coloniae habet. ULPIAN,
in *L. I. §. 3. D. de Censib.*

MEM. mention ni du Droit de Citoyens Romains , ni du Droit Italique ;
IX. étoient moins privilégiées , que celles qui portoient l'un ou l'autre de ces titres.

Quelle que fut la condition de la Colonie de Nion , de celle d'Avenche , & de celle d'Aubonne , il est également certain que ceux de leurs Membres , qui en avoient rempli les Emplois Publics , acqueroient par là la Bourgeoisie de Rome (1) , s'ils ne l'avoient pas auparavant ; & que s'ils en étoient déjà Citoyens , ils rentroient en possession de toutes les prérogatives dont jouissoient les Citoyens Romains , qui n'avoient point été envoyés en Colonie.

Dès-là il est naturel de penser , qu'au bout d'une trentaine d'années après l'établissement de la Colonie à Nion , il y eut & dans cet endroit , & dans tout le Canton , plusieurs familles revêtues du droit complet de la Bourgeoisie de Rome. C'est probablement de ces premiers Colons que viennent tant de *Jules* , & de Familles du nom de *Julia* , qui paroissent dans les Inscriptions de l'Helvétie , & de la Province Séquanoise. Il y en avoit à Avenche avant que cette Ville eût une Colonie. Les Membres de celle de Nion , prirent pour la plupart le nom de leur fondateur César. Leurs descendants ne purent qu'augmenter considérablement le nombre des Bourgeois de Rome dans nos Contrées ; encore que ce nombre n'y auroit été grossi par aucun des divers autres moyens d'acquérir cet avantage. Celui de l'obtenir de l'Empereur même , ne fut point aisé pendant le long règne d'Auguste. Ce Prince créa très rarement des Bourgeois (2). Il n'est cependant pas à présumer qu'ayant fait cet honneur à plusieurs des principales familles des Gaules , quand il séjourna à Lyon à peu près trois ans entiers (3) , aucun Helvétien n'eût eu part à ces graces , d'autant plus que la Bourgeoisie qu'il donnoit , n'emportoit point encore le droit de Suffrage dans les Assemblées du Peuple de Rome , ni celui d'aspirer aux Emplois de cette Capitale. Il est , de plus , très-naturel de croire que les principaux de

(1) Voy. OTTO. de *Ædil. Cap.* 14. §. 4. où l'on trouve rassemblé ce que plusieurs autres ont dit sur ce privilège des Magistrats Municipaux.

(2) Civitatem Romanam parvissime dedit. SUET. in *Aug. Cap.* 40.

(3) Voy. le P. de Colonia *Recherch. sur les Antiq. de Lyon. Tom. I. p.* 126.

de la Nation Helvétique rechercherent cette faveur , pouvant l'obtenir , sans être obligés de renoncer à la Bourgeoisie de leur patrie , ainsi que les Loix de Rome l'exigeoient du tems de la République. Ces Loix soumises , comme elle , aux Empereurs , perdirent leur autorité sur ce point , ainsi que sur divers autres , qui convenoient moins au Gouvernement Monarchique , qu'au Republicain (1).

On ne peut rien dire de ce qui se passa à cet égard dans l'Helvétie sous les régnes de Tibere & de Caligula , si ce n'est , que si l'absurde jurisprudence du dernier avoit été suivie , le nombre des Bourgeois de Rome loin de s'accroître dans l'Helvétie & les autres Provinces , par la multiplication des familles , il n'y en auroit plus eu aucune depuis la première génération. Caligula prétendoit que les descendans de ceux qui avoient été faits Citoyens Romains , pour eux & leur postérité , ne pouvoient avec justice , posséder cette qualité ; à moins qu'ils ne fussent *Fils* de celui qui l'avoit acquise : parce , disoit ce Prince (2) , que le terme de *Postérité* ne pouvoit s'étendre plus loin que ce premier degré. Aussi se moquoit-il des Lettres de Bourgeoisie accordées par César & par Auguste , quand on lui en présentait ; il les traitoit de vieilles panchartes. Mais cette interprétation également contraire & à l'usage , & à la signification des termes de ces Diplomes , fut méprisée comme elle le méritoit.

Les principaux des Gaulois n'avoient encore obtenu que le droit des Citoyens Romains envoyés en Colonie. Pour être en parfaite égalité avec ceux qui n'avoient pas souffert cette espèce de *diminution d'Etat* , il manquoit à ces Gaulois le droit d'aspirer aux dignités de Rome , & d'y donner leur suffrage. L'Empereur Claude , qui les favorisoit , parce qu'il étoit né à Lyon , proposa au Sénat de Rome de leur accorder ces deux dernières prérogatives , afin qu'il en put entrer dans ce Sénat même , qu'il s'agissoit de compléter.

Le

(1) Spanhem. *Orb. Rom. Exerc. I.* Cap. 14.

(2) Negabat jure Civitatem Romanam usurpare eos , quorum majores sibi poste-

risque eam impetravissent , nisi Filii essent. Neque enim intelligi debere POSTEROS ultra hunc gradum. Prolataque Divorum Julii & Augusti diplomata , ut vetera & obsoleta desinebat. SURET. in Calig. Cap. 38.

M E M.

IX.

Le discours que ce Prince fit au Sénat là-dessus, rappelle les exemples des Peuples, qui, depuis le Siècle des Rois de Rome, jusqu'à son tems, y avoient été reçus Citoyens avec tous les droits attachés à cette qualité. Il nomme même quelques-uns des grands hommes que ces Peuples avoient fournis à l'Etat. Mais il n'y fait aucune mention des Helvétiens, qui étoient cependant compris dans la Province Lyonnoise, en faveur de laquelle il s'intéressoit si particulièrement. Auroit-il, dira-t-on, passé ainsi sous silence cette Nation, Gauloise comme tous les autres Peuples qu'il souhaitoit de faire admettre aux honneurs de Rome, s'il eût pu tirer de l'Helvétie des exemples, que le but de son discours vouloit qu'il multipliât le plus qu'il étoit possible ? Il n'en allégué aucun ; c'est donc une preuve que jusques alors nul Helvétien n'avoit été aggrégé à la Bourgeoisie.

En avançant que quantité d'Helvétiens devoient avoir été faits Bourgeois de Rome, ou être nés tels, depuis qu'il y avoit des noms Romains dans le Pays, je n'ai pas prétendu poser en fait, que ceux qui portoient ces noms, eussent le droit de Suffrage, & celui d'entrer dans les grandes Charges, que donnoit le Peuple Romain. Aucun Gaulois de la Province Lyonnoise n'avoit encore eu ces avantages ; & ne s'étoit conséquemment trouvé à portée de rendre à l'Empire de grands services, qui méritassent d'être cités dans le discours de Claude. Aussi n'y fait-il mention d'aucun sujet de cette Province à qui il vouloit procurer la Bourgeoisie complète. S'il y parle en général des Sénateurs qu'avoit déjà fourni la Ville de Lyon, c'est qu'ils étoient entrés dans le Sénat par le droit qu'en donnoient les Colonies de Citoyens Romains, à ceux, qui, comme nous l'avons dit, avoient rempli les principales Charges de la Colonie. On ne peut donc tirer de ce Discours de Claude aucune inférence contre ce que j'ai dit.

Mais, comme cet Empereur obtint à toute la Province l'honneur qu'il desiroit qu'elle reçut, les Helvétiens, qui, ainsi qu'il a été dit, en faisoient partie, eurent part à cette faveur. Et si l'ancienneté de l'Alliance des Eduens avec Rome, & le titre de *Freres* du Peuple Romain, contribuerent de même que la constance de leur attachement à ses intérêts, à les faire jouir les premiers de la
grace

grace que Claude venoit de procurer aux Gaulois, quelle émulation ne dut-elle point donner aux autres Peuples des Gaules, non compris dans le Décret du Sénat? Ainsi, supposé que les Helvétiens ne fussent pas du nombre, ce qui n'est point présumable, il y a tout lieu de croire que la Bourgeoisie de Rome devint alors plus que jamais l'objet de leur ambition.

Il purent même la satisfaire, sans beaucoup de peine, pendant une bonne partie du règne de Claude. On l'achetoit à très bon marché des Femmes, des Favoris, & des Affranchis de ce Prince, qui leur laissoit tout vendre. Lui même la donnoit à une quantité de gens, en général, ou en détail, sans aucun choix. C'est au moins ce qu'un des Historiens anciens du plus grand poids, nous en dit (1).

Cependant la sévérité avec laquelle l'Empereur punissoit ceux qui s'attribuoient la Bourgeoisie de Rome, n'en étant pas revêtus (2), marque que ce Prince en faisoit tant de cas, qu'il jugeoit que le dernier supplice n'étoit pas une peine trop rigoureuse contre ceux qui usurpoient ce titre. Ce fut aussi pour prévenir ces usurpations, auxquelles apparemment les Noms Romains pris par des Etrangers avoient donné lieu, que Claude interdit à tout étranger [tous ceux qui n'étoient pas Citoyens Romains, étoient Etrangers à cet égard, quoi qu'ils fussent établis à Rome, ou dans une Province de l'Empire] de prendre le nom de quelque Famille de Citoyens (3).

Cette défense fournit une remarque par rapport aux Helvétiens. Il y avoit certainement dans l'Helvétie sous le règne de Claude des Familles, qui portoient des Noms de Familles Romaines. Telles étoient les Familles *Julia* (4) & *Claudia* ou *Clodia*. Elles tenoient des premiers rangs à Avenche du tems de Galba. Elles étoient donc

originaires

(1) *Multis singulatim, aut consertim eam [Civitatem] dedit, absque etiam discrimine. Quia enim fere omnibus in rebus Romani peregrinis potiores habebantur, multi Civitatis jus ab ipso petebant, multi a Messalina Cesareisque ministris redimebant. Itaque jus illud magna quondam pecunia venditum, adeo tunc vile factum est, ut vulgo jaculatum fuerit, etiamsi quis a-*

licui vasa vitrea confracta dedisset, Civem Romanum fore. Dio. Lib. LX.

(2) Civitatem Romanam usurpantes in campo Esquilino securi percussit. Suet. in Claud. Cap. 25.

(3) Peregrinæ conditionis homines vetuit usurpare Romana nomina, dumtaxat Gentilitiâ. Id. ibid.

(4) Voy. Tom. I. p. 387. & 481.

MEM. originaires de l'Helvétie, & Bourgeoises d'Avenche, où la Colonie
I X. qui n'y fut établie que par Vespasien, n'avoit pas encore placé des
Romains d'origine.

Or si l'Edit de Claude, qui interdisoit aux Etrangers les noms des Familles Romaines, fut observé, & l'on ignore qu'il ait été révoqué soit par ce Prince, soit par Néron son Successeur, ces familles auroient-elles osé porter ces noms sous le règne de ce dernier, comme on fait par Tacite qu'elles les portoient, si elles n'eussent point été Bourgeoises de Rome? Les Officiers du Fisc de l'Empereur, qui résidoient à Avenche, l'auroient-ils souffert? Concluons de ce qu'elles n'avoient point quitté ces noms, qu'elles étoient en droit de les porter, parce que l'Edit ne les regardoit pas. Il ne résulte pas moins évidemment de là, qu'il y avoit alors dans l'Helvétie plusieurs Familles Bourgeoises de Rome, quoi qu'originaires de la Nation.

Les Helvétiens entretenoient déjà sous le règne de Néron une Garnison à Baden (1). Les Soldats mis en garnison dans des Places des Frontières de l'Empire, devenoient par là Bourgeois de Rome (2). Cette Garnison de Baden étoit composée d'Helvétiens. Quantité de Familles de l'Helvétie acqueroient donc par là la Bourgeoisie de Rome.

Drusus avoit fait élever dans l'Helvétie, sur les bords du Rhin (3), plusieurs Châteaux, où les Romains tenoient des Troupes. Ils en avoient encore en divers autres endroits, comme à Arbon (4), & en d'autres lieux que nous ignorons; pour ne rien dire de Wartensee, de Rhinov, de Coblentz, de Bremgarten & d'Aigle, tous lieux où l'on croit qu'il y avoit Garnison; mais sans qu'on sache dans quel tems elle y fut placée. C'étoit là tout autant de pépinières de Bourgeois de Rome Helvétiens d'origine.

Si Guillimann ne s'étoit pas trompé, ainsi que je crois l'avoir prouvé (5), de croire que Galba avoit donné à la Nation Helvétienne

(1) TACIT. Hist. Lib. I. Cap. 67.

(2) SPANHEM. Orb. Rom. Exercit. II. Cap. 2. SCHULTING. in Not. ad Ulpian. Fragment. Tit. III. §. 5.

(3) Tom. I. p. 385, touchant le Cha-

teau de Burg, vis-à-vis de Stein, & de ce côté du Rhin.

(4) Voy. GUILLIM. de Reb. Helv. Lib. I. Cap. II.

(5) Tom. I. p. 393. & suiv.

tienne la Bourgeoisie de Rome, il seroit très-superflu de passer plus loin que ce règne, pour découvrir à quelle occasion & par quels moyens, les individus obtinrent cette Bourgeoisie des Successeurs de ce Prince. Je n'entrerai cependant pas dans le détail de chaque règne. Un Savant du premier ordre par sa profonde érudition, le Baron de Spanheim, donnera à ceux qui voudront consulter son *Orbis Romanus* (1), tout ce que fournissent les Auteurs & les Monumens, sur la manière dont chaque Empereur depuis Galba jusques au premier Antonin, départit, avec plus ou moins d'étendue, tant pour les droits, que pour le nombre des particuliers, ou des Villes, ou des Cités entières, la Bourgeoisie de Rome. Les observations générales de ce Savant pourroient être appliquées à l'Helvétie comme à d'autres; mais je me bornerai à rapporter celle-ci (2), que bien que les Historiens ne fassent pas mention de chaque concession de ce genre faite par les Empereurs, sur tout par Jules-César, par Claude, & par les autres à des particuliers, il n'en résulte pas moins évidemment de ce qu'on a là-dessus, que ces Princes donnerent la Bourgeoisie de Rome à un grand nombre d'Etrangers, & pour diverses raisons, les uns plus, les autres moins; pour ne rien dire, [ajoute Mr. de Spanheim] de ceux qui, du droit des Latins passoient à celui des Citoyens de Rome, par les Emplois qu'ils avoient deservis dans leur patrie."

M E M.
I X.

Le fait en général étant aussi certain, rien n'empêche que nous ne disions, que bien que, ni l'Histoire, ni les monumens de l'Helvétie qui ont échappé au tems, ne nous apprennent à quelles Villes, ou à quels particuliers de la Nation, les Empereurs jusques à Hadrien, [car c'est au règne de ce Prince qu'en étoit M. de Spanheim quand

(1) Exercit. I. Cap. 18. § 19.

(2) Illud licet omnino, vel ex iis, quæ supra jam adtigi, de superiorum Principum, J. Cæsaris maxime, Claudii, aliorumve ea in re institutis, aut aliunde etiam statuer; etsi non consignata occurrat in priscis Romanorum annalibus vel monumentis, nec id pro eorum numero res ipsa

exigeret, datæ nempe sigillatim civitatis commemoratio: haud eo minus eam cum pluribus passim peregrinis, neque una de causa, a Romanis Principibus, etsi a quibusdam parcius fuisse communicatam. Ut nunc eos omittam, quibus per Latium, . . . h. e. per gestos in patria Magistratus, patebat ad Romanam Civitatem, ac ad honores in eadem aditus. Id. *ibid.* Cap. 19.

MEM. quand il écrivit ce qu'on vient de lire], conférerent la Bourgeoisie de Rome, il n'en doit pas être moins probable, que quantité d'Helvétien obtinrent cette faveur.

Croiroit-t-on, par exemple, que Vespasien, qui donna à la Nation tant de marques de bienveillance, n'honora aucun individu du titre de Bourgeois de Rome? Et que Tite, qui n'affectionnoit pas moins l'Helvétie, n'accorda cet honneur à aucun Helvétien? Les Empereurs n'en ufoient pas ainsi à l'égard des Provinces ou des lieux, où ils avoient reçu la naissance, soit séjourné un peu longtemps. Nous avons vu ce que Claude fit pour Lyon. Trajan donna la Bourgeoisie de Rome à plusieurs Villes de l'Espagne sa patrie (a). Avenche, où Vespasien avoit passé ses premières années, & reçu les principes de son éducation, n'auroit-elle renfermé aucun Helvétien digne de l'estime ou de l'amitié de ce Prince, & à qui il se fût fait plaisir d'en donner cette honorable marque? Cela est aussi peu présumable, qu'il est certain, que par la Colonie que cet Empereur plaça à Avenche, en supposant même qu'elle ne fut point de Citoyens Romains, il auroit ouvert à ces Colons, dont les Enfans étoient Helvétiques, la porte aux honneurs de Rome, & à la Bourgeoisie, qu'acqueroient par là les Magistrats de ces Colonies.

(a) Spanhem. l. c.
(b) Tom. I. p. 348.

Nous avons dit (b), que la qualité de nouveau Citoyen de Rome étoit à divers égards très-onéreuse. Il est probable que les effets de cette qualité, durs pour les parens de ceux qui l'obtenoient, ralentissoient l'empressement à la demander, tant qu'elle fut ainsi chargée. Mais depuis que Trajan eut ôté à l'ambition ce contrepoids, elle mit apparemment en œuvre toute l'activité dont elle est capable pour se satisfaire. Les Helvétiques ne l'avoient-ils point comme les autres Sujets de l'Empire? Il faudroit en être persuadé, pour pouvoir douter que dès-lors le nombre des Bourgeois de Rome, originaires de l'Helvétie, ne s'augmenta pas considérablement dans le pays. Combien de noms Romains n'y introduisirent-ils donc pas?

(c) Novell. 78. Cap. 5.

Parvenus au règne d'Antonin-le-Pieux, nous ne serions pas obligés d'aller plus loin, s'il étoit certain que ce Prince conféra à tous les Sujets de libre condition de l'Empire, la Bourgeoisie de Rome, comme le dit l'Empereur Justinien même (c). Mais un Savant du Seizième Siècle attribua sans balancer la Constitution que cet Empereur croioit être

être de ce premier Antonin , à Antonin Caracalla (1). Et la même pensée étant venue à Henri de Valois , le Baron de Spanheim a mis enfin ce fait dans tout le jour que pouvoit donner à un sujet pareil , l'ouvrage exprès d'un Savant de son érudition. Cependant l'opinion de ceux , qui ont cru que le titre de Citoyen Romain , pour le moins aussi onereux qu'honorable à tant de milliers de Sujets , leur avoit été accordé par le premier Antonin , paroît encore à un habile Antiquaire Moderne (2) assez probable , pour engager à suspendre son jugement. Mais comme il n'en allé- gue d'autres raisons , que celles qui ont été discutées par Mr. de Spanheim , le sentiment de celui - ci ayant généralement prévalu sur ces raisons , cette pluralité mérite la déférence d'être suivie , jusqu'à ce qu'on trouve quelque preuve décisive contr'elle.

Je n'établirai donc point encore pour notre question , qu'Anto- nin - le - Pieux donna la Bourgeoisie de Rome à tous les Helvétiens libres , comme aux autres sujets de l'Empire. Mr. de Spanheim a prouvé qu'ils n'étoient point tous Citoyens Romains sous le règne de ce Prince , ni sous ceux de Marc Aurele , de Commode , de Per- tinax , & de Septime Severe. Je dirai seulement , que ce premier Antonin , Pere des Peuples , augmenta très - considérablement le nombre des Citoyens Romains , pendant son règne , long , & si pai- sible , que jamais les Provinces ne furent plus florissantes. Le titre d'*Ampliatori Civium* , que lui donnerent le Sénat & le Peuple Ro- main , sur une Médaille qu'ils firent frapper à son honneur , est un monument , qui ne laisse aucun doute que la bonté de ce Prince s'éten-

M E M.
IX.

(1) Ce Savant est Onuphre. Voici ce qu'on lit dans son *Traité De Antiq. Nom. Rom.* p. 67. Edit. de Paris in *Officina San- ctandreaana*. 1588. in fol. *Verum quum An- toninus Caracallus Imperator constitutionem edidisset , qua Libro primo Digestorum sub titulo de statu hominum refertur , qua om- nes eos , qui in orbe Romano essent , cives esse voluit ; tum pro cuiusque arbitrio no- mina sumpta.* Il étoit juste de rendre l'hon- neur de la premiere découverte à ce do- cte Religieux de Verone , ainsi que l'a fait M. le Marquis Maffei. *Veron. illustr. Part.*

II. p. 369. Mais cette découverte n'ayant pas été remarquée , ou étant tombée dans l'oubli pendant plus d'un Siècle , ceux qui l'ont faite de nouveau , & en parti- culier Mr. de Spanheim , qui en a si plei- nement établi la certitude par la seconde Partie de son *Orbis Romanus* , ne perdent rien de ce qu'on leur doit à cet égard.

(2) M. MICHEL LAZZARI. Voy. sa *Dissertazione sopra una Iscrizione nella Villa di S. Eulalia , nel territorio di Asolo.* Dans la *Raccolta* du P. Calogiera Tom. XV. p. 417.

M E M. s'étendant sur tous les Peuples de son Empire , ceux de l'Helvétie
I X. n'eussent aussi eu quelque part à cette faveur.

Je dirai sur le règne de Marc-Aurele, qu'il continua à donner un grand nombre de nouveaux Citoyens à la Capitale de l'Empire ; non-seulement en y aggrégeant les honnêtes gens les plus notables & les plus riches des Provinces, mais en étendant le privilège accordé aux Garnisons des Frontières, jusques aux factionnaires des autres Milices qui se levoient dans les Provinces ; en sorte que quelques années de service dans quelque endroit de l'Empire qu'ils le fissent, leur valaient la Bourgeoisie de Rome (1). Ce Prince fit néanmoins une Loi, qui semble favoriser beaucoup le sentiment que les monumens de l'Helvétie qui ont passé jusqu'à nous, ne regardent point des Magistrats Helvétiens. Car il n'y a proprement qu'un petit nombre de ces Inscriptions, qui soient certainement plus anciennes que la Loi dont il s'agit : & elle portoit (2), *que personne ne pourroit commander dans une Nation dont il seroit originaire.*

Le terme Grec, que j'ai traduit par *Commander*, est entendu par Mr. de Spanheim, comme renfermant aussi le pouvoir de *Juger* ; en sorte que dans l'idée de ce Savant, toute *Jurisdiction* fut interdite par cette Loi aux Magistrats Municipaux (3). Si c'est là le véritable sens de la Loi, il n'y eût plus dès-lors d'Helvétien dans les Offices de Judicature de l'Helvétie.

Mais il me semble que c'est donner à cette Loi plus d'étendue que l'occasion qui la fit faire, les termes dans lesquels l'Historien en rend le précis, & des Loix faites par les Successeurs de Marc-Aurelle, ne permettent de lui en donner.

L'occasion de la Loi fut la revolte d'Avidius Cassius, qui étoit
Gouverneur

(1) Voy. SPANHEM. Orb. Rom. Exercit. II. Cap. 2.

(2) Ενομοθετήθη δὲ τὸδε μὴ δύναι ἐν τῷ ἔθνει, ὅθεν τὸ ἀρχαῖόν ἔστιν, ἀρχεῖν. Dio. Lib. LXXI. pag. 813.

(3) Adeo ut ea, quæ tam Imperii erant, quam, ut ea distinguit alicubi Paulus J. C. [in L. 26. D. Ad. Munic.] Jurisdictionis, seu juris dicendi in Provinciis, magistratibus Municipalibus, ab his Principibus Marco & Nigro, interdicta inde liqucat. SPANHEM. l. c.

Gouverneur de la Syrie, dont il étoit aussi originaire (1). La facilité que l'autorité dont il étoit revêtu, jointe aux liaisons de sang & d'amitié qu'il avoit avec ses Compatriotes, lui donna pour les entraîner dans son entreprise, fit juger à Marc-Aurèle, qu'il convenoit de ne pas confier le Gouvernement des Provinces à ceux qui s'y trouveroient dans les mêmes circonstances. Les mêmes raisons n'avoient pas lieu par rapport aux Magistrats Municipaux. Un crédit aussi borné que celui que pouvoit donner le bas degré du pouvoir de ces Subalternes, n'étoit pas un sujet de faire craindre des soulèvemens de leur part.

Il faut néanmoins convenir que le mot Ἀρχεῖν s'emploioit pour désigner la régie, la direction, les fonctions de Juge, qu'exercoient des Officiers Subalternes, tout comme le commandement des premiers Magistrats (2). Mais outre qu'on ne peut disconvenir, que ce terme ne convienne plutôt, dans sa signification propre, au commandement en chef, qu'à tout autre (3); c'est aussi dans cette signification qu'il doit être entendu, lors que le sujet peut le souffrir. M. de Tillemont le pensoit ainsi. Selon lui, ce ne fut que le *Gouverneur* des Provinces, qui ne dut plus être de la Province même. Car ce Savant s'est énoncé en ces termes (4). *On fit en ce tems-ci [l'an de l'Ere Chrét. 175.] une Loi, qui ordonnoit que personne ne seroit envoyé Gouverneur dans les pays dont il étoit originaire.*

Ce qui justifie que les Magistrats, ou Juges Subalternes, n'y étoient point compris; c'est que Pescennius Niger fit une Loi, par laquelle il interdit aux originaires d'une Province d'y exercer l'office d'Assesseurs. Or, comme c'étoient les Assesseurs du Gouverneur, pour l'ordi-

(1) Propterea quod [dit Dion, immédiatement après les termes que je viens de rapporter dans sa langue] CASSIUS qui in Syria patria sua imperium haberet, res novas molitus fuerat.

LUX. Lib. 3. Cap. 30.

(3) Ἀρχεῖν. Regnare. Imperare. Imperium in aliquos obtinere, dit AEMYL. PORTUS. Diction. Jonic.

(2) Ἀρχεῖν. κοινότερον καὶ τὰς μικρὰς ἐπιστάσεις καὶ λειτουργίας ἀρχὰς ἔλεγον. SUIDAS. Ἀγὼν ἀρχεῖν : certaminibus præesse. POL.

(4) Hist. des Emp. sur M. Aurele. Art. XXII. C'est aussi de cette manière que l'entendoient Cujas. Paratitl. Cod. Lib. I. Tit. 41. & Godefroy. Comment. in L. I. Cod. Tb. de Assess. Domest.

M E M.

IX.

l'ordinaire Jurisconsultes, qui formoient toutes les Sentences, le Gouverneur étant obligé de suivre leur avis, dont aussi ils étoient seuls responsables, ces places étoient les plus importantes de la Province; cependant, depuis la Loi de Marc-Aurele, comme auparavant, & jusques au règne de Niger, des sujets de la Province, soit par leur naissance, soit par leur domicile, les remplissoient le plus souvent. Et preuve que la Loi de Niger même ne regardoit pas les Tribunaux Subalternes des Magistrats Municipaux, les Assesseurs des Curateurs pouvoient être encore de la même Cité, sous le règne de Severe, ou de Caracalla, ainsi que le décida Papinien (1), dans la Loi dont nous avons déjà fait mention plus d'une fois. Il n'y a donc pas lieu de tirer du règlement de Marc-Aurele touchant les Gouverneurs de Province seulement, une inférence qui enlève à la Nation Helvétique tous les Magistrats Municipaux dont les noms paroissent dans les Inscriptions de l'Helvétie. Je ne pouvois me dispenser de prévenir cette conséquence que fourniroit l'opinion de Mr. de Spanheim, d'un si grand poids dans la Republique des Lettres.

Mais, & supposé que les raisons & les preuves que je viens d'y opposer, ne l'emportassent pas sur cette idée, elle ne nous ôteroit pas les Magistrats, nommés dans des Inscriptions, qu'on ne feroit douter qui ne foyent plus anciennes que l'an 175 de l'Ere Chrétienne, la Quatorzieme du règne de Marc-Aurele. Or, telles sont certainement celle de Lousonne, celle de Pierre Pertuis, & probablement celle d'Avenche de *Gracius Paternus*, pour ne rien dire de l'Arc de Vindonisse.

Nous pouvons donc persister dans l'idée que les Personnages nommés dans les Inscriptions de l'Helvétie, n'étoient point des Romains, bien que les noms qu'ils portoient fussent ceux de quelque une des familles considérables de Rome. Soit que ces Inscriptions se trouvent d'un tems antérieur à l'an 175. année à laquelle on peut rapporter l'Edit de Marc-Aurele, soit qu'elles soient postérieures, elles regardent des Magistrats Helvétiens nés, ou aggrégés à la Cité, à la Ville, au Bourg, où ils exerçoient l'Emploi Municipal dont ils ont le titre.

La

(2) L. ult. D. de Officiis Aste.

La fameuse Constitution de Caracalla justifie que les Inscriptions postérieures à la Vingtième année du Troisième Siècle de l'Ere Chrétienne (1), ne peuvent être attribuées à des Romains d'origine plutôt qu'à des Helvétiens, sur le fondement que les noms qu'on y voit, étoient ceux de quelque Famille ancienne ou nouvelle de Rome. Car, comme depuis l'Edit de Caracalla, qui rendit Citoyens Romains tous ceux des Sujets de l'Empire, qui n'étoient pas revêtus de ce droit, chacun prit tel nom que bon lui sembla, comme Onuphre l'observa il y a deux Siècles (2); Dès-lors il n'y a plus d'inférence à tirer des Noms, pour découvrir la patrie d'un personnage, dont le nom étoit absolument Latin, & non simplement latinisé. Rome étant devenue à la lettre la Commune Patrie de tous les individus de l'Empire, ce ne fut plus une distinction qui fournit matière, ou à l'ambition, ou à la modestie, que celle de porter des noms Romains, qu'il étoit permis de se faire à son bon plaisir.

Il m'a paru que ce qu'on vient de lire sur cette question, & qui étoit nécessaire pour rendre à l'Helvétie tant de ses anciens Citoyens, du premier ordre dans la Nation, suffisant aussi pour donner une idée du tems où elle commença à voir de ses membres honorés de la Bourgeoisie de Rome, & des divers moyens par lesquels le nombre en augmenta extrêmement sous chaque règne depuis que les Empereurs disposerent de ce droit, jusqu'à ce qu'ils le rendirent commun à tous leurs Sujets; je pouvois me dispenser de donner là-dessus un Mémoire exprès & plus étendu, ainsi que je l'avois annoncé [a].

MEM.
IX.

[a] Tom.
I.

MEMOIRE

(1) Je dis la Vingtième année du Troisième Siècle; parce qu'on n'a pas découvert encore en quelle année de son règne, qui finit avec sa vie l'an 218, Caracalla fit cette Loi. Tout ce qu'on peut dire à cet égard, c'est que ni Dion, qui l'attribue en termes formels à ce Prince [*in Excerpt. Peiresc. ad Dion. Lib. 77. p. 745.*] ni Ulpien

[*in L. 17. D. de Stat. hom.*] ne nommant que lui de Législateur; il faut que la Loi se fit entre l'an 212, que Caracalla commença à régner seul, & l'an 218, qui fut l'année de sa mort.

(2) Voy. le passage du Traité de *Antiq. Roman.* Rom. de cet Auteur; rapporté ci-dessus p. 355. Not. 1.

MEMOIRE X.

Des DIEUX adorés par les HELVETIENS tandis qu'ils furent Sujets de Rome, & dont il reste quelque monument.

MEM.
X.

LEs Hommes ne sont pas assez conséquens, pour qu'on puisse dire avec certitude, ils ont telles idées; donc ils font telles choses: tel Dogme est reçu chez eux, quiconque le nieroit seroit puni comme un impie; donc ils admettent & respectent de même tout ce qui en résulte par des conséquences nécessaires: ils font profession de regarder telle règle de morale comme prescrite aussi par leur Religion; donc ils ne remplissent pas moins les devoirs qui ne sont établis que sur une longue suite de conséquences de cette règle, qu'ils n'observent celui qu'elle impose formellement. Les foiblesses & les passions qui produisent cette inconséquence, sont de tous les Siècles.

Connoître toute la théorie de la Religion d'une Nation, ce n'est donc pas connoître par là même la pratique de la généralité des Membres de la Nation à cet égard: ce n'est pas connoître ses idées sur les règles des Mœurs: ce n'est pas seulement connoître à coup sûr son Culte, ni les véritables raisons de ce qu'on en fait d'ailleurs avec certitude.

Les habitans de Formose croient une espèce d'Enfer. Un Enfer, selon l'idée que les Payens mêmes s'en faisoient, est le lieu des tourmens réservés aux Crimes commis contre la Divinité ou les autres hommes. Vous diriez donc que dans l'Isle de Formose, la croyance de l'Enfer doit retenir de commettre de tels crimes, les faire envisager comme très-odieux aux yeux de leurs Divinités, & les coupables comme dignes de l'indignation des hommes. Vous vous tromperiez. L'Enfer de Formose n'est que, „ pour punir „ ceux qui ont manqué d'aller nus en certaines saisons, qui ont „ mis des vêtemens de toile & non pas de soye, qui ont été cher- „ cher des Huitres, qui ont agi sans consulter le chant des oiseaux: „ aussi

„ auffi ne regardent - ils point comme péché l'ivrognerie & le de- M E M.
„ réglemeut avec les femmes ; ils croient même que les débauches X.
„ de leur enfans font agréables à leurs Dieux (1).

Il n'est pas plus sûr de conclure de certaines pratiques à certaines idées, qu'elles doivent naturellement supposer, que des idées à la pratique. On trouve que les anciens dreſſoient des Autels à la Fievre, à la Pâleur, à la Crainte, à l'Envie, à la Discorde, à la Calomnie, à la Volupté. Avoient-ils donc de la vénération pour les maladies, pour les foibleſſes humaines, pour les vices de l'esprit & du cœur les plus odieux & les plus nuisibles à la Société ? Point du tout. Il n'est pas vrai, dit un Auteur, qui a pénétré avec la plus rare ſagacité, les raifons des institutions diverſes de tous les Siècles (2) ; *Il n'est pas vrai, que quand les Anciens élevoient des Autels à quelque vice, cela ſignifiât qu'ils aimaffent ce vice, cela ſignifioit au contraire qu'ils le haïſſoient.* Rien n'étoit mieux afforti pourtant à une Religion, bien nommée par le célèbre Evêque de Meaux (3), *un renverſement de l'Esprit Humain*, que les hommages qu'elle faisoit rendre à des Vices.

Ceux qui veulent faire connoître une Nation, ne négligent pas néanmoins de parler de ſa Religion, de ſes Dieux, du Culte qu'elle leur rend, des perſonnes qui le dirigent & en font les Cérémonies. Quand ces Auteurs trouvent à remplir ces Articles de leurs relations de choſes certaines, ſingulieres, & ſur-tout propres à la Nation dont ils traitent, ce n'est pas de là que ſe tirent les inférences générales les moins probables de l'état du gros du peuple ; & cette connoiſſance eſt néceſſaire pour avoir une idée un peu complete de la Conſtitution du gouvernement, auquel dans tous les tems les Miniſtres de la Religion ont eu beaucoup de part par les Loix, ou par leur pouvoir ſur les eſprits.

Je n'aurois donc pas manqué de m'étendre ici ſur la Religion des Helvétiens, ſi cet article m'eût fourni autre choſe que des généralités, empruntées du peu que l'on fait de la Religion des Gaulois & de celle des Germains, voiſins de l'Helvétie. Ce n'est pas
s'expri-

(1) Eſprit des Loix, Liv. 24. Ch. 2. (3) Mr. Boſſuet nomme ainſi l'Idolatrie,
(2) Id. ibid. dans ſon Hiſt. Univ.

MEM.

X.

s'exprimer improprement, de dire qu'on fait peu de la religion de ces Peuples, quoique des Savans ayent formé d'affés gros Livres pour nous en instruire. Un des modernes qui s'est le plus attaché à rechercher tout ce qui pouvoit répandre du jour sur ce sujet, & avoit sous les yeux le *Traité de la Religion des Gaulois*, publié par Dom Jaques Martin (1), n'a pas laissé d'écrire ce qui suit :

„ Comme Jules César, dit cet Auteur, M. l'Abbé Banier (2),
 „ eut tout le tems de connoître un pays où il demeura si long-tems,
 „ c'est dans la relation qu'il fait de la guerre des Gaules, & dans
 „ quelques autres Auteurs Latins, qu'on doit chercher l'Histoire de
 „ l'ancienne Religion des Gaulois; mais ces Ecrivains en disent
 „ peu de choses. Souvent même ils se contredisent les uns les au-
 „ tres; & ce qui est encore plus embarrassant, c'est qu'ils en par-
 „ lent tous suivant leurs préjugés, & ne semblent chercher qu'à
 „ identifier les Dieux de cet ancien Peuple avec ceux qu'ils ado-
 „ roient eux-mêmes. L'Historien Josephe leur reproche même d'a-
 „ voir parlé d'une Religion dont ils n'étoient, ni ne pouvoient être
 „ instruits. En effet leurs Druides n'écrivoient rien, se contentant de
 „ charger leur mémoire, & ensuite celle de leurs Novices, d'un
 „ nombre prodigieux de Vers, qui contenoient leur Théologie;
 „ vers barbares par rapport aux Romains, que certainement ils ne
 „ connoissoient gueres, & dont apparemment ils n'auroient pas fait
 „ beaucoup de cas, quand ils les auroient entendus. D'ailleurs ces
 „ mêmes Druydes, cachés dans le fond des forêts d'où ils sortoient
 „ rarement, étoient peu communicatifs; & bien loin de reveler leurs
 „ Mysteres à des étrangers, ils les cachoient même aux Gaulois.”

On m'excusera sans peine, de n'avoir pas entrepris de dissiper des tenebres, de concilier des témoignages opposés, & de decouvrir les Mysteres, que les Savans qui y ont travaillé, n'ont point encore tirés de l'obscurité, où les anciens les ont laissés ensevelis. Ceux qui souhaiteront de savoir les opinions & les conjectures de ces habiles gens, pourront les lire en François dans l'Ouvrage de
 Dom

(1) A Paris, en 1727. in 4to. 2. Tom. (2) La Mytholog. & les Fabl. expliquée par l'Hist. Liv. VI. Ch. I.

Dom Martin , en Latin dans celui de Schedius (1). Ceux qui vou- M E M.
dront se contenter d'un précis de ce qu'on a là-dessus de plus pro- X.
bable , le trouveront dans la Mythologie de Mr. l'Abbé Banier (a). (a) l. c.
Enfin ceux qui entendent la Langue Allemande , & qui feront cu-
rieux de voir ces opinions appliquées à la Religion des anciens Hel-
vétien , auront dequoi s'occuper dans la Dissertation étendue , qui
est à la tête de l'Histoire Ecclésiastique de l'Helvétie de feu M.
Jean Jaques Hottinger.

J'ai cru devoir me borner à ce que pouvoient me fournir sur
cet article de nos Antiquités , les monumens de l'Helvétie ; mémoires
plus sûrs que les accommodations , conjectures , & raisonnemens
de Sytème.

Etant dans l'idée des Savans qui ont regardé les Astres comme
les premières des Créatures à qui les Hommes ayent rendu des
hommages religieux , il est naturel que je mette le Soleil à la tête
des Etres créés à qui les Helvétiens rendoient de pareils hommages.

I. Les Helvétiens adoroient le SOLEIL.

Le Soleil étoit la grande & la première Divinité de tous les
Peuples Idolâtres. Ce fait n'a plus besoin de preuves. Les Ger-
mains en particulier en avoient nécessairement cette idée , puis- que
le nom *Sunu* , par lequel ils designoient en leur Langue la *Divi-
nité* , étoit le même par lequel ils designoient le Soleil , qu'ils ap-
pelloient *Sonne* , *Sunna* , *Sone* , *Sun* , *Son* , selon la diversité des
Dialectes (2).

Dom Jaques Martin a rapporté suffisamment de preuves que
les Gaulois n'honoroient pas moins le Soleil. Je n'y ajouterai qu'u-
ne observation , & la preuve qui résulte de trois différens noms que
cet Astre avoit dans le Dialecte des Gaules.

Cette preuve consiste en ce que les Bas - Bretons appellent en-
core aujourd'hui le Soleil *Heul* , comme les Gallois *Haul* ; & ce
nom

(1) *De Diis Germanorum* , de l'Edition
de Mr. Jean Jarkius , faite à Hall en Saxe
1728. in 8.

(2) Voy. WACHTER. Gloss. Germ.

v. *Sonne*. Ce Auteur seul donne là assez
de preuves que les Germains adoroient
cet Astre.

MEM. nom venoit de l'Orient, ainsi que l'a remarqué Davies (1). Ils
 X. l'appelloient anciennement *Sul* (2), sur lequel les Romains peuvent fort bien avoir fait leur *Sol*. Ils lui donnoient aussi le nom de *Belen*, *Belin*, & avec la terminaison Latine, *Belenus* & *Belinus*. Par ce nom ils faisoient entendre, qu'ils regardoient le Soleil comme le Roi de l'Univers, en quoi ils étoient dans les mêmes idées que tous les Peuples de l'Orient, qui nommoient cet Astre chacun dans sa Langue d'un nom qui renferme celui de *Chef*, de *Seigneur*. C'est la signification de *Bahal*, *Bel*, *Abelion*, *Mithra*, *Marnas*.

S'il est vrai, comme le pensent des Savans, [c'est l'Observation] que les Gaulois descendent des Cimbres, & des Germains, il fera très-naturel de croire que, du moins pendant très-longtems, & jusques à ce que le commerce avec des Nations, qui avoient extrêmement changé la Religion des premiers âges du monde, eût fait adopter à ces Peuples de nouvelles Divinités; ils auront conservé leurs anciennes idées, & leur ancien Culte. Les Grecs & les Romains ont attesté eux-mêmes, que les Barbares, nom qu'ils donnoient à tous les autres Peuples, conservoient religieusement leurs anciennes coutumes à cet égard. Denis d'Halicarnasse assure (a) des
 (a) Lib. VII. Celtes en particulier, que rien n'avoit pu encore les engager, à oublier les Cérémonies de leurs Dieux, ou à y faire des changemens. Les Gaulois adoroient donc longtems avant la conquête de leur Pays le

(1) *Lexic. Cambro-Britann.* voc. *Haul*. Ce Savant le tire de *הלל*, *plendere*, *lucere*, *fulgere*. De là *Hilil*, en Arabe, la Lune.

(2) ROSTREN. *Diction. Franç. Celt.* au mot *Soleil*. Cet ancien nom *Sul*, qu'on prononçoit *Soul*, est le même que *Haul*, les premières lettres de l'un & de l'autre, se substituant souvent l'une à l'autre. Une preuve que *Sul* est Celtique, c'est que les Suedois disent *Sole*, & les Danois *Sool*. Ces Peuples ne l'ont pas emprunté du Latin. Les Anciens Germains & Anglois en particulier, appelloient le mois de Février *Solmonath*. Voy. KEYSER. *Dissert. de Cultu Solis*. §. 5. Du reste les Savans se

feroient épargné bien des contestations, sur le nom & l'objet de ces Fêtes appelées *Festa Jolensia*, *Julensia*, s'ils avoient observé qu'elles ont encore lieu en Bretagne. Le P. de Rostrenen, après avoir dit l. c. que *Disul* en Breton est le Jour du Soleil, le Dimanche, ajoute: de là SOULE, SOULERIE, Jeu institué à l'honneur du Soleil, vers lequel on jette la Soule [Boule de foin couverte de cuir, dit le même Auteur au mot Soule], &c. qui subsiste encore aujourd'hui en Basse-Bretagne. Les Bretons disant *Hyaul*, comme *Haul* & *Heaul*: c'est évidemment du premier qu'on a fait *Tol*, qui par là ne signifioit que Soleil, & ne différerait pas d'*ηλιος* des Grecs.

le Soleil, qui étoit l'objet le plus respectable de la Religion des Germains de qui ils descendoient, suivant ce système. MEM.
X.

Cette origine de la Religion des Gaulois par les Cimbres, ne feroit point incompatible avec l'opinion que c'est des Grecs que les Gaulois tenoient la meilleure partie de leurs idées & de leurs Coutumes. Ceux qui ont lû la Dissertation de Meric Casaubon sur l'ancienne Langue Saxonne (1), n'ont pû qu'être frappés de la grande conformité qu'il y a entre cette Langue [celles des autres anciens Peuples du Nord n'en différoient, que comme différent entr'eux les Dialectes d'une même Langue] & la Langue Grecque. L'Idiome n'est jamais la seule chose commune entre deux Peuples. Les Cimbres qui parloient une Langue du Nord, avoient bien d'autres usages conformes à ceux des Grecs. Il résulte de cette Observation, que soit que les premiers habitans des Gaules, y soient venus du côté du midi, soit qu'ils y soient venus par le Nord, ils y apportèrent le Culte du Soleil. Ainsi les Helvétiens étant, comme il a été prouvé, Gaulois d'origine, auroient apporté dans le Pays auquel ils donnerent leur nom, ce même culte, s'ils eussent été les premiers habitans de ces Contrées; ils l'y trouverent tout établi, si elles avoient déjà eu des habitans.

J'ai dit que les Gaulois adoroient le Soleil sous le nom de *Belenus*. Nous n'avons point de monument qui prouve que cet Astre étoit adoré sous ce même nom par les Helvétiens. Mais des preuves d'un autre genre en convainquent. Tel est le nom d'un Bois de Chêne, sur un mont à peu de distance au Nord de Lausanne. On l'appelle encore *Sauvabelin*. Il semble rendre le Latin *Silva Beleni*, comme l'a remarqué il y a longtems Mr. Ruchat (2). C'est cependant un nom purement Celtique; & qui vouloit dire *Sève de Belin*. Les Bretons appellent la Sève des Arbres *Séau* (3), & notre Peuple *Sauva*. Quoi qu'il en soit, Mr. Ruchat a tiré de ce nom l'inférence que ce Bois étoit consacré à Belenus.

Cette

(1) Commentar. de Quatuor. Linguis. pag. 392.

(2) Differt. sur les noms des principaux lieux de la Suisse.

(3) Rostren. v. *Sève*. Davies. dit qu'en Gallois *Sew*, est *Jus*, *Suc*. C'est visiblement le même mot que *Séau* des Bretons, qui, selon le P. de Rostrenen, vient de *Sével*, monter. De là le *Silva* des Latins.

MEM.
X.

Cette conjecture est fondée. Avant que l'usage de bâtir des Temples eût été porté par les Romains dans les Gaules & dans la Germanie, les Peuples de ces régions n'avoient d'autres lieux Sacrés que les Forêts, les Lacs, & les Collines (1). Les Bois de Chêne étoient, comme on fait, les seuls Temples des Druydes (2). C'étoit sur-tout dans les Bois placés en des lieux élevés, qu'ils faisoient leurs Sacrifices. Ces circonstances se trouvent réunies dans le Bois de *Sauvabelin*.

Une Montagne de l'Auvergne proche de Riom, est appelée par Gregoire de Tours (3) *Mons Belenatensis*. Dom Martin qui en a fait la remarque (4), prétend qu'elle a reçu ce nom de Belenus, qui y avoit un Temple. Il rapporte aussi une Inscription publiée par Simeoni, qui fait foi que Belenus étoit honoré en Auvergne.

Le nom de la Vallée qui est à l'occident de notre Bois de Sauvabelin, répond à l'Etymologie de celui-ci. Elle est appelée *Bellevaux*. Quand la Religion Chrétienne fut reçue dans ces Contrées, on bâtit dans cette Vallée une Maison Religieuse, qui y a subsisté jusques à la Reformation. Nouvelle raison de croire que cette Vallée étoit consacrée à Belenus. Car outre qu'il est certain, que les Payens préféreroient particulièrement les Collines à tout autre lieu, pour y faire leurs cérémonies religieuses; il n'est pas moins certain, que les lieux où l'on rendoit un Culte aux Idoles, furent choisis par les propagateurs de la Religion Chrétienne, pour y élever des Eglises au Vrai Dieu, & y établir des Maisons Religieuses. Guillimann n'a pas oublié de dire que cette maxime fut observée

(1) C'est usage s'est conservé jusques à présent chez des Peuples Chrétiens des Parties Septentrionales de l'Europe. Voy. FABRIT. *Biblioth. Antiq.* Cap. IX. §. XI.

(2) Voy. KEYSER. *Antiq. Septentr. & Celt.* p. 59. & *suiv.* où il en a rassemblé beaucoup de preuves. Pierre du Faur a aussi prouvé [*Semestr. Lib. III. Cap. I. p. 18.*] que par tout les Bocages étoient consacrés par les anciens au culte

religieux, & que les rentes qu'on tiroit de ces Bois, étoient employées aux cérémonies de ce culte. Mais Eschenbach a traité ce sujet dans une Dissertation en forme, de *Consecratis Gentilium Lucis*, qui est la Troisième du Recueil des Dissertations de ce Savant, publié à Nuremberg en 1705.

(3) De Glor. Confess. Cap. 5.

(4) Relig. des Gaulois. Liv. 2. Ch. 22.

servée dans l'Helvétie comme ailleurs, ainsi qu'il le justifie par les principales fondations de ce genre (1).

Belenus n'étoit pas un de ces Dieux que Tertullien appelle (2) Dieux *Décurions*, parce que leur culte étoit renfermé dans les murs du lieu qui les avoit déifiés. Il étoit honoré en quelques autres endroits du Pays de Vaud. Leurs noms en convainquent aussi. Deux Villages y portent celui de Belmont. Il est tout Celtique, & vouloit dire *Mont de Bel*. La situation de l'un & de l'autre de ces endroits, ne le justifie pas moins que le nom même. Celui de ces Villages, qui est à une petite lieue à l'orient de Lausanne, est placé au dessus d'un Mont fort élevé. Celui qui n'est pas éloigné d'Yverdon, étoit probablement, au moins en partie, sur l'élévation où l'on voit encore quelques ruines d'un Château. M. Dunod donne la même Etymologie au nom du Village, peu distant de Dole, nommé aussi Belmont; ainsi appelé dit cet Historien (3) à *Beli monte*.

Qu'on ne soupçonne pas que *Bel* soit dans ces noms pour signifier *Beau*. Dans les Actes Latins nos Villages seroient nommés *Bel-lus Mons*, & *Pulcher Mons*. Ils y sont toujours appelés *Belmont*, quand ce nom est au Nominatif. D'ailleurs, on se rappellera sans doute ce qui a été observé dans mon *Mém. II*, savoir, que si les Helvétiens trouverent l'Helvétie habitée quand ils vinrent s'y établir, les noms des Lieux étoient Celtiques: & que si ces Helvétiens en furent les premiers habitans, ils imposèrent des noms à ces lieux, en leur Langue Gauloise. Tous ces lieux donc, & particulièrement les lieux voisins des Villes ou des Bourgs considérables, avoient de ces anciens noms, quand la Langue Latine s'introduisit dans nos Contrées avec les Romains. Aussi la plupart des noms d'aujourd'hui, ne sont que de ces noms, ou des traductions qu'on en fit dans la langue

(1) Id quoque in Helvetia observatum, ut ubi Idolatriæ majus exercitium fuisset, frequentiorque Dei. Opt. Max. contentus & injuria, ibidem sacræ ædes, Collegia, & Monasteria Christiana conderentur. Quæ Aventici & Paterniaci fuerunt, nunc Salodori, Wettingæ, Muri juxta Windonissam, in Augia Majore Veneti Lacus,

& aliis Helvetiæ locis clarissima frequentantur, testimonium reddere possunt. *De Reb. Helv. Lib. I. Cap. 14.*

(2) Satis rideo etiam Deos Decuriones cujusque Municipii; quibus honor intra muros suos determinatur. *Ad Nation. Lib. 2. Cap. 8.*

(3) Hist. des Séquan. Tom. I. Diss. III.

MEM.
X.

langue qui a succédé à la Celtique. On a en déjà vû quantité d'exemples dans mon *Tome I*. Les Preuves de la Carte ancienne en fourniront encore plusieurs Centaines.

Les Helvétiens apportèrent-ils avec eux le Culte de Belenus dans l'Helvétie, ou l'y reçurent-ils de quelques-uns de leurs voisins ?

Il aura passé de la Norique dans ce Pays, diront ceux qui savent que Belenus étoit la principale Divinité d'Aquilée, comme il paroît par le grand nombre d'Inscriptions à l'honneur de ce Dieu, qui se sont trouvées dans cette Ville ou aux environs (1).

M. Fueslin (2) soupçonne que les *Taurisci*, qui vinrent de la Provence avec les *Tectosages* s'établir dans la Forêt Noire, & ensuite dans le Canton des Turiciens, dont ils bâtirent la Capitale, qui est Zurich, furent les auteurs du Culte de Belenus dans l'Helvétie.

Il est bien certain que Belenus étoit en grande veneration dans l'Armorique & dans l'Aquitaine (3). Qu'il y eût dans la Colonie de Gaulois qui s'établirent avec les Helvétiens dans le pays à qui ceux-ci donnerent leur nom, des Armoriques & des Aquitains, c'est ce dont mon Mémoire sur Loufonne donnera des preuves. Il est donc naturel de croire que Belenus étant une des grandes Divinités de ces Gaulois, aussi bien que de leurs compagnons des autres Provinces des Gaules, ce Culte y fut d'abord établi comme dans leur première patrie. Belenus aura donc été une ancienne Divinité des Helvétiens. Ils n'en eurent la connoissance à aucun de leurs voisins.

Tout ce qu'on vient de lire feroit renversé, si l'opinion de Mr. della Torre prévaloit sur le sentiment des Mythologistes, qui regardent Belenus comme le Soleil. Ce Prélat a soutenu que Belenus étoit le même qu'Apollon; mais qu'il étoit très-différent du Soleil. D'où concluant qu'il n'étoit pas le *Bel* des Orientaux, il l'a cherché chez les Grecs, & a cru l'avoir trouvé dans *Helenus*, fils de Priam,

(1) On peut les voir rassemblées & expliquées dans le docte Ouvrage de M. della Torre Evêque d'Adria de *Beleno* &c. Elles ont aussi été placées dans le *The-*

saar. Inscr. de M. Muratori. XXIV.

(2) *Epit. Hist. Helv. ant. Lib. I. Cap. 10.*

(3) Voy. *ALTESERR. Rex. Aquit. Lib. II. Cap. 9.*

Priam, qui exerçoit l'art de prédire l'avenir, ce qui l'a fait confondre dans la suite avec Apollon.

M E M.
X.

Si nous n'avions aucun monument dans l'Helvétie, qui prouvât incontestablement que le Soleil y étoit adoré, j'alléguerois les objections très fortes qu'on peut opposer à cette opinion de l'Evêque d'Adria. Mais c'est assés d'avoir donné des preuves, que Belenus étoit l'objet du Culte des Helvétiens. J'aurai lieu de dire sur l'article d'Apollon, ce qui me paroitra suffisant pour établir, qu'Apollon & Belenus étant le même Dieu, les Helvétiens adoroient le Soleil en honorant Belenus, si Apollon étoit pour eux le Soleil.

Mais j'oubliois un quatrieme nom de lieu, de nos Contrées, qui y a conservé la mémoire du Culte qu'on y rendoit à Belenus. Ce nom est *Trevelin*, lieu peu éloigné d'Aubonne. Le changement de *v* en *b*, est un des plus ordinaires dans les mots Celtiques. *Tre Belin* étoit sans doute le nom du lieu en cette Langue, dans laquelle il signifioit *Maison, résidence de Belin*: & il est incontestable que *Belin* étoit le diminutif de *Bel* (1), dont on a fait en Latin *Belenus*.

Mais, me dira-t-on, si Belenus est le Soleil, les premiers Helvétiens ne l'adoroient pas, puisque nos Historiens attribuent à Helagabale d'avoir introduit dans l'Helvétie le Culte du Soleil (2).

Cette conjecture de Plantin n'est rien moins qu'heureuse. Son unique fondement est la fausse Etymologie du nom de *Soleure*, que je crois d'avoir suffisamment détruite (a). Nous verrons dans la suite assés de preuves que le Culte du Soleil étoit commun dans le Pays longtems avant le règne d'Helagabale.

(a) Voy.
Tom. I. p.
103.

Un autre nom sous lequel les Helvétiens honoroient encore le Soleil, vient aussi se présenter en parlant de Soleure. C'est le nom d'ATYS. Il est resté dans le nom Allemand de la Forêt peu éloignée de cette Ville. On l'appelle *Attisholz*, le Bois d'Atys; sans doute parce qu'il étoit consacré à cette Divinité, & le principal lieu où on lui rendoit des hommages.

Or, qu'Atys fût le Soleil, on le fait certainement d'Arno-
be (1),

(1) Wachter. *Gloss. Germ. v. Sonne.* (2) Plantin. *Helv. Ant. & Nov. p. 60.*
Tom. II. A a a

MEM.
X.

be (1), de Macrobe (2), & de Martianus Capella (3). Et voilà pourquoi on doroit les cheveux des Statues d'Atys, afin qu'ils approchassent de la couleur de cet Astre, comme l'a observé Mr. Cuper (4). Le Chevalier Marsham (5) trouvoit une preuve de l'identité du Soleil & d'Atys, dans l'Epithète de *Très-haut*, que les Inscriptions donnent à l'un & à l'autre. Pignorius a recueilli nombre d'autres inférences & témoignages, qui ne laissent pas de doute sur ce sujet (6).

Quand au lieu du nom *Attisholtz*, le Bois près de Soleure auroit été nommé *Apisholtz*, ainsi que Haffner le présumoit [7], il n'en resulteroit autre chose, si ce n'est que les Helvétiens adoroient aussi le Soleil sous le nom d'*Apis*. Car Apis étoit également l'image du Soleil. Marsham l'a remarqué [8] d'après Eusebe. Il ne seroit pas difficile d'en alleguer un grand nombre de preuves (9).

Quoique les noms des Lieux soient des espèces de monumens, il s'en faut néanmoins beaucoup qu'ils convainquent de l'existence des choses, comme les monumens, qui la montrent aux yeux. Si je n'ai pas cru devoir négliger les premiers, je ne crois pas non plus devoir m'y arrêter davantage. Produisons donc les derniers. Nous n'en possédons à l'égard du Culte du Soleil, que depuis l'an 1739 (10), qu'on déterra l'Inscription de Loufonne, dans l'endroit où cette ancienne Ville fut d'abord placée.

Cette Inscription érigée au Soleil, au Génie & à la Lune, sera expliquée au long dans le Mémoire concernant la Ville. On y justifiera

(1) Attidem cum nominamus, Solem significamus: *Adv. Gent. Lib. V. p. m. 187.*

(2) Sol nomine Attinis, sive Attidis colitur. *Saturn. Lib. I. Cap. 21.*

(3) Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim.

Diffona Sacra Mithram, Ditemque feruntque

Typhonem; Atys pulcher item &c. *De Nupt. Philol. Lib. 2.*

(4) *Harpocr. p. 106.* On depeignoit de même Apollon; & de là l'epithète *Φοῖβος χρυσόκομης*; que lui donne Homere.

(5) Canon. Chron. *Sac. IX. p. 136.*

(6) Voy. l'Ouvrage de ce Savant, intitulé, *Magna Deum Matris Idea & Attidis initia.*

(7) Chron. *Part. I. p. 57.*

(8) Can. Chron. *Sac. IV. p. 61.*

(9) On en trouvera plusieurs dans la Dissertation de Lehmann, *De Serapide Aegyptior. Deo §. I. VII.*

(10) C'est apparemment par cette raison que feu Mr. Hottinger ne parle point dans sa Dissertation citée, du Soleil comme adoré par les Helvétiens sous le nom de Sol.

stifiera que le Monument regardoit ces trois Divinités. Un seul des Savans qui l'ont expliqué, n'y voyoit pas le Soleil. On répondra à son opinion. Tous les autres, quoiqu'ils aient donné des explications de quelques mots de cette Inscription très-différentes de celle que je crois la plus certaine, sont convenus que dans ces mots SOLI. GENIO. LVNAE. le premier designoit le Soleil. Il n'en faut pas davantage pour que je puisse citer ce Monument comme une preuve expresse que les Helvétiens rendoient un Culte à cet Astre sous le nom de *Sol*.

Un autre Monument du même genre auroit néanmoins dû y faire appercevoir qu'il étoit dédié au Soleil. C'est l'Inscription suivante, trouvée à Baden (1).

DEO. INVICTO
TIB. CASSIUS
SANCTVS
ET TIB. SANCTE
IVS. VALENS
L

Mr.

(1) Je suis la Copie de Guillimann de *Reb. Helv. Lib. I. Cap. 14.* Dans la 2. Edition de Gruter XXI. 10. on l'a aussi préférée à celle de J. H. Hottinger in *Meth. leg. hist. Helv.* où celui-ci fait lire les trois dernières lignes de cette manière. ET TIB SANCTAE IVS VALENS IEVI L. La Pierre étoit en forme d'Autel, au rapport de Guillimann. Il n'y avoit pas assez de place pour mettre dans la Cinquième ligne, ce qu'y met Hottinger. Quoi qu'il en soit, quand même sa manière de lire feroit la vraie, ce qui n'est point probable; nous n'y apprendrions rien de plus

pour notre sujet. Seulement y verrions nous plus certainement, que *Tiberius Sancteius Valens* étoit Affranchi de *Tiberius Cassius Sanctus*; car ce IEVI de Hottinger, a bien l'air d'être là pour TIBERII. Mais l'Inscription telle que l'a donnée Guillimann dit déjà, que *Valens* étoit Affranchi. La Lettre L, qui la termine, designe assez cette condition. Et le Prénom de TIB. que porte Valens, de même que le Surnom de *Sancteius*, formé sur *Sanctus*, surnom de *Tiberius Cassius*, fait connoître que celui-ci étoit le Patron de *Valens*.

MEM.
X.

Mr. J. J. Hottinger croyoit (1) que c'étoit Jupiter, Mars, Cupidon, ou Hercule que l'Inscription designoit par l'Epithète *Invi-*
ctus. Et il faut convenir qu'elle se donnoit à ces Dieux & à quel-
ques autres. Mais, outre qu'on fait de Macrobe, que tous étoient
proprement le Soleil, cet Auteur l'assure particulièrement d'Hercu-
le, pour lequel Mr. Hottinger paroît sur-tout pancher ici. Le Pa-
negyriste inconnu de l'Empereur Maximien fournit une preuve que
ce n'étoit point là une opinion particulière à Macrobe. S'adressant
à ce Prince, l'Orateur lui dit : „ Nous vous admirons d'avoir quit-
„ té l'Empire pour la vie privée ; nous vous admirons bien davan-
„ tage, de vous être chargé de nouveau du poids de la couronne ,
„ après avoir goûté les douceurs de la vie tranquille. Le Dieu de
„ qui nous tenons la vie & la lumière [continue (2) le flatteur],
„ est le seul qui ait pu reprendre les rênes du gouvernement mises
„ en mains incapables, & rétablir le cours de la tranquillité, que les
„ écarts avoient troublée. Vous avez fait sans peine un pareil bien
„ à l'Empire. Et faut-il s'en étonner ? quoique vous vous en éloi-
„ gnassiez, & voulussiez être regardé comme particulier, vous ne pou-
„ vriez dépouiller la majesté née avec vous. ” L'illustre Cuper a ras-
semblé bien d'autres preuves de l'identité d'Hercule & du Soleil
dans la Mythologie (3).

Il n'est point nécessaire de recourir à ce Mystère. L'Epithète
d'*Inviçtus* a été communiquée à diverses Divinités de l'un & de
l'autre Sexe : mais elle n'étoit propre à aucune qu'au Soleil. Les
preuves qu'on en a dans Selden (4) & dans les Notes de Beyer
son Commentateur, dans l'Ouvrage du P. du Faur (5), dans Spon (6),
dans

(1) Helv. Kirch. Gesch. Lib. I. §. 37.

(2) *Mirabamur te post imperium esse
privatum ; multo magis mirum est impe-
rium ferre post otium. Solus hoc potuit Deus
ille cujus dona sunt quod vivimus & vide-
mus, ut habenas male creditas, & cursum
devio vectore turbata tranquillitatis reci-
peret, rursumque dirigeret : cujus simile
tu, Imperator, facile fecisti. Neque id mi-
rum, quum enim à te recessit imperium,
& privatus licet dici velles, inbasit tibi
ingenita majestas. PANEGYR. Maxi-
mian. Hercul. Cap. 12. Il y a là une allu-*

sion si manifeste à la Fable de Phaëton,
qu'il n'est pas nécessaire, pour justifier
que c'est le Soleil, qui est l'Hercule, de
qui Maximien prétendoit descendre, &
avoit pris par cette raison le Surnom d'*Her-
culeus*, de faire observer, que ce n'est que
du Soleil que les Payens croyoient tenir
la vie & la lumière.

(3) Voy. Harpocrat. p. 55.

(4) De Diis Syr. Proleg. Cap. 3. &
Syntagm. Cap. 2.

(5) Semestr. Lib. 3. Cap. 1.

(6) Recherch. d'Ant. pag. 71.

dans les Fastes de Reland (1), & dans le Recueil d'Inscriptions de Mr. Muratori (2), justifient pleinement ce qu'ont établi Pignorius (3), & sur-tout M. della Torre, dans sa Dissertation sur Belenus, que le *Sol invictus* des Romains étoit proprement le *Soleil Mithra*, adoré par les Phéniciens, qui en communiquèrent le culte aux Perses & aux Grecs, selon Mr. l'Abbé Venuti. D'autres Savans croient que les Perses en furent les Auteurs, & que ce fut de leur pays qu'il passa dans l'Occident. Le nom de *Mithra* est un des principaux appuis de cette opinion. *Mithri*, *Mithir*, *Mether*, sont précisément le même mot, que *Meister* de la Langue Germanique, & *Maître* de la Française. C'est un de ces termes en affés grand nombre qui se trouvent dans le Celtique comme dans le Persan (4).

MEM.
X.

Un passage de Julien, dont les Auteurs que je viens de citer n'ont pas fait mention, prouve l'usage d'attacher proprement l'Epithète *Invictus* au *Soleil Mithra*. „ A la fin du dernier des Mois „ consacré à Saturne, & avant le commencement de l'année, nous „ célébrons, dit cet Empereur (5), des Jeux très-magnifiques „ à l'honneur du Soleil, & nous les dédions au *Soleil Invincible*.

Le Calendrier Romain de Hervart indique cette Fête dont parle Julien, par ces deux Lettres N. I. c'est-à-dire, *Natalis Invicti*, ainsi que le dit le P. Petau, sur cette Harangue de l'Empereur. Une Epithète qui, dans un monument comme celui-là, tient lieu du Nom de la Divinité, dont il indique la Fête, est assurément une Epithète propre à cette Divinité, dans l'usage du pays pour lequel un tel Calendrier est fait : tout comme quand on dit, *la Notre Dame*, on entend par cette seule Epithète, qu'on veut parler de la Fête de l'Annonciation de la B. Vierge Marie, à qui le titre de *Notre Dame* a été affecté.

L'Empereur Aurelien se faisant représenter sous la figure du Soleil,

(1) Ad an. Chr. 152. 185. 194. & 218.

(2) Cl. I. pag. XXV.

(3) Magn. Matr. Ideæ init. p. 23.

(4) Voy. WACHTER. Gloss. Germ.

Præfat. §. XVII. seq. PELLOUTIER.

Hist. des Celtes. Liv. I. Ch. XV.

(5) Statim exacto ultimo mense, qui Saturno dicatus est, ante initium anni, magnificentissimos Ludos in honorem Solis committimus, quos INVICTO SOLI nuncupamus. JULIAN. Orat. in Regem Solem. p. 156. Edit. Spanhem.

MEM. leil, prenoit conséquemment le titre d'*Invictus*. Une Médaille frappée à l'honneur de ce Prince, & trouvée à Befançon (1), a pour Legende, *Soli invicto*. On en a de Constantin & de Licinius, sur lesquelles on lit, *Soli invicto Comiti*.

Quand ce n'est pas au Soleil que s'applique cette Epithète, elle est précédée ou suivie du nom de la Divinité à laquelle on l'attribue. La Lune, par exemple, en étoit aussi honorée, principalement sous le nom de *Diane*. Le Recueil de M. Muratori a deux Inscriptions (2), où elle est titrée d'*Invicta*. On lui donnoit aussi ce titre dans les monumens qui lui étoient dressés sous le nom de *Cælestis*, ou d'*Urania* (3).

Nous verrons enfin dans l'explication des Utenfiles Sacrés trouvés à Vettingen en 1631, & par ceux qui ont été découverts dès lors dans l'Helvétie, que le culte du *Soleil Mithra* y étoit établi, de même que dans le reste des Gaules.

II. Les Helvétiens adoroient APOLLON.

Le peu d'observations nouvelles que je pourrois faire sur la question qui a partagé des Savans du premier ordre, savoir, si Apollon n'étoit pas chez les anciens le même que le Soleil, ne me paroissent pas fournir des lumieres assez décisives, pour mériter que je discute ici ce point avec toute l'exactitude requise dans un Traité exprès de Mythologie. Je me bornerai à quelques remarques sur la maniere de le traiter, qui me paroissent propres à concilier les sentimens, & à faire connoître les variations qu'il y a eu dans le système de l'Idolatrie.

I. Les Mythologues regardoient communément Apollon & le Soleil comme une seule & même Divinité, jusques à ce que le Savant Evêque d'Adria, *Philippe della Torre*, eût élevé (4) contre ce sentiment, des difficultés, qui ont paru au P. de Montfaucon, assez fortes

(1) Vefont. Part. pag. 174.

(2) XXXVII. 1. 2. & dans Spon Misc. p. 73. & 78.

(3) Selden. de Diis Syr. II. 2. Mu-

rator. Thesaur. Inscr. XVII. 9.

(4) Dans sa Dissertation de *Beleno Vet. Aquilejens. Deo*, qui est à la suite de ses *Monum. Vet. Antiq.* Romæ 1700. 4.

fortes pour qu'il entrât dans l'idée du Prélat. Dom Jaques Martin l'a pareillement embrassée (1); & M. l'Abbé Banier y a ajouté divers nouveaux appuis (2).

MEM.
X.

Je veux qu'il reste après - cela quelque incertitude, par rapport aux tems reculés, dans les idées des Grecs sur ce sujet. C'est, ce me semble, ce qu'on peut accorder de plus favorable à cette opinion nouvelle, quand on a pesé toutes les autorités apportées par Mr. Huet (3) en faveur de l'opinion contraire. Car, comme le dit là cet Evêque „ les preuves ne doivent consister qu'en autorités, qui fassent voir ce que les anciens ont crû; & non pas en „ raisons, qui montrent pourquoi ils l'ont crû, ni ce qu'ils ont „ dû croire, puisque leur Mythologie, toute mystérieuse qu'elle „ est, est très-confuse & très - deraisonnable.

Mais que dans le deuxième siècle des Chrétiens, les Payens ne fissent pas profession d'adorer le Soleil quand ils rendoient des hommages à Apollon, c'est ce dont il me paroît qu'on ne peut disconvenir, sans refuser toute confiance aux Auteurs Payens des deux Siècles suivans, sur des choses concernant leur propre religion, & qu'ils enseignoient à leurs enfans. C'est l'observation particulière qu'il y a à faire sur le témoignage de Macrobe.

Cet Auteur, Consulair, ayant lu tout ce qu'on avoit de meilleurs Livres Grecs & Latins, digéra & arrangea, pour en former un à l'usage de son fils Eustathius, les Recueils de ses lectures, afin que ce fils eût là tout ce qui s'étoit écrit avant & depuis sa naissance, de plus utile pour lui, ou de plus propre à orner son esprit. Il n'y mit même rien de difficile à comprendre, ni d'inutile à savoir (4). Quand malgré ce que Macrobe promet là à son Fils du Recueil fait uniquement pour ce fils, & non pour le public, on pourroit soupçonner cet Auteur d'y avoir fourré des choses purement

rement

(1) Relig. des Gali. Tom. 2. p. 13.

(2) Mythol. Tom. 2. p. 207. Edit. in 4.

(3) Dans une Lettre à Mr. le Duc de Montausier, qui est la IX. des Dissertations de ce Prélat recueillies par l'Abbé de Tilladet.

(4) Ago, ut ego quoque tibi legerim,

& quicquid mihi vel te jam in lucem edito, vel antequam nascereris, in diversis seu Græcæ seu Romanæ linguæ voluminibus elaboratum est, id totum sit tibi scientiæ suppellex. Nihil huic operi insertum puto, aut cognitu inutile, aut difficile perceptu. MACROB. Proem. Saturnal.

MEM.
X.

rement de son invention sur la Religion; l'on ne sauroit faire tomber ce soupçon sur ce qu'il enseigne à Eustathius touchant le Soleil comme Divinité. Ce n'est point un mot lâché en passant. C'est le sujet d'un chapitre entier (1), & des plus longs de l'Ouvrage. Il s'y attache à justifier par les différens noms d'Apollon, que c'est le Soleil même qu'ils désignent. Ses propres conjectures ne sont point le seul fond où il puise. Dans toute cette discussion il cite exactement ses Auteurs, après avoir dit qu'il a consulté là-dessus les Livres des anciens sur chaque article; & cela afin qu'on ne s' imagine pas que, dans l'exposition de ce mystère, il n'ait d'autre garant à présenter que son assertion (2). Son ouvrage rassemble par là ce que l'Antiquité Grécque & Romaine lui parut fournir de plus décisif pour l'identité du Soleil & d'Apollon. A qui des Savans Payens faudra-t-il ajouter foi sur leur système touchant les Dieux, si l'on croit qu'un pere vouloit tromper son fils même sur cet article?

Mr. le Marquis Maffei traite à la vérité quelque part de *Bizarre* ce Système de Macrobe, qui rapporte tous les Dieux au Soleil (3). Le célèbre Bianchini, concitoyen de cet illustre Marquis, & qui connoissoit aussi à fond l'antiquité, regardoit ce système comme démontré par Macrobe entre les anciens, & par Cuper entre les modernes (4). Il faut que l'Empereur Julien, contemporain de Macrobe, n'en fût pas moins persuadé, puis qu'il posoit en fait, que *le Soleil étoit Apollon Musagetes* (5); c'est-à-dire, Apollon conducteur des Muses.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir séparer l'article d'Apollon de celui du Soleil, par la raison que, selon toute apparence, le Peuple

(1) Saturn. Lib. I. Cap. 17.

(2) Ne tanto secreto nuda præstetur assertio, auctoritates veterum de singulis consulamus. Id. *ibid.*

(3) Diversæ virtutes Solis nomina Diis dederunt. Id. *ibid.*

(4) S'egli [Apolline] è il Sole, cioè un Idolo più confuso del metallo Corintio per la aggregazione di tutti i dei, chè

[dirò così] lo fondano, e confondono nel risolverli in lui; e tale vien dimostrato dal Macrobio trà gli antichi, & trà i moderni da Cupero in *Harpocrate*; &c. FRANC. BIANCHINI *Istoria Univers.* pag. 397.

(5) Ἡλίου Ἀπολλων ἐστὶ Μουσῆγετης. Orat. in Reg. Sol. p. 144.

ple distinguoit ces Dieux en les honorant sous des noms différens. A moins qu'il ne sache d'ailleurs bien certainement que la chose qu'il considère a deux noms, il ne présume pas qu'elle en ait d'aussi différens dans une même Langue. Ils excitent toujours chez lui l'idée de deux choses distinctes. Croira-t-on que quand les Helvétiens adoroient *Belenus*, un Savant les eût persuadés qu'ils adoroient *Apollon*? En vain leur auroit-il fait observer, que ces deux noms, qui lui paroissent si différens, n'étoient dans le fond qu'un même nom, qui avoit simplement souffert quelques changemens par la diversité des Dialectes; mais que cette identité se reconnoissoit aisément dans le mot sur lequel l'un & l'autre avoit été formé, qui est le Celtique *Bolen*, qui signifie *tourner*, & dont la première signification est de désigner une chose *ronde*; ensuite, entre les choses rondes, particulièrement *la Tête*; puis, vu la dignité de la tête, ce mot fût employé pour dire *Roi*, *Seigneur*; enfin, pour désigner *le Soleil*, parce que toutes ces significations se réunissoient dans cet Astre. Cette histoire, quelque ingénieuse qu'elle soit pour montrer que les noms *Baal*, *Belus*, *Belenus*, & *Apollon*, sont dans le fond les mêmes, n'auroit peut-être pas persuadé le commun des Helvétiens. Pour en sentir la justesse, il faut être au fait de la généalogie des Langues, comme l'est M. Wachter, qui a donné celle de ces noms (1).

MEM.
X.

Il y a encore plus lieu de douter qu'en honorant Belenus-Apollon, les Helvétiens crussent adorer la Seconde Personne de la Trinité, ainsi que Schedius présuinoit que le croyoient les Celtes en général (2); ou qu'ils pensassent comme Hachemberg (3) & Cluvier (4) faisoient penser les Germains, en soutenant que le Soleil, la Lune, & le Feu, ou Vulcain, n'étoient que les noms sous lesquels les Germains honoroient la Trinité (5). Cette imagination

(1) Gloss. Germ. v. *Sonne*.

(4) Germ. Ant. *Lib. 1. Cap. 19.*

(2) *Unicum Deum Thau Celta prisce colebant; & tres Personas SS. Trinitatis, Hefum Deum Patrem, Belenum Deum Filium, & Tharamin Deum Spiritum Sanctum in uno Thau, id est, Deo venerabantur.* SCHED. de Diis Germ. *Cap. XII.*

(5) Croiroit-on que Spon, Antiquaire très-savant, & Médecin, eût donné dans une pareille idée, si l'on ne lisoit pas dans ses Voyages, *Tom. I. p. 320.* qu'*Hecate Triformis*, Hécate à trois visages, étoit *une ombre, ou un crayon de la Très-Sainte Trinité.*

(3) German. med. *Cap. 29.*

MEM. gination ne ressemble pas mal à celle de quelques Missionnaires qui
 X. se font avisés d'avancer, qu'une Idole à Trois Têtes, qu'on honore à la Chine, fait voir que le Mystere de la Trinité y a été connu (1). Mais revenons à Apollon.

Ciceron a écrit que ce nom du Soleil est Grec d'origine (2). Nous avons déjà vu que les noms dont *Bel*, *Bal*, ou *Baal* font partie, viennent des Langues de l'Orient. On y faisoit entrer quelcun de ces mots, ou des synonymes dans les noms des Rois, pour qu'ils continssent le titre de *Chef* ou de *Seigneur*. Plutarque, soit celui de Cherronée, soit quelqu'autre, si ce n'est pas de lui qu'est le petit Traité *des Fleuves*, qui porte son nom, y dit, parlant du Sagaris, que *Ballen* & *Ballenæus* sont deux mots, qui en Phrygien signifient l'un *Roi*, l'autre *Royal*. Maussac, dans ses Notes sur ce Traité, confirme le fait. Or la Langue Phrygienne est l'une des principales sources de la Celtique, commune aux Germains & aux Gaulois. Mr. Wachter l'a établi avec beaucoup de vraisemblance (3). Les Phrygiens eux-mêmes étoient Celtes, selon le système de Mr. Pelloutier (4) qui ne differe pas là-dessus de celui du P. Pezron.

Cela étant, le nom d'*Apollon*, ou quelque autre tiré de la même racine (5), pouvoit être connu des Helvétiens avant qu'ils connussent les Romains & leurs Dieux? Auroit-on pû ignorer dans l'Helvétie le nom d'une Divinité généralement honorée par les Gaulois, longtems sans doute avant Jules-César, qui dit que les Gaulois en avoient à peu près les mêmes idées que les autres Nations, & regardoient Apollon comme le Dieu qui rendoit la santé, & garantissoit des maladies (6): Ces biens, dont les hommes de tous les

(1) Les endroits des relations de ces Peres où on lit cette decouverte, ont été rapportés par CUPER, dans ses Dissertations de *Elephant. in Numm. obviis*.

(2) Jam Apollinis nomen est Græcum, quem Solem esse putant. *De Nat. Deor. Lib. 2. Cap. 27.*

(3) Gloss. Germ. *Præf. §. 10. 19.*

(4) Voy. *Hist. des Celt. Liv. I. ch. 3.*

(5) Les Tusces étoient aussi Celtes,

suivant Mr. Pelloutier *l.c.* On peut au moins dire à coup sûr qu'il y avoit bien des Gaulois dans l'Ethrurie, depuis qu'ils eurent une fois franchi les Alpes. Or Apollon paroît dans les anciens Monumens des Ethrusques, sous les noms *Apul*, & *Apulu*.

(6) Post hunc [*Mercurium*] Apollinem, & Martem, & Jovem & Minervam [*colunt*]. De his eandem ferè quam reliquæ

les tems & de toutes les conditions ont toujours senti le prix , n'é- M E M.
toient assurément pas moins l'objet des vœux des Helvétiens , que X.
des autres Peuples des Gaules avant qu'ils eussent ouï parler des
Romains. Les monumens du Culte qui se rendoit à Apollon à
Avenche & en d'autres lieux de l'Helvétie , vont justifier qu'au moins
depuis que les Empereurs en furent les Souverains , ce Dieu y eut
quantité d'adorateurs.

On voit encore aujourd'hui à Avenche l'Inscription suivante (1) :

NVMINIB. AVG.
ET GENIO COL. HEL.
APOLLINI SACR.
Q. POSTVM HYGINVS
ET POSTVM. HERMES LIB.
MEDICIS ET PROFESSORIB.
D. S. D.

Arrêtons nous un peu , pour entendre ce monument.

Un de nos Savans a exprimé en ces termes le sens qu'il y trou-
voit (2) : *Postumus Hyginus & Postumus Hermes ont érigé à l'hon-
neur des Dieux de l'Empereur , & d'Apollon , Patron de ceux qui
arrivent dans l'Helvétie , ce monument qu'ils ont fait ériger à leurs
frais.*

Cette traduction de M. Hottinger ne rend pas , à beaucoup près ,
tout ce que porte le Texte. 1. Elle ne met point le *Génie de la Co-
lonie Helvétique* au nombre des Divinités à l'honneur de qui le
monument fut érigé. 2. Elle ne fait aucune mention des Medecins
& des Professeurs d'Avenche , qui firent la depense de la dedicace.

A l'égard du Génie de la Colonie , peut-être que Mr. Hottinger
prenant

reliquæ gentes habent opinionem ; Apol-
linem morbos depellere &c. CÆSAR.
de Bell. Gall. Lib. VI.

(1) Gruter n'en a donné que les Cinq
dernieres lignes. p. XXXVIII. 14.

(2) Das ist : Postum. Hyginus und

Postum. Hermes , haben dîses den Göttern
des Kaisers , und Apollini , dem Schirmgott
deren so in Helvetia ankommen , zu ehren
gesetzt , und es aus eignen Kosten wei-
hen lassen. HOTTINGER. *Helv. Kirch.
Gesch. Lib. I. §. 22.*

B b b 2.

MEM.
X.

prenant Apollon pour ce Génie même, ainsi que la construction de l'Inscription le permet, ne croyoit pas qu'il fut nécessaire de le designer de deux manieres différentes. Si c'étoit la pensée de ce Savant, l'omission de ces mots, & *au Génie de la Colonie Helvétique*, feroit plus excusable dans sa traduction. Un pareil retranchement ne se fait néanmoins pas communément, quand on veut donner même simplement le précis d'un tel monument.

Les *Medecins* & les *Professeurs* ne devoient non plus pas moins y paroître, que *Q. Postumus Hyginus* & *Postumus Hermes*. Peut-être cependant n'y sont-ils passés sous silence, que parce que la maniere dont il y est fait mention d'eux, rend douteuse l'explication de ce qui les concerne. La construction des termes les associe aux Divinités que l'Inscription regarde. Mais érigeoit-on de semblables monumens à des particuliers de l'ordre de ces Affranchis, où l'on les mit comme de pair, soit du moins de part à cet honneur avec des Divinités ? Cette objection aura frappé, & par-là fait recourir à une autre explication qui n'y fut pas exposée. N'en trouvant point de plausible, le plus court fut de ne pas toucher à cette ligne.

Feu Mr. le Baillif Wild n'a pas gardé le même silence. „ L'In-
(a) Apolo- „ scription, dit-il (a), contient une Dédicace du Temple d'A-
gie pour „ pollon, faite à son honneur, comme au Génie de la Colonie en-
la Ville „ voyée dans l'Helvétie, & aux Dieux particuliers, sans doute de
d'Avenche „ Vespasien, Auteur de la Colonie Elle [l'Inscription] a été
p. 214. „ dressée à l'honneur de ces Divinités par les Recteurs du Collège
„ des Medecins, & des Professeurs qui enseignoient les Siences & les
„ Arts Liberaux dans la Ville d'Avenche.

Mais à moins de rendre les trois lettres D. S. D. qui signifient ordinairement, *de suo dedicavit*, ou *dedicaverunt*, par *de suo dedicantibus*, pour que ces mots se rapportent à *Medicis* & *Professoribus*, on ne sauroit trouver dans cette Inscription que les Medecins & les Professeurs firent les frais de la dédicace.

On n'y voit point non plus le titre de *Patron de ceux qui arrivent dans l'Helvétie*, donné à Apollon par M. Hottinger. Si ce n'est peut-être que cet Auteur pensant qu'Apollon étoit le Génie de la Colonie, par *ceux qui arrivent* dans l'Helvétie, il voulût designer

figner les Colons, ou ceux qui venoient se joindre à eux. Cette maniere de les désigner ne laisseroit pas encore d'être également im-
M E M.
X.
propre & très-singuliere.

Je ne fais enfin si l'on trouveroit d'exemple où LIB. après des noms, sur-tout Grecs, pour l'ordinaire noms d'Esclaves ou d'Afranchis, doive signifier *Liberalibus*, ainsi que M. Hottinger le pensoit avec Stumpff (1). *Libertus* est le mot entier abrégé par LIB. ou par une seule L. dans les Inscriptions.

Aucune des trois différentes explications qu'on vient de rapporter ne rendant l'Inscription d'une maniere satisfaisante, & celle de Mr. Wild supposant de plus, de même que Stumpff, que c'étoit un Temple que ce monument, érigé aux Dieux de Vespasien, & à Apollon Génie d'Avenche, ce seroit donner à de pures conjectures la confiance due à la certitude seule, que de s'en tenir aux paraphrases de ces Auteurs.

Que veut donc dire précisément cette Inscription ? J'avoue que je ne l'entends pas entierement, & je me fais d'autant moins de peine d'en convenir, qu'ayant exposé à Mr. le Président Bouhier, les difficultés que je trouvois non-seulement dans les explications qu'on vient de voir, mais encore dans quelques autres; cet Oracle me répondit, qu'il n'étoit pas possible de s'assurer du véritable sens de cette Inscription telle qu'on l'a publiée jusqu'ici; & qu'il soupçonnoit qu'on ne l'avoit pas bien lue, le marbre portant probablement MEDIC. ou MED. ET PROFESS. seulement, que les Copistes auront rempli, en écrivant MEDICIS ET PROFESSORIB. & par là gâté le bon sens que donne *Medici & Professores*. Mais je me suis assuré que le soupçon de cet illustre Savant est prévenu par l'Inscription, où on lit sur le Marbre *Medicis & Professorib.* comme on le voit déjà dans Stumpff, dans Guilliman, & dans l'Ouvrage de Mr. Wild.

Une

(1) Celui-ci lisoit aux trois dernières lignes *Et Postunius Hermes liberalibus Medicis & Professoribus de suo dicarunt*; & il rendoit *Chron. Lib. 8. Cap. 17.* en sa langue l'Inscription entiere comme suit: *Den Göttern des Keyfers, und Apollini*

dem Schirmvogt dieser Helvetischen Statt, zu gemeinen Gottes-Dienst haben Q. Postunius Hyginus & Postunius Hermes &c. denen freyen Aertzten und Laferen dieses in ihren Kosten geordnet zu machen.

M E M. Une Inscription de Turin pouvant donner quelque ouverture
X sur celle dont il s'agit, je crois devoir la faire lire ici.

DIVO
TRAJAN
C. QVINTIVS
ABASCANTVS
TEST. LEG.
MEDICIS TAVR
CULTOR
ASCLEPI ET
HYGIAE.

On diroit au premier coup d'œil, que *C. Quintius Abascantus* avoit fait un Leg à l'Empereur Trajan après l'Apotheose de ce Prince, & aux Medecins de Turin; & que c'est de ce Leg dont l'Inscription devoit conserver la mémoire. Si l'on ne lie pas ainsi le *Divo Trajano* au reste du Monument, on ne voit point quel rapport ces deux premieres lignes peuvent y avoir. Aussi Mrs. Rivautella. & Ricolvi debutent, dans leur explication, par convenir du peu de jour qu'ils voyent à en donner une satisfaisante de cette obscure Inscription (1). Tous les doctes efforts qu'ils ont faits pour en pénétrer le vrai sens, ne les ont conduits qu'à une conjecture. „ Nous conjecturons, disent-ils (2), que ce Marbre étoit placé „ ou dans le Vestibule ou dans l'intérieur de quelque Edifice ou „ Temple, consacré à Trajan, & où Asclepius & Hygie étoient „ aussi honorés. Suivant cette idée, le sens de l'Inscription seroit, „ que cette Maison consacrée à Trajan avoit été leguée par C. Quintus Abascantus aux Medecins de Turin, peut-être pour qu'ils „ y

(1) Hæret pene nobis aqua in Inscriptione ista interpretanda, quæ est eo obscurior, quo brevior. *Marmor. Taurin. Tom. I. p. 217.*

(2) Eadem hanc Divo Trajano Sacram

Cajus Quintius Abascantus cultor Asclepii & Hygiæ testamento legavit, Taurinensibus; ut fortasse in ea statis anni diebus epulentur, & Divo Trajano Asclepio & Hygiæ Sacra faciant. *Ibid.*

„ y mangeassent ensemble en certains jours de l'année , & qu'ils y MEM.
„ rendissent des hommages à Trajan, à Asclepius & à Hygie. X

Je ne m'arrêterai pas à ce qu'il y auroit à dire contre l'idée d'un pareil Leg , quant à la Maison , les Loix ne permettant point de disposer ainsi des choses une fois consacrées. Je profiterai seulement des remarques de ces Savans dans les discussions par lesquelles ils appuient leur conjecture. Ils font voir , qu'on associoit fréquemment les Empereurs aux Divinités ; & qu'on leur donnoit même les noms des Dieux , patrons particuliers de la profession des personnes en faveur de qui s'érigeoient les monumens : adulation par laquelle on vouloit paroître attendre de ces Princes , non moins que des Dieux , les biens qu'on desiroit. L'Association des Dieux Tutelaires de l'Empereur dont il s'agit dans l'Inscription d'Avenche , avec Apollon , étoit , suivant cet usage , très-convenable dans un monument qui intéressoit les Medecins & les Chirurgiens , [ceux-ci étoient compris sous le nom général des Medecins] & les Professeurs , soit de la Medecine , soit des autres Sciences. On fait que toutes étoient sous la protection particuliere d'Apollon.

De quelque façon qu'on entende cette Inscription , elle prouvera au moins toujours également , qu'Apollon étoit en vénération à Avenche. Je n'en fixerai pas le tems au règne de Vespasien , parce que je ne vois rien dans le monument qui puisse regarder ce Prince , plutôt que ceux de ses Successeurs , qui ont régné sans Collègue. On ne sauroit cependant remonter à ses Prédecesseurs , n'y ayant point de Colonie à Avenche avant son règne.

Apollon n'étoit pas moins révéré dans les autres contrées de l'Helvétie & dans les voisines.

On a vû dans mon Premier Tome [4] Apollon associé à Mars [a] pag. 489.
& à Minerve dans l'Inscription de l'Arc de Vindonisse , érigé à l'honneur de Vespasien. On joignoit ces trois Divinités , parce que les deux dernieres étoient regardées comme les Assesseurs de la premiere (1).

Deux Inscriptions de Geneve sont des monumens qui y furent érigés ,

(1) *συνεργεῖν* , dit Julien. *Orat. in Reg. Sol.* p. 149.

MEM. érigés, l'une par *Marcus Veratius Mercator*; l'autre par *Marcus X. Aufustius Catuso* (1).

APOLLINI

APOLLINI

M. VERATIVS

M. AVFVSTIVS

MERCATOR

CATVSO.

Une ancienne tradition porte que l'Eglise de St. Pierre de cette Ville - là, a été bâtie sur les fondemens d'un Temple d'Apollon. En creusant proche de cette Eglise on trouva un Masque d'Apollon (2).

[a] Hist. L'une des Quatre Colomnes élevées par les Payens sur la mon-
des Sc. tagne où est bâtie la Citadelle de Besançon, étoit consacrée à A-
quan. pag. pollon & portoit la Statue de ce Dieu, à ce que conjecture M.
171. Dunod [a]. Le même Historien croit aussi qu'Apollon & Mercure
[b] Ibid. avoient là des Temples, & un culte commun [b].

p. 175. On ne fera point surpris que le Soleil fut ainsi l'objet de l'ado-
ration de toutes les Nations payennes, si l'on rassemble tous les
biens qu'elles croyoient tenir de cet Astre, & tous les maux dont
on le faisoit le dispensateur. C'étoit à lui qu'on croioit devoir son
existence. Les Philosophes mêmes le joignoient au pere dans la pro-
duction des Enfans. De là le titre d'*Engendreur* (3) qu'ils lui don-
nerent, & de *Pere*, sous lequel le fameux Autel de Delos lui fut
consacré. *C'est d'un Homme & du Soleil que l'homme tient la vie*,
disoit Aristote. Julien, qui le rapporte (4), ajoute, qu'on en doit
dire autant du Soleil par rapport à tous les autres effets de la na-
ture. Mais ils n'attribuoient pas moins d'influence à la Lune sur la
naissance des mortels, & toutes les choses d'ici - bas. *Il est hors de
doute*, dit Macrobe (5), *que la Lune crée & forme les Corps
mortels.*

III. Les

(1) SPON. Hist. de Geneve. Tom. 2. γένναται καὶ ἡλίος. Orat. in Reg.
pag. 308. pag. 151. & 157.

(2) Mercure Suisse, du Mois de No-
vembre 1742.

(3) Γενητὴρ. Plutarch. de Orac. defect.

(4) Ἄνθρωπον ὑπὸ ἀνθρώπου

(5) Nec dubium est quin ipsa [Lu-
na] sit mortalium corporum & autor &
conditrix. In Somn. Scip. Lib. I.

III. Les Helvétiens adoroient la LUNE.

MEM.
X.

Les Payens ne bernoient pas les influences de la Lune à la formation des Corps, qui l'avoit faite nommer la *Mere du Monde* (1). Elle passoit pour diriger avec le Soleil la vie des Hommes; & pour leur donner la faculté de *croître*, comme le Soleil leur donnoit celle de *sentir*: d'où les Philosophes; & Macrobe en particulier (2) con- cluoient, que c'est par les bienfaits de ces deux Astres que les Hom- mes vivent.

Le pouvoir de ces Astres sur les autres Créatures & les Etres inani- més, n'étoit pas moins étendu, selon les idées rapportées en- tr'autres par le même Auteur (3).

Est-il étonnant après cela que la Lune ait été l'un des princi- paux objets du culte de toutes les Nations, dont une Revelation n'avoit pas conservé la Raïson dans sa pureté sur l'article du culte Religieux? Il seroit assurément bien plus surprenant que les Peu- ples de l'Europe ayant eu pour Peres des Orientaux, n'eussent pas apporté dans les Régions où ils passèrent, la vénération que tout l'Orient avoit pour la Lune.

Il est vrai, par rapport aux Gaulois, que César, au témoignage de qui l'on défère extrêmement sur ce qui les concerne, faute de plus anciens ou de meilleurs mémoires, ne dit pas en termes for- mels, que la Lune fût adorée dans les Gaules, quoi qu'il nomme les Dieux qui y recevoient des hommages.

Mais, outre qu'on a remarqué il y a longtems que cet Auteur ne nomme pas toutes les Divinités, qu'on fait d'ailleurs certaine- ment que les Gaulois vénéroient comme celles qu'il désigne; il at- teste que les Germains honoroient la Lune. C'est le dire des Gau- lois

(1) Μητέρα τὴν Σελήνην τῶ ἀνθρωπίνῳ καλοῦσιν. Plutarch. de Iffid. 83. Qsr.

(2) Vitam nostram præcipuè Sol & Luna moderatur

Nam quum sint caducorum corporum hæc duo propria sentire vel crescere :

αἰθρικόν, id est, sentiendi natura de Sole; Φυτικόν autem, id est, crescen- di natura de Lunari ad nos globositate per- veniunt. Sic utriusque luminis beneficio hæc nobis constat vita qua fruimur. M A- CROB. in Somn. Scip. Lib. I. Cap. XIX.

(3) Saturn. Lib. VII. Cap. 16.

MEM.
X.

lois ; car il est incontestable , que le fond de la Religion de toutes les Nations Celtes , étoit le même (1).

On ne manque pas d'ailleurs d'Auteurs & de Monumens anciens , qui font mention des hommages que les Gaulois rendoient à la Lune. Si l'on veut voir rassemblé tout ce qu'on a recueilli de preuves de ce genre , & publié de conjectures là-dessus , il n'y a qu'à lire les *Chapitres XIII. & XIX. du Livre IV. de la Religion des Gaulois*. Mais qu'on prenne aussi en même tems la précaution de ne pas recevoir tout ce que D. Martin y présente comme preuves , applicables aux tems qui ont précédé la conquête des Gaules par les Romains ; & tels sont presque tous les monumens les plus exprès que ce savant Benedictin produit ; je veux dire , les Inscriptions , où le nom *Luna* se trouve. Elles n'ont , à coup sûr , été faites que plus d'un siècle , au moins , après cette conquête , & par des Romains , ou des Gaulois devenus Romains de religion & de langage.

Ce n'est pas que les Gaulois ne désignassent la Lune par un nom , qui étant latinisé , donnoit *Luna* , sur lequel il est même probable que les Latins firent celui-ci. Ils l'appelloient *Llun* ; & prononçoient *Lloun* ; mot formé de *Lleun* , qui vouloit dire *plein* (2) : ce qui répondoit au culte le plus solennel qu'ils rendoient à la Lune quand elle étoit Pleine (3). Mais les Gaulois n'érigeoient pas des monumens en Latin , avant que les Romains eussent établi chez eux cette Langue. Pour les Celtes , dont le Dialecte étoit Germanique , on fait qu'ils nommoient la Lune *Maan* , *Mena* , *Mon* , *Moon* , *Mond* , qu'on voit qui est de la même source que le *μήνη* des Grecs. Ce n'est donc ni par les Gaulois , ni par des Germains des tems antérieurs à Jules-César , qu'ont pu être dressées des Inscriptions

(1) J'espère de montrer [dit Mr. PELLOUTIER] que les Peuples de l'Europe avoient tous la même Religion avant que les Orientaux , & sur-tout les Phéniciens & les Egyptiens , y eussent apporté des idées & un Culte , qui ne s'établirent pas sans contradiction. *Hist. des Celtes*, Liv. 2. Ch. XVIII.

(2) *Rae-lan* est la Pleine Lune en

Irlandois , ou *Rae* est la Lune , & *Lan* , plein.

(3) Voy. ROSTREN. *Dict. Franç. Celtiq.* au mot , *Lune*. Le nom en usage aujourd'hui en Bretagne , est *Loar* & *Loer*. Les Gallois disent , *Llenad* , comme *Lloer*. L'un & l'autre viennent de mots , qui signifient *Lumiere*, DAVIES. *Dict. Lat. Cambr.* v. *Luna*.

scriptions où se trouve le mot *Luna*. Ainsi elle ne prouvent pas que les Helvétiens adorassent la Lune dans ces tems-là. On n'en est assuré que par les témoignages des anciens, qui font connoître que les Gaulois rendoient un culte religieux à Diane - Lune. M E M. X.

Plutarque atteste que les Celtes ou Gaulois adoroient Diane (1). On a observé par un grand nombre de Médailles, où l'on voit d'un côté la tête de Diane, & de l'autre un Lion, avec le mot *ΜΑΣΣΑΔΙΗΤΩΝ*, que les Marseillois, Colonie des Phocéens, avoient apporté avec eux le Culte de cette Déesse dans les Gaules (2) comme l'assure Strabon. C'étoit, selon D. Martin (3), dans des Lacs que les Gaulois l'honoroient avant qu'ils eussent l'usage de représenter les Dieux sous des figures sensibles. Mais si ce sont les Marseillois qui ont apporté son culte, & cela en apportant d'Ephèse sa Statue; avant l'arrivée de cette Statue, ce culte étoit inconnu aux Gaulois. Le savant Benedictin se tire de cette difficulté en disant, que c'étoit la Diane d'Ephèse qu'apportèrent les Marseillois, & qu'elle n'avoit rien de commun avec le goût, les mystères, & les coutumes des Gaulois. Par là il suppose toujours la vérité de l'observation qu'il prétend avoir faite, qu'avant la fondation de Marseille, les Gaulois honoroient déjà Diane dans des Lacs, & entr'autres dans le Lac Helanus, grand Lac du Gevaudan. Il n'allegue pourtant aucune preuve que ce fut Diane qu'on adorât dans ce Lac. Toute sa démonstration repose sur cette circonstance, que le culte qui se pratiquoit dans cet endroit, se rendant sur les bords d'un Lac, & au pied d'une Montagne, devoit regarder la Lune, & par là Diane; parce que la Lune étoit considérée comme la Divinité qui excitoit des tempêtes.

Si cette idée avoit été particulière aux Gaulois, l'argument auroit quelque force, quoi qu'il ne conclut proprement rien de plus par rapport à Diane ou la Lune, que par rapport à d'autres Divinités, dont le pouvoir s'étendoit aussi sur les Eaux; mais les Grecs, d'après les Egyptiens, attribuoient aussi à Diane une juridiction sur les

(1) De Mulier. Virtut. p. 257.

(2) Voy. S P O N. Misc. p. 349.

(3) Religion des Gaulois. Liv. IV.

MEM. les Lacs. De là le furnom de *λιμνητης* qu'ils donnoient à cette Déesse ; & que les Latins ont retenu (1). Elle étoit adorée dans des Lacs par les Grecs comme par les Gaulois : Cuper en a donné les raisons (2). Ainsi, nulle conséquence à tirer que le Culte des Gaulois n'eût pas été apporté par les Marseillois, aussi bien & en même tems que la Statue de Diane. Le témoignage de Gregoire de Tours, qui encore ne fait pas mention de Diane, ne sauroit assurément vérifier la différence que D. Martin établit qu'il y avoit sur ce point entre le goût, les mysteres, & les coutumes des Gaulois, avec le culte des Marseillois.

Il est bien certain que les Germains adoroient Diane. C'est la Divinité dont les Romains rendirent le nom par celui d'*Ardoina*. Les Germains appelloient *Arten*, *Harten*, *Hartz*, les Forêts. De là le nom de *Hercynia*, le même que celui de *Silva*. On dit pareillement, *Artuenna*, *Arduena*, *Ardoina*, & de ce nom des Bois en général, on en fit celui de la Déesse des Bois, de Diane, qui l'étoit chez les Romains (3).

Quoi qu'il en soit des auteurs & du tems du Culte de Diane dans les Gaules, quand ce ne seroit qu'aux Phocéens qu'on en pourroit attribuer l'introduction, il se feroit toujours écoulé assés de tems depuis la fondation de Marseille, jusqu'à la Guerre des Helvétiens contre César, pour que, dans cet intervalle, ce Culte eût passé, des Marseillois aux Helvétiens. Il n'en est donc que plus probable, que Diane étoit honorée dans l'Helvétie : Pays abondant en Lacs, entre lesquels le Lac Lemman pouvoit être choisi pour Temple, avec plus de raison encore que le Lac du Gevaudan. Il est même d'autant mieux à préférer que les bords du Lac de Loufonne furent souvent le lieu de tels sacrifices, qu'entre les premiers habitans de l'Helvétie, il y avoit sans doute bon nombre de Gaulois du Gevaudan, accoutumés aux dévotions de ce genre.

Les

(1) *Diana Limenētis*, ou *Limnatis*, comme LIPSE vouloit qu'on lût, se trouve dans TACITE *Ann.* IV.

(2) Harpocr. pag. 15.

(3) Voy. WACHTER. Gloss. Germ.

v. Hartzwald. Cet Auteur fait aussi voir sur le mot *Hartemis*, qu'il designoit Diane Chasseuse, dont le Cerf étoit le symbole. *Hart* en Celtique étoit un Cerf. Les Grecs ôtant l'*H*, firent *Ἀρτέμις*.

Les Gaulois connoissoient & honoroient *Minerve*, que César met au nombre de leurs divinités. Diane, sœur de cette Déesse, leur auroit-elle été inconnue ? Cette Minerve des Gaulois, la même que celle de Saïs, & d'Athènes, à ce que conjecture avec raison Mr. de Fontenu (1), n'étoit qu'Isis; & nous allons voir combien les Helvétiens avoient de vénération pour Isis; & ainsi pour Diane, & pour la Lune, qui n'étoient qu'une même Divinité, honorée sous ces trois differens noms; comme sous celui de Minerve. Mais, avant de parler d'Isis, je dois faire mention d'une Statue de Diane-Lune, trouvée proche de Besançon, dont CHIFFLET (2) a donné le dessein. C'est avec le *Simpule* qui fait partie des utensiles deterrés près de Wettingen en 1633, & dont je parlerai en son tems, le seul monument certain qui soit parvenu à nous, du Culte de Diane dans ces Contrées. Le même Chifflet tiroit le nom de *Chaudane*, que porte une Montagne voisine de Besançon, du Latin *Collis Diana*; & prétendoit là-dessus, que cette Montagne étoit consacrée à Diane. Mr. Dunod en donne une autre Etymologie, tirée de moins haut (3).

J'ai dit que les Helvétiens adoroient Diane sous le nom d'Isis. Qu'Isis, Diane, & la Lune fussent la même Divinité, c'est ce qu'il n'est plus nécessaire de prouver, après qu'Apulée l'a fait assurer si positivement par la Lune même (4).

IV. Les Helvétiens adoroient Isis.

Isis avoit divers Temples dans l'Helvétie. La tradition y a conservé la mémoire d'un de ces Edifices, bâti sur une Montagne à trois lieues de Zurich, dans les Bailliages Libres, pas loin d'Ottentbach. Cette Montagne est appelée encore aujourd'hui, *Issemburg* (5), c'est-à-dire, *Mont d'Isis*. On y voit des Grottes,

que

(1) *Dissert. sur le Culte d'Isis dans la Germanie. Mém. de l'Académie Royale des Inscript. Tom. VII.*

(2) *Vesont. Part. I. Cap. XIII.*

(3) *Hist. des Séquan. Tom. I. p. 177.* Je crois le nom purement Celtique. *Caudan* ne signifioit que *Colline Profonde*.

(4) *APUL. Metam. Lib. XI. Voy. aussi P. FABRI Semestr. Lib. 3. Cap. 3.* où il prouve fort au long l'identité de la Lune & d'Isis.

(5) *JOH. HENR. HOTTINGER. Antiq. Germ. Turic. p. 551.*

MEM. que les Gens du pays nomment les *Caves*, ou les *Temples des*
X. *Payens* (1). Les Ruines que l'on trouve dans les environs, donnent lieu de croire qu'il y avoit là un Temple des plus considérables.

On conjecture que l'Eglise de St. Sigismond à St. Maurice en Vallais étoit aussi un Temple d'Isis. Je ne fais sur quoi cette idée est établie : non-plus que celle que j'ai trouvée dans le même Auteur Mr. J. J. Hottinger, que les fondateurs de la Ville de Zurich y bâtirent Trois Temples, l'un à l'honneur de Jupiter, l'autre à Mercure, & le troisieme à Diane. Il doit y en avoir eu un à Soleure (2).

Il y en avoit au moins certainement un à Baden, ou à Wettingen. Voici ce Monument, non tel que Guilliman, Plantin & J. J. Hottinger l'ont publié; mais tel que les Savans Auteurs du Journal imprimé à Zurich en 1700. (3) l'ont copiée sur la Pierre même.

DEAE ISIDI TEMPLVM A SOLO
L. ANVSIVS MAGIANVS
DE SUO POSVIT VIR AQUENSIS. B. (4).
AD CVIVS TEMPLI ORNAMENTA
ALPINIA ALPINVLA CONIVNX.
ET PEREGRINA FIL. XC DEDE
RVNT. L. D. D. VICANORVM.

Vous ne devez pas, me dira-t-on, alléguer en preuve du Culte que

(1) JOH. JAC. HOTTINGER. Helv. Kirch. Geschichte. Lib. I. p. 47. Entre Martelen & Bancken, Villages du Canton de Zurich, il y a un endroit appelé *Isembruck*, & à une lieue de la même Ville, dans un Bois, quelques restes de murailles, qu'on appelle *Iser-Kirchlein*, c'est-à-dire, le petit Temple d'Isis. Un Monticule, qui est vis-à-vis de l'*Isemberg*, entre Esch & Zwickon, porte le nom d'*Isisberg*. C'est ce que j'ai appris de Mr. Breitingen pag. 21. de l'Ouvrage cité à la fin de cette Note. Du reste, la conjecture ancienne, appuïée par la tradition, que sur cette Montagne nommée *Isemberg*, il y avoit

un Temple, s'est vérifiée par la découverte faite l'an 1741. des Murs d'enceinte de ce Temple, qui avoit Quatre-vingt cinq pieds de long, sur Cinquante-cinq de largeur : ainsi qu'on l'a pu mesurer par les murs qui subsistent encore en plusieurs endroits de quatre ou cinq pieds hors de terre. BREITINGER. Nachr. von dem Alterthum der Stadt Zurich. pag. 18.

(2) Haffn. Part. 2. pag. 20.

(3) Altes und Neues aus dem Gelehrten. Weld. pag. 685.

(4) Ce B après *Aquensis*, ne paroît point dans les Copies de tous nos Auteurs, jusqu'à celle-ci.

que les Helvétiens rendoient à la Lune, leur vénération pour Isis; MEM. X.
 puisque si vous voulez parler des tems qui précéderent la conquête de l'Helvétie par les Romains, les Peuples de vos Cantons ne connoissoient pas Isis, ou ignoroient qu'elle ne fut que la Lune même; & que s'il s'agit de l'Helvétie sujette de Rome, d'un côté, Isis n'a pû être adorée dans cette Province avant le regne d'Hadrien, & de l'autre, les Romains qui y introduisirent cette Divinité, ne la confondant pas avec la Lune, les Helvétiens l'auront regardée, selon les idées de leurs maîtres, comme une Divinité différente: par conséquent, conclura-t-on, nulle inference à tirer du Temple d'Isis de Wettingen, pour justifier que la Lune étoit adorée sous le nom d'Isis dans l'Helvétie.

Cette objection est fondée sur l'idée qu'Isis étoit inconnue aux Helvétiens Libres, parce que ce fut seulement Hadrien qui introduisit à Rome le Culte d'Isis. C'est Spon, qui a avancé le fait (1), & par là fourni l'objection.

Elle peut être fortifiée par la considération, qu'avant que les Romains entraissent dans l'Helvétie, ce n'étoit pas dans des Temples qu'on y honoroit les Dieux: qu'au contraire, les Helvétiens, demi Germains, *semi Germani*, comme le dit Tite-Live, auroient crû, de même que les Sueves, faire injure à la Divinité, s'ils l'eussent renfermée dans l'enceinte des Murailles, ou représentée par des Statues & des Images (2), qu'on plaçoit dans les Temples: enfin que des Forêts, auxquelles on donnoit le nom de la Divinité qu'on y adoroit, étoient les lieux sacrés & destinés à l'exercice public de la Religion du Pays.

On rappellera aussi là-dessus l'Etymologie du nom de notre Bois de *Sauvabelin*, & ce qui a été dit (a) pour l'appuier. On citera d'autres Forêts de l'Helvétie, pour ne pas parler de celles des autres Pays. Le Bois de Villeneuve, consacré à *Pen*, selon l'idée de quelques Savans, qui ont cru que le Bourg tenoit de là son nom de

[a] Ci-dessus p. 365.

(1) Recherch. d'Antiq. p. 382.

(2) Nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem adsimilare ex magnitudine Cælestium arbitrantur.

Lucos ac nemora consecrant. Deorumque nominibus appellant secretum illud quod sola reverentia vident. TACIT. de Mor. Germ. Cap. IX.

MEM. de *Penno - Lucus*, fera mis au nombre de ces exemples, de même
 X. que l'*Arysoltz* de Soleure, & la Colline voisine de cette Ville, dont le nom *Hermes - Bühel*, témoigne encore aujourd'hui que l'endroit étoit consacré à Mercure.

Ces exemples, dira-t-on, justifient que c'étoient là les temples des Helvétiens, & qu'ils n'avoient pas d'Edifices élevés à l'honneur de leurs Dieux, pour y célébrer leurs Fêtes, & leur rendre le culte public ordinaire. D'où l'on inferera qu'il ne se bâtit de Temples dans l'Helvétie, que par les Romains mêmes, depuis qu'ils l'eurent réduite en Province; & que les anciens habitans du Pays, ne le firent qu'après qu'ils eurent embrassé le culte de leurs maîtres, & qu'à l'imitation des Temples de Rome. Or comme Isis n'eût de Temples & de Culte réglé à Rome, que sous Hadrien, le Temple de Wettingen ne sauroit prouver que les Helvétiens adorassent la Lune sous le nom d'Isis, avant le règne de ce Prince, puis qu'à Rome Isis n'étoit point la Lune.

Il faut convenir de la conformité des idées & des coutumes des Gaulois, & conséquemment des Helvétiens, avec celles des Germains sur la Religion. Il faut aussi convenir, que les uns & les autres apprirent des Romains l'usage d'élever des Temples aux Divinités. Mais on n'est pas obligé pour cela de tomber d'accord qu'Isis ne fut connue dans l'Helvétie, que par les Romains; moins encore qu'elle n'y ait été connue que dès le règne d'Hadrien.

Le docte Spon, qui a établi que le Culte d'Isis fut porté à Rome par cet Empereur, étoit dans l'erreur à cet égard. L'histoire des honneurs rendus aux Dieux d'Egypte par les Romains dès la fondation de leur Ville jusques sous le règne de Tibere, détruit suffisamment l'opinion de ce célèbre Antiquaire (1). Les Romains auroient donc pû introduire ce culte dans l'Helvétie longtems avant le règne d'Hadrien, & aussi-tôt qu'ils eurent réduit ce pays en Province. Ainsi le Temple de Wettingen auroit pû y être bâti plus d'un siècle avant que Rome vit ce Prince sur le trône. Je dirai la raison de cette conjecture en recherchant en quel tems ce Temple fut

(1) On trouve cette Histoire dans quelques Lettres à feu Mr. Bourguet, imprimées dans le *Mercur Suisse* de l'an 1742.

fut construit. Pour le coup, c'est assés qu'il paroisse qu'on n'est pas fondé à rejeter la preuve que présente l'Inscription de ce Temple, en faveur de l'opinion que les Helvétiens originaux adoroient Isis. M E M.
X.

Mais n'en demeurons pas là : tirons de l'Inscription même des indices qui rendent cette opinion presque incontestable. Ils peuvent encore être appuyés de l'exemple de la vénération qu'avoient pour Isis les Peuples les plus voisins de l'Helvétie.

Nous ignorons si *Anusius Magianus*, qui bâtit ce Temple à ses frais, étoit Helvétien ou Romain d'origine. Le Prénom *Anusius* pourroit tout aussi bien être un nom Gaulois latinisé, qu'un nom Romain. D'autant plus qu'il est le seul exemple qu'on en ait dans les Indices de Gruter, de Reinesius & de Muratori. Le surnom *Magianus*, n'a pas mal l'air d'avoir été formé du Celtique. On n'en a qu'un seul exemple (a) sur un monument de Verone. Quand ces noms seroient purement Romains, nous avons vu que les Helvétiens en portoient de tels, avant d'être sujets de Rome. Le titre de *Vir Aquensis*, semble n'avoir été ajouté au nom de celui-ci, que pour prévenir qu'on ne le prit pour un Romain. Se faisant honneur de sa patrie, il voulut qu'elle fut désignée par le titre de Bourgeois de Baden, sur le monument de sa piété. S'il eût été Romain, il l'auroit fait connoître, soit par le nom de sa Tribu, c'étoit encore l'usage de son tems, soit par quelque autre marque.

[a] Grut.
CXCIV.

Pour *Alpinia Alpinula*, femme de cet Helvétien, & qui fournit de son bien propre les ornemens de ce Temple d'Isis, il est presque certain qu'elle étoit de la Famille *Alpina* d'Avenche, dont Cæcina fit mourir *Julius Alpinus*, comme ayant été un des chefs du parti de Galba dans ce Canton.

Les filles de cette famille prenoient le nom d'*Alpinula*. Une Inscription, qui ne se voit plus à Avenche, mais qu'on trouve dans Gruter [b], le justifie. Il est même très-probable que ce monument étoit d'une Fille de *Julius Alpinus*, ainsi que le soupçonnoit M. Wild [c], avec bien plus de raison que l'Auteur de la Note qui est sous cette Inscription dans Gruter, ne l'a faite fille d'un *Julius Alpinus*, dont il est parlé dans une Inscription d'Augsbourg [d]. On voit dans celle d'Avenche une fille qui porte de même les deux

[b] pag.
319. 10.

[c] Apol.
d'Avench.
p. 222.

[d] Grut.
546.

MEM.
X.

noms de *Julius Alpinus* (1); mais qui pénétrée de regret de la mort d'un pere infortuné, dont elle avoit demandé la vie avec beaucoup d'instances, ne pouvant survivre à sa douleur, mourut à l'âge de vingt & trois ans, & voulut que son Épitaphe exprimât encore sa tendresse pour son pere. Voici cette Épitaphe.

IVLIA ALPINVLA HIC IACEO
INFELICIS PATRIS INFELIX PROLES
DEAE AVENT. SACERD.
EXORARE PATRIS NECEM NON POTVI
MALE MORI IN FATIS ILLI ERAT.
VIXI ANNOS XXIII.

L'*Alpinula* de l'Inscription du Temple étoit donc, à coup sûr, une Helvétienne. Ainsi cette Inscription ne permet plus de douter que les Helvétiens d'origine n'adorassent Isis.

Reste à savoir, dira-t-on encore, s'ils ne l'adorerent pas seulement depuis que les Romains l'eurent fait connoître dans l'Helvétie? A moins qu'on ne prouve qu'ils l'honoroient auparavant, l'Inscription ne fera ici d'aucun usage.

J'en tombe d'accord : mais je crois satisfaire à cet égard en faisant voir, que les Gaulois & les Germains, entre lesquels se trouvoient les Helvétiens, rendoient des hommages à cette Divinité avant d'avoir été subjugués par les Romains.

Commençons par les Germains. Tacite écrivit son Ouvrage sous le second Consulat de Trajan (2). Surpris de trouver chez les Suèves un Culte d'Isis, cet historien fut curieux de decouvrir d'où ils le tenoient

(1) Les Femmes avoient accoutumé de prendre le diminutif du nom de leur Pere pour surnom : FABRETTI en a rassemblé divers exemples. *Inscr. Dom. pag. 172.* Du reste, je ne dois pas cacher qu'un excellent connoisseur avoit quelque soupçon sur l'authenticité de cette Inscription. C'est l'illustre Cuper. *Nescio quid subdoli mihi oriatur*, disoit-il à Mr. Wild, dans une Lettre du *Museum Helvet. Part. I. p. 52.*

Il ne s'explique pas davantage. Je ne puis donc opposer à son autorité, qu'un suffrage d'un poids assez égal : celui de Charles Patin, qui a fait usage sans aucun scrupule de cette même Épitaphe, dans son docte Commentaire *ad Monument. Marcellinæ. pag. 394.*

(2) Voy. LACCARRI in Not. ad TACIT. de Mor. Germ. Cap. I.

tenoient. Les habitans du pays ne pouvant l'en instruire (1), sans doute parce que ce culte étoit trop ancien chez eux pour qu'ils en connussent l'origine, il falut recourir aux conjectures. La seule qu'il crut pouvoir alléguer, fut celle qu'une Divinité dont la Statue avoit la figure d'une espece de Fregatte, ou Galliotte, devoit avoir été apportée par eau dans ces contrées là (2).

Cette conjecture de Tacite, sur laquelle on en a fait tant d'autres, pour deviner d'où la Déesse de l'Egypte avoit pû être connue dans la haute Germanie, a donné lieu à Mr. l'Abbé de Fontenu de composer deux savantes Differtations (3), auxquelles je renvoye ceux qui seront curieux de savoir tout ce qui s'est pensé, & pû penser là - dessus.

Je ne fais, qu'on me permette cette digression, si l'on ne s'est point donné là une peine qu'on auroit pû s'épargner. Tacite n'est pas historien sur ce point : il ne dépose pas ; il soupçonne simplement, que des Etrangers ont introduit ce Culte parmi les Suèves, & qu'ils y étoient venus par eau. Ce soupçon n'est même fondé que sur une circonstance, qui n'est rien moins que décisive ; puisque plusieurs autres Divinités, dont le Culte n'avoit été apporté dans les pays où elles étoient adorées, ni par des étrangers, ni par eau, étoient cependant honorées sous le symbole d'un vaisseau (4). Des Vaisseaux mêmes, sans être regardés comme symboles d'aucune Divinité, furent adorés, par des Peuples à qui ils avoient apporté des Libérateurs. Des habitans de la Grande Bretagne se prosternerent devant les Voiles & les Rames du Bâtiment sur lequel Constance passa dans leur Isle, pour la délivrer de la tyrannie de Carausius & d'Allectus (5). La conjecture de Tacite étoit donc des plus légères, & par - là ne méritoit pas qu'on s'y arrêtât si fort.

On

(1) Unde causa & origo peregrino factum parum comperi. Cap. IX.

(2) Nisi quod signum ipsum in modum Liburnæ figuratum docet advectam religionem. Id. *ibid.* Ces Liburnæ portoient 30, ou 40. Hommes ; on prétend qu'elles étoient de l'invention d'un Peuple Celte. PELLOUT, *Hist. des Celt.* pag. 134.

(3) Elles se trouvent dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions*, Tom. VII. Edit. d'Holl.

(4) Voyez CUPER. Harpocrat. pag. 14. & Observat. Lib. 2. Cap. XVII.

(5) Navis illius, quæ tuum Numen adveherat, vela remigique venerantes ; disoit EUMENIUS à ce Prince. *Panegy. Constant. Cesar.* Cap. XIX.

MEM.
X.

On pourroit aller plus loin, & dire que cet historien s'est trompé sur la Divinité adorée par les Suèves; en ce qu'il aura pris pour Isis quelqu'une des Divinités des Germains, dont les attributs ou le culte pouvoit avoir quelque chose de commun avec la maniere dont on représentoit la Déesse d'Egypte, & les cérémonies de son culte. La Déesse CIZA, honorée dans la Lusace, & dans d'autres Provinces, qu'ont tenu les Suèves, aura, direz-vous, fait prendre le change à Tacite. On citera là-dessus M. Dithmar (1) qui a goûté cette conjecture, avancée il y a longtems par Peutinger (2) & plusieurs autres.

Il est bien certain, que *Ciza* étoit en vénération dans le voisinage de l'Helvétie, & en particulier dans la Rhétie. On a même prétendu (3) que c'est du nom de cette Déesse que le Troisième jour de la semaine a été appelé *Cistag*, dans la langue que parlent encore aujourd'hui les Suisses Allemans. Ce nom s'écrivoit précisément ainsi dans le XIV. Siècle.

Mais, loin que l'historien Romain se fût trompé, comme l'ont cru ces Savans, s'il eût pris *Ciza* pour *Isis*, il auroit au contraire très-bien rencontré. *Ciza* étoit un des noms de cette Divinité à milliers des noms, *Myrionyma*. Dans la Langue de la Lusace, *Zitz* veut dire *Sein*, *Mammele* (4). Aussi Mr. Keysler appelle *Ciza* la Déesse Nourrice : *Dea Nutrix vel Nutricum* (5) : Et qui ne fait qu'Isis étoit représentée avec plusieurs Seins, & rangs de Mamelles ? Il sort donc de l'objection même avancée contre le témoignage de Tacite, une nouvelle preuve qu'Isis étoit adorée dans le Pays des Suèves par les Germains, & sans doute par les Helvétiens [une Colonie de cette Nation occupa pendant assez longtems une partie de la Suabe (6), pour lui avoir laissé le nom d'*Eremus Helvetiorum*],

(1) In Not. ad TACIT. de Morib. Germ. Cap. IX.

(2) Voy. HOTTING. Helvet. Kirch. Gesch. Lib. I. §. XXIII.

(3) Id. ibid. §. XLII.

(4) WACHTER. Glossar. Germ. voc. Zitz.

(5) JARK. in Not. ad SCHOD. de Diis Germ. pag. 751.

(6) Je dis de la Suabe, & non de la Forêt Noire, comme on l'a cru jusques à ce que M. SPENER [Notit. Germ. Antiq. Lib. IV. Cap. 2.] ait fait observer, qu'il faut placer ce *Désert des Helvétiens* dont parle Ptolomée, proche des sources du Danube & du Nècre à l'Orient de ces Rivières.

rum], avant que les Romains eussent pénétré dans ces Contrées. Ce nom Allemand de *Ciza* marque qu'ils n'avoient pas reçu la Divinité de ceux-ci, qui ne la leur auroient fait connoître que sous le nom d'Isis. Celui que les Peuples de la Norique donnoient à un autre Dieu d'Egypte, qu'ils ne vénéroient pas moins qu'Isis, ou *Ciza*, justifie la même observation, & confirme qu'ils honoroient Isis. Ils appelloient *LUL*, & *LOEL* (1) une Divinité qu'ils représentoient sous la figure d'un jeune homme nud, qui de la main droite tenoit sa Langue, & de l'autre un vase plein de Vin, & d'Épis de Bled.

Ne reconnoitroit-on pas, dans *Lul* & *Loel*, mots Allemans, la racine ou le dérivé *LALLEN*, *Bégaier*; parler avec peine, & comme les Enfans (2)? D'où les Latins, dont la Langue doit plus à celle des Celtes que l'on ne croit communément, ont formé leur *Lallare*, & le nom de leur Dieu *Lallus*, Patron des Bégues, & de ceux qui ont de la difficulté à parler. La manière dont les Germains représentoient ce *Lul*, ne fait-elle pas connoître évidemment que c'étoit *Harpocrate*, ou *Orus*, ou au moins certainement un Dieu d'Egypte? Osiris, & Isis même étoient aussi représentés quelquefois avec le doigt sur la bouche, comme l'a remarqué Cuper (3). Lequel de ces quatre Dieux d'Egypte que *Lul* représentât, il seroit également une preuve que les trois autres étoient adorés comme lui dans le Nordgau; parce que l'une de ces Divinités ne se separoit point des autres. Mais il ne paroît pas qu'on puisse balancer à prendre ce Dieu pour un autre que pour *Harpocrate*, ou *Orus*, qui n'étoient que le même (4).

Les Dieux d'Egypte avoient certainement des adorateurs chez les Rauraques: puis qu'en 1549. on trouva à Bâle une tête de Pierre avec de longues oreilles, & dont la bouche étoit traversée par un Aneau, qui la tenoit fermée. Mr. Hottinger, qui rapporte le fait, [*Helvet. Kirch. Gesch. Lib. I. §. XVIII.*] & l'opinion de ceux qui crurent que cette Tête représentoit *Angerona* Déesse du Silence;

(1) FALCKENSTEIN. Antiq. Nordgav veter. Cap. III. Voy. BIBLI- (2) Voy. WACHTER. Gloss. Germ. v. *Lallen*.
OTH. GERM. Tom. XXXVII. p. 180. (3) Harpocrat. pag. 25.
(4) Id. ibid. pag. 5.

MEM.
X.

ce , dit qu'il est plus probable que cette Tête fervoit au Culte d'Apis & d'Isis dans les Temples , où les Egyptiens plaçoient auprès des Statues de ces Divinités , une Figure d'Orus ou d'Harpocrate. Mais comme Angerona & Harpocrate étoient la même Divinité , ainsi que je crois l'avoir justifié dans mes Lettres sur le Culte des Dieux d'Egypte à Rome , la conjecture de Mr. Hottinger ne contredit pas celle qu'il refute.

On m'opposera encore , que les Germains ne prenoient pas Isis pour la Lune : d'où l'on conclura , que , quand même nos Helvétiens auroient adoré Isis avant que les Romains en apportassent le Culte dans l'Helvétie , ils ne l'auroient pas adorée comme la Lune : & qu'ainsi le Temple de Wettingen , consacré à Isis , ne prouve pas qu'on y honorât la Lune. Il faut donc faire voir que les Celtes [je comprendrai par là les Germains & les Gaulois] regardoient Isis & la Lune comme une seule & même Divinité.

Mais on conviendra déjà , je m'assure , que dans l'idée des Payens en général , *Lucine* étoit proprement la Lune , & Diane ; quoique Junon fut aussi quelquefois invoquée sous le nom de Lucine par celles qui lui demandoient un heureux accouchement. On s'adressoit de même à Isis ; témoin la priere d'Ovide en faveur de sa Corinne (1) :

*Isi Paratonium , genialiaque arva Canopi ,
Qua colis , & Memphin , palmiferamque Pharon
Quaque celer Nilus lato delapsus ab alveo ,
Per septem portus in maris exit aquas ;
Per tuæ sistræ precor , per Anubidis ora verendi ,
Sic tua Sacra pius semper Osiris amet ,
Piaque labatur circa donaria serpens ,
Et comes in Pompa corniger Apis eat :
Huc adhibe vultus ; & in unâ parce duobus.
Nam vitam domina tu dabis ; illa mihi.*

Les Celtes croioient qu'Isis avoit donné à la Verveine la vertu de faciliter les accouchemens. Voilà pourquoi ils appelloient cette Herbe

(1) Amor. Lib. II. Eleg. 13.

Herbe dans leur Langue, *Tsenkraut* (1), Herbe d'Isis. Encore au-
 jourd'hui on ne manque point en Allemagne d'en mettre dans
 un bruvage, qui se donne aux Femmes en travail. Les Medecins
 prétendent cependant que cette Herbe n'a point la vertu qu'on lui
 attribue. C'est uniquement par un reste de la superstition des an-
 ciens qu'on a conservé cet usage.

MEM.
X.

Pour ce qui est des Gaulois en particulier, Isis étoit certainement
 en grande vénération parmi eux, non-seulement à Marseille & dans
 les Provinces voisines (2), où les Marseillois avoient introduit son
 culte; mais aussi dans le cœur des Gaules, & dans l'extrémité du
 côté de l'Helvétie. Elle avoit un Temple & des Autels à Grenoble.
 L'Inscription publiée par Chorier (3), a fait connoître un Mar-
 guillier de ce Temple.

AESCVLAPIO
 SACRVM
 M. COECVS
 ISIDIS AEDIT

Mr. de Bimard de la Bâtie rapporte (4) le Monument suivant,
 qui fait foi que *Sextus Claudius Valerianus* avoit érigé, dans la mê-
 me Ville, un Autel à Isis.

ISIDI MATRI
 SEX. CLAVDIVS VALERIANVS
 ARAM
 CVM SVIS ORNAMENTIS
 VT VOVERAT.

D. D. Sil

(1) Voy. dans les *Miscellanea Lipsen-
 sia* [Tom. IV. Obf. LXXX.] Une Dissen-
 tation de M. SIGISMOND SCHMIE-
 DER: *De Vera Herba Vervena denomina-
 tione Germanica, qua EISENKRAUT*
appellatur.

(2) Voy. les Inscriptions de Nîmes; la
 Statue d'Osiris & les deux d'Isis, qui donne

à têter à Orus; enfin les trois Canopes dont
 P. PETAU a donné les figures, dans son
Antiq. Supplément. portuinc. insérée dans le
 Recueil de SALENGRE. Tom. 2. p. 1014.

(3) Hist. du Dauph. Tom. I. p. 240.

(4) Dissert. sur les Antiquités de Gre-
 noble ap. MURATOR. *Thesaur. Inscript.*
 Tom. I.

MEM.

X.

S'il paroît que ces Gaulois regardoient Isis & la Lune comme la même Divinité, les Helvétiens sortis de ces Contrées des Gaules, n'en auront pas eu des idées différentes. Or cette Inscription de Nîmes ne permet pas de douter que les Gaulois ne l'envisageassent de cette manière.

LVNAE ET ISIDI
AVG. SACR.
C. OCTAVII
PEDONIS LIB.
TROPHIMIO. SEVERI
AVG. V. S.

On ne conviendra peut-être pas, que ce Monument prouve ce pourquoi je l'emploie. La Particule ET paroitra plutôt associer Isis à la Lune, & par là distinguer clairement deux Divinités, que n'en faire qu'une. Pour designer sur un Monument un homme qui s'appelle *Jean-Pierre*, l'adresseroit-on à *Jean*, & à *Pierre*? Quelqu'un lisant une pareille Inscription s'imagineroit-il, que *Jean & Pierre* ne fussent qu'une seule & même personne?

Ce qui ne se pratiqueroit pas dans notre Langue, étoit très-usité dans les Inscriptions adressées à des Divinités. On les honoroit sous differens noms, que l'on joignoit par un ET, sans que cette Particule, conjonctive par sa signification ordinaire, eût alors cet effet. Les Prêtres, qui, sans doute, composoient les Inscriptions votives, comme ils prononçoient au nom du Peuple les Vœux publics, vouloient, je pense, en employant ainsi plus d'un des noms de la Divinité à laquelle ils les adressoient, réunir par là les idées du Vulgaire, qui prenoit chaque nom pour celui d'une Divinité différente, & les dogmes de la Théologie Payenne, qui rapportoient à une seule & même Divinité le Culte qu'on rendoit à toutes les autres. Dans l'idée du Peuple, *Luna & Isidi*, signifioit bien à la *Lune & à Isis*; mais dans le stile & les idées des Savans, cette formule ne vouloit dire, qu'à la *Lune-Isis*; comme SOLI ET MITHRAE,

MITHRAE, ne disoit rien de plus que SOLI-MITHRAE, M E M.
X.
au Soleil - Mithra, & non *au Soleil & à Mithra*. Divers autres exemples convaincroient de la vérité de ma réponse, s'il étoit nécessaire de prouver cet usage, connu de ceux qui entendent les Inscriptions. Cette observation, pour le dire en passant, me paroît propre à concilier les opinions différentes des Mythologiftes, tant anciens que modernes, sur la question de l'identité de certaines Divinités, que quelques-uns contestent; & en particulier sur celle du Soleil & d'Apollon, dont j'ai parlé ci-devant.

Revenons à Ifis. On m'opposera enfin qu'une Inscription Latine comme celle de Wettingen, ne sauroit avoir été posée par des Helvétiens; avant que la Langue des Romains eût été introduite dans l'Helvétie; & l'on inferera de là, que ce n'est qu'au Deuxième Siècle de nôtre Ere qu'elle peut appartenir, ainsi que l'a conjecturé le docte Mr. ALTMANN, qui la rapporte au tems de Trajan. Et comme Anusius Magianus bâtit de fond en comble le Temple au frontispice duquel elle fut placée, on ne sauroit, ajoutera-t-on, supposer que ce fût là un Temple plus ancien, élevé par des Helvétiens avant le règne de ce Prince.

L'objection est spécieuse, mais elle n'est pas sans réplique. Ceux des Helvétiens qui portoient des noms Romains, parloient sans doute aussi la Langue des Romains, & dès-là pouvoient l'employer à des Inscriptions, avant que l'usage l'eût rendue commune dans la Nation. Nous ne savons pas si les Gaulois ont érigé des Monumens avec des Inscriptions en leur Langue. Aucun du moins n'a passé jusqu'à nous, ni n'a été décrit par les Auteurs qui nous restent. Nous ne savons même précisément autre chose de la Langue en laquelle les Helvétiens écrivoient, si ce n'est qu'ils se servoient de Caractères Grecs. Mais ils avoient cela de commun, comme presque tous leurs autres usages, avec le reste des Gaulois (1). Or, déjà du tems de Tibère, les Gaulois se servoient des Caractères Latins, pour exprimer dans les Inscriptions qu'ils faisoient en Latin, les noms Gaulois de leurs Divinités, & de leurs Druïdes, ainsi qu'on peut le voir

par

(1) Voy. Mr. Pelloutier *Histoire des Celtes*. Liv. 2. Chap. X.

M E M. par les Pierres trouvées à Paris en 1711. (1). Je vais parler de
 X. quelques Utenfiles sacrés ; deterrés en Suisse , sur l'un desquels pa-
 roissent des mots Gaulois en Caracteres Romains. On verra par
 les observations que ces Utenfiles donnent lieu de faire , des raisons
 plus fortes que des simples conjectures , pour convaincre , non-
 seulement qu'il n'y a rien à conclure contre mon opinion sur la
 Nation de ceux qui bâtirent le Temple d'Isis à Wettingen , de ce
 que l'Inscription en est Latine ; mais aussi que c'étoit pour des Gau-
 lois Helvétiens que cet Edifice fut élevé , & que s'y faisoient les
 cérémonies à l'honneur des Divinités des Helvétiens.

V. *Observations sur quelques Utenfiles trouvez proche de
 Wettingen.*

Le 22. Août 1633. on deterra , dans un Bois peu éloigné de
 Wettingen , Huit Plats d'argent , avec un Sympule à Manche , & un
 Gobelet : Le tout pesant Quatorze Marcs & deux Onces.

Le dessein que j'en donne d'après Merian dans sa Topographie
 de la Suisse , représente exactement toutes ces Pièces.

On les regarda d'abord comme des Utenfiles qui servoient au
 Temple d'Isis. Mais Reinesius s'étant mis dans l'esprit , que ce n'é-
 toit que de la Vaisselle de deux Officiers Romains , *Mercurius Ma-*
nus , & *C. Helvius Privatus* , parce que ces noms se voyent dans
 le fond de l'un des Plats (2) ; nos Savans Suisses defererent à cette
 conjecture , & abandonnerent la premiere (3). Cependant Reine-
 sius ne rendoit d'autre raison de la sienne , si ce n'est qu'un de ces
 Plats a cette Inscription DEO MARTI MILITARI.

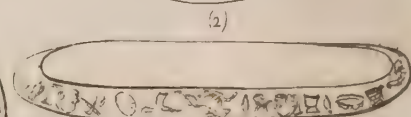
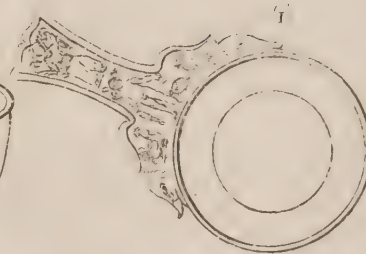
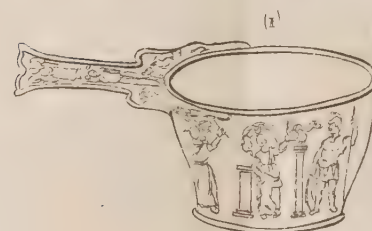
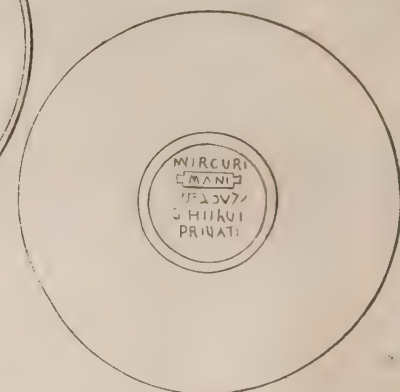
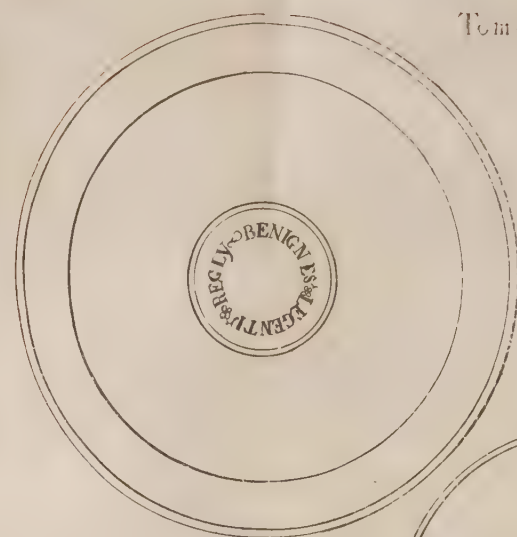
Mais je ne sens point la nécessité de cette consequence. Un
 de ces Utenfiles est dédié au Dieu Mars ; donc il faisoit partie de
 la Vaisselle d'un Officier Romain. N'y avoit-il que les Gens de
 guerre , qui rendissent des Hommages à Mars ? Etoient-ils les seuls
 à qui il fut permis , ou qui eussent accoutumé de consacrer à cette
 Divinité

(1) D. Martin entr'autres en a donné cript. *Clas. I. pag. 120.*
 les figures & les Inscriptions , dans sa *Re-*

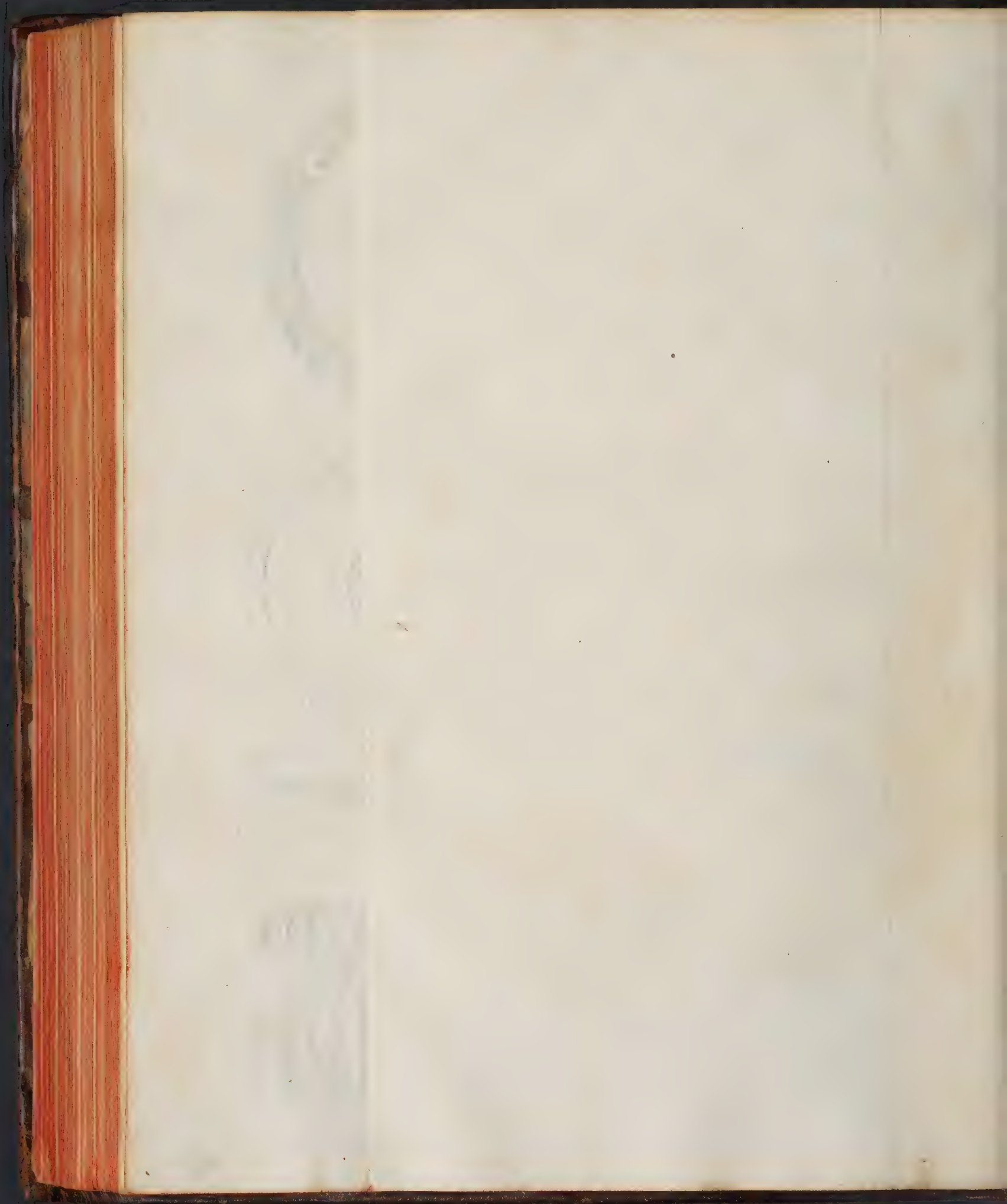
ligion des Gaulois. Liv. 3. Ch. XI.

(2) Voy. REINES. Syntagm. Inf.

(3) HOTTING. *Helv. Kirch. Ge-*
schicht. Lib. I. §. XLII.



1 Bas Reliefs du Symple



Divinité des Utenfiles ? Si l'on doutoit que Mars fût une des principales Divinités des Nations Celtiques en général, & particulièrement de celles des Gaules, Schedius (1), Keysler (2) & Dom Martin (3), dissiperont ces doutes.

Le dernier de ces Auteurs établit, non-seulement que Mars étoit pour les Gaulois un des Dieux de l'Enfer, mais encore qu'il n'y avoit que les Gaulois qui missent Mars dans cette Classe.

Supposé que l'Inscription suivante trouvée dans la Forêt de Belesme en Touraine (4), y ait été érigée par des Gaulois, non déjà Romains de culte, elle prouveroit la première proposition; car on lit sur ce monument

DIIS INFERIS
VENERI
MARTI ET
MERCVRIO
SACRVM.

Mais la seconde proposition, qu'il n'étoit que les Gaulois seuls, ce sont les termes de Dom Martin, qui missent Mars au rang des Dieux Infernaux; ne passeroit pas sans opposition, si l'on se rappelle qu'en quelques endroits Mars étoit placé entre les Dieux Terrestres (5), & en d'autres endroits, entre les Divinités Infernales (6), comme l'a remarqué Cuper (7). Pour nous, il nous suffit de savoir que les Gaulois avoient aussi cette idée. Elle nous indique la raison pourquoi on consacroit des Utenfiles à Mars dans le Temple d'Isis: savoir, parce que cette Divinité Egyptienne étoit aussi au nombre des Dieux Infernaux; nouvelle raison de croire que les Utenfiles dont il s'agit, servoient aux cérémonies qui se faisoient dans ce Temple, & au Culte que les Helvétiens y rendoient.

Je doutois d'abord que Reinesius eut bien rempli le mot abrégé M I.

(1) De Diis Germ. Lib. 1. Cap. 4.

(2) Antiq. Sept. & Celt. pag. 139.

(3) Relig. des Gaul. Liv. 2. Ch. 37.

(4) Id. ibid. Liv. 4. Ch. 4.

(5) ἐν τοῖς ἐπιγείοις.

(6) ἐν τοῖς χθονίοις.

(7) Harpocrat. pag. 69.

MEM.
X.

MILIT. en lisant *Militari*. Il me sembloit qu'on pouvoit lire *Milites*; & que *Marti Milites*, en sous-entendant *voverunt*, ou *donaverunt*, ou *dedicaverunt*, feroit une façon convenable d'expliquer l'Inscription. Mais me rappelant le Temple erigé à Mars *Militaire*, rebâti l'an 295. de l'Ere Chrétienne (1); & réfléchissant que cette Epithète servoit à distinguer Mars Dieu de la Guerre, de Mars *Dieu des Campagnes* (2), de Mars *Vengeur* (a), & de Mars *qui porte la Paix* (b), dénominations de ce Dieu, qui sont fort connues, je suis entré dans l'idée de Reinesius. Au fond, de quelque manière qu'on lise, il fera également vrai que le Plat en question étoit un Utenfile voué à Mars, ou servant au Culte de cette Divinité. Ce n'étoit donc pas simplement une Pièce de la Vaisselle d'un Officier, comme Reinesius le pensoit.

(a) *Ultor.*(b) *Pacifer.*

Un autre Utenfile de même espece fortifie ma conjecture par l'Inscription gravée au fond. On y voyoit quand il fut deterré (3).

MIRCVRI

MANI

C. HILVII PRIVATI

Reinesius donnoit à cette Pièce le nom de *Patere*. Mr. Passeri a observé (4), que les Inscriptions qui se gravoient sur les Statues ou autres choses offertes aux Dieux, étoient autant de *Dédicaces*, qui

(1) On en a l'Inscription dans Gruter. LVIII. 4.

(2) *Campestris*. P. Reland rapporte dans ses Fastes, ad An. U. 934. une Inscription dressée à ce Mars.

(3) La troisième ligne étoit déjà effacée. Je donne la quatrième sur la copie de Merian & d'Hottinger, plus exactes que celle de Reinesius, qui lisoit C. HILHVII. P. RIVATI.

(4) Dedicazioni m'intendo io che fussero quelle Iscrizioni, che s'incidevano ne' Simolacri ed in altri Donari i quali si of-

ferrivano a' Dei, per far noto ad altrui, che quelle cose erano state dalla religione segregate dal commercio degli huomini. Le *Patere* in specie venivano contrassegnate con questa marca affine che si sapesse al servizio di qual Dio erano addette. Da un passo da Omero pare che si raccolga, che l'uso delle *Patere* quantunque consacrate non fosse promiscuo per i sacrificii di tutti i Dei, e che dedicate ad uno, o più Dei, per que' soli servissero, e non per altri. PASSERI Lettere Roncagliesi Lett. IX. in Raccolt. d'Opusc. Scient. CALOGIER. Tom. 23.

qui faisoient connoître que ces choses étoient séparées par les ré- M E M.
gles de la Religion, du commerce des Hommes ; & que les *Pateres* X.
en particulier étoient ainsi marquées, afin qu'on sçut au culte de
quel Dieu elles étoient consacrées. Le même Savant juge par un
endroit d'Homere qu'il rapporte, que bien qu'une *Patere* fût con-
sacrée, on ne pouvoit cependant pas s'en servir indifféremment pour
les sacrifices qui regardoient quelque Dieu que ce fût ; mais qu'une
fois dédiées à un Dieu, ou à plusieurs, elles ne pouvoient être em-
ployées qu'aux sacrifices à l'honneur de ces Dieux, & d'aucun autre.

La maniere dont les Antiquaires decrivent les *Pateres* [Vases dans
lesquels on mettoit le Vin, qui se versoit entre les Cornes de la
viçtime qu'on alloit immoler (1), ou dans lesquels on recevoit le
sang (2)] & les figures qu'on en a sur les Médailles & les mo-
numens, ne conviennent point à la Pièce dont nous parlons, qui
étoit proprement un de ces Bassins appellés *Discus*, dont on se fer-
voit pour mettre les entrailles de la Viçtime (3). Mais accordons
que ce soit une *Patere* ; l'observation de M. Passeri sur les Inscrip-
tions de ces sortes de Vases, détruira la conjecture de Reinesius
touchant la destination de ces Utenfiles. On demanderoit, pour-
quoi celui-là auroit-il été sacré, & non tous les autres rassem-
blés en même lieu ? Nous verrons tout-à-l'heure d'autres preu-
ves gravées sur un de ces Bassins, qu'ils étoient destinés à des usa-
ges religieux. Mais avant de l'examiner, voyons ce qui a porté
Reinesius à faire des Utenfiles Sacrés dont nous parlons, la Vais-
selle de deux Officiers Romains.

Ce Savant vouloit absolument trouver dans l'Inscription de notre
Plat un Personnage de la Famille *Mercuria*, dont il expliquoit
un monument. Ce Personnage y est appelé *Mercurius Magnus*.
A la vérité, *Magnus* & *Mannus* ne sont pas le même Surnom (4).

Mais

(1) STRUV. Sytagm. Antiq. Cap. X.

(2) DU CHOU L. Religion des anc.
Rom. pag. 289.

(3) Le même Du Choul *ibid.* p. 291.
donne la figure d'un de ces Plats ou Bas-
sins.

(4) Il est cependant vrai que ces deux

mots, quelquefois *Prénoms*, & quelque-
fois *Surnoms*, n'ont été que trop sou-
vent mis l'un pour l'autre par les Copi-
stes, quoi qu'ils s'écrivissent très diffé-
remment étant *Prénoms*. Voy. les *Obsero.*
Letterar. de M. MAFFEI. Tom. 2. pag.
304.

MEM.
X.

Mais le G plus ou moins n'est pas une affaire pour un Commentateur, qui a résolu que deux noms différens soient le même pour l'article qu'il traite. Il n'y a qu'à poser en fait qu'il s'agit bien dans les deux monumens qu'on lui applique, du même personnage; & qu'ainsi *Manus* & *Magnus* ont là la même signification. C'est précisément ce que Reinesius a fait (1).

On connoit trop Mercure *Manus* ou *Manius*, pour ne pas reconnoître que c'est ce Dieu qui est désigné dans l'Inscription du Disque. Une des principales fonctions de ce Messager des Dieux lui fit donner ce Surnom. C'étoit celle de conduire les Morts dans le séjour des Manes (2): fonction si pénible, qu'il s'en plaint extrêmement en racontant, dans Lucien (3), ses diverses fatigues à sa Mere Maya. *Ce qu'il y a de plus dur*, lui dit-il, *c'est que je suis le seul des Dieux qui ne peut prendre aucun repos, même pendant la nuit; parce qu'alors il faut que j'amène les Ames à Pluton, que je sois le conducteur des Manes, & que j'assiste à leur jugement* (4).

Comment donc Reinesius put-il s'arrêter un moment à l'idée que le Bassin, où on lit très-distinctement *Mircuri Mani*, sans qu'il pût même y avoir de place dans ce dernier mot pour un G de plus, pouvoit regarder le *Mercurius Magnus*, dont il expliquoit le monument? Etoit-il naturel de penser qu'un homme du rang de ce Magistrat, Gouverneur de Trois Provinces en deça du Pô, sous le Consulat de Metellus & de Pompée, l'an DCCII. de Rome, c'est-à-dire, cinq ou six ans seulement après que César eut vaincu les

Helvé-

(1) Imo HUNC IPSUM *Mercurium Magnū*, vel *Manum* reperi in Supellectile varia vasorum argenteorum, qui anno 1633. d. 22. Aug. in saltu juxta pagum Wettingen in Argovia supra Badenam . . . terra effosa depinxit in Topograph. Helv. fol. 51. Merian. REINES. *Inscript. l. c.*

(2) Voy. plusieurs passages peu communs rassemblés là-dessus par KIPPING. *Antiq. Rom. Lib. I. §. 21.*

(3) *Dialog. Fab. XI.*

(4) Entre les Lampes Sepulchrales dont *Bartolio* a donné les desseins, & que feu M. *Ducker* a publiées avec les expli-

cations de *Bellori*, il y en a une pag. 17. où l'on voit Mercure qui présente un Mort à Charon. Ce Dieu paroît seul dans plusieurs autres de ces Lampes. De là aussi le bon mot de l'Epigramme de Nicarchus dans l'*Antol. Lib. 2. Cap. 21. n. 13.* contre un Medecin qu'il nomme *Zopyrus*. Portant, dit le Poëte, un Caducée & des Souliers comme Mercure, *Zopyre* conduit les Malades aux Enfers.

Κηρύκιον γὰρ ἔχον ξύλινον, καὶ πλα-
τὰ πέδιλα,
ὧς Ἑρμῆς, κατὰγει τοὺς θανά-
πνευμένους.

Helvétiens, & avant qu'ils eussent été réduits en Province Romaine, fut venu dans l'Helvétie; où il n'est pas apparent qu'il soit entré de Troupes Romaines qu'après la sujettion de la Nation, suite de la part qu'elle eut au soulèvement des Gaules sous Vercingetorix?

MEM.
X.

Je ne me ferois pas autant étendu à refuter cette conjecture de Reinesius, si elle n'eût point été adoptée par quelques-uns de nos Auteurs Suisses; mais sur-tout, si, en rendant à Mercure l'offrande qui lui avoit été faite, il n'en resuetoit pas un indice, qui confirme l'opinion que ces Utenfiles servoient au Culte d'Isis dans le Temple de Wettingen.

En effet, rien n'étoit plus ordinaire que d'associer Mercure à Isis. On avoit pour cela nombre de raisons que je ne toucherai pas. Elles sont assés connues. Je ne ferai mention que de celle qui regardoit Mercure *Manus* ou *Manius*. Sous cette denomination, il étoit un des Dieux de l'Enfer. Les Gaulois le croyoient ainsi. On l'a vû par l'Inscription de Belesme. Isis étoit aussi une Divinité Infernale, de même qu'Osiris & Harpocrate (1).

Mercure étoit d'ailleurs en si grande vénération parmi les Gaulois, qu'il étoit naturel qu'ils l'associaissent dans le culte qu'ils rendoient à leurs principaux Dieux.

Et que les Utenfiles dont je parle fussent particulièrement à l'usage des Gaulois Helvétiens; c'est ce que je vais rendre, si je ne me trompe, très-probable.

1°. Par les noms gravés au fond de deux de ces Plats. On lit autour de l'un, RINIONI BOLTURI. C'est ainsi que porte la Copie de Merian. Mr. Hottinger avoit lu BOLTURI. Si ce n'est pas une faute d'impression dans son Livre (2). Mais quelle des deux qui soit la bonne maniere de lire, il n'en sera pas moins probable que c'est là un nom Gaulois. Pour le mot RINIONI on n'en peut rien tirer, parce qu'il ne paroît pas entier. Il n'a cependant pas l'air moins Gaulois.

Au fond d'un autre plat, on lit BENIGNES LEGENTI REGLY. Ce n'est assurément pas là du Langage Romain: & REGLY n'est point Latin. Cependant toutes les Lettres de ces trois

mots

(1) Cuper. *Harpocrat.* p. 124. (2) Helv. Kirch. *Gesch. Lib. I. §. XLII.*

MEM.
X.

mots sont parfaitement conservées : & l'on n'a pas ici la ressource de changer la Ponctuation : chaque mot est bien séparé du suivant par une feuille ou fleur gravée entre deux.

2°. Par les Figures en bas-relief qu'on voit sur l'espece de Sympule à manche N°. 1. auquel nos Auteurs n'ont fait aucune attention. Je n'observerai sur ces figures que ce qui me paroitra caractériser les idées particulières ou le Culte des Gaulois , & spécialement celui d'Isis ou des Dieux de sa suite.

On y voit d'abord la représentation du Soleil , dont la tête est environnée de Rayons , comme les Egyptiens le représentoient (1). Il tient un fouet de la main droite ayant le bras levé & prêt à frapper.

Le Fouet fait allusion à l'histoire de Phaëton *Currus auriga paterni* (2) : ou plutôt c'est le symbole de l'empire (3). Pignorius a remarqué (4) que les Galles s'en servoient pour le même usage. Mais Cuper a rendu indubitable la signification du Fouet , pour désigner le Soleil dans les symboles des Egyptiens (5).

La main gauche de ce Soleil touche à un Globe posé sur un pié - d'estal.

Parce que le Soleil éclaire le monde entier & qu'il étoit regardé comme le Roi de l'Univers , on le depeignoit tenant un Globe (6). Les Gaulois en ayant les mêmes idées (7) emploioient sans doute les mêmes symboles , quand ils représentoient leurs Divinités.

La

(1) CUPER. *Harpocr.* p. 9. Ovide s'adressant au Soleil dans ses imprécations contre Ibis , l'appelle §. 73.

Radiis circumdata Solis imago.
Virgile donnoit au Roi Latinus , né de Circé , fille du Soleil , des Rayons comme à son Ayeul.

*Cui tempora circum.
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt
Solis avi specimen.*

Aeneid. XII. §. 162.
Solis Augustum caput [dit. Martian. *Capella de Nupt. Philolog. Lib. 1.*] *radiis perfusum , circumactumque flammantibus - velut auratam cesariem rutili verticis imitatur* [Apollo]. *Hinc quoque Sagittarius , hinc quoque Venerificus , quod possit radio-*

rum jaculis icla penetrare.

(2) Apollon est représenté sur quelques Médailles tenant un Fouet de la main droite. Sur d'autres , comme sur celle de Caracalla , dans Trifan p. 172. conduisant un char à quatre chevaux.

(3) PIER. VALERIAN. *Hierogl. Lib. XLVIII. Cap. XVII.*

(4) Magn. Matr. Id. & Attid. init. p. 8. 9. & 16.

(5) Id. *ibid.*

(6) La Religion des Gaulois. *Liv. 2. Ch. 32.*

(7) SPON. *Misc. & CUPER. Apoth. Homer. p. 180. SALMAS. ad Tertull. de Pallio. p. 29. 38. § 44. GREVIUS in Not. ad SUTTON. Caesar. p. 365.*

La longue Robe à manches justes aux bras, & qui descendant jusqu'au poignet se retroussent à l'antique, étoit un Habille-
ment des Barbares, & non des Romains [a]. Le Soleil est donc vêtu ici à la Gauloise. Deux figures de Druides données par D. Martin d'a-

MEM.
X.

près le P. de Montfaucon, ont des Robes toutes semblables. Enfin, à côté de cette figure du Soleil, on voit un Vase à deux anses, couché, dont l'ouverture est vis-à-vis du visage du Dieu. C'est une espèce d'Hydrie, qui servoit aux cérémonies Isiaques (1).

[a] Voy.
les Auteurs
cités à la
Note 7. de
la page
précédente.

La seconde figure de notre Sympule est une DIANE, ou ISIS-LUNE. On ne les représentoit pas différemment, à ce que dit Plutarque (2). De la main gauche elle tient un Voile, qui sort de derrière son bras, s'élève dessus sa tête enflé par le vent, & vient embrasser son corps par derrière. On diroit qu'Apulée (3) a voulu depeindre cette figure, en depeignant les habits d'Isis & son voile. C'est bien là ce fameux voile d'Isis (4).

Elle s'appuie sur une colonne ronde, & tient un flambeau brûlant élevé. Tout cela convient également à la Lune, à Diane & à Isis, une seule & même Divinité.

La Troisième Figure est MARS, tenant la main gauche sur un Bouclier ovale.

Le Mars Gaulois, dont le dessein se voit dans la *Religion des Gaulois* (5) ne diffère de celui-ci, qu'en ce que celui là n'a pas le casque en tête. Une Médaille de Caracalla, rapportée par Du Choul (6) représente parfaitement le nôtre. Le Bouclier Ovale n'est pas un Bouclier Romain, mais Gaulois.

Mars est appuyé contre une Colonne du même ordre que celle sur laquelle Diane-Lune ou Isis a le coude. Une Oye, placée sur cette colonne, avance le col contre le Dieu, comme pour le caresser. Il la regarde fixement.

Rappel-

(1) In Osiridis Pompa vas aquarium præcedebat; in Isidis Amphora, quam Hydriam appellare videtur Vitruvius. FIG. NOB. Mensa Isiac. p. 75. Voy. aussi CUPER. Harpocr. p. 51.

Σελήνης ἀποφαινόντες, ἐν καὶ τῶν ἀγαλμάτων αὐτῆς. De Isid. & Osir.

(3) Metam. Lib. IX.

(4) Voy. LE MOYNE de Melanoph. in CUPER. Harpocr. p. 260.

(5) Liv. 2. Ch. 36.

(6) De la Religion des Rom. p. 205.

(2) Τὴν δὲ Ἰσιν ἐκ ἐτέρων τις
Tom. II.

MEM.
X.

Rappelons nous à ce sujet que l'Oye étoit consacrée à Isis & Osiris, & qu'on leur en sacrifioit (1). C'est ici aussi un exemple d'un usage observé par l'auteur de *la Religion des Gaulois*, qu'ils donnoient souvent à une Divinité les symboles d'une autre.

Il n'est pas besoin d'avertir que la Quatrième Figure de notre Sympule est un MERCURE : qui pourroit le méconnoître ? Il n'a ni Bonnet, ni Chapeau. Sa tête, ses cheveux, & les ailes qui lui sortent d'au-dessus des Oreilles, le font parfaitement ressembler à cet égard au Mercure Gaulois, debout sur un Taureau, dont on voit le dessein dans le Livre de D. Martin (2).

Les Egyptiens représentoient Mercure sans *Petafe*, & sans Ailes aux pieds. Le nôtre n'en a point non plus.

Mr. de Fontenu (3) a averti que le Mercure Gaulois n'étoit que le Tautes de Phénicie ; & que le Culte de ce *Tentat*, première Divinité des Gaules, étoit presque inséparable de celui d'Isis.

Je n'ai rien à remarquer sur la figure de JUPITER, qui est la Cinquième de notre Sympule ; si ce n'est que sa tête est toute semblable à celle de Jupiter *Acréen* sur les Médailles de Smirne, dont Spon a donné le dessein (4).

On fait aussi que les Grecs représentoient sous l'image de deux Corneilles l'Adultere de Mars avec Venus (5). On n'ignore pas non plus que les Egyptiens avoient consacré les Corbeaux à leur Osiris, le Soleil (6) ; & que ces Oiseaux l'étoient de même en Grece à Apollon, parce qu'on leur attribuoit la faculté de prédire l'avenir. Aussi un Poëte les a-t-ils appelés *Compagnons des Trépieds* (7).

Quant aux Gaulois, ils se servoient des Corbeaux pour en tirer des Augures (8). Artemidore rapportoit que sur les Côtes de l'Océan il y avoit un Lac nommé *des Deux Corbeaux*, où il paroif-

soit

(1) Voy. CUPER. Harpocr. p. 54. & JUVENAL. Sat. VI. v. 539. seq.

(2) La Relig. des Gaul. Liv. II. Ch. XXXIV.

(3) Dissert. sur le Culte d'Isis dans la Germanie. Mem. de l'Acad. Royale des Inscript. Tom. VII. pag. 104.

(4) Miscell. pag. 74.

(5) Voy. CORLIUS RHODIG. Ant. Lect. Lib. 29. Cap. 18.

(6) Cuper. Harpocr. p. 70.

(7) Comes obscurus Tripodum. PAPIN. STAT. Thebaid. Lib. 3. v. 506.

(8) Religion des Gaulois. Liv. 3. Ch. 18. pag. 79.

soit deux de ces Oiseaux, dont l'aile droite tiroit sur le blanc; que ceux qui avoient des Procès ensemble se rendoient là, faisoient dresser une table en un lieu élevé, & y mettoient chacun un gâteau de farine, d'huile & de Vin: que les deux Corbeaux fondant sur ces gâteaux mangeoient l'un, & mettoient l'autre en pièces qu'ils éparpilloient; enfin que la partie dont le gâteau étoit ainsi éparpillé avoit gain de cause.

Strabon, qui nous a conservé ce récit d'Artemidore, le traite de Fabuleux (a). Dom Jaques Martin prétend seulement que l'Auteur Grec s'est mépris, en prenant pour deux Corbeaux les Trois Grues, qu'on voit gravées sur l'une des Pierres du tems de Tibère, qui furent deterrées à Paris en 1711. Le docte Religieux pour faire mieux passer sa conjecture, avance qu'il ne paroît pas que les Gaulois aient jamais honoré les Corbeaux. Le passage d'Artemidore semble cependant justifier au moins que le Corbeau étoit en vénération dans la Nation. Car il est difficile de croire qu'Artemidore ou Strabon qui n'a fait que le copier, aient mis deux Corbeaux, en place de Trois Grues. Dom Martin avoit observé lui-même qu'un des ordres des Prêtres de Belenus & de Mithras dans les Gaules, portoit le nom de *Corbeaux* (1). Il falloit bien qu'on attachât une idée de distinction relative à leurs fonctions & à cet Oiseau, à la denomination dont ils se faisoient honneur. Le Corbeau n'étoit donc pas oublié dans les représentations symboliques des Gaulois, non plus que dans celles des Egyptiens. Et comme Porphyre dit formellement (2) que les Egyptiens adoroient les Vertus Divines sous la figure des animaux de chaque Province, & que chacun de ces animaux représentoit un Dieu; il est fort naturel de croire qu'il en étoit de même des Gaulois dans le Culte qu'ils rendoient aux Dieux d'Egypte: ce dont on ne sauroit presque plus douter après la découverte des Figures d'Animaux trouvées près de Zurich, qu'on voit dans l'Antiquité expliquée du P. de Montfaucon, & dans la Religion des Gaulois de D. Martin. A quoi

MEM.
X.

(a) Lib.
IV. Cap.
198.

il

(1) Religion des Gaulois. Liv. 2. Ch. 33.

(2) Τὴν γὰρ ἐπὶ πάντα δύνα-
μιν τῶ θεῶ διὰ τῶν συνόμων ζώων,

ᾧν ἕκαστος τῶν θεῶν παρέσχευ-
εδρήσχευσαν. De Abstin. Lib. 4. Cap. 9.
ibique HOLSTEN.

MEM.
X.

il faut ajouter les Figures deterrées à Lunnern en 1741. où l'on voit un *Cynocephale*, qui prouve seul que le Temple qu'il y avoit là, étoit celui d'une Divinité Egyptienne.

A côté de la figure accompagnée des Oiseaux dont on vient de parler, est une Bouteille ronde, à long col, & couchée. J'ai déjà fait mention par rapport à l'Hydrie, qui est à côté de la Figure du Soleil, de l'usage de ces Vases dans les Cérémonies Isiaques. Porphyre (1), parlant du Soleil sous le nom de Serapis, dit „ que „ quand on ouvre son Temple, les cérémonies s'y font avec du „ Feu & de l'Eau; & que celui qui chante les Hymnes verse de l'Eau, „ & montre le Feu en appelant le Dieu en Langue Egyptienne.”

Entre notre Déesse, quelle qu'elle soit, & la dernière Figure, est une Colonne du même goût que toutes les autres qu'on voit dans ces Reliefs, excepté pour le Chapiteau terminé en Dôme, & qu'elle est la plus haute. Ces Colonnes ne sont pas placées là sans quelque raison relative à la destination de l'Utenfile. Je ne saurois en trouver d'autre, si ce n'est qu'il convenoit d'orner le Temple d'une Divinité Egyptienne de ces symboles, sous lesquels les Egyptiens honoroient leur Dieu *Nilus* ou *Osiris*. Beyer a rapporté (2) un passage de Suidas, qui prouve qu'une Colonne en étoit la Statue. Il y a aussi plusieurs Colonnes ou Pié-d'Estal entre les figures gravées sur le bord d'un des plats Ovals, dont je parlerai plus bas.

Enfin la dernière Figure qu'on voit autour du Sympule, est celle d'un homme plus vieux que jeune, la barbe courte & épaisse; deux moustaches lui couvrent la bouche. Il a les cheveux courts. Sa Tunique sans ceinture, & presque sans plis, lui descend plus bas que le gras de jambe: c'est son seul habillement. Les manches, qui ne couvrent presque que l'épaule & la moitié du bras, sont fendues en plusieurs pièces jusques près de l'Epaule. Rien ne ressemble mieux que cet habillement à celui des Gaulois dont on voit les desseins dans

(1) ἔτι καὶ νῦν ἀνοίξει τῇ ἀγίῃ ὑμνῶν τὸ ὕδωρ καὶ τὸ πῦρ Φαί-
 Σαραπιδος ἢ Σεραπεία διὰ πυρὸς νοῦτος. l. c.
 καὶ ὕδατος γίνεται, λείποντο τῇ (2) Addit. ad Selden. de Diis Syr.
 Cad. IV. pag. 232.

dans l'Ouvrage de D. Martin (1). Il y a donc tout lieu de croire, que c'est un Druïde que cette Figure représente. Sur-tout si l'on fait attention, que, de la main droite, il tient une espèce de Faucille ou serpe haute; & de la gauche une Branche de Gui de chêne, qu'il a coupée de sa serpe, ou une plante de Verveine, dont les Druïdes ne faisoient pas moins de cas & d'usage, que du Gui (2). Si ce n'est pas un Druïde que notre Figure, ce pourra être Esus, représenté sur une des Pierres deterrées dans l'Eglise de Notre Dame de Paris en 1711. tenant une hache, ou une serpe, dont il est prêt à frapper un Arbre comme pour l'ébrancher (3). Cette Divinité Gauloise ne justifieroit pas moins qu'un Druide, que des Gaulois, & non des Romains consacrerent ces Utenfiles pour servir aux cérémonies religieuses du Temple de Wettingen.

MEM.
X.

Enfin comme *Silvanus* se trouve représenté dans Beger (4), tenant aussi de la main droite une Serpe haute, & de la gauche une Branche d'arbre haute; on pourroit peut-être prendre notre Figure pour celle de ce Dieu des Bois.

Il me paroît cependant qu'il y a bien plus de raisons de croire que c'est un Druïde que nous voyons là; & que la branche qu'il a dans la main, est une branche de Verveine, plutôt que de Gui. En effet, outre la remarque déjà avancée, que les Druïdes faisoient infiniment de cas de la Verveine, la longueur & la figure de la branche, & particulièrement la manière dont le Druïde la tient, conviennent parfaitement aux usages de ces Prêtres Gaulois. C'est ainsi qu'ils devoient tenir cette plante en la cueillant. Pline l'atteste (5).

Achevons d'examiner ce Sympule. On voit sur le manche la figure de *Mercur*e répétée. Ce Dieu y a à ses pieds un Coq, une Tortue, & un Bouc; symboles dont il est le plus souvent accompagné. Au dessus de sa tête est une *Victoire*, tenant de la main droite une Palme, & de la gauche une Couronne.

Cette

(1) Liv. V. Ch. VIII. & sur-tout la Tunique de la figure 3. du Liv. II. Ch. XXXV.

(3) Ibid. Liv. III. Ch. XXV.

(4) Thesaur Brandeb. Tom. 3. p. 258.

(2) Voy. PLIN. Hist. Nat. Lib. XXV. & la Rel. des Gaul. Liv. L. Ch. XXVI.

(5) Circumscriptam ferro effodi sinistra manu, & in sublime tolli. Natur. Hist. Lib. 25. Cap. 9.

M É M.

X.

Cette répétition de la figure de Mercure dans une aussi petite pièce que le Sympule, où aucune autre figure n'est répétée, ne marquoit-elle point que Mercure étoit le Dieu qu'honoroient le plus ceux qui offroient ce Vase aux Divinités du Temple de Wettingen? A ces sentimens on reconnoitroit des Gaulois, plus attachés au culte de Mercure, qu'à celui d'aucune autre de leurs Divinités. „ Le „ Culte de Mercure, dit Dom Martin (1), étoit répandu dans toutes les Gaules, pendant que celui des autres Dieux étoit plus raffiné : ainsi la vénération pour ce Dieu s'étendant à proportion du „ nombre de ses devots, l'on recherchoit & l'on multiplioit par-tout „ ses Statues”. César trouva ces idées & ces usages chez les Gaulois. Il ne manqua pas d'en faire la remarque dans ses Mémoires (2). Deux Siècles après lui, Mercure étoit encore le principal objet du culte religieux de la Nation. Chaque Peuple s'étant approprié, pour ainsi dire, une Divinité pour en faire son Dieu Tutelaire, c'étoit Mercure que les Gaulois avoient choisi (3). Ceux de l'Helvétie ne s'étoient apparemment pas distingués à cet égard du reste de la Nation. Le nom de Mont de Mercure, *Hermes-bühel*, demeuré à une hauteur proche de Soleure, marque qu'on y rendoit des hommages à ce Dieu. Les deux Colonnes qui furent transportées de là dans le Siècle passé, & placées au pied du degré par lequel on monte sur la place de l'Eglise de St. Ours de cette Ville, portoient chacune une Statue, suivant la tradition (4). Sans doute que Mercure y avoit la principale. Il falloit même que ce Mercure de l'Helvétie fut renommé parmi les autres Gaulois, puis qu'un Prêtre de la Famille Impériale à Lyon vint de là à Soleure, pour s'acquitter du vœu qu'il avoit fait d'ériger quelque Monument à ce Dieu. L'Inscription suivante en a conservé la mémoire (5).

M E R-

(1) Religion des Gaul. *Lib. 2. Ch. 9.* où l'on trouve plusieurs autres preuves de la préférence que les Gaulois donnoient à Mercure entre les Dieux qu'ils honoroient.

(2) Deum maxime Mercurium colunt : hujus sunt plurima simulachra. *De Bell. Gall. Lib. VI. Cap.*

(3) Per universa imperia, provincias, 73.

oppida, videmus singulos Sacrorum ritus gentiles habere, & Deos colere Municipales, ut Eleusinos Cererem, Phrygas Matrem Gallos Mercurium. *MINUT. FELIX. p. 7. Edit. Herald.*

(4) *Haffn. Solothb. Gesch. p. 36.*

(5) *Delic. de la Suisse. Tom. 3. pag.*

MERCVR. AVG.

MEM.

VALER. HISPANVS IIIIIIVIR

X

AVG. LVGD. EX S. VOTO.

Il y avoit deux Statues de Mercure Gaulois, sans sexe, entre les Antiquités trouvées près de Winterthur en 1709. Au pied de l'une est une Tortue, comme sur le manche de notre Sympule.

Observons enfin, que toutes les Figures de Divinités qu'on voit sur ce Sympule, sont chaussées, excepté celle de Mars & de Jupiter. On a remarqué que les Ethrusques ne représentoient point les Déeses à pieds nus. Ils les chaussaient pour l'ordinaire, au moins de Sandales (1). Les Romains n'avoient pas cette attention. Il est certain que les usages des Ethrusques approchoient beaucoup plus de ceux des Gaulois, de qui ils en tenoient plusieurs, que de ceux des Romains.

On ne voit pas bien jusqu'où monte la Chaussure de nos Figures : ce qui fait qu'on ne sauroit dire précisément de quelle espèce elle étoit. Il semble cependant que c'est de l'espèce de *Chaussons*, qui tenoient lieu de Souliers, appelés *Phacasia* ; chaussure qu'on mettoit aux Dieux apportés de la Grèce,

Phacasianorum vetera ornamenta Deorum (2) :

& qui étoit encore à la mode parmi les Grecs d'Athènes quand Spon y passa (3). C'étoit aussi la chaussure des Prêtres d'Alexandrie, & des Philosophes Grecs [a]. Elle venoit de l'Egypte ; & par là convenoit aux Divinités, qui en étoient originaires. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Romains ne chaussaient pas ainsi leurs Dieux.

[a] Bal-
duin. Calc.
antiq. Cap.
19.

Quant aux Druides, nous ne savons autre chose qui distinguât leur chaussure de celle du commun des Gaulois, si ce n'est qu'ils portoient sur leurs souliers la figure du Pentagone, symbole de la fanté,

(1) Osservo che i Toscani non costumavano di formare le loro Dee co' piedi nudi a riserva di ben poche, che almeno havevano i sandali. PASSERI Letter. Roncagl. Lettr. X. in CALOGIER.

Raccolt. d'Opusc. Tom. 23. p. 322.

(2) JUVENAL. Sat. III. v. 218.

Voy. TURNER. Advers. Lib. X. Cap. 27.

(3) Voy. son Voyage de la Grèce. Tom. 2. p. 238.

MEM.
X.

fanté, *ὕψος* (1) : ce qui est bien différent de l'idée que s'en étoit faite Schedius (2), qui croioit que les souliers des Druïdes étoient Pentagones ; forme assurément peu convenable aux pieds, & à l'usage des Souliers. Quoi qu'il en soit, les figures de Druïdes chaussés, qu'on trouve en assés grand nombre, dans le Livre de D. Martin de *la Religion des Gaulois* ne contrediroient point l'assertion, que la chaussure dont ils se servoient, étoit très-peu différente de celle des figures des Divinités représentées sur notre Sympule, sur lequel en voilà assés.

Jettons aussi les yeux sur une autre de ces Pièces, qui n'a non plus attiré jusqu'ici l'attention de personne. Elle présente néanmoins quantité de figures de Lions, de Cerfs, & d'autres animaux : des Casques avec leurs Cimiers ; des Epées ; des Chaines. On voit de toutes ces choses sur les bords du Plat ovale N°. 2. Les Animaux font connoître sans équivoque, que ces Utenfiles étoient employés au Culte de Mithras. Je puis me dispenser de le prouver, après ce qu'on a fait de remarques sur les figures d'animaux, trouvées proche de Winterthur. Les Casques, les Chaines, les Epées, conviennent aux Mystères de Cybèle, dont la Statue étoit accompagnée dans les Processions d'une troupe de gens armés, que Lucrèce peint dans le Casque en tête, & jouans avec des Chaines (3).

*Hic armata manus [Curetas nomine Graij
Quos memorant Phrygios] inter se forte catenas
Ludunt, in numerumque exultant sanguine læti : &
Terrificas capitum quatientes numine Cristas,
Diætaeos referunt Curetas.*

Le Culte de Mithras, qui n'étoit qu'Osiris, le Soleil, & celui de Cybèle, la même Déesse qu'Isis, loin d'avoir quelque chose d'incompatible avec celui de la Lune-Isis, se célébroit dans les Temples d'Isis, par une suite de la coutume, qui associoit ainsi des Divinités

(1) Voy. KEYSER. *Antiq. Sept.* & pag. 411.
Celt. p. 503.

(2) De Diis Germ. *Cap. IX. ab init. Ch. XXXIV.*

Voy. la Note de JARK. sur cet endroit.

(3) Voy. *Religion des Gaulois. Liv. 2.*

(4) De *Rer. Nat. Lib. 2.*

vinités, dont les influences & la protection avoient les mêmes objets. MEM.

Du reste, nous avons lieu de regretter que le savant Benedictin, qui a rassemblé avec tant de soin tout ce qui lui a paru propre à donner des lumières sur la Religion des Gaulois, n'ait pas porté son attention sur ces Utenfiles, comme il l'a attachée aux autres morceaux d'antiquités déterrés en Suisse. Que d'observations notre Symple seul n'auroit-il pas fournies à sa sagacité, & à sa vive imagination ! Pour moi, crainte de m'égarer trop loin dans le vaste pays des conjectures, j'ai cru devoir me borner à rendre plausible mon opinion, que le Temple d'Isis de Wettingen fut élevé par *Annus Magianus* Helvétien, bientôt après que les Romains eurent apporté dans l'Helvétie l'usage de bâtir des Temples : qu'ainsi ce fut avant le règne d'Hadrien, au plus-tard même sous celui de Trajan, selon la conjecture de Mr. Altmann. D'où découle encore cette inference, que comme les Helvétiens ne commencèrent apparemment à bâtir des Temples à leurs frais, qu'aux Dieux qu'ils honoroient le plus, & que les Dieux dont les Romains leur avoient communiqué le culte, n'étoient assurément pas ceux que la Nation vénéroit par dessus tous les autres ; Isis, à qui ce Bourgeois de Baden & sa femme firent élever & orner le Temple dont il s'agit, étoit sans doute vénérée dans l'Helvétie avant que les Romains s'y établissent. M. Hottinger l'avoit déjà avancé (1), & l'on ne fau- roit, ce me semble, plus en douter.

Que si je dois dire dans quel tems, & par qui le Culte d'Isis fut introduit dans ces Contrées ; je dirai, que je présume qu'il y fut apporté par les *Tectosages*, en même tems que celui de Belenus, après que les Marseillois l'eurent répandu dans les Gaules.

Je ne finis pas encore sur le Culte de la Lune dans l'Helvétie. Il me reste à faire voir, que les noms de Lune, de Diane & d'Isis n'étoient pas les seuls sous lesquels on y adorât cette Divinité.

(1) Hely. Kirch. Geschicht. Lib. I. §. XII.

MEM.
X.V. *Les Helvétiens adoroient encore la Lune , sous les noms de VENUS, d'OPS, de FORTUNE & de VICTOIRE.*

CE ne fera pas par des Inscriptions que je prouverai que les Helvétiens rendoient leurs hommages à VENUS, comme les autres Peuples des Gaules. Aucun monument de ce genre, dont sans doute l'Helvétie ne manquoit point, n'est parvenu jusques à nous. Mais on n'en doit pas être moins persuadé pour cela, que la Déesse y avoit des Temples, des Autels, & des adorateurs en grand nombre. Et ce qui le persuade n'est pas seulement la figure gravée sur le Sympule dont j'ai parlé dans l'article précédent, & qui paroît représenter Venus : Ce n'est pas non plus la Médaille de l'Impératrice Sabine, trouvée avec quantité d'autres près de Wettingen, en même tems que le Sympule, & dessinée aussi par Merian, où l'on voit au Revers une Venus tenant sur sa main droite un Croissant, & cette Inscription VENERI GENETRICI : Médaille sur laquelle M. Hottinger concluoit que Venus étoit adorée par les Helvétiens : Enfin ce n'est pas non plus la Statue de Venus de marbre blanc, déterrée à Soleure, & que des Gentilshommes de cette Ville, Mrs. de Staal, y possèdent encore (1).

Ces fortes de preuves ne sont, selon moi, rien moins que concluantes. Un Vase, une petite Statue, se transportent trop aisément d'un Pays à un autre, sans que la religion entre pour quoi que ce soit dans les motifs de ceux qui les transportent, ni de ceux qui en font d'eux l'acquisition. Les Médailles prouvent bien moins encore, par la même raison. Mais voici une observation qui, au défaut d'autres preuves, me paroît suffire.

Je suppose que les premiers habitans de l'Helvétie furent des Gaulois des Parties Méridionales des Gaules, entre lesquels il y avoit indubitablement des Tectosages. Seroit-il naturel de penser, que des Peuples chez qui Venus étoit en si grande vénération, qu'ils appellèrent de son nom *Ἀφροδίσιον*, le Promontoire nommé aujourd'hui *Cap de Creux*, & un Port appelé *Portus Veneris*, n'eussent

(1) Voy. HAFNER. Söllothurh. Gesch. Cap. III. pag. 20.

sent pas apporté dans le Pays où ils s'établirent, la même vénération pour cette Déesse ? S'ils y établirent le Culte de Belenus & d'Isis, MEM. X.
pourroit-on croire qu'ils y négligerent celui de Venus ?

Je n'ai non plus qu'une conjecture à présenter sur le culte d'Ops dans nos Contrées. Il ne nous en reste aucun monument qui me soit connu. Mais il n'y a que peu d'années qu'on en a détruit un, que j'ai vu plus d'une fois. C'étoit une grande Pierre terminée en Cône, placée dans un Pré, voisin de celui où l'Inscription de Loufonne a été trouvée. Il sembloit qu'elle avoit eu autrefois comme trois têtes à son extrémité. Le Peuple l'appelloit la Pierre *Opin*. C'est le nom même d'*Opis*, bien peu déguisé. Quoique la figure, ni la couleur, ni la grandeur de cette Pierre n'eussent rien qui dût attirer l'attention ; on la regardoit cependant d'un tout autre œil qu'une pierre commune. Elle passoit pour couvrir quelque trésor ; & ce fut ce qui la fit mettre en pièces, pour pouvoir plus commodément fouiller dessous.

Il y a tout lieu de présumer que c'étoit là une représentation d'Ops, ou de Cerès, ou de Cybèle, qui étoient la même Divinité aussi bien que Diane (1). Celle-ci en particulier portoit le nom d'*Ops*, ainsi que l'a prouvé Saumaïse (2).

Nous ne pouvons pas douter que les Helvétiens n'adorassent CYBELE. Une Inscription qui lui fut dressée à Soleure a passé jusqu'à nous. M. Scheuchzer l'a donnée (a) de la manière suivante, copiée dans l'Etat & Delices de la Suisse (b).

(a) Itin.
Alp. ann.
1711.
(b) Tom. 3.
pag. 74.

D. M. M.
LILIA PRONIMA
IVGENIAE MARCELLI
NAE STATILI PATERN.

Ce sont les trois premières Lettres qui marquent que le monument regardoit Cybele, la Grande Mere des Dieux ; *Deorum Matri Magnae*, est ce que vouloient dire ces trois lettres.

Je

(1) Voy. MACROB. Saturn. Lib. V. Cap. 22.

(2) Not. ad consecr. Templ. in agr. Herod. p. 27. Edit. Crenii.

MEM.

X.

Je soupçonnois que la seconde ligne pourroit bien n'avoir pas été exactement copiée, & qu'on devoit y lire *Julia Phronima*. N'ayant point encore d'exemple du Prénom *Lilia*, ni du nom *Pronima*, & l'erreur étant facile à faire, pour peu que la pierre soit altérée, ma conjecture me paroissoit presque certaine. Mais j'ai trouvé enfin dans le Recueil de M. Muratori [a] l'Inscription suivante, qui a dissipé mon doute sur le premier de ces noms.

[a] pag.
1366. 10.

LILIA MEMPHE SYRA HER. MARITO
OPTIMO ET SIBI Ñ PVBLIO LILIO
THEOPOMPO.

Mais ce doute subsiste par rapport au nom de *Pronima*, en faveur duquel il ne s'est présenté aucun exemple.

J'en dis autant sur le nom *IVGENIAE*, qui est à la tête de la troisième ligne. *INGENVAE*, ou *EVGENIAE*, semblent avoir été pris pour *Jugenia*, que nul exemple n'autorise.

Toutes les Divinités dont je viens de parler sous les noms de *Cerès*, de *Cybèle* & d'*Ops*, étoient représentées par de grosses Pierres brutes, chez les anciens Grecs mêmes, qui rendoient à des pierres toutes brutes, les mêmes honneurs qu'ils ont rendus aux Statues des Dieux depuis qu'ils eurent l'art de tailler les pierres pour en faire des Statues (1). Le Poète *Prudence* parlant du Culte de *Cybèle* (2), n'appelle que *Caillou*, & *Roc* la pierre qu'on honoroit en la baissant.

*Impressis silicem labris, puerilia vota
Fudit, opeſque ſibi cæca de rupe popoſcit,
Persuaſumque habuit quod quis velit inde petendum.*

Nous verrons, en parlant des Génies, l'Inscription érigée à *Payerne* à la *Fortune*, en même tems qu'au Génie du Lieu & à *Jupiter*. La *Fortune* étoit la *Lune* même qu'on honoroit sous ce nom (3).

II

(1) Pausan. *Achaic. Cap. 22.*

(2) Contra Symmach. *Lib. 1.*

(3) *Luna Τύχη, quia corporum præ-*

ſul eſt, quæ fortuitorum varietate jaſtan-
tur. MACROB. Saturn. Lib. Cap. 20.

C'est bien la *Fortune* dont cet Auteur veut parler

Il nous reste trois monumens qui font foi que la VICTOIRE MEM. avoit des Autels & des Temples dans l'Helvétie. Les deux In- X. scriptions suivantes se voyent encore à Villars-les-Moines.

DEAE VICTORI
AE
SABINA MAR
CIA.

DEAE
VICTORIAE
IVNIVS
PRIMITIVS
EX VOTO.

Celle-ci est à Ville-Neuve, au bout du Lac Lemman, & a été si négligée, qu'à peine y reconnoit-on aujourd'hui les caractères, déjà assez effacés il y a un Siècle, pour que ceux qui en ont donné des copies les aient données différentes. Je choisis celle de Plantin, qui avoit vu plusieurs fois la pierre.

VICTORIA
AVG.
NITIO GENNAE
TVLLIA
- - - - NTI - - - -

Sabina Marcia qui rendit à la Victoire l'hommage dont la première Inscription est un monument, n'étoit-elle point fille de *Sabinus*, frère de Vespasien ? Cela n'est pas impossible. *Sabinus* leur père, qui avoit fait dans l'Helvétie le commerce de Banque, ayant passé à Avenche la plus grande partie de sa vie (1), put bien y avoir eu une fille ou petite fille, & avant même que Vespasien fut revêtu de dignités, son frère étoit assez opulent, pour que Sabina si elle

parler sous le nom de *Τύχη* : en voici la preuve. Dans la comparaison qu'il fait *Lib. V. Cap. 16.* d'Homère avec Virgile, après avoir observé que celui-ci s'est quelquefois éloigné de son modèle, Macrobie en donne pour exemple, qu'Homère n'a pas fait mention de la *Fortune*, mais a

mieux aimé attribuer au *Destin* la conduite du Monde ; & que Virgile au contraire, a fait mention de la Fortune, & lui a attribué un pouvoir sans bornes. C'est par *Τύχη* qu'est rendu là le mot *Fortuna*.
(1) Sueton. in Vespas. Cap. I.

M E M. X. si elle étoit fille de celui-ci, fût en état d'ériger des monumens dignes d'une Inscription. Mais passons sur cette conjecture, pour observer, que quand il ne seroit venu jusqu'à nous aucune preuve de ce genre que nos Helvétiens honoroient la Victoire, nous ne saurions également en douter.

Cette Déesse étoit en grande vénération parmi les Gaulois. Ils lui adressoient leurs hommages sous le nom d'*Andarte*, ou d'*Andate*, ou d'*Andraсте*. La maniere de lire ce nom dans Dion, de qui l'on tient qu'elle étoit particulièrement honorée dans les Gaules, est fautive, selon des Savans, qui prétendent que ce n'est point *Andate* qu'il faut dire avec cet historien [a]; mais *Andraсте* (1). D'autres veulent que ce soit *Andarte* (2). Et ils sont assurément fondés, si c'est, comme ils le pensent, la même Déesse que regarde cette Inscription de Die [b].

[a] In Ne-
ron.

[b] Grut.
p. 88.

DE AVG
ANDARTAE
M. IVL. ANTO
NINVS.

Feu M. de Bimard de la Bâtie ne croioit pas que cette *Andarta* fût la même Divinité qu'*Andate* ou l'*Andraсте* dont parle Dion, & qui étoit certainement la Victoire. Au lieu que, selon cet Académicien (3), l'*Andarta* de Die n'étoit que la Déesse des bornes du territoire des Vocontiens. AND, END, en Langue Gauloise, signifie *terme*, *fin*, *extrémité*; & ERDE, ERD, ERT, ART, veut dire *Terre*. Mais cette Etymologie d'*Andarta*, unique appui de l'opinion de M. de la Bâtie, n'est ni dans les règles du Celtique des Gaules, ni dans celles du Celtique des Germains. Le premier avoit de tout autres mots que *And* ou *End*, pour dire, fin, terme, extrémité, borne. On disoit, *Fsin*, *Terfin*, *Cyfin*; *Miniog*, *Trange* (4). C'est cependant dans cette Langue qu'il faut plutôt chercher l'origine d'un nom Gaulois, que dans celle des Germains. Celle-

(1) D A-
VIRS. Dic-
tion. Lat.
Cambr. v.
Finis.

(1) BAXTER Glossar. Ant. Brit. v.
Andraсте.

(2) Religion des Gaul. Liv. 3. Ch. 4.

(3) Dissert. de Diis quibusdam ignot.
in Thesaur. Inscript. MURATOR.

Tom. I.

Celle-ci même ne favorise point la preuve de ce Savant. M. Wach-
ter a montré (1) que *And* & *Ant* dans la composition des mots,
signifioit *contre*, comme l'*ἀντί* des Grecs. Aussi M. de Leibnitz (2)
faisoit venir *Andat*, qu'il croioit être le véritable nom de la Déesse
de la Victoire dont nous parlons, du mot Allemand *Winden*,
überwinden, qui signifie *vaincre*. L'*vv* ne l'embarassoit point. Il
avoit observé que cette Lettre se mettoit à la tête, & dans le milieu
des mots, ou se retranchoit, sans rien changer de leur signification.
C'étoit une Lettre dont le Dialecte Germanique a toujours fait cet
usage plus qu'aucun autre des Celtes (3).

MEM.
X.

Il est certain que, comme que l'on lise dans Dion le nom de la
Déesse si fort honorée des Bretons, & qui étoit pour eux la Déesse
de la victoire, ce nom ne signifioit pas *Victoire*: en sorte qu'ils ne
s'en servoient pas pour designer, dans le discours ordinaire, ce que
nous appellons une Victoire. Ils avoient d'autres mots, qui répon-
doient à celui-ci, & ne ressembloient en rien, ni à *Andarte*,
ni à *Andrasse* (4). C'est donc un Titre, une Epithète, qu'*An-
darta* dans l'Inscription de Die. Le Celtique fournit des manieres
de composer ces noms, qui rendent à peu près la même idée. Si les
Gaulois disoient *Andrasse*, comme l'établit Baxter, ce nom vouloit
dire, *notre repos* (5): Ou si l'on veut n'en faire qu'un seul mot avec
ce savant Anglois; ce fera, ainsi qu'il le montre, simplement DAME,
Déesse, *Domina*; nom encore en usage dans le Pays de Cornouail-
les (6). Elle y étoit regardée comme une Divinité Infernale, com-
me une des Furies; & aujourd'hui même dans les injures des gens
du peuple, on les entend se dire, *tu es possédé de quelque An-
drasse*. Si *Andarte* est le vrai nom, il signifioit (7) une Haute
Déesse

(1) Dict. Germ. Prolog. Sect. V. v. *Ant*.

(2) Collectan. Etym. pag. 89.

(3) WACHTER. Proleg. Sect. III.
Lit. W.

(4) Victoria, æ. *Buddugoliaeth*, go-
ruchafiaeth, *gorfodaet*, *digoniant*. D A-
VIES. Dict. Lat. Cambr. v. *Victoria*.

(5) *An* etiam veteres scribebant, quod
nos *Ein*, *nofter*, a, um. Id. Dict. Cambr.
Lat. v. *An*. La signification de *Rast*, *Rest*,
Rost, selon les Dialectes, pour *repos*,

est justifiée par M. WACHTER. Dict.
Germ. v. *Rost*.

(6) Etiam hodie *Andras* populari dicto
Britannis nostris dicitur Dea *Malen* five
Domina Durat etiam in hodiernum
diem hujus five Divæ, five Furie memoria,
dum irati infremunt *Maerbyu Andras ar-
nochui*, quod est *Aliqua Andrasse te possi-
det*. BAXTER Glossar. v. *Andrasse*.

(7) *Arth* signifioit *haut*, *élevé*. Id.
ibid. pag. 22. 205. 249.

MEM.
X.

Déesse. Dom Martin croit que cette Déesse est représentée par une des Figures de la Colonne de Cussi en Auxois ; & cette conjecture a bien de la vraisemblance.

On se rappellera qu'au bout du manche du Sympule dont il a été parlé dans l'article précédent, se voit une Victoire : quatrième monument du culte que lui rendoient les Helvétiens. L'Inscription de Die peut passer pour en être un. Il y eut des Vocontiens entre les Gaulois, qui vinrent former la Nation Helvétienne. Il n'y a pas lieu d'en douter après les observations faites dans mes deux Premiers Mémoires. Les plus belliqueux de tous les Gaulois n'auront négligé en aucun tems la Divinité qu'ils croyoient qui les rendoit si redoutables & si fameux.

J'ai insinué plus haut, que les Helvétiens honoroient MINERVE. Elle étoit du nombre des Dieux à qui les Magistrats de Vindonisse consacrerent l'Arc qu'ils firent dresser à l'honneur de Vespasien. Il y a quelques années seulement qu'on trouva près du Chateau d'Yberg dans le Haut Tockembourg une Inscription, qui, toute maltraitée qu'elle est, au moins dans la copie qui en fut repandue telle qu'on va la voir, ne laisse pas d'être encore une preuve que Minerve avoit des adorateurs dans l'Helvétie.

MINERVAE AVC.....
L. CALLIDIUS PFTR....
PALMAR. C. V. IV.....
QUADRAT. AMIC.....
ET. C. SECVND.....
PRO. INCOLVM.....
IN SODALI.....

Qui que fût ce *L. Callidius*, dont les titres marqués par les Lettres P F TR. étoient probablement *Præfectus Fabrum*, & *Tribunus* ; il est certain qu'il érigea ce monument d'un vœu pour la conservation de celui qui en étoit l'objet, à *Minerve Auguste*, car *Augusta* étoit à coup sûr le mot à moitié effacé qui terminoit la première ligne. En voici la preuve dans un monument, qui, s'il n'est pas

pas du même personnage, fait foi que Minerve étoit en grande vénération dans cette Famille *Callidia*. C'est une Inscription (a) érigée à Plaisance à cette Déesse, par un Callidius, du même nom de *L. Calidius*, & sous la même formule.

MEM.

X.

(a) Gruter.
1067. 1.

MINERVAE A VG.
L. CALLIDIUS PRIMVS
BRIXELLANVS. EX. ARG.
LIB. II. ITEM. L. CALLIDIUS
PRIMVS. AVRES. ARGENTEAS
V. S. L. M.

Du reste, Minerve étoit la Victoire même. On l'adoroit à Athènes sous ce dernier nom, en lui donnant celui de NIXH (b).

(b) Cuper.
Observ.

Lib. 3.
Cap. 13.

VI. Les Helvétiens rendoient un Culte aux SYLPHEs.

La seule Inscription qu'on ait jusqu'ici où paroisse le nom des *Sylphes*, se deterra il y a vingt & trois ans à une demi lieue de Lausanne, pas loin de l'endroit où étoit placé l'ancien Lousonne. L'endroit est une métairie nommée *Malay*; Nom Celtique, qui vouloit dire, *petite Campagne*. La pierre sur laquelle est gravée l'Inscription est une simple molasse, qui se partagea en deux pièces quand on la tira de terre. Mais ces Pièces étant rapprochées, on lit sans peine le monument entier, aucune lettre n'ayant été emportée. Il est présentement dans la Bibliothèque de l'Académie de Lausanne. Il a été très-exactement copié par M. Ruchat, dont la Copie a été inferée par le P. de Montfaucon dans son Antiquité expliquée; ensuite placée par le P. Martin dans sa Religion des Gaulois [c], & par M. Muratori dans son Recueil d'Inscriptions [d]. Voici ce qu'elle contient.

[c] Liv. 4.
Ch. 25.

[d] pag.
1987. 2.

BANIRA. ET DONINDA. I
DAEDALVS. ET. TATO. ICARI. F
I. SVLFIS SVIS. QVI CVRAM
VESTRA. AGVNT. IDEN
CAPPO. ICARI. F

La barbarie de cette Inscription l'a faite mettre par des Savans
Tom. II. H h h entre

MEM. entre celles du quatrieme ou cinquieme Siècle. Ce seul indice n'est
X. cependant pas decifif. La langue du peuple des bons siècles de la latinité, étoit très - différente de celle des Savans (1). Ce langage étoit plein de solécismes, quand on l'écrivoit comme il se prononçoit ; & c'étoit alors , tout comme aujourd'hui , la maniere d'écrire de ceux à qui l'on n'avoit point enseigné l'ortographe. Ils mettoient une lettre pour une autre , & négligeant les finales , le mot se trouvoit , comme dans notre Inscription *Vestra* , au Nominatif , quoi qu'ils entendissent bien de le mettre à l'Accusatif. C'est ainsi qu'on trouve *Meses* , pour *Menses* , *Annu* , pour *Annum* ; *Dece* , pour *Decem* ; *Orrhenoru* , pour *Orrhenorum* , dans une Inscription , qui n'est certainement pas des bas Siècles ; & *Undeci* , pour *Undecim* (2). Et c'est , pour le dire en passant , de ce langage du Peuple , qui devint le seul usité , quand les sciences cessèrent d'être cultivées , que se formerent les langues Italienne , Romande & Espagnole.

Les cinq Helvétiens qui s'associerent pour faire graver notre Inscription sur une pierre commune , & sans aucun ornement , n'étoient pas du premier ordre de la Nation. Dans quelque tems qu'ils aient vécu depuis que la langue Latine y eut été introduite , il n'est point surprenant qu'ils ne la parlassent , ni ne l'écrivissent comme les savans Romains. Mais à en juger par la forme des caracteres , ils n'ont rien de ceux du bas Empire.

Dom Martin est dans l'idée que les *Sulfes* à qui ce monument fut dressé , étoient de cet ordre de Divinités nommées dans d'autres Inscriptions *Suleves* , & *Sylvaines* ; & par des Auteurs , *Sylvatiques*. Le même Savant établit , que ces Divinités , aussi bien que les *Sylphides* du Comte de Gabalis , leurs enfans , étoient certainement des Femmes.

Mais , quelque ingénieuses que soient les conjectures deduites là-dessus par ce Religieux , le QUI de notre Inscription , évidemment relatif à *Sulfis* , ne permet pas de prendre ce mot pour un Feminin. Ces Sylphes de nos Helvétiens étoient de l'autre sexe , à moins qu'on ne

(1) Nam ut transeam quemadmodum vulgò imperiti loquuntur ; tota sapè theatra , & omnem Circi turbam ; exclamasse barbarè Scimus. QUINTIL. *Inst. Lib. I. cap. 4.*

(2) On trouvera ces exemples avec les monumens d'où ils sont tirés , dans la savante Dissertation du P. LUFUS. in *Epitaph. Severæ Martyr. §. XIII.*

ne leur accorde les deux sexes , comme à d'autres Divinités , même Celestes. MEM. X.

Une autre idée de Dom Martin est „ que le Suis , marque „ l'alliance que les Gaulois croyoient contracter avec les *Sylphides* , „ filles des *Sulfes* ; & que les paroles qui suivent , *qua* (1) *curam* „ *nostram* (2) *agunt* , font *juger de l'amour & de la reconnoissan-* „ *de ces maitresses invisibles ; & de quelle ardeur elles cherchoient à* „ *plaire aux Philosophes de la terre , qui s'appliquoient à les immor-* „ *taliser*. Ce sont les propres termes du Comte de Gabalis.

Comme M. l'Abbé de Villars , Auteur du Comte de Gabalis , ne se proposoit pas apparemment en le composant , de fournir des lumières propres à expliquer les monumens où il est parlé des *Sylphes* ; moins encore de faire reconnoître ses *Sylphides* pour des Divinités adorées par les Payens ; il faut laisser à Dom Martin l'honneur d'avoir mis en œuvre les imaginations de cet Abbé , pour expliquer l'antiquité. Pour moi , je n'oserois rien hazarder sur le chapitre de ces Divinités , que les anciens ne nous ont pas fait assez connoître. Je profiterai seulement des recherches de M. l'Abbé Banier (3).

Ce Savant a remarqué , que l'on confondoit souvent les Déeses Meres , avec les Génies particuliers de chaque lieu , & avec les Junons , qui étoient les Génies des Femmes , avec les *Suleves* , les Comedoves , les Matrones , les Sylvatiques & autres Divinités Champêtres. On peut voir dans le Livre de cet Académicien les preuves de son sentiment. Cela étant , tout ce que l'on trouve rassemblé touchant les unes & les autres de ces Divinités par M. Keysler (4) , & par Dom Martin (5) , peut servir à ceux qui voudront savoir les idées attribuées par ces Auteurs aux Celtes , sur le compte de cet ordre de Dieux , & le culte qu'ils leur rendoient.

Ce n'est pas dans notre Inscription que les *Junons* & les *Suleves* ou *Sulfes* [on voit que c'est le même nom] ont été compris sous

(1) D. Martin change là *qui* , en *que*. Il le faisoit pour son opinion , malgré le Sculpteur , qui a bien marqué *qui* sur la pierre. trouvé bon de faire , quoique la pierre ait distinctement *Vestra*.

(3) Mythol. Liv. 6. Ch. 12.

(4) Antiq. Sept. & Celt. p. 412. seq.

(5) Religion des Gaul. Liv. 4. Ch. 24. & suiv.

(2) Autre correction que D. Martin a

ME M.
X.

fous une de ces Denominations. J'y crois au moins voir le nom de *Junonibus*, dans sa premiere Lettre I. qui est à la tête de la Troisième ligne. Si l'on ne l'explique pas ainsi, cet I. qui paroît devoir valoir un mot, ne fera qu'un I superflu, puisque FIL. suffisoit pour faire lire *Filius*, ou *Filii*, ainsi que lisoit le P. de Montfaucon. Y ayant deux Femmes ou Filles, *Banira & Doninda*, entre les cinq personnes qui érigeoient le monument, il étoit naturel qu'il s'adressât aussi à leurs *Junons*, & aux *Sulfes* des trois Hommes.

Mais l'observation la plus importante qu'aît faite M. l'Abbé Bannier sur ce sujet, est que le Culte de ces Divinités n'avoit pas été introduit par les Romains dans les Gaules & dans la Germanie, où l'on en a trouvé le plus de monumens; mais qu'il y étoit venu de l'Orient, où il avoit pris naissance chez les Phéniciens dès les tems les plus reculés. C'étoit donc un des anciens cultes de nos Helvétiens.

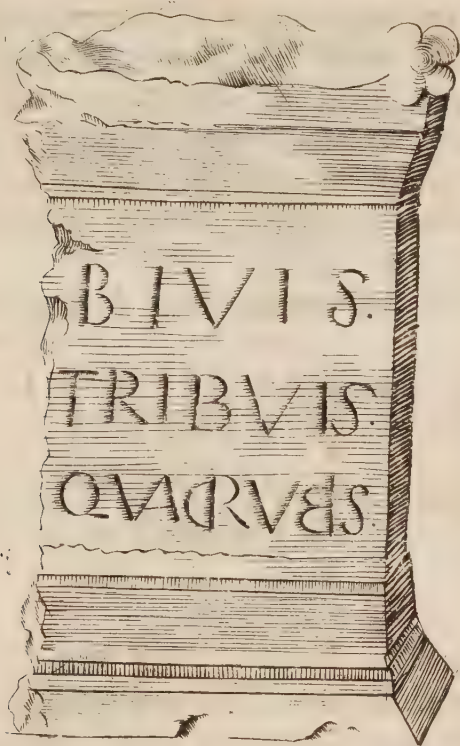
On me regardera comme croyant tout trouver dans la langue Celtique, si j'avance que c'est peut-être d'elle que les *Sylphes* tiennent ce nom. Je hazarderai néanmoins de rapporter, que *Syllu & Syllvu* signifient dans cette langue; voir, examiner avec attention, avoir inspection (1), on a pû très-naturellement former *Sylf*, & *Sullf*, [l'u, & le vv, se confondoient avec l'f] pour designer un Inspecteur, qui prend soin, qui considère ce dont il est chargé. Cela ne convient pas mal à *qui vestram curam agunt*.

Le P. Martin met encore dans la même Classe des Divinités Champêtres, dont nous venons de parler, celles qui présidoient sur les Chemins. On regardoit les Chemins à deux, ou trois, ou quatre issues, comme ayant chacun ses Dieux propres. Ils étoient distingués par les noms de *Bivies*, *Trivies* & *Quadrivies*. Les Helvétiens suivoient cet usage. L'Inscription suivante, deterrée au voisinage d'Avenche en 1744. en est une preuve. M. Lerber ancien Commissaire Général de la Republique de Berne, & présentement Baillif de Thorberg, possède le marbre; a pris la peine de le dessiner, & a eu la bonté de me fournir son dessin.

Quelques

(1) SYLLU, aspicere, intueri. DAVIES. Dict. Brit. Lat. v. Syllu. Inspecto, are: Dal Sulv. Inspectio: daliad Sulv. Id. Dict. Lat. Brit.

MEM.
X.



Quelques-unes des lettres de cette Inscription paroissent encore teintes de couleur rouge. Les plus anciennes Inscriptions des Ethrusques étoient simplement peintes. Le bon effet de la couleur pour faciliter la lecture, & faire appercevoir les lettres de plus loin, fut cause que l'on retint l'usage de les passer en couleur, même depuis qu'on eût commencé à les graver. Les Romains emprunterent l'une & l'autre maniere des Ethrusques; & mirent aussi, mais assez rarement, en couleur des lettres gravées, & cela jusques à la fin de l'Empire (1). De sorte que la couleur ne sert pas à en découvrir le tems. Le laconisme est un indice plus sûr que ce monument est des premiers siècles.

Remarquons dans cette Inscription de trois mots, le goût des habitans du Canton d'Avenche pour l'usage du *B* en place de l'*V*, Ils aimoient mieux dire *Tribuis*, que *Trivius*, & *Quadrubius*, que

Quadrivius

(1) Voy. le P. LUPUS dans sa *Diff. in Epitaph. Sever. Martyr. §. VII.*

MEM. *Quadriviis*. On reconnoit à cette prononciation qu'ils suivoient dans leur orteographe, le goût d'un Peuple originaire de la Gaule Méridionale, & Aquitanique, où ce Dialecte s'est toujours conservé.

[a] p. 315.

On a vû dans le Tome I. de cet Ouvrage [a] l'Inscription érigée par M. *Arrius*, Helvétien, au Dieu *Silvanus*. Il ne nous en est encore parvenu aucune autre dont quelque Dieu Champêtre fût l'objet.

VII. Monument érigé à BACCHUS.

LIBERO PATRI
COCLIENSI
P. SEVERVS
LYCANVS
V. S. L. M.

Bacchus étoit particulièrement reveré dans les Gaules, & il l'étoit avant que les Romains en fussent les maîtres, puisque du tems d'Auguste le culte de ce Dieu étoit établi dans une Isle à l'embouchure de la Loire (1). Mais la Statue qui étoit sur le pied-d'estal de Bronze, trouvé à St. Prex en 1744, & sur lequel notre Inscription est gravée, étoit le Bacchus des Romains. Le nom de *Liber Pater*, qu'on fait qui designoit ce Dieu dans le langage de la Religion de Rome (2), le distingue de tout autre.

Le surnom de *Cocliensi*, doit marquer celui du lieu qui avoit choisi ce Bacchus pour Patron. Si ce n'étoit que comme Dieu du Vin, rien de plus naturel que de lui rendre ces hommages dans le Canton de toute l'Helvétie où croit le vin le plus propre à faire célébrer des Orgies avec toute la chaleur des Corybantes. *Cully* peut fort bien être ce lieu. Il est ancien. Son nom, tiré de sa situation relativement au Lac, sur le bord duquel il est placé, est tout Celtique. En cette Langue, *Cwl* signifie *ventre* (3), & *Liü* *Eau*,
CWLIIÜ

(1) Strab. *Lib. IV. Cap. 198.*

(2) Ogygia me Bacchum vorat.

Romana Sacra Liberum.

AUSON. *Epigr. 29.*

(3) Davies. *Dict. Brit. Lat.*

CWLLIÛ designoit donc un endroit , où l'eau du Lac fait un ventre. Il est effectivement fort considerable à Cully. Le Peuple prononce actuellement ce nom à la Celtique , disant *Couilly* , les *H* mouillées , comme l'étoient celles des Celtes. Dans la langue du pays , *Couilly* signifie aussi *Cuilliere* , & cela parce qu'elle a un ventre pour tenir le liquide. On forma donc du Latin *Cochlear* , qui veut dire *Cuilliere* , le mot *Cochliensis* , pour designer *de Cully*. C'est , ce me semble , ce qu'on peut fournir de plus plausible sur la denomination de ce Bacchus.

MEM.
X.

VIII. Les Helvétiens rendoient un Culte aux GENIES.

Soit que les Helvétiens tinssent leurs idées de Philosophie & de Religion des Grecs , ou des Celtes , ou des Romains , ils devoient honorer les Génies.

J'entens par GENIES cet ordre d'Intelligences , qui , dans les idées de toutes les Sectes de Philosophes , qui admettoient des Dieux , tenoient le milieu entre ces Dieux & les Hommes , & que les Grecs appelloient *Démons*.

Mais ils donnoient ce même nom à deux espèces d'Intelligences de cet ordre ; à celles qui n'avoient jamais été liées à des Corps , & ne pouvoient point l'être par leur nature ; à celles , qui ayant été attachées à des Corps , s'en trouvoient séparées par la mort de leur Hôte. Pythagore appelloit les premières , *Héros pleins de bonté & de lumiere* (1) , & les dernières , *Démons terrestres*. Celles - ci n'étoient que les Ames des Grands Hommes honorés de l'Apothéose. Mais cette maniere de les distinguer n'étant pas regulierement observée par les Auteurs , on trouve souvent ces noms differemment appliqués ; & même on rencontre quelquesfois trois classes de ces Etres Moyens. „ Ceux qui approchent le plus des Etres celestes „ & Divins , nous les appellons *Anges*. Ceux qui sont attachés aux „ Etres terrestres , nous les appellons *Héros* ; & ceux qui tiennent le „ milieu , également éloignés des deux extrêmes , nous les appel- „ lons *Démons* ; comme Platon l'a pratiqué très - souvent. D'autres „ ne

(1) Voy. ses *Vers dorés* ; que je rends suivant la Traduction de Mr. Dacier.

MEM. „ ne donnent à ce genre moyen qu'un de ces trois noms, en les
 X. „ appellant *Anges*, *Démons*, ou *Héros* (1). Cette observation de Hieroclès, qui pourroit également convenir à l'usage des Ecrivains Latins, aussi peu exacts à cet égard que les Grecs, demandoit que je m'expliquasse sur ce que j'entens par les Génies dont je veux parler. Car il n'est point douteux que les Latins n'appellassent *Génies*, ces Intelligences que les Grecs nommoient *Démons*. Je m'explique donc en disant, que les Génies, dont il s'agit ici, sont les Génies proprement ainsi nommés, savoir, les Intelligences qui n'ont jamais été unies ou liées à des Corps mortels.

Ce n'est pas que les Ames des Héros ne reçussent aussi un Culte parmi les Helvétiens, comme parmi les autres Payens : mais cet article n'est pas de mon sujet.

Je dis, que les Helvétiens devoient rendre un Culte aux Génies, d'où qu'ils tinssent leurs idées sur la nature, le pouvoir, & l'office de ces Intelligences.

En effet, quelque différentes que fussent les raisons que rendoient les Philosophes de la création de ces Démons par les Dieux immortels, ils les regardoient cependant comme les Ministres par lesquels ces Dieux gouvernoient le monde.

Dans le système de Platon, c'étoit pour établir un commerce entre la Nature Divine & l'Humaine, que les Dieux avoient créé ces Intelligences. Apulée, après avoir exposé les différences que ce Philosophe trouvoit entre ces deux Natures, se fait une objection, qui naissoit de l'excellence des perfections de l'une, & de la condition de l'autre. „ La nature, dit-il (2), ne s'est-elle donc liée par „ aucun lien ? S'est-elle partagée en deux Parties, la Divine & l'Hu- „ maine, sans établir de communication entr'elles ? Car, comme „ le dit Platon, nul Dieu ne se mêle avec les Hommes ; & c'est la „ principale preuve de leur souveraine élévation, que ce qu'ils ne „ sont souillés par aucun commerce avec nous auquel les sens aient „ part. C'est

(1) HIEROCLES. Comment. in Carmin. Aur. Pythag. §. II. p. 30. de la Traduction de Mr. Dacier. Ce n'étoient donc pas les Stoiciens seuls, comme l'insinuoit SENEQUE. Epist. CX. qui croi- oient que les Dieux avoient donné à cha- que Homme un Pédagogue du nombre des Divinités qu'Ovide appelloit la Popu- lace du Ciel ; de *Plebe Deos*. (2) De Deo Socrat. p. 65. Edit. Vulcan.

C'est Platon lui-même que le Philosophe de Madaure fait répondre à cette difficulté „ Je n'établis point que les Dieux soient si fort „ éloignés & si absolument séparés de nous, [repart Platon] que „ nos vœux même ne puissent parvenir jusqu'à eux. Je ne les ai „ point éloignés des cérémonies religieuses, mais seulement de toute „ communication avec les hommes par le moyen des sens. Il „ explique ensuite comment, malgré cette distance infinie de l'homme aux Dieux, il y a entr'eux une communication conforme à leur nature. „ Il y a [dit-il] certaines Puissances Divines placées entre „ la plus haute région de l'Air, & la plus basse partie de la Terre, & répandues dans l'air, qui remplit cet espace, par lesquelles „ & nos desirs & nos mérites parviennent à la connoissance des „ Dieux; les Grecs appellent ces Puissances DEMONS. Ce sont „ elles [poursuit (1)] ce Philosophe] qui portent d'un côté les „ prières des habitans de la Terre, de l'autre rapportent les dons „ des Cieux; qui comme autant d'interprètes & de messagers de salut entre les Dieux & les Hommes, présentent les supplications „ de ceux-ci, & sont chargés des secours que ceux-là leur accordent. C'est par elles que tout ce qui doit arriver est annoncé; „ elles dirigent les divers miracles que font les Magiciens, & toutes les espèces de présages. . . . Rien ne se fait que par leurs soins „ & leur canal, quoique ce soit toujours par la volonté des Dieux. . . . „ Il n'est pas de la dignité de ceux-ci de s'abaisser aux petits détails. C'est l'office de ces Divinités du moyen Ordre, qui, pour „ cette raison habitent dans l'air qui confine à la Terre & au Ciel (2). „ JUNON rend dans Marcianus Capella une autre raison de la création de ces Puissances; & donne plus de détails encore qu'Apulée sur leurs fonctions. *Les Dieux Célestes, dit-elle (3) sont peu touchés des besoins & des vœux des Hommes; On les dit sans passions. . . .* „ Mais, continue-t-elle, entre le Cercle du Soleil & le Globe de la

MEM.
X.

(1) Plutarque rapporte de la même manière le sentiment de Platon, dans le *Traité de Isid. & Osir.*

(2) Ferunt Theologi [AMMIAN. MARCELLIN. *Lib. XXI.*] in lucem editis hominibus cunctis, salva firmitate

fatali, hujusmodi quædam velut actus re-
ctura Numina sociari, admodum tamen
paucissimis visa; quos multiplices auxere
virtutes &c.

(3) MARCIAN. CAPELLA. *De Nupt. Philolog. Lib. II. p. m. 48.*

M E M.
X.

„ la Lune, il y a des Divinités du second ordre [*secunda beatita-*
„ *tis Numina*] d'un pouvoir presque égal au leur, qui régient les
„ divinations, les songes, & les Prodiges. Elles donnent des avertis-
„ semens aux Aruspices par les entrailles des animaux, font enten-
„ dre des Voix, & parlent aux Augures. Elles instruisent, pour l'or-
„ dinaire, soit par le cours des Astres, soit par la chute des fou-
„ dres, soit par quelque prodige nouveau, ceux qui les consultent.
„ Mais comme chacune de ces Puissances est attachée au service
„ d'un des Dieux Supérieurs, ceux-ci ont trouvé bon d'établir,
„ par le ministère de celles-là, un Directeur général de tous les
„ Hommes, & un Génie particulier à chaque individu. On l'a aussi
„ appelé *Président*, parce qu'il préside à tout ce qui se fait.

Soit qu'on crût que ces Génies dussent leur création à l'amour des Dieux supérieurs pour le repos, qui leur faisoit craindre l'embaras des details du gouvernement de l'Univers; soit qu'on attribuât cette institution à la bonté de ces Dieux Celestes pour le Genre-Humain, & chaque individu des Hommes; il étoit également naturel qu'on honorât ces Ministres par le canal desquels il falloit passer pour parvenir aux Dieux, & en obtenir quelques bienfaits. Le nombre infini de dangers, de besoins, & de desirs dont la vie des Hommes est remplie, ne pouvoit que multiplier infiniment les Prières & les Actes religieux qu'on adressoit à ces Patrons. Il étoit doux de pouvoir se flater qu'outre celui qui étoit assigné à chacun en entrant dans le monde, on en avoit encore un particulier pour tous les differens états par lesquels on pouvoit passer; qui favorisoit les entreprises qu'on pouvoit faire, faisoit prospérer les Etablissémens où l'on étoit intéressé, les Corps dont on faisoit partie; en un mot, que dans quelque Relation qu'on se rencontrât, on étoit protégé par un Génie, qui garantissoit des malheurs, & procuroit des avantages, quand on lui rendoit le culte convenable.

[a] De
Abst. Lib.
2. §. 37.

Ajoutés à cela l'opinion où l'on étoit généralement, au rapport de Porphyre [a], que si l'on irritoit ces Démon, soit en les négligeant, ou en ne leur rendant pas le culte qui leur étoit dû, ils en faisoient porter la peine: & qu'au contraire, si l'on se les rendoit favorables par des prières, des supplications, des sacrifices & des cérémonies convenables, ils faisoient du bien.

Voilà

Voilà pourquoi l'on voit que chaque Nation (1), chaque Province, chaque Bourg ou District, chaque Armée, Légion ou Cohorte, chaque Confrairie, Corps de Métier, & Famille &c. rendoit des hommages au Génie préposé sur ces Sociétés. Cet usage & l'opinion qui l'avoit fait introduire, a été, comme St. Cyrille (2) le remarquoit, l'une des principales causes de la multiplication des Divinités du Paganisme. Si ce Pere avoit vécu quelques siècles plus tard, il auroit pu ajouter, que les Chrétiens mêmes, ont été engagés, par les idées qu'ils conserverent sur ce point, à se faire des Patrons, à peu près dans le même goût, dont la superstition & ceux qui ont su la mettre à profit, n'ont pas moins tiré d'avantages, qu'elle n'en produisoit à ses Ministres pendant qu'elle étoit sur le trône. Quoi qu'il en soit, & pour revenir à mon sujet; voyons ce que pensoient & pratiquoient les Helvétiens à l'égard des Génies.

Rien ne porte à présumer qu'on eût dans l'Helvétie des idées différentes sur la nature & le pouvoir des Génies, de celles qu'avoient tous les autres Peuples. Ainsi chacun des Quatre Cantons qui composoient l'Helvétie entière, reconnoissoit un Génie pour Patron Particulier de ce District. Chacune de leurs Villes, & chacun de leurs Bourgs ou Villages, avoit le sien propre. Quatre Inscriptions, qui ont échappé au tems, prouvent ces faits, si présumables d'ailleurs.

L'une de ces Inscriptions a déjà paru dans ce Mémoire [a]. ^{[a] pag. 379.} Adressée aux Génies de l'Empereur, à celui de la Colonie Helvétienne, & à Apollon, elle fait connoître qu'Apollon étoit le Patron du premier ordre de la Colonie Helvétienne; & que le Génie en étoit le Patron Subalterne, ministre d'Apollon. Nous verrons tout-à-l'heure que les Helvétiens originaires du Canton d'Avenche, avoient pour Patron du premier ordre la Déesse *Aventia*, qui, comme Apollon, avoit pour Subalterne le Génie des Habitans de cette Ville.

On

(1) Ut animæ nascentibus, ita Populis fatales Genii dividuntur. SYMMACH, Lib. X. Epist. LIV. Item PRUDENT, in *Symmach*, Lib. 2.
(2) Advers. Julian. Lib. I.

M E M.

X.

On objectera que les Empereurs & la Colonie étoient des Romains ; & qu'ainsi l'Inscription ne prouve rien par rapport aux Helvétiens.

Je conviens du fait, mais il n'en est pas moins vrai que l'Inscription certifie qu'on rendoit alors dans l'Helvétie un Culte aux Génies. Supposé que les Helvétiens ne les eussent pas honorés auparavant, il n'auroient pas tardé de le faire bientôt après que les Romains leur en auroient donné l'exemple. Mais l'opinion qui ensei-
gnoit l'existence de ces Génies, étoit plus ancienne que Platon ; & quoi qu'on n'en puisse pas marquer l'origine (1), ce sentiment devint de si bonne heure opinion universelle, que les Gaulois, & conséquemment les Helvétiens, en furent imbus avant qu'ils eussent rien appris des Romains.

Je ne citerai pas en preuve de ce que je viens d'avancer touchant les Gaulois, ces Génies qu'ils croyoient fréquenter les maisons & aimer le commerce des Femmes, & qu'ils nommoient *Dufii* (2). Le plus ancien des Auteurs qui en ait parlé est St. Augustin (3). Ce n'est point de cette espèce de Génies, dont nous traitons ; & l'on fait d'ailleurs aujourd'hui ce qu'il faut penser de ce que les Pères de l'Eglise, & leurs copistes, ont débité sur ce sujet, dont l'histoire n'est pas moins humiliante pour la raison humaine, que honteuse dans les annales des Chrétiens. Je m'en tiendrai à un monument qui regarde incontestablement des Helvétiens, puis qu'il fut dressé au Génie du *Pagus* des *Tigurini*. C'est l'Inscription dont j'ai déjà fait mention plus d'une fois (4), & sur laquelle ayant dit tout ce qui m'a paru nécessaire, je n'ai plus qu'à la présenter toute entière, telle qu'elle se voit à Villars-les-Moines (5).

GENIO

(1) Banier. *Mythol. Liv. V. Ch. 6.*(2) Mot apparemment formé du Celtique *Dwysso*, *premere*, *comprimere*. *Dwys*, *Gravis*, *compressus*. [D A V I E S *Dict. Brit. Lat.* Ou bien de *Dw* *Deus*, & de *Sy* *Elegans*, *elegantulus*. *Antiquis**videtur significasse sapientem, doctum, peritum.* Id. *ibid.*(3) *De Civit. Dei. Lib. 25. Ch. 23.*(4) *Voy. Tom. I. pag. 18. & 120, & ci-dessus, pag. 325.*(5) *Wild. Apolog. d'Avench. p. 224.*

GENIO
PAG. TIGOR.
P. GRACCIUS
PATERNVS
CVR. COL. ET
SCRIBONIA
LVCANA
V. FEC.

MEM.
X.

Les *Tigurini*, dira-t-on peut-être encore, s'étoient ainsi donné un Génie pour Patron; mais les autres Cantons de l'Helvétie en avoient-ils fait de même?

On doit le croire. L'Inscription qu'on va lire, prouve que les habitans d'Avenche avoient de la vénération pour les Génies, & elle donne tout lieu de présumer que ces Helvétiens, distingués des Colonistes de cette Ville, par le nom d'*Incola*, avoient aussi un Patron général pour leur Canton, puisqu'ils en avoient un particulier, en qualité d'*Habitans d'Avenche*.

Les Payens, dit Heinsius (1), préposoient sur chaque lieu un Dieu à qui ils donnoient un Subdelegué, qui étoit, pour me servir du terme de ce Savant, le *Valet* de ce Dieu: Et ce Valet c'étoit le *Génie*.

On a là la raison de ce qu'on ne comprendroit pas bien sans cet éclaircissement; savoir, pourquoi les Payens prenoient ainsi deux Patrons, comme si un seul Dieu du premier ordre n'eût pas été un assez puissant protecteur. C'est par là aussi qu'on peut expliquer les endroits où il est parlé du Génie des Dieux: comme dans les Inscriptions de Gruter & de Reinesius, où l'on voit *Genius Plutonis*, *Larum*, *Numinis Fontium*, *Somni*, & *Martis*; dans Marcianus Capella, *Genius Junonis Sospita*, & dans Arnobe, *Genius Jovialis*. Ces façons de parler ne doivent pas s'entendre comme elles s'expliquent,

(1) Deum cum suo Famulo singulis locis præficiabant. Famulus is Genius dicebatur. D. HEINSIUS in Not. ad SILIUM ITALIC. Lib. XIII. v. 124.

MEM.
X.

s'expliquent , quand il s'agit des Hommes , ou des choses humaines. Leurs Génies étoient leurs protecteurs , les dirigeoient , & faisoient leur fort. Les Génies des Divinités n'avoient point de pareille supériorité sur elles : ils ne les dirigeoient pas ; ils ne faisoient qu'exécuter les ordres qu'ils recevoient d'elles ; ils n'étoient que leurs ministres , & ne devoient leur pouvoir & les honneurs qu'on leur rendoient , qu'aux Divinités à qui chacun d'eux étoit assigné. „ Si nous appellons aucuns de ces Démons des noms des Dieux „ usités & ordinaires , [disoit Cleombrottus (1) , d'après un Philosophes étranger] il ne s'en faut esmerveiller , car ils sont bien „ aisés d'être appelés des noms des Dieux dont ils dependent , & „ dont ils ont honneur & puissance , comme entre les Hommes l'un „ est Jovial , l'autre Apollonien , ou Bacchanal , ou Mercurial.

Suivant ce Systême , le Génie Général du Canton d'Avenche pouvoit bien être celui qu'ils honoroient sous le nom d'*Aventia* , dans l'Inscription suivante , qui existe à Villars - les - Moines.

DEAE AVENTIAE
ET GENIO INCOLAR.
T. IANVARIUS
FLORINVS
ET P. DOMITIVS
DIDYMVS
CVRATORES COL.
EX STIPE ANNVA.
ADIECTIS DE SVO
HS N. T. D.

La conjecture que je viens de faire , n'a rien d'opposé à ce qu'on [a] p. 99. a lu dans le Tome I. de cet Ouvrage [a] , sur la Déesse *Aventia*. Elle pouvoit être la Divinité Tutelaire du Canton en général , y compris la Ville d'Avenche , sans être pour cela autre chose que la Ville

(1) Dans Plutarque , des Oracles qui ont cessé. p. m. 335. de la Traduction d'Amiot.

Ville Déifiée, & notamment sans être la Patrone particulière de cette Ville, ni de la Colonie. Tout comme la Déesse *Roma*, qui n'étoit non plus que la Ville de Rome Déifiée, étoit sans doute la Déesse Tutelaire du Canton de Rome, mais n'étoit pas pour cela le Génie, le Patron particulier de cette Ville. On ne cachoit pas le nom de *Roma*; mais il n'étoit point permis de rendre public celui du Génie. Ainsi les Aventiciens mettoient bien le nom de leur Ville Déifiée sur les monumens, qui s'y érigeoient; mais ils ne designoient le Patron particulier de cette Ville, que par la dénomination générique de *Génie de ses habitans*. Et ce Génie devoit si peu être confondu avec *Aventia*, qu'il étoit honoré de ces Helvétiens bien long-tems avant qu'ils eussent pensé à ériger leur Ville en Déesse; ce qu'ils ne firent qu'après être tombés sous la domination des Romains, & à leur imitation [a].

C'étoit encore à coup sûr à l'honneur d'un Génie reveré par les Helvétiens que fut dressée l'Inscription suivante, placée aujourd'hui sur le Pont de la Broye à Payerne.

IOVI. O. M.
GENIO LOCI
FORTVNAE
REDVCI. D. AP
PIVS AVGVVS
TVS DEDICA.

Si ce monument fut érigé par *Appius Claudius Pulcher*, qui tua cinq-mille hommes aux Salasses, après en avoir perdu lui-même dix-mille dans un combat où il avoit été vaincu par ce même Peuple; cette Inscription est la plus ancienne qui se soit conservée dans l'Helvétie. Elle y auroit été érigée par un Général Romain, près d'un Siècle avant que les Romains eussent aucune autorité dans le Pays. *Appius Pulcher* soumit les Peuples de la Val-d'Aoste l'an de Rome DCX. [b], & les Helvétiens ne virent commander chez eux des Romains, qu'après l'an DCXCV.

Mais feu Mr. Hottinger, qui a attribué [c] l'Inscription à ce Consul

MEM.
X.

[a] *Tomm.*
I. p. 93.

[b] *Sigon.*
Fast. ad
an. 610.
[c] *Helv.*
Kirch.
Gesch. Lib.
I. §. 24.

MEM. Consul Appius, s'est certainement trompé. Les noms, les tems, &
X. le lieu renversent son opinion.

Appius Claudius Pulcher étoit le nom du vainqueur des Salasses. Le dedicateur de l'Inscription y est nommé, *Decius Appius Augustus*. Ce ne ne peut être le même personnage. Il n'y a dans leurs noms rien de commun, que celui d'Appius; mais dans le nom du premier, *Appius* est Prénom; dans le nom du dernier, *Appius* est nom de Famille. Le Surnom *Augustus*, devoit seul éloigner toute idée que cet Appius pût avoir été du tems d'*Appius Claudius Pulcher*. On sait qu'Auguste fut le premier qui porta ce nom, & qu'il lui fut deféré par le Sénat l'an de Rome DCCXXVI. comme un titre, qui le rendoit vénérable.

La Val-d'Aoste, Pays des Salasses, & où Appius Claudius les défit, est trop éloignée de Payerne, pour que ce Général, que rien n'appelloit dans l'Helvétie, y vint ériger un monument de sa victoire. L'inconstance de la Fortune a mis de tout tems trop de personnes dans le cas d'éprouver ses rigueurs & ses retours, pour qu'il soit possible de deviner sur ce seul indice l'Auteur d'une Inscription.

La parfaite conformité qu'il y a entre elle & l'Inscription que dressa Terentius Varron dans le Pays même des Salasses, à l'occasion de la victoire qu'il remporta aussi sur ce Peuple, est apparemment ce qui engagea feu M. Hottinger à les regarder comme élevées l'une & l'autre en mémoire de quelque victoire sur ce même Peuple. Mais combien n'y a-t-il pas d'Inscriptions érigées aux mêmes Dieux, & avec les mêmes formules, qui n'ont cependant rien de commun entre elles, ni par rapport à l'occasion, ni par rapport au tems de leur érection? Combien n'en a-t-on pas en particulier de dressées à la Fortune redevenue favorable après avoir été contraire, *Fortuna Reduci*, qui n'ont d'autre conformité que celle là? Quoi qu'il en soit, voici cette Inscription de Varron.

IOVI.

(1) Cum quibusdam censentibus Romulum appellari oportere..... prævaluisse ut *Augustus* potius vocaretur, non tantum *Novo*, sed & ampliore cognomine. S U E T O N. Aug. Cap. 7.

IOVI. O. M.
GENIO LOCI
FORTVNAE REDVCI
TERENTIVS
VARRO
DEDIC.

Guichenon, de qui je tire cette copie (1), dit que la pierre où elle est gravée, étoit le Pied-d'estal d'une Colonne sur laquelle il y avoit une Statue de Jupiter, qui y fut mise par Varron à la place d'une Statue du Dieu *Penin*, érigée par un *L. Lucilius*, & dont le même Historien donne aussi le dessein & l'Inscription. Cependant Dom Martin a dit que la Statue de Jupiter est *un peu suspecte* (2); & M. le Marquis Maffei a non-seulement manifesté (3) les raisons qui le font douter de l'authenticité de l'Inscription de *Lucilius*; il a de plus indiqué ce qu'il presume qui a donné l'idée d'imaginer la Statue du Dieu *Penin*; savoir, l'endroit où Tite-Live dit que les Alpes tenoient le nom de *Penines*, de celui d'un Dieu qu'on adoroit au sommet. Voilà donc le monument entier rendu suspect de supposition, par deux Savans. Ainsi l'Inscription de Varron, faisant partie de ce monument, selon Guichenon, devoit être enveloppée dans le même jugement.

Je ne me servirai pourtant pas de cette raison contre l'usage qu'en a fait M. Hottinger, pour déterminer l'occasion qui fit ériger l'Inscription de Payerne. C'est un fait certain que Terentius Varron vainquit les Salasses l'an 728. de Rome, & établit une Colonie à la Cité d'Aoste (4). Il étoit assez naturel qu'il y dressât quelque monument de sa victoire. Celui-là n'a rien en lui-même qui le rende suspect. Il témoigne que Jupiter & la Fortune étoient les Divinités à qui il fut dressé. C'est un Pied-d'estal, qui portoit apparemment une Statue. Ce devoit être plutôt une Statue de Jupiter que d'au-

cun

(1) Hist. de Savoye. Tom. I. p. 46.

(2) Relig. des Gaul. Liv. 2. Ch. 8.

(3) Observaz. Letter. Tom. 5. p. 209.

(4) Voy. Sigon. Fast. ad h. an.

MEM. cun autre Dieu. On fait par St. Augustin (1) qu'il y avoit au haut
X. des Alpes des Statues de Jupiter tenant un foudre doré ; & qu'elles
furent abattues par ordre de Théodose , après qu'il eut vaincu le
Tyran Eugene.

Mais cette Statue de Jupiter avoit - elle effectivement été mise à
la place d'une Statue du Dieu *Penin* , què les Gaulois y eussent placée ? Je répons , que les Gaulois ne faisoient pas des Statues de leurs Dieux avant que les Romains le leur eussent appris. Mais comme du tems de Terentius Varron il y avoit plus d'un Siècle que les Salasses étoient sous la domination de Rome , ils pouvoient bien avoir déjà pris cet usage , & dressé une Statue à *Penin* , pour eux le Dieu Suprême , comme ce nom appellatif le marque en Langue Celtique. C'étoit le même Dieu qu'ils appelloient *Jou* , & par conséquent le *Jupiter* des Romains. Ainsi l'épithète d'*Optimus Maximus* , qui rend suspecte à M. le Marquis Maffei cette Inscription au Dieu *Penin* , lui convenoit de même qu'à Jupiter.

LVCIVS LVCILIVS
DEO PENINO
OPTIMO
MAXIMO
DONVM DEDIT.

Pourquoi , dira - t - on , s'arrêter à des Monumens étrangers à l'Helvétie ? Ils ne l'intéressent non plus qu'ils ne lui appartiennent.

J'ai cru devoir les défendre contre les soupçons élevés sur leur authenticité , par la raison qu'ils fournissent une preuve que les Gaulois adoroient dans les Alpes la Divinité qu'ils regardoient comme le Dieu Suprême , & cela sous le nom de *Jou* , ou l'Épithète de *Penin* ; noms auxquels après avoir substitué les Dieux des Romains à ceux de

(1) Victor autem sicut crediderat & prædixerat [*Theodosius*] Jovis simulacra , quæ adversus eum fuerant , nescio quibus ritibus velut consecrata & in Alpibus constituta depofuit ; eorumque fulmina quod

autem fuissent jocantibus , quod illa lætitia permittebat , cursoribus , & se ab eis fulminari velle dicentibus , hilariter benigneque donavit. *De Civ. Dei. Lib. 15. Cap. 26.*

de la Nation, ils firent succéder celui de Jupiter. Le nom de *Jura* MEM. X. que portoit avant César la chaîne de Montagnes, qui separoit déjà l'Helvétie du Pays des Séquanois, est une preuve permanente de cet ancien culte qu'on y rendoit à *Joü* (a). Il faut y joindre le nom de *Lac de Jou*, que porte un des petits Lacs de ces montagnes : (a) Voy. Tom. I. pag. 169. le nom de *Jourte* ou *Gourte*, de la Montagne à une demi lieue au midi de Berne, puis que ce n'est que *Jura*, dans le Dialecte Allemand : le nom de *Jaman*, Montagne au-dessus d'Aigle ; *Jaman* signifioit, lieu, place de *Joü*. Le nom de *Mont-Jou*, aujourd'hui le Grand St. Bernard ; & enfin le nom de *Gottard*, qui vouloit dire le *Dieu Haut*, comme on le verra dans les preuves de ma Carte Ancienne de l'Helvétie. Voilà ce que ces Monumens étrangers fournissent de propre à confirmer l'observation concernant ces Dieux honorés par les Helvétiens dans les Alpes.

Il est vrai que Dom Martin a établi (b), que les Gaulois ne connurent *Jupiter* que par les Romains. Peut-être faudroit-il restreindre cette proposition au Nom seul, certainement Latin. Mais tout Latin qu'il est, le Romains les tenoient de la source commune d'où toutes les autres Nations tirèrent le nom par lequel elles designèrent chacune en sa langue l'Etre qu'elles regardoient comme le Dieu Suprême. On peut voir dans Baxter (c) de quelle maniere le nom *Diü*, *Dyü*, *Gouü*, *Joü*, *Deü*, *Tiü*, en usage parmi les Celtes, suivant leurs differens Dialectes, pour designer cet Etre Suprême, s'étoit formé des Langues de l'Orient. Et preuve que ce n'étoit point des Latins que les Gaulois le reçurent, c'est qu'outre les noms des Montagnes de l'Helvétie que je viens de citer, plus anciens à coup sûr que la Langue Latine dans nos Contrées, les Gaulois continuèrent à se servir du nom de *Joü*, même après que leur soumission pour les Romains eut été portée jusqu'à mettre les Dieux de ces maîtres à la place de ceux de la Nation. Le nom d'*Esus*, que Dom Martin prétend qui étoit le *Zeüs* des Grecs, & qui commença, selon ce Savant, à être négligé pour celui de Jupiter, déjà sous le règne d'Auguste, n'avoit pas une autre origine que les autres noms Celtiques dont nous avons fait mention. Il me paroît néanmoins évident, que les raisons accumulées par Dom Martin pour prouver, que dans les idées des Gaulois, *Esus* étoit le même que *Joü*, n'ont pas levé

(b) Relig. des Gaul. Liv. 2. Ch. 2.

(c) Glossar. Ant. Brit. v. *Jupapon*

MEM. l'objection qui n'ait là-dessus des pierres trouvées à Paris en 1711, sur lesquelles, quoi qu'elles appartenissent au même monument, *Esus* & *Jou* sont représentés très-différemment. Le nom de ce dernier y est écrit *Jovis*: mais on voit bien que c'est celui de *Jou*, accommodé à la langue latine.

Nos Helvétiens substituèrent apparemment sans beaucoup de peine au nom de *Jou*, celui de *Jupiter*, qui n'avoit rien de différent que l'addition de *Pater*, qualité que les Gaulois reconnoissoient de même dans leur *Jou*. Un autre monument de l'Helvétie que celui de Payerne, témoigne encore la vénération qu'on y avoit pour Jupiter. C'est l'Inscription suivante, déterrée à Vincy l'an 1744.

(*) *Jovi*
Optimo
Maximo.

(**) *Fla-*
minica
Augusti.

I. O. M. (*)
IVLIA PV
SINNA
FLAM. AVG. (**)
V. S. L. M.

Je finirai par un monument érigé à la FORTUNE, si ce n'est pas par un Helvétien d'origine, du moins par le Commandant d'un Corps de Troupes de la Nation, sous le règne d'Antonin le Pieux. Cette Inscription auroit dû paroître dans le Mémoire où j'ai traité de l'état de la Nation du tems de ce Prince, mais je ne me rappelai pas alors ce monument trouvé près de Heilbron, & qui est dans la Bibliothèque de cette Ville Imperiale.

FORTVNAE
RESPICIENTI SACR
NASSELLIVS PRO
CLIANVS LEG
VIII AVG PRAE
POSITVS CHOR
I HELVETIORVM
TORQVATO ET
IVLIANO COS
V S L L M

Ce n'est pas pour donner l'explication de cette Inscription qui est sans difficulté, que je la place ici. Ce n'est pas même pour rapporter à son occasion de savantes remarques sur la Personne ou la Famille de *Nassellius Proclianus*, qui remplit en l'érigeant le vœu qu'il avoit fait à la Fortune attentive à le favoriser, & sur son titre de Commandant de la Première Cohorte des Helvétiens, non plus que sur le nombre des Cohortes que fournissoit la Nation, & celui des factionnaires dont une Cohorte étoit composée. Nous ne savons point quel étoit le contingent de Troupes des Helvétiens, & ne pouvons dire autre chose sur la force des Cohortes, qui ne fut pas toujours la même, si ce n'est qu'en général une Cohorte étoit régulièrement composée d'autant de Cents hommes, que la Légion en avoit de Mille. Il faut seulement observer, que comme la première Cohorte d'une Légion étoit de Mille hommes (1); depuis que les Alliés ou Sujets furent admis dans les Légions, ceux dont les Cohortes en firent partie, eurent par là mille hommes dans leur première Cohorte. Mr. Breitinger, qui a pris la peine de donner sur les autres questions que présente cette Inscription, tous les éclaircissements qu'on peut attendre d'un Savant de son érudition, satisfera la curiosité de ceux qui le souhaiteront (2).

Du reste, ces Monumens dressés à la Fortune, ne sont point mal placés dans l'artiele des Génies; car selon des Savans (3), le Génie & la Fortune étoient une même chose dans le Systême des anciens. Je n'ai plus rien à dire ici sur les Génies. L'Inscription de Loufonne érigée au Génie comme au Soleil & à la Lune, étant le dernier exemple que j'aye à rapporter du culte que leur rendoient les Helvétiens, donnera lieu de placer dans son explication des particularités de ce Culte des Génies, que le sujet demandera.

MEMOIRE

(1) Voy. PIRISC. Diction. Antiq. v. Cohors.

(2) Voy. son explication dans les *Annoemitates Literariae* de Mr. SCHÉL-HORN. Tom. X. p. 1209.

(3) Lettre de M. Huet à M. Bochart, dans les Dissert. de cet Evêque recueillies par l'Abbé de Tilladet. Tom. 2. p. 200. Edit. de Florence.

MEMOIRE XI.

Des SEVIRI AUGUSTALES, Prêtres de la Famille Impériale.

MEM. **XI.** **A** PRES avoir fait connoître les objets du culte religieux des Helvétiens Payens, dont il nous reste des Monumens, il convient de rapporter de même ce qu'on peut savoir touchant les Ministres de ce Culte, par les monumens qui s'en sont conservés. Je vais faire entrer ce qu'ils fournissent de lumières là-dessus, dans ce Mémoire concernant les Prêtres de la Famille Impériale, qui sont presque les seuls de ces Ministres dont les Inscriptions de l'Helvétie fassent mention.

Chaque Divinité du Paganisme avoit ses Prêtres particuliers. Ainsi le Sénat de Rome aiant mis Auguste au nombre des Dieux aussi-tôt après sa mort, établit des Prêtres pour deservir les Autels & les Temples qu'il lui fit ériger (a), & pour diriger le Culte public qu'on rendoit à ce nouveau Dieu.

Le Sacerdoce étoit entre les mains des Familles les plus illustres de Rome. Les Patriciens seuls en possédoient quelques-uns : d'autres pouvoient être conférés à des Plébéïens. Les Prêtres d'Auguste ne furent non-seulement choisis que dans les Familles du premier ordre; mais Tibere y ajouta des membres de la régnante Drusus,

(b) Tacit. Claude, & Germanicus, & s'y joignit de plus lui-même (b). L'Im-
Annal. I. peratrice Livie lui en avoit donné l'exemple, en se mettant aussi à
Cap. 54. la tête des Prêtresses de ce Culte (c). Faut-il s'étonner après ce-
 (c) Dio. l. c. la, si Drusus & Germanicus voioient avec plaisir entre leurs titres
Vell. Pa- sur les monumens publics, celui de *Sodalis*, ou de *Flamen Augu-*
tercul. Lib. *stalis*, attaché à cette Prêtrise. On remarque qu'ils le portoient
 II. *Cap. 75.* par deux Inscriptions que Fabretti a publiées dans son Recueil [d].

(d) Inscr. Lipse en avoit déjà produit une, où Neron, fils de Germanicus, a
Dom. pag. l'un ou l'autre de ces titres (1).
 395.

Les

(1) In Not. ad Tacit. *Ann. I. Cap. 54.* Elle est aussi dans le Recueil de M. Muratori CLXXXVIII. 3.

Les Provinces ne marquerent pas moins d'empressement que Rome à honorer ainsi Auguste. Elles avoient même prévenu dès longtemps le Sénat à cet égard, en élevant des Autels & des Temples à ce Prince de son vivant, & en lui faisant rendre un Culte par des Prêtres établis pour le diriger (1). Les Gaulois entr'autres se distinguèrent par l'érection du fameux Autel qu'ils lui firent construire à Lyon, Capitale du Département, dans lequel Auguste avoit mis la Province qui comprenoit l'Helvétie. Soixante Statues, qu'ils placèrent dans le Temple où cet Autel fut mis, représentoient les soixante Peuples des Gaules, qui en firent les frais en commun (2). Les Helvétiens étoient donc du nombre, & ils concoururent avec les autres Peuples à l'élection des Prêtres, à la tête desquels ils mirent un Eduen, nommé *Caius Julius Vercondarix* (3). Le nombre de ces Prêtres étoit bien grand, puis qu'on apprend des Inscriptions (4), que Trois-cens Augures & Soixante Aruspices étoient chargés de desservir ce Temple. Et quoi qu'il fut dédié à Rome & à Auguste, parce que pour éviter les reproches qu'on ne manqua point de faire à sa mémoire, il ne voulut pas accepter des Temples & des Autels dans les Provinces dédiés à lui seul, il arriva, ainsi que Casaubon l'a bien remarqué (5), que tout le culte s'adressoit au Prince & non à la Ville.

Il y eut donc dans les Gaules, & dans l'Helvétie en particulier des Prêtres d'Auguste près de Vingt-quatre ans avant sa mort, la Dédicace du Temple de Lyon aiant été faite le 1. Août l'année du Consulat de *Julius Antonius*, & de *Fabius Africanus*, ou comme Stampa (a) nomme ces Consuls de *Julius Antonius Africanus*, & de *Q. Fabius Maximus*; c'est-à-dire l'an de Rome DCCXLIII. & Auguste ne mourut que l'an DCCLXVII. Mais ces Prêtres ne furent appelés que *Sacerdotes*, ou *Flamines Roma & Augusti*, titres que leur donnent les Monumens (6), jusques à ce que la déification

MEM.
XI.

(1) Tacit. *Annal.* I. Cap. 10.

(2) Strabo. *Lib. IV.* Cap. 192.

(3) Liv. *Epitom.* CXXXVII.

(4) Voy. la Savante Dissertation de M. SCHÖRPF LIN, de *Apotheos. Imp. Rom.* Cap. II. pag. 16.

(5) In Not. ad Sueton. in Aug. Cap. 52.

(6) M. Olivieri dans ses Notes sur les Inscriptions de Pefaro p. 21. observe, que ces *Sacerdotes*, ou *Flamines*, sont mis dans le nombre des *Augustales*, par une Inscription, qui se voit dans Gruter. CCXXXVII. 1. Il faut donc que ce fût absolument le même ordre de Prêtres.

(a) In Not. ad Fast. Sigonii.

MEM.
XI.

fication solennelle d'Auguste par le Sénat de Rome, leur eût fait donner le nom de *Sodales Augustales*, ou d'*Augustales* tout simplement, dans l'usage ordinaire.

Ce nom leur demeura, quoique ce ne fût plus d'Auguste seul dont ils fussent les Prêtres; mais des Empereurs ses Successeurs, qui n'étoient même plus de sa Famille. Peut-être, c'est une conjecture de Reinésius, parce que le nom d'*Augustales* leur convenoit encore par cet endroit, qu'à Rome c'étoit les Empereurs qui les choisissoient, & que, dans les Provinces, les Gouverneurs confirmoient au nom de ces Princes l'élection qu'en faisoient les Conseils des Lieux qui en avoient. L'Exemple du Préfet d'Egypte, appelé *Augustalis*, parce qu'il étoit à la nomination d'Auguste, & non du Sénat, peut donner quelque probabilité à la pensée de cet Antiquaire.

Quelle qu'ait été la raison qui leur a conservé ce titre, personne ne doute qu'il n'ait été affecté depuis le règne de Tibère, jusqu'à la suppression de cette Prêtrise de la Famille Impériale, à tous ceux qui en faisoient les fonctions, ou qui en recevoient le Brevet en qualité d'honoraires.

Mais quand ont-ils été nommés *Seviri* ou *Sexviri Augustales* (1)? Suivant les apparences, cette dénomination ne leur fut donnée ni par-tout, ni en même tems qu'ils furent institués dans les endroits où ils eurent ce nom dans la suite: mais seulement dans les lieux où leur Confratrie étoit composée de six Membres au moins, nombre qui se trouvant le plus communément en usage dans ces Corps, fut cause qu'on les appella d'un nom qui le designoit, & qu'on le trouve presque toujours joint à celui d'*Augustalis*, dans les Inscriptions des Provinces. Car, pour à Rome, ils n'y étoient point nommés *Seviri*, ou *Sexviri*. Aussi ne me rappellai-je pas d'avoir vu aucune Inscription de Rome, qui en parle sous le titre de *Sevir*, ou *Sexvir Augustalis*: c'est toujours sous celui de *Flamen*, ou *Sodalis Augustalis*. On prétend même qu'ils ne formoient pas un College à Rome: ce qui cependant n'est point trop naturel, le titre de *Sodalis* tout seul supposant une Société, une

(1) Fabretti assure *Inscript. pag. 406.* qu'il ne les a trouvés nulle part appelés *Sextumviri*, comme Spon les nomme toujours.

une Confrairie entre ceux qui le portent. Casaubon au moins n'étoit point dans l'idée que ces Prêtres ne formassent pas un Collège. Il avoit observé (1) que Tacite & Dion rapportoient , que Tibere ajouta aux Quatre Confrairies des Pontifes, des Augures, des Septemvirs & des Quindécimvirs, les *Sodales Augustales*, pour faire les supplications decernées par le Sénat à l'occasion de la maladie de Julie, mere de ce Prince, qui, parce que les *Augustales* n'avoient pas encore été joints pour ces Cérémonies aux quatre Grands Collèges des Prêtres, dit, qu'il les y joignoit, vû que les *Augustales* étoient proprement les Prêtres de la Maison en faveur de laquelle il s'agissoit de faire des vœux (2). Ils y furent joints aussi dans la suite, comme il paroît par la Fête qu'ordonna le Sénat après la mort de Séjan. On ne sauroit d'ailleurs entrevoir pourquoi les *Augustales* auroient formé des Collèges dans les Provinces, & non à Rome, où ce Sacerdoce étoit toujours rempli par des personnes du premier ordre de l'un & de l'autre sexe, & entr'autres par des proches des Empereurs.

Mais ce n'est pas sur ce qui concerne les Augustalès de Rome que les sentimens des Savans sont partagés; ils conviennent tous, qu'à Rome, ces *Augustales* n'étoient, en cette qualité, que Prêtres de l'Empereur & de la Famille Imperiale; qu'ils n'y avoient aucune autorité que pour ce qui regardoit le Culte dont ils étoient les Ministres; & qu'ainsi il n'y a pas lieu de craindre qu'on les confonde avec aucun Magistrat qui exerçât quelque partie de la justice ou de la Police Civile.

Il n'en est pas de même à l'égard des Augustalès des Provinces. Diverses Inscriptions, [les Augustalès ne sont presque connus que par ces Monumens,] leur donnant avec le titre de *Sevir* ou *Sexvir Augustalis*, tantôt celui de *Duumvir*, de *Quatuorvir*, d'*Octovir*, de *Quinquennal*; tantôt celui de *Curateur*, d'*Edile*, de *Juge* même; il n'est pas surprenant que des Antiquaires se soient persuadés,

M E M.
XI.

(1) In Not. ad Sueton. in Aug. Cap. 100. qua vota persolverentur. T A C I T. Annal. III. Cap. 64.

(2) Ideo Augustales adjectos, quia proprium ejus domus Sacerdotium esset, pro Tom. II.

(3) Dio. Lib. LVIII. LII

MEM.
XI.

dés, qu'à cette Prêtrise fût attachée quelque fonction de Magistrature, au moins de Police. Cette idée a donné lieu à deux Questions.

Première Question. Si, lors que le titre de *Sevir* ou *Sexvir*, n'est pas accompagné de celui d'*Augustalis*, ce dernier doit toujours être sous-entendu, en sorte que *Sevir* tout court, & *Sevir Augustalis*, ne désignent qu'un seul & même Office ?

M. della Torre Evêque d'Adria, a soutenu l'affirmative, & son sentiment a été adopté par le Cardinal Noris. Des Savans de cet ordre ne pouvoient qu'en entraîner nombre d'autres. Ils ont en particulier fait entrer dans leur idée le docte Anonyme qui a publié une Dissertation sur les Antiquités de Treviso (1).

C'est pour l'ordinaire les degrés diférens d'exactitude & d'application dans l'examen d'un sujet, qui décident des opinions que s'en forment ceux qui le touchent. Quand il ne se présente qu'incidemment dans le cours d'un ouvrage, on se contente de se rappeler ce qu'on a retenu de ses lectures là-dessus, sans prendre la peine de faire de nouvelles recherches, ni même de remanier ses anciennes idées, comme on ne néglige point de le faire lors que ce sujet est la matière principale à laquelle on travaille. L'on peut donc sans témérité s'éloigner des opinions prises ainsi en passant par les Savans, d'ailleurs les plus consommés dans une science, sur quelques points particuliers, auxquels ils ont donné moins d'application. Si cette liberté est accordée à juste titre dans les sciences de raisonnement, à combien plus forte raison ne doit-elle pas être refusée dans les sciences de faits, telles que celle des Antiquités, les découvertes qui se font tous les jours fournissant des lumieres, d'où resultent des corrections nécessaires dans les idées de ceux qui nous ont précédé. On n'a garde pour cela de s'égalér à ces Grands Hommes, moins encore de prétendre les surpasser. Plus on approchera de leur savoir, plus on leur rendra de justice, & à soi-même. Faire voir qu'ils se sont trompés, ce n'est ni manquer d'égards pour leur mémoire, ni sortir des bornes de la modestie, dans lesquelles l'évidence se fait plus aimer que par tout ailleurs.

Si

(1) Elle se trouve dans les *Opuscul. Scientif. e Philolog.* du P. CALOGERA, Tom. X.

Si le titre de *Sevir* ou *Sexvir* ne se trouvoit donné qu'à des Prêtres de la Famille Impériale, celui d'*Augustalis* devoit toujours se sous-entendre. Mais on voit & des Militaires, & des Magistrats de Province, & des Membres de Corps de Métiers, appelés *Seviri* & *Sexviri*. M E M. X I

Il y avoit dans la Cavalerie des *Seviri*, mais qui n'étant connus que par les Inscriptions (1), & par deux mots de Capitolin (2), n'ont pas fait l'objet des recherches de ceux qui ont écrit sur la Milice Romaine. Au moins Lipse n'en a-t-il fait aucune mention. Saumaïse même a gardé le silence sur cet endroit de l'historien d'Antonin le Philosophe : & Casaubon n'a fait qu'indiquer deux Inscriptions, où paroît ce titre VI. VIRO. EQVIT. ROMAN. TVRM. & avertir, que ces *Seviri* étoient distingués en *Juniores* & *Seniores*; avis dont Fabretti a relevé l'erreur, avec bien de la raison, puis que cette distinction n'avoit lieu qu'entre les *Seviri Augustales*. Ce docte Antiquaire peut être consulté [a] (a) Inscr. par ceux qui feront curieux de voir les conjectures qu'on a faites sur ces Sévirs de la Cavalerie Romaine. Il me suffit d'avoir justifié qu'il y en avoit encore dans le siècle des Antonins. Végece n'en parlant point du tout, il est probable que cet Emploi étoit supprimé de son tems. pag. 410.

Il y avoit aussi, dans les Provinces, des Villes dont les Conseils donnoient à leurs Membres le nom de *Seviri* & *Sexviri*; soit que ces Conseils ne fussent composés que de Six Conseillers (3); soit que l'étant d'un plus grand nombre, il n'y en eût toujours que six en exercice; soit enfin que ce titre fût attaché aux six premiers en rang. C'est nommément dans les Monumens des Gaules Transalpine & Cisalpine que l'on trouve de ces *Seviri*. L'Helvétie & les Provinces voisines en fournissent aussi des exemples.

Les

(1) Mr. Olivieri dans son Explication des Inscriptions de Pefaro, en rapporte une trouvée à Rome, où Balbinus Maximus, Consul, à qui elle est érigée, a le titre de *Seviro Equitum Romanorum jun.* Voy. Marm. Pisaur. p. 118.

(2) In M. Antonino. Cap. 6.

(3) Summates Corporis hujus seu Curiae DVVMVIRI: cum duo Collegæ administrabant: QVATVORVIRI cum quatuor: ... SEVIRI cum Sex. REINES, Syntagm. Cl. I. n. XCLX.

MEM. Les *Seviri* nommés dans l'Inscription suivante, qui est à Geneve,
 XI. n'étoient, selon moi, que de cet ordre (1).

Q. STARDIVS MACER
 C. STARDIVS PACATVS
 C. ALBVTIVS PHILOGENES
 STATIVS ANCHIALVS
 NOVELLVS AMPHIO
 CORNELIVS AMPHIO
 IIIII VIRI

Si ces Six Conseillers eussent été aussi Prêtres de la Famille Impériale, ils auroient pris le Titre d'*Augustales*. On ne négligeoit pas à Geneve d'en décorer ceux à qui il appartenoit. Il ne fut pas oublié dans le monument qu'*Ieria Castula* y érigea à Sextus Attius, peut-être son mari (2).

SEX. ATTIO
 CARPOPHORO
 IIIII VIRO AVG
 IERIA CASTVLA.

Je ne crois pas non plus que le Sévir, qui chargea par son Testament *Decimus Valerius* de lui ériger le monument où cet Affranchi mit l'Inscription suivante, fût autre chose que l'un des Membres du Conseil de la Colonie de Nion (3).

D. VALERIVS ASIATICI LIBERT.
 SISSI IIIII VIRO
 COL. EQ.
 EXT.

Ces

(1) SPON. Hist. de Geneve. Tom. 2.
 pag. 316.

(2) Id. *ibid.*

(3) Id. *ibid.* Et PLANTIN.
 Helv. Ant. & nov. p. 50.

Ces exemples me paroissent déjà donner lieu de présumer que le Titre de *Sevir*, ou *Sexvir*, n'étant pas accompagné d'*Augustalis*, étoit un titre différent de celui dans lequel ces deux noms se trouvoient joints. Mais on n'en fauroit douter depuis que l'on a des Inscriptions où ces deux Titres sont bien distingués. Telle est celle - ci (1).

MEM.
XI.

VALVAS. SIGNA. DEORVM. AVGV
Q. BADVSIVS. Q. L. DELPHICVS
VI. VIRI. ET. VI. VIRI. AVGVSTALES
DEDICATIONE EPVLVA

Auroit-on répété sans aucune nécessité les mots de VI. VIRI. dans une Inscription où l'on épargnoit une Lettre, si le premier VI. VIRI avoit dit seul tout ce que VI. VIRI AVGVSTALES signifioit ?

Il est vrai que M. Olivieri, qui a rassemblé & savamment expliqué les Monumens de Pesaro sa patrie, du nombre desquels est celui-ci, ne voyant d'autre moyen de le concilier avec l'opinion des Antiquaires, qui regardent ces mots ET VI. VIRI AVGVSTALES, comme une pure répétition de VI. VIRI, qui les précède immédiatement, s'est enfin persuadé (2) que la Pierre aiant été rompue en cet endroit, où les noms de quelqu'autre Sévir, qui dédia le Monument avec *Badusius*, suivoient les deux premiers mots de la troisième ligne, ces noms aiant été emportés, on a également rejoint les deux pièces comme si rien n'en avoit été ôté: ce qui a produit la prétendue répétition de *Seviri*.

Mais, pour ne pas parler de l'incertitude qu'on repandroit sur l'explication des Inscriptions, si de pareilles conjectures prévalaient contre la lettre; il suffit de savoir que ce Marbre de Pesaro n'est point le seul qui justifie la distinction entre *Seviri*, & *Seviri Augustales*, de laquelle il fournit un exemple. M. Olivieri même en cite un autre tiré de Reinesius (3), où l'on voit un Petronius Marcellus, dont les titres sont, *Prêtre*, *Sévir*, & *Décursion*. Le Sévirat & le Décursionat étoient donc des Charges différentes de la Prétrise,

(1) OLIVIERI Marm. Pisaur.
num. VIII.

(2) Id. *ibid.* in Not. pag. 23.

(3) Class. I. CCXXII.

MEM. trise, & que celle-ci n'emportoit pas nécessairement : sans quoi ,
 XI. pour apprendre à la postérité qu'un homme avoit été Prêtre, Sévir,
 & Décurion, ç'eût été assés de marquer qu'il avoit été revêtu de
 la Prétrise ou du Sévirat.

Ces preuves cependant ne sont pas encore aussi incontestables que
 celles que je vais donner.

La premiere fait connoître un *Titus Aretius Apiolus*, Affranchi
 d'un *Titus*, revêtu de l'office de *Sevir*, & de celui de *Sevir*
Augustalis (1).

T. ARTIVS. T. L.
 APIOLVS IIIII VIR
 IDEM AVGVSTALIS &c.

Pourquoi cet *Idem Augustalis*, si le *Sevirat* étoit le même office
 que l'*Augustalité* ?

Ma seconde preuve est l'Inscription d'un *Q. Ninnius*, dans laquelle
 le Titre d'*Augustalis* est distingué de celui de *Sevir Augustalis* (2).

MAVORTI. VLTORI
 Q. NINNIVS. Q. F. QVIR. PAETVS
 II VIR. COLON. ORTANAE
 AVG. ET VI. VIR. AVGVSTAL
 QVINQVEN. II. SACRVM.

Mais comme on pourroit lire *Augur* & non *Augustalis*, au premier
 mot de la quatrième ligne, & que bien que ma manière de le lire
 me paroisse mieux convenir, je n'insisterai pas sur ce monument,
 en ayant encore un à produire, qui est absolument décisif. C'est le
 suivant, où l'on voit deux *Seviri*, qui furent faits *Augustales* par un
 Décret des Décurions d'Aquilée. Il y avoit donc à Aquilée des *Seviri*,
 qui n'étoient pas Prêtres de la Famille Impériale, par leur charge
 de *Seviri*.

SALUTI

(1) MURATOR. Tesaur. Inscr. CXCV. 2. (2) Fabrett. pag. 402. n. 302.

SALUTI AQUILEIÆ (i) SACRUM.

IN HONOR Em

L. VALERI

NYMPHODOTi

VIVIRi. ET. Decreto Decurionum A V Gustalis

E: [&] C. STATI PRIMIGenii

IN MEMORIAM. ET

C. STATI. HEVRETis

VIVIRi ET. Decreto Decurionum A V Gustalis

A L I P V S

L I Bertus.

J'ai copié cette Inscription telle que l'a remplie M. Fontanini (2): & voici ce que dit ce Prélat sur l'article des Titres dont il s'agit (3). *Les mots VIVIR. ET AVG. dénotent, qu'outre la Prêtrise de la Famille Impériale, Lucius Valerius & Caius Statius avoient encore été revêtus du Sevirat dans quelque Corps ou College.*

Ajoutons le témoignage de Reinesius, qui dit qu'il a observé qu'il y avoit des endroits où les *Seviri* formoient un Corps différent de celui des *Seviri Augustales* (4).

Après de pareilles preuves, attendre encore à prendre parti contre l'opinion du Cardinal Noris & de l'Evêque d'Adria, sur la question que nous avons en main, est un conseil que M. Muratori a donné (5) apparemment plutôt par politesse pour ces Prélats, que par une précaution nécessaire. Elle l'étoit d'autant moins que la raison
sur

(1) M. le Marquis Maffei critique, avec raison, ce me semble [dans ses *Observaz. Tom. IV.*] la maniere dont Mr. Fontanini remplit par *Aquileia* ce second mot, au lieu de lire *Augustæ*, sans hesiter; Cette Epithete étant donnée à la Déesse *Salus*, sur un si grand nombre de Monumens.

(2) Dans une Dissertation qui est la XII. du Tom. 2. des *Saggi di Dissertazioni*

de l'Academie Etrusque de Cortone p. 226.

(3) Le parole VIVIR. ET. AVG. dinotano, che, oltre all' Augustalità, avevano [L. Valerius & C. Statius] sostenuto anco il Sevirato in qualche Corpo o Collegio. FONTANINI. l. c.

(4) Voy. le Recueil d'Inscriptions de ce celebre Antiquaire, p. 134.

(5) Thesaur. Inscr. CXCH. 2.

M E M.
XI.

sur laquelle M. della Torre fondeoit son sentiment, n'est point d'une force égale à celles qui le combattent. Aucune des Inscriptions d'Aquilée, dit cet Evêque (1), ne donne le titre d'*Augustalis* aux Sévirs dont elles font mention; il n'est cependant pas naturel qu'Aquilée où Auguste étoit si honoré, n'eût point de Confrairies de Prêtres de ce Prince: il faut donc en conclure, que tous les personnages, appelés *Seviri* dans les Inscriptions d'Aquilée, étoient Prêtres d'Auguste, & même des Six premiers du Collège de cette Ville, quoique ces monumens ne leur donnent point le titre d'*Augustales*.

Mais n'eût-il pas été plus naturel de raisonner de la manière suivante? L'on n'a aucune preuve qu'il y eût à Aquilée une Confrairie de Prêtres d'Auguste: les *Seviri* dont les Inscriptions de cette Ville qu'on a jusqu'ici, font mention, n'ont dans aucune le titre d'*Augustales*: donc ils ne doivent être regardés que comme du nombre des Six Membres du Conseil ou de quelque autre Corps ou Collège d'Aquilée, & non comme des Six principaux d'une Confrairie de Prêtres de la Famille Impériale:

Ce raisonnement auroit été d'autant plus plausible, qu'un honneur recherché, comme l'étoit celui de cette Prêtrise, malgré les dépenses considérables auxquelles il engageoit, n'étoit pas oublié dans les titres, qui se gravoient sur les monumens faits pour la postérité. C'étoit même une des principales raisons qui le faisoient desirer. *Mon nom paroitra dans les Registres publics*, disoit dans Arrien (2) un de ceux qui l'ambitionnoient: & sur ce que le Philosophe lui repartit;

(1) Dans le *Ragionam. intorno alle Inscriz. di Treviso*: apud CALOGER, Tom. X. p. 472.

(2) Οἱ τὰς Φωνὰς γράφοντες, γράφουσι τὸ ἑμὸν ὄνομα. ARRIAN. in Dissert. ad Epictet. Lib. I. Cap. XIX. J'ai suivi cette manière de lire de l'Edition de Cambridge, & que Lipse [in Not. ad Tacit. Ann. I.] rendoit ainsi: *Scriba publici nomen meum adnotabunt. Οἱ τὰς Φωνὰς γράφοντες*, pourroit s'entendre des Historiens, qui écrivent ce que la renommée publie. Car *Φωνή* signifie, la

Voix publique, la renommée, de même que simplement *la Voix*. Voy. ACTES. II. 6. Il est vrai que Casaubon a soutenu [In Not. ad SURET. Aug. Cap. 18.] que le Texte d'Arrien étant altéré en cet endroit, comme il n'y a guères lieu d'en douter, au lieu de *τὰς Φωνὰς γράφοντες*, il falloit lire *τὰ σύμφωνα γράφοντες*; & par *σύμφωνα*, il entend les *Conventions*, les *Contrats*, que les Notaires couchent par écrit, & qu'ils dattoient à Nicomédie, où le personnage qu'Arrien fait parler, souhaitoit d'être *Augustalis*, du nom du Prêtre d'Auguste de l'année courante, comme

repartit ; Lors que vous vous trouverez présent , direz-vous donc à ceux qui le liront , que c'est vous-même ? Et quand vous pourriez être présent par tout où on le lira pendant votre vie , que ferez-vous après votre mort ? L'Ambitieux repliqua : au moins mon nom se conservera (1).

Ce qu'il y a de certain , c'est que l'honneur d'être du nombre des fix premiers Prêtres de la Maison Impériale , étoit regardé comme un avantage , qui méritoit des monumens publics de reconnoissance envers les Dieux. Tel étoit celui dont l'Inscription suivante a conservé la mémoire (2).

SACRVM IOVI
CLAVDIVS G. FLAVIVS
AVGVSTALIS CORIDON
LIB. OB HONOREM.. VIRATVS.

Auroit-on donc jamais négligé d'ajouter *Augustalis* à *Sevir* , sur les Monumens destinés à apprendre aux Siècles futurs les honneurs dont avoient été revêtus ceux qui les érigeoient , ou en étoient les objets ? Cela n'est point à présumer. Mais quand on auroit pu le supposer avec M. della Torre , avant la découverte de l'Inscription d'Aquilée , rapportée par M. Fontanini , on ne le peut plus depuis qu'elle a paru. Le savant Evêque d'Hadria en conviendrait s'il vivoit encore , & concluroit de là , comme je crois d'avoir justifié qu'on doit le penser , que le titre de *Sevir* , ou *Sexvir* , ne désigne un des fix premiers Prêtres de la Maison Impériale , que lors qu'il est accompagné de celui d'*Augustalis*.

A l'égard de ce dernier Titre , qui se trouve assés souvent sans être

comme à Rome des noms des Consuls ordinaires. Laquelle des deux manieres de lire que l'on retienne , elle revient à peu près au même pour l'usage que je fais de ce passage.

(1) Μεγεί με τὸ ὄνομα.

(2) MURATOR. Thesaur. Inscript. CXCVI. 2. A en juger par l'espace que la
Tom. II.

Copie de M. Muratori laisse entre *Honorem & Viratus* , il n'y manque que deux Lettres : ainsi il pourroit y avoir eu sur le Marbre II VIRATVS , aussi bien que VIVIRATVS. Mais M. Muratori est pour le dernier , apparemment par la raison que le Sévirat des Prêtres d'Auguste se conféroit plus communément à des Affranchis , que la Charge de *Dumvir*.

M m m

MEM.
XI.

MEM. être précédé de *Sevir*, M. Muratori prétend, qu'alors, quand il
 XI. s'agit de ces Prêtrises Municipales, *Augustalis* veut toujours dire
Sevir Augustalis.

Mais, comme le nombre des *Augustales* n'étoit peut-être pas toujours de *Six*, dans chaque lieu grand ou petit, où il y en avoit, je ne fais si lors qu'ils y étoient en moindre nombre, on leur donnoit de même le nom de *Seviri* ou *Sexviri*. Car, de ce qu'ils conservoient cette dénomination quoi qu'ils fussent plus de *six* (1), il ne s'enfuit pas qu'ils la portassent également, quand leur nombre étoit au-dessous de celui-là. C'est un Fait dont il faudroit, pour en parler affirmativement, avoir des preuves aussi claires qu'on en a, que lors que le Collège étoit composé de plus de six de ces Prêtres, c'étoit aux six premiers, qui représentoient le Corps entier (2), sans doute par ce qu'il n'y en avoit que Six actuellement en exercice (3), qu'on attachoit le titre de *Seviri*; & que comme il y avoit, dans les Collèges nombreux, deux Classes de *Seviri*, l'une des *Anciens* appellés *Seviri Seniores*, ou simplement *Seviri*, soit parce qu'ils étoient les plus anciens dans l'ordre, soit seulement parce qu'ils avoient déjà fait leur année de service; l'autre des *Nouveaux*, appellés *Seviri Juniores*, soit qu'ils fussent les derniers reçus, soit qu'ils fussent actuellement en fonction; les six premiers de cette dernière Classe, représentoient de même toute leur Classe.

La seconde Question agitée par les Antiquaires au sujet de ces Prêtres, est de savoir, s'il y avoit quelque autorité civile attachée à cette Prêtrise, en sorte que ceux qui en étoient revêtus, fussent, par là même, Membres de la Magistrature du lieu, & pussent y exercer quelque partie de la Justice Civile ou Criminelle, ou de la Police.

○ Ce sont deux mots de Reinesius, qui ont donné lieu au Cardinal Noris de traiter ce point avec étendue. Le premier, parlant des Conseils des Colonies ou Villes Municipales, à l'occasion d'une Inscription

(1) Cela n'étoit même pas absolument général, puis qu'on trouve des *Ostoviri Augustales*, dans une Inscription rapportée par FABRETTI. p. 402. n. 298.

(2) OLIVIERI. In Not. ad Marm. Pisaur. pag. 123.

(3) FABRETTI pag. 406.

scription de *Svel*, aujourd'hui *Fuengirola* (1), dit que ces Conseils pouvoient connoître des affaires des particuliers, même des Délits & Crimes, non à la vérité en qualité de Magistrats, mais en vertu de la Loi, ou des Constitutions des Empereurs, ou d'une Commission des Magistrats Supérieurs, qui leur confioit l'exercice de quelque partie de l'autorité des Préteurs ou des Présidens. Ensuite cet Auteur parle des *Seviri Augustales*, comme Membres de ces Magistratures Municipales, & leur donne le nom de Magistrats. DE CURIONUM appellatio, dit-il (a), jure Digestorum & Codicum notissima est: SEVIORUM AUGUSTALIVM, quæ MAGISTRATUS MUNICIPALES sunt, non item. Puis, après avoir rapporté les différentes dénominations sous lesquelles il en est fait mention dans les Inscriptions, Reinesius ajoute, que bien qu'ils fussent ordinairement élus par les Conseils Municipaux, il ne falloit cependant pas douter, que les Gouverneurs ou Magistrats que les Empereurs envoioient dans les Provinces pour y commander, ne conférassent aussi ces Offices, ou que du moins les Nominations ne leur fussent présentées pour qu'ils les confirmassent; & c'est de là, dit-il, que le nom d'*Augustales* fut donné aux Magistrats Municipaux, parce qu'ils étoient établis ou choisis & confirmés par ordre des Empereurs (2) entre les principaux des lieux par leur naissance, leur mérite, ou leurs biens.

N'ayant pas en main les Lettres de Reinesius à Rupert, où j'apprens de Fabretti que cette question est encore traitée, je ne puis dire si Reinesius s'y explique avec plus de netteté, que dans son Recueil d'Inscriptions que j'ai sous les yeux, & où, comme on vient de le voir, il ne parle pas aussi clairement qu'il feroit à désirer. Il paroît néanmoins que cet habile Antiquaire regardoit le titre d'*Augustales* comme attaché à des Magistrats des Colonies, ou Municipales, & non à la Prétrise de la Maison Impériale: en sorte que dans son idée, ceux qui étoient revêtus de cette Prétrise, ne pouvoient porter le Titre d'*Augustales*, qu'entant qu'ils étoient du nombre ou de

MEM.
XI.

(a) Ibid.
pag. 132.

(1) Syntagm. Cl. I. XCIX. p. 132.

(2) Hinc adpellatio AUGUSTALIVM tanquam Augustorum jussione in Coloniâ Augustâ vel Municipio, quia genere, me-

ritis, & patrimonii amplitudine potiores, Selectorum & confirmatorum Municipali- bus Magistratibus accrevit.

MEM. de l'ordre des Magistrats de quelque lieu de l'une de ces conditions.

XI. Spon étoit dans la même idée que Reinesius [a].

[a] Recherch. d'Ant. pag. 262. (b) Cœnotaph. Pi. fan. Diff. I. Cap. VI. Le Cardinal Noris s'éleva contre cette opinion (b). Il remonta à l'Institution des Prêtres appelés *Sodales Augustales*, ou simplement *Augustales*; & fit voir que les Colonies & les Municipales, soit pour faire leur cour à la famille Impériale, soit par ambition, ne tarderent point à établir des Confratries & des Collèges de ces Prêtres, à l'imitation de la Capitale de l'Empire, & que les six premiers Membres de ces Collèges furent appelés *Seviri Augustales*.

L'origine de cet ordre de Prêtres & de leur Titre ainsi démontrée, le Cardinal refuta les inferences que Reinesius tiroit de quelques Inscriptions, en vertu desquelles il mettoit les Augustales dans le nombre des Magistrats; après quoi ce Prélat conclut qu'ils n'étoient que Prêtres.

Les Suffrages des plus Savans Antiquaires se sont réunis sur ce dernier point en faveur de ce dernier sentiment. Fabretti l'a appuyé de nouvelles preuves (c). Je ne les copierai pas. Il me suffira de repandre encore quelque jour sur cette question: diverses Inscriptions de l'Helvétie, que j'aurai occasion par là de produire & de faire mieux entendre, dedommageront le lecteur de la peine de lire des choses qu'il savoit peut-être déjà.

Dans le grand nombre d'Inscriptions qui font mention de quelque *Sevir Augustalis*, on en trouve quantité où ce Titre n'est pas le seul du Personnage qui le portoit. On le voit précédé de celui de *Duumvir*, de *Curator*, d'*Ædilis*, d'*Ædilis Jure dicundo*, & accompagné de celui de *Quinquennalis* & d'autres Magistratures: quelquefois de Titres Militaires, comme de celui de *Tribunus Legionis*, de *Præfectus Fabrum* &c. Il n'est donc pas si surprenant qu'on ait pu penser, que les *Augustales* étoient Magistrats, les voyant revêtus de tant de divers titres de Magistrature.

L'on n'en auroit cependant pas pris cette idée, si l'on eût réfléchi, premièrement, que les Inscriptions ne contiennent pas seulement les titres des Emplois qu'exerçoient actuellement ceux dont elles parlent, mais aussi ceux des Charges qu'ils avoient précédemment deservies.

En second lieu, que comme le caractère de Ministres de la Religion n'excluoit pas des Emplois Militaires ou Civils, & qu'il se

confe-

conferoit d'ordinaire aux Citoiens les plus distingués par leur naissance, ou par leurs richesses, ils obtenoient aussi non - seulement les Charges Municipales que les Loix les obligeoient de deservir à leur tour, mais encore celles que conferoient par distinction les Conseils des Lieux, les Gouverneurs de la Province, les Commandans des Troupes, ou les Empereurs mêmes. D'où il résulte, que bien qu'un Prêtre de la Famille Impériale possédât en même tems des Emplois Civils ou Militaires, on n'en devoit point conclure que ces Emplois fussent attachés à son Caractere d'*Augustalis*; mais qu'ils lui avoient été conférés chacun à part, & sans qu'ils eussent rien de commun avec la Prêtrise, soit qu'il en eût été revêtu avant ou après qu'il fut fait Membre de la Confrairie de ces Prêtres.

Le Caractère de Ministre de la Religion étoit si peu regardé comme incompatible avec la Magistrature, que quelque élevé qu'on fût dans le Sacerdoce, on ne dedaignoit pas les Offices de Magistrat dans les Villes Municipales. Une Inscription (1) a conservé la mémoire d'un *Roi des Cérémonies Sacrées*, qui étoient en même tems Edile & l'un des Quatre Magistrats du Bourg de Novoli dans le Florentin.

AEDILI IIIIVIRO
PONTIFICI
REGI SACRVM (2)
C. MVERRIVS
EVCHARISTVS
PATRONO. B. M.

Rien n'étoit si commun dans la Province Séquanoise & dans l'Helvétie en particulier, que des exemples de personnages, qui réunissoient ainsi des honneurs Civils aux dignités du Sacerdoce.

Quintus Adginnius Martinus, Séquanois, Prêtre de Rome & d'Auguste, *Sacerdos Roma & Augusti*, étoit aussi *Duumvir* à Besançon, comme on le voit par l'Inscription qu'il érigea à Jupiter (3).

Caius

(1) Apud Murator. *Thesaur. Inscript.* le premier Ministre de la Religion, supérieur au Souverain Pontife même.

(2) *Id est*, REGI SACRORUM, (3) SPON. Recherche des Antiq. de la Ville de Lyon. *Ch. VI. p. 134.*

MEM.
XI.

Caius Lucconius Tetricus, Prêtre d'Auguste à Nion pour la seconde fois, remplissoit en même tems, ou avoit rempli successivement, dans cette Colonie, les Charges de *Duumvir*, & de *Produumvir*, & y étoit chargé de pourvoir à la sûreté des Grands Chemins (1). Le Monument qui contient tous ces Titres, doit m'arrêter un moment, tant parce qu'il présente un Titre peu commun dans les Inscriptions, que parce que ce Titre même a embarrassé M. Muratori, qui a jugé cette Inscription digne d'entrer dans son Recueil (2) quoi qu'elle se trouvât déjà dans celui de Gruter (3). On lit sur le Marbre conservé à Nion.

C. LVCCONI CO.. (4).
TETRICI PRAEFFECT.
ARCENDI LATRO...
PRAEFFECT. PROIIVIR.
IIVIR. BIS FLAMINI
AVGVST.

Le Titre de PROIIVIR & le mot PRAEFFECT. dont il est précédé, ont donné à M. Muratori des doutes sur la maniere de lire & d'expliquer cette quatrième ligne. *Que signifie PRAEFFECTUS PRODUUMVIR, puis qu'on trouve immédiatement après, DUUMVIR ? Faut-il peut-être lire, PRAEFFECTO PROVINCIAE ?* Voilà le doute & la conjecture que propose ce Savant (5).

C'est ainsi qu'il arrive aux habiles gens d'appercevoir des difficultés, où ceux qui n'ont point autant de pénétration & de connoissances, n'en voient aucune. Pour me persuader que *Præfectus Produumviro*, signifie que C. Lucconius Tetricus avoit été établi pour faire les fonctions de Duumvir de Nion, pendant un intervalle de tems

(1) Voy. BULENGER. de Imp. Rom. Lib. VII. Cap. 22. & CAPITOLIN. in Marco. Cap. 21. p. 369. ibique Casaubon. & Salmas. in Not.

(2) Pag. CLXVII. n. 4.

(3) Elle est aussi dans SPON. Hist. de Geneve. Tom. 2. p. 339.

(4) Les deux Lettres qui manquent à

ce mot, sont sans doute RN. qui jointes à CO, faisoient en abréviation, *Cornelia* nom de la Tribu de Lucconius.

(5) Quid significat PRAEFFECTUS PROIIVIR, quum subsequatur IIVIR, Num legendum PRAEFFECTO PROVINCIAE ?

tems où il n'y avoit point de Duumvir ; je n'ai eu d'autre peine que celle de me rappeler où j'avois lû, que quand les Décurions des Villes Municipales ou des Colonies qui avoient des Duumvirs, ne pouvoient convenir entr'eux pour l'élection de ces Duumvirs, on éli-
soit des Magistrats qui en faisoient les fonctions, jusqu'à ce qu'il y eût des Duumvirs légalement élus ; & que ces Magistrats par *interim* étoient appelés *Præfecti*. Le Cardinal Noris a découvert cet usage (1), & M. Lazzari l'a mis hors de doute par les exemples qu'il en a donnés [a]. Ainsi le Titre de *Præfectus Produumviro*, qu'a Tetricus dans notre Inscription, ne doit pas faire craindre qu'elle ait été mal copiée. *Duumvir*, qui suit immédiatement, ne paroît pas non plus devoir embarrasser ; puis qu'il est assés naturel de croire que Tetricus fut revêtu du Duumvirat même, après en avoir fait les fonctions comme *Produumvir*. Du reste ce Titre *Præfectus Pro-
duumviro*, n'étoit pas nouveau pour M. Muratori, puisque Spon a déjà rapporté une Inscription de Nice [b], érigée à Q. Memmius Macrinus, avec ces titres, Q. II VIR. MASSIL. Q. Q. ITEN PRAEFECTO PRO II VIRO Q. Q. AGONOTHETAE EPISCOPO NICAENSIVM.

MEM.
XI.

[a] Calo-
gier. Tom.
9. p. 198.

[b] Miscell.
pag. 193.

Encore un Monument de l'Helvétie, par lequel on voit que l'E-
pée, le Sacerdoce, & la Robe n'y étoient point incompatibles dans
un même sujet. C'est l'Inscription qui a conservé la mémoire de la
générosité de ce Julius Broccus, qui fit faire à ses frais des Bassins
ou Reservoirs d'Eau à l'usage des Colonistes de la Sixième Légion
établis à Geneve. Voici ce beau Monument, suivant la Copie donnée
par M. Abauzit, qui l'a si bien expliqué (2).

L. IVL. P. F. BROCC-IVS VAL.
BASSVS PRÆF. FABR. BIS TRIB
MIL. LEG. VIII. AVG. II VIR. IVR. D.
III VIR LOC. P. P. AVGVR PONTIF. II VIR
FLAMEN IN COL. EQVESTRE VIANIS
GENAVENSIBVS LACVVS DAT.

Ce

(1) Cænot. Pis. Diff. I. Cap. 23.

Inscriptions de Genève, au Tome 2. pag.
380. de l'Histoire de cette Ville par SPON.
Edit. in 4.

(2) Dans les Dissertations sur quelques

MEM.
XI.

Ce *Lucius Julius Brocchus Valerius Bassus* de la Tribu *Voltinia*, Fils de *Publius Julius*, a là les Titres suivans. 1. Intendant des Machines de Guerre, comme Spon traduit *Præfectus Fabrum*; d'Artillerie, ainsi que traduit le Chevalier Orfati (1), *Sopraintendente dell' Artiglieria*: Emploi dont les Fonctions sont marquées par Végece (2). 2. Tribun pour la seconde fois, de la Huitième Légion d'Auguste. 3. Duumvir revêtu de l'office de Juge. 4. L'un des Trois Juges Conservateurs des Fonds du Public. C'est ainsi que Cuper a prouvé (3) qu'il falloit rendre le titre de *IIIVIR LOCORUM PUBLICORUM PERSEQUENDORUM*, & non par *Intendant des Bâtimens & Lieux Publics*, comme ont traduit Spon & Chorier. 5. Augure. 6. Pontife. 7. Duumvir. 8. Prêtre dans la Colonie Equestre.

Quoi que ce Marbre soit aujourd'hui à Geneve, j'ai pû le mettre entre ceux de l'Helvétie. Les différens Emplois que Julius Brocchus y avoit exercés, ou y possédoit encore, quand il dressa ce monument, sont déjà des preuves qu'il étoit Helvétien, ou au moins domicilié à Nion. Mais l'Inscription suivante, qu'il fit ériger dans cette Ville à son Fils Decimus Julius, Chevalier, Intendant d'Artillerie, & Tribun de la Première Cohorte des Gaulois, ne permet pas d'en douter.

D. IVL. L. F. VOLT. RIPANO
CAPITONI BASSIANO
EQVO PVBLICO HONORATO
PRAEFECTO FABRVM
TRIB. MIL. COH. I. GAL.
L. IVL. BROCCHVVS
FILIO.

Un Fils de ce même Decimus Julius étoit aussi Tribun Militaire, Augure, l'un des deux Gardes des Deniers Publics, *Duumvir Ærarii*, titre qu'on a remarqué (4) qui se trouvoit très rarement dans les Inscriptions des Villes Municipales; enfin, Prêtre de

(1) Monum. Patav. Lib. I. Sect. I. p. 8.

(3) Harpocr. p. 297.

(2) De Milit. Lib. I. Cap. XI.

(4) MAFFÆI Veron. illustr. Lib. V. pag. 173.

de Mars, comme en fait foi cette Inscription, qui est à Geneve (1). MEM.

D. IVL. D. F. VOLT.
CAPITON.
AVGVRI IIVIRO AERAR.
FLAMINI MARTIS
TRI. MILIT.

XI.

Si le *Decimus Julius*, Mari de *Geminia Secunda*, dont je donnerai plus bas l'Épithaphe trouvée à Besançon, n'est pas un des deux que regardent les Inscriptions qu'on vient de voir, il étoit au moins de la même Famille *Julia*, distinguée dans cette Province par les Emplois les plus considérables. Outre ceux de ses Membres dont on vient de parler, nous trouvons un *Caius Julius Sematus* Duumvir de Nion, pour la seconde fois, & Prêtre d'Auguste, dans cette Inscription deterrée à Prangins (2).

C. IVL. C. F. VOLT.
SEMATO
IIVIRO ITERVM
FLAMINI AVG.
L. IVL. CAPITO AMICO
OPTIMO.

Enfin, pour rendre encore à l'Helvétie un Monument qui en a été transporté à Geneve, je tirerai mon dernier exemple de *Caius Plinius Faustus*, qui avoit été Edile, Prêtre, & Duumvir de la Colonie de Nion. L'Inscription gravée sur le tombeau qu'il se fit faire de son vivant, après qu'il eut perdu un fils de douze ans, nommé *Lucius Plinius Sabinus*, contient tous ces Titres.

ANNOR.

(1) Elle est rapportée, de même que la précédente, par SPON. Hist. de Geneve. Tom. 2. pag. 326. & 327. & dans Gruter. 421. 6.

ubi supr. p. 328. mais aussi dans GUIL-
LIMAN. de Reb. Helv. Lib. I. Cap. dans
PLANTIN. Helv. Ant. 8^e Nov. pag. 53.
& dans le Recueil de M. MURATORI
CLXVII. 2. comme dans Gruter. 424. II.

(2) Elle est non-seulement dans SPON
Tom. II.

MEM.
XI.

ANNOR. XII.	C. PLINIO. M. F. C. N. FAVSTO
L. PLINIO	AEDILI IIVIRO
FAVSTO	IVL. EQ. FLAMIN.
SABINO	C. PLINIVS FAVSTVS
	VIVOS
	P. C.

J'ai emprunté avec d'autant plus de confiance la Copie de Spon (1), qu'outre son habileté à déchiffrer les monumens de ce genre, il a copié celui-ci sur l'original; au lieu que Guilliman & Plantin qui l'ont aussi publié, n'en auront eu copie que de quelcun moins exercé que Spon, & qui, à coup sûr, a manqué d'exactitude. Car, premierement, Guilliman ne donne que l'Epitaphe du Pere, & Plantin, qui donne aussi celle du Fils, ne les présente point comme gravées sur un même Tombeau: mais comme deux Monumens, qui n'avoient rien de commun. En second lieu, il y a tant de difference entre les Copies de ces deux Auteurs, comme entre chacune d'elles & celle de Spon, qu'il ne se peut que les unes & les autres aient été tirées sur le Marbre, ou par un même Copiste. On en jugera en les comparant.

Guilliman.

C. PLINIO. M. F. COR.
FAVSTO.
AED. PL. IIVIRO COL.
IVL. EQ. FLAMINI.
C. PLINIVS FAVSTVS
VIVVS P. C.

Plantin.

C. PLINIO. M. F. O.
FAVSTO
AEDILI IIVIRO COL.
IVL. EQ. FLAMINI
C. PLINIVS FAVSTVS
VIVOS. I.
O.

La seule inexactitude qu'on pourroit soupçonner dans la Copie de Spon, c'est à la troisième ligne. Il pouvoit y avoir COL. comme dans

(2) Hist. de Geneve Tom. 2. p. 2.

dans les deux autres Copies. Le nom de *Julia* demandoit celui de *Colonia*. Cependant Spon ne disant point que le Marbre fut mutilé en cet endroit, ni qu'il y eut quelques lettres effacées par le tems ; on ne doit pas aisément le supposer. Quoi qu'il en soit, on n'auroit pas mal fait de rendre correctes les Inscriptions, qui se trouvent dans Guilliman & dans Plantin, en r'imprimant leurs Ouvrages, pour les placer dans le Recueil des Historiens qui ont écrit en Latin sur l'Histoire de la Suisse, lequel a paru à Zurich en 1735.

Quand on n'auroit pas autant d'exemples que je viens d'en produire de l'Helvétie seule, de l'empressement des principaux Magistrats & des personnes du premier ordre des Provinces, à être Ministres de la Religion dans les Villes & Bourgs-mêmes de leur Province ; on sauroit par les Loix que ces Personnes là, quoique revêtues de ce Caractere de Ministres de la Religion, ne pouvoient se dispenser de prendre à leur tour les Charges Municipales auxquelles la Constitution des Lieux les appelloit. Les *Afiarques*, ou autres Grands Prêtres d'une Province entiere (1), étoient les seuls qui eussent quelque exemption à cet égard (2), par un privilège attaché à ces dignités, très-onereuses vû les dépenses auxquelles elles engageoient. L'exemption des Charges du lieu de leur origine ; ou de leur domicile, ne les dedommageoit même que très imparfaitement. Aussi regardoit-on comme une générosité envers leur patrie, le desintéressement ou l'ambition de ceux qui ne profitoient pas de leur privilège. On leur érigeoit des Inscriptions pour l'apprendre à la posterité. Cujas a déjà rapporté (3) celle que dresserent les Céminiens à Veratius, pour avoir exercé avec honneur la Charge d'Edile

MEM.
XI.

(1) On avoit cru jusqu'ici que le titre d'*Afiarque* ne se donnoit qu'au Pontife élu par les Cités de l'Asie Mineure, pour présider aux Cérémonies Religieuses, diriger le Culte, les Prêtres, les Jeux publics, & prendre soin des Temples qui regardoient toutes ces Républiques. [Voy. PIRISC. Diction. Antiq. voc. *Afiarcha*]. Mais une Inscription d'Ephèse copiée par M. de la Condamine ; & insérée dans le Recueil de M. Muratori CLXXXIV. 1. apprend que la République d'Ephèse avoit aussi son

Afiarque particulier. Cependant Mrs. de Boze & de Thoms viennent de soutenir que cette dignité d'Afiarque étoit unique dans l'Asie Mineure. Voy. les Lettres que ces deux Savans se sont écrites sur une Médaille ancienne de Smyrne, imprimées à la Haye 1744. 4.

(2) Voy. JAC. GOTHOF. in Paratitl. ad Tit. Cod. Th. de Pagan. Item Otto de Ædil. Cap. VI.

(3) Ad L. unic. Cod. de Pericul. & Successor. parent.

MEM. dile, dont son Caractere de Prêtre d'Hercule (1) à Cénine lui permettoit de s'excuser (2).

XI.

Si à tout ce qui a été avancé l'on joint l'observation que les Femmes étoient aussi admises entre les Ministres du culte des Empereurs, comme les exemples qu'en ont trouvé dans les Inscriptions Reinesius (3) & Fabretti (4), ne permettent pas d'en douter ; on en conclura avec ce dernier, que ce Caractère n'étoit accompagné d'aucune partie de l'autorité attachée à quelque office de Magistrature ; puisque les Loix excluient absolument les Femmes de ces fortes d'offices publics.

Il est vrai, que pour concilier ces exemples de Femmes Prêtresses de la Maison Impériale, avec l'idée que ces Prêtres étoient Magistrats, Reinesius prétend, que les Femmes n'étoient que Prêtresses titulaires, ou honoraires & sans fonction ; conciliation à laquelle Fabretti n'a pas répondu. Mais la conjecture est contredite par des Monumens, qui prouvent que ces Prêtresses faisoient des fonctions de ce Sacerdoce. Telle est une Médaille où se voit la tête d'Auguste, avec cette légende, DIVVS AVGVSTVS PATER, & au Revers Livie tenant de la main gauche une Lance, & de la droite une *Patere*, qui marque l'usage qu'elle en faisoit dans les Libations & Sacrifices du Culte de son Pere dont elle étoit Prêtresse (5).

C'étoit aussi à ce qui concernoit ce Culte des Empereurs Déifiés que se reduisoit toute l'autorité des *Sacerdotes*, *Flamines*, *Sodales* ou *Seviri Augustales*. Elle ne s'étendoit ni sur la Police Civile, ni sur l'administration de la Justice. Ces Prêtres n'avoient donc, en cette qualité, aucune part à la Magistrature. Sur ce pied-là, qu'est-ce qui faisoit rechercher cette Prétrise avec tant d'empressement ? Il convient de l'apprendre à ceux qui peuvent l'ignorer.

Faire sa cour à la Famille régnante & gagner sa protection, & sur tout celle du Maître, en se dévouant ainsi à son service par le sacrifice

(1) Voy. Fabrett. pag. 217.

(3) *Cl. I.* XCIX. p. 134.

(4) Pag. 405.

(2) Cette longue Inscription que M. Orto a copiée toute entière dans son Traité de *Edilibus*, Cap. XI. se trouve dans Gruter. CCCCLXXXIV. 2.

(5) Vossius décrit cette Médaille dans ses Notes sur VELL. PATERC. Lib. II. Cap. 75. Elle ne se trouve pas dans le Recueil de Mezzabarba.

sacrifice d'une partie de leurs biens , étoit sans doute le motif de plusieurs de ceux qui desiroient l'Augustalité.

D'autres vouloient acquérir un rang entre leurs Concitoiens. Si la remarque de Barthius (1) étoit fondée , assurément le rang que cette Prêtrise auroit donné à Rome , méritoit tout l'empressement des plus ambitieux , puis qu'ils seroient montés tout d'un coup par ce Sacerdoce au rang de la premiere place du Monde après les Empereurs. Car Barthius prétendoit que les Prêtres d'Auguste , même depuis le règne de ce Prince , alloient de pair avec les Consuls. Mais n'ayant trouvé ni dans l'endroit de Bulenger où Barthius renvoie , ni dans tout le *Traité de Imperatore* du Professeur de Pise , quoi que ce soit qui favorise l'idée de ce Commentateur , l'on ne sauroit l'en croire.

Le rang que tenoient les *Augustales* dans les Provinces , est connu par nombre de Monumens. Ils passoient généralement immédiatement après les Décurions , ou Membres des Conseils des Villes Municipales & des Colonies. *Decuriones* , *Augustales* , & *Municipes* , ou *Plebs universa*. Voilà comme y étoient rangés tous les ordres d'habitans (2). Il faut excepter les Villes où il y avoit des *Chevaliers* ; ils avoient le pas sur les Augustales. C'étoit au moins l'ordre observé à Lyon , ainsi qu'on le voit sur l'Inscription de cette Ville, DECVRIONIBVS. ORDINI EQVESTRI ET IIIIIIVIRIS AVG.

S'il se trouve des Augustales qui eussent quelqu'un des honneurs attachés au Décurionat (3) , comme d'être assis aux spectacles dans une Chaise appelée *Bisellium* , entre les Augustales (4) ; ce n'étoit que par des Décrets particuliers des Conseils & du Peuple des Lieux où ils

N n n 3

jouïssient

(1) Illud nec indignum nota , Sacerdotum Augustorum parum Consulari honorem fuisse , jam indè à primo Octaviano : quare vide collectanea Julii Cæsaris Bulengeri de Imperatore Libro I. Cap. XIII. BARTH. *In Animadv. in CLAUDIAN.* p. 9. Edit. Francof. 1650.

(2) Voy. Gruter CCLXXX. I. VELSER. *Rer. Vind. Lib. V. p. 104.* EYBEN. de Ord. Eq. Vet. Rom. §. XIII. FABRETT. *Inscr. pag. 485.*

(3) M. Olivieri [*Marm. Pisaur. in Not. p. 75*] , a avancé que les *Augustales* avoient des Faisceaux de Baguettes comme les Ediles. Mais le passage de Petrone concernant Trimalcion , sur lequel ce Savant appuie son allégué , en prouve , si je ne me trompe , la négative. Voy. LIPS. *Elect. Lib. I. Cap. 23.*

(4) Les Centumvirs du Municipale de Veies accordant cet honneur & quelques autres à C. Julius Gelotus , Afranchi d'Auguste,

MEM.

XI.

MEM. jouissoient de ces honneurs, qu'ils en pouvoient être revêtus. Et
 XI. preuve que celui là entr'autres n'étoit pas attaché à l'Augustalité, c'est le nom d'*Augustales Biselliarii*, par lequel on distinguoit ceux à qui il avoit été accordé. Le même monument qui nous l'apprend, fait aussi connoître, qu'en le recevant les Augustales n'étoient pas mis en possession de tous les honneurs des Décurions, puis que le privilège qui les accordoit, est exprimé comme un nouveau titre conféré aux *Biselliarii*. L'Inscription, dont je veux parler, est celle-ci (1) :

CN. PRAETORIO. VIVIRO
 AVGVSTALI
 BISELLIARIO
 HONORATO ORNAMENTIS
 DECVRIONAL
 POPVLVS ABELLINVS &c.

On le voit en particulier par la belle Inscription de Sueffa, que Gruter (2) & Fabretti (3) ont rapportée. Le *Caius Titius Chresimus* à l'honneur duquel elle fut faite, avoit déjà été *Augustalis*, & même deux fois, quand les Décurions, les Augustales, & tout le Peuple de Sueffa, ORDO. DECVRIONVM. ET. AVGVSTALIVM. ET. PLEBS. VNIVERSA. lui accorderent l'honneur du *Bisellium*, HONOREM. BISELLI. le privilège de conduire dans sa Maison une once d'Eau, & celui de jouir des avantages publics du Décurionat, comme s'il étoit Décurion. ET. VT. AQVAE. DIGLTVS. IN. DOMO. EIVS. FLVERET. COMMODISQ. PVBLICIS. AC. SI. DECVRIO. FRVERETVR.

Mais quoique les Augustales n'eussent en cette qualité que le rang qu'on vient d'établir, il ne laissoit pas d'élever assés les personnes, confon-

guste, s'expriment ainsi dans leur Decret rapporté par Fabretti *Inscr. p. 170.* LICE-
 ATQUE EI. OMNIBUS. SPEC- INTER. AUGUSTALES. CON-
 TACULIS. MUNICIPIO. NO- SIDERE.
 STRO. BISELLIO. PROPRIO. (1) Apud Fabrett. pag. 228.
 (2) CDLXXV. 3.
 (3) Pag. 228.

confonduës par leur naissance dans le plus bas ordre du peuple, pour que dès que la porte de cet honneur leur fut ouverte, ils ne négligeassent aucun moien d'y parvenir. Et, dans les Provinces, où apparemment ce ne fut d'abord que des personnes du premier ordre qui remplirent, comme à Rome, les Colléges de Prêtres de la Maison Impériale, l'on ne tarda pas bien longtems à y admettre des Gens d'une condition fort au-dessous de la première, & enfin des Affranchis même, dans l'ordre desquels il semble que cette Prêtrise demeura presque uniquement, à en juger par le nombre des Augustales de cet ordre, que nous voyons dans les Inscriptions, comparé à celui des Augustales nés tout-à-fait libres, dont il s'est conservé des monumens.

C'est même de cette multitude d'Affranchis, qu'on trouve entre les *Augustales*, que résulte une nouvelle preuve décisive qu'ils n'étoient point membres des Conseils des Colonies ou Villes Municipales, & par conséquent Magistrats. Car la Loi *Visellia*, faite, à ce que présuinoit Mr. Schulting (1), sous Tibère, observée rigoureusement du tems de Diocletien (2), & qui ne fut abrogée sur ce point, que par Justinien (3), lequel trouva bon d'accorder à tous les Affranchis sans distinction, toutes les prérogatives des personnes nées Libres, interdisoit l'entrée de ces Conseils, *Curia participare*, à tout Affranchi, qui n'avoit pas obtenu le droit de porter l'anneau d'or, ou été rétabli, par le Prince, dans l'état des Personnes nées Libres, *natalibus restituti*; droit que Justinien appelle *de regenerationis*, παλιγγενεσίας, & son Traducteur, *Regenerationis jus*. Or seroit-il probable que tant que les défenses de la Loi *Visellia* & de Diocletien subsisterent, elles fussent si fréquemment méprisées, malgré les ordres qu'elles donnoient aux Gouverneurs des Provinces de poursuivre criminellement les Affranchis qui les violeroient? Ou seroit-il probable que les Empereurs eussent accordé à un si grand nombre

MEM.
XI.

(1) In Not. ad ULPIAN. Fragm. Tit. III. §. 5.

(2) Si libertus vel jus aureorum anulorum adeptus non est, vel natalibus suis non est restitutus, Præfex Provinciæ non tantum Curia participare non permittet;

sed juxta Legis [n. *Visellia*. Vid. CUYAC. h.] severitatem congruenti poena ulciscetur. DIOCLETIANUS & MAXIMIANUS. in L. I. Cod. Si Servus aut Libert. ad Decurion. aspir.

(3) Novell. 78. Cap. I.

M E M. nombre d'Affranchis les privilèges sans lesquels l'entrée dans la Magistrature leur étoit interdite ? Cela n'est point à présumer.

XI.

Faut-il donc s'étonner, d'un côté, que les personnes d'une condition qui n'avoit pas besoin de cette Prétrise pour tenir un rang honorable dans leur Province, laissassent à des Affranchis, qui la recherchoient, les charges onéreuses auxquelles elle assujettissoit ; & de l'autre, que les Affranchis, qui ne pouvoient guères s'élever que par là, fissent avec empressement les plus grands sacrifices pour y parvenir ?

Ce n'étoit en effet pas seulement par un zèle marqué pour les intérêts du public, par des services réels, par des fondations utiles aux habitans, & des Edifices, qui faisoient honneur aux Villes, & les décorent, qu'on travailloit à gagner les suffrages du Peuple & des Magistrats, qui conféroient cette Prétrise ; les Candidats en vinrent jusqu'à donner de grosses sommes d'argent au public, pour obtenir la préférence sur leurs concurrens. Il est vrai que cette manière d'acheter les suffrages n'étoit pas moins interdite par l'esprit des Loix faites contre les Brigues, que celle de corrompre par des présens les individus. Mais un abus ancien avoit fait tolérer à Rome même ce moyen de parvenir aux dignités. Les Concurrens y dépofoient à l'envi des sommes, qui demeuroient au profit du public quand ils parvenaient.

*Hinc rapti fasces pretio, sectorque favoris
Ipse sui populus, letalisque Ambitus Urbi
Annua venali referens certamina campo.*

LUCAN.

Et ce commerce fut poussé si loin du tems de César, que les Candidats faisoient hardiment dresser des Tables couvertes d'argent sur la place des Comices, pour payer les suffrages du peuple (1). Caton même convenoit que cet abus étoit utile à la République (2). Les mêmes passions & le même prétexte introduisirent, affermirent, & firent passer en pratique ce même mal dans les Provinces ; au point que l'on s'y faisoit un honneur d'avoir acheté un Emploi, tout comme

(1) Plutarch. in Cesar. (2) Sueton. in Cesar. Cap. XIX.

me d'en avoir été revêtu sans financer. Ni l'une ni l'autre de ces circonstances n'étoient oubliées dans les Inscriptions qu'on érigeoit. L'Épithaphe d'un Publius Decimius, Affranchi, & Medecin, dit qu'il donna Deux mille Sesterces pour être Sevir (1): HIC PRO SEVIRATV IN REMP. DEDIT. HS ∞ ∞. Gruter en a une (2) où il faut lire, selon M. Muratori, PECVNIA DATA OB HONOREM SEVIRATVS. D'autres publiées par Fabretti (3) prouvent de même cet usage. Cependant l'Empereur Constantin en reconnut l'abus, & tâcha d'y remédier en imposant une amende à ceux qui acheteroient des suffrages, & Constans en réitéra la prohibition sous la même peine (4). Du reste, les Inscriptions qui portent que l'honneur de l'Augustalité a été conféré *Gratis* (5), ne veulent par là dire autre chose, si ce n'est que le Conseil du Lieu s'étoit chargé des dépenses que l'Elu étoit obligé de faire, à l'occasion du Sévirat.

MEM.
XI.

L'on conféroit à Rome les honneurs du Consulat, de la Préture, de l'Édilité &c. à des Magistrats qui n'avoient point encore été revêtus de ces Dignités, sans qu'ils en exerçassent jamais les fonctions, & qui même ne pouvoient les exercer. Ce n'étoit que pour les faire jouir des prérogatives attachées à ces rangs là. A l'imitation de la Capitale de l'Empire, les Villes Municipales, les Colonies, les Bourgs, créoit aussi des Duumvirs, Quatuorvirs, Decurions, Augustales, Ediles, Curateurs, purement *Honoraires* (6). Cela ne se pratiquoit pas moins dans les Gaules, que dans les autres Provinces. Des Inscriptions de Nîmes en font foi. On lit dans l'une :

IIII VIR. AVG.
ET DECVRIONI
ORNAMENTAR. &c.

C'est-à-dire, suivant M. Muratori (7), *Sexviro Augustali & Decurioni*

(1) EISENSCHMID. de Pond. & Mesur. Vet. p. 131. scr. CXCIX. 2. & 4. CCIV. I. REINES. Cl. I. XCIX.

(2) MLXXIII. 6.

(3) Pag. 170. & 228.

(4) L. 2. Cod. Th. de Honor. Codicill.

(5) Voy. MURATOR. Thesaur. In-

(6) Reinesius Cl. I. XCIX. & M. Olivieri [Marm. Pisaur. XLIV. ubi vid. Not. p. 138.] en donnent divers exemples.

(7) In Not. ad CXCIX. I.

M E M.
XI.

[a] *Antiq.
Gall. p. 61.*

curioni Ornamentario. Et l'on pouvoit en effet tout aussi bien donner le nom de *Decurio Ornamentarius*, à celui à qui l'on accordoit les honneurs du Décurionat, & non l'office, qu'aux Augustales à qui l'on conféroit celui du *Bisellium*, le nom de *Biselliarii*, comme nous l'avons vû. Par ces *Ornamentarii*, M. Muratori, de même que M. le Marquis Maffei, entend précisément des Honoraires. *Ornamentis tenus, ac si Decurio Honorarius, ut loquimur, nuncuparetur*: ce sont les termes du dernier [a] rapportés par le premier. Fabretti présuinoit (1) au reste que tous ceux qui donnoient de l'argent au public, ou faisoient d'autres libéralités pour qu'on leur accordât l'Augustalité, n'en obtenoient par là que le Titre, & ainsi n'étoient qu'Honoraires. En cette qualité ils n'avoient rang qu'après les Augustales qui exerçoient ou avoient exercé les fonctions de cette Prêtrise, quoi que ceux-ci l'eussent obtenue seulement depuis que les Honoraires en avoient reçu le Titre. C'étoit la règle générale par rapport aux Honoraires dans tous les Emplois. Ils étoient en si grand nombre, & il en resulta tant d'abus, que Constantin le Grand fut obligé d'y mettre les remèdes contenus dans les Loix qu'on voit dans le Code Theodosien au Titre de *Honorariis Codicillis*.

Par qui les Augustales étoient-ils créés? Par le Conseil du Lieu. Pitiscus seul en fournit assez de preuves (2) pour qu'il ne reste aucun doute là-dessus. Mais l'élection devoit se faire dans une assemblée où fussent présents les deux tiers au moins des Membres du Conseil en état d'y assister (3). C'étoit une règle générale, commune aux élections de tous les Emplois remplis par ces Conseils. Nous l'avons observé en parlant de l'élection des *Curateurs*. La raison de cette règle étoit, qu'aucun Decret fait par un plus petit nombre de Membres, ne pouvoit être authentique.

Les autres ordres n'avoient-ils donc aucune part à ces Elections? On ne sauroit, je pense, soutenir qu'elles fussent par tout entre les mains des Décurions seuls. La Constitution de tous les Lieux n'étoit pas la même sur ce point, comme sur bien d'autres: & l'on conservoit à chacun celle qu'il tenoit ou d'un usage ancien, ou par privilège.

(1) Inscription pag. 406.

(2) Diction. Antiq. voc. Augustales.

(3) L. 64. & L. 142. Cod. Th. de
Decurion.

vilége. Nous avons vû, par rapport aux *Curateurs*, que le Peuple demandoit quelquefois qu'on conferât certaines charges à des Sujets qu'il affectionnoit. Mais nous observâmes en même tems, que ces requisitions du Peuple demeuroient sans effet, si ces Sujets n'étoient point élus par Décret du Conseil. C'étoit la règle dans les lieux où la Constitution ne donnoit pas au Peuple le droit positif de concourir aux Elections. Mais il y en avoit où le Peuple avoit ce droit. Tels étoient sans doute ceux dont les Monumens font foi que tous les Ordres étoient intervenus pour décerner de ces honneurs. Le Peuple d'*Avellino*, par exemple, concourut à celui qui décerna à l'Augustalis *Bisfelliarius* & Décurion Honoraire *Cn. Plaetorius*, l'Inscription dont on a lu ci-dessus les premières lignes. Ce fut l'Ordre des Décurions, celui des Augustales, & le Peuple entier, qui confererent à *C. Titius Chresimus* l'honneur du *Bisfellium* entre les Augustales, & à son fils *Titius Chresimus* celui du Décurionat Gratuit (1). Tous ces Ordres avoient donc part aux Elections des Magistrats de la Colonie de Sueffa.

On a dit encore touchant les *Curateurs*, qu'il falloit que l'élection qu'en faisoient les Conseils des Lieux, fut confirmée par les Gouverneurs des Provinces. C'étoit là une formalité requise pour rendre parfaitement légitimes tous les honneurs & les Emplois Municipaux, que donnoient ces Conseils ou Corps de Magistrature, & ce n'étoit point encore à la confirmation de leurs Décrets de ce genre, que l'influence des Gouverneurs sur ces Elections étoit bornée. On fait assés ce que les recommandations d'un Supérieur revêtu d'un pouvoir pareil à celui de ces Commandans Romains, peuvent sur les Provinciaux : ce n'est pas de ce moien de diriger les suffrages, dont je veux parler ; ce n'est que des Recommandations adressées par ces Magistrats aux Conseils mêmes.

Quand il se présentoit quelque difficulté dans ces Elections, les Gouverneurs renvoioient le plus souvent les nommés au Conseil, & lui recommandoient (2) d'élire tel & tel. Quelle influence cette dé-

O o o 2 marche

MEM.
XI.

(1) Voy. l'Inscription entière dans Fabretti. pag. 228.

(2) Solent plerumque Præsides remit-

tere ad Ordinem Nominatum ut Gaium Seium creent Magistratum, alius honor vel munus in eum conferatur. ULPIAN.

MEM. marche publique ne devoit-elle pas avoir? D'autant plus que ces
 XI. Magistrats affistoient eux-mêmes la plupart du tems à ces Elections (a).

(a) d. L. Cependant il arrivoit aussi que les Conseils, usant de leur liberté, ne faisoient pas tomber leur choix sur les Sujets que les Gouverneurs leur recommandoient; & l'élection n'en étoit pas moins valable, si d'ailleurs elle n'avoit rien, ni dans sa forme, ni à l'égard de l'Élu, de contraire aux Loix. Il ne dépendoit point des Gouverneurs de la rendre nulle. Ils étoient au contraire obligés de la confirmer. Le refus qu'en auroit fait celui de l'Égypte en particulier, l'eût assujetti à une Amende de Vingt-cinq Livres d'or. Il n'étoit pas même nécessaire d'attendre ce consentement, pour l'ordinaire venal [c'est la loi même qui le dit, *qui sit plerumque venalis*], pour que l'Élu entrât en fonction: par la raison que le Gouverneur ne pouvoit le refuser (1).

Les Augustales n'étoient en office que pendant une Année, de même que les Magistrats Municipaux. Les Loix défendoient d'étendre plus loin la durée de ces Charges: & régulièrement il falloit qu'il y eût un intervalle de cinq ans (2) entre la première fois qu'on étoit appelé à un Emploi, & la seconde; à moins qu'on ne les prit volontairement (3). Et quant à ceux qu'on étoit obligé d'accepter, on n'étoit tenu de les remplir plus d'une fois, que lors qu'il manquoit dans le lieu des Sujets propres à les exercer (4). On n'en étoit pas dispensé quoi qu'on offrit une somme équivalente à celle qu'il en auroit coûté pour les remplir (5).

D'où vient donc que M. Muratori a avancé, que les *Seviri Augustales*

n L. 1. §. 3. D. *Quando appelland. sit*. On voit par la manière dont je rends le sens de cette Loi, que je ne l'entens pas comme Denis Godefroy, qui, pour l'acomoder à son idée, lit *Nominandum*, au lieu de *Nominatum*, comme portent toutes les Editions & celle d'Haloander. Les termes *remittere ad ordinem*, & la manière dont Ulpien propose la question: *utrum igitur tunc appellandum est, cum Ordo decretum interposuerit, an verò à REMISSIONE, quam Præses fecerit, appellatio sit interponenda*? Enfin la décision de ce Juriscon-

sulte, que le Renvoi fait par le Président étant plutôt un *Conseil*, qu'un *Jugement*, ce n'est pas de ce Renvoi qu'on doit appeler, mais du Decret rendu par le Renvoi; toutes ces raisons, dis-je, me paroissent décisives en faveur de mon opinion.

(1) L. 59. D. de *Decurion*.

(2) L. 17. §. 3. D. ad *Municipal*. & L. 2. Cod. de *Munerib*.

(3) L. 18. D. ad *Municipal*.

(4) L. 14. §. 6. D. de *Munerib*.

(5) L. 16. pr. D. eod. tit.

gustales étoient établis le plus souvent pour cinq ans (1) ? Ce qui l'aura fait penser à ce Savant, c'est apparemment que l'Inscription qu'il avoit alors sous les yeux, donne, de même que quantité d'autres, au *Sevir* à qui elle est érigée, le Titre de *Quinquennalis*, sans qu'il soit distingué de celui d'*Augustalis*. Car on y lit, VIRO AVG. QQ. Il fait néanmoins mieux que personne, que dans les Inscriptions, la Conjonctive ET, se supprime, ou est de trop, sans rien changer au sens. De sorte que, pour que celle-là autorisât à établir la nouvelle découverte de M. Muratori, il faudroit prouver, que *Quinquennali* se rapportât à *Seviro Augustali*, & n'est pas le Titre d'un Office. Mais je ne sai comment l'on en viendroit à bout, après les preuves données par M. Otto (2), que la *Quinquennalité* étoit la Charge de *Censeur*, dont l'élection se faisoit l'année même du denombrement des Habitans & de leurs Biens : c'est-à-dire tous les Cinq ans seulement. M. le Comte Charles Silvestri (3), & M. Olivieri (4) sont du même sentiment. Cette charge de Censeur, qui n'étoit attachée ni à celle de Duumvir, ni à celle d'Edile, ni à celle de Curateur, ni à l'Augustalité, ni à aucune autre dignité, se conféroit à des sujets qui avoient déjà rempli les unes ou les autres. Voilà pourquoi l'on trouve des Magistrats de tous ces ordres, qui ont aussi en même tems le titre de *Quinquennales*. L'exemple sur lequel M. Muratori s'est déterminé, ne sauroit donc par aucun endroit faire créer des Augustales Quinquennaux.

Que d'ailleurs la règle générale qui fixoit à une année la durée des Charges, ne souffrit des exceptions, spécialement par rapport à celle de l'Augustalité, c'est ce dont on ne peut disconvenir. On en croit de *Perpétuels*, comme M. Muratori le dit. Les Décurions de Svel, aujourd'hui Fuengirola, près de Malaga, confererent cet honneur avec celui de Premier Prêtre d'Auguste, à Lucius Junius, comme on le voit par l'Inscription où on lit (5) ces titres, VIVIR
AVGVSTA-

MEM.
XI.

(1) Quamvis occurrant Seviri Perpetui; plerumque tamen Seviri ad Quinquennium creabantur. *Thesaur. Inscr.* CXCVII. 1.

(2) De Ædilib. Cap. VIII. §. IV.

(3) Dans sa Lettre sur une Inscription ancienne : apud CALOGIER. Racolt.

d'Opusc. Tom. V. pag. 393.

(4) In Not. ad Marm. Pisaur. p. 68.

(5) Reines. Cl. I. XCIX. Et dans le Recueil de M. Murator. MCVIII. où Q. Valerius Optatus, est titré d'*Augustalis perpetuus*.

M E M. AVGVSTALIS IN MVNICIPIO SVELITANO D. D. PRIMVS
 XI. ET PERPETVVS. On a des exemples pareils de la Gaule. Le Sénat de Lyon accorda à Q. Samnius Secundus la Prêtrise de cette Ville pour sa vie. ORDO LVGDVNENSIS PERPETVITATEM SACERDOTII DECREVIT, dit l'Inscription du Taurobole, dont ce Prêtre avoit apporté l'usage aux Lionnois.

Est-ce donc qu'il étoit permis au Conseil d'une Ville Municipale de prolonger le terme de la durée des Emplois, déterminée par les Loix des Empereurs ?

Non, il n'étoit assurément pas de la compétence de ces Conseils de violer les Constitutions générales de l'Empire. Mais à moins qu'elles ne portassent la Clause expresse de dérogation aux Loix particulières, ou l'abrogation générale des usages contraires, les Villes Municipales ne s'éloignoient pas de leurs anciennes Loix & Coutumes, dans ce qui concernoit les Emplois qu'elles conféroient. Les Princes justes n'y donnoient non plus aucune atteinte. C'est ainsi que Trajan répondit à Pline (1), que si les conditions du Traité qu'avoient les habitans d'Amisus, Ville du Pont, avec Rome, leur donnoient le droit d'établir une Confrairie dont la Caisse, formée par des Contributions qui se levoient chaque mois entre les Membres de cette Société, étoit destinée à secourir ceux d'entr'eux qui se trouveroient dans la nécessité, il ne falloit pas les en empêcher; mais que de semblables Confrairies ne devoient point être permises dans les Villes, qui n'avoient pas ce privilège.

Ces Loix & Coutumes Municipales différoient tellement & entre elles, & des Constitutions générales sur ces sortes de choses, qu'il n'est point surprenant qu'en certains lieux le même Office fût à vie, & en d'autres à tems; ici, pour une année seulement, là pour deux (2), ailleurs pour plus longtems. Mais j'ai beaucoup de penchant à croire que ceux à qui l'on donnoit un office avec le titre de *Perpetuus*, comme on en trouve, nommément entre

(1) Si Legibus istorum, quibus de officio foederis utuntur, concessum est Eranos habere, possumus quò minus habeant non impedire In cæteris Civita-

tibus, quæ nostro jure obstrictæ sunt, res hujusmodi prohibenda est. PLIN. Epist. Lib. X. Ep. XCIV.

(2) Voy. L.4. Cod. de Susceptorib.

entre les *Curateurs*, de même qu'entre les *Augustales*, n'étoient proprement qu'*Honoraires*, depuis qu'ils avoient fait leur année, supposé qu'ils eussent jamais été en fonction. Et si l'on me demande quelle prérogative leur donnoit donc ce titre de *Perpetuus*, puisque tous ceux qui avoient deservi un office, ou simplement reçu le titre d'un office, le conservoient toujours ? Je répondrai, que ces *Perpétuels* jouissoient, apparemment, des honneurs attachés à l'office pendant leur vie, tout comme s'ils eussent toujours été en charge ; & que c'étoit là toute la prérogative du titre de *Perpétuels*.

Les différens exemples d'exceptions aux règles générales ne les détruisant point, il n'en demeure pas moins vrai, que, dans les Lieux où ni les Loix particulieres, ni la Coutume, ne déterminoient pas la durée de l'Office des *Augustales*, ils étoient sous la règle générale, qui bornoit cette durée à un An, loin qu'il fût à vie.

Rien ne prouve mieux qu'il étoit à tems, que les Inscriptions, qui marquent, qu'il a été rempli DEUX FOIS, par les *Augustales* dont elles font mention. On y voit VIVIR. AVG. II. ou en lettres, & tout du long, BIS, ou ITERVM (1). Je ne me rappelle pas d'en avoir rencontré, qui l'eussent été trois fois, ni davantage.

Une autre preuve est celle que fournissent les Inscriptions où l'on trouve des *Augustales*, qui l'avoient été en plus d'une Ville. Telle est celle d'un *Sextius Florus*, qui y est titré de *Sevir Augustalis* d'Aix en Provence, & d'Arles (2).

P. SEXTIVS FLORVS IIIII AVG.
COL. IVL. AQUIS ET COL. AREL.

On pourroit encore comprendre que ce Prêtre auroit pu faire les fonctions de son Sacerdoce dans l'une & dans l'autre de ces Villes peu éloignées, s'il eût dépendu de lui d'arranger la célébration des Fêtes, où sans doute il étoit obligé d'officier, de maniere qu'il pût, après l'avoir fait à Arles, se rendre à Aix pour y fonctionner de même. Mais l'anniversaire du jour de naissance des Empereurs, ou de leur

(1) Voy. FABRETT. Inscription. pag. 228.

(2) S. A. X. I. Pontif. Arelat. *Prehul.* pag. 8.

MEM. leur avènement à l'Empire, les Quinquennales, Decennales, Quindecennales, Vicennales, & autres fêtes ordinaires à l'honneur de ces Princes, étoient à jour fixe, & se célébroient par tout en même tems. Un même Prêtre ne pouvoit donc officier à ces Fêtes, qu'en un seul endroit (1). Il faut par conséquent dire, que c'étoit successivement, & non en même tems, que Sextius Florus avoit été *Augustalis* de ces deux Colonies.

Il faudra, à plus forte raison, en dire autant d'un Prêtre du même ordre, qui avoit été *Sevir Augustalis* à Lyon & à Pouzzol. La grande distance de ces deux Villes ne permet pas d'imaginer que ce Prêtre eût pu remplir ses fonctions dans l'une, pendant qu'il étoit en office à l'autre. Mais il n'exerça non plus cet office dans l'une ni dans l'autre, que pendant quelque tems : car il se mit dans le commerce de Mer, & appareilla pour cela un Bâtiment, qu'il nomma *Nerius & Palaemon*. Son Epitaphe, qui est à Lyon, apprend toutes ces circonstances. La voici (2).

D. M.
Q. CAPITONI PROBANI
SENIORIS DOMOROM
IIII VIR. AVG. LVGV DVN
ET PVTEOLIS
NAVICLARIO MARINO
NERIVS ET PALAEMON
LIBERTI PATRONO
QVOD SIBI VIVVS INSTI
TVIT POSTERISQ SVIS
ET SVB ASCIA DEDICAV

M. Muratori a remarqué sur ce monument, qu'il doit paroître bien

(1) Voy. Bibliothèque Italique. Tom. XVII. pag. 97.

(2) Elle a été publiée par M. le Marquis Maffei dans ses *Antiquitates Galliae* p. 22. ; & insérée ensuite par M. Muratori dans

son Recueil d'Inscriptions. CXCV. 3. où la ligne 8. a été oubliée, & DOMOROM de la ligne 2, qui veut dire *Domo Roma*, comme M. Maffei en a bien averti, a été défiguré en DOMORVM.

bien extraordinaire que le même *Capito* eût été *Augustalis* à Lyon & à Pouzzol (1). Mais il n'est point sans exemple que des Prêtres fussent en même tems Prêtres de deux Villes. Spon (2), & après lui Charles Patin (3), a donné l'Inscription d'un M. Aur. Diadochus Hippichus, Pontife de l'Asie dans les Temples de Pergame, & en même tems, KATA TON AYTON KAIPON, Pontife de Thyatire sa patrie. Patin observe à cette occasion, qu'il n'étoit pas rare que des Peuples voisins eussent les mêmes Prêtres. Il en pouvoit dire de même des Prêtresses : témoin ces deux Inscriptions; la première d'Espagne (4), la seconde de Rimini (5).

MEM.
XI.

I.
VALERIAE C. F. ATTINAE
TVCCITANAE SACERDOTI
COLONIAE PATRICIAE CORDVBENSIS
FLAMINICAE
COLONIAE AVG. GEMELLAE TVCCITANAE
FLAMINICAE SIVE SACERDOTI
MVNICIPI CASTVLONENSIS.

2.
CANTIAE
L. F. SATVRNINAE
PATRON. COLON
FLAMINICAE
SACERD. DIVAE. PLOTINAE
HIC. ET. FORO. SEMPRONII.
D. D.
P V B L I C E.

Quoi qu'il en soit, il résulte encore de cet usage une nouvelle preuve, que les *Augustales* n'étoient en cette qualité que *Prêtres*, & non *Magistrats*. Car les Loix ne permettoient point qu'une même personne pût posséder en même tems des Honneurs en deux Villes

(1) Rarum videri possit, eundem *Capitonem Lugduni & Puteolis Augustalem* fuisse.

(2) Voyag. de Grèce. Tom. 3, p. 114.
Tom. II.

(3) Commentar. in Antiq. Monum. Marcellinæ. pag. 387.

(4) Gruter. CCXXIII. 12.

(5) Gruter. CCCXXII. 2.

MEM.
XI.

Villes (1). La Prêtrise n'étoit pas comprise dans les Honneurs que les Loix, qui regardoient simplement les Charges de Magistrature, avoient en vuë. Voilà pourquoi on pouvoit être en même tems Prêtre de plus d'une Ville.

(a) Cl. I. XII. N'y avoit-il de ces Prêtres que dans les Villes Municipales, ou dans les Colonies un peu considérables? Reinesius semble avoir été dans l'idée que des Lieux moins importants n'en avoient point (a). L'Inscription de *Loufonne* demande que je m'arrête à cette question.

En effet, si les Municipales & les Colonies étoient les seuls endroits où il y eût des Augustales, ne voiant dans l'Inscription de *Loufonne* rien qui doive faire mettre cette Ville dans le rang des Municipales ou des Colonies, & manquant d'autres mémoires sur son état & sa condition sous les Antonins, on me contestera que *Publius Clodius Primus*, fût, comme je le dirai dans l'explication du monument qu'il dédia, *Sevir Augustalis* de *Loufonne*.

L'Inscription, *dira-t-on*, ne dit pas, non plus qu'il le fût. Ne mettant même ce Titre qu'après celui de *Curateur* du Lieu, elle fait entendre par là, que le dernier de *Sevir Augustalis*, n'étoit pas celui d'un office, qui dût s'exercer dans un même endroit que le premier de *Curateur*; sans quoi le Monument auroit porté: *Curator Vicanorum Iterum, & Sexvir Augustalis Loufonnae*.

On ajoutera, que bien que *Clodius Primus* fit les fraix de la dédicace du monument & les fonctions de son ministère à cette cérémonie, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il fut *Sévir Augustal* de *Loufonne*; moins encore qu'il y eût en cet endroit un Collège de ces Prêtres de la Maison Impériale. Comme d'autres Ministres de la Religion, les Augustales alloient quelquefois faire de pareilles fonctions dans les Lieux affés éloignés de ceux où la Confrairie dont ils étoient Membres étoit établie. C'est ainsi, *dira-t-on*, que *Q. Adginnius*, Séquanais, Duumvir de *Besançon*, où conséquemment il faisoit sa résidence, alla à *Lyon* pour y dédier un Autel à *Mars - Segomon*. C'est ainsi encore, qu'un *Valerius Hispanus*, Sévir

(1) Eodem tempore non sunt honores in duabus Civitatibus ab eodem gerendi. PAPINIAN. in L. 17. §. 4. D. ad Municipal.

Sévir Augustal de Lyon, vint à Soleure pour s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait à Mercure. L'Inscription, qu'il fit graver à cette occasion, se voit dans cette dernière Ville. On y lit (1) :

MEM.
XI.

MERCVR. AVG.
VALERIVS HISPANVS
IIIIIVIR AVG. LVGVD.
EX S. VOTO.

Enfin on fait par les Loix (2), comme par les Historiens & les Monumens, qu'il y avoit des Prêtres pour toute une Province, appelés *Sacerdotes Provinciales*, qui faisoient les fonctions de leur Ministère dans tous les Lieux de la Province, où les Fêtes ou des occasions particulieres les appelloient. Quelques-uns même étoient Prêtres de plus d'une Province. Les Gaules en avoient de tels, comme l'Asie. La belle Inscription trouvée en 1734. à Moirans en Franche-Comté, expliquée par M. le Président Bouhier, ajoute aux preuves qu'on en avoit déjà par rapport à d'autres Provinces, qui, suivant l'opinion commune, interesse l'Helvétie; en ce que Latinus, à qui il fut érigé, étant Prêtre de la Grande Province des Séquanois aussi bien que de deux autres, l'Helvétie étoit par là du ressort de son Sacerdoce. Ce Monument doit donc trouver place ici, & y être mis tel que l'illustre Magistrat, qui l'a restitué en remplissant les lettres effacées, le communiqua à M. Du-

(a) Hist.
des Séqu.
Tom. I.
pag. 211.
(*) C'est-à-
dire, Pom-
ptina Tri-
bu.

.....LATINIO POMP (*)
ALATINI FIL. CAM
PANO AEDVO. SA
CERD. III. PROVIN
CIARVM GALLIAR.
OFFICIS ET HON
ORIBVS OMNIBVS
IN REB. PVBLICIS
FVNCTO. SEQ.
PVBLICE.

II

(1) WAGNER Mercur. Helvet.
pag. 147.

(2) Ces Loix se trouvent dans le Code
Théodosien. Tit. de Paganis.

M E M.

XI.

Il se pourroit donc [conséquence qu'on tirera de ces objections] que Clodius Primus n'étoit point Sévir Augustal de Loufonne, mais de quelque autre Ville de la Province ou de l'Helvétie, assez considerable pour qu'il y eût un Collège de ces Prêtres. De Besançon, par exemple, d'Avenche, de Vindonisse, ou de la Colonie de Nion.

Je dois répondre à ces difficultés avec d'autant plus d'exactitude, qu'elles donneront lieu à quelques remarques, qui pourront faire excuser les digressions dans lesquelles je me jetterai.

Il est bon de rappeler d'abord en général, que quand les Monumens ne disent point de quel endroit avoient été Magistrats ou Prêtres d'Auguste, ceux à qui les Inscriptions en donnent les Titres, il est naturel de croire que c'étoit dans les Lieux où ces monumens furent érigés; ou au moins dans les Villes ou Cités du Ressort desquelles étoient ces Lieux-là. Aussi les Antiquaires déferent-ils toujours à cette présomption, à moins qu'il n'y ait de fortes raisons à lui opposer. Ainsi l'Inscription de Loufonne ne disant pas que P. Clodius Primus, qu'elle nomme Curateur de Loufonne pour la seconde fois, eût été Sévir Augustal d'un autre endroit, il est à présumer qu'il n'exerçoit cette Prétrise que dans cet endroit même, où il fit ériger son Inscription.

On observera, en second lieu, que lors que quelcun de ces Prêtres venoit dans un endroit qui n'étoit pas de son ressort, pour y faire quelque fonction de son Ministère, on marquoit avec soin dans les Inscriptions, qui s'érigeoient à cette occasion, le Lieu dont il étoit Sévir Augustal. Le *Valerius Hispanus*, qui fit dresser à Soleure celle que l'on vient de rapporter, n'oublia pas d'y faire inferer, qu'il étoit Augustal de Lyon; de peur qu'on ne crût qu'il l'étoit de Soleure même: ce qui auroit été d'autant plus probable, que la famille *Valeria* avoit quelqu'une de ses Branches dans l'Helvétie; supposé même qu'elle ne fut pas Helvétique d'origine. On a vu plus haut (1) un *Decimus Valerius*, Sévir de la Colonie Equestre. Il étoit Affranchi d'un *Valerius*, surnommé *Asiaticus*. Peut-être de ce *Valerius Asiaticus* Gouverneur de la Belgique, qui se déclara

(1) Voy. ci-dessus, pag. 138.

déclara pour Vitellius, lequel lui promit sa fille en Mariage (1). MEM.
L'Helvétie étoit, à ce qu'on croit, du département de la Belgique. XI.

Les Affranchis, en recevant la liberté, n'acqueroient pas d'autre Bourgeoisie, que celle de l'endroit d'où leur Patron étoit originaire (2). Ainsi le Patron de *Valerius Asiaticus*, Sévir de la Colonie des Equestres, en étoit Bourgeois; puisque cet Affranchi y possédoit un Emploi, qui ne se donnoit qu'à un Bourgeois. Mes Compatriotes me pardonneront ce petit écart de mon sujet, en faveur d'une observation, qui, si elle est vraie, comme vraisemblable, leur fait connoître un Helvétien illustre.

A l'égard de l'exemple d'*Adginnius*, je pourrois avancer qu'il ne convient point ici. Chifflet a bien dit que ce Séquanois étoit Duumvir de Besançon. Mais M. Dunod a rejeté cette opinion. „ La Ville de Besançon, dit ce savant Historien (3), n'est pas nom-
„ mée dans l'Inscription d'Adginnius; il y avoit plusieurs autres ci-
„ tés dans la Province; l'on appelloit une Nation entiere *Civitas*;
„ la Nation Séquanoise en général avoit ses Officiers & ses Prêtres,
„ & Q. Adginnius étoit un des principaux.

Mais, bien que *Civitas* signifie souvent une Nation entiere, il signifie aussi une Ville: & ce n'est que dans ce dernier sens qu'on doit l'entendre, lors que quelqu'un des termes de l'Auteur, ou du monument, que l'on explique, ne peut être rapporté qu'à un Lieu, & non à une Nation. Tel est, dans l'Inscription d'Adginnius, le terme de *Duumvir*. Car, quoi qu'il soit certain qu'il y avoit des Officiers & des Prêtres Nationaux & Provinciaux, comme on n'en connoît point, qui, en cette qualité, eussent le Titre de *Duumvirs* de la Nation, ou de la Province, ce titre étant affecté à des Magistrats Locaux; il ne me paroît pas qu'on puisse expliquer ces mots de l'Inscription d'Adginnius FLAMEN. IIVIR IN CIVITATE SEQVANORVM, que de cette manière, *Prêtre, Duumvir dans la Capitale des Séquanois* (4). En effet quand Ci-

P p p 3 *vitas*

(1) TACIT. Hist. Lib. I. Cap. 19.

(2) Ejus, qui manumissit, Municeps est manumissus, non domicilium ejus, sed patriam secutus. JULIAN. in L. 27. Dig. ad Municipal.

(3) Hist. des Séquan. Tom. I. p 186.

(4) Feu Mr. Cuper l'entendoit aussi de cette manière, comme je viens de le voir dans une des Lettres de ce savant Magistrat, à M. Wild, que Mrs. les Auteurs du *Museum*

MEM. *vitas* doit signifier une Ville, & qu'il n'est ni suivi ni précédé du
 XI. nom de la Nation, il en designe la principale Ville, la Capitale. Je ne rejeterai donc pas l'exemple d'*Adginnius*, que je puis d'ailleurs admettre sans que mon opinion en reçoive aucune atteinte, après les éclaircissmens que j'ai donnés sur l'exemple de *Valerius Hispanus*.

Qu'il me soit même permis de m'arrêter encore un moment sur l'Inscription d'*Adginnius*, pour faire connoître le *Mars Segomon*, à qui il dédioit un Autel. Ce Mars n'étoit sans doute pas moins honoré par les Helvétiens, que par les Séquanois.

Les Antiquaires ne trouvant l'Etymologie de *Segomo*, ni dans le Grec, ni dans le Latin, ont donné carrière à leur imagination, pour deviner quel étoit ce nouveau Mars. M. Dunod, à qui la connoissance de la Langue Allemande a fait découvrir la vérité sur plusieurs noms de Lieux de la Province Séquanoise, a enfin apperçu que c'étoit dans cette Langue Celtique, qu'il falloit chercher le sens de cette Epithète de Mars. „SEG, dit-il (1), est un mot „Celtique, dont, suivant Pline & St. Augustin, les Latins ont tiré „celui de *Seges*, Moisson, & de *Segetia*, Déesse des Moissons. „MAN signifie un Homme en Allemand, & *Siken*, Moissonneur, „ou celui qui moissonne, qui coupe avec la faucille. Ainsi, *Sikg-* „*man*, en cette Langue, designe celui qui moissonne les Hommes, „épithète qui convient parfaitement au Dieu de la Guerre, & qui „paroît avoir la même Analogie que le mot *Segomo*.

Ce n'est effectivement que dans la Langue Celtique qu'il faut chercher la signification de *Segomo*. Mais pour l'y trouver, il n'est point nécessaire de recourir au figuré, qui d'ailleurs n'est guères du génie de cette Langue, & ne sauroit produire que des jeux d'imagination, mais jamais rien de convainquant. L'Auteur de la Religion des Gaulois, en donne ici, comme en d'autres endroits de son Livre, des preuves qui amuseront. „Ce dernier mot [*Segomoni*] „est vraiment Celte, [dit D. Martin (2)], & signifie Homme „riche

Museum Helveticum ont mises dans la Part. I. de cet Ouvrage. M. Cuper y remarque que Dion Cassius appelle Besançon τῶν Σηκουάνων πόλιν, tout comme

l'Inscription de Lyon la nomme *Civitas Sequanorum*.

(1) Hist. des Séquan. Tom. I. p. 151

(2) Relig. des Gaul. Liv. II. Ch. 28

„ riche & dans l'abondance. Les Segusiens..... n'étoient ainsi
 „ appelés qu'à cause de la fertilité & des richesses de leurs terres. M E M.
 „ Dans leur païs étoit en particulier certain peuple , qu'on nom- X I.
 „ moit *Segones*..... Il y a grande apparence que Mars Se-
 „ gomon étoit le Mars des Segusiens , ou des Segons , qui étoient
 „ presque la même chose : Si on n'aime mieux dire , que Mars Se-
 „ gomon étoit ce Dieu , que les Gaulois enrichissoient des depouil-
 „ les de leurs ennemis , en les lui consacrant toutes entieres. A quoi
 „ on peut ajouter , que la dernière syllabe de Segomon , est vraie-
 „ ment une terminaison Celtique; ou enfin qu'elle vient de *Monere* ,
 „ dont *Moneta* & *Monimentum* sont dérivés; parce que l'établif-
 „ sement de la Monnoie & des Monumens , n'a été fait que pour
 „ rappeler dans l'esprit des Hommes le souvenir de quelque action
 „ héroïque , ou de quelque fait éclatant.

Ne craignant point que toutes ces conjectures aient gagné un seul suffrage , je ne les examinerai pas. Je dirai seulement qu'il y auroit quelque probabilité à faire Mars Segomo le Dieu des Ségusiens , s'il étoit vrai 1°. que ce Nom leur eût été donné à cause de la fertilité & de la richesse de leurs terres. 2°. que *Segomo* signifioit , dans la Langue des Celtes , un Homme riche & dans l'abondance. D. Martin , qui n'allègue de preuves ni de l'un ni de l'autre de ces faits , en fera difficilement crû sur sa parole. Ainsi venons aux conjectures de M. Dunod , dont le Savoir & la judicieuse critique rendent toutes les idées dignes d'attention.

La mémoire de ce Savant ne l'a pas bien servi , quand elle lui a fait avancer que Plin & St. Augustin ont dit ou insinué , que les Latins avoient tiré de *Seg* , mot Celtique , ceux de *Seges* & de *Segetia*. Plin dit bien (1) que *Segetia* vient de *Seges* ; mais il ne dit pas d'où *Seges* a été tiré. St. Augustin parlant (2) de *Segetia* , ne dit rien de plus que Plin. Varron même ne connoissoit d'autre Etymologie de *Seges* , que celle qu'il indique (a) en ces termes : (a) De L.
Seges ab satu , id est , Semine. Festus la tire de *Serendo*. Lib. IV.

Si *Seg* étoit un mot Celtique , il s'est perdu. On ne le retrouve dans aucun des Dialectes de la Langue Teutonique. Il n'y a dans les

(1) Hist. Nat. Lib. XVIII. Cap. 2. (2) De Civ. Dei. Lib. IV. Cap. 8.

MEM. les Langues Allemandes tant anciennes que modernes , d'autre mot
XI. pour dire *Moisson*, que *Erndt*, formé de *EREN*, Moissonneur (1).

SIKEN n'est pas plus connu pour signifier *Moissonneur*, que *Seg* pour dire *Moisson*.

Mais un nom Allemand, encore en usage, donne la véritable signification de *Segomo*. C'est *SEGISMUND*, *SIGISMUND*; nom propre si commun, qui, de même que *Sigimer*, *Segimer* (2), *Segistus*, *Segestus*, [on les trouve écrits de ces différentes manières], est composé de *SIEG*, la *Victoire*, & de *MUND*, *Fils*. Ainsi *SEGOMO* signifie, *Fils de la Victoire*. Si au lieu de *Mund*, on met *MAN*, *Homme*; il signifiera, *Homme de Victoire*, *Vainqueur*. C'est aussi ce que *Segomo* veut dire, suivant M. Pelloutier, qui voulant prouver que la Sicile reçut son nom de *Sicanie* d'un Peuple Celte, nommé en Latin *Sicani*, dit (3), *SIEG* signifie en Celte la *Victoire*. *SIEGHANSEN*, les *Victorieux*. *SIEGHEEL*, *SIEGMAN*, ont la même origine & la même signification, Une Inscription trouvée dans les Gaules porte *MARTI SEGOMONI*. C'est-à-dire, A *MARS* LE *VICTORIEUX*. Et que de *Siegman*, ou de *Siegmund*, on ait pu faire *Segomo*, non seulement rien n'est moins difficile à comprendre, quand on fait comment les noms Celtes ont été traités par les Romains; mais, de plus, on voit par nombre d'exemples, que, quand les Gaulois vouloient donner à leurs Dieux des noms Latins, ils retenoient les noms Celtes des Divinités, & ne faisoient qu'y mettre une terminaison Latine. C'est ainsi qu'ils donnerent à Apollon les Noms de *Sianus*, & de *Grannus*, dont le premier n'est que *Sonne* même, & le dernier que *Grain*, qui signifioit également le *Soleil* (4). Enfin on a des preuves que les Gaulois, en latinisant les noms Celtes composés de *Sieg*, en faisoient *Sego*. La Ville de *Siegen*, qui a donné son nom à une Branche de la Maison de Nassau, s'appelloit en Latin *Segodunum*, tout comme Rodhès *Segodunum Ruthenorum*. M. Astruc auroit donc pû connoître

(1) Voy. WACHTER, Glossar. Germ. v. *Eren*.

(3) Histoire des Celtes. Liv. I. Ch. XI. Not. n.

(2) Id. *ibid.* Voc. *Sieg*, & *Mund*.

(4) Voy. WACHTER, Gloss. Germ. v. *Pfin*, & *Sonne*.

tre par le nom de *Siegen*, qu'il se rappelloit (1), la signification du premier mot *Sego*, qui entre dans le nom de la Ville de Rhodès, & de plusieurs autres Lieux ou Peuples des Gaules, comme *Segovellauni*, *Segoregii*, *Segusiani* &c. *Segodunum* signifioit *Colline de la Victoire*. Concluons de ces Etymologies, que *Mars Segomo* n'étoit que *Mars Victor* des Romains. Je reviens à notre sujet.

III. Avant d'indiquer les endroits de l'Helvétie où il y avoit des Prêtres de la famille Impériale, je ne dois pas négliger d'observer, que Besançon, qui devint Métropole Ecclésiastique d'une si grande partie de l'Helvétie, n'étoit pas sans une telle Confrairie de ces Prêtres. On n'en avoit cependant aucune preuve jusqu'à ce que Mr. Dunod ait pris la peine de lire exactement l'Inscription suivante, qu'il a donnée au public avec une explication (2).

GEMINIA II. IVLIA
ARAVSIENSIS. MATER. SACRORVM. HIC
ADQVIESCIT. *sic*
D. IVLIVS. PR. AVGVSTAL. CON. PISSIMÆ (*)
ET FLAVIAE SEVERINAE
QVAE M. (†) PART.
CONCES.

MEM.
XI.

(*) Conjugi piissimæ.

(†) Monumenti partem concessit.

Chifflet avoit bien publié cette Epitaphe avec un Commentaire, imprimé à Anvers en 1634. & rimprimé dans le Recueil de Salengre (3). Mais on n'y voioit point ces mots PR. AVGVSTAL. au lieu desquels Chifflet mettoit ceux-ci, PL. AVCTVS. Ils se trouvent par conséquent aussi dans la Copie qu'en a donnée M. Muratori (4), puis qu'il l'a empruntée de Chifflet.

Or,

(1) Mémoire sur l'Hist. Natur. de Languedoc. pag. 450.

(2) Dans le *Mercurie Suisse* de Janvier 1743. pag. 9.

(3) Thesaur. Antiq. Tom. I p. 619.

(4) Thesaur. Inscript. CLXXXIII. 1. M. Muratori, voyant bien que ce Monument avoit été mal copié par Chifflet, soupçonne entr'autres qu'au lieu de II.

IVLIA, il y avoit à cette première ligne TERTVLLA. La Conjecture est assurément ingénieuse, & l'on ne pourroit guères se dispenser de l'admettre, si les mots II. IVLIA ne se lisent pas très distinctement sur la pierre, & qu'il n'y ait rien d'ailleurs, qui doive absolument faire rejeter *Tertulla*. Car quoi que l'une des Inscriptions que je rapporterai au sujet du Surnom

nom

MEM.
XI.

Or, soit que PR. AVGVSTAL. veuille dire *Præfectus Augustalium*, ou *Præfectus Augustalis*, deux manieres de lire que M. Dunod croit qui peuvent également satisfaire : soit que, comme il me paroît, PRIMVS AVGVSTALIS convienne encore mieux, ne me rappelant pas d'avoir vû que le chef d'un Collège de ces Prêtres fut appelé *Præfectus Augustalis*, ni *Præfectus Augustalium*, mais bien *Primus Augustalis*, ou *Magister Augustalium* : l'on aura toujours également là un Prêtre Augustal de Befançon.

M. Dunod est dans l'idée que ce *Decimus Julius* étoit *Etranger*. Et il est vrai que l'Augustalité; n'étant pas une Charge de Magistrature, pouvoit être conférée à des Etrangers, comme l'exemple de ce *Capito* originaire de Rome, *Domo Roma*, qui néanmoins avoit été Sévir Augustalis à Lyon & à Pouzol, en est une preuve. Mais nous avons vû ci-dessus tant de monumens de la Famille *Julia*, Séquanoise, ou Helvétienne, qu'il est probable que ce *Decimus Julius* en étoit membre; sur-tout si l'on se rappelle, qu'entre ces monumens il y en a un d'un *Julius*, qui a le même Prénom de *Decimus*. Mais, comme que l'on lise ou que l'on entende l'Inscription de Geminia, il n'en resultera rien, non plus que des autres exemples, contre l'opinion que c'étoit de Loufonne que Publius Clodius Primus étoit Sévir Augustalis, & que par conséquent il y avoit à Loufonne un Collège de ces Prêtres. Voions encore en quels autres Lieux de l'Helvétie il pouvoit y en avoir.

Que VINDONISSE fût sans Confrairie de cet ordre, c'est ce qu'on aura peine à croire, bien qu'il n'ait passé jusqu'à nous aucun monument, qui en fasse mention. Ville si considérable qu'elle recevoit quelquefois deux Légions en garnison, & en avoit ordinairement une entiere, auroit-elle négligé cette façon de faire sa cour aux Empereurs, elle qui leur érigeoit des Arcs de Triomphe?

Nous n'avons non-plus aucun monument de NION, qui nous fasse connoître quelque *Sevir Augustalis* de cette Colonie, & nous assu-

nom *Primus* de P. Clodius, Curateur de Loufonne, prouve que l'ordre de naissance, qui faisoit donner aux Enfans les surnoms *Primus*, *Secundus*, *Tertius*, *Tertullus*, &c. se marquoit aussi en Chiffres par I. II. III. cette

maniere n'étoit rien moins que commune. On n'en a peut-être encore que ce seul exemple. GEMINIA II. pour *Geminia Secunda*, seroit le second.

assure par là qu'elle avoit un Collège de ces Prêtres. Le *Sévirat* de Valerius, Afranchi d'Asiaticus, n'est point assés certainement le titre d'un des Six premiers *Augustales*, pour qu'on fonde sur cette seule Inscription une Confrairie de ces Prêtres à Nion ; cette Inscription, trouvée à Selly, ne joignant pas au titre *Sexvir*, celui d'*Augustalis*. J'ai fait voir ci-dessus que l'on ne peut prendre les *Sevirs*, qui n'ont pas ce dernier titre, que pour des Magistrats.

Il y avoit pourtant à Nion des Prêtres d'Auguste. On a vû l'Inscription de *C. Julius Sematus*, dans laquelle il est titré de *Flamen Augusti*. On a vû celle de *Lucconius Tetricus*, où il est dit, qu'il avoit été revêtu deux fois de ce Caractère. *L. Junius Brocchus*, & *C. Plinius Faustus* en furent honorés l'un & l'autre : on l'a vû de même dans les Inscriptions qui les regardent.

Bien plus : il y avoit aussi à Nion des Prêtresses de l'Empereur. L'Inscription suivante, déterrée en 1744, à Vincy, dans le Ressort de la Colonie Equestre, nous apprend, qu'une de ces Prêtresses, qui étoit de la Famille *Julia*, s'acquita d'un vœu qu'elle avoit fait à Jupiter.

I. O. M.
IVLIA PV
SINNA
[*] FLAM. AVG.
V. S. L. M.

Or, comme nous avons remarqué, que puisque des Femmes étoient admises à la Prêtrise de la Famille Impériale, cette Prêtrise ne pouvoit être accompagnée d'aucune partie de l'autorité publique attachée aux Charges de Magistrature ; nous devons aussi observer, que bien que les *Seviri Augustales* fussent aussi Prêtres de la Famille Impériale, il falloit qu'ils fussent d'un ordre différent des *Flamines* & *Sacerdotes Augusti*, ou *Augustales*, puisque l'on n'a encore trou-

vé

[*] Il faut lire à la quatrième ligne, non *Flamini*, mais *Flaminica Augusti*, comme il paroît par cette Inscription de Nîmes. Murat. CLXVIII. 3.

D. M.
AEMILIAE. L. F.

TITIAE FLAMINICAE
AVG. T. P. I.

Et par d'autres qu'on verra dans le même Recueil. CLXIX. Elles s'appelloient aussi *Flaminica Domus Augusta* [ibid. n. 4.] & simplement *Flaminica Divorum* [ibid. n. 6.]

Q q q 2

MEM.
XI.

MEM. vé aucune femme revêtue du titre de *Sevir Augustalis*, ni même
 XI. d'*Augustalis* tout court, le premier ne pouvant absolument convenir à une femme : mais que l'on a quantité de Monumens de femmes *Sacerdotes*, ou *Flaminica* des Empereurs & des Imperatrices. Entre le grand nombre de ces Monumens que Patin a rassemblés (1) je ne rapporterai que celui de *Cantia Saturnina* (a), qui étoit *Flaminica* & *Sacerdos* de l'Impératrice Plotine.

(a) Grut.
 p. 322. 2.

CANTIAE L. F. SATVRNINAE
 PATRON. COLON.
 FLAMINICAE
 SACERD. DIV. PLOTINAE &c.

Le Titre de *Flamen Augusti* ne peut pas non plus designer le même ordre de Prêtres, que celui d'*Augustalis* tout court, ou de *Sevir Augustalis*, ou de *Quatuorvir Augustalis* (2), ou de *Duumvir Augustalis*. On trouve aussi ces deux derniers dans des Inscriptions. Elles prouvent la certitude de cette remarque, en ce qu'elles donnent au même personnage l'un & l'autre de ces titres, comme designans des dignités différentes. Celle-ci donne à *P. Acilius*, Magistrat de Preneste, le titre de *Flamen Divi Augusti*, & celui de *Sevir Augustalis*. On la peut voir toute entière dans le Recueil de M. Muratori (3); je n'en rapporte que ce qui fait à mon sujet.

P. ACILIO. P. F. MEN
 PAVLLO
 IIIII. VIR. AVG. Q. COL
 AED. II. VIR.
 FLAMINI DIVI AVG. &c.

(b) Ibid. Une autre de Turin (b) donne au même *Castricius secundus* le
 CL. 6. titre de *Pontifex Divi Augusti*, & celui de *Duumvir Augustalis* de Polentia, Ville de la Ligurie

P. CASTRICIVS. Q. F. SECVNDVS PONTIF. D. AVGVSTI
 II. VIR. AVG. POLENT. &c.

(1) Comment. ad Monument. Marcellinæ. pag. 394.

(2) Murator. CXCIV. 5. & CLXVII. 7.
 (3) CLXXXI. 17.

Une

Une autre enfin donne à un *C. Nonius* le titre de *Magister Flaminum Roma & Augusti* (1). Ce n'étoit pas le même office que celui de *Magister Augustalium*, puis que *Flamen & Augustalis* ne sont point synonymes. Ce qu'on peut présumer de ces observations, c'est que bien qu'il y eût des Prêtres d'Auguste dans la Colonie de Nion, il n'y étoient pas en assez grand nombre pour former un Collège, dont les Chefs ou principaux pussent prendre le Titre de *DUUMVIRI*, ou de *QUATUORVIRI*, ou de *SEVIRI Augustalium*.

MEM.
XI.

Etoit-ce de Moudon que *Q. Aelius Annus*, qui y érigea à Jupiter & à Junon, pour la conservation de la Maison Impériale, l'Autel dont nous rapporterons l'Inscription en expliquant celle de Loufonne, étoit *Sévir Augustal* ?

La règle générale, posée ci-dessus, demande qu'on présume en faveur du Lieu où les Monumens s'érigerent.

Pour ce qui est d'AVENCHE, quand il ne nous resteroit aucun monument des Sévirs Augustaux de cette Capitale des Aventiciens, pourroit-on douter qu'elle n'eût une Confrairie de ces Prêtres, des Villes beaucoup moins considérables de ce Canton en ayant comme on l'a vu ? Mais il est parvenu jusqu'à nous assez de monumens d'Avenche, qui regardent de ces Augustales, pour que nous n'ayons pas besoin de recourir aux conjectures.

L'Epitaphe de *Lucius Camillius*, Sévir Augustal d'Avenche, qui véquit Quatre-vingt douze ans, est ici à sa place.

D. M.
L. CAMILLIVS
FAVSTVS
IIIIII VIR. AVG.
VIV. FECIT
IN ANNO LXX
VIXIT ANNIS
LXXXII.

Marcus Ottacilius, Membre de la même Confrairie, fit aussi préparer par avance l'Epitaphe suivante pour sa femme *Ottacilia Faventina*.

D. M.

(1) Ibid. CLXVII. 6.

MEM.
XI.

D. M.

OTTACILIAE FA
VENTINAE VXO
RI. M. OTTACILIVS
IIIIII VIR AVG.
IBSA VIVA.

Le Fragment d'une autre Epitaphe, érigée aussi par un Mari à sa Femme, nous fait connoître un Troisième Sévir Augustal d'Avenche, nommé *Martius*.

...I...SIV...RI
MARTIVS IIIIIIVIR
AVG. MARITVS
F. C.

C'est ainsi que M. Wild (1) a donné cette Inscription dans l'état où le tems l'a réduite. Ne seroit-ce point le même monument qu'on trouve dans Wagner? Cet Auteur dit que le marbre a été deterré proche d'Avenche, & porte :

D. M.
VALERIAE
SECCAE
QVAE IVCVNDE
VIXIT. ANNIS LXV
L. SEVERIVS
MARTIVS IIIIIIVIR

On

(1) Apologie pour la Ville d'Avenche. p. 236. On trouvera dans le même Livre l'Epitaphe d'Ottacilia p. 227. Elle se voit encore dans Guilliman & dans Plantin.

On reconnoit, ce semble, dans les deux dernieres lignes de l'Inscription de Wagner, les deux premieres du Fragment de M. Wild. Dès - là il seroit naturel de présumer, que Wagner, accoutumé à ne copier qu'une partie des monumens dont il fait mention, aura négligé les deux dernieres du Fragment, où on lit, AVG. MARITVS F. C. On le présumeroit avec d'autant plus de raison, que la relation qu'avoit *Lucius Severius Martius* avec *Valeria Secca*, à qui il érigea ce monument, ne paroît point dans la Copie de Wagner.

Cependant, d'un côté Wagner semble donner l'Inscription toute entiere; puis qu'il l'a encadrée dans une bordure, qui n'y laisse pas de la place pour une ligne de plus; D'un autre côté, cet Auteur dit, que la Pierre après avoir été déterrée proche d'Avenche, quelques années avant qu'il publiât son *Mercurius Helveticus* [ce Livre fut imprimé à Zurich en 1688.] avoit été transportée au Chateau d'Avenche; & M. Wild donne le Fragment entre les Inscriptions qui se trouvoient *actuellement* [en 1710.] à Villarsles - Moines. Quoi qu'il en soit, si le monument copié par Wagner, n'est pas le même que celui dont M. Wild a donné ce qui en reste; rien n'empêche que l'un & l'autre n'ait été érigé par le même Sévir Augustal d'Avenche. Que si ce n'étoit pas ce même *Lucius Severius Martius*, nous aurions là un Quatrième Membre du Collège de ces Prêtres de la Maison Impériale, établi à Avenche.

Scaliger nous a fait connoître qu'il y avoit à Baden des *Sévirs*. Il expliquoit [1] VIR AQVENS de l'Inscription du Temple d'Isis [2], par VIVIR *Aquensis*. Cette explication doit être admise avec d'autant plus de confiance, qu'elle l'est par M. Hagenbuch [3] autre Scaliger dans l'art d'expliquer ces monumens. Ajoutons que le B, qui suit, dans celui-là, AQVENS. s'expliquant alors tout simplement par BIS, n'embarrassera plus: il dira, qu'*Anusius Magianus* étoit *Sévir* de Baden pour la seconde fois, ou l'avoit été deux fois. Mais je ne grossirai pas ma liste des Prêtres de la Famille Impériale dans l'Helvétie. Ne voyant pas à *Anusius* le titre *Augustalis*, je ne puis mettre cet Helvétien qu'au nombre des Magistrats de Baden.

[1] Voy. l'Index de Gruter. Cap. 4. [3] Epist. Epigraph. pag. 416.

[2] Ci-dessus pag. 390.

MEMOIRE XII.

Explication de l'Inscription de Titus Tertius Severus à l'honneur de la Déesse AVENTIA, & de l'Inscription d'Opilius Restio, à l'honneur d'EPONA.

MEM.
XII.

LES Historiens & autres Auteurs Suisses qui ont parlé des Monumens dont on va traiter, l'on fait si différemment les uns des autres, tant dans la maniere de les lire, que dans celle de les expliquer, qu'après avoir comparé entr'elles les copies qu'ils en ont données, & leurs explications de quelques termes, on ne fait à quoi s'en tenir. Examiner leurs opinions, confirmer celle qui paroît la mieux fondée, opposer à chacune des autres ce qui les renverse, & suppléer à ce que ces Auteurs n'ont pas dit, quelque nécessaire qu'il soit pour l'intelligence de tout ce que présentent ces Inscriptions, ç'eût été se rejeter dans des digressions, qui auroient écarté trop loin & trop longtems des sujets, pour lesquels j'en ai fait usage en plus d'un endroit des Mémoires II. & X. Des Monumens qui demandent de pareilles discussions, méritent de faire la matiere d'une Dissertation à part, à la suite de l'Article du Culte des Génies. J'ai renvoyé à cet article (1) à donner l'Inscription érigée à *Aventia*, qui se trouve encore à Villars-les-Moines. La voici ;

DEAE

(1) Ci-dessus pag. 325.

DEAE AVENT.
T. TERTIVS
SEVERVS
CVR. COLON.
IDEMQVE ALL.
CVI INCOLAE
AVENTICENS.
PRIM. OMNIVM
OB (1) EIVS ERGA
SE MERITA
TABVLAM ARG.
P : L. POSVER. (2)
DONVM D. S. P.
EX HS VCC. L. DDD.

C'est non - seulement ainsi que Tschudi, & M. le Baillif Wild lisoient cette Inscription, & l'ont donnée dans leurs Ouvrages; je me suis encore assuré par Mr. Bossuet, Premier Pasteur d'Avenche, qui a pris la peine de revoir exactement la pierre, que c'est précisément de cette manière qu'elle doit être rapportée (3).

Guilliman, Plantin, & Mr. Hottinger ont expliqué ALL. dernier mot de la cinquième ligne, par *Alumnus*; apparemment parce que leurs Copies ne portoient que A L. Mais quand il n'y auroit sur la pierre qu'une seule L à ce mot, comme il y a bien LL, on n'en devroit pas moins lire *Allectus*, terme qui convient parfaitement ici. Au lieu que *Alumnus* y seroit tout - à - fait déplacé. C'étoit

(1) Plantin *Helv. ant. in Thesaur. Hist. Helv.* a O B S. Guilliman, son guide, a bien mis OB.

(2) Stumpf avoit lu B. L. POSVER. M. Scheuchzer dans son *Itin. Alp. V.* de Pan. 1706- lut cette ligne & la suivante : b. I. POSVER. DONVM DIS... P. Mais dans son voyage de 1709, il lut com-

me porte ma Copie.

(3) Il faut donc corriger dans Gruter CX. 3. l'Antépénultième ligne, où l'on a mis une lacune entre le P. & L. n'y ayant point de lacune sur le Marbre; mais sur tout la dernière ligne, que Gruter donne ainsi :

EX H - S - N CC. L. D. XL
R r r

M E M.
XII.

C'étoit le nom qu'on donnoit aux Enfans trouvés (1), qui, jusqu'à ce que Justinien les eût mis dans la Classe des Personnes nées Libres (2) appartenoient à leur Nourricier, comme les Esclaves nés de ses Esclaves dans sa maison (3). Et ils restoit dans cette condition, à moins que leur Nourricier ne leur donnât la liberté, ou que quelcun ne justifiât qu'ils étoient nés de parens libres (4). Fabretti, qui a rassemblé un grand nombre d'Inscriptions concernant des *Alumni* (5), a donné en même tems la règle qu'il faut suivre pour distinguer ceux qui étoient Libres, des Esclaves. C'est de mettre dans la Classe des derniers non-seulement tous ceux qui sont nommés *Servi*, ou *Verne*, ou *Liberti*, ou dont le Nourricier est appelé leur *Patron*; mais encore ceux dont les noms portent les marques de l'Esclavage, ou de l'Affranchissement: & de mettre dans la Classe des *Alumni*, nés libres, ceux dont les noms n'ont rien qui sente l'Esclave ou l'Affranchi, & qu'aucun autre indice ne fait soupçonner d'être de l'une de ces deux dernières conditions. Car quoique les Loix eussent fourni aux *Alumni* Esclaves divers moyens d'obtenir la liberté (6), quand elle leur étoit donnée par leur Nourricier, il demouroit leur Patron, & eux dans l'ordre des Affranchis (7).

Suivant ces règles de Fabretti, quand même il faudroit lire dans notre Inscription, *Alumnus*, l'état de *Titus Tertius Severus* n'en souffriroit point. Aucun indice général ne donne le moindre lieu de soupçonner que ce Curateur de la Colonie d'Avenche fût de l'ordre des *Alumni* Esclaves ou Affranchis. Son nom est formé des Trois noms des Personnes nées libres. Il ne pouvoit donc être un Enfant trouvé, nourri & élevé par la Colonie, ni par conséquent être appelé son *Alumnus*.

Mais *Allectus*, mot ordinairement abrégé dans les Inscriptions par

(1) Voy. Scaliger & D. Godefroy. in Tom. 2. pag. 147.
Not. ad F E S T. v. *Alti* & *Altelli*.

(2) L. 3. Cod. de *Infant. exposit.*

(3) L. 13. & 14. D. de *Manumiss. Vind.* Item L. 1. Cod. *Que res pign. obl. non poss.* Voy. le Commentaire de JOSEPH CASTALION sur cette dernière Loi, dans les *Miscellan. erud.* GAUDENT.

(4) Voy. la Réponse que fit Trajan à Pline, qui le consultoit sur l'état de ces Enfans. PLIN. *Epist. Lib. X. Ep. 72.*

(5) Inscript. Dom. pag. 349.

(6) §. 5. Inst. *Quib. ex caus. manum. non licet.*

(7) L. 18. D. de *annuis Legat.*

par ALL. , comme on pourroit en donner un grand nombre d'exem-
ples, ne dit rien qui ne puisse parfaitement convenir à *Titus Ter-* MEM.
tius Severus. Ce terme signifie en général, qui est choisi pour être XII.
joint à quelque Corps ou Société, comme Membre Honoraire (1).

On agrégeoit de ces Honoraires aux Colléges de Magistrature ,
aux Corps Militaires, à ceux des Officiers du Palais de l'Empe-
reur, aux Corps de Métiers, & aux Confrairies des Prêtres. Ainsi,
à moins que le sujet ou la suite du discours ne fit suffisamment con-
noître à quel Corps les personnes dont on parloit avoient été agré-
gées, il falloit le designer; sur-tout dans les Inscriptions, conçues
ordinairement en fort peu de mots. C'est aussi ce qui se pratiquoit,
comme le savent ceux qui ont un peu feuilleté les Recueils de ces
monumens.

Il y avoit cependant un Office appelé *Allectura*, *Allectio*, *Al-*
legatio. Il donnoit à ceux qui en étoient revêtus, le titre d'*Allec-*
tus, ou *Adlectus*. C'étoient des Receveurs des Tributs, *Suscepto-*
res Tributorum Fiscalium (2). On les appelloit aussi *Allectores*,
suivant Bulenger (a) & Bertier (b). Mais ils n'en citent d'autre [a] l. c.
garand, qu'une Inscription de Lyon (c), où un *L. Besus* est ap- [b] Py-
pellé, *Allector Galliarum*. Le P. de Colonia entendoit tout autre- than. pag.
ment ce Titre. Il le rendoit en François par *Intendant du Com-* 134.
merce. N'ayant que cette Inscription & l'autre, aussi de Lyon, où (c) Grut.
ce docte Jesuite explique ainsi le titre d'*Allector Galliarum* (3), elles p. 175. 5.
ne me paroissent pas justifier suffisamment cette explication. Il me
semble qu'il est plus sûr de dire simplement, que ce dernier titre
designoit un *Receveur Général des Gaules*: Emploi bien supérieur
à celui du Receveur d'une seule Cité, comme celui du Curateur
d'Avenche.

La véritable raison pour laquelle ceux-ci, dont le département
étoit borné à leur Cité, reçurent le nom d'*Allecti*, c'est parce que
bien qu'ils ne fussent pas tirés du nombre des Décurions ou Con-
seillers

(1) Voy. BULENGER. de Imp. Rom. L. 13. Cod. Th. *Susceptorib. Præpos. &*
Lib. VI. Cap. XLV. & GUTHER. de *Arca.*

Offic. Dom. Aug. *Lib. I. Cap. XIV. init.* (3) Recherch. sur les Antiq. de Lyon.

(2) Voy. GOTHOF. Comment. ad *Tom. I. pag. 142.*

MEM.
XII.

seillers de la Cité, leur Office les rendoit Membres Honoraires du Conseil, en les faisant jouir des Honneurs & des privilèges du Décurionat, sans les soumettre aux charges imposées aux Décurions (1).

Il me paroît qu'on a lieu de croire que c'étoit là l'Office designé dans notre Inscription par le titre d'*Allectus*, qu'y prend *Titus Tertius Severus*. Il avoit exercé cet Office avant d'être revêtu de celui de Curateur de la Colonie. J'ai donc cru qu'il convenoit mieux de rendre *Allectus* par *Receveur des Tributs*, que par *Aggrégé au Corps des Décurions de la Colonie*, ainsi que Mr. le Baillif Wild a expliqué ce Titre : *Allectus*, dit-il (2), *Nempè*, *Ordini Decurionum*. Les Receveurs dont il s'agit étoient bien aggrégés, comme on vient de le dire, à l'ordre des Décurions ; mais seulement à certains égards, pour l'année qu'ils étoient en Office, & non pour toujours. Ce Savant ne l'ignoroit point. Aussi ajouta-t-il à son explication, que s'agissant d'une Colonie, *Allectus* pourroit bien designer un homme revêtu de l'Office appelé *Allectura*. On peut le poser affirmativement sans rien hasarder.

Ces Receveurs ne l'étoient que pour un An. Les raisons de la Loi de Valentinien I. (3), & de celle de Théodose le Grand (4), qui ordonnoient d'en changer chaque année, ne convenoient pas moins à tous les tems de l'Empire Romain, qu'à la règle générale de la durée des Offices Municipaux. Voilà pourquoi sans doute Tribonien fonda ces deux Loix en une, dont les termes sont (5) : „ Que ces Receveurs soyent obligés de rendre leurs comptes au „ bout d'un an ; afin que celui qui sera trouvé avoir volé, repare „ la perte qu'il aura causée, ce qui peut se faire plus aisément quand „ elle

(1) Voy. GOTHOF. ad d. L. 13. Cod. Th. de *Susceptorib.*

(2) Apologie pour la Ville d'Avenche. l. c.

(3) L. 11. Cod. Th. de *Susceptorib.*

(4) L. 22. eod.

(5) Integro igitur singuli anniversario anno transcurso cogantur exponere quibus titulis suscepta disperferint : ut facilius, si quis in furto fuerit deprehensus, recentem queat reintegrare jacturam ; non perpetui autem exactores teneantur in conti-

nuata vexandorum Provincialium potestate, velut concussionum dominatione : sed per annos singulos judiciaria fedulitate mutentur, nisi aut consuetudo Civitatis, aut raritas Ordinis [Je préfère comme CUIJAS, raritas Ordinis, à auctoritas Ordinis, qu'on lit dans l'Edition commune du Corps de Droit. La Loi de Théodose a bien raritas dans le Code Theodosien.] eos per biennium esse compellat. L. 4. Cod. de *Susceptorib.* *Præposit.* & *Arçar.*

„ elle est récente ; & que n'étant qu'à tems , le pouvoir de vexer
 „ les Provinciaux ne soit pas perpétué entre leurs mains, ce qui
 „ feroit en quelque sorte perpétuer le règne des concussions : mais
 „ que les Gouverneurs de Province aient soin de faire changer cha-
 „ que année ces Exacteurs ; à moins que la coutume de la Cité ,
 „ ou le manque de sujets n'obligent à les contraindre d'exercer cet-
 „ te charge pendant deux ans.

M E M.
 XII.

C'étoit le Conseil de la Cité , qui nommoit à cet Office (1).
 Ce Conseil envoyoit au Gouverneur de la Province les noms des
 Elus , & répondoit au Prince de leur administration (2).

Des Loix de Valentinien I. prescrivoient (3) de quel ordre de
 Personnes ces Receveurs devoient être tirés. C'étoit en général d'en-
 tre les Officiers des Magistrats , qui commandoient dans la Provin-
 ce , excepté des Maitres de la Milice , tant Cavalerie qu'Infanterie.
 Mais l'usage n'étoit pas par tout le même ; & l'on suivoit la Cou-
 tume de chaque Province. Dans quelques-unes , les Conseils des Ci-
 tés choisissoient les sujets que bon leur sembloit dans d'autres or-
 dres de personnes. Il y avoit aussi à cet égard de la différence en-
 tre les Recettes de Deniers , & les Recettes de Denrées.

Avant Théodose le Grand , il n'y avoit dans chaque Diocèse qu'un
 seul Receveur pour l'or & l'argent. Il résidoit dans la Métropole
 de tout le Diocèse (4). Ce Prince en établit plusieurs , pour épar-
 gner aux Provinciaux la peine , les frais , & les risques des voyages
 auxquels ils étoient obligés , vû l'éloignement des lieux où ils de-
 voient payer ces Tributs. Théodose le Jeune ordonna que dans
 chaque Province il y auroit deux Receveurs pour l'or seul (5).

Nous avons entre les monumens de l'Helvétie celui d'un Direc-
 teur

(1) *Exactores vel Susceptores in ce-
 leberrimo coetu Curiae , consensu & judi-
 cio omnium , sub actorum testificatione
 firmentur : Provinciarumque Rectores eo-
 rum nomina qui ad publici munus Offi-
 cii dediti atque obligati fuerint , innotef-
 cant : Et animadvertant quicumque no-
 minaverint , ad discrimen suum universa
 quæ illi gesserint redundare. L. 20. Cod.
 Th. de Susceptorib.*

(2) L. 1. 4. 8. 20. 29. Cod. Th. eod.

(3) Vid. GOTHOF. *Comment. in L.*
 7. *Eod.* où le précis de toutes ces Loix
 est rapporté.

(4) L. 2. & 17. *Eod.*

(5) *Duos Tabularios & Susceptores to-
 tidem , per universas Provincias oportere
 constitui Clementia nostra præcepit. L. 3e.
 eod.*

MEM.
XII.

teur du Bureau de la Recette du Quarantième, qui se payoit pour les Marchandises; ainsi que Mr. Hagenbuch a expliqué l'Inscription déterrée à Zurich en 1747, sur laquelle ce Savant a donné au public un Ouvrage, où l'étendue de son érudition en matière d'antiquités, sa sagacité à saisir tout ce qui peut servir à expliquer les monumens, & son exactitude à les comparer entr'eux, ne brillent pas d'une façon moins distinguée, que dans tout ce qu'on avoit jusques-là de sa docte plume. Je placerai ici cette Inscription, non pour en éclaircir quelque partie, M. Hagenbuch n'ayant rien laissé à desirer à cet égard (1); mais afin que ceux dans les mains de qui son explication pourroit n'être pas tombée, voyent au moins ce monument de l'Helvétie.

D M.
HIC SITVS EST
L AEL VRBICVS
QVI VIXIT AN
VNO MVDV
VNIO AVG LIB
PP STA TVRICEN
XL GET AEL SECVNDIN
P DVLCISSIM F

Ceux de nos Auteurs qui ont marqué ce qu'ils croyoient que signifioient ces deux Lettres P. L. de la Douzième Ligne de l'Inscription de *Titus Tertius Severus*, les ont expliquées par *Publico Loco*. Ils lisoient la ligne entière, *Publico Loco posuerunt*. Ne faudroit-il point plutôt lire, *Pondo Quinquaginta* [en sous-entendant *Librarum*] *Posuerunt* ? Il étoit assez ordinaire de marquer sur les

(1) Dans la Lettre à M. Gori, intitulée, *Τεσσαρακοστολογιον Turicense* &c. ; & imprimée à Zurich en 1747. in 4. Voici comment ce Savant lit l'Inscription entière : maniere de lire qu'on ne sauroit lui contester. *Dis. Manibus. Hic. SITVS EST. Lusius AELius, VRBICVS. QVI.*

VIXIT. ANno. VNO. Mensibus. V. Diebus V. VNIO. AVGVsti. LIBertus. Praepositus. STATIONis TVRICENsis. XL. [Quadragesimæ]. Galliarum ET AELia SECVNDINA. Puero. DVLCISSIMO. Fecerunt.

les monumens de cette espece , le poids des Tables , des Statues MEM.
d'Argent , ou des Couronnes d'or que l'on consacroit aux Divinités. XII.
Gronovius en a rassemblé des exemples tirés des Historiens (1). En
voici trois que fournissent les Inscriptions du seul Recueil de Gruter.

pag. XXIV. 9.

IVNONI SACR.
TERENTIA. PVELLA
TESTAMENTO. PONI
IVSSIT. EX ARGENTI
LIBRIS. L

pag. CI. 2.

CAECILIA. TROPHIME STATV
AM. PIETA. TESTAMENTO SVO
EX. ARG. P. C. [*] SVO ET CAECILI
SILON. MAR. SVI NOMINE. P. C. [**]

[*] Pondo
Centum.
[**] Pondo
Centum.

D. CAECIL. HOSPITAL. ET. CAE
CILIA. D. F. MATERNA. ET. CAE
CILIA. PHILETE. HEREDES. SINE
VLLA. DEDVCTIONE
XX. P. [***]

[***] Vice-
fimæ Po-
suerunt.

pag. I. 5.

P. NVMERIVS MARTIALIS
ASTIGITANVS. SEVIRALIS. SIGNVM
PANTHEL. TESTAMENTO. FIERI
PONIQVE. EX. ARGENTI. LIBRIS
C. SINE. VLLA. DEDVCTIONE

fic
IVSIT

Cinquante

(1) De Pecun. Veter. Lib. I. Cap. 6. & 7.

MEM.
XII.

Cinquante Livres d'argent n'étoient pas un poids excessif pour un monument érigé par les habitans d'une Ville florissante à la Divinité qu'elle honoroit comme sa Patrone.

Ce qui a apparemment engagé à expliquer P. L. POSVER. par *Publico loco Posuerunt*, est qu'on a rapporté à la Table d'Argent ces mots de la dernière ligne EX HS $\overline{\text{V}}$ CC, comme designans le prix de cette Table. Mais *Sept - cents Sesterces*, somme que ces mots designent, ne valoient qu'une Livre & trois quarts d'argent : car la Livre valoit quatre - cents Sesterces (1). Une Table d'aussi petite valeur, n'auroit été qu'un monument de la mesquinerie des Aventiciens, & dont ils ne devoient pas se flater que la Déesse leur tint grand compte. Cette marque publique de leur reconnoissance envers une Patrone dont ils celebroident les bienfaits à leur égard, en gravant sur le monument qu'ils lui érigeoient, *Ob ejus erga se merita* (2), eût été bien peu proportionnée aux obligations qu'ils croyoient lui avoir.

Les Sept - cents Sesterces sont le Don que *Titus Tertius Severus* fit à Aventia, & dont il voulut que l'Inscription instruisit la postérité, & répandit même la connoissance. Aussi pria - t - il le Conseil d'Avenche de permettre qu'il érigeât ce monument dans un lieu public : ce qui lui fut accordé par un Décret des Décurions, ainsi que le disent ces lettres qui terminent un si grand nombre d'Inscriptions, L D D D. c'est-à-dire, *Locus Datus Decreto Decurionum*.

En marquant la Valeur du présent que fit à la Déesse ce Curateur de la Colonie d'Avenche, il ne donna aucun juste sujet de l'accuser

(1) Gronov. de Pecun. Veter. Lib. I. Cap. 4.

(2) C'est une manière de parler dont on a plusieurs exemples dans les Inscriptions érigées par des Villes à leurs Patrons, & même à leurs Citoyens. Voy. l'Indice de Gruter. Cap. 15. S'agissant d'une Divinité, le sens de cette façon de parler revenoit à ce qu'exprime une Inscription de Riés en Provence, érigée par *Valerius Symphorus & Protis*, à Esculape, *Ob insignem circa se numinis ejus effectum*. Ce monument, qu'on a dans Gruter. LXX. 9. vient

d'autant mieux ici, qu'il fournit un quatrième exemple de l'explication que je donne à P. L. du nôtre. Le voici donc tout entier. *Deo. Esculapio. Val. Symphorus. Et. Protis. Signum. Sonni. Aereum. Torquem. Aureum. Ex. Dracunculis. Δ. P. S. I.* [Gudian explique ces lettres par, *Duobus pondo scrupuli unius*] *Enchiridium. Argentum. P. S. -- S.* [cela est expliqué dans la Note de la Seconde Edition de Gruter, par, *Pondo uncias quinque Et Semis*] *Anabolum. Ob insignem circa se numinis ejus effectum. V. S. L. M.*

cufer d'ostentation. Les Loix l'en mettoient à couvert. „ Si des
„ Particuliers, disoient elles (1), veulent ajouter quelque somme
„ aux Ouvrages dont le Public fait les frais, les Ordonnances des
„ Empereurs leur permettent d'y joindre leur nom, pourvu qu'ils y
„ marquent la somme qu'ils ont donnée.

MEM.
XII.

On a là une raison décisive pour expliquer la penultième ligne de notre Inscription, où l'on voit DONVM D. S. P. par *Donum de sua Pecunia*, plutôt que par *Donum de sumptu Publico*, comme plusieurs de nos Auteurs ont rendu ces mots abrégés. Les Loix vouloient que ce fût de leurs deniers que les particuliers eussent fourni la somme qu'ils ajoutaient ainsi pour les Ouvrages, qui se faisoient d'ailleurs aux frais du Public. *Si privati in opera, quæ publica pecunia fiant, aliquam de suo adjecerint summam.* Voilà pourquoi ces particuliers ne manquoient pas de dire sur le Monument que c'étoit de leur propre argent. *De sua pecunia*, ou *de suo*, comme dans la Loi citée, & dans une infinité d'Inscriptions. On ne néglige pas une formalité qui ne coûte rien, & fait honneur.

C'est se distinguer par son empressement que d'être le premier à donner des marques publiques de son dévouement pour un Patron. Les Aventiciens étoient dans le cas par rapport à Aventia, étant les premiers de tous ses adorateurs qui lui eussent consacré une Table d'argent. Ils voulurent que le monument érigé par *Titus Tertius Severus* leur en fit honneur. Aussi cette particularité y est-elle marquée en ces termes : *Cui Incola Aventicensis Primi omnium, ob ejus erga se merita, Tabulam argenteam posuerunt.* Cette formule est semblable à celle du monument dressé par le Corps des Pêcheurs & des Plongeurs du Tibre, à un *Tiberius Claudius Severus* leur Patron [2], OB MERITA EIVS QVOD. HIC. PRIMVS. STATVAS. DVAS. VNAM. ANTONINI. AVG. DOMINI. N. ALIAM. IVL. AVGVSTAE. DOMINAE. NOSTR S. P. P.

On pourroit, à la vérité, lire aussi *Prima*, au lieu de *Primi*,
en

(1) Si privati in opera, quæ publica pecunia fiant, aliquam de suo adjecerint summam, ita titulo Inscriptionis uti eos debere iisdem Mandatis cavetur, ut, quan-

tam summam contulerint in id opus, scribant. CALLISTRATUS, in L. 7. D. de Operib. publ.

[2] Gruter. 301. 1.

MEM.
XII.

en rapportant ce mot à la Déesse, & non aux habitans. Alors l'Inscription diroit, que cette Déesse étoit la première de leurs Divinités, à qui ils eussent dédié une Table d'argent. C'étoit aussi une circonstance qu'on ne passoit pas sous silence, que celle d'être le premier qui eût reçu certains honneurs. On lit sur un Marbre de Pefaro, érigé à un *P. Alfius*, par une Cottisation volontaire de ses Concitoyens (1) :

HVIC PRIMO OMNIVM OB EXIMIAS
LIBERALITATES ET ABVNDANTISSIMAS
IN EXEMPLVM LARGITIONES BG [*] POS

[*] *Biga
Posita.*

Je crois devoir préférer la manière de lire *Primi omnium*, parce qu'il me paroît que ce dernier mot n'a rien d'extraordinaire étant rapporté aux adorateurs qu'avoit cette Divinité Topique dans le Canton d'Avenche; & qu'au contraire il y auroit quelque chose de forcé à rapporter *omnium* aux autres Dieux du Canton, ou de la Ville.

Ayant ainsi expliqué ces endroits de l'Inscription, qui pouvoient embarrasser ceux à qui ces fortes de monumens ne sont pas familiers; voici comment j'estime qu'on doit lire celui-ci tout entier. *Dea Aventia Titus Tertius Severus, Curator Colonia, idemque Allectus; cui [Aventiæ] Incolæ Aventicensis, Primi omnium, ob ejus erga se merita, Tabulam argenteam Pondo Quinquaginta [Librarum] posuerunt: Donum de sua pecunia, ex Sesterciis Septingentis. Locus datus decreto Decurionum.*

Inscription

(1) Voy. ce Monument dans les *Marmora Pisaur. de M. Olivieri. XXXI.* avec les Notes de ce Savant.

Inscription de Soleure.

MEM.
XII.

DEAE EPONAE MAX
OPILIVS RESTIO M
- EG. XXII ANTONI
ANAE. P. P. F. IMM V
-- S COS. CVRA. SA
-- NS VICO SALOD.
XIII KAL SEPTEMB
D. N. ANTONINO
II ET SACERDO
II COS
V. S. L. M.

Les Etrangers, Gruter (1), & après lui Chifflet (2) & Dom Martin (3), ont donné cette Inscription comme s'il n'y avoit point de lacunes. Nos Compatriotes, Stumpf, Guilliman, Plantin, l'Editeur du Trésor de l'Histoire de la Suisse, y ont au contraire laissé de trop grands espaces vuides dans les endroits où la pierre est rongée. Ces différentes manieres de représenter le monument, ont laissé un vaste champ aux conjectures sur la façon de le lire, en remplaçant ce qui y manque selon l'idée de chacun. N'étant pas à portée de m'assurer par moi-même de l'état présent de la pierre, j'ai cru que le parti le plus sûr étoit de m'en rapporter à la copie tirée & publiée par l'Historien de Soleure, qui écrivant l'histoire de sa Ville, dont il étoit Secrétaire d'Etat, ne doit pas avoir mal rendu un monument qu'il avoit, pour ainsi dire, tous les jours devant les yeux. C'est sa copie qu'on vient de voir. Elle mérite d'autant plus d'être préférée à toute autre, qu'outre la présomption alléguée, elle se trouve conforme à la copie tirée par Tschudi (4) il y a deux Siècles,

(1) LXXXVII. 4.

(2) Vefont. Part. I. pag. 155.

(3) Religion des Gaul. Liv. V. p. 365.

(4) Voy. sa Description de l'Helvétie, en Manuscrit.

M E M. Siècles, tems auquel la pierre étoit déjà dans le même état où elle
 XII. est aujourd'hui, ainsi que je m'en suis convaincu par le témoignage
 de trois de mes Amis Gens de lettres, qui examinerent ensemble
 cette pierre à ma requiſition il y a deux ans, & m'en donnerent
 la description ligne pour ligne, & lettre pour lettre dans les en-
 droits sur lesquels les Copies diffèrent entr'elles.

Stumpf a lû, & rempli cette Inscription de la maniere suivante.
 Ceux qui ont écrit après lui, n'ont fait que le copier. *Deæ Epone
 Maxima Opilius Restio Miles Legionis Vicesima Secunda Antoninia-
 na, Pia, Felicis, Immunis, Custos, Curator Salensium Vico Salodo-
 renſi, dedicavit XIII. Kalend. Septembr. Domino nostro Antonino Au-
 gusto & Sacerdote Secundo, & Consule. Votum solvit lubens merito.*

L'explication que je vais donner de ce monument, fera juger si
 celle là est préférable.

E P O N E est la Divinité à qui *Opilius Restio* le dédia. On
 croyoit connoître cette Déesse, & son principal département, qui
 étoit les Ecuries, parce qu'on la prenoit pour HIPPONE, Pa-
 trone des Chevaux. Mr. Breitinger s'est élevé contre cette opinion
 commune, & l'a probablement releguée pour toujours dans la classe
 des erreurs, pour ceux qui verront les raisons par lesquelles il l'a
 réfutée. Elles seroient ignorées de ceux qui ne lisent point en Alle-
 mand, si je ne donnois pas au moins le précis de l'Ouvrage de ce
 Savant sur cet Article. Il fera bien à sa place dans ce Mémoire, qu'il
 ornara d'une découverte.

Les Auteurs tant anciens que modernes, dit Mr. Breitinger (1),
 ont écrit le nom de la Patrone des Chevaux, tantôt *Hippone*,
 tantôt *Epone*. Mais les Médailles ont toujours *Hippone*, & les In-
 scriptions, qui regardent Epone, toujours *Epone*. Cependant on a
 regardé ces noms comme ceux d'une même Divinité. Ils designent
 deux Divinités différentes. Ce qui le persuade, c'est :

1°. L'Analogie Grammaticale. Plutarque insinue clairement que
 le nom de la Déesse des Ecuries a été formé d'ἵππος. *Epone* ne
 pourroit en venir. Car d'ἵππος, se fait ΙΠΠΟΝΑ, HIPPONA,
 & non EPONA : comme on a fait *Hippocrene*, *Hippace*, *Hippo-
 centaure*,

(1) Von dem Alterthum der Stadt Zurich. §. XXI. pag. 24.

centaure, Neptune *Hippius*, & non pas *Epius*. Il n'y a aucun exemple de mots dérivés, ou composés d'ἵππος, qui puissent justifier qu'*Epone* en pourroit descendre. MEM. XII.

2°. La Médaille publiée par Seguin (1), est le seul monument original & Authentique, qui apprenne que la Déesse des Ecuries dût être appelée *Hippone*. Les Manuscrits de Juvenal, d'Apulée, de Tertullien &c. ne s'accordent pas assés entr'eux dans la maniere dont ce nom y est écrit, pour qu'ils la rendent certaine.

3°. De ce qu'*Epone*, nommée dans quelques Inscriptions, ne nous feroit du tout point connue, si elle n'étoit pas la même Divinité qu'*Hippone*, peut-on en tirer cette inférence; donc *Epone* & *Hippone* ne sont pas deux Divinités différentes?

4°. On ne sauroit prouver qu'*Epone*, dont les Inscriptions font mention, fût précisément la Déesse des Ecuries, & ne puisse pas être une autre Divinité.

De ces raisons M. Breitinger conclut, que le véritable nom de la Déesse des Chevaux étoit, chez les Romains, *Hippone*. Nom qu'il faut par conséquent remettre dans tous les Auteurs à la place d'*Epone*, Divinité toute différente.

Que si l'on me demande, poursuit M. Breitinger, ce que je pense d'*Epone*, que j'ai si soigneusement distinguée d'*Hippone*; voici mes conjectures sur son chapitre. Je la regarde comme une Divinité *Topique*, ou Patrone d'un Lieu, qui s'appelloit *Epona*; de même qu'*Aventia* étoit la Patrone d'*Aventicum*.

L'Historien de Baviere, Aventinus, en avoit la même idée. Parlant (2) d'une Inscription, trouvée sur les Bords du Danube, en un endroit nommé par les Gens du Pays *Pinopurgium*, & dans les anciennes Chartes *Epinapurgium*, cet Auteur établit sur ce Monument, où on lit CAMPES. ET EPONAE. que le Lieu s'appelloit *Epona*, nom duquel celui de sa Patrone avoit été pris.

L'Auteur de la *Religion des Gaulois* traitant la question, si *Epone* est une Divinité *Topique* (3), soutient la négative. Sa plus forte raison est que les monumens, qui font mention de cette Déesse, n'ont pas été trouvés dans des lieux nommés *Epona*.

S s s 3

Mr.

(1) Numif. ant. Select. pag. 12.

(2) Annal. Boior. Lib. 2. Cap. 5.

(3) Liv. 5. Ch. 13.

MEM.
XII.

M. Breitinger, après avoir fait observer par le témoignage d'Aven-
tinus, qu'on vient d'entendre, que la position de Dom Martin est con-
tredite par l'Inscription de Pinaburg; ajoute, que quand il seroit vrai
qu'aucune de celles que nous avons n'auroit été dressée dans un en-
droit du nom d'*Epona*, la conséquence du Savant Benedictin n'en
seroit pas plus juste; vû qu'il a été observé il y a longtems par
M. Eccard (1), que les Dieux Topiques étoient honorés par des
monumens, dans des lieux même très-éloignés de ceux dont ils
étoient les Dieux Tutelaires (2). Cela ne pouvoit gueres ne pas
arriver, les Militaires en particulier étant pour l'ordinaire envoyés
dans des Provinces dont ils n'étoient point originaires, & où ils
continuoient cependant à rendre un Culte aux Dieux qu'ils étoient
accoutumés dès leur enfance de réverer.

Par là Mr. Breitinger renverse entierement l'objection de Dom
Martin, tirée de ce que l'une des Inscriptions à l'honneur d'Epone,
s'est trouvée dans la Carinthie (3), & l'autre à Soleure. Notre Sa-
vant de Zurich fait remarquer, que l'une & l'autre de ces Inscrip-
tions furent érigées par des Membres de la Légion XXII. Enfin
il observe; que des lieux fort éloignés les uns des autres portoient
les mêmes noms: ce qui faisoit que les Dieux Tutelaires de ces en-
droits étoient aussi nommés de même. Divers lieux avoient pour
nom *Epona*. Il y en avoit en Dauphiné ou en Savoye. De là les
différentes opinions sur l'endroit où se tint le Concile nommé d'*E-
pone*, ou d'Epaone, au Sixième Siècle. *Pinoburg*, ou *Pinoberg*,
en Baviere, s'appelloit pareillement *Epone*. Ne pouvoit-il pas y
avoir de même un Epone dans l'Helvétie?

Cette question a conduit M. Breitinger à conjecturer, que *Bonstet-
ten* dans le Canton de Zurich, & qui n'est qu'à environ deux lieues
de Lunnern, où l'on a trouvé les restes d'une Potterie de terre,
& entr'autres un Plat de cette fabrique, au fond duquel on lit E P O-
N A, pouvoit porter le même nom. Bonstetten étoit un lieu assez con-
siderable. Les Mazures d'un grand Château s'y voyent encore. *Epon-
stetten*,

(1) De Apollin. Granno. pag. 9.

(2) M. Hagenbuch en a donné des exem-
ples, dans ses *Epist. Epigraph.* p. 126.(3) C'est celle que Chifflet a rapportée
Vesont. Part. I. pag. 155. d'après Gruter.
LXXXVII. 5.

stetten, qui vouloit dire *Ville d'Epone*, étoit apparemment l'ancien nom, dont on aura fait *Bonstetten*. Les Ouvriers ne mettoient gueres sur leurs Ouvrages, comme sur le Plat où est le nom *Epona*, que celui du Maître, ou le nom de la Fabrique désignée par celui de l'endroit, où elle étoit établie, ou enfin le nom de la personne qui faisoit faire la Pièce. Cela donne de la probabilité à l'idée que la fabrique de Poterie découverte à Lunnern, n'étoit pas éloignée d'un lieu nommé *Epona*.

Dans ce qu'on vient de lire sur le sentiment de M. Breitinger, je n'ai été que Traducteur abrégiateur. La différence établie par ce Savant entre *Epone* & *Hippone*, se fait si bien sentir, que cette judicieuse remarque n'auroit pas besoin de nouveaux appuis. On peut cependant y joindre les observations suivantes.

Il est si vrai qu'il y avoit plusieurs lieux nommés *Epone*, *Epaone*, ou d'un nom pareil, & dont l'Etymologie est la même, qu'outre ceux d'où ont été tirées les trois Inscriptions rassemblées dans Gruter [a], [a] p. 87. il y a, comme Mr. Breitinger le dit, *Epone*, en Dauphiné, aujourd'hui, à ce qu'on croit, *Pannaz* ou *Ponas*, à quatre lieues de Lyon & autant de Vienne, entre ces deux Villes; *Epaubourg*, en Picardie; *Epautrelles*, en Beauce; les *Epaux*, en Saintonge; *Epenonville*, en Champagne; *Essaon*, dans le Comté de Comenges; *Essoigny*, en Champagne; *Ponçau* en Bourgogne; *Ponceau*, en Picardie; *Ponceaux* en Touraine; Deux *Poncey* en Bourgogne; pour ne pas rapporter davantage de ces noms, qui peuvent tout aussi bien avoir été formés d'*Epone*, que *Ponas* en Dauphiné. Le Vallais avoit *Epenassex*, que feu Mr. Briquet croyoit l'endroit du Concile d'Epao-
ne [b].

Il est à remarquer que tous les lieux qui portent ces noms, sont situés près de quelque Riviere, ou Ruisseau, ou Marais; en un mot, près de l'Eau. C'est cette situation qui a fait mettre dans leur nom *Ona*, ou *Onne*, ou *On*, qui en Celtique designoit de l'Eau. *Paona*, & *Pou*, ou *Po-ona*, vouloit dire, *Eau du Pays*. L'E, à la tête d'un tel nom, s'omettoit, ou s'ajoutoit dans les mots composés, sans faire quoi que ce soit à la signification; il n'y servoit tout au plus que d'Article [c]. De sorte que *Epaona*, *Epona*, le plus simple de ces Noms, ne signifioit autre chose, que le lieu près d'une
Eau

MEM.
XII.

[b] Voy.
Tom. I. p.
304. Not.

[c] Tom. I.
p. 154.

MEM.
XII.

Eau du Pays. Or comme dans toutes les régions où les Celtes imposèrent des noms aux lieux, dont la plus grande partie, & surtout les plus anciens étoient proche des Rivières ou des Lacs, il faisoit nécessairement qu'il y en eût quantité qui portassent le même nom, puisque les noms que donnoient les Celtes, designoient la situation. On verra un grand nombre d'exemples de cette conformité des noms des lieux de differens pays des Celtes, quand la situation de ces lieux est semblable, dans les Preuves de ma Carte de l'ancienne Helvétie.

Chacun des lieux nommés *Epona*, donnant à son Dieu Tutelaire ce même nom, il devoit y avoir un grand nombre de Celtes qui honoroient ce nom-là. Ainsi les monumens qui le portoient, & qui s'érigeoient par de ces Celtes dans des lieux nommés autrement, devoient aussi être en grand nombre. Supposé donc qu'il s'en détérât encore plusieurs, outre les trois seuls que l'on a, quand même ils ne se trouveroient pas dans des endroits dont le nom seroit *Epona*, ou quelque autre approchant; il n'en résulteroit point qu'*Epona* n'étoit pas une Divinité Topique.

Les Vers Allemans, mis à côté de l'Inscription, & rapportés par Haffner (1), disent qu'au dessus de la pierre étoit une statue d'Epone. Si ce n'est pas là une simple tradition populaire, ainsi qu'il y a bien de l'apparence, on doit regretter ce monument, sur-tout ne s'en étant retrouvé jusqu'ici aucun qui fasse connoître comment on représentoit ni cette Déesse, ni Hippone. Il est vrai que M. Gori (2) a donné le nom d'Epone à une Figure, qu'il croit Ethrusque. Mais comme elle n'est accompagnée d'aucun symbole propre à la distinguer, M. le Marquis Maffei (3) la regarde comme nommée sans fondement suffisant.

L'Explication de Stumpf donne à l'*Epona* de notre Inscription l'Epithète de Très-grande, *Maxima*. Je ne crois pas devoir la lui accorder, par les raisons suivantes.

1°. Quoique la Copie de Haffner que j'ai suivie, ait bien MAX, il faut que l'X n'y paroisse pas nettement. Tschudi ne l'y avoit pas vu.

Sa

(1) Soloth. Chron. pag. 45.

(2) Museum Ethrusc.

(3) Osservaz. Letter. Tom. IV. pag.

171.

la Copie n'a que MA. Mais lisons *Max*, il restera encore assés de raisons pour ne pas y trouver *Maxima*.

MEM.
XII.

2°. En effet, l'épithète de *Maximus*, ne se donnoit qu'à Jupiter. Aucune Déesse n'avoit le *Maxima*. Aucune des Inscriptions qui ont fait connoître les Dieux Locaux, ne fournit d'exemple qu'on les traitât de *Maximus*, ou de *Maxima*, si ce n'est la seule Inscription au Dieu *Penin*, dont il a été parlé plus haut (1). Il y est appelé *Optimus Maximus* : mais c'est parce que c'étoit Jupiter même, qui étoit désigné par le nom de *Peninus*, comme il l'étoit aussi par *Vesuvius*, dans une Inscription qui lui fut dressée sous le nom de *Jovi Vesuvio* (2), & dans une autre sous le nom de *Jovi Apennino* (3). Je ne trouve même qu'un seul de ces Dieux Locaux qui ait le titre de *Magnus*. C'est *Surgastus*, Dieu de Ranzano dans le Bressan (4). *Magnus* & *Maximus* étant des noms d'hommes, j'estime qu'il est beaucoup plus naturel de faire de ce *Max*, un des trois noms d'*Opilius Restio*, qui sans cela n'en auroit que deux, que de donner à *Epona* une Epithète sans exemple (5).

Maximus Opilius Restio, étoit donc probablement le nom de celui qui rendit cet hommage à la Déesse, pour s'acquitter du Vœu qu'il en avoit fait. Tout ce que nous savons de ce Personnage est ce qu'il nous en apprend dans son Inscription. Sa Famille ne nous est pas connue. Il n'est rien moins que certain qu'il appartint à quelqu'un des *Opilius* dont les anciens ont parlé dans les Ouvrages passés jusqu'à nous (6).

S'il

(1) Ci-dessus. pag. 442.

(2) Murator. X. 11.

(3) Id. VIII. 5.

(4) Gruter. CVII. 3.

(5) Aussi voit-on dans la Note de la seconde Edition de Gruter sur notre Inscription, qu'Elmenhorst joignant MA au mot suivant, lisoit MAPHILIVS; & Fabrice MANILIVS. Ni l'un, ni l'autre de ces Savans ne vouloient MAXIMA.

(6) Varron nomme un *Opilius* dans son sixième Livre de *Ling. Lat.* Suetone a donné la Vie d'un *Aurelius Opilius*, Philosophe & Rhéteur [*De Illust. Gramm.* Cap. 6.].

Le même, suivant la conjecture de Gronovius [*de Pecun. Vet. Lib.* 3. Cap. 17.] dont Symmaque parle [*Lib. 1. Epist.* 21.], & que l'Edition de Juret appelle *Oppius*. Plin cite un *Opilius* Médecin, [*Hist. Nat. Lib.* 38. Cap. 4.] & un *Opilius Hilarus*, fameux Comédien [*Ibid. Lib.* 7. Cap. 53]. Tous ces *Opilius* étoient Romains; le nôtre étoit Helvétien, comme sa Charge de Curateur des Saliens le témoigne. Il n'étoit donc pas non plus parent de l'Empereur Macrin, qui s'appelloit *Marcus Opilius Macrinus*, & qui ne mourut que l'année avant l'érection de notre Inscription.

MEM. S'il eût été revêtu de l'Emploi que feu M. Hottinger lui a conféré, il feroit honneur, par cet endroit encore, à la Nation Helvétique, dont il étoit. Ce Savant l'a mis à la tête de la Légion XXII. (1). Mais c'est lui donner des titres fort au-dessus de ceux que cet Helvétien prenoit. Il se bernoit à celui de Curateur de son Bourg, & à ceux de *Miles* de la Légion XXII, & d'*Immunis Consulis*.

MILES ne signifioit proprement que simple Factionnaire. Ce fut néanmoins dès le tems des Empereurs un titre honorable : il distinguoit, quand ce n'eût été que parce qu'il ne se donnoit qu'aux Romains, ou au moins à ceux qui servoient sous les étendarts de Rome (2). N'est-ce point sur cette ancienne idée qu'on a désigné dès le Neuvième Siècle, & peut-être déjà longtems auparavant, par le titre de *Miles*, un homme parvenu à la plus haute dignité Militaire (3) à laquelle on pût parvenir ? Il y a lieu de le présumer en voyant que c'étoit là le titre par lequel on rendoit en Latin celui de *Chevalier*, & que par celui-ci on désignoit un *Homme de naissance, qui avoit fait preuve de noblesse par de bons titres, & de valeur par des belles actions, & à qui la Chevalerie avoit été conférée avec certaines cérémonies* (4).

FELIX n'étoit pas un des Surnoms de la Légion XXII. On fait qu'après qu'elle eût été mise en quartier en Egypte, elle fut surnommée *Primigenia*, *Pia*, *Fidelis* (5), & que Marc-Aurèle y ajouta *Antoniniana*. Ces quatre titres sont les seuls qu'on lui connoisse. Il n'est donc pas facile de deviner pourquoi M. Muratori lui a donné celui de *Pratoria*, en expliquant ces mots abrégés PR. P. FID.

(1) Difer Legion ist vorgestanden Opius Restio. *Helv. Kirch. Gesch. Lib. 1. §. 25.*

(2) Voy. Maffei. *Veron. illustr. Lib. 7. pag. 317.*

(3) Voy. DU TILLET Recueil des Rois de France. *pag. 307. & l'Abbé LE GENDRE, Mœurs & Cout. des François. pag. 57.*

(4) *Hist. de la Milice Française*, par le P. DANIEL. *Liv. 3. Ch. 4.*

(5) Voy. PANCROLO. *Notit. Imp.*

Orient. p. 61. & 62. Une Médaille de Gallien [rapportée par Mezzabarba à l'an de Rome 1012. & de l'Ere Chrétienne 259]. la nomme LEG. XXII. VIC. P. VIC. F. C'est-à-dire, *Legio Vicesima Secunda Victrix Pia, Victrix Fidelis*. Mais ce *Victrix* répété n'est apparemment qu'un éloge que l'Empereur donnoit à cette Légion, pour quelque victoire à laquelle elle avoit beaucoup contribué. Cet éloge ne devint pas un de ses titres ou surnoms.

FID. d'une Inscription (a), par *Pratoria, Pia, Fidelis*. Cuper ayant bien constaté (1) que les titres de cette Légion, étoient *Primigenia, Pia, Fidelis*; PR. devoit plutôt rappeler le premier, que faire penser à *Pratoria*. M E M. XII. (a) p. 841. 6.

Immunis Consul, est écrit dans notre Inscription IMMUNIS COS. L'explication de Stumpf par *Immunis, Custos*, en fait deux Titres, dont on ne fait si le premier regarde la Légion ou Opilius, à qui *Custos* se rapporte.

On fait la signification d'*Immunis*, par son Etymologie (2), & par l'usage qu'en font les Auteurs & les Inscriptions. Ce terme est employé pour marquer que la Société, la Ville, ou la personne à qui on l'applique, étoient exemptes des charges auxquelles elles auroient été tenues par leur condition, ou leur état, ou leur profession, si elles n'eussent pas eu un privilège, qui les en dispensoit.

C'est ainsi que l'Inscription suivante fait connoître que ceux qui l'érigèrent aux Dieux Manes, avoient été reçus dans la Confrairie des Ouvriers qu'elle regardoit, sans que ces aggrégés fussent obligés de supporter les charges attachées à la qualité de Membres de cette Confrairie (3).

D. M.
V. F.
L. VALERIUS
VRSIOL. L.
VALERIO. ASINONI
FILIO PIENISS.
B. M.
ET SIBI
IMMVNES RECEPTI
IN COLLEG.
FABRVM.

Quel-

(1) Monum. Antiq. in Harpocrat. p. 227. ita, ut opinor, appellatos, quod ab oneribus, aut collationibus exempti forent.
(2) Voss. Etym. v. Munus. C'est la Note de M. Muratori, sur cette Inscription de son Recueil. DXVIII. 1.
(3) In Collegio Immunes deprehendas,

MEM.
XII.

Quelques-uns n'étoient privilégiés à cet égard que pour un certain nombre d'années. Ils le marquoient sur les monumens qu'ils érigeoient (1). Quelques-uns étoient privilégiés pour toujours. Ils l'exprimoient aussi, en prenant le titre d'*Immunes Perpetuo* (2).

Quand il s'agit de Militaires, *Immunis* est le terme par lequel on distinguoit ceux qui étoient dispensés des travaux auxquels les Factionnaires sont employés tant en Campagne que dans les Garnisons. On n'exigeoit d'eux que de combattre (3).

Le terme *Immunis* ne pouvoit être plus propre à marquer ce privilège. Car puisque tous les travaux des Factionnaires étoient compris sous le nom général de *Munera*, ou *Munia* (4); le titre d'*Immunis* en exprimoit parfaitement l'exemption générale. Festus ne l'explique pas non plus autrement que par *Vacans munere* (5). Pline parlant du Roi des Abeilles, le seul de la Ruche qui ne travaille point, l'appelle *solus immunis* (6).

Cette exemption des travaux militaires étoit attachée à certains Postes, ou s'obtenoit par faveur, par récompense, ou s'achetoit même des Officiers en pouvoir de la donner.

Des termes consacrés par l'usage distinguoient ceux qui en jouissoient en vertu de leurs charges, de ceux qui la devoient à des dépenses personnelles. Les premiers étoient appelés *Beneficiarii* (7); & les derniers simplement *Immunes*. Ceux-là étoient d'un rang supérieur à ceux-ci. Le Poste qu'ils remplissoient ou auprès des Officiers, ou auprès des Magistrats qu'ils accompagnoient (8), ou dans la Légion même, les mettoit au-dessus des simples Soldats, dans le nombre desquels demeuroient les *Immunes*, distingués cependant des autres Légionnaires non exemts des travaux, en ce que ces derniers étoient appelés *Munifices* (9).

Les *Beneficiarii* obtenant du Général en Chef, ou du Commandant

(1) Grut. pag. 48. 1.

(2) Id. pag. 13. 1. 78. 3. 175. 16.

(3) *Immunes operum militarium, in unum pugnae laborem reservati.* Liv. Lib. 7.

(4) Veget. de Re Milit. Lib. 1. Cap. 19. & Lib. 2. Cap. 7.

(5) Voc. *Immunis*.

(6) Cum populus in labore est, ipse opera intus circuit, similis exhortanti, solus immunis. Hist. Nat. Lib. II. Cap. 17.

(7) Festus. voc. *Beneficiarii*.

(8) Voy. GOTHOF. Comment. in L. 5. Cod. Tb. de Cohortalib.

(9) Festus. v. *Munifices*.

dant, de la Légion dans laquelle ils servoient, des places qui emportoient l'exemption dont il s'agit, en marquoient leur reconnaissance à ces Bienfaiteurs, par les Inscriptions où ils prenoient le titre de *Beneficarii Consulis*, ou *Pratoris*, ou *Tribuni*, si ce Bienfaiteur étoit revêtu de l'une ou de l'autre de ces dignités. Rien n'est plus commun dans les Inscriptions des Militaires.

Celles où de simples *Immunes* Militaires marquent à qui ils étoient redevables de ce Privilège, sont jusqu'ici en petit nombre. Je ne m'en rappelle qu'une. C'est l'Építaphe d'un Militaire. Le défunt y est titré d'*Immunis Consularis* (1); ce qui veut dire qu'il tenoit son exemption d'un Consul Honoraire, ou qui avoit été revêtu du Consulat: au lieu que le titre d'*Immunis Consulis*, disoit qu'*Opilio* avoit obtenu cette exemption d'un Consul en charge. Voici l'Építaphe dont je veux parler. On l'a toute entière dans Spon (2), & dans Fabretti (3). Je n'en rapporterai que les sept premières lignes.

MEM.
XII.

D M.
ET. MEMORIAE. AETERNAE
T. VETTI. DECIMINI. VETE
RANI. LEG. VIII. IMMUNI
CONSVLARIS. HOMINIS
OPTIMI. ET. VERECVNDISSIM
ET PROBISSIMI

Sans cet exemple, l'objection suivante auroit pû embarrasser.

La qualité de *Vétéran*, auroit-on dit, donnoit par elle-même l'exemption des travaux & des services (4), dont les *Immunes* n'étoient exemts que par une dispense personnelle. Le titre de *Vétéranus* emportoit donc celui d'*Immunis*, qui ne désignoit qu'un des privilèges

(1) Comme dans l'Inscription rapportée par Reinesius Cl. VIII. n. 32. un *Umidius* est appelé *Beneficiarius Jun. Onullii Consularis*.

(2) Misc. pag. 253.

(3) Inscript. Dom. pag. 251. n. 33.

(4) Voy. L I P S. de Milit. Rom. Lib. V. Dial. 6. init. PRISC. Dict. v. *Beneficarii*. LAURENT. Polymath. Lib. IV. pag. 307.

M E M. XII. privilèges dont jouissoient les Vétérans. Encore n'étoit - ce pas le privilège le plus considérable. Celui de l'exemption des charges Civiles Personnelles, l'étoit bien plus. Il leur avoit déjà été assuré pour toujours par Septime Severe (1); & ainsi avant l'érection du monument d'Opilius. C'eût donc été une pure répétition très-superflue que le titre d'*Immunis* ajouté à celui de *Veteranus*, qu'y prend Opilius. On ne doit pas présumer de telles répétitions dans les Inscriptions. *Immunis Cos.* voudra donc dire quelque chose d'autre dans celle - ci.

On pouvoit répondre, que bien que les Vétérans eussent toujours joui de l'exemption des Travaux & services ordinaires des *Municipes*, non-seulement dès que Vingt-ans de Service avoient acquis à un factionnaire la qualité de Vétéran, mais aussi quand n'ayant fait que Seize Campagnes (2), ils étoient déclarés Vétérans, ou *Exactorati*, sans cependant qu'ils eussent leur congé; les autres privilèges qu'ils obtinrent successivement des Empereurs, & dont il est fait mention dans les Loix tant du Digeste, que du Code, sous le Titre de *Veteranis*, recevoient assés fréquemment des atteintes, même depuis que Septime Severe les eût rendus perpétuels. On leur contestoit la maniere dont ils les entendoient: enforte que ces Privilèges donnerent, selon les apparences, dans tous les tems, matiere à bien des contestations, sur-tout par rapport à l'exemption des charges Personnelles Civiles. Aussi voit-on que les Vétérans, profitant de la faveur qu'ils devoient trouver auprès de Constantin le Grand, immédiatement après qu'ils lui eurent fait remporter sur Licinius la victoire, qui décida de l'Empire, ils demanderent de pouvoir jouir dans toutes ses Provinces de l'exemption des Charges Personnelles Civiles (3). Avant qu'elle leur eût été assurée par une Loi générale, il étoit assés naturel que les Vétérans ajoutassent à leur titre celui d'*Exemts* de ces Charges, quand ils l'étoient par un privilège spécifique. Il étoit en particulier honorable à Opilius de prendre ce titre, afin

(1) L. 7. D. de Vacat. & excus. Muner.

(2) Voy. LANGEI Semestr. Lib. XIII. Cap. I.

(3) Muneribus & oneribus universis locis conveniri non sinamur, disoient-ils, dans la Loi I. Cod. Th. & Justinian. de Veteran.

afin que la postérité fût, que nonobstant ce privilège, qui le dispensoit d'être *Curateur*, il avoit bien voulu se charger de cet Office, sous la reserve cependant, ainsi qu'il y a lieu de le présumer, que l'acceptation qu'il en faisoit, ne donneroit aucune atteinte à son privilège (1).

M E M.
XII.

Toutes ces convenances ne fussent néanmoins pas pour décider quel mot doit remplir la lacune d'une Inscription, quand on manque d'exemple qui autorise la conjecture. Mais un exemple qui appuie de telles raisons, met au moins ceux qui expliquent différemment le monument, dans l'obligation de justifier soit par des raisons plus fortes, soit par quelque exemple mieux assorti, l'explication qu'ils préfèrent.

Aucun exemple, à ce que je crois, ne pourroit rendre plausible l'explication du mot abrégé COS. par *Custos*. A quoi se rapporteroit-il ? S'il devoit désigner quelque Charge ou Inspection d'*Opilius*, l'objet en seroit indiqué ; comme entr'autres dans deux Inscriptions, où l'on voit *Armorum Custos*, entre les titres d'un Militaire, qui servoit sur Mer (2) ; & dans deux monumens de Militaires, qui servoient sur terre (3). Ce ne peut être à la Légion que *Custos* appartient : il faudroit *Custodis*. D'ailleurs *Immunis*, qui précède, se rapporteroit aussi à la Légion. Elle auroit donc là deux titres jusqu'ici inconnus entre les siens. Personne ne les lui passeroit, s'ils n'étoient pas mieux constatés.

Suit le titre de *Curateur des Salensiens du Bourg de Soleure*. Nos Auteurs s'accordent là-dessus. Gruter n'y a point vu de difficulté, non plus que Lipse, ni Paul Guillaume, de qui Lipse tenoit sa Copie. Ils ont écrit, sans laisser de lacune, CVRA. SALENS. VICO. SALODOR. Mais Reinesius trouvoit tout autre chose dans CVRA SA--NS, dont trois lettres du dernier mot ont été emportées. Il prétendoit qu'il

(1) Veterani, qui cum possent se tue-
ri immunitate his concessa, Decuriones
fieri in patria sua maluerunt, redire ad excu-
sationem, quam reliquerunt, non possunt :
nisi certa lege & pacto servandæ immunita-
tis, vel partem ejus honoris agnoverint.
E. I. Cod. de his qui sponte publ. mun. sub.

(2) Gruter a donné l'un de ces monu-
mens. DXLVI. 9. & M. Olivieri fournit
l'autre, dans ses *Marm. Pisaur.* pag. 176.

(3) M. Muratori, qui a publié ces deux
Inscriptions DCCLXXIV. 3. & DCCXCV.
1. entend par *Armorum Custos*, un Inten-
dant d'Arsenal : *Armentarii Præfectus*.

MEM.
XII.

qu'il falloit lire, CVRATOR KALENDARII (1). Mais les opérations qu'il faut pour reformer ainsi ce monument, sont trop dangereuses, pour qu'on doive jamais se permettre de les faire, sur des mots que toutes les Copies prises du marbre même rendent de la même façon.

Nous pouvons donc donner avec confiance à Opilius Restio le titre de Curateur des *Saliens*, ou des *Salenses*, puis qu'ainsi qu'il a été établi [a], l'un de ces deux noms étoit celui des Helvétiens de ce Canton.

[a] Tom.
I. p. 102.

Nous pouvons aussi poser, comme je l'ai posé, que ce Vétéran étoit Helvétien, & de Soleure même, son Domicile étant marqué par ces mots, VICO SALOD. Ils peuvent se lire *Vico Salodoro*, ou *Vico Saloduro*, ou *Vico Salodurensi*. La seconde maniere est la plus conforme au stile des Inscriptions (2).

A l'égard du tems de l'érection de ce monument, il est marqué sur le marbre même par XIII. KALEND. SEPTEMB. D. N. ANTONINO II, ET SACERDOTE II COS. C'est-à-dire, le 19. Aout, Notre Seigneur Antonin étant Consul pour la deuxième fois, & Sacerdos pour la seconde fois. Or tous les Fastes s'accordent sur l'année du Second Consulat de cet Empereur, dans lequel il avoit pour Collègue *Sacerdos*, qui étoit aussi Consul pour la deuxième fois, quoi que la premiere ne soit pas marquée dans les Fastes, par ce qu'il ne fut peut-être alors que Consul Honoraire (3). Cette année de leur Second Consulat étoit l'an DCCCCLXXI. de Rome, & de l'Ere Chrétienne 219. On verra tout-à-l'heure que la date regarde l'Empereur *Elagabale*, le dernier qui prit le nom d'Antonin.

Il seroit difficile de comprendre cette date, si l'on n'avoit là-dessus d'autre lumière, que celle qu'a donnée feu M. Hottinger (4) dans ce peu de mots, qui sont tout ce qu'il en dit : *Antonin mit l'an CLXXI. la Légion XIII. en Quartier à Soleure. Opilius qui la commandoit, érigea ce monument à la Déesse Epone.*

Légion

(1) Voy. son *Synt. Inscript.* pag. 52.efferuntur. OLIVIER, in not. ad *Marm. Pisaur.* pag. 149.

(2) Tribus & Patria militum ablative casu in vetustis Inscriptionibus plerumque ponuntur: genitivo... minus eleganter

(3) Voy. STAMPA. Contin. Fast. Sigon. ad ann. U. C. 971.

(4) Helv. Kirch. Gesch. I. c.

Légion XIII, est sans doute là une faute d'impression, pour Légion XXII. Que celle-ci eût été placée à Soleure l'an 171, c'est une conjecture, qui, bien qu'appuïée de quelque probabilité, ne peut cependant être avancée que comme conjecture, fondée sur ce que Marc-Aurèle, qui régnoit, étoit en guerre avec les Marcomans, & qu'il y avoit eu quelques troubles dans la Province Séquanoise (a).

MEM.
XII.

(a) Tom.
I. p. 531.

Ce ne fut pas cet Empereur qui plaça Opilius Restio dans cette Légion, comme on le présumeroit, sur la manière dont M. Hottinger parle. Moins encore notre Helvétien eut-il le Commandement de ce Corps. Aucun des titres que l'Inscription lui donne, n'emporte un tel commandement. L'Officier qui l'avoit, étoit appelé quelquefois *Præpositus*, & pour l'ordinaire, *Præfectus Legionis*, ainsi que l'a remarqué M. Olivieri (1). Je n'aurois point réclamé le témoignage de ce Savant sur une chose aussi connue, s'il ne fournisoit pas, pour justifier sa remarque, une Inscription, qui regarde précisément un Commandant de cette même Légion où avoit servi Opilius. Le monument appelle ce Commandant, PRÆF. LEG. XXII: c'est-à-dire, *Præfectus Legionis Vicesima Secunda*. Le chapitre où Végece traite des devoirs de ces Officiers (2), est intitulé, *de Officio Præfecti Legionis*. Les Notices de l'Empire ne les nomment pas autrement.

Enfin, loin qu'Opilius eût dressé ce monument à la Déesse Epone sous le règne de Marc-Aurèle, il ne le dédia que Quarante-huit ans après l'an CLXXI. & conséquemment Elagabale étant sur le trône de l'Empire. La date de cette Dédicace est certaine, non-seulement par les Fastes, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, mais aussi par des Inscriptions.

Gruter en fournit une décisive (b), puis qu'avec les noms des Consuls elle porte la date de l'année de Rome. Je n'en rapporte que les deux dernières lignes, qui contiennent tout ce qu'il faut ici. On y lit :

IMP. ANTONINO. II. ET. SACERDOTE. II. COS.
P. R. C. (*) ANN. DCCCCLXXII.

(*) Post
Romani
Conditum.

(1) Marm. Pisaur. p. 147. (2) De Re Milit. Lib. 2. Cap. 9.

Tom. II.

V V V

MEM. M. Muratori a publié (1) deux autres Inscriptions , où ces Con-
 XII. fulats sont joints de la même maniere. Ce Savant rapporte l'un &
 l'autre de ces monumens , à l'an 971. de Rome , & 219. de l'Ere
 Chrétienne (2).

.1.

M. AVRELIUS ANTONINVS ELAGABA }
 LVS IMP. AVG. II. } COS
 - - - - - SACERDOS II. }

.2.

DEDIC. KAL. IAN. DOMINO. N
 ANTONINO. PIO. FEL. AVG. II
 ET. SACERDOTE. II. COS. PER
 FELICEM. AVG. LIB. PROC.

La date de cette dernière Inscription est si conforme à celle de
 l'Inscription de Soleure pour l'essentiel , que les Savans qui ont lu
 celle-ci de la maniere suivante (3) ,

D. N. ANTONINO
 EIVS SACERD.
 COS.

n'y

(1) Thefaur. *Inscr.* pag. 354. 3.

(2) Reinefius rapporte bien à l'an 972.
 de Rome l'Inscription au Dieu *Bedauius* ,
 Patron d'une Ville de la Norique : monu-
 ment aussi daté, *Imp. Antonino II. & Sa-*
cerdote Cos. Voy. le Recueil de cet Auteur.
 pag. 174. Mais cette différence d'une année
 entre lui & M. Muratori , ne vient que de
 l'Ere différente qu'ils suivent. Elagabale
 étant monté sur le Trône de l'Empire le
 16. Mars de l'an 218. de l'Ere Chrét. com-
 me l'a bien prouvé M. della Torre , Evê-
 que d'Hadria , contre le P. Valsechi [De

Ann. Imp. Elagab. Diff. Apolog. 2. Cap. 7.] ;
 la seconde année du règne de ce Prince ,
 dans laquelle il prit son Second Consulat ,
 & conféra aussi cette dignité à *Sacerdos* ,
 qui en avoit déjà été revêtu une fois, tombe
 sur l'an 971 , & 972. de Rome , & de même
 sur les années 219 , & 220. des Chrétiens.

(3) Ce ne sont pas seulement des Savans
 Suisses , qui ont pris *II ET* , pour le seul
 mot *EIVS* : de doctes Etrangers s'y
 sont trompés de même. Entr'autres Mr.
 Keysler , qui a donné une Copie du monu-
 ment , dans ses Voyages écrits en Alle-
 mand

n'y auroient pas vû cet EIVS, s'ils se fussent rappelé l'Inscription du Recueil de Gruter, ou seulement celle de Reinesius, citée ici M E M.
XII.

Note 2.

On ne doit pas contredire des Témoins oculaires, sur-tout connoisseurs dans les choses qu'ils disent avoir vuës. Mais quand des témoins de cet ordre différent entr'eux dans des articles sur lesquels il est aisé de prendre le change, la règle veut qu'on défère plutôt à ceux qui voioient, pour ainsi dire, tous les jours un monument, & dans un tems où il étoit moins facile de s'y tromper, qu'à des témoins qui ne l'ont vû qu'une fois, & dans un tems où des traces moins marquées peuvent plus aisément échapper aux yeux, ou les tromper. Les premiers méritent une préférence, qui peut leur être accordée, sans douter le moins du monde de la véracité, ni de la capacité des derniers. Voilà pourquoi je m'en suis rapporté à la Copie de l'Historien de Soleure, appuyée d'ailleurs, non-seulement comme je l'ai dit plus haut, mais de plus par l'observation, que la maniere de lire EIVS SACERD. jette de l'obscurité dans cette Inscription, qui n'en a aucune étant luë comme elle l'a constamment été pendant les deux derniers Siecles.

Comment expliquera-t-on, en effet, cet EIVS SACERD ? Designera-t-il un Prêtre d'Elagabale ? Ce Prince eut, il est vrai, apparemment des Prêtres, de ces *Seviri Augustales*, que nous avons vû qui étoient Prêtres de la Maison Impériale. Mais si c'est d'un de ces Prêtres qu'il s'agissoit là, n'y auroit-il été désigné que par la dénomination générale de *Prêtre* ? Son nom n'y eût-il point été ajouté à ce titre, qui seul ne l'auroit pas fait connoître ?

Voudroit-on rapporter EIVS à Epone, & lire, *Domino nostro Antonino ejus* [Eponæ] *Sacerdote Consule* ? On apprendroit là une circonstance ignorée de tous les Historiens ; savoir, qu'Elagabale avoit été Prêtre de la Déesse Epone. Il l'avoit bien été du Soleil, adoré sous le nom d'*Heliogabalus* à Emiffa, d'où cet Empereur étoit natif. Mais loin d'avoir pris de l'attachement pour le culte de quelque autre

mand & imprimés à Hanovre 1740. 4. On voit dans la Lettre XIX. p. 163. & 164. cette Copie, où les quatre dernières lignes présentent

D. N. ANTONINO
EIVS SACERDOS
COS
V. S. L. M.
V V V 2

MEM. XII. autre Divinité, avant ou après qu'il fut élevé sur le trône Impérial, il ne regardoit tous les autres Dieux que comme les Ministres du sien (1); & il ne tint pas à lui de détruire tous les Cultes de Rome, & de tout l'Empire, pour qu'il n'y eût dans le monde d'autre culte que celui de son Heliogabale (2). Il vouloit transporter dans le Temple de ce Dieu la Statue de Cybèle, le Feu de Vesta, le Palladium, les Anciles, & tous les symboles les plus vénérables de la Religion des Romains (3), & reduire même celles des Juifs, des Samaritains & des Chrétiens au seul culte de son Idole, afin qu'il renfermât lui seul les mystères de tous les Cultes. Croiroit-on qu'un Prince portant jusques-là l'enthousiasme pour le Dieu qu'il s'étoit choisi, se fut fait Prêtre d'une Divinité aussi obscure qu'Epone, supposant même qu'elle ne fût ni différente d'Hippone, ni simple Déesse locale, & d'un Bourg seulement? Il n'en auroit fait qu'une servante d'Ecurie de son Heliogabale, puis qu'il faisoit de tous les Dieux du premier rang, autant de Domestiques de cet unique grand Dieu, selon lui (4).

Enfin l'explication de Stumpf met à la tête de la 7^e. ligne de l'Inscription, *Dedicavit*. Il est marqué dans Gruter DD. Mais ni le marbre ni la copie de Tschudi, ni celle de Haffner, n'ayant aucune de ces Lettres; on ne doit pas ajoûter au monument. Le sens en est

(1) Omnes sane Deos sui Dei Ministros esse aiebat, quum alios ejus cubicularios appellaret, alios diversarum rerum Ministros. LAMPRIID. in Heliogab. Cap. 7.

(2) Nec Romanas tantum voluit extinguere Religiones, sed per orbem terræ unum studens, ut Heliogabalus Deus unus ubique coleretur. Id. ibid. Cap. 6.

(3) Studens Matris typum, & Vestæ ignem, & Palladium, & Ancilia, & omnia Romanis veneranda in illud transferre Templum [*Heliogabali*]; & id agens ne quis Romæ Deus nisi Heliogabalus coleretur. Dicebat præterea, Judæorum, & Samaritanorum Religiones, & Christianam devotionem illuc transferendam, ut omnium culturarum secretum Heliogabali Sacerdotium teneret. Id. ibid. Cap. 3.

(4) Jam ergo ceteri Dii non erunt, sed Satellites & Ministri, quos ille UNUS maximus & potens [*Elagabalus*] omnium officiis his præfecerit; ut ipsi ejus imperio, ac nutibus serviant. C'est un passage de Lactance, de Fals. Relig. Lib. I. Cap. 3. que M. della Torre applique fort à propos au Dieu d'Elagabale, pour appuyer les raisons par lesquelles ce Savant Evêque soutient contre M. Vignoli, qu'Elagabale n'érigea point de Statue à Serapis. Ces raisons tirées des mêmes considérations générales, que je viens d'employer contre la prétendue Prêtrise d'Epone, que notre Inscription attribuerait à cet Empereur, se trouvent dans l'Ouvrage cité du Prélat. Apolog. 2. pag. 54. & seq.

est complet en rapportant *XIII. Kal. Septembr. à Votum Solvit Lubens Merito*, qu'exprime la dernière ligne.

On ne voit pas non plus pourquoi Stumpf supposoit dans la pénultième ligne un ET, entre *II. & COS.* Cette conjonctive n'y paroît point ; elle y eût gâté le sens.

Après toutes ces discussions, voici comme il me semble qu'il faut lire l'Inscription entière. *Dea Epona Maximus Opilius Restio Miles Legionis XXII. Antoniniana (1), Primigenia, Pia, Fidelis, Immunis Consulis, Curator Salensium Vico Saloduro XIII. Kalendas Septembres, Domino Nostro Antonino Secundum, & Sacerdote Secundum Consulibus.*

M E M.
XII.

(1) Et non *Antoniana*. C'est *Antoniniana*, qu'on lit dans les Inscriptions, où ce nom de la Légion n'est point abrégé.



M E M O I R E X I I I .

Sur les DÉS à jouer qui se trouvent en terre dans quelques endroits de la SUISSÉ.

M E M .
XIII.

SI les Dés à jouer, trouvés en terre à Baden, à Zurzach & à Zurich, sont des productions de la Nature, les Curieux de raretés Naturelles ne sauroient en placer dans leurs Cabinets de plus dignes d'y être précieusement conservées.

Si ces Dés sont l'ouvrage de l'art humain, & des Grecs, ou des Romains, ou des anciens Helvétiens, ils méritent d'être conservés, comme l'on conserve aujourd'hui tout ce que les premiers de ces Peuples ont laissé de restes de leurs monumens ou de leurs ouvrages. Et si c'étoit aux habitans de l'Helvétie qu'on pût croire que ces Dés eussent servi, il n'est point de Suisse, qui ne dût y mettre un prix proportionné au cas qu'on ne manque guères de faire des moindres reliques de ses Ancêtres.

Mais si les Dés, dont il s'agit, ne peuvent être regardés ni comme des productions de la Nature, ni comme l'ouvrage des anciens, Grecs, Romains, Helvétiens, Gaulois, ou Germains: Si sur-tout il est encore infiniment plus probable, qu'ils ne doivent qu'à l'artifice & à la crédulité, l'attention qu'on y a faite de notre tems; ils ne devront entrer dans les Cabinets de Curiosités, que par la raison qui y fait placer les Médailles supposées. Encore l'habileté de ces faux Monnoyeurs à imiter les coins des anciens, & à donner le verni, dont les Médailles se sont couvertes par le tems, met aux pièces de leur façon, reconnues pour fausses, & d'ailleurs rares, un prix, qu'on ne sauroit attacher avec quelque raison à des Dés, qui n'ont absolument rien de plus parfait pour le travail, que ceux qui se fabriquent par tout, & dont le nombre s'est tellement multiplié, qu'ils sont devenus très-communs.

C'est donc un sujet qui mérite d'être examiné par un amateur de l'antiquité & de la vérité, afin qu'il sache ce qu'il doit penser de ces.

ces Dés. La diversité des opinions publiées jusqu'ici là-dessus, fournit assés de matiere à cet examen. Je ne parle pas des opinions du peuple. Elles ne doivent entrer ici en considération, qu'autant que la tradition de cet ordre de personnes peut être écoutée en fait d'histoire. C'est aux opinions des gens de Lettres, & même simplement à celles qu'ils ont communiquées au public, que je borne ce que je dis. Il convient de commencer par rapporter ces opinions.

Le plus ancien des Auteurs dont j'aye trouvé l'idée sur les Dés de Baden, est Wagner de Zurich, qui vivoit sur la fin du dernier siècle. Jugeant que ces Dés étoient de pierre (1), il les appella conséquemment, *Tessera Badenses lapideæ*, & *Tessera lusoria lapideæ*. Les voilà donc déclarés, par ce Savant, productions de la Nature, & non de la main des Hommes.

Mr. Salomon Hottinger, Médecin de Zurich, apportant plus de sagacité à l'examen de la matiere de ces Dés, en conclut, qu'ils pouvoient être formés par la terre, & il en dit les raisons, dans sa description des Bains de Baden (2).

Le celebre M. Jean Jaques Scheuchzer examina encore avec plus de soin, & justifia aussi par de nouvelles raisons que ces Dés étoient l'ouvrage des hommes (3).

Il y a douze ans que M. Jean Scheuchzer, frère du précédent, Médecin comme lui, & son Successeur dans la Chaire de Philosophie Naturelle de l'Academie de Zurich, procédant à l'examen de la *Matiere* & de la *Forme* d'un de ces Dés, qu'il avoit apporté lui même de Baden, s'assura par toutes les précautions qu'un Observateur exact, Mathématicien, Philosophe, & Anatomiste, peut prendre, qu'un Os de Boeuf étoit la matiere de ce Dé, comme de tous les autres, & que la Forme lui avoit été donnée par l'art humain (4).

Mais ces Dés, pour avoir été reconnus ouvrage des hommes n'en

M. E. V.
XIII.

(1) Hist. Natur. Helv. pag. 320.

(2) Beschreibung der warmen Bäder zu Baden. pag. 11.

(3) Natur. Gesch. des Schweitzer-Lands. Part. 2. pag. 157.

(4) C'est ce qu'il exposa dans une Thèse

intitulée: *Dissertatio Philosophica de Tessera Badensibus*, *disquisitioni publicæ exposita à JOHANNES SCHEUCHZER, M. D. Philosophiæ Naturalis Professore Publico, Acad. Naturæ Curiosorum dicto PHILIPPO. Tiguri ex Officina Heideggeriana An. 1735. in 4.*

MEM.
XIII.

n'en perdirent rien de leur prix. La grande antiquité qu'on leur attribua après que les Ouvrages de Mrs. Salomon Hottinger & Jean Jaques Scheuchzer eurent détrompé ceux qui croyoient qu'ils se formoient en terre, leur conserva l'empressement des curieux à en acquérir. Comptant qu'un petit reste de Dés Romains seroit bientôt épuisé, ou n'en laisseroit au moins reparoitre que très-rarement; ces curieux se flatoient de posséder des morceaux d'antiquité, qui deviendroient de grand prix, lors qu'il ne s'en déterreroit plus. Au lieu que si la terre les avoit fait naître, comme elle ne perd jamais entierement sa vertu productrice, elle en engendreroit toujours de nouveaux, & les multiplieroit ainsi à l'infini; ce qui leur ôteroit absolument leur seul mérite, la rareté. Voyons quelle antiquité on leur a accordée.

Un Savant Suisse inséra en 1717, dans une espece de Journal qui s'imprimoit à Zurich, sous le Titre, *Altes und Neues aus der Gelehrten Welt*, une Lettre où il passoit en revue les trois différens sentimens qu'il y avoit eu jusques là sur l'origine de ces Dés: savoir I. Que la terre les produisoit. II. Que la quantité qui s'en trouvoit à Baden, venoit de ce qu'il y avoit anciennement un grand nombre de Juifs, qu'on fait qui étoient toujours pourvus de Dés, par la raison que tout Chrétien, qui trouvoit bon de leur en demander, pouvoit les forcer à lui en donner pour rien, d'où se forma le Proverbe Allemand; *Jud gib deine Würffel*. III. Que ces Dés de Baden étoient des restes de ceux dont se servoient les Romains dans le Camp qu'ils avoient établi au voisinage.

L'Auteur de cette Lettre (1) ne s'y designe que par ces deux lettres G. A. Après avoir rejeté ces trois sentimens, il propose le sien, qui est, que comme Baden étoit déjà un endroit renommé par ses Eaux Minerales sous le règne de Néron, ainsi qu'on le tient de Tacite (2), il y avoit dans ce Bourg plusieurs Maisons de Jeu, & apparemment des Marchands de Dés. Ces Maisons aiant été renversées par les Troupes que commandoit Cœcina pour Vitellius, les Dés furent ensevelis dans les ruines des Edifices (3). Aussi ceux qu'on

(1) Elle remplit les pages 237-254. du Journal sus-mentionné.

(2) Hist. Lib. 1. Cap. 67.

(3) Mr. de Leibnitz faisoit la même conjecture

qu'on en déterre se trouvent - ils pour l'ordinaire mêlés avec quelques débris, ou morceaux de choses anciennes.

Un Anonyme, qui ne prit pas pour démonstrations d'une antiquité de Seize Siècles & plus, les preuves alleguées par G. A. y opposa des *Reflexions*, qui parurent dans le même Journal (a). Il y soutint, que la prise de Baden par les Cantons du tems du Concile de Constance, qui fut suivie de la destruction d'une partie de ce Bourg, est l'époque la plus reculée qu'on puisse assigner au mélange de ces Dés en terre avec quelques débris. La plus forte raison dont cette conjecture est appuïée, c'est qu'on a trouvé des Dés parmi des pièces d'ancienne monnoye des Princes de la Maison d'Habsburg.

G. A. ne se rendit point. Il repartit à l'Anonyme, toujours dans le même Journal (b), & l'Anonyme y dupliqua (c). Cette Pièce fut la dernière du Procès, au moins qui ait été donnée au public: & le Procès n'est point jugé. Personne même n'en a reparlé dans aucun Livre que j'aye vu, si ce n'est l'Auteur des *Mémoires communiqués* à l'Editeur de l'*Etat & Délices de la Suisse*, où on lit, (d) ce qui suit.

„ Ces Dés sont là (à Baden) du tems des Romains, parce qu'alors
„ il y avoit dans cet endroit plusieurs Tavernes où l'on jouoit à cette
„ espèce de jeu. Les Cabaretiers avoient soin de se fournir d'une
„ grande quantité de Dés de l'Isle de Samos, d'où ils les faisoient
„ venir, parce que les Dés qui se faisoient dans cette Isle, étoient
„ les plus estimés. Et lors qu'il se trouvoit beaucoup de monde
„ aux Bains, on s'amusoit, selon la coutume ordinaire en ces tems-
„ là, à jouer aux Dés. Mais lors que Vitellius eut détruit la Ville
„ de Baden, toutes ces Tavernes & ces provisions de Dés furent
„ ensevelies sous ses ruines, & y sont demeurées cachées sous terre.
„ Je crois pouvoir appuier cette conjecture par les Pièces de mon-
„ noye

conjecture dans une Lettre à Mr. J. J. Scheuchzer du 15. Mars 1708. *An dicendum est* [ce sont les termes de Mr. de Leibnitz, rapportés en Note dans la Nouvelle Edition de *Natur. Gesch. der Schweiz.* Tom. I. p. 388.], *eo in loco Officinam olim eversam talibus Tesseris refertam, ut Puteolis gemmarum veterum insculptarum copia reperitur?*

MEM.
XIII.

(a) p. 337-347.

(b) p. 400.
445.
(c) p. 535-580.

(d) Tom.
3. p. 131.

MEM. „ noye, qui ont été trouvées dans le même lieu, & qui ne vont
XIII. „ pas plus loin que le tems de Vitellius.

Voilà l'opinion de G. A. non-seulement adoptée par l'Auteur d'un Livre imprimé en 1730 ; mais encore ornée de détails, où l'on indique précisément de quelle fabrique sont ces Dés, de la fabrique de Samos, la plus fameuse qu'il y eût dans ce Siècle de la perfection des Arts : enfin cette conjecture de G. A. y est de plus fortifiée par un indice, qui est, qu'il s'est trouvé des Dés en question avec des Médailles de Vitellius.

Cependant ceux qui savent l'histoire de l'Edition de l'*Etat & Délices de la Suisse*, d'où est tiré le passage qu'on vient de lire, pourroient bien ne pas regarder le suffrage des *Mémoires communiqués* à l'Editeur, comme un nouveau suffrage, & ne point y déférer comme à la sentence d'un juge sans intérêt dans la cause. Ils s'en tiendront probablement à peser les nouvelles circonstances, & l'indice que ces Mémoires fournissent. C'est du moins ce à quoi je crois devoir me borner dans l'examen que je vais faire de la conjecture de G. A. & de celle de l'Anonyme, son Antagoniste. Mais comme ma vuë n'est pas tant de disputer contre ces Savans, que de répandre quelque jour sur la question même de l'ancienneté prétendue des Dés qu'on trouve dans les endroits de la Suisse, où la renommée publie qu'on en rencontre en creusant la terre ; ce ne fera que chemin faisant que je répondrai aux argumens des deux Auteurs, qui les ont déclarés anciens, l'un de plus de Seize Siècles, & l'autre de plus de Trois.

Comme nous ne connoissons les usages des Helvétiens que par ce que nous savons de ceux des Gaulois, qui, sans doute, les portèrent avec eux dans l'Helvétie, nous ne pouvons rien dire de précis sur l'article des Jeux pour lesquels la Nation pouvoit avoir le plus de penchant. Les anciens Auteurs qui nous restent, n'ont point touché cet article (1).

Si

(1) Pierre de la Ramée a déjà observé que César n'en dit rien. *Qui verò lusus* [dit cet Auteur dans son *Traité de Morib. Veter. Gallor. p. 21.*] *aut quæ spectacula Gallica juventutis essent, nihil in Casare com-*

periò. Dom Jaques Martin, ne parle, dans sa *Religion des Gaulois*, que de leurs Jeux publics aux Fêtes Religieuses. Et M. Pelloutier ne touche point au Jeu des Gaulois dans son *Histoire des Celtes. Liv. II. Ch. 12.*

Si le Jeu des Dés fut inventé par Palamède au Siège de Troye , M E M. comme on le prétend communément , les Grecs qui passèrent en- XIII. suite dans les Gaules , introduisirent sans doute ce Jeu à Marseille , d'où il se répandit apparemment avec le tems parmi les Gaulois. Et si l'usage des Dés à jouer étoit déjà connu parmi les Grecs longtemps avant Palamède , comme l'a avancé Saumaïse (1) ; il se fera introduit encore plutôt dans les Gaules , & par là ensuite dans l'Helvétie. Il faut néanmoins que le goût du Jeu en général ne fût pas bien fort , ni commun chez les Gaulois , puisque César ne met pas cette passion entre les défauts de la Nation : ce qu'il n'eût pas manqué de faire , s'il y avoit eu lieu. Tacite n'oublia pas de remarquer , que les Germains pouffoient la fureur du jeu de Dés , jusques à y jouer leur liberté , quand ils avoient perdu tout leur bien (2).

Il étoit fort possible que les Helvétiens de Baden & de Zurzach , si voisins des Suèves , eussent appris d'eux à jouer aux Dés , comme ils en avoient emprunté sans doute bien d'autres usages.

Le témoignage de Tacite n'est pas uniquement relatif à son tems. Une passion de cette espèce ne devient pas si-tôt la passion commune d'une grande Nation entière : sur-tout d'une Nation qui prenoit très-difficilement les coutumes des Etrangers , & où il n'étoit point du bel air de donner de mauvais exemples , ou de les suivre (3). Ceux des Romains n'avoient pas encore porté leurs influences au delà du Rhin. Il n'y a qu'à comparer ce que disent César & Tacite des mœurs des Germains , pour se convaincre qu'elles n'avoient point souffert de changement considérable depuis le siècle du premier de ces Historiens , jusques au tems du dernier. Le goût du Jeu des Dés étoit donc un goût ancien dans la Nation. On a remarqué (4) que les Peuples Scythes d'origine , comme les Suèves , étoient fort adonnés à ce Jeu.

Concluons de là que les Helvétiens , voisins du Rhin , n'étant séparés

(1) In Not. ad Vopisc. *Procul. Cap. 13.*

(2) Aleam [quod mirere] sobrii interseria exercent , tanta lucrandi perdendique temeritate , ut , cum omnia defecerunt , extremo ac novissimo jactu de libertate & de corpore contendunt. *Victus*

voluntariam servitutem adit. *TACIT. de Mor. Germ. Cap. 24.*

(3) Nec corrumpere & corrumpi , sæculum vocatur. *TACIT. ibid.*

(4) *DITHMAR. in Not. ad Tacit. De Mor. Germ. Cap. 24.*

MEM.
XIII.

parés des Suèves que par ce Fleuve, pouvoient très-aisément avoir appris par leur commerce à aimer les Dés, & que dans cette supposition, il y a lieu de croire qu'ils en étoient abondamment pourvus dès les tems les plus reculés, particulièrement dans les endroits où se rendoient de toutes parts des principaux de la Nation, comme les Eaux en attiroient à Baden.

Mais qu'on suppose, si l'on veut, ce lieu rempli de Dés, avant même que les Romains se rendissent maîtres de l'Helvétie, s'ensuivra-t-il de là que les Dés, qui, par quelque cause que ce puisse être, auroient été ensevelis dans la terre, eussent pû s'y conserver pendant le nombre de siècles, qui se sont écoulés jusques au tems où l'on a commencé à en retrouver une assez bonne quantité, pour que cette découverte fit du bruit? La matiere des Dés, véritablement déterrés à Baden & à Zurzach, aussi bien que de ceux qu'on a fait passer pour en être, rend cette conséquence absolument inadmissible.

En effet, qui pourroit croire que de petites pièces d'os (1), ou d'une composition de pâte, & de pierre broyée (2), se fussent conservées aussi longtems en terre, si l'on fait, comme on le fait de témoins également éclairés & véridiques, que ce n'est point dans des endroits à l'abri des vents, de la pluie, des neiges, & où il ne gela jamais, qu'on trouve des Dés, dont il s'agit, à Baden & aux environs? C'est dans une place publique, & sur-tout dans une possession particuliere, appartenant à la famille Bodmer, qu'on en rencontre le plus.

S'il s'en trouvoit à une telle profondeur qu'on pût soupçonner qu'aucune humidité n'y eût pénétré, qu'aucune gelée n'y eût atteint, il ne paroîtroit pas impossible qu'ils fussent parvenus entiers jusqu'à nous. Mais on n'en trouve que sur la superficie de la terre, sous les racines de l'herbe de Pré, & jamais plus avant d'un pied de profondeur (3).

Quand

(1) Mrs. Hottinger, & Scheuchzer ont débité quantité de Dés ainsi fabriqués, prouvé que les Dés, qu'ils ont examinés étoient d'os de Bœuf, ou autre grosse bête. (3) In supremo & extimo strato, &

(2) Nous verrons ci-après qu'il s'est quidem vel in extrema ejus superficie, sub graminis

Quand on attribue à la terre argilleuse, & qui n'est mêlée d'aucun sel, ni autres parties corrosives, [c'est ainsi qu'on parle de la terre de ces endroits de Baden] la propriété de préserver de la corruption les Corps qu'elle renferme, & en particulier les os, beaucoup plus longtems qu'aucune autre espèce de terre; il n'y a rien là que de facile à comprendre. Mais qu'on ne pousse pas le terme de cette possibilité au delà de l'idée qu'en donnent les effets ordinaires des Causes Naturelles. Encore ne produisent-elles ces effets, dans toute leur étendue, que quand toutes les circonstances requises se réunissent pour seconder leurs forces. Les Caves ou Cavernes dans lesquelles les Cadavres se conservent entiers pendant bien des siècles, ne présentent pas aux Naturalistes un phénomène inexplicable, parce que ces lieux sont inaccessibles aux causes externes qui hâtent la corruption.

MEM.
XIII.

D'ailleurs, comment mettre sur le compte de la nature de la terre un effet que des terres d'une toute autre espèce produisent également? On a tiré des Dés de bien d'autres endroits des environs de Baden, que de la Place appelée le Pré des Dés, *Würffel-Wisen*, & du Pré des Bodmer. On en a tiré des lieux élevés, comme de ces endroits bas. Toutes les différentes situations & qualités de terre du District de Baden, auroient-elles la même propriété? On le persuaderoit aussi difficilement à un Physicien, qu'à un Laboureur. S'est-on assuré en particulier, que les os des Bêtes, mis en terre, se conservent bien plus longtems là que par tout ailleurs, & pourroient y demeurer entiers durant plusieurs siècles?

Mais voyons ces Dés. S'ils sont parfaitement semblables, quant à leur Matière, & à leur Forme, à ceux des Anciens Grecs ou Romains, & qu'il y ait assés de différence entr'eux & les Dés modernes, pour qu'il paroisse qu'ils ne sauroient être des derniers Siècles, il y aura lieu de croire qu'ils ont été à l'usage des anciens habitants de l'Helvétie.

Ce ne fera pas la comparaison de ces Dés avec des Dés modernes,

graminis ibi crescentis radicibus, quibus & persæpè adhærent, vel etiam ad semipedis, aut ad summum pedis unius profunditatem. SCHEUCHZ. Dissert. de Tesser. Badens. §. VIII.

MEM. nes, qui nous y fera trouver quelque différence. Ils sont d'os, leur
XIII. forme est Cubique, *Hexaedre*, & leurs Points sont placés sur chaque face, & relativement d'une face à l'autre, tout comme on les y place aujourd'hui. Le nombre des Points des deux faces opposées donne toujours *Sept.* Rien donc à cet égard n'engage à les croire anciens.

On les dit cependant des Dés de l'Isle de Samos. Si les Savans étoient parfaitement d'accord entr'eux sur la manière dont les Dés Grecs étoient marqués, il n'y auroit pour pouvoir s'affurer si la conjecture de l'Auteur des *Mémoires communiqués* à l'Editeur de l'*Etat & Délices de la Suisse*, est heureuse sur ce point, qu'à examiner les Dés de Baden, par rapport à chaque trait de la description de ceux des Grecs. Mais malheureusement on n'est pas encore convenu du modèle à prendre pour faire cette comparaison. La dispute entre G. A. & l'Anonyme, son Antagoniste, s'est étendue sur cet article de la forme des Dés anciens & de la manière dont ils étoient marqués. Chacun est demeuré dans l'opinion qu'il défendoit. Un Auteur bien clair, ce me semble, dont ces Savans n'ont pas fait usage, décide néanmoins, quant aux Dés des Grecs, & peut-être aussi des Romains, vers la fin du Second Siècle de l'Ere Chrétienne. C'est Pollux dont je veux parler. Il écrivoit sous le règne de Commode : & il dit précisément, que les Dés étoient marqués par des *Figures* & des *Lignes*, qui faisoient connoître le nombre des Points qu'on amenoit (1). Les Dés de Baden n'étoient donc pas de la fabrique des Grecs du Siècle de Pollux, & on n'a point de preuve que les Dés de ce Siècle-là fussent différens des Dés des précédens.

Posons à présent que la conjecture dont il s'agit est sans fondement, & tournons-nous du côté des Dés des Romains, pour voir si ceux de Baden en approchent davantage que des modernes. L'Ouvrage publié à Rome par M. Ficoroni (2), dans lequel sont dépeints

(1) Το ἐν αὐτῷ (κύβω) κοιλότητος σημεῖον, ὁ τύπος ἢ γραμμή, τὸ δηλῶν τοῦ ἀριθμοῦ τῶν

βληθέντων. Pollux. Lib. VII. Cap. 7.

(2) ITali & altri strumenti lusori degli antichi Romani, descritti da FRANCESCO DE' FICORONI Roma 1734. in 4.

dépeints les Dés , & autres instrumens pour les Jeux , en usage parmi les anciens Romains , nous feroit voir à l'œil ce qui en est. Mais n'ayant pas ce Livre en main , j'estime qu'il est superflu de me jeter dans les discussions où sont entrés ceux qui ont écrit sur les Jeux anciens , pour y choisir entre les sentimens touchant la forme de leurs Dés , celui que je croirois le mieux fondé , & en faire l'application à notre sujet. Une réflexion me confirme dans cette idée. C'est que quand il seroit démontré qu'il n'y a nulle différence entre les Dés Romains & ceux de Baden , il ne faudroit point encore en conclure que ces derniers sont anciens. La parfaite conformité qu'il y a entr'eux & les Dés qui se font depuis plus de deux Siècles au moins , pour ne pas remonter plus haut , dans toutes les parties de l'Europe , rendroit cette inférence sans plausibilité , par la raison qu'il est bien plus naturel de présumer que les Dés de Baden sont d'une fabrique moderne , n'en différant à aucun égard , que de supposer qu'ils ont été miraculeusement conservés en terre pendant nombre de Siècles : conservation dont on douteroit , bien qu'elle fût attestée de Siècle en Siècle , par des témoins dignes de foi , mais qu'il n'est guères possible de présumer , aucun indice de la moindre précision ne portant à une pareille conjecture.

Au contraire , des inférences très-fondées éloignent toute apparence de justesse de l'opinion qui donne ces Dés pour anciens , & notamment de celle qui les fait du Siècle de Néron. En effet , qu'on pèse l'observation suivante.

Pline publia son Histoire Naturelle peu d'années après que Coëcina eût fait saccager le Bourg de Baden , & détruire une partie de ses bâtimens. Un lieu fameux par des Eaux salutaires , se relève bien-tôt d'une semblable catastrophe. On ne tarde pas à le rebâtir , au moins au point absolument nécessaire pour loger convenablement les Etrangers , qui s'y rendent de toutes parts. Les circonstances favorisèrent le retablissement de Baden. Vespasien aimoit les Helvétiens & l'Helvétie , où il avoit passé une partie de sa jeunesse. Auroit-il laissé sans secours un lieu de ce pays-là , que sa fidélité pour Galba , légitime Empereur , avoit exposé à la vengeance de Vitellius ? Les faveurs que Vespasien répandit sur la Ville d'Avenche , qui souffrit beaucoup moins que Baden , ne permettent pas de penser ,

MEM.
XIII.

MEM. fer, qu'il n'en fit aucune à ce Bourg, pour le relever de ses ruines. Je dirois qu'un monument, érigé à ce Prince dans Baden même, ne laisse aucun doute que les habitans n'eussent éprouvé sa bienfaisance, s'il étoit sûr qu'on trouva en 1420. dans la grosse source des Bains, une Statue de Vespasien (1).

Pline n'ignoroit ni l'affection de cet Empereur pour les Helvétiens en général, ni les bienfaits particuliers qu'il avoit accordés à ceux de Baden. On fait sa cour aux Princes en faisant les éloges des personnes & des Lieux qu'ils aiment. C'est faire briller le gout & la justice du Bienfaiteur, en même tems que sa générosité. Pline, qui dédioit à Vespasien une Histoire de la Nature, des Arts, & de tout ce qu'il y avoit dans le monde de singulier & de digne de remarque, auroit-il négligé, je ne dirai pas d'y parler de la prétendue propriété du terroir de Baden, & de Zurzach, de produire des Dés à jouer, aussi parfaits que les mieux finis par la main des hommes, si cette propriété eût été seulement une fable de son tems (2); je dirai simplement, auroit-il négligé d'y parler de la quantité extraordinaire de Dés, qui auroient été trouvés en déblayant les décombres des édifices renversés par les troupes de Coecina, s'il se fût trouvé, dans ces décombres, autant de Dés qu'on en a tiré de notre Siècle, dans la seule Possession des Bodmer, ou dans tout autre endroit des environs, quand d'experts Ouvriers y en cherchent pour les Etrangers? Cette quantité auroit été infiniment plus grande bientôt après la destruction des bâtimens, & avant qu'on en eût tiré

(1) *Etat & Delices de la Suisse. Tom. III. pag. 120.* Wagner d'après qui il est probable que l'Auteur de cet Ouvrage a rapporté le fait, ne parle pas de Statue de Vespasien, mais simplement de Médailles de ce Prince. Les illustres Romains que représentoient les Statues d'Albâtre, ne sont pas nommés non plus dans le *Merc. Helv.* de Wagner.

(2) Pline auroit d'autant moins oublié de faire mention de cette étrange production des terres de Baden, qu'à supposer qu'elle eût échappé à son incomparable mé-

moire, elle s'y feroit représentée, quand il écrivoit, que Theophraste & Mutianus croyoient, qu'il y a des Pierres qui en produisent d'autres, & que Theophraste en particulier rapportoit, qu'on trouvoit en terre de l'Ivoire fossile, du blanc & du noir, & qu'il se formoit dans la terre des Os, & des Pierres osseuses. *Idem Theophrastus & Mutianus, esse aliquos lapides qui pariant, credunt. Theophrastus autor est ebur fossile candido & nigro colore inveniri, & ossa e terra nasci, inveniri que lapides osseos.* PLIN. *Hist. Nat. Lib. 36. Cap. 18.*

tiré tout ce qu'on en auroit tiré pendant le cours de Seize Siècles. Elle auroit frappé Pline, & fait du bruit dans tout l'Empire Romain. Le silence que cet Auteur a gardé sur ces Dés, est une preuve qu'en réparant le Bourg de Baden, au commencement du règne de Vespasien, on ne trouva point dans les ruines une quantité assez considérable de Dés, pour qu'elle méritât qu'on en parlât. Or, s'il y en avoit si peu avant que ces Dés s'enfonçassent en terre, & par là disparussent en plus grande partie; d'où pourroit venir le nombre infini de ceux qu'on fait passer pour en avoir été tirés? Le Duc de Rohan, qui mourut à Königsfelden l'an 1638, en laissa, *dit-on* (1), un Boisseau plein.

L'Inférence tirée du silence de Pline, devient presque démonstration, pour ceux qui remarqueront, que Tacite n'a fait non plus aucune mention des Dés de Baden. Il parle cependant de ce Bourg: il relève deux de ses avantages; l'un, de ce qu'il étoit bâti comme une Ville; l'autre, de ce que la bonté de ses Eaux minérales y attiroit beaucoup de monde. Si la terre y eût alors produit des Dés à jouer, Tacite auroit-il omis ce privilège unique, ce prodige continuel, qui eût rendu le lieu plus fameux, que les deux agrémens, communs à tant d'autres endroits, & par lesquels cet historien, d'un jugement exquis, crût néanmoins devoir faire connoître à la postérité le Lieu, dont la garnison d'Helvétiens avoit été l'occasion de la catastrophe que Coecina fit essuier à la Nation? Quand même Tacite, peu crédule, n'auroit ajouté aucune foi à la tradition, qui auroit attribué au terroir de Baden une propriété si étonnante, il n'eût pas négligé de rapporter la fable, le bruit public, l'opinion des gens du lieu & des Helvétiens, sur ce prodige. Il écrivoit une trentaine d'années après la guerre de Vitellius, dont il fait l'histoire. Le Bourg de Baden étoit sans doute rétabli. Les débris des édifices renversés par les troupes de Coecina, avoient été emportés. A peu près tous les Dés qui s'y feroient trouvés ensevelis, en eussent été tirés. Si la quantité en étoit aussi grande qu'il faudroit le présumer, selon la conjecture que j'examine, elle auroit tellement frappé, que la mémoire ne s'en feroit pas perdue: il en feroit

(1) Etat & Delices de la Suisse. Tom. III. p. 131.

MEM. feroit revenu quelque chose à Tacite, qui n'eût pas manqué d'en
XIII. dire un mot. Le parfait silence qu'il garde là - dessus, permet - il de
s'imaginer qu'on eût trouvé à Baden, dès le règne de Vespasien,
& qu'on y trouvât encore sous le règne de Trajan, des Dés en ter-
re, & en aussi grande quantité, qu'on prétend qu'il s'y en est trouvé
de notre tems ? Ou pourroit - on croire que Tacite ignorât cette
singularité de l'Helvétie, lui, qui, suivant les apparences, y avoit
passé, & connoissoit au moins si bien les bords du Rhin, & tout
ce qu'il y avoit de remarquable chez les Peuples voisins des Hel-
vétien.

Mais, dira-t-on, opposer à des faits des argumens négatifs, tirés du
simple silence de deux Auteurs, pendant qu'il s'en est perdu un grand
nombre, dont quelques - uns peut - être parloient des Dés de Baden,
c'est raisonner d'une façon, qui, si elle étoit admise, détruiroit la cer-
titude de tout ce qu'on ne fait, en matiere d'antiquités, que par
des monumens. Pouvez - vous nier qu'on ne trouve depuis longtems
des Dés à Baden ? Pouvez - vous nier qu'on n'y en ait trouvé avec
des Médailles de Vitellius, & qui ne vont pas plus loin ? Ce sont-
là des Faits, d'où il résulte que ces Dés ont été ensevelis dès le tems
de Vitellius. Raïsonnez tant qu'il vous plaira, les faits subsisteront
toujours, & par eux la conséquence sera toujours incontestable. Elle
fera toujours l'appui inébranlable de la conjecture de l'Auteur des
Mémoires communiqués à l'Editeur de l'Etat & Délices de la Suisse.

Il est vrai que de simples raisonnemens ne peuvent donner at-
teinte à des faits avérés. Il est vrai que les inductions tirées des faits,
sont suffisamment justifiées par les faits mêmes. Mais cela n'est vrai
que quand ces inductions sont des conséquences, qui découlent né-
cessairement du Fait. C'est-à-dire, lors que le fait étant posé, il
impliqueroit contradiction que la conséquence n'eût pas lieu. En
tout autre cas, où l'inférence peut être niée, sans détruire la vérité
du Fait, duquel on prétend qu'elle découle, l'existence de ce Fait
n'est pas seule une preuve sans réplique de la justesse & de la né-
cessité de l'Inférence. Appliquons à notre sujet cette règle de saine
Logique.

On a trouvé à Baden, je veux le croire, des Dés à jouer, pa-
reils à ceux dont il s'agit, mêlés dans la terre d'où on les a sortis,
avec

avec des Médailles de Vitellius, & sans qu'il y eût de médailles moins anciennes. C'est ainsi que je veux bien encore entendre la façon de parler, & qui ne vont pas plus loin que *Vitellius*; phrase équivoque, puis qu'elle peut désigner également des médailles plus nouvelles, & des médailles plus anciennes que ce tems-là. Voilà le Fait.

M E M.
XIII.

L'Inférence qu'en tire l'Auteur qui l'allégué, est, qu'il s'ensuit de ce fait, que ces Dés étoient là depuis le tems de Vitellius. Je ne conviens pas que cette Inférence soit nécessaire: parce qu'il n'implique point contradiction que des Dés, faits bien des Siècles après la guerre de Vitellius, se trouvent mêlés parmi des ruines avec des Médailles de Vitellius. On a trouvé à Baden bien davantage de Dés mêlés avec des monnoyes des Bas-Siècles, qu'avec des Médailles des Empereurs Romains. Il faudroit donc, si l'âge de ce qui se trouve avec ces Dés, décide du tems où ils ont été enfouis, établir, comme l'Anonyme, Antagoniste de G. A., que ces Dés ne pouvoient être là que depuis le Quatorzième Siècle. On en a trouvé aussi avec des Médailles d'Auguste. Il faudroit donc dire, qu'ils y furent ensevelis pendant le règne d'Auguste. L'une de ces conséquences n'est ni plus, ni moins juste que l'autre. Preuve de cela, c'est qu'il résulte au contraire de ce que des Médailles de Vitellius se sont trouvées avec des Dés, que ces Dés n'y ont point été ensevelis dans le tems de l'irruption de Coëcina.

En effet, ni la Garnison de Baden, ni les habitans de ce Bourg n'avoient, à coup sûr, des Médailles de Vitellius Empereur, quand Coëcina saccagea l'Helvétie. Vitellius, il est vrai, avoit déjà pris le Titre d'Empereur (1). Il avoit peut-être déjà fait frapper de la monnoye à son coin (2). Mais elle n'étoit sûrement pas reçue à Baden,

(1) Tacit. Hist. Lib. 1. Cap. 57.

(2) Patin a bien publié deux Médailles dont les Revers sont *Fides Exercituum*, & *Consensus Exercituum*. Elles ont rapport à la réunion de l'armée de la Haute Germanie, avec celle de la Basse, pour déferer l'Empire à Vitellius. Ces Médailles étoient donc les premières de son règne.

Mais il n'est point probable qu'elles eussent été frappées avant que Vitellius arrivât à Rome; puis qu'elles portent S. C. qui fait connoître que le Sénat les ordonna. Or Baden étoit déjà renversé. Voy. ces Médailles dans PATIN. Numism. Imp. Rom. ex. ar. med. & min. Form. p. 138.

M E M.
XIII.

Baden , dont la Garnison étoit toute d'Helvétiens , attachés à Galbâ , de même que le reste de la Nation. Il n'entra de Médailles de Vitellius à Baden , qu'après la destruction de ce Bourg , par laquelle on voudroit cependant que les Dés eussent été mêlés à ces Médailles. Le hazard tout pur peut avoir mêlé , sans qu'il soit possible aujourd'hui de savoir en quel tems , des Dés & des Médailles dans la terre à Baden. Cela suffit pour qu'il n'y ait pas lieu de conclure de l'âge des Médailles au tems du mélange. D'autant moins , que si l'on a quelque raison de soupçonner que la main des fripons a fait le mélange , il n'est pas à présumer qu'il soit fort ancien.

De tels soupçons pouvoient aisément s'élever dans l'esprit de l'Auteur des *Mémoires Communiqués* , puis qu'il avoit par devers lui une preuve de l'imposture , qui a fait sans doute enfouir des Dés modernes , pour les vendre comme anciens. Écoutons le rapporter & les scrupules qu'il avoit là - dessus , & l'exemple qui les rendoit très-naturels. „ D'ailleurs , (dit-il , tout de suite , & immédiatement après les paroles copiées ci - dessus de l'*Etat & Délices de la Suisse*) D'ail- „ leurs , ne pourroit - on point ajouter , que ceux de Baden ont pro- „ fité de l'occasion pour duper les Etrangers ? N'ont-ils pas pû ven- „ dre une grande quantité de Dés achetés ailleurs , pour des Dés „ trouvés dans leur terre ? Un chacun songe à ses intérêts. Je con- „ nois même un homme de lettres , qui a ramassé , à peu près de „ cette façon , une somme d'argent très-considérable. Il formoit des „ Dés d'une composition faite de poudre de certains cailloux qu'il „ broyoit. Il les méloit avec des Dés communs , & vendoit le tout „ pour des productions de la nature qu'il avoit trouvées dans les Ro- „ chers & dans les Montagnes.

Il est probable , par la ressemblance des circonstances , que c'est du même fripon , dont Mr. Jean Scheuchzer décrit en détail la filouterie (1) , laquelle ne laissoit pas d'en imposer à bien des gens. Ce Savant crut devoir en démontrer de bonne heure l'artifice , afin d'en prévenir les effets (2). Pour cela , non - seulement il forma d'abord des Dés

(1) De Tesser. Baden. §. X.

(2) Obviam ire fraudi statim ab initio consultum ratus , ne plures deciperentur ,

ipsemet non tesseris ex Ebore variæ magnitudinis parabam solummodo , sed & lapidibus partim , quo fieri potuit modo exactif-

Dés d'Ivoire, de diverse grandeur, lesquels il enchassa si bien, & de differente maniere, dans des pierres, qu'ils paroissent de la substance même de la pierre, & en sortir (*); ensuite il fit voir son Ouvrage à l'un des personnages qui se mêloient de la fabrique des Dés supposés : ce qui décredita cette supercherie à Zurich.

Mais l'office que Mr. Scheuchzer rendit par là à ses Concitoyens, a-t-il de même garanti les Etrangers d'être trompés par ces gens, à qui la fourberie avoit réussi auparavant ? C'est ce dont il y a de bonnes raisons de douter. Les trompeurs auront travaillé & glissé leur marchandise, avec plus de précaution. Leur nombre n'étoit pas petit, car ce commerce se faisoit depuis assés longtems. Le Magistrat de Baden s'étoit vû obligé de le défendre sous de grosses peines. Supposé

MEM.
XIII.

exactissimo, vario situ immerferam, ut ex lapidum substantia partim prominere viderentur, quos ipsi certo cuidam fabricæ conscio monstraveram, quo facto, artificii celebritas apud nos in ipso sui primordio sufflaminabatur. Id. *ibid.*

(*) Un respectable Magistrat m'a fait l'honneur de me dire, qu'il avoit fait creuser à Baden plus d'une fois pour y chercher des Dés, & qu'on en avoit deterré en sa présence à près de deux pieds de profondeur, lesquels il conservoit dans son Cabinet. Il ajouta, qu'il en avoit eu, qui se trouvoient dans leur matrice, qui étoit une pierre, & qu'ils n'étoient pas même entierement formés. Il convenoit pour accrediter la fabrique, dont l'interêt vouloit qu'on crût que ces Dés croissent en terre & se forment dans des pierres, qu'il s'en trouvât à diverses profondeurs, & qui parussent n'avoir pas été achevés par la nature à qui on avoit arraché ces embryons, avant le terme où leur figure eût été parfaite. Voilà pourquoi les fourbes avoient eu soin de répandre des uns & des autres en plus d'un endroit : Cette précaution étoit devenue nécessaire depuis que Mr. J. Jaques Scheuchzer avoit opposé l'argument suivant à l'opinion qui faisoit croire ces Dés dans les pierres (1) : *Les Pierres & la Terre de Baden & des envi-*

rons ne sont pas d'une couleur, qui puisse les faire regarder comme les meres des Dés, qu'on y trouve ; Et je ne fais point d'exemple d'un de ces Dés, qui ait été trouvé dans une pierre comme dans sa Matrice, ainsi qu'on sait que des Coquillages petrifiés se rencontrent souvent dans des terres ou des pierres de différentes especes. Il falloit pour répondre à ce fort argument, imprimé en 1705, fournir des exemples propres à faire croire qu'il se trouvoit aussi des Dés dans leur matrice. Une matrice fabriquée, comme on a vû que Mr. Jean Scheuchzer en fabriqua, étoit tout ce dont les imposteurs avoient besoin.

Du reste, je ne suis pas le premier qui ait soupçonné que les Dés qu'on trouve en terre y ont été cachés à ce dessein. Le celebre Ray, Naturaliste Anglois, passant à Baden en 1663. y dit du premier coup d'œil qu'il jeta sur un de ces Dés, que si les gens de Baden disoient qu'ils les tirent de terre, c'est qu'ils les y ont certainement mis (2).

(1) Natur. Gesch. des Schweitz. Tom. I. p. 386.

(2) Le même Mr. Scheuchzer. *ubi supr.* p. 388, rapporte ce jugement de Mr. Ray, dont il cite les *Topographical Observat.* p. 101.

MEM.
XIII.

posé que ces défenses aient été observées, elles n'ont au moins pas empêché une autre manière de faire passer des Dés modernes pour des anciens. Les gens du peuple, employés par les curieux étrangers à creuser la terre pour en trouver, sont bien exercés à ce métier. Ils tiennent dans leur bouche des Dés achetés, ou fabriqués par eux mêmes, les favent faire tomber dans la terre sans qu'on s'en apperçoive, & crient à propos, *en voici !* Quand on n'auroit pas là-dessus le témoignage de Mr. Scheuchzer (1), il seroit difficile de s'empêcher de croire qu'il s'est fait plus d'une espèce de friponnerie, par rapport à ces Dés, & qu'il s'en commettra, tandis qu'on attachera quelque prix à ceux qui auront été tirés de terre dans ces endroits - là.

Après ces fortes présomptions contre l'ancienneté des Dés en question, le parti le plus ménagé qu'on puisse prendre sur ce point, est de dire, qu'il se pourroit qu'on a tiré de la terre à Baden quelques Dés, qui y étoient véritablement, sans qu'on les y eût mis exprès pour tromper les curieux; mais que, comme il est impossible de savoir depuis quand ces Dés s'y trouvoient ensevelis, ni même de les distinguer de ceux qui ont été enfouis par des fripons, pour en faire trouver à coup sûr à ceux qui voudroient en chercher, & les leur faire payer, ou comme des productions singulieres de la nature, ou comme des restes précieux d'antiquités; personne ne peut se flater avec confiance qu'il en possède, ou pourra en acquérir, qui ayent au moins le mérite d'un morceau d'Ivoire, d'os, ou de pierre produit par la nature seule, ou de quelque ancienneté, qui donne du prix aux Ouvrages des hommes. Les observations qu'il me reste à exposer, confirmeront dans l'idée sur laquelle ce jugement est fondé. J'ai

(1) Dedit cæterum Tesseræ illas arte imitandi & pro veris venditandi lubido jam olim Laudabili Magistratui Civitatis Badensis fabricam illam, non quidem per se, sed hoc tantum modo illicitam, quod pro genuinis tesseræ venditentur, sub gravi pœna vetandi occasionem; non dissimulandum tamen, aliam irrepsisse pedetentim fraudis speciem, quâ ii, qui teneris quasi annis effodiendis ac quærendis tes-

seris operam navarunt, & ad operam hanc præstandam à curiosis nonnunquam adhibentur, quasdam semper tesseræ ab ipsis effossas, & tantum non ab ipsis elaboratas, in parato habent, dum fodiunt in ore easdem recondunt, & opportune in motam ab illis terram procidere sinunt, & interim illud *εὐρίκη* plenis buccis decantant. Id. *ibid.*

J'ai cru devoir rechercher dans quel tems, à peu près, les Dés de Baden ont commencé à attirer l'attention des Suisses, & ensuite celle des curieux étrangers. C'est une question qui n'a pas encore été discutée; au moins n'a-t-elle été touchée par aucun des Auteurs que j'ai indiqués, excepté par Mr. Jean Scheuchzer, dont la Dissertation en dit ces deux mots seulement: *Il y a un Siècle entier qu'on fait qu'il se trouve des Dés à Baden, je puis donc en parler comme d'une VIEILLE nouvelle* (1).

MEM.
XIII.

Cela ne fait pas remonter la connoissance de la découverte de ces Dés, plus haut que la tradition, qui en donne un Boiffeau plein au Duc Henri de Rohan, mort en 1638: tradition, qui paroît avoir été l'époque de M. Scheuchzer, bien qu'il n'en fasse pas mention. Peut-être ne regardoit-il pas le fait, qu'elle pose, comme bien avéré. Il ne l'est pas trop bien dans les *Délices de la Suisse*, dont l'Auteur ne le présente que comme un *on dit*, & n'indique point de qui il le tient (2).

Le Moreri de Bâle pousse la tradition de la découverte de ces Dés jusques à un tems *immémorial* (3). Mais sur quoi appuie-t-on cette façon de parler? Ce n'est pas sur le témoignage des Historiens, ni d'autres Auteurs. On n'en cite que deux de ceux-ci; savoir, feu Mr. Jean Jaques Scheuchzer. *Natur. Gesch. des Schvv. Part. 2. p. 153.* & le Journal de Zurich, *Altes und Neues*, où se trouvent les Pièces, dont j'ai parlé, de G. A. & de l'Anonyme. Or, ni ces deux derniers, ni Mr. J. Jaq. Scheuchzer, n'ont recherché en quel tems on a commencé à trouver des Dés, ou à répandre qu'il s'en trouvoit; ainsi la citation de ces Auteurs est très-inutile sur cette question.

Il est vrai que le Savant, qui a ajouté cet Article au Moreri, n'auroit

(1) Non Africa faltem, sed & omnis mundi hujus sublunaris Tellus, novi semper nobis aliquid offert; His ipsis etiam rebus non sine ratione annueramus allatam nobiscum Badâ novitatem illam Tesserarum reperiendarum, eo quod jam ultra hominis memoriam, imò seculum integrum, ejus vigeat notitia, non malè Antiquam dicendam. *De Tesser. Badens.* §. 1.

(2) Il le tient néanmoins, selon toute apparence, de Mr. Jean Jaques Scheuchzer *Natur. Gesch. des Schvv. Part. I. p. 386.* Edit. 1746. & Mr. Scheuchzer le rapporte sur la foi de Cysat, *Beschr. der IV. Walstett. See.* p. 250.

(3) Seit undencklichen Jahren her. *Allgemein Lexic. voc. Baden.*

MEM.
XIII.

n'auroit pû donner de garant de sa façon de parler. Aucune Chronique de la Suisse, c'est-à-dire, aucun de ces anciens recueils de Faits, où l'on ramassoit les bruits populaires, les traditions les moins fondées, les fables les plus palpables, comme les événemens les mieux constatés; aucune de ces Chroniques, dis-je, ne dit un mot des Dés de Baden. Le Pogge, qui, dans sa Lettre à Leonard Aretin, du tems du Concile de Constance, fait une description des Bains de Baden, qu'il met fort au-dessus de ceux de Pouzol du côté des plaisirs, ne fait aucune mention des Dés. Un homme comme cet Auteur auroit-il passé sous silence une singularité de cette espèce, s'il en eût été question de son tems (1)?

Gilles Tschudi, Auteur à qui rien de tout ce qui pouvoit mériter l'attention des Savans & des ignorans, ne paroissoit au dessous de la fienne, qui avoit été Baillif de Baden en 1533, & une seconde fois en 1549, ne fait aucune mention de ces Dés, ni dans sa Description de l'Helvétie ancienne, encore en Manuscrit, ni dans ses Annales imprimées. Simler, Stumpf, Guillimann, Haffner, ni Plantin, n'en parlent point du tout. Il n'est cependant aucun de ces Auteurs qui ne rapporte ce que l'on savoit de son tems concernant les antiquités ou les choses remarquables de Baden. Auroient-ils tous négligé, comme de concert, de toucher l'article de ces Dés, s'il en eût été mention, ou dans quelcun des plus anciens Mémoires sur lesquels ils travailloient, ou même dans quelque tradition populaire? Personne ne les en soupçonnera avec le même fondement. Ne conclura-t-on pas bien plutôt du profond silence qu'ils ont tous gardé là-dessus, qu'il n'étoit rien parvenu à leur connoissance, qui y eût le moindre rapport.

Wagner est le premier qui en ait écrit quelque chose. Voici ce qu'il dit p. 39. de son *Mercurius Helveticus*, qu'il fit imprimer à Zurich en 1688. „Hors de la Ville de Baden, & au-dessus, „proche de l'ancien Château, il y a un Pré, appelé le *Pré des* „*Dés*, dans lequel, aussi bien que dans la Place des Charpentiers „qui est tout auprès, on trouve de petits *Dés de pierre*, nommés „par

(1) SCHREUCHZ. Natur, Gesch. des Schweiz. Tom. I. p. 407.

„ par quelques personnes , *Tessera minerales* , sans qu'on sache quelle „ en est la cause (2).

MEM.
XIII.

N'inferera - t - on point de la maniere dont cet Auteur s'exprime , qu'il ne connoissoit que les Dés de la fabrique dont M. Jean Scheuchzer fit tomber le crédit à Zurich , ou de quelques autres trompeurs , qui formoient aussi des Dés ressemblans à de la pierre ? Wagner étoit trop éclairé pour se tromper si lourdement sur la matiere , s'il eût déjà ouï parler de Dés d'os ou d'Ivoire. On ne pensoit pas encore à faire passer pour des Dés de 1600. ans , les Dés modernes , qui pouvoient avoir été réellement trouvés dans la terre. Il n'y avoit pas encore de projet formé là - dessus. On souhaitoit cependant de tirer parti d'une découverte , assez exagérée , apparemment , pour exciter l'attention des curieux. La premiere idée qui se présenta , fut de faire croire que la terre produisoit ces Dés. Pour cela , il convenoit mieux de les faire semblables aux pierres , que de prendre des os , qui feroient plus aisément soupçonner la tromperie. Mais quand elle eut été dévoilée , il ne restoit de moyen de mettre à profit la reputation des Dés de Baden , que celui de glisser dans la terre des Dés modernes , qu'on feroit payer aux étrangers , si - non comme des productions de la Nature , du moins comme des restes de Dés Romains.

L'Histoire de l'homme de lettres , rapportée dans les *Memoires communiqués* à l'Editeur de l'*Etat & Délices de la Suisse* , comparée avec ce qu'atteste Mr. Jean Scheuchzer , justifie pleinement que c'est à peu près ainsi que l'illusion s'est répandue sur la fin du Siècle passé , & s'est soutenue en profitant des idées , qu'ont données de l'antiquité de ces Dés , les Savans , qui ont travaillé à détruire l'opinion qu'ils se formoient en terre.

Après ces observations , il seroit très - superflu d'examiner les sentimens de ceux qui ont conjecturé que c'étoient des Dés restés là depuis que les Romains y avoient établi un Camp fixe. Cette conjecture , qui ne détermine point de tems précis , diminueroit , à la vérité , de deux ,
de

(1) Vor der Statt [*Baden*] , zu nächst
unden an dem alten Schloß , ist eine Wi-
se , die *Würfel - Wisse* genant , darinn ,
wie auch auf dem zu nächst darbey ge-
legenen Zimmerplatz , gefunden werden
kleine steinerne Würfel , von etlichen „
Tessera minerales genent ; ohne dafs man
dessen die eigentliche ursach weißt.

M E M.
XIII.

de trois, ou de quatre Siècles, l'âge des Dés: mais elle leur en laisse encore trop pour la raison éclairée par la connoissance de la Nature. L'on ne verroit pas non plus pourquoi il se seroit conservé des Dés dans les environs du Camp de Baden, & non dans d'autres endroits de la Suisse, où l'on fait que les Romains ont Campé pendant longtems. Mr. Breitinger a fait voir qu'il y avoit un Camp établi à Kloten (1), endroit à deux lieues de Zurich. Il s'y est trouvé quantité de morceaux d'antiquités: entr'autres plusieurs tombeaux, où les os des Cadavres n'étoient point tout-à-fait en poudre. Mais on n'y a pas rencontré un Dé. Seroit-ce que les Troupes du Camp de Kloten ne se servoient point de Dés, & que les Joueurs, ou Vendeurs de Dés, étoient tous dans le Camp voisin de Baden, ou dans ce Bourg?

Mais, dira-t-on, Baden n'est pas le seul endroit de la Suisse où l'on trouve ainsi des Dés en terre. Mr. Jean Scheuchzer parle de ceux qui se sont trouvés en quantité à Zurzach, comme d'un fait de notoriété publique (2).

Il est vrai. Mais qu'on observe que la découverte ne s'en étoit faite que peu de tems avant que ce Savant publiât sa Dissertation: *nuper*, dit-il. L'Afluence d'étrangers que les foires attirent à Zurzach, rend ce lieu très-propre à faire valoir l'illusion établie par les Dés de Baden. Cette remarque explique le Phénomène.

Expliqueriez-vous de même, repartira-t-on, la découverte des Dés trouvés à Zurich plus d'une fois? Il s'en est deterré sur la place de cette Ville, où l'on croit que les Romains avoient un Fort. Il s'en est trouvé dans des Jardins voisins de cette Place. Il s'en est trouvé en 1719. dans les fondemens de la Maison de la Confrairie, appelée *zur Saffran*; ils n'avoient souffert presque aucune altération. Enfin il s'en est trouvé hors des Murs de la Grande Ville. On en conserve comme des précédens, dans les Cabinets des Curieux (3). Soupçonnerez-vous qu'il y ait eu là de la fraude, & que des yeux aussi clairvoyans

(1) *Commentatio in Antiq. Monument. in agro Tigurino An. 1724. eruta.* Cette Pièce se trouve dans SCHELHORN. *Annoenit. Literar. Tom. VII.*

(2) Et *nuper etiam copiosissime Certiaci nunc Zurzach*, fuisse inventas (Tesseræ) nemo non novit. *De Tess. Bad. §. V.*

(3) *Id. ibid.*

clairvoyans que ceux des Savans de Zurich, s'en soyent laissé im-
poser ?

MEM.
XIII.

Je suis très-éloigné d'avoir de pareils soupçons. Il est très-pos-
sible que des Dés se conservent bien des Siècles dans les fondemens
d'un Edifice. Mais à moins qu'on ne sache que ces fondemens ont
été jettés du tems des Romains, & qu'on n'y a jamais touché dès
lors, je ne crois pas devoir conclure que les Dés, qui s'y sont trou-
vés, & qui peuvent y être tombés par hazard, ou y avoir été mis,
on ne fait quand, ni pourquoi, sont des Dés Romains, même des
bas-siècles. Quant à ceux qui se sont trouvés dans des endroits ex-
posés à toutes les causes de la corruption des Corps, je les croi-
rois encore moins anciens. On use de Dés à Zurich. Cela suffit pour
qu'il s'en perde, & qu'il puisse s'en trouver en terre tant dans la Ville
que dans des Jardins. Ne s'y feroit-il jamais fait de parties de
Tric-trac ?



M É M O I R E X I V.

Sur la Maison dont étoit RODOLPHE I. Roi de la Bourgogne Transjurane & de la plus grande partie de l'Helvétie.

M E M.
XIV.

QUAND je désignai, dans le Tome I. de ces Mémoires, par le nom de RODOLPHE DE STRAETLINGEN, le Comte qui se fit élire Roi de Bourgogne, à St. Maurice en Vallais l'an 888, je n'avois encore aucun doute sur cette dénomination. On ne soupçonne pas aisément plusieurs Historiens judicieux, d'avoir adopté, sans autre raison que la confiance du second pour le premier, & ainsi de suite pendant deux Siècles, une conjecture dénuée de tout fondement, qu'ils donnent comme ils rapportent les faits certains. Présumer que ces Historiens n'ont pas cherché avec soin les ancêtres d'un Monarque, qui releva, dans le pays dont ils écrivoient l'histoire, un Royaume, lequel, déjà sous le premier Successeur de ce Prince, ne le céda en puissance à aucun autre de l'Occident, & subsista pendant un Siècle & demi, est une idée qui ne se présente pas naturellement : on ne s'y arrête pas sans un effort, lors même que divers indices l'ont faite naître. Aussi n'est-ce point elle qui m'a engagé à rechercher l'origine du Roi dont il s'agit. Le seul desir de savoir là-dessus quelque chose de plus que notre histoire n'en apprend, m'a porté à recourir aux Auteurs, où j'avois lieu d'espérer que je trouverois à m'instruire. Les uns m'ayant conduit à la source de l'opinion commune, que j'avois suivie en donnant au Comte Rodolphe le nom de *Straetlingen*, m'ont convaincu qu'elle étoit sans fondement : Les autres m'ont appris de quelle Maison étoit ce Prince. Je l'ai dit dans ce Volume [a], en posant que Rodolphe II. étoit de la même Maison que les Comtes Erchanger & Berchtold décapités en 918, & que, comme ces Comtes, le Roi Rodolphe étoit de la famille des Ducs d'Allemagne. M'en croiroit-on, si je n'alleguois pas, sur l'un & l'autre point, les raisons de ces deux affirmatives ? L'Histoire du Surnom de *Straetlingen* remplira suffisamment ce que je dois sur la première.

[a] Ci-dessus p. 231.

Il y avoit anciennement dans l'Helvétie des Gentilshommes nommés *de Straetlingen*. Stumpf a parlé d'un *Rodolphe* & de deux *Henris* de cette famille, dont il a aussi donné les Armes (1). Le P. Hergot a publié deux Chartes du Treizieme Siècle (2), où il est parlé de ces mêmes Gentilshommes. Un Château *de Straetlingen*, qui étoit au bord du Lac de Thun, fut détruit en 1383, dans la guerre que fit la Ville de Berne au Comte de Kyburg en faveur de Soleure.

MEM.
XIV.

Cette famille fit naître chez Lazius, on ne fait comment, l'idée que le Roi Rodolphe pouvoit en être. Cet Auteur, qui se permettoit beaucoup de conjectures en fait d'histoire, & les avançoit sans *peut-être*, hazarda celle-là (3). Gollut l'adopta, & posa en fait (4), que Rodolphe étoit fils de CONRAD DE STRAETLINGEN, & que Conrad fut nommé DE STRAETLINGEN, à cause d'un Château auquel il nâquit, qui étoit ainsi appelé (5).

STUMPF, qui, comme il a été dit, a parlé, plus au long qu'aucun autre, de la famille de Straetlingen, & n'avoit pas négligé non plus de chercher l'origine de Rodolphe, sur laquelle nous verrons qu'il étoit dans l'erreur, ne jugea pas seulement à propos de faire mention de la conjecture de Lazius, sans doute parce qu'il n'y trouvoit rien de vraisemblable. Aussi ne donna-t-il ni à Rodolphe, ni à Conrad son père, le Surnom *de Straetlingen*.

SIMLER n'avoit point d'idée de cette dénomination; au moins n'en dit-il rien nulle part, & pas même dans l'endroit, où il parle de (6) l'élevation de Rodolphe au trône de Bourgogne.

GUILLIMANN rapporta bien (7) l'opinion de Lazius. Mais, sans en dire sa pensée, il ajouta simplement, que des Comtes, ou Barons de Straetlingen, possédoient anciennement Wimmis, le Sibenthal, & ce District des Alpes de l'Helvétie; & que les Gentilshommes de ce nom, dont il est parlé du tems de l'Empereur Frédéric

(1) Chron. Lib. 7. Cap. 22.

(2) L'une est de l'an 1258. Dans les Preuves de la *Geneal. Dipl. Gent. Habsb.* Tom. 2. p. 303. & 339. Le nom y est écrit *de Stretelingen*.

(3) De Migrat. Gent. Lib. XI.

(4) Mem. de Bourgogne. p. 265.

(5) Ibid. pag. 263.

(6) Valef. Lib. 2. pag. 28.

(7) Rer. Helv. Lib. 2. Cap. 13.

M E M.
XIV.

deric II. pouvoient être de cette ancienne Famille. Il ne fait point connoître là s'il regardoit, avec Lazius, cette famille comme la même d'où le Roi Rodolphe étoit parti, ni par conséquent si l'on devoit appeler ce Prince *Rodolphe de Straetlingen*. Cet historien n'avoit encore rien trouvé alors d'assés certain sur l'origine de Conrad, père de Rodolphe, pour qu'il pût dire qui étoit ce Comte Conrad (1). Il présuinoit seulement que Conrad étoit le Comte de ce nom, qui défit & tua dans une bataille près d'Orbe, le Duc Hugbert, frère de Tietburge, femme de l'Empereur Lothaire; & qu'après que ce Comte eut délivré l'Empereur de ce Duc rebelle, Lothaire lui conféra le Duché de l'Helvétie entre les Alpes & le Mont Jura, que la mort d'Hugbert avoit laissé vacant, & que Hugues frère de Conrad obtint l'Abbaye, ou le Commandement que tenoit le rebelle. C'est là tout ce qu'il paroît que Guillimann avoit pour lors d'idées de l'origine du Roi Rodolphe.

Mais cet historien en fit encore le sujet de ses recherches, quand il travailla à l'histoire de la Maison de Habsburg. Faisant sortir cette Maison de Comtes, qu'il nomma d'Altenburg & de Vindonisse, & entre lesquels & Rodolphe il croioit qu'il y avoit de la parenté; il étoit naturel qu'il ne négligeât rien pour connoître les Relations de ces deux Maisons. Il s'y appliqua avec d'autant plus de soin, que les terres de ces Comtes se trouvant dans le Royaume formé par Rodolphe, ils devinrent ses sujets (2). Ce que Guillimann trouva par rapport à ces relations, il le donna dans cet Ouvrage, en ces termes (3); „ L'an du Seigneur DCCCLV. mourut LUITFRID I.

(titré

(1) *Quis vero Conradus ille fuerit Rudolphi pater, PARUM, ut cetera, CERTUM. Arbitror fuisse eum qui Hugbertum Abbatem interfecit.* Après avoir rapporté l'endroit de Reginon de Prum, où l'on a l'histoire de la revolte, & de la mort d'Hugbert, Guillimann revenant à Conrad, dit; *Hunc igitur Conradum existimo, a Lotbario Rege cum Helvetia, quem tenuerat Hugbertus Abbas, Ducatum accepisse, fratremque ejus Hugonem ejusdem Abbatiam.* Id. ibd.

(2) *Rudolfi Burgundiæ Regis primi, uti & posterorum, memoriam cum cura quæsi tradidique, sed paucis, non ea tantum ratione, quod Altenburgiensibus cognati fuere, quam quod suo imperio Altenburgum quoque & Vindonissensem Comitatum, & Elsatiam incluserunt.* Habsburg. Lib. 3. Cap. 7.

(3) *Eodem anno Christi Dn. 855. obiit Luitfridus superstitibus liberis Luitfrido II. Hugone, & Ermentruda, quæ Conrado, Burgundiæ minoris Comiti, sive præfecto, nupta.*

„ (titré par notre historien de Comte d'Altenburg, Landgrave d'Al- MEM.
„ face & du Brisgau). Les Enfans qu'il laissa furent *Luitfrid II.* XIV.
„ *Hugues*, & *Ermentrude*. Celle-ci, mariée à *Conrad*, qui étoit Gou-
„ verneur de la Petite Bourgogne, en eut *Rodolphe*, premier Roi
„ de sa Maison. J'avoue que j'ignore pourquoi *Lazius* a donné à *Con-*
„ rad le Surnom de *Straetlingen*. Je fais qu'un Château près du Lac
„ de Thun, & par là de la Comté de Vindonisse, portoit le nom de
„ *Straetlingen*, qui étoit celui d'une famille illustre. Mais elle étoit
„ restée dans l'ordre des Barons. Je crains que les titres de *Payerne*
„ cités là-dessus par *Lazius*, ne soient de son invention. Cependant
„ je veux croire que *Rodolphe* pouvoit être né dans le Château de
„ *Straetlingen*, & en avoir reçu pour cela le Surnom.

Dans le Chapitre suivant, *Guillimann* repète que *Rodolphe* étoit
fils de *Conrad* & d'*Ermentrude* d'*Altenburg*, & Neveu d'*Hugues*
l'Abbé, Duc des bords de la Loire après la mort de *Robert*. Après
quoi cet historien ajoute (1) : „ Des Auteurs modernes, sur-tout
„ *Lazius*, font descendre *Rodolphe* des Comtes d'*Altenburg*. Il n'y
„ a pas de doute que ce Prince ne fut parent des Comtes, & Ne-
„ veu de *Luitfrid II.* par *Ermentrude*; mais il n'est pas aussi bien
„ prouvé de quelle Maison il étoit. Lui se disoit descendant de
„ *Charlemagne*.

Ce n'est pas encore ici le lieu d'examiner si *Guillimann* avoit
découvert la vérité. Il en fera question dans notre second point.
Le Surnom de *Straetlingen* est à présent notre sujet. On vient de
voir que *Guillimann* le passoit par pure complaisance, sans voir de
raison de l'attribuer à *Rodolphe*.

Cependant *Plantin* citant *Lazius*, *Gollut*, & *Guillimann*, comme
s'ils

nupta, Rudolfum, primum suæ stirpis
regem genuit, cui Conrado *Strætlingensis*
quare cognomentum fecerit *Latzius*, me
ignorare fateor. Scio *Strætlingam* ad *La-*
cum *Dunensem*, *Vindonissensis* tractus ar-
cem, & ex ea familiam nobilem; sed in-
tra Barones stetit. Et quas nobis ex *Pater-*
niaco adfert memorias, vereor, ne fictæ
ab eo sint & suppositæ. Potuit tamen, &
hoc credo, *Strætlinga* *Rudolfus* in arce

nasci, & inde ad posteros ferre denomi-
nationem. Id. *ibid.* Cap. 6.

(1) Scriptores recentiores, imprimis
Latzius, *Comment. Lib. V.* ex Comitibus
Altenburgi deducit. Sanguine conjunctum
& adfinitate, *Luitfridique* ex *Ermentruda*
Nepotem, haud quaquam dubium est,
de Stemmate ejus ut non æque constet.
Ipse genus suum ad *Carolus M. Imp.* re-
ferebat. *Habsb. Lib. 3. Cap. 7.*

MEM.
XIV.

s'ils tenoient tous trois le même langage, avance ce qui suit (1) :
„ Raoul ou Rodolphe *de Straetlingen*, fils de Conrad, de la même
„ Maison que Boso (appelé de Straetlingen à cause d'un Château
„ où il étoit né, qui portoit ce nom, & dont les *Mazures paroiss-*
„ *sent encore entre Thun & Spietz*) se fit Roi des Bourguignons
„ & des Suisses.

Cette imagination de Lazius est devenue opinion commune (2),
& feu Mr. Lauffer y a ajouté le poids de son suffrage (3).

Mr. Dunod, à qui l'origine de Rodolphe étoit bien connue,
puis qu'il en a donné une Généalogie (4), dit pourtant que ce
Prince fut surnommé DE STRAETLINGEN, parce qu'il avoit fait
bâtir un Château de ce nom; & l'on voit cités en marge, à côté
de cet article, Reginon, les Annales de Mets, & le Moine Alberic.
Mais ce n'est pas sans doute pour justifier ces deux faits, car
aucun de ces témoins ne fait mention ni du Surnom, ni du Châ-
teau, dont nul autre ancien n'a parlé non plus.

Cette histoire fait voir que ceux des modernes, qui ont bien vou-
lu adopter la conjecture de Lazius, ne s'accordent pas même entre
eux sur ces circonstances. L'un fait déjà porter le nom de *Straetlin-*
gen à Conrad père de Rodolphe, parce que ce Comte Conrad étoit
né dans un Château ainsi appelé, sans dire où il étoit placé. Un
autre indique ce Château, dont il reconnoît les mazes dans les
ruines de Straetlingen entre Thun & Spietz. Un troisième fait bâtir
le Château par Rodolphe lui-même, & n'en marque pas le lieu.
Un quatrième l'y fait simplement naître. Un cinquième y fixe sa ré-
sidence. Le seul point sur lequel ils conviennent, est que Rodolphe
étoit appelé *de Straetlingen*. Mais c'est justement ce point sur le-
quel il n'y a d'autre indice que l'opinion d'un Lazius, accusé par
Guilli-

(1) Abrégé de l'Hist. de Suisse. p. 84.

(2) Rudolfus, so für ein Sohn Grafen
Conradi de Straetlingen gehalten wird.
L. v. in addit. ad Simler. p. 24.

(3) Wo diser erste Burgundische Kö-
nig [Rudolf] hergestammet, ist noch-
mahlen ungewiss, indem die einen seine
Ankunft von Karolus dem Grossen her-

leiten, andere aber vorgeben, er sey ein
Graf oder Freyherr von Straetlingen ge-
wesen, der seinen Sitz im Schloß Stret-
lingen, welches hernach die Berner . . .
zerstöhret haben . . . welcher meinung
wir auch beyfall geben. *Gesch. der Schweiz.*
Tom. 2. p. 207.

(4) Hist. de Bourgogne. p. 93.

Guillimann en termes formels de supposer des titres pour donner quelque couleur à ce qu'il imaginoit. La vue de ces contradictions entre les Historiens, jette sur ce qui en est l'objet une incertitude, dont il n'y a que la découverte du vrai, qui puisse faire sortir avec satisfaction. Cherchons le donc : & , pour le trouver, remontons aux Historiens les plus voisins de ces tems-là que nous puissions consulter.

M. E. M.
XIV.

Le plus ancien qui ait parlé de Rodolphe, est Reginon de Prum, Auteur du Dixième Siècle. Il ne désigne ce Prince que par son nom de *Rodolphe*, par celui de son Père *Conrad*, & par sa relation de *Neveu d'Hugues l'Abbé* (1). Encore cette dernière circonstance est-elle exprimée par un terme, qui signifiant *Petit-fils*, aussi bien que *Neveu*, demande des preuves que la signification de *Neveu* est ici la seule convenable.

Pour connoître la Maison dont étoit Rodolphe, il faut donc savoir d'abord, qui étoit *Conrad* son Père. S'il n'y eût eu dans ces tems-là qu'un seul Comte *Conrad*, celui dont il s'agit seroit bientôt trouvé. Mais il y en avoit plus d'un du même rang, & qui figurent dans l'histoire. Le peu de soin que les Annalistes prenoient de les distinguer, de manière que la postérité ne les confondit point, a laissé bien de l'embarras aux Généalogistes & dans l'histoire.

On fait que *LOUIS-le-Debonnaire* épousa en secondes Noces l'an 819. *JUDITH* fille de *Welfon*, Seigneur considérable en Bavière, en Suabe, & dans l'Helvétie (2).

On fait que ce *Welfon* laissa trois fils, outre l'Impératrice : *Ethicon*, *Conrad*, & *Rodolphe*. Les Historiens donnent aux deux derniers le nom de *Frères de Judith*.

Seroit-ce ce *Conrad* qui fut père de Rodolphe ? Il n'est guères probable qu'un Prince, dont la Sœur se maria en 819. fût père d'un fils, qui eût vécu, comme Rodolphe, jusqu'en 911. Voyons si

le

(1) Per id tempus RUODULPHUS, fuit, & Regem se appellari jussit. REGIN. filius Chuonradi, Nepos Hugonis Abbatis, ad an. 888. de quo supra meminimus, provinciam inter Jura & Alpes Penninas occupat, ac-

(2) Judith filiam Welponis nobilissimi Comitis in matrimonium duxit. ASTRONOM. Vita Ludov. Pii. Cap. 11. nullis Sacerdotibus, coronam sibi impo-

MEM.
XIV.

le Frère de l'Impératrice n'eut point un Fils nommé aussi *Conrad*, & un autre nommé *Hugues l'Abbé*. Si cela est, ce fils *Conrad* fut certainement le père du Roi Rodolphe.

Heric, Moine d'Auxerre, parle d'un *Conrad*, qu'il appelle Prince très-fameux, & Collègue des Rois (1). Cet Auteur est du Neuvième Siècle. Très-instruit de la Généalogie d'un Prince bienfaiteur de la Maison Religieuse dont il faisoit l'histoire dans celle des Miracles de St. Germain, sujet de son Ouvrage, il fait connoître la femme de Conrad, l'appelle *Adelaide*, & dit que de leur mariage étoient nés plusieurs fils (2), dont il ne nomme cependant que *Hugues l'Abbé*, le seul qui vivoit encore dans le tems que le Moine écrivoit. On lira ici en Note tout ce qu'il en dit. Je le donne en entier, parce que ce témoignage seul justifie combien le haut rang que tenoient ces Princes, étoit au dessus de celui des Gentils-hommes de *Straetlingen*.

Le P. Labbe, Mezerai, le P. Mabillon & feu M. Gundling, ont établi

(1) CHUONRADUS Princeps famosissimus, Collega Regum, & inter primates aulicos apprimè inclytus, per id temporis regia munificentia maximus, & sua nobilitate condignis fulgebat honoribus: Conjux illi erat ATHELBEIS nomine, primorum & ipsa natalium perinde titulis gloriosa, quippe quæ avita antiquorum procerum oriunda propagine splendorem generis augustissimæ æquiparabat stemmate dignitatis. HERIC. de *Miracul. St. Germani Autissiodor. Lib. 2.* Apud LABBÆUM *Biblioth. MS. Tom. I.*

(2) Robusta diligentia confectum opus [de magnifiques grottes à l'Eglise de St. Germain d'Auxerre] multisque opitulante Deo sæculis duraturum, CHUONRADO principi & ejus jugali benignissimæ immortalis de cætero ferret memoriam meritorum, quorum primam & incomparabilem in nos locumque nostrum ex animo benevolentiam posteritatis quoque illorum hæreditaria devotio comprobavit. FILII scilicet æquissimorum parentum probitati & pietati quam simillime respondentes - - -

HOS FILIOS quia jam dudum incipientis felicitatis nostræ Successibus torquebaris: acerbo præventos occasu fors sæculorum proventui semper invida, sustulisti. Ne tamen omnimoda spe interceptos, ut cœperas, usquequaque prosterneret, infrenes conatus tuos & dira molimina rerum prudentissimus moderator elusit. Hunc qui SUPERSTES ADHUC cœlo propitio vitales carpit auras nostræ primum salutis, multorum dehinc usui, Sanctorum postremo profectui reservando. Is est HUGO, ut absque assentationis furo verum fatear, & nomine & Officio ABBAS, de quo quidquid dixero longe infra meritum ipsius est, præstatque de eo filere per omnia quam parum dicere; neque enim quidquam de illo tractandum suscepisti nisi quod eximia PROLES eximiis manans genitoribus hos quam simillime tum dignitate, tum moribus repræsentat: eo factum est, ut paternis, annuente Deo, suffectus honoribus, avita memor gloriæ, & potestatis, & probitatis patriæ robustissimus hæres existat beato protegente Germano. Id. *Lib. 2. Cap. 5.*

établi qu'*Adelaïde* étoit fille de Louis-le-Debonnaire (1). Cette opinion n'a cependant d'autre appui que sur ce qu'on vient de lire du Moine d'Auxerre. Il n'est, ce me semble, point évident qu'il ait donné lieu d'en inferer ce fait. Le grand tour qu'il prend pour donner une haute idée de l'origine du Comte Conrad & de son Epouse, est peu propre à faire deviner que celle-ci étoit fille de l'Empereur Louis I. Dire tout uniment qu'elle devoit le jour à ce Prince, eût été relever sa naissance au-dessus des plus illustres de ces Siècles-là. Un panégyriste manque-t-il de tels traits quand il doit les employer ?

MEM.
XIV.

Mr. Gundling sentoît que le passage d'Heric n'est point clair ; & l'explication qu'il proposoit, n'y portoit pas la lumière. *Il se pourroit*, disoit-il (2), *que c'est de l'origine illustre de Conrad, du côté de sa Mère, que le Moine vouloit parler.* Les Tribunaux n'ajugeroient pas une Succession *ab intestat*, sur une Généalogie dont les preuves ne feroient que de cette espèce.

Si, après qu'un Mabillon a déclaré plus d'une fois (3), qu'*Adelaïde*, dont il s'agit, étoit fille de Louis-le-Debonnaire, j'osois proposer une nouvelle conjecture ; je hazarderois de dire, qu'*Adelaïde* étoit seulement Nièce de ce Prince, & j'appuierois cette idée par les considérations suivantes.

On tient d'Eginhard que Pepin Roi d'Italie, le second des Fils de Charlemagne, laissa Cinq filles, dont l'ainée, à en juger par l'ordre dans lequel l'historien les nomme, étoit *Adelaïde*.

Voilà une *Adelaïde*, dont l'âge eût été mieux assorti à celui du frère de l'Impératrice Judith, qui, quand sa sœur se maria, étoit déjà un des principaux Seigneurs de la Cour de Louis, qu'à l'âge d'une fille de cet Empereur & d'Ermengarde, qui ne pouvoit guè-

res

(1) D. Plancher est dans la même idée, puis qu'il dit, *Nouv. Hist. de Bourgogne, Tom. I. p. 131.* que le Comte Conrad, mari d'*Adelaïde*, étoit *Oncle Maternel* de Charles-le-Chauve.

(2) Possit aliquis animum inducere, ita *Adelbeidis* describi genus, ut a Ludovico Pio non videatur descendere ; sed fit

credibile, *Hericum* affirmare, fuisse eam ortam, matris respectu, antiquorum procerum stirpe, quem splendorem eadem *Augustissima dignitatis Stemmata* equiparasset ; hoc est, cum summa dignitate conjunxisset. GUNDLINGIAN. Tom. 2. pag. 108.

(3) Annal. Benedict. Tom. IV.

MEM.
XIV.

res avoir été mariée qu'environ l'an 796. & mourut l'an 818.

Cette Adelaïde, fille de Pepin, & Nièce de Louis, a certainement existé, & été élevée, après la mort de son père, à la Cour de Charlemagne. Le témoignage d'Eginhard ne permet de révoquer en doute aucun de ces faits (1).

Il s'en faut bien qu'il soit également certain que Louis-le-Debonnaire ait eu une fille nommée *Adelaide*. Les anciens Historiens ne le disent point, & tous les modernes ne sont pas entrés dans le sentiment du P. Mabillon. Mr. le Président Hainault ne l'a pas trouvé fondé, puis qu'on ne voit point d'Adelaïde entre les filles de cet Empereur dont il donne les noms (2). Du Tillet n'y en mettoit point non plus (3). Mais Mezerai dit que ce Prince eut trois filles, à la tête desquelles il nomme *Adelaïs, femme en premières nœces*, ajoute-t-il (4), *de Conrad, Comte de Paris, puis en secondes de Robert le Fort*. Mr. Dunod ne dit point, dans la Généalogie du Roi Rodolphe, qu'Adelaïde fut fille de Louis-le-Debonnaire. Il n'y marque pas de qui elle étoit née.

Une des plus fortes raisons, & proprement la seule, qu'alléguoit feu Mr. Gundling, pour justifier qu'Adelaïde étoit fille de Louis-le-Debonnaire, est que Louis-le-Bégué appelloit *son Parent* (5) Welfon Abbé de Centula, & enfin de Ste. Colombe à Sens, qui étoit frère d'Hugues l'Abbé, fils de Conrad & d'Adelaïde.

Cette raison ne fait point une difficulté contre mon idée. Le fils d'Adelaïde fille de Pepin, n'étoit pas moins Parent de sang de Louis-le-Bégué, que le Petit-fils de Louis-le-Debonnaire.

Mais que ce soit de Pepin Roi d'Italie, ou de Louis-le-Debonnaire

(1) Pipinus unum filium suum Berhartum, filias autem quinque, ADELHAIM, Atalam, Gundradam & Theodoram superstites reliquit: in quibus Rex [Carolus M.] pietatis suae præcipuum documentum ostendit, cum filio defuncto nepotem patri succedere, & NEPOTES inter filias suas educari fecisset. EGINHARD: *Vit. Carol. M.* in FREHER. *Corp. Hist. Franc.* pag. 439.

(2) Nouv. Abrégé Chronol. de l'Hist.

de France. pag. 49.

(3) Recueil des Rois de France. p. 54.

(4) Abrégé Chronol. Tom. I. p. 335.

(5) Habuit hic Abbas Hugo fratrem Welfonem, generis præclari, unde ortus indicem, Abbatem Centulensem, quem Ludovicus Balbus *Consanguineum* suum merito vocat. Attinebat enim eidem tum Avæ intuitu, tum Proavi, quæ nata est Adelheidis mater Welphonis nobilissima. GUNDLINGIAN. Tom. 2. p. 107.

bonnaire que fût fille l'Adelaïde, épouse de Conrad, fils de Welfon, elle n'en fera pas d'une origine moins auguste. Reste à savoir si le Conrad dont elle fut femme, étoit le Père ou l'Ayeul du Roi Rodolphe de Bourgogne.

MEM.

XIV.

On vient de lire que Mezerai donne au Conrad, à qui Adelaïde fut mariée, le titre de *Comte de Paris*. Le P. Labbe lui prête aussi cette dignité. Ce n'est cependant pas là un indice qui distingue clairement ce Comte d'un autre Comte Conrad, son contemporain. Deux Savans Historiens & Généalogistes ont été en dispute sur la question, lequel de ces deux Conrads étoit Comte de Paris.

Mr. Feller prétendoit, comme Mezerai, M. Dunod (1), M. le Président Hainault (2) & le P. Labbe, que c'étoit Conrad le Jeune, Pere du Roi Rodolphe I. de Bourgogne, & fils de Conrad & d'Adelaïde, dont nous avons parlé.

Feu Mr. Gundling soutenoit, que le Conrad, nommé *Comte de Paris*, dans les Annales de St. Bertin (3), & ailleurs *Comte de Vermeries*, lieu du ressort de la Comté de Paris, dans lequel il y avoit une Maison Royale, étoit descendu de Begon, Comte de Paris, & d'Alpaïde, la seconde des trois filles de Louis-le-Debonnaire. Les différentes circonstances de la vie, des dignités, & de la famille de ces deux Comtes Conrads, contemporains, observées, développées & bien vérifiées par Mr. Gundling (4), distinguent parfaitement ces deux Seigneurs. On ne peut plus s'y méprendre. Le descendant de Begon, après avoir été Comte de Paris, fut obligé de se retirer en Allemagne, où Conrad l'un de ses fils, fut, selon Mr. Gundling, le premier Duc de Franconie (5). Conrad le Jeune, fut Comte ou Duc de la Rhétie & de la partie de l'Helvétie entre le Mont Jura & les Alpes (6), après qu'il eut défait le

(1) Histoire de Bourgogne. pag.

(2) Nouv. Abrégé Chronol. de l'Hist. de Franc. p. 63.

(3) Ad an. 879.

(4) Gundlingian. Tom. 4. p. 415.

(5) Eccard a soutenu au contraire, que Eberhard fils de Begon, étoit la Souche de la Maison de Habsburg. Voy. les Orig.

Habsb. de cet Auteur. Lib. I. Cap. 7. Cela étant, les deux Conrads auroient été de la même Maison.

(6) *Jurensum & Rheticarum partium Dux*, sont les titres que lui donne l'Abbé Folcuin, dans sa description de l'Abbaye de Lobes.

MEM.
XIV.

le Duc Hugbert. Il n'eut qu'un fils, savoir, Rodolphe, qui lui succéda dans ce commandement, & se fit ensuite Roi de Bourgogne.

Pour ne laisser aucun doute sur la descendance de ce Roi du Comte Conrad & d'Adelaïde, fille, comme je le crois, de Pepin Roi d'Italie & fils de Charlemagne, il faut encore justifier que ce Conrad, à qui les modernes ont donné le surnom d'*Ancien*, ou de Conrad *le Vieux*, fut père du Comte Conrad, que les mêmes Auteurs ont nommé *le Jeune*. Ce fait, qu'ils ont supposé certain, ne l'est par aucun témoignage exprès. Mais il résulte de celui du Moine d'Auxerre, combiné avec le passage de Reginon.

En effet, Heric disant que Conrad & Adelaïde avoient eu plusieurs fils, & que Hugues l'Abbé en étoit un; & Reginon disant que le Roi Rodolphe étoit *Neveu* de cet Hugues, & fils de Conrad; il est clair que ce dernier Conrad étoit un des frères de Hugues l'Abbé, & conséquemment qu'il étoit fils de Conrad & d'Adelaïde.

Oui, dira-t-on, mais la conséquence n'est incontestable qu'en supposant deux choses. La première, que le terme *Nepos*, employé par Reginon, pour désigner la parenté qu'il y avoit entre Rodolphe & Hugues l'Abbé, signifie là *Neveu*, & non *Petit-fils*. La seconde, que l'Abbé Hugues, dont Reginon entend parler, est le même que Hugues l'Abbé du Moine d'Auxerre. On trouve dans ce Siècle là quatre Hugues, que les Historiens appellent également *Hugues l'Abbé*, parce que ces Seigneurs possédoient tous des Abbayes en Commande. Un Bâtard de Charlemagne: un Hugues d'Anjou, frère du Duc Robert; Hugues dit *le Grand*; & Hugues, appelé aussi, & plus communément, *Hugbert* (1), celui qui fut tué par notre Conrad le Jeune. Il est si peu évident de quel de ces quatre Seigneurs Reginon dit que Rodolphe étoit Neveu ou Petit-fils, que Gollut, après avoir fait tous

les

(1) Ce nom, qu'on trouve aussi écrit *Hugbert*, n'est que celui de *Hugues*, auquel on joignoit l'épithète *bert*, *pert*, *brecht*, ou *precht*, selon les dialectes. Et au lieu de prononcer *Hugues-bert*, mot difficile, on l'abrégeoit, en disant *Huc* ou *Hugbert*. La manière dont on le rendoit en latin, par *Hugoprechtus*, en est une

preuve. *Bert* signifioit *beau*, *brillant*, *fa-mieux* [WACHTER. Glossar. Germ. v. *Brächt*]. On le trouve dans les noms de *Childebert*, *Dagobert*, *Sigebert*, & tant d'autres. Cette épithète convenoit à un Seigneur, qui fit autant de bruit en Occident, que ce Beau-frère de l'Empereur Lothaire contre lequel il se souleva.

ses efforts pour s'en assurer, conclut que le Moine de Prum vou-
loit parler de Hugues d'Anjou (1), pendant que d'autres Auteurs
l'entendent de Hugues-le-Grand. Tandis qu'il restera là-dessus
quelque incertitude, la Généalogie du Roi Rodolphe ne fera point
constatée.

M E M.
XIV.

Il est juste de satisfaire les Critiques qui pourroient avoir quel-
que scrupule sur ces deux points. Mr. Gundling l'a déjà fait sur le
premier, en renvoyant au Glossaire de Du Cange [a]. Mais le se-
cond point, qu'il n'a pas touché, demande effectivement d'être éclair-
ci. Il peut l'être par Reginon même. Cet Historien fait connoître
l'Abbé Hugues, Oncle de Rodolphe, en disant qu'il en avoit par-
lé plus haut; *de quo supra meminimus*. Or il venoit de rapporter,
sur l'année 887, qui précéda immédiatement celle où il raconte l'é-
lection de Rodolphe, & nomme le Père & l'Oncle de ce Prince, la
mort de Hugues l'Abbé, en ces termes. „ Dans ce même tems mou-
„ rut à Orleans Hugues l'Abbé, Seigneur d'une grande pieté, &
„ d'une grande prudence. Il fut inhumé à S. Germain d'Auxerre.
„ Le Duché qu'il avoit gouverné & défendu avec beaucoup de va-
„ leur, fut donné par l'Empereur à Odon fils de Robert, alors
„ Comte de Paris, & qui avec Gosselin Evêque de cette Ville, la
„ défendoit vaillamment de toutes ses forces contre les Normands (2).

[a] Voy.
Nepos.

Toutes les circonstances ajoutées là au nom de Hugues l'Abbé,
designent *Hugues-le-Grand*. Le lieu de sa Sepulture dans l'Eglise
de St. Germain d'Auxerre, dont Hugues le Grand étoit Abbé, mar-
que bien que c'étoit le même Abbé de ce nom, dont parle le Moi-
ne Heric, dans le passage qui en a été rapporté. L'année de la mort
de Hugues le Grand est aussi l'an 887 (3). Odon, ou Eudes, fils
de Robert le Fort, succéda en effet au Duché que tenoit Hugues
le Grand, dont Mezerai veut qu'il fut frère Uterin, Adelaïde l'ayant
eu

(1) Mémoire de la Franche Comté de
Bourgogne. Liv. 4. Ch. 12.

(2) Eodem tempore Hugo abba magnæ
pietatis vir, & magnæ prudentiæ, Aure-
lianis moritur, & apud Sanctum Germa-
num Antiffiodoro tumulatur. Ducatus quem
tenuerat & strenue rexerat, Odoni filio

Ruodberti ab Imperatore traditur, qui ea
tempestate Parriciorum Comes erat, &
cum Gozzilino ejusdem Urbis episcopo
contra Normannorum assiduam impugna-
tionem civitatem totis viribus tuebatur.

(3) Mezer. Abrégé. Tom. I. p. 401.

MEM.
XIV.

eu, selon cet Historien, de son second Mariage avec Robert le Fort. Voilà Hugues l'Abbé, dont parle Reginon, bien connu. Il n'y a donc plus d'incertitude sur le Conrad, père de Rodolphe: il étoit frère de Hugues le Grand, & l'un des fils de Conrad, mari d'Adelaïde (1).

Il n'y a pas autant de certitude sur la mère du Roi de Bourgogne. Mr. Dunod, comme Blondel & d'autres, la nomme *ERMENTRUDE*, fille de *Luitfrid II. Comte d'Altemburg*. Duchesne a déjà révoqué en doute cette opinion. Eccard (2) s'est joint à lui. Celui-ci a posé en fait qu'il n'est point sûr que la femme du père de Rodolphe s'appellât *Ermentrude*, & qu'il n'est dit nulle part qu'*Ermentrude* dont il s'agit, fut fille d'un Comte Adalard, comme le pensoit Vignier. De sorte qu'on ne peut dire qui étoit la mère du Roi Rodolphe I.

On ne seroit pas dans cette ignorance, si ce Prince eut pour père, comme le pensoit Stumpf (3), Richard Duc de Bourgogne. Mais cet Historien confondoit Rodolphe Duc de Bourgogne, fils de Richard, & ensuite Roi de France, avec notre Rodolphe I.

Guillimann établissoit déjà, nous l'avons vu par ses propres termes, (4) que la mère de ce dernier étoit fille de Luitfrid II. Duc d'Allemagne, & s'appelloit *Ermentrude*. Mais, outre ce qui a déjà été dit là-dessus, il faut observer, que supposé même que ce Duc eût eu une fille nommée *Ermentrude*, qu'aucune Généalogie autorisée ne lui donne, cette fille n'auroit pu être femme de Conrad, père de Rodolphe. Luitfrid II. doit être mort en 730. Il eût falu que sa fille vécût, & pût encore être mère, au milieu au moins du Siècle suivant. On ne trouve, dans les diverses Généalogies des Ducs d'Allemagne, données par M. Eccard (5), & par le P. Hergot (6), qu'une

(1) Orig. Habsb. *Lib. I. cap. 6. §. 11.*

(2) Duchesne se trompoit donc de croire, comme il le dit, (*Hist. de Bourg. Liv. 11. Ch. 21.*) que le Comte Conrad le Jeune avoit épousé une Sœur de Hugues l'Abbé, & que c'étoit par là que le Roi Rodolphe se trouvoit Neveu de Hugues. Duchesne n'avoit apparemment pas com-

paré avec Reginon le passage rapporté du Moine d'Auxerre, qui ne laisse rien de douteux dans celui de l'Historien de Prum.

(3) Chron. *Lib. 4. Cap. 32.*

(4) Ci-dessus pag. 550. *not. 2.*

(5) Orig. Habsb. *Lib. I.*

(6) Geneal. Dipl. Gent. Habsb. *Tom. I.*

qu'une *Ermentrude*. Le premier de ces Auteurs la dit Soeur des Comtes Erchanger & Berchtold, dont nous avons rapporté la triste fin. Ce n'est-là qu'une pure conjecture, selon le P. Hergot. Mais ces deux Généalogistes s'accordent à donner *Ermentrude* pour femme à *Luitfrid VI*. Comment auroit-elle pu être fille de *Luitfrid II*. y ayant environ un Siècle d'intervalle entre ces deux Princes ?

MEM.
XIV.

Ce que nous avons rapporté de certain sur les Ancêtres de Rodolphe I. Roi de Bourgogne, fait assés connoître qu'il étoit d'une Maison, dont le lustre égalait déjà de son tems celui des premières Maisons de l'Occident. Cette vérité se vérifie également par l'un & par l'autre des deux Systèmes, qui partagent aujourd'hui les Savans sur l'origine de cette Maison. Celui de Vignier fait remonter la Généalogie jusqu'à *Ricimer*, ce Patrice, qui dispoisoit comme bon lui sembloit de l'Empire d'Occident. Mr. Eccard n'est allé guères moins haut, & n'a pas donné un tronc moins illustre à la famille, en s'arrêtant, comme il l'a fait, à *Leutharius*, Duc d'Allemagne au milieu du Sixième Siècle. Et le P. Hergot, quoi qu'il penchât avec Dom Calmet pour le système de Vignier, ne voulant cependant rien donner aux conjectures, toutes probables qu'elles soient, a pu pousser les preuves par titres jusques à *Ethicon I*. Duc d'Allemagne au Septième Siècle.

Rodolphe I. Roi de Bourgogne, fut, il est vrai, le premier de sa Maison, qui monta sur le trône. Trois de ses descendans y furent assis comme lui; & lors que cette branche vint à manquer, ce trône fut rempli par un Prince de la même Maison, sur la tête duquel étoit aussi la couronne Impériale. L'une & l'autre ne fortirent de cette Maison, que pour assés peu d'années, & y rentrèrent ensemble pour bien plus longtems, jusqu'à ce que la dignité Impériale, en quelque sorte attachée à ce Sang par les circonstances de l'Empire, ait passé successivement, sans interruption, à treize de ces Princes. Et il semble que la Providence, en permettant que cette Ligne finit, & qu'à cette occasion la couronne Impériale fut portée dans une autre Branche, n'a voulu que faire mieux sentir la convenance de remettre cette couronne sur la tête d'un Prince, dont les ancêtres fussent sortis des mêmes Ducs d'Allemagne.

Outre ce premier trône de l'Europe, sur lequel des Elections libres

Tom. II

B b b b

ont

M E M. ont placé tant de Princes de ce Sang , combien de Royaumes , &
 XIV. d'autres Etats Héréditaires , n'ont pas été possédés par quelques-uns
 de ces Princes ? Pour ne rien dire des Royaumes & vastes Etats
 réunis dans la Branche d'Autriche , le Royaume de la Grande Bre-
 tagne , l'Electorat de Hanover , les Etats de Brunsvic , de Baden
 & de Modene , ont pour Souverains des Princes , dont l'Origine est
 la même , que celle des Rois de Bourgogne , qui a fait le sujet de
 ce Mémoire. L'Helvétie devant se faire honneur d'avoir été le Ber-
 ceau de cette Auguste Famille (1) , il convenoit de mettre au jour
 les titres sur lesquels cet honneur est fondé , & de faire connoître que
 les Rois auxquels les Helvétiens se soumirent , quand la Maison de
 Charlemagne s'éteignit , n'étoient pas d'un Sang moins illustre , &
 en descendoient effectivement par les femmes. C'en est assés , pour
 donner lieu à refondre , dans les Editions qui pourroient se faire en-
 core de l'*Etat & Delices de la Suisse* , la période suivante (a) :
 „ Un CERTAIN *Rodolphe* , fils de *Conrad* , Comte de *Stretlingen* ,
 „ qui étoit Gouverneur de la *Petite Bourgogne* , s'en fit couronner
 „ Roi &c.

(a) Tom. I.
 p. 136.

(1) Les Généalogistes , qui ont donné la suite des *Welfes* , ne remontent pas plus haut que *Varin le Vieux* , Seigneur qui florissoit au milieu du Huitième Siè-
 cle. Il étoit Comte de la Turgovie. G O L-
 D A S T. *Rev. Alamann.* Tom. 2. pag. 34.
 L'on peut donc bien dire que l'Helvétie est le berceau de cette Maison.



ADDI

A D D I T I O N I.

*Sur la Cession de l'HELVETIE ALLEMANDE par l'Empereur
HENRI - l'Oiseleur , au Roi de Bourgogne RODOLPHE II;
& sur la LANCE SAINTE, que ce Roi donna à l'Empereur.*

MALGRE' ce qu'une infinité de preuves de méprises des anciens, la saine critique, & la liberté recouvrée à un certain point par la lumière, ont fait perdre de crédit aux Historiens, sur-tout du moyen Age, sur les faits dont ils pouvoient n'être pas bien instruits, ou que les personnes de leur état avoient intérêt de présenter comme ils les donnent, la vénération qu'inspire pour ces Auteurs la distance de nombre de Siècles qu'il y a entre eux & nous, en impose encore assés, pour qu'on ne s'écarte pas sans risque des idées qu'ils ont établies, & que les modernes ont généralement suivies. Dans l'esprit du grand nombre, contredire ces relations, c'est donner atteinte à la bonne foi des premiers, & au discernement des derniers. Peu de lecteurs font les distinctions qu'il y a néanmoins à faire, pour prononcer avec fondement sur le cas d'un Ecrivain, à qui il arrive de rendre d'autres raisons d'un fait, que celles qu'en ont donné tous ceux qui en ont écrit avant lui. Pour se garantir des jugemens qu'on porteroit, selon les anciennes idées, sur son caractère, il ne sauroit justifier avec trop de soin ce qu'il avance de contraire aux relations, sur lesquelles l'on a jusqu'ici réglé la foi historique. Ces réflexions m'ont déterminé à mettre ici quelques observations, qui auroient trop allongé la discussion de mon *Mémoire VIII*, sur la raison qui engagea l'Empereur Henri - l'Oiseleur à céder au Roi Rodolphe II. de Bourgogne l'Helvétie Allemande, auparavant partie du Duché de Suabe.

J'ai avancé, dans cette discussion [a], que la reconnoissance du présent de la Lance Sainte, que reçut Henri de Rodolphe, ne fut point le motif de la cession du premier. C'est refuser là-dessus toute déférence au témoignage précis des anciens & des modernes.

ADDIT.
I.

ADDIT. dernes , qui ne rendent nulle autre raison de cette alienation d'une
I. étendue de pays si confiderable. Je n'ai donc , je l'avoue , aucun témoignage , loin d'en avoir d'un poids égal , à opposer à ceux-là , pour justifier mes idées. Mais il y a d'autres moyens de les faire goûter à ceux qui préfèrent aux témoignages l'évidence de la nature même des faits. Ils ne balancent pas sur cette préférence , pour peu qu'outre cette évidence , ils voyent les témoignages contredits sur quelques circonstances importantes de ces faits.

Je crois avoir suffisamment mis sous les yeux l'évidence qui résulte de la nature de la chose , en exposant les prétentions que le Roi de Bourgogne pouvoit former , non - seulement sur la partie de l'Helvétie , dont il s'agit , mais encore sur le Duché de Suabe tout entier. Le sort des armes , qui contraignit Rodolphe à laisser le Duc Burchard en possession de tout ce Duché , ne fit pas oublier au Roi les droits qu'il croioit y avoir. Ce Prince jugeant que l'Empereur ne seroit point fâché d'avoir un prétexte d'affoiblir le Duc de Suabe , qui avoit fait tant de peine à l'Empereur Conrad , ne manqua point de profiter de la vacance de ce Duché par la mort de Burchard II. pour négocier à la Cour Impériale sur ses prétentions. La cession de l'Helvétie Allemande s'étant faite dans ces circonstances , n'en fut-elle pas évidemment le succès ?

On n'aura pas de scrupule à le croire , quoi qu'en aient dit jusqu'ici les Historiens , si l'on observe , que le témoignage de ces mêmes Historiens a été contredit très - directement , depuis bien des Siècles , sur des circonstances , qu'ils posent avec la même précision , que la raison unique , qu'ils allèguent , de la Cession faite par l'Empereur.

Ces circonstances regardent la Lance , dont le présent procura seul , selon eux , cet aggrandissement du Royaume de Bourgogne. Si les raisons de refuser de les en croire sur le motif de Henri l'Oiseleur , sont pour le moins aussi fortes , que celles de douter des circonstances , qu'ils affirment de même par rapport à cette Lance , pourquoi n'usérions nous pas de la même liberté à l'égard de l'une de ces choses , dont on use sans scrupule à l'égard de l'autre ? J'y suis autorisé par des exemples. Leur ancienneté , leur nombre , les éminentes dignités des Auteurs qui les ont donnés , & les perpétuent ,

tuent , y ajoutent tout le poids qui les accompagne ; sur - tout quand le sujet touche par quelque endroit à la Religion. Voici les circonstances , dont je veux parler. Addit. I.

LUITPRAND de Pavie , Evêque de Crémone , est le plus ancien des Historiens qui ont fait mention de la Lance , dont l'Empereur Henri desiroit si fort d'être possesseur. Cet Historien , après avoir dit qu'un Comte Italien , nommé Samson , en avoit fait présent à Rodolphe II. Roi de Bourgogne , & pour lors d'Italie , ajoute (1) qu'on affirmoit que cette Lance étoit la Lance de Constantin le Grand. Sigebert de Gemblours en dit autant (2). L'Abbé d'Ursberg copie de même là - dessus Luitprand , où tous les autres ont puisé , parce qu'il s'est le plus étendu.

On soutient cependant depuis bien des Siècles que cette Lance , qu'on montre encore aujourd'hui à Nuremberg , dans l'Eglise de l'Hôpital du S. Esprit , entre ce qu'on appelle les *Joyaux* , ou les *Ornemens* Impériaux (3) , est la Lance même , dont fut percé le côté de J. C. N. S. Les caractères gravés sur le fer de cette Lance , il y a pour le moins Six - cens ans , selon feu Mr. de Ludewig (4) , y font lire ces mots , *Lancea & Clavus Domini*. Les Empereurs Successeurs de Henri l'Oiseleur ont tous cru posséder la Lance qui perça le flanc du Seigneur. Les Papes en ont si peu douté que *Innocent VI.* & *Martin V.* exaltent par cet endroit , dans leurs Bulles , le prix de cette Relique. Dans l'Office de la Fête instituée par le premier de ces Pontifes en 1353 , à l'honneur des Reliques Impériales , dont celle - là fait partie , on chante entr'autres ce qui suit :

*Hodierna Festum lucis ,
Et solemne vite ducis ,
Pro victrice Lancea.
Decantemus laudes ei ,
Quem TRANSFIXIT vice rei
HÆC salutis FRAMEA.*

II

(1) Hanc igitur (*Lanceam*) Constantini Magni . . . fuisse affirmant. LUITPRAND. Hist. Lib. IV. Cap. 12.

(2) *Lanceam* mirandi operis , & Clavis JESU CHRISTI Crucifixi Sancti-

ficatam , quæ dicitur primi & Magni Constantini fuisse. SIGEB. ad an. 929.

(3) *Reichs - Kleinodien* , *Reichs - Insignien*.

(4) Opusc. Miscell. Tom. 2. p. 131.

ADDIT.
I.

Il est néanmoins bien clair qu'une Lance, où est enchassé un des Cloux de la Croix de N. S. ne peut avoir été la Lance qui lui perça le côté, puisque tant que le Corps de N. S. fut sur la Croix, aucun des Cloux n'en avoit été ôté; ainsi St. Longin, le soldat que les Légendes des Latins disent qui perça de sa Lance le côté du Sauveur, ne pouvoit encore avoir eu un de ces cloux pour l'enchasser dans le bois de sa Lance. Il ne fauroit y avoir été mis que dès - lors.

Le fameux Jésuite Gretzer, sentant combien les autorités opposées les unes aux autres sur cette Lance, en rendent l'authenticité douteuse, fit (1) tous les efforts dont il étoit capable, pour concilier les différens témoignages, & donner quelque couleur à l'opinion que la Lance de Nuremberg est celle dont le Seigneur fut percé. Mais le moyen de concilier des faits dont l'un rend l'autre incroyable? Je n'en toucherai qu'un de cette espèce.

La Lance dont le côté de N. S. fut percé, étoit ensevelie très-profondement en terre dans une Eglise d'Antioche. Personne n'en avoit connoissance. Elle y seroit apparemment encore si l'Apôtre St. André ne l'avoit pas révélé à un croisé, avec ordre d'en informer l'Evêque du Puy & le Comte de Chartres, Chefs de la première Croisade. Deux historiens, témoins du fait, le rapportent. L'un est Raimond d'Agiles, Chanoine du Puy, Chapellain du Comte, & qui fut un des treize, qui creusèrent dans l'endroit indiqué par l'Apôtre, où la Lance se trouva. Cet Auteur raconte en détail les révélations réitérées de St. André à un Provençal, & l'ordre que donna l'Apôtre, quand la Relique eut été trouvée, d'instituer une fête, où l'on célébrât l'anniversaire de cette découverte. Gretzer a donné lui-même tous ces détails, qui remplissent deux Chapitres de son Traité cité.

L'autre historien, que ce Jésuite n'a pas vu, parce qu'il n'a été mis au jour que par le P. Mabillon (2), qui le tira d'un Manuscrit du Mont Cassin, est d'un Auteur dont on ignore le nom, mais qui

(1) Dans le Ch. VIII. d'un Ouvrage d'où j'ai tiré le morceau de l'Office qu'on intitule, *Syntagma de S. R. I. Sacrosanctis Reliquiis*. Ingolstadt 1618. 4. Livre, vient de lire.

(2) Musæi Ital. Tom. I. p. 130. seq.

qui, comme le premier, étoit témoin oculaire de ce qu'il écrit. Il ne diffère de Raimond que sur quelques circonstances. Ce dernier, par exemple, dit que le Provençal à qui St. André apparut trois fois, étoit un pauvre Payfan (1). L'Anonyme, sans parler de sa condition, marque le nom de ce jeune homme de l'Armée des Croisés. Il s'appelloit *Pierre Barthelemi* (2). Un homme qui, dans ces tems-là, avoit deux noms, n'étoit pas du plus bas ordre. Guillaume de Tyr les lui donne aussi.

ADDIT.
I.

Raimond fait descendre St. André dans le creux, où les travailleurs cherchoient la Lance, que cet Apôtre en tira, & la remit au Provençal (3). L'Anonyme la fait trouver par Barthelemi-même (4).

Ces différences entre les relations des deux Auteurs, bien d'accord sur l'essentiel, rendent leurs récits respectivement garands l'un de l'autre. Il est visible qu'ils ne se sont pas copiés. Voilà donc deux témoins, qui constatent pleinement la découverte de la Lance. Et tous deux disent en plus d'un endroit, que cette Lance étoit celle là même qui avoit percé le côté de J. C. Raimond rapporte que l'Apôtre S. André le déclara au Provençal, en la lui mettant en main (5) : & l'Anonyme fait tenir à cet Apôtre le même langage quand il ordonna à ce Barthelemi de chercher la Lance (6).

Comment faire comprendre qu'une Lance, déterrée si miraculeusement dans une Eglise de Syrie, le 12. Juin 1098. (c'est le jour marqué par Raimond d'Agiles) étoit entre les mains du Roi de Bourgogne, plus de Cent - cinquante ans auparavant ? On a trop de témoins que ce Prince ne s'en défit qu'en faveur de l'Empereur Henri (1) ;

(1) Cum capta esset Civitas Antiochiæ usque sua potentia & benignitate Dominus, pauperem quendam rusticum elegit Provinciale genere &c.

(2) Peregrinus de exercitu nostro, cui nomen Petrus Bartholomæus.

(3) Ingressus autem sub terram Sanctus Andreas, produxit Lanceam atque in manibus mihi tradidit. C'est le Provençal qui parle là.

(4) Auditis sermonibus illius qui hanc nobis revelationem retulit per Apostoli verba, statim festinavimus ad locum eum-

dem, ubi demonstravit homo ille : & foderunt ibi tredecim homines à mane ad vesperam : & idem homo invenit Lanceam, quemadmodum indicaverat.

(5) Et dixit mihi (S. Andreas) : Ecce lancea, quæ latus aperuit unde totius mundi salus emanavit.

(6) Ego sum Andreas Apostolus : hoc tibi præcipio fili, cum intraveris Urbem, vade ad Ecclesiam beati Petri fratris mei, ibique invenies Lanceam Salvatoris nostri Jesu Christi, cum qua in crucis pendens patibulo vulneratus fuit.

ADDIT. ri (1); que celui-ci la conserva comme ce qu'il avoit de plus

I. précieux; qu'il la transmit à Otton le Grand son fils, des mains duquel elle a passé aux Empereurs ses Successeurs, qui ne l'ont pas gardée avec moins de soin, jusques à ce que l'Empereur Sigismond la fit déposer, avec les autres Reliques de l'Empire, le 21. Mars 1424, entre les mains du Magistrat de Nuremberg, à qui il en confia la garde à perpétuité. Les preuves de tous ces faits se trouvent rassemblées dans l'Ouvrage cité de Mr. de Ludewig. Il n'est donc pas possible de supposer que cette Lance eût été enlevée au Roi de Bourgogne ou aux Empereurs, dans l'intervalle de l'an 921, que Rodolphe II. la reçut du Comte Italien Samson, à l'an 1098 qu'elle fut déterrée à Antioche, où personne que St. André ne fa-voit qu'elle étoit si bien cachée. Ne faut-il pas nécessairement conclure de là, que la Lance du Roi de Bourgogne ne pouvoit être celle dont le Saint Longin des Légendaires Latins perça le côté de N. S. ? Conclusion de laquelle il ne s'ensuit pas moins nécessairement, que les Empereurs & les Papes mêmes, pour ne rien dire de tant de Savans, & de Millions d'autres personnes, qui depuis huit Siècles pensent là-dessus comme les deux premières têtes de l'Occident, n'ont point envisagé autrefois, non plus qu'aujourd'hui, les témoignages des Chroniques, dont il s'agit, comme devant régler la foi historique.

Il étoit de la Sagesse des Pontifes de ne point s'arrêter à de tels témoignages. C'eut été perdre une Relique infiniment précieuse. Car comme on ne fait pas avec une entière certitude, si la Lance déterrée par les foins de St. André, est celle que Bajazeth envoya au Pape Innocent VIII. en 1491; supposé que celle du Roi de Bourgogne ne passât pas pour la véritable, on n'en auroit point de telle. Les Empe-reurs ne possederoient pas un trésor unique dans son espèce, comme celui-

là

(1) Haffner même, historien de Soleure, ne regardoit pas comme article de foi cette circonstance, rapportée cependant par tous les Auteurs, dont nous parlons. Il a ha-zardé de dire, sans en alléguer de raison; que cette Lance, qu'il regardoit bien com-me celle qui perça le côté de N. S. ne passa entre les Joyaux de l'Empire, qu'a-près l'extinction de la Maison Royale

de Bourgogne. *In diesem Jahr [921], ist König Rudolf zu Burgund, von Samson, einem Italienischen Grafen, mit demjeni-gen Speer oder Lantzen; so Christi Heilige Seyten am Creutz eroffnet beschenckt, und nachwerts als die Burgundische Famalia er-loschen, zu des Reichs - Kleinodien gelegt, auch bisher bey und mit selbigen aufbe-balten worden.* HAFNER. Chron. p. 244.

là l'est. Qu'est-ce en comparaison que la Lance de St. Maurice, qui est aussi entre les Joyaux de l'Empire ? Ce Saint en avoit plus d'une ; ainsi que l'a fort bien observé Gretzer (1), pour concilier les prétentions des Rois de Pologne, qui possèdent aussi à Cracovie une Lance de St. Maurice, avec l'inventaire des Reliques Impériales de Nuremberg. Ainsi quelque précieuse que soit une Lance du chef de la Légion Thebéenne, elle n'a point, comme la Lance Sainte, l'avantage d'être l'unique qu'il y ait, & qu'il puisse y avoir.

ADDIT.
I.

Les Papes devoient se faire d'autant moins de scrupule de conserver ce titre à celle-ci, que quelque précis que paroisse le témoignage des deux Historiens des Croisades, sur la découverte procurée par St. André, & la déclaration formelle & réitérée de cet Apôtre, que la Lance, qu'il mettoit dans la main de Pierre Barthelemi, étoit la Lance qui avoit percé J. C., il y eut à Antioche même, & dans l'Armée des Croisés, bien des incrédules. Raimond d'Agiles ne nomme que l'Evêque du Puy (2); mais un Prélat de son rang, & en même tems chef de l'entreprise, n'est jamais le seul mécréant en pareil cas. Aussi apprend-t-on de Guillaume de Tyr (3), que même après la délivrance d'Antioche, pour laquelle il s'étoit néanmoins fait plus d'un miracle, la question, si la Lance qui y avoit été

(1) Respondeo, nos nulla necessitate cogi, ut credamus S. Mauritio unicam tantummodo Lanceam bellicam fuisse. Quapropter & Cracoviæ una, & inter Imperii ornamenta & Sacra Lipsana alia esse potest. *De Insign. Imp. Cap. 14.*

(2) *Episcopus autem nihil esse præter verba putavit*, dit cet Historien après avoir rapporté la relation de Pierre Barthelemi à l'Evêque & au Comte &c. l'apparition & les ordres de l'Apôtre St. André. Raimond ajoute, *Comes vero illico credidit, & illum qui hoc dixerat, Capellano suo Raimundo, custodiendum tradidit.* Cette prompte foi du Comte de Chartres, que l'historien publié par le P. Mabillon traite (Cap. 76) d'imprudens & abominabilis

Stephanus Carnotensis Comes, s'explique par une des raisons qu'on verra tout-à-l'heure qui faisoit soupçonner qu'il y avoit de l'imposture dans cette découverte.

(3) *Renovata est quæstio de lancea, quæ apud Antiochiam reperta fuerat; utrum ea esset, qua de latere Domini sanguis & unda profluxit; an res esset commentitia. Dubitabat enim valde super hoc populus, sed & Majores penitus fluctuabant incerti: aliis dicentibus, quod vere ipsa esset, quæ Domini cruce maduerat, ejus latus aperiens, & per inspirationem divinam in consolationem plebis revelata; aliis asseverantibus, quod versutiarum Toloſani Comitum esset argumentum, & gratia questus adinventio ficta.* GUILLIELMUS TYR. *de Bell. Sacr. Lib. 7.*

Tom. II.

Cccc

ADDIT.

I.

été trouvée, étoit celle dont le Seigneur avoit été percé, ou si ce n'étoit pas une invention, s'agita de nouveau, & si fort, que le Peuple en doutoit extrêmement, & que les principaux ne savoient qu'en croire. On soupçonnoit que c'étoit un stratagème du Comte de Chartres, & une chose controuvée pour excroquer de l'argent. La simplicité de Pierre Barthelemi, petit Clerc ignorant, ne donnoit pas du poids à son témoignage, & le faisoit envisager comme propre à être aisément trompé lui-même. Il le fut apparemment, & au point d'être si bien persuadé, que pour faire dissiper tous les doutes, il offrit de prouver sa bonne foi, en passant au travers des flammes, avec confiance de n'en être pas brûlé. Pris au mot, il fit allumer le Vendredi saint un grand bucher, qu'il traversa aux milieu des flammes sa Lance à la main. La preuve n'eut pas l'effet qu'il en attendoit. Sa mort la suivit de trop près. Elle augmenta le nombre des incrédules, quoi que ses partisans répandissent qu'elle avoit été causée par la foule du peuple, qui se jeta dévotement sur lui, quand on crut le voir sortir sain & sauf du feu (1). Toutes ces circonstances ont pour garand le même Historien.

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que les Papes n'ayent point envisagé la Lance d'Antioche comme la véritable, & aient attaché cet honneur à la Lance du Comte Samson, passée au Roi de Bourgogne, & ensuite aux Empereurs. Mais il est étonnant que Gretzer, qui n'ignoroit point la décision des Papes là-dessus, ait encore avancé, que les miracles faits par la Lance d'Antioche, devoient dissiper tous les doutes élevés contre elle, & qu'il ait traité de *têtu* ceux qui

ne

(1) Qui vero tam periculosum examen sponte subiturus erat, dicebatur *Petrus Bartholomæi*, Clericus quidem, sed modice literatus, & quantum ad humanam diem judicare pertinet, homo simplex videbatur. Qui oratione facta in conspectu circumpositarum legionum, assumpta secum prædicta lancea, per ignem transivit, quantum populo videbatur, illæsus. Verum hoc ejus factum non amputavit quæstionem, sed majorem suscitavit: nam infra paucos dies vita decessit, cujus accelerati o-

bitus occasionem, cum homo fanus & vitalis prius videretur, quidam asseriebant tentatum incendium: dicentes quod in eo tanquam fraudis patronus, mortis causant collegisset. Alii vero dicebant, quod ab incendio fanus evaserat & incolumis; sed egressum ab igne turbæ causa devotionis irruentes, opprefferant & contriverant eatenus, ut vitæ finem ministrarent: sicque res quæ in dubium venerat, nullam recipiens decisionem majus induxit ambiguum. Id. *ibid.*

ne vouloient pas la reconnoître pour telle que S. André l'avoit annoncée (1). Comment sauver les Papes Innocent VI. & Martin V. d'être du nombre de ces obstinés, ou leur épargner le blâme d'avoir fait part à la Lance de Bourgogne du mérite de celle de St. Longin, si ces Pontifes n'étoient pas des incrédules condamnés par le Jésuite ?

ADDIT.
I.

Le zèle du Controversiste ne s'en feroit pas tenu à une épithète, s'il eut vû la Lettre écrite de l'armée des Croisés au Pape Urbain II, par Raimond Comte de St. Gilles; Godefroy Duc de Lorraine; Robert Comte de Normandie; Robert, Comte de Flandres, & Eustache, Comte de Boulogne. Après avoir fait une relation de la prise d'Antioche, ces Seigneurs y annoncent à Urbain, qu'ensuite de trois revelations de St. André à un Serviteur de Dieu, ils avoient trouvé dans l'Eglise de St. Pierre, à l'endroit indiqué par cet Apôtre, la Lance du Seigneur, avec laquelle Longin perça de sa main le côté de Jesus - Christ (2).

Ce manque de confiance dans les Papes mêmes pour d'aussi formelles attestations de six Seigneurs de ce rang là, & pour trois Historiens des Croisades, est un exemple qui rend excusables tous les doutes qu'on peut élever sur les témoignages les plus exprès de quelque historien que ce soit. On fait de quelle importance il étoit pour l'Eglise que les miracles racontés par les historiens de ces fautes expéditions, trouvassent créance, pour exciter & soutenir le zèle des Princes à y sacrifier leurs trésors, leurs forces, & leurs personnes. Rien ne pouvoit décréditer davantage ces histoires, que des Bulles de Rome, qui établissent des faits incompatibles avec les récits

(1) Certe obtenta tam admirabilis victoria post inventam Lanceam, ut exercitui à Podiensi Episcopo præportatam, omni dubitatione istos liberare poterat: sed sunt quidam usque adeo duri Capitones, ut vix, etiam illud, quod oculis vident, manibusque tangunt sibi persuaderi sinant. GRETZER. *ibid.* Cap. II.

(2) Clementissima misericordia Omnipotentis Dei nobis subveniente & pro nobis

vigilante, Dominicam Lanceam, qua latus Jesu Christi Longini manibus perforatum fuit, Sancto Andrea Apostolo cuidam famulo Dei ter revelante & ipsum locum ubi Lancea jacebat demonstrante, in Ecclesia Beati Petri Apostolorum Principis invenimus. Ce sont les termes de cette Lettre datée XI. die intrante Septembrio, Indictione IIII, de l'an 1098. Baluze l'a mise au jour, dans ses *Miscellanz.* Tom. I. p. 415.

ADDIT. récits des Croisés. Telles étoient les Bulles dont on a parlé, d'Innocent VI. & de Martin V. Il n'y avoit pas à balancer entre l'obligation d'en croire ces Papes, & la liberté d'ajouter foi aux relations de Raimond d'Agiles, de Guillaume de Tyr, & de l'Anonyme du P. Mabillon. Qui auroit pû hésiter entre deux partis, dont l'un rendoit coupable d'un péché mortel, & l'autre d'une simple faute contre les règles de la probabilité en fait de confiance au témoignage d'un écrivain non infallible ? On dut donc regarder comme des imposteurs, ou du moins comme des Auteurs, qui s'en étoient laissé imposer, non-seulement les Historiens des Croisés, par rapport à la Lance trouvée à Antioche, mais encore Luitprand, Evêque de Crémone, & tous ceux qui, comme lui, ont écrit, que la Lance, donnée à Henri l'Oiseleur par le Roi de Bourgogne, étoit la Lance de Constantin le Grand, & non celle dont le côté de N. S. fut percé.

La ressource à laquelle Gretzer fut contraint d'avoir recours, pour concilier en apparence ces faits, dont l'un détruit nécessairement l'autre, n'a été imaginée que dans les efforts du siècle passé sur les controverses. Dubravius & Bzovius (1), Historiens Polonois, soutenoient encore au commencement de ce même Siècle, que ce n'étoit point la Lance gardée à Nuremberg, qui perça le côté de J. C. mais celle de Cracovie. Gretzer, pour faire disparoitre la difficulté de savoir au juste où est donc cette sainte Lance, que non-seulement Cracovie & Nuremberg, mais aussi Rome & Paris prétendent de posséder, s'avisa de dire, que ces prétentions étoient toutes fondées (2). „ Chacune, *dit-il*, ne doit s'entendre que de quel-

(1) Continuat. Annal. Baron. ad an. 1350.

(2) Omnia hæc; nimirum, Lanceam Dominicam inter Imperialia stemmata aservari, & Antiochiæ à Cruce signatis repertam, & postea à Turcarum Rege ad Innocentium VIII. missam esse, & Parisiis quoque in Sacello regio exstare; probe inter se concinunt. . . . quia singula non de tota Lancea accipienda sunt; sed de partibus ejus; nam Norimbergæ est cuspis Lanceæ; Romæ ferrum non cus-

pidatum; . . . Parisiis aliqua hujus lanceæ particula; quibus partibus a tota Lancea appellatio Dominicæ lanceæ venit, ut in his talibus fieri assolet: Et cum Auctores dicunt; Antiochiæ lanceam Dominicam à crucigero exercitu inventam esse; haut de tota lancea loquuntur, quia jam diu ante expeditionem illam, cuspis lanceæ Dominicæ inter Imperii Cimelia numerabatur. GRETZER. *De Insign. S. R. I.* Cap. 8.

„ quelque partie de la Lance , & non de la Lance entiere. Nurem-
 „ berg en a la pointe ; Rome un morceau du fer , fans pointe :
 „ Paris quelque autre particule. C'est l'ordinaire en pareilles choses
 „ de donner à la partie le nom du tout : on a appellé *Lance du*
 „ *Seigneur* , chacune de ces particules. Les Auteurs qui disent , que
 „ les Croisés trouverent à Antioche la Lance du Seigneur , ne par-
 „ lent pas de la Lance entiere. La pointe étoit au nombre des
 „ Joyaux de l'Empire longtems avant cette Croisade.

ADDIT.

I.

Dans l'énumération de ces Lances Saintes Gretzer ne fait pas mention de celle de Cracovie. Ce n'est de sa part ni oubli , ni mauvaise foi. Il l'avoit déjà mise de côté , par précaution , en soutenant qu'on n'a à Cracovie qu'une des Lances de S. Maurice , & non une de celles dont il est question. C'est par une précaution semblable que ce Jésuite avance , que la Lance d'Antioche n'avoit qu'une particule de celle qui perça N. S. Il devoit même ajoûter , que ce n'en étoit pas la pointe. Car n'indiquant pas quelle partie il y en avoit , & Raimond d'Agiles disant en termes exprès , que la Pointe de la Lance d'Antioche fut la première chose qu'on en vit paroître (1) , & qu'avant de découvrir le reste , lui , l'historien , se jeta sur cette pointe , pour la baiser ; c'est laisser un grand doute sur l'authenticité du fer de celle de Rome , où la pointe n'est pas , & du fer de celle de Nuremberg , auquel il ne manque rien du tout , comme on peut le voir dans la figure que Mr. de Ludewig a en donnée.

Mais tous ces doutes se dissipent à la vue du témoignage d'un Historien , qui justifie pleinement les incrédules d'Antioche condamnés par notre Jésuite avec de si dures qualifications. Cet historien est Foulques de Chartres , dont voici les termes (2).

„ Il

(1) Videns autem juvenis , qui de Lancea dixerat , nos defatigari , discinctus , & discalciatis pedibus in camisia in foveam descendit ; atque obtestatus est nos , ut Deum deprecaremur , quatenus nobis Lanceam suam redderet , in confortationem & victoriam suæ plebis. Tandem per gratiam suæ pietatis commonitus Dominus , Lanceam suam nobis ostendit. Et ego , qui hæc

scripsi , cum SOLUS MUCRO ADHUC APPARERET SUPER TERRAM osculatus sum eam.

(2) Contigit postquam Civitas capta est , à quodam homine lanceam unam inveniri , quam in Ecclesia B. Petri , fossa humo repertam , adseverabat esse illam , de qua Longinus latus Domini perforavit Aiebat enim à Sto. Andrea revelatum hoc esse sibi

ADDIT.

I.

„ Il arriva après qu'Antioche eut été prise, qu'un certain homme
 „ trouva en terre dans l'Eglise de St. Pierre une Lance, qu'il affu-
 „ roit être celle dont Longin perça le côté du Seigneur. Car il di-
 „ soit que St. André le lui avoit revelé, & que l'Apôtre lui étant
 „ apparu trois fois, il vit la figure de la Lance sur le pavé, & la trouva
 „ dans l'endroit qui lui avoit été indiqué, *où elle avoit peut-être été*
 „ *cachée frauduleusement.* On fit pendant plusieurs jours des offran-
 „ des à la Lance. Il arriva néanmoins que l'Evêque de Bare, &
 „ bien d'autres Ecclesiastiques & Laïcs, refusant de la reconnoître
 „ pour la Lance du Seigneur, ils firent allumer un bucher, au tra-
 „ vers duquel le personnage, qui l'avoit trouvée, voulut bien pas-
 „ ser, après que les Evêques eurent fait les prières établies pour l'é-
 „ preuve juridique du feu. Cet homme leur parut avoir été traité
 „ en coupable par les flammes. Ils en virent les marques. Sa mort, qui
 „ arriva douze jours après, justifia cette idée. On n'ajouta plus de foi
 „ à la découverte; Ses partisans en furent affligés. Le Comte Raimond
 „ conserva cependant cette Lance, jusques à ce qu'il la perdit, je
 „ ne sai par quel événement.

Après de tels témoignages, sur la Lance d'Antioche, & celle de Rome, qui doit être la même, quoi qu'on ne sçût point en Orient ce que devint cette Lance, les Papes purent, sans craindre l'objection qu'elle pourroit fournir, laisser à la Lance de Nuremberg l'éminente distinction d'avoir fait *la playe d'où coulerent le sang & l'eau, dont fut formée l'unique & immaculée Vierge la Sainte Mère Eglise (1), & ouvert par là les portes du royaume céleste.* Mais
 comme

fibi. Visione & monitione ab Apostolo ter facta vidit super pavimentum ubi per visionem ei monstratum fuerat, & invenit Lanceam FALLACITER OCCULTATAM FORSITAN. Inde tamen per plures dies Lanceæ factæ sunt oblationes. Forte autem contigit Episcopum Bare & alios quam plurimos, cum clericos, tum Laicos hæsitare, quod non esset Lancea Dominica. Quapropter cum struem lignorum accendissent, benedictione judiciali super ignem ab Episcopis facta, inventor lanceæ per medium rogi flammantis ultro celeriter transineavit. Quo transacto illum

hominem quasi reum in cute flammis crematum viderunt. Quod rei exitus monstravit, quia die duodecimo ipso angore obiit. Hoc indicio peracto facti sunt increduli, contristati sunt valde. Comes tamen Raimundus tamdiu Lanceam servavit, donec eam, nescio quo eventu, perdidit. FULCHER. CARNOT. *Gesta Peregrin. Francor. Cap. 10.*

(1) Ce sont les termes de la Bulle d'Innocent VI. *Inter quæ* [Instrumenta passionis] *illud celebriter memorandum est, quod ipse Salvator, emissio in cruce mox spiritu, sustinuit perforari Lancea latus suum, ut inde*

comme il n'importoit pas à qui cette Lance eût appartenu avant qu'elle fût ainsi sanctifiée, il n'étoit point nécessaire de l'établir. C'eût été s'exposer à de trop fortes objections qu'attester que c'étoit la Lance même de St. Longin; ce Saint, sa Lance, & toute son histoire pouvant être mis au rang des fables, ainsi qu'il est arrivé (1). Aussi, ni Innocent VI. ni Martin V. ne firent-ils nulle mention de ce Saint dans leurs Bulles.

ADDIT.
I.

L'Obligation de déférer aux décisions des Pontifes ne sauroit être envisagée comme la seule raison sur laquelle on a cessé de s'en rapporter aux Historiens contemporains de Henri l'Oiseleur, qui attestent que la Lance, que reçut ce Prince du Roi de Bourgogne, étoit celle de Constantin le Grand. Des modernes, pour qui le premier Evêque de la Chrétienté n'est qu'un Auteur, ou un témoin, se sont déclarés en faveur de sa décision, & l'ont appuïée de divers argumens. Feu Mr. de Ludewig en a rassemblé quatre. La Lance de Nuremberg, dit-il (2), n'étant, ni celle de S. Maurice, ni celle de Constantin, ni celle de Charlemagne, ne peut être que celle dont le Corps du Seigneur fut percé. Ces Lances sont les seules pour lesquelles on ait quelque vénération religieuse. Il faut bien, continue cet Auteur, qu'on en ait regardé les preuves comme incontestables, puisque les Princes ont eu pour cette dernière Lance une vénération particulière. Henri en eût-il désiré si ardemment la possession, & porté les sollicitations pour l'obtenir du Roi de Bourgogne, jusques au menaces de lui faire une guerre cruelle, si cet Empereur n'eût pas été convaincu, qu'il acquerroit la seule Lance dont la sainteté ne peut être contestée. Ayant déjà la Lance de St. Mauri-

inde sanguinis & aquæ profuentibus undis formaretur unica & immaculata ac virgo Sancta mater Ecclesia, sponsa sua..... O felix Lancea quæ tot bona nobis effecit, & ad tanti triumphi gloriam superadditam hoc latus ipsum aperiendo sanctissimum januas nobis regni Cælestis aperuit.

(1) Ce qu'on peut dire en un mot de ces Actes [de St. Longin, publiés par Bolandus, sur le 15. Mars] est qu'ils ne va-

lent rien du tout, & qu'ils ne peuvent faire aucune autorité, ni par conséquent empêcher que nous ne rejettons toute cette histoire avec Baronius. TILLEMONT. *Mem. Eccles. Tom. I. 257.*

(2) Cum omnes Lanceæ, quibus aliqua tribuitur religio sunt quatuor, *Mauritiana, Carolina, Christi Servatoris, Imperiali*; filum est consecutionis ad ultimam, si priores ab illa sunt remotæ. &c. LUDWIG. *Opusc. Miscell. Tom. 2. p. 131.*

ADDIT. Maurice (on peut ajouter, & celle de S. Charlemagne) ce Prince

- I. auroit-il marqué un pareil empressement, s'il n'eût point eu pour objet une Lance d'une fainteté infiniment supérieure? Enfin cette vérité est gravée sur le fer de cette Lance, où on lit en caractères de Six Siècles au moins d'ancienneté, LANCEA ET CLAVVS DOMINI; c'est-à-dire, *Lance & Clou du Seigneur*.

Ceux que Mr. de Ludewig aura convaincus par de telles preuves, conviendront que l'Empire doit ce trésor inestimable au Roi de Bourgogne & de l'Helvétie, & trouveront qu'il ne sied pas mal à un Suisse de travailler à mettre ce présent hors des atteintes de l'erreur qui en diminueoit le prix. Je me suis cru d'autant plus appelé à profiter de l'occasion présente d'en parler, que l'erreur des Historiens contemporains s'est perpétuée jusqu'ici par nos modernes, si l'on en excepte Haffner (1). Stumpf a dit, que c'étoit la Lance de Constantin (2). Guillimann a hasardé la conjecture qu'on avoit donné le nom de Lance au fameux Etendart de Constantin (3). Feu Mr. Lauffer en a parlé tout simplement comme de la Lance de Constantin (4). Le premier & le dernier de ces trois Auteurs ont ajouté plus de foi aux contemporains, que les historiens étrangers. Mais il n'en demeure pas moins vrai, que les témoignages de Luitprand, de Sigebert, & de l'Abbé d'Ursperg, n'ont point empêché qu'on ne prit de la Lance, dont ils parlent, une idée différente de celle qu'on a cru qu'ils vouloient en donner. Et ce n'est que pour convaincre de ce fait, que je m'y suis arrêté si longtems. Ce n'a pas été pour établir laquelle des deux opinions doit l'emporter sur l'autre. Elles ne me paroissent opposées entr'elles, que dans l'idée qu'on s'en est faite. Car, pourquoi la Lance, dont fut ouvert le côté de N. S. n'auroit-elle pas pû tomber entre les mains de Constantin le Grand, si elle s'étoit conservée? Et quand elle auroit appartenu à ce Prince, en eût-elle moins été la *Lance du Seigneur*, comme on a trouvé bon de la nommer? Les Historiens, qui l'ont appelée la
Lance

(1) Voy. ci-dessus p. 568.

(2) Chron. Lib. 4. cap. 36.

(3) Ego hanc Lanceam fuisse arbitror, cujus descriptionem, & imaginem pluribus

exposuit Baronius. Tom. III. & IV. *Annal.* GUILLIM. de Reb. Helv. Lib. 2. Cap. 13.

(4) Gesch. der Schweiz. Tom. 2. p. 219.

Lance de Constantin, n'ont pas dit par là qu'elle ne fut point la Lance du Seigneur. Gretzer avoit ses raisons pour expliquer ainsi ces Auteurs. Il vouloit conserver ce titre à toutes les Lances qui le portent, sous prétexte qu'elles ont quelque particule de la vraie Lance Sainte. Cette maniere de concilier les historiens est le meilleur moyen à employer en faveur de la Lance de Nuremberg : comment ne se présenta-t-il pas à Mr. de Ludewig ?

Revenons à présent à la cession de l'Helvétie Allemande, qui étoit du Duché de Suabe. La maniere dont les anciens, qui n'en donnent d'autre raison que la sensibilité de Henri au présent de la Lance, font solliciter ce présent, ne devoit-elle pas faire soupçonner que ces Auteurs manquoient de bons mémoires, & de connoissance des hommes, pour ne pas dire des Grands en particulier ?

En effet, quelque ardemment qu'un Prince puisse desirer une Relique, par devotion, si l'on veut, puisque c'est à la pieté de Henri qu'on attribue ce violent desir ; qu'on ne prenne même pas l'idée du degré de ce desir sur celle qu'on pourroit avoir de la dévotion de notre Siècle, mais sur la Religion du Dixième Siècle ; il n'en fera guères plus probable qu'un Prince en vint, des insinuations faites sans succès par ses Ambassadeurs, à de simples prieres, auprès d'un Roi, son inferieur en rang, mais indépendant comme lui, pour en obtenir une chose, dont ce Roi a déclaré nettement qu'il ne se deferoit jamais. Il est encore moins probable que, des prieres on passa aux menaces, & qu'on les porta même jusques à annoncer que le refus de la Relique seroit vangé par tout ce qu'une guerre peut causer de maux. Ce fut pourtant là, si l'on en croit Luitprand & ses Copistes, la maniere dont l'Empereur fit négocier avec le Roi de Bourgogne. „ Henri, qui étoit rempli de la crainte du „ Seigneur, *dit l'Historien* (1), & qui aimoit tout ce qui a rapport „ à la

(1) Henricus itaque Rex, ut erat Domini timens, totiusque religionis amator, audito Rudolphum tam inestimabile donum habere Coeleste, nunciis directis tentavit, si præmiis aliquibus id posset acquirere Quod cum Rex Rudolphus mo-

dis omnibus se nunquam facturum ediceret ; Rex Henricus quia mollire hunc muneribus non potuit, minis terrere magnopere curavit. Omne quippe regnum ejus cæde atque incendiis se depopulaturum esse promisit. Quia vero, quod petebatur, minus

ADDIT. „ à la religion, apprenant que Rodolphe possédoit cet inestimable
 I. „ présent du Ciel, tenta de l'obtenir en envoyant à ce Prince des
 „ Ambassadeurs chargés de présens. . . . Rodolphe manifesta de tou-
 „ tes façons qu'il ne s'y résoudroit jamais. Henri ne pouvant le tou-
 „ cher par des présens, mit tout en œuvre pour l'y engager par la
 „ crainte, en lui faisant déclarer que tout le Royaume de Bourgo-
 „ gne seroit mis à feu & à sang. Mais comme le présent qu'il de-
 „ mandoit, étoit une de ces choses par lesquelles Dieu avoit réuni
 „ le Ciel & Terre, savoir, la pierre angulaire, qui les joint, elle
 „ amollit le cœur du Roi Rodolphe, & aussi-tôt ce Prince don-
 „ na à l'Empereur juste, ce qu'il exigeoit avec justice.

Quelle confiance mérite un Historien, qui donne, du ton de la persuasion, des circonstances si peu vraisemblables, & porte un jugement si opposé aux règles de la justice? Devroit-on seulement croire en général que le Roi de Bourgogne fit à Henri l'Oiseleur le sacrifice de la Lance sainte; si un tel historien étoit l'unique garant qu'on en eût? L'Etrange façon dont il fait négocier ce sacrifice, rendroit très-suspects les mémoires sur lesquels cet Auteur écrivoit, & sa décision directement contraire à toute justice, ne permettant pas de lui croire de l'équité, laisseroit-elle son témoignage au nombre de ceux qui méritent quelque créance? Un Evêque, après avoir établi que l'Empereur employa l'affreuse menace de ravager tout un royaume, si son Roi libre persistoit à refuser de lui faire présent d'une chose infiniment précieuse dans l'idée du possesseur légitime, & qu'il se croit obligé, par principe de religion, de conserver aux dépens de ce qui lui est le plus cher: Un Evêque, dis-je, après avoir établi ces circonstances, ose prononcer que l'Empereur juste exigeoit ce présent avec justice (1), & par des moyens justes? Quel casuiste! L'ignorance profonde des premiers principes du droit naturel, de la morale, & du Christianisme, n'excuseroit pas cette décision revoltante; l'erreur seroit trop palpablement volontaire.

nus erat, quo coelestibus terrea Deus conjunxerat, lapis scilicet angularis faciens utraque unum, Rudolphi Regis emollivit cor, justoque Regi justa juste petenti cominus dedit. LUITPRAND. *Hist. Lib.* 4. *Cap.* 12.
 (1) Justoque Regi justa juste petenti cominus dedit.

lontaire. Mais ceux qui pousseroient la charité jusqu'à présumer une pareille ignorance chez un Prélat Auteur, Secrétaire du Roi d'Italie Berenger II. & qui fut employé en différentes Ambassades, ne concilieroient pas à son témoignage un poids, que l'ignorance lui ôteroit absolument. Les suffrages des historiens postérieurs, qui l'ont copié, comme l'Abbé d'Ursperg, n'augmente point ce poids, ainsi que le nombre des témoins l'augmente en d'autres occasions. La foule séduite par un chef, qu'elle ne fait que répéter aveuglément, n'est qu'un seul témoin. Elle ne rend, ni probable, ni juste, ce qui, de sa nature, ou par ses circonstances, est évidemment contre les règles de la vraisemblance & de la justice.

ADDIT.
II

Cet exemple faisant assés connoître le peu de fond qu'il y a à faire sur la relation de Luitprand en ce qui concerne la négociation de la Lance Sainte, surquoi eussai-je dû donner plus de créance à cet Auteur, par rapport à l'effet, qu'il attribue au présent de la Lance; effet aussi vraisemblable, que les autres circonstances, qui le précèdent dans le récit de l'Evêque?

J'ai fait honneur à Bucelin (1) de la candeur avec laquelle il a eu le courage de passer sous silence toute l'histoire de la Lance, & d'insinuer même que le don d'une partie du Duché de Suabe, fait par Henri l'Oiseleur au Roi de Bourgogne, avoit été l'effet d'une toute autre cause que de la reconnoissance de l'Empereur. Je ne dois pas rendre moins de justice à feu Mr. Lauffer, sur l'idée qu'il a donnée de l'occasion, qui arracha la Lance à Rodolphe. Elle amène beaucoup plus naturellement cet événement.

Après avoir dit que le Roi Rodolphe fut battu par Burchard Duc de Suabe, & contraint de se retirer en deçà de la Reufs, Mr. Lauffer poursuit en ces termes (2) : „ Ce Roi loin d'augmenter ses Etats „ comme il l'esperoit, en auroit sans doute perdu une partie, au „ moins l'Argueu, si, heureusement pour lui, l'Empereur Conrad, „ Beau-Pere de Burchard, n'étoit pas mort dans ces entrefaites, & „ si Henri de Saxe, surnommé l'Oiseleur, n'avoit pas été mis sur le „ trône d'Allemagne. Car soit que Burchard vit avec peine l'éleva- „ tion de ce Prince, soit qu'étant Gendre de Conrad, le Duc as- „ pirât

(1) Ci-dessus p. 235. (2) Gesch. der-Schweitz, Tom. 2. p. 218.

ADDIT. „ pirât aussi à la couronne Impériale, soit enfin qu'il ne voulut pas
 I. „ se reconnoître Vassal de l'Empire, le nouvel Empereur lui déclara
 „ la guerre. Pour ne point se trouver entre deux feux, le Duc prit
 „ le parti de faire la paix avec Rodolphe, à qui, pour la cimenter,
 „ & unir étroitement leurs intérêts, il donna en mariage Berthe sa
 „ fille. Cette union déplut beaucoup à Henri. Il en fut irrité con-
 „ tre le Roi de Bourgogne. Et quand il eut fait entrer son armée
 „ dans le Duché de Suabe, & réduit par là Burchard à se soumet-
 „ tre, ainsi que ce Duc le fit à la Diette de Worms, cet Empe-
 „ reur auroit porté ses armes en Bourgogne, si Rodolphe n'eût pas
 „ détourné l'orage dont il étoit menacé. Il y réussit en faisant pré-
 „ senter d'une Lance, regardée, suivant la superstition de ces tems-là,
 „ comme sainte, par un clou de la Croix de J. C. Elle devoit avoir
 „ appartenu à Constantin. C'étoit un Comte Samson qui l'avoit don-
 „ née au Roi. Sa possession fit un si bon effet sur l'Empereur, qu'il
 „ rendit son amitié à Rodolphe, en accompagna les assurances de
 „ riches présens, & y ajouta en particulier un beau district de pays,
 „ qui faisoit partie du Duché de Suabe.

On ne sauroit arranger ces faits d'une manière plus plausible. Si l'on n'avoit à y opposer que la différence de cette distribution, avec les témoignages des historiens du tems, on pourroit préférer une suite fort naturelle d'événemens à des relations, qui les amènent par des circonstances destituées de probabilité. Mais les dates des événemens ne permettant pas de les rapprocher assez les uns des autres, pour qu'on puisse les envisager comme ayant eu les influences où les causes, que la manière dont Mr. Lauffer les lie leur fait attribuer; on est contraint de s'en tenir à ce qui résulte de l'ordre dans lequel les anciens placent les faits. Cet ordre, que les modernes n'ont pas scrupuleusement observé, auroit jeté dans leur narration un jour dont elle manque. Je vais tâcher de l'y mettre.

Une Chronique (1) assigne la mort de l'Empereur Conrad I. à l'an 917. D'autres (2) à l'an 918. Des troisièmes, & en plus grand nombre

(1) *Chron. Augiens. ad an. 917.* in nus, *Chronicon Leodiense*, Marianus Sco-
 BALUZ. *Miscell. Tom. I. p. 499.* tus.

(2) *Hermannus Contractus, Hepidan-* (3) *Reginonis continuator, Lambertus Schaffna-*

nombre que les précédens ; à l'an 919. Outre l'avantage du nombre d'autorités en faveur de cette dernière date, elle a celui d'être donnée par des Auteurs plus à portée d'être bien informés, que ceux des deux autres sentimens.

Une circonstance marquée par Hepidannus indique à peu près le mois de la mort de ce Prince. Le Moine dit qu'elle arriva avant Noël (1) : & Marianus Scotus y ajoute le jour, savoir, le 20. Décembre (2).

Cette date est importante pour le point que je traite. Elle justifie la date de l'année assignée par le Continuateur de Reginon de Prum, par le Chronographe Saxon, & par l'Abbé d'Ursperg, à l'Élection de Henri l'Oiseleur. Ils la mettent à l'an 920. Elle ne pouvoit assurément pas se faire plutôt, quelque diligence qu'on pût y apporter, le trône d'Allemagne n'ayant été vacant que depuis le 20. de Décembre, ou, si l'on veut s'en tenir à Dithmar, depuis le 16. d'Octobre 919.

Nous savons d'un témoin du pays, & qui vivoit alors, que ce fut l'an 919. que le Roi de Bourgogne Rodolphe II. porta la guerre dans la partie de l'Helvétie, qui dépendoit du Duché de Suabe. Une bataille perdue par ce Roi le fit revenir dans ses Etats. Elle se donna probablement à l'entrée de la campagne. On doit le présumer de ce que ce Prince n'avoit pas pénétré plus avant dans le pays du Duc. Quelques jours de marche depuis les bords de la Reufs, où Rodolphe avoit rassemblé son armée, suffirent pour atteindre

Schaffnaburg. Sigebertus Gemblac. Chronicon Metense, & Rothomag. Annales Hildesienf. Albertus Stad. Albericus, Chronographus Saxo, Conradus Ursperg.

(1) Conradus Rex obiit ante natale Domini. HEPIDAN. ad an. 918.

(2) X. Kalendas Januariæ. C'est sur ce jour que Mr. Saffi prétend, dans une note sur SIGONIUS [de Regn. Ital. Lib. 6. p. 390. Edit. Argelati] que Conrad mourut l'an 918. La seule raison qu'il en rend, outre le témoignage d'Hepidannus & d'Hermannus Contractus, est, que si l'on ne s'en tient pas à l'an 918, il se trouve-

ra que ce Prince auroit régné huit ans, puis qu'il fut élu le 9. Juillet 911. Cependant Luitprand (il pouvoit ajouter, & l'Abbé d'Ursperg & Otton de Freisingen) témoigne que son règne ne fut que de sept ans. Mais Dithmar de Merseburg, dit bien Lib. 1. p. 325, que Conrad mourut le 16. Octobre, ayant achevé la huitième année dès son élection. In Octavo ordinationis sue anno 14. Calend. Novem. prob dolor, completo. Un historien Saxon, & de l'ordre de Dithmar, doit l'emporter sur Luitprand, & sur les deux autres, qui l'ont suivi quelques Siècles après.

ADDIT. I. teindre Winterthur, lieu du combat (1). La paix suivit de près cette action. Les Historiens modernes s'accordent à le dire, quoi qu'aucun ancien n'en ait fait mention. Mais il y a lieu de le penser, sur ce que l'Empereur Henri ayant déclaré la guerre à Burchard aussitôt après son élection, on ne voit pas que Rodolphe, qui n'auroit pas manqué de profiter de cette circonstance pour attaquer de nouveau ce Duc, si un traité récent n'eût point terminé la guerre entre eux, prit aucune part à celle que Henri lui alloit faire. Cette paix se fit donc certainement l'an 919. même, & avant qu'on eût encore élu un Successeur à Conrad. Ainsi l'élection du Duc de Saxe, qui, non-seulement étoit dans les futurs contingens, mais sur-tout entre ceux auxquels il n'y a pas le moindre sujet de s'attendre, ce Prince ayant toujours été ennemi de Conrad & de sa Maison, ne put avoir aucune influence sur le parti que prit le Duc de Suabe, de sacrifier les avantages de la victoire de Winterthur, pour acquérir l'amitié d'un Roi puissant, son parent, & son voisin.

Les vues de Burchard exigeoient absolument ce sacrifice. Il aspirait à se rendre indépendant du Roi de Germanie. La reconnoissance qu'il devoit à Conrad, de qui il venoit de recevoir le Duché de Suabe, ne lui fit pas suspendre, au moins pour quelque tems, de laisser voir son projet de secouer le lien féodal, qui l'attachoit à son bienfaiteur. Il leva bientôt l'étendart, en se liant au Duc de Baviere contre lui, & Conrad auroit été obligé de le faire rentrer dans le devoir par les armes, ainsi qu'il y avoit réduit le Duc de Baviere, si cet Empereur avoit vécu plus longtems. Mais sa mort offrit un nouvel objet à l'ambition de Burchard. Elle laissoit vacant un trône, auquel la relation de Gendre de Conrad, qui n'avoit point de fils, sa valeur & son humeur guerrière bien connues (2), de même que sa puissance, lui donnoient des esperances de succéder d'autant plus plausibles, que la coutume de la Nation y appelloit un Prince de la famille du défunt, préférablement à un étranger. Il comprenoit bien cependant qu'il pourroit avoir pour concurrens le Duc de Franconie, frère de Conrad, le Duc de Baviere, & le Duc de Saxe, dont.

(1) Ruodolfus Rex & Burchardus Dux *ad an. 919.*

Alamannorum pugnaverunt ad Wintertuta, & Rex Superatus est. HEPIDANN. (2) Witichind & l'Abbé d'Ursperg, l'appellent *bellator. intolerabilis.*

dont le père, si digne de la couronne, l'avoit refusée généreusement pour la faire mettre sur la tête de Conrad, plus en âge de la soutenir de son bras. Burchard n'ignoroit pas qu'il avoit, dans son Duché même, des ennemis, qui ne traverseroient pas moins ses prétensions que ses concurrens. C'étoit le Clergé de Suabe, des mains de qui il travailloit avec vigueur à retirer les biens de la couronne, que Conrad avoit prodigué aux Prélats (1). Continuer la guerre avec Rodolphe en pareille circonstance, c'eût été une faute en politique, dont le prudent (2) Burchard n'étoit pas capable. Il en voioit trop bien les conséquences contraires à tous ses projets. Cette raison de s'accommoder, à quel prix que ce fut, avec le Roi de Bourgogne, présentée par les circonstances du Duc, dispense de chercher d'autres motifs de la prompte conclusion de la paix entre ces Princes.

ADDIT.
I.

Dom Plancher, qui rapporte (3) les avis des Ministres de Rodolphe sur cette question, comme s'il eût assisté au Conseil, mais sans trahir celui qui lui a révélé ces anecdotes, car il ne cite personne, rend le Roi très-difficile à donner les mains à ce qu'on écoutât des propositions de paix. Sur ce pied-là, il ne fut pas facile de la lui faire goûter. Aussi le même Historien fait durer trois ans la négociation, en ne mettant la signature du Traité qu'à l'an 922. Ce qui lui en a probablement fait reculer ainsi la conclusion, contre l'opinion reçue, c'est que, selon cette opinion, *Berthe fille unique*

(1) On peut juger de quel œil le regardoient les gens d'Eglise, par les reproches amers & injurieux que Sainte Wiborade lui faisoit en face dans le Couvent de St. Gall. Elle lui dit, que ce Saint s'étant présenté à elle couvert de haillons en lambeaux, il répondit à la question qu'elle lui fit, sur la raison pour laquelle il paroïssoit en cet état, que c'étoit pour se plaindre du pillage des biens de l'Eglise, & de l'oppression du Peuple, crimes dont le Duc de Suabe étoit cause. Ensuite la Sainte déclara à Burchard, après l'en avoir grièvement censuré, que s'il ne reparoit pas par une pénitence proportionnée à ses péchés, les habits déchirés de S. Gall, sa

vie feroit en grand danger. *Postquam eum de iniquitatis perseverantia valde redarguit [Wiborada], exposuit visionem per ordinem, hoc adnectens nisi scissura vestium S. Galli digna penitentia consuerentur, vitam ejus in periculo constitutam fore.* He-pidannus, Auteur de la vie de cette Sainte, traite le Duc, sur la fin du même Chapitre Trentième de cette Vie, d'*infelix pervasor substantie Naboth Jezrahelita.*

(2) Les deux Historiens déjà cités, Witichind & l'Abbé d'Ursperg, disent de Burchard, *valde prudens erat.*

(3) Nouv. Hist. de Bourgogne. Liv. 4. pag. 187. & 188.

ADDIT. *unique du Duc en fut le gage*, comme Mr. Dunod (1) s'exprime, & que Rodolphe n'épousa cette Princesse qu'en 922. Mais, de ce qu'elle devint alors femme de ce Roi, s'ensuit-il nécessairement qu'elle fut le gage de la paix conclue en 919, & que son mariage fut une des conditions de cette paix? Ou que le Traité ne s'en conclut qu'en 922? Il faudroit quelque preuve plus décisive que de telles inférences, pour établir affirmativement les uns ou les autres de ces faits.

La date de ce mariage ne laisse pas de fondement plausible à l'irritation dans laquelle M. Lauffer dit qu'il mit l'Empereur. Burchard lui étoit soumis depuis l'an 920. Rodolphe n'avoit jamais été mal avec lui. Au moins n'en voit-on rien dans l'histoire. Ce n'est que sur des conjectures qu'on fait élever un orage à la Cour Impériale contre ce Roi, afin de trouver le besoin d'appaîser Henri par le présent de la sainte Lance. Mais on n'a pas pris garde que Rodolphe ne possédant point encore cette Relique, il ne pouvoit en faire le sacrifice pour détourner la prétendue tempête, prête à fondre sur lui.

En effet, il ne reçut le présent de cette Lance, que depuis qu'il fut Roi d'Italie. Ainsi, dans l'intervalle de la fin de l'année 922, qu'il monta sur ce trône, & de l'année 925, au commencement. Car le Comte Samson ayant passé dans le parti du Roi Hugues (2) dans le cours de cette dernière année, il ne fit apparemment dès lors plus de présens au Roi Rodolphe,

Nous ne trouvons pas qu'il se fut rien fait entre Henri & le Roi de Bourgogne, jusques à l'an 928, ou 929: & ce qui se fit cette année là entre ces Princes, fut un Traité d'Alliance (3). Il ne paroît pas qu'il eût été précédé d'aucune guerre entre eux. Cependant c'est à cette

(1) *Hist. du Comté de Bourgogne*. pag. 98. où, par une faute d'impression, sans doute, on lit 919. au lieu de 922, pour l'année du mariage de Berthe. Heppidannus a marqué trop précisément cette année. On doit s'en rapporter à ce contemporain. *Rudolfus Rex* [dit-il, sous l'an 922] *filiam Purcharidi Ducis accepit*. L'Abbé d'Ursperg prenant le change sur le nom de Roi Rodolphe, marie Berthe avec Rodolphe Roi

de France, fils de Richard Duc de Bourgogne.

(2) Voy. SIGON. de Regn. Ital. *ad an.* 927. avec les Notes de Mr. Saffi.

(3) *Henricus cum Rudolpho II. Burgundia Rege pacem & amicitiam firmavit*. Ce sont les termes de Mr. Mascov. *Comm. de reb. Imp. R. G. Lib. I. p. 14.* où l'on voit en marge. *An. 928. Foedus cum Rudolpho Burgundia Rege.*

à cette occasion que des Historiens très-judicieux pensent que Rodolphe donna à Henri la sainte Lance (1), & que l'Empereur donna en échange à ce Roi la partie du Duché de Suabe qui confinoit à son Royaume. Ces historiens ont pour garand, sur l'année, Sigebert de Gemblours (2): & par l'endroit où l'Abbé d'Ursperg parle de la négociation pour cette Lance, on doit juger qu'il la rapportoit aussi à l'une de ces deux années. Cependant feu Mr. Struve (3) place le fait sous l'an 935. Apparemment parce qu'il croioit que la paix faite à l'occasion du secours demandé à Henri contre Rodolphe par Herbert Comte de Vermandois, avoit donné lieu au Roi de Bourgogne de faire ce présent à l'Empereur, ou à celui-ci de l'arracher. Mais les anciens cités par cet Auteur, ne liant pas le présent de la Lance à ce dernier traité, où Henri ne fut que Médiateur, il n'y a pas de raison de s'éloigner de la date marquée par Sigebert.

On voit par ces détails combien peu il y a de fureté à compter sur le témoignage d'un Auteur comme Luitprand, & ses pareils, & d'ajuster là-dessus la suite des faits, pour leur trouver des causes & des influences, qui répondent avec quelque vraisemblance à ces témoignages. C'étoit ce qu'il falloit que je prouvassé, pour donner à mon opinion sur la raison qui engagea Henri-l'Oiseleur à céder au Roi de Bourgogne la partie du Duché de Suabe comprise dans l'Helvétie, au moins autant de vraisemblance, que peuvent en avoir les idées, où les Historiens ont été jusqu'ici là-dessus.

(1) Donatus tum [Henricus] a Rudolpho Lancea, quam singulari religione prosecuta est antiquitas Henricus vicissim Rudolpho partem Suevici agri, conterminam Burgundiæ, concessit. Ibid.

(2) Ad an. 929.

(3) Syntagm. Hist. Germ. Diff. XI. §. 16.

A D D I T I O N II.

Sur les AMBRONS, & le Canton de la Gaule qu'ils tenoient lors qu'ils se joignirent aux Cimbres & aux Teutons.

ADDIT.
II.
(a) Tom. I.
p. 263. &
suiv.

JE me suis étendu, dans mon *Mémoire III. (a)*, sur les raisons qu'il y a de ne pas admettre les AMBRONS au nombre des anciens Peuples de l'Helvétie, & sur-tout de ne pas en faire un des Quatre Cantons de la Cité Helvétique du tems de César. Je regardois bien alors les Ambrons comme un Peuple Gaulois. Mais je ne voyois pas encore assez d'indices pour désigner la Province d'où ils fortoient. L'Ambrunois me paroissoit être la contrée sur laquelle tomboient la plus grande partie des présumptions. Mais je n'osois placer si loin de la mer un Peuple que Festus dit qu'elle contrainoit d'aller chercher d'autres terres. Je me contentai donc de marquer qu'*Embrau* de l'Aquitaine, *Ambrossus* des Volces Arecomiciens, & *Ambrun* des Alpes Maritimes, semblent indiquer que les Ambrons leur donnerent ces noms, ou en reçurent le leur, plutôt que les deux Rivières de l'Helvétie qui portent le nom d'*Emme*.

Quand je m'expliquai de cette manière, j'ignorois que le P. Oudin, Professeur de Théologie de l'Université de Dijon, eût déterminé que les Ambrons, qui se joignirent aux Cimbres & aux Teutons pour faire la guerre aux Romains, Cinquante ans avant César, habitoient le pays depuis occupé par les *Sebusiens*; & que le Canton qu'ils tenoient, étoit resserré entre les confins des *Sequanois*, le *Rhône* & la Rivière d'*Ains* (1).

Il faut convenir que l'opinion de ce savant Jésuite ne place pas ce Peuple dans une contrée, à qui le nom de *Pays de l'eau*, ou *des bords de l'eau*, fût mal appliqué : c'est effectivement ce que vouloit dire *Am-bro* en Celtique, ainsi que je l'ai marqué. Mais je ne fai si cette signification a décidé le P. Oudin. Il n'en fait pas mention, & ne rend même aucune raison de la préférence qu'il donne

à ce

(1) *Recherches sur les Ambrons anciens Peuples des Gaules.* C'est le titre de la Pièce du P. Oudin, qui se trouve dans le *Recueil de Pièces d'Histoire & de Littérature*, imprimé à Paris chez Chaubert. Tom. 4. pag. 1.

à ce district sur tout autre des Gaules, pour en faire la première patrie des Ambrons. Je ne laisse pourtant pas de croire qu'il a bien rencontré ; du moins en leur donnant ce Canton. Car c'est ce qu'il me paroît qu'on peut adopter de son sentiment. Il ne sauroit être admis, pour le tems même auquel il l'applique, quant aux bornes étroites qu'il met aux terres de ce Peuple.

ADDIT.
II.

Je vais appuier la première de ses propositions, & faire voir que la dernière n'est pas vraisemblable.

Le Bugey a une petite Ville, qui porte le nom du Peuple dont il s'agit. C'est *Ambournay*, à deux milles de la Rivière d'Ain. Les titres Latins nomment cette Ville *Ambroniacum*, & il n'est pas moins ordinaire de la nommer en François *Ambronay*, que *Ambournay*. C'est toujours le même nom, que les Gaulois prononçoient, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. Divers exemples de noms où de *Bro*, ils faisoient *bourn*, *born*, & reciproquement, justifieroient cette identité, si ceux qui entendent le Celtique, avoient besoin de pareilles preuves. On a néanmoins lieu de croire qu'*Ambronay* est le plus ancien de ces noms. C'est celui que porte, depuis sa fondation au neuvième Siècle, l'Abbaye des Benedictins d'Ambronay ; ainsi appelée du nom du lieu, distant de l'Ain d'une lieue.

Les Peuples anciens tirant leur nom de la situation des lieux qu'ils tenoient, ou de quelque circonstance qui distinguoit leur Canton des Contrées voisines, jamais dénomination ne fut mieux choisie, que celle qui marquoit que les Gaulois de ce district habitoient un pays sur l'eau, & rempli d'eau.

En effet les terres des Bords du Rhône, depuis l'Ecluse jusques à Lyon, étoient pour la plupart des Marais. C'est ce qui fit dire à Ammian Marcellin que le Rhône, en sortant du Lac Lemman, passe par de vastes Marais, *per immensa paludum*, dans le Pays des Sequanois ; le Bugey.

Une infinité de petites rivières se jettent dans l'Ain, qui partage la Bresse ; en sorte que l'Ain porte dans le Rhône, où il entre à Anton, autant d'Eau que le Rhône même en a rassemblé jusques-là (1). Les plaines où ces torrens se répandent, se trouvent par là

E e e 2 souvent

(1) Idanus . . . ingreditur ultra Montem Jovis *Bressiam* regionem, illamque in duas partes

ADDIT.

II.

souvent remplies d'eau. Celle qui y tombe du ciel, s'écoule si difficilement, que sans le grand nombre d'Etangs, dans lesquels on les rassemble, les terres y sécheroient rarement assés pour produire les grains quelles portent. „ Il y a, dit un Auteur du Pays même (1), „ plus d'Etangs qu'en aucune autre Province du Royaume.... „ Nos Etangs sont des amas des eaux qui tombent du Ciel, dans „ les champs, qu'on assemble & retient par une chauffée... dans „ le lieu le plus bas du champ. La terre de ce pays est d'une nature qu'elle se presse, se lie, & s'endurcit facilement, & si bien „ quelle conserve les eaux, enforte qu'il ne s'en embibe point dans „ la terre, il ne s'en perd qu'autant que le Soleil en fait exaler, „ ou que les chauffées malfaites en laissent écouler. Les eaux mêmes font un limon, qui les soutient & les conserve.”

Il n'est point surprenant qu'une circonstance aussi particuliere de ces Contrées - là, ait fait choisir des noms pour en désigner les Peuples & les lieux, qui eussent rapport à la quantité d'eau qu'il y a toujours. Aussi *Ambronay* n'est-il pas le seul lieu dont le nom commence par *Am*, qui veut dire *Eau*. Un autre endroit, qui tient le second rang après Ambronay, s'appelle *Ambeyrieu* : nom qu'on peut expliquer par, *Eau courante venant de haut*; & qu'on pourroit même croire qui est le même mot que *Ambro riu*, c'est-à-dire, *riviere des Ambrons*. Les Etymologistes ne feront pas de difficulté sur la difference de *Bro*, & de *Ber*, dans la composition d'un nom.

Celui des *Ambarri*, Peuple qui, selon Collet (2), étoit un Canton appelé les Terres de la Maison de Thoire & de Villars, fut formé de même, relativement aux Eaux. Cet Auteur prétend que *Ambournay* & *Ambeyrieu*, portent le nom des

partes fecat, apud Idanum oppidum, pontemque nominis sui: postea incredibili penè numero rivorum jam collecto, in Rhodanum labitur, non minorem aquæ secum trahens copiam, quam rapidus ille fluvius facit. PAPPYR. MASSON. *Descript. Franc. per Flum.* p. 462. COULON en dit autant dans son Livre *des Rivier. de la*

France. Part. 2. p. 39.

(1) PHILIBERT COLLET. *Explicat. des Statuts & Coutum. de Bresse. Liv. III. p. 84.*

(2) *Dissertat. sur les noms des Peuples qui ont habité les Pays de Bresse de Bugey &c. à la tête de l'Ouvrage cité dans la note précédente.*

des *Ambarri*. Mais, outre ce que j'ai dit sur le premier de ces noms, dans lequel celui d'*Ambro* s'est conservé, sans aucun changement ; les Géographes placent les *Ambarri* dans les Evêchés de Châlon & de Mâcon. *Amberre* dans le Poitou, représenteroit bien mieux *Ambarri*, si la seule ressemblance des noms suffisoit, pour donner un lieu à un peuple. *Ambairac* en Rouergue, & *Amberac* dans l'Angoumois, auroient aussi bien conservé le nom des *Ambarri*, que *Amberieu* ou *Ambeyrieu*, comme on prononce dans le pays. Trop de noms des Gaules commencent par *Am*, pour qu'il soit permis de penser que ces lieux qui les portent, aient été possédés ou nommés par les Ambrons ou les Ambarrois. Il faut que d'autres preuves y concourent. La situation d'un lieu près d'une rivière, ou d'une Eau, faisoit mettre *Am* à la tête du nom de ce lieu, par les Gaulois de toutes les Provinces, sans distinction ; ils parloient tous la même langue. Il arrivoit par ce même endroit que des Peuples, d'ailleurs éloignés les uns des autres, & qui n'avoient proprement rien de commun, que d'être Gaulois, portoient le même nom, la situation de leurs terres se trouvant telle, qu'elle devoit être désignée de la même manière. Il pouvoit y avoir des Ambrons en Guienne sur les Bords de la mer & de la Garonne. Il pouvoit y en avoir de même entre la rive gauche du Rhône & les Alpes, dans le Canton où les place le P. Oudin.

La manière dont ce savant Jésuite raconte l'histoire de la guerre entreprise par les Ambrons contre les Romains, rend très-probable que la Bresse étoit leur patrie. Les faisant délibérer sur le moyen qu'ils pourroient prendre pour se garantir des armes Romaines auxquelles ils étoient les plus exposés des Gaulois, ils prirent, dit l'Histoire, rien, un parti beaucoup plus dangereux que celui des Arvernes, & des Eduens (qui avoient recherché & obtenu l'Alliance de Rome) mais plus noble & plus conforme à la valeur Celtique : ce fut de prévenir les Romains, d'entrer dans leur Province Gauloise, de leur porter la guerre en Italie & jusques dans la Capitale de l'Empire. ”

Mais comme ni les secours des Gaulois qu'ils pouvoient espérer, ni la faveur des Colonies d'Ambrons (les Liguriens) qu'ils trouveroient sur leur route pour l'Italie, ni leurs propres forces, qui ne

ADDIT.
II.

montoient qu'à trente mille hommes, n'étoient pas capables d'abatre la puissance Romaine; ils conçurent qu'il leur feroit aisé d'engager les Helvétiens, qui, dit notre Auteur, étoient alors ce qu'ils ont toujours été, soldats intrepides & republiquains à toute épreuve, dans une Ligue formée uniquement pour assurer l'état des Gaules contre les entreprises des ennemis de la liberté publique, & les oppresseurs de la Nation.

Les mouvemens que se donnerent les Ambrons ne furent pas inutiles, continue le P. Oudin: Tout le Corps Helvétique étoit alors composé de Quatre Cantons: celui des Tigurins, le plus nombreux & le plus belliqueux des quatre, prit les armes ou les laissa prendre à la jeunesse."

Quel dommage qu'aucune de toutes les circonstances de ce récit n'ait d'autre garand, que l'écrivain qui les a si bien arrangées? On les croiroit presque sur sa seule autorité, si elles pouvoient se concilier de quelque façon avec les Historiens anciens, sur les motifs des Ambrons, sur le tems où ils entrèrent dans la ligue, sur ce qui y engagea les Helvétiens de Zurich & Zug, & sur le nombre des Cantons de l'Helvétie à cette époque. Mais le moyen d'accorder aux Ambrons l'honneur de l'entreprise, pendant qu'on a des témoignages exprès, que quelques années avant qu'il soit fait mention d'eux, les Cimbres & les Teutons étoient en campagne, pour aller en Italie, & avoient déjà battu deux Généraux Romains, Papirius Carbo & Julius Silvanus, qui vouloient leur en fermer l'entrée? Le moyen de croire que les Ambrons mirent les Helvétiens en mouvement, puis qu'on tient de Strabon (a), que le butin dont étoient chargés les Cimbres, excita la cupidité des Helvétiens de Zurich & de Zug, & les détermina à se joindre à ces Pillards. Aussi le même Géographe donne-t-il dans un autre endroit (1) le nom de *Brigandage* au parti que prirent alors ces Helvétiens.

Il se peut que les Ambrons voyant les Cimbres & les Teutons fortifiés encore par les Helvétiens, & résolus de pénétrer dans la Gaule

(a) Lib. 7.
Cap. 293.

(1) Μηδὲν μὲντοι ἦτον ἐπὶ ΛΗΣΤΕΙΑΝ τραπέσται, τὰς τῶν Κίμβρων εὐπορίας ἰδόντας. Strab. Lib. 4. Cap. 193.

Gaule Romaine , jugèrent plus à propos de se joindre à eux , que d'être les premiers accablés par ces barbares. Il se peut aussi , que les Ambrons se flattèrent que toute la puissance de Rome ne résisteroit pas à cette formidable ligue , & crurent devoir donner aux Gaulois déjà sujets de Rome , l'exemple de saisir l'occasion de recouvrer leur liberté , & aux autres de mettre en sûreté celle dont ils jouissoient encore , en chassant absolument des Gaules les Romains , qui ne tarderoient pas à les en dépouiller. Il se peut enfin que les Ambrons s'associèrent aux Cimbres , aux Teutons , & aux Helvétiens , uniquement parce que ces trois Peuples étoient Gaulois , & vouloient dépouiller les Romains de ce qu'ils avoient enlevé à la Nation de terres , dans lesquelles les deux premiers de ces Peuples , errants depuis bien des années pour se faire un établissement , en trouveroient un avantageux. Cette dernière conjecture est assortie à l'idée de Mr. le Marquis de St. Aubin , qui a rendu très - vraisemblable l'opinion que les Cimbres étoient sortis des Gaules , & qui a suivi la marche de ces Peuples , avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait avant lui (1).

ADDIT.
II.

Mais ce ne sont là que des conjectures sur les motifs des Ambrons. Le silence parfait des anciens sur la raison qui fit entrer ce peuple dans l'entreprise des trois autres , ne laisse là-dessus que de légères probabilités. Le P. Oudin a néanmoins donné à celles qu'il a trouvé bon de présenter , le titre d'*Histoire des Ambrons*.

Il faut qu'il ait eu des Mémoires bien différens de tout ce que les anciens en fournissent ; il faut encore que ces mémoires lui aient paru devoir l'emporter sur les témoignages contraires les plus exprès de l'antiquité. Entr'autres par rapport au nombre des Cantons de l'Helvétie , dans le tems de la guerre des Cimbres. Car Strabon dit bien positivement qu'il n'y avoit que trois Peuples dans l'Helvétie. J'ai rapporté (a) les termes de ce Géographe , & fait voir que *Peuple & Canton* , étoient synonymes dans son idée. Le P. Oudin dit pourtant : *Tout le Corps Helvétique étoit alors composé de Quatre Cantons*.

(a) Tom. I.
p. 244.

Je

(1) Voy. le bel Ouvrage de ce Savant Magistrat , *Des Antiquités de la Nation & de la Monarchie Française. Chap. V.*

ADDIT.

II.

Je me ferois moins arrêté à relever ce que je n'ai pû admettre de l'Ouvrage de ce Savant, si une autorité telle que la sienne étoit sans poids. J'aurois même épargné peut-être toute cette *Addition*, si un autre Auteur célèbre, dont les excellens Ouvrages sont extrêmement répandus, n'avoit pas avancé, il n'y a que peu d'années, que les Ambrons *paroiſſent avoir été* (1) *un Canton Helvétique*. Il ne fait pas connoître sur quoi il en jugeoit ainſi. Je ne puis donc ſavoir ſi les raifonnemens que j'ai faits, dans mon *Mémoire III.* contre cette idée, ſont plus ſolides que les raifons qui avoient déterminé ce Savant. Mais je doute qu'elles euſſent eu cet effet, ſ'il ſe fût ſeulement rappellé le paſſage de Céſar, que je vais rapporter, & dont je ne penſai pas à faire uſage, en traitant cette queſtion, quoi je l'eufſe déjà employé plus d'une fois dans le même Mémoire. Il rend tout raifonnement ſuperflu.

Céſar ayant raconté qu'il battit ſur le bord de la Saone le Corps des Tigurini, ajoute (2), que c'étoit un des Quatre Cantons qui forment la Cité Helvétique, & que ce fut ce Canton, qui étant ſorti ſeul du Pays, du tems de ſes Pères, avoit tué le Conſul Lucius Caſſius, & fait paſſer l'armée Romaine ſous le joug.

Il eſt bien certain que Céſar parloit là de la guerre dans laquelle les Ambrons étoient aſſociés aux Tigurini. Si les premiers avoient été un des Quatre Cantons de l'Helvétie, ils ſeroient fortis du même pays, comme les derniers, puisſque la bataille, où les Romains furent défaits par ceux-ci, ſe donna dans le pays des Allobroges. Céſar n'auroit donc pas pû dire que les Tigurini furent *le ſeul* des Quatre Cantons de l'Helvétie, qui en ſortit pour cette expédition. Les termes de cet Hiſtorien ne ſauroient avoir un autre ſens. C'eſt auſſi celui que ſon Traducteur Grec a exprimé (3). Et

l'Abbrévia.

(1) Mr. Rollin *Hiſt. Rom. Tom. 9. pag.*
374.

(2) Is pagus appellabatur Tigurinus. Nam omnis Civitas Helvetia in quatuor Pagos diviſa eſt. Hic pagus UNUS, quum domo exiſſet, patrum noſtrorum memoria, L. Caſſium Conſulem interfecerat, & ejus exercitum ſub jugum miſerat. CÆSAR.
de Bell. Gall. Lib. I. Cap. 12.

(3) Αὕτη μὲν ἡ Φυλὴ Τυγαρίνη ἐπεκαλεῖτο. Τετταρες γὰρ Φυλαὶ τῶν Ἑλβετίων διήρηνται. ὣν αὕτη ΜΟΝΗ ἐπὶ τῶν πατέρων ἐξεληθ-
σα, αὐτόν τε τὸν ὑπατοῦ Λέκιον Κάσσιον ἀπέκλεινε, καὶ πᾶν τὸ ἐκεῖνς στρατευμα νίκησας, ὑπὲρ τῶν ζυγὸν ἐπέμψατο.

l'Abbréviateur de Tite - Live l'a entendu de même, quand il s'est énoncé en ces termes (1) *Lucius Cassius Consul fut battu dans le pays des Allobroges avec son armée, par les Tigurini, Gaulois, & l'un des Cantons Helvétiens, qui étoit sorti du Pays de la Cité de cette Nation.* ADDIT. II.

Si les Ambrons étoient sortis de l'Helvétie, comme ils en feroient fortis, s'ils eussent été Helvétiens, pourquoi César & Tite - Live n'auroient - ils fait aucune mention d'eux ?

Après des preuves aussi expresse, il faut espérer qu'on laissera désormais les Ambrons à la Province, où les Helvétiens allèrent les joindre, en passant sur le corps à l'armée du Consul Cassius, qui vouloit empêcher cette jonction : Et que l'on croira que ces Ambrons tenoient non-seulement la Bresse, où les a renfermés le P. Oudin ; mais encore l'Ambrunois, ainsi que l'ont pensé quelques Savans il y a longtems, & que Mr. de St. Aubin l'a dit encore tout récemment dans le Chapitre de son Ouvrage que j'ai cité plus haut. Il n'oublie pas d'y observer après Ortelius, que le nom d'*Ambrun*, marque qu'il appartenait à ce Peuple.

On ne sauroit effectivement désirer de nom plus approchant d'*Ambrun*. C'est celui-ci même. Un Gaulois disoit *Bron* ; l'autre *Brun* ; le troisième *Bren* ; d'autres *Brin*, & *Brynn* ; d'autres *Bren*, & *Bern* : tous désignaient également par là une *Colline* (2). Ainsi ce nom, qui signifioit littéralement, *Colline de l'Eau*, ou *de la Rivière*, convenoit à la situation de cette Ville, placée sur une hauteur près de la Durance. Quand on vouloit désigner aussi le Peuple à qui elle appartenait, on la nommoit *Ambrodun* ; c'est-à-dire, Colline, & Forteresse des Ambrons. La manière dont elle fut nommée en Latin, en est la preuve. *Ebrodunum*, ou *Ebredunum*, se forma d'*Ambrodunum*. Le changement de l'*a* en *e*, au commencement d'un mot, n'étoit pas moins fréquent parmi les Gaulois, que le retranchement de quelque Lettre pour faciliter la prononciation. *Am* & *Em*, signifiant

(1) L. Cassius Consul à Tigurinis Gallis, pago Helvetiorum, qui à Civitate secesserant in finibus Allobrogum, cum exercitu cæsus est. Liv. Epitom. LXV.

(2) Voy. DAVIES. Diction. Britan. Lat. v. *Bron*. & BAXTER. Glossar. v. *Brenna*.

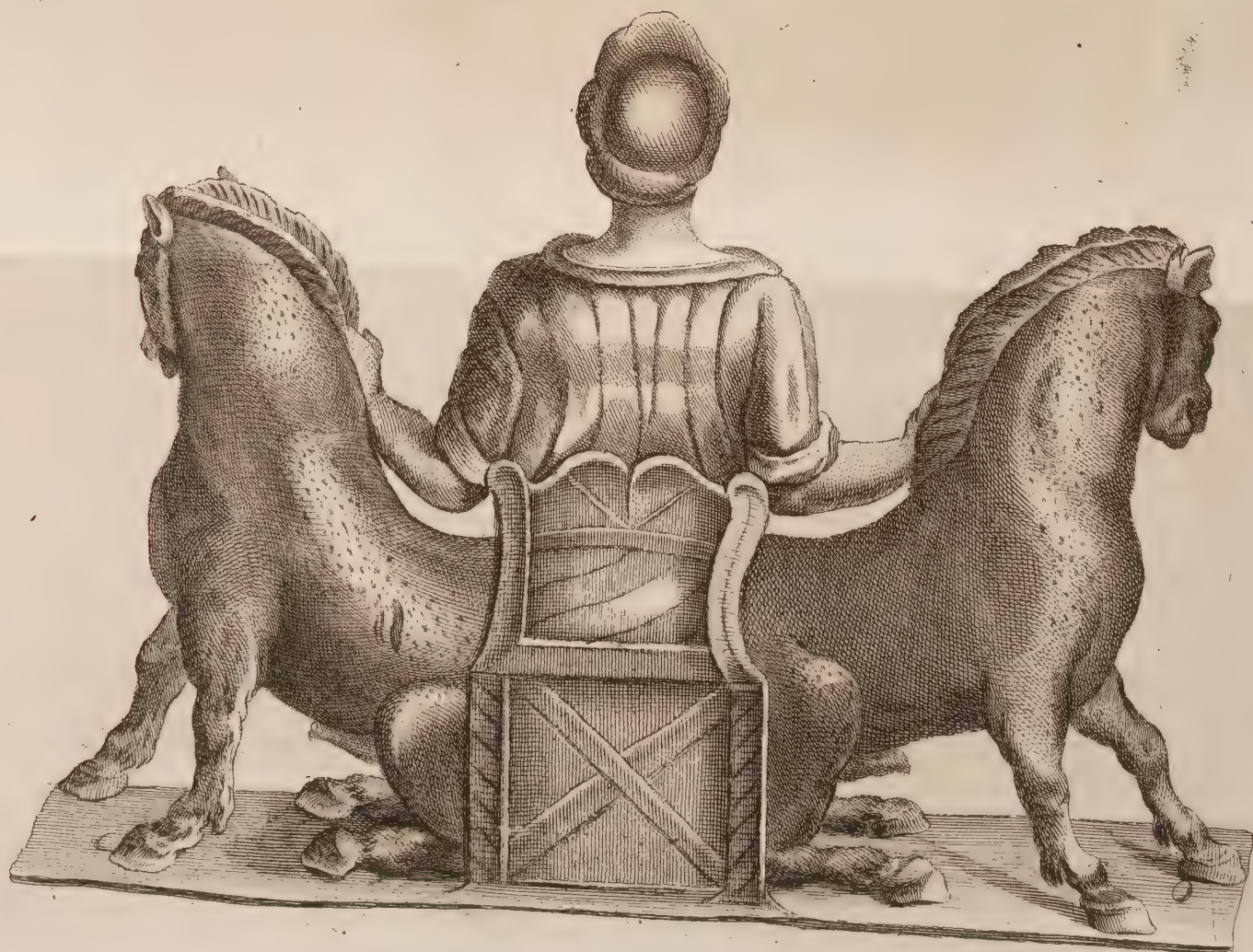
ADDIT. fiant l'un comme l'autre, Eau & Riviere; *Ambrodunum*, & *Em-*
 II. *brodunum*, qui ne differoient point dans le son, étoient également
 en usage; de même qu'aujourd'hui l'un écrit *Ambrun*, l'autre *Em-*
brun, qui peut être l'ancien *Ambron*, ou *Ambrodunum* raccourci;
 comme on pourroit le justifier par nombre d'exemples.

Un peuple qui peut fournir trente mille combattans après une
 défaite comme celle qu'effuièrent les Ambrons proche d'Aix, doit
 occuper plus d'étendue de pays que n'en a le canton de la Bresse
 où le P. Oudin les renferme. Ce n'est pas l'étendre trop que de le
 pousser jusqu'à Ambrun. D'autant plus qu'il paroît que ce Peuple
 étoit nombreux. Il faut qu'il le fût pour avoir envoyé dans la Li-
 gurie des Colonies, qui formèrent une Nation. Les Liguriens du
 Piémont & de la Lombardie, que les Ambrons eurent en tête à la
 bataille d'Aix, étoient descendus de ces Colonies, comme on
 le voit par le récit de Plutarque. On fait que les Liguriens étoient
 Gaulois d'origine. Leurs pères l'étoient donc aussi. Donc ces Pè-
 res, les Ambrons, occupoient des Contrées de la Gaule. Peut-être
 même de celles d'où sortirent les Helvétiens. Il y a lieu de le croi-
 re sur le passage d'Etienne de Byzance, corrigé par Vossius (1).
 Etienne y dit que les Helvétiens sont un Peuple Ligure. C'est-à-dire,
 dont l'origine étoit la même que celle des Liguriens, ou qui ve-
 noit du même pays d'où les Liguriens étoient sortis. Le Vivarais
 que tenoient les Helviens, dont les Helvétiens étoient probable-
 ment une Colonie, n'est séparé de l'Ambrunois que par le Rhône.
 Ce nouvel indice de l'origine des Helvétiens, méritoit de n'être
 pas négligé; & je devois aux Ambrons après leur avoir refusé de
 les reconnoître Helvétiens, & l'un des Cantons de l'Helvétie, la
 justice de ne pas taire qu'ils pouvoient être les pères de quelqu'une
 des Colonies qui formerent la Nation Helvétique.

(1) J'ai rapporté ce passage dans mon *Tome I. pag. 262.*



Tome 2. page 696.



A D D I T I O N I I I .

Sur une petite Statue conservée à MURY, & que des Savans croient qui représente la Déesse EPONE.

Ignorant lorsque mon *Mémoire XII.* fut mis sous la presse, qu'il y ADDIT.
eût en Suisse quelque autre monument, qui pût concerner *EPONE*, III.
que l'Inscription érigée à Soleure par *Opilius Restio*, & le Plat de
terre trouvé à Lunnern, je croiois avoir rapporté tout ce que l'Hel-
vétie pouvoit fournir de relatif à cette Déesse. Mais peut-on jamais
être assuré qu'on fait tout ce qu'un pays renferme de monumens
de l'antiquité ? Ce n'est le plus souvent que par hazard qu'on dé-
couvre ceux qui ne sont point exposés aux yeux du public, & dont
aucun Livre n'a fait mention.

Un paysan labourant en 1712. un champ, qui n'est qu'à un quart
de lieue de la riche Abbaye de Mury dans l'Argueu, deterra la
Statue de Bronze dont on voit ici le dessein, la vendit à un Ma-
rechal, de qui le Pere Luitfrid Egloff, Doyen du Couvent, l'acheta
pour la Maison, où elle se conserve encore.

Les Savans, qui ont vû cette Statue, ne sont pas dans les mêmes
idées sur la Déesse qu'elle devoit représenter. Les uns pensent que
c'étoit *Cérès*; les autres penchent pour *Herta*; Dom Calmet & M.
Hagenbuch croient que c'est *Epone*.

Apprenant & l'existence de la Statue & les opinions de ces Sa-
vans, par la Lettre dont m'honora le 26. Avril 1749. M. Iselin,
Docteur en Droit, & Conseiller de Cour de S. A. S. le Marggrave
de Baden-Durlach, je ne balançai pas à le prier de vouloir bien
me procurer le dessein du Bronze. Il a eu la bonté de le faire avec
cet empressement pour tout ce qui peut contribuer à l'illustration
de l'histoire de la Suisse, auquel l'on est redevable de la publication
des Annales de Gilles Tschudi, des utiles notes & additions ajoutées
à cet Ouvrage, & de plusieurs belles Dissertations sur des Points
intéressans du Droit Public de la Nation.

ADDIT.

III.

(a) Voy.
ci-dessus
p. 512.

Si les Savans qui sont dans l'opinion que la Statue représente Epone, ne se trompent point, j'aurai eu tort de dire (a), qu'on n'avoit jusqu'ici retrouvé aucun monument qui fasse connoître comment on représentoit cette Déesse. Je ne mettrois probablement pas cette condition à l'aveu de mon ignorance, si j'étois informé des raisons sur lesquelles Dom Calmet & Mr. Hagenbuch prennent la figure pour celle d'Epone. Elles sont tirées, sans doute, de connoissances que je n'ai pas. La présomtion est toute entiere en leur faveur. Je n'ose cependant céder au penchant d'adhérer par cela seul à ce sentiment. Des doutes m'arrêtent. Je me crois au moins obligé de les exposer. S'ils méritent quelque attention, ils se présenteront à ces Savans. Dom Calmet les dissipera dans la Relation de son voyage de la Suisse, qu'on m'annonce qui ne tardera pas d'être publiée sous le titre d'*Iter Helveticum*. Et supposé que cet illustre Auteur n'épuisât pas tout ce qu'on pourroit opposer à ces doutes, M. Hagenbuch en effacera inmanquablement jusques aux plus légères traces, dans le Recueil d'Inscriptions de la Suisse, qu'on attend de lui avec tant d'impatience. Il me restera, quoi qu'il en arrive, la satisfaction d'être le premier qui ait mis sous les yeux du public une figure d'Epone, sur laquelle le plaisir qu'elle aura fait aux curieux, ne soit pas diminué par la crainte de s'être mépris, en donnant à la représentation de quelque autre Déesse le nom de celle-là.

Rien, il faut l'avouer, ne paroît mieux désigné par les chevaux sur la croupe desquels la figure est assise, que la Déesse chargée de de l'intendance de ces animaux. Les deux qui lui servent de trône, paroissent lui rendre cet hommage avec plaisir, en sentir l'honneur, & s'être mis dans la posture requise pour le recevoir. La Déesse semble en tenir un de chaque main par le crin; mais sans peine: ils ne marquent aucune envie de s'échapper. L'air d'autorité avec lequel elle les contient, désigne son pouvoir sur eux. Le panier ou boisseau, qu'elle a sur son giron, pourroit être rempli d'herbes, ou d'épis de grains, dont mangent les chevaux. Ce symbole convient à l'Intendante des Ecuries, où elle doit avoir soin qu'il ne leur manque pas de nourriture. Voilà tout ce que présente la figure d'ap-
plicable à Epone.

Mais ce n'est qu'entant que Hippone & Epone sont supposées être

être la même. Ce n'est qu'entant qu'on supposera, de plus, que Hippone étoit représentée de différentes façons.

ADDIT.

III.

La première de ces suppositions est combattue, comme on l'a vu, par des difficultés, qui, tant qu'elles ne seront pas levées, laisseront cette identité très-douteuse. Les objections de M. Breitinger sont assez plausibles, pour faire suspendre tout jugement là-dessus, si elles ne persuadent pas qu'Epone & Hippone étoient deux Déeses différentes.

La seconde supposition, savoir, qu'on représentoit Hippone de plus d'une façon, doit absolument être jointe à la première, pour qu'on puisse présumer que notre Statue peut représenter Epone.

Il est vrai que ce n'est pas supposer un fait sans exemple. On a je ne sais combien de représentations différentes des mêmes Dieux ou Déeses. Mais chacune y a quelcun des attributs qui distinguent ces Divinités des autres, ou la figure est accompagnée de quelque chose de relatif à des événemens qui la concernoient. D'ailleurs, on trouve dans la manière dont les Mythologues, ou autres anciens, disent qu'on représentoit les Déeses dont ils parlent, des traits qui appuient l'application de la figure qu'on examine. Pausanias, par exemple, ne manque guères de peindre les Statues des Dieux qu'il avoit vues dans son voyage de la Grèce. Sans ces secours on ignoreroit ce que représentent quantité de monumens. D'autant plus que les Savans se sont bien moins attachés à l'étude de l'antiquité Figurée, qu'aux autres monumens.

L'on n'a point à l'égard d'Hippone des secours pareils à ceux dont nous venons de parler. Les Grecs, dont les Ouvrages ont passé jusqu'à nous, n'en ont pas fait mention. On peut l'avancer, quoi que des Savans lui aient appliqué le passage de Fulgence Planciades, qu'on croit avoir tiré des Grecs ce qu'il dit des Dieux (1). On y voit, dans quelques Editions, le nom de *Hippo* (2); dans d'autres (3) celui d'*Hippona*. Il est fort incertain quelle est la meilleure. *Hippo* se trouve aussi dans des Manuscrits de Tertullien, de

Juve-

(1) Voy F A B R I T. Biblioth. Lat. Lib. 2. Cap. 1. p. 363. Not. b. Edit. Venet.

(2) Celle de Denis Godefroy, dans ses *Auctores Linguae Latinae*.

(3) Telle est celle de Geneve de 1608. in 8.

ADDIT. III. Juvenal, & d'Apulée (1), Auteurs dont les Editions ont *Hippona*, & qui avec le Poëte Prudence, & Minutius Felix sont les seuls des anciens qu'on allègue comme ayant parlé d'Hippone. Tournebu foutenoit (2) qu'il falloit lire par tout *Epona*.

Ces Auteurs ne nous ont appris que le nom, le département & le bas ordre de cette Déesse (3). Ils nous disent bien, qu'en l'adorant on rendoit un culte à toutes les bêtes de fomme (4); qu'on juroit par elle (5); qu'on la peignoit & couronnoit de Roses sa Statue dans les Etables (6). Mais ils n'ont pas marqué comment on la représentoit.

Une Médaille, publiée par Seguin (7), est jusques ici le seul monument sur lequel on puisse en prendre une idée sure. On y voit, dit l'illustre Spanheim (8), la figure d'Hippone ayant sur sa tête un Boisseau, à la main droite de l'Ers, & dans la gauche une rose.

La Rose répondoit à la coutume d'attacher des Guirlandes de roses à la Statue d'Hippone dans les Ecuries; usage dont on voit un exemple dans Apulée (9).

L'Ers (10) passant pour une très-bonne nourriture pour le Bétail & les chevaux (11), étoit un symbole convenable à la Déesse chargée d'en prendre soin.

(1) Voy. COEL. RHODIG. Lect. Antiq. Lib. XXIV. Cap. 24.

(2) TURNER. Advers. Lib. XXIV. Cap. IV.

(3) C'est ce que Fulgence fait connoître dans l'endroit dont on vient de parler. *Semones dici voluerunt*, [dit-il, de *Vos. sib. antiq.*] *deos, quos Cælo nec dignos ascriberent, ob meriti paupertatem, sicut Priapus, Hippona, Vertumnus, nec Terrenos eos deputare vellent, per Gratia venerationem.*

(4) *Vos tamen non negabitis & jumenta omnia & totos cantherios cum sua Hippona coli a vobis.* TERTULL. Apolog. Cap. 16. & ad Nation. Lib. Cap. II. *Sane vos totos asinos colitis, & cum sua pena [i. Epona] & . . . jumenta & pecora & bestias que perinde cum suis præsepibus consecratis.* Voy. aussi Minutius Felix. Octav. p. 41. Edit. Herald.

(5) Juyen. Satyr. 8. v. 157.

(6) Apul. Miles. 3.

(7) Selecta Num. p. 12.

(8) *Hipponæ effigies cum modio in capite, dextra ervetum, sinistra rosam gestans, apud Seguinum p. 12. SPANHEIM. Animadv. ad Herbert de Relig. Gentil. in Miscellan. Lips. nov. Tom. 4. p. 155.*

(9) *Respicio pilæ mediæ, quæ stabuli trabes sustinebat in ipso ferè meditullio Eponæ deæ simulachrum residens ædiculæ, quod accuratè Corollis roseis equidem recentibus fuerat ornatum.* Metamorph. Lib. 3.

(10) Espèce de Légume. Du Pinet Traducteur de Plin, prenoit ce Légume pour l'*Opogon* des Grecs. D'autres prétendent que l'Ers est plus semblable à la Vesle, qu'à l'Orobus (Voy. OTTON. BRUNFELS. Onomast. Medic. voc. *Ervum*.) Il y en a du noir & du roux.

(11) *Bubus jumentisque utilissimum.* PLIN. Natur. Hist. Lib. 23. Cap. 25.

Il n'y a rien dans cette représentation qui ressemble à la figure de Mury. A moins qu'on ne croie que c'est de l'Ers qu'on voit dans la corbeille qu'elle a sur son giron. D'autres veulent y reconnoître des Epis de blé; & c'est une des raisons de ceux qui croient que la Statue est de Cérès. Il faudroit pouvoir distinguer avec plus de certitude que le dessein n'en donne, ce que contient cette Corbeille, pour en parler affirmativement.

ADDIT.
III.

Si Hippone étoit la seule divinité à qui les payens aient donné une intendance particulière sur les Chevaux, ou attribué quelque événement remarquable qui les regarde, on pourroit présumer qu'une figure accompagnée de deux chevaux, pour tout symbole, désigne cette Déesse. Mais, les Dieux, à qui l'on avoit donné des Surnoms tirés du nom Grec ou Latin des Chevaux, ou à qui l'on attribuoit quelque mémorable aventure où figurât le Cheval, étoient en assez grand nombre. Neptune passoit pour avoir fait sortir le cheval de la terre d'un coup de trident (1). Mars se transforma en Cheval pour réussir auprès de Cérès, qui s'étoit métamorphosée en Jument (2). Castor perfectionna l'art de monter à cheval, & en fut honoré par les Poètes de l'épithète de *dompteur de Chevaux*. Ces animaux ne font donc point connoître à quels originaux se rapportent les monumens dont ils font partie.

Celui-ci ne sauroit convenir à Cérès par cet endroit-là. Il représenteroit mal la métamorphose de cette Déesse. Aucun des deux Chevaux du Group n'est une Jument.

Le sein de cette figure pourroit désigner Cérès, entant qu'elle étoit la même qu'Isis, représentée, comme on fait, avec beaucoup de sein. Mais la Diane d'Ephèse, Cybèle, Isis, Rhea, & Vesta, ont ce trait commun avec Cérès dans plusieurs de leurs Images (3).

Nous ignorons la figure que l'imagination des Germains prêtoit à leur Déesse *Hertha*, la Terre. Ou, pour mieux dire, nous savons qu'ils n'avoient ni Temples, ni Images, ni Statues au naturel de leurs Divinités, avant que les Romains leur eussent appris à en faire. Peut-être que quand ils commencèrent, ils tâcherent de représenter leurs anciennes divinités, suivant l'idée qu'ils en avoient.

II

(1) Virgil. *Georg. Lib. I. v. 12.* Ovid. *Metam. VI. v. 76.* Lucan. *VI. v. 396.* (2) Pausan. *Arcad. Cap. 25.* (3) Voy. Pignor. *Mens. Isiac. p. 31.*

ADDIT. Il se pourroit sur-tout qu'ils firent des Statues de leurs Devinereffes, dont la figure leur étoit connue ; d'une *Velleda*, d'une *Aurinia*, qu'ils veneroient comme des Divinités (1). Les Helvétiens de Baden, qui avoient emprunté des Suèves le culte d'Isis, & la maniere de la représenter par une Galère, pouvoient bien en avoir aussi emprunté la façon de faire des Statues de ces Devinereffes. L'Abbaye de Mury est à peu de distance de Baden.

III.

Les chevaux sur la croupe desquels notre figure est assise, étoient de tous les accompagnemens qu'on pouvoit ajouter aux représentations de ces Femmes, les mieux choisis. C'est de ces animaux qu'elles tiroient les présages & les augures auxquels tous les ordres de la Nation avoient le plus de foi (2).

L'habillement de cette figure semble avoir été depeint par Tacite, quand il dit (3) que les Femmes chez les Germains sont le plus souvent habillées de Toile de Lin rayée de rouge ; qu'elles n'ont pas de longues manches ; mais se laissent les bras nuds jusqu'au dessus du coude, & la Gorge découverte.

La Coefure ne convient pas mal non plus à l'idée que le même Historien donne de la maniere dont les habitans de la Suabe du premier ordre rassembloient & attachoient leurs cheveux en forme de tour sur la tête (4).

C'est-là tout ce que ma foible vue a pu appercevoir par conjecture sur le Bronze dont il s'agit. Mais il suffisoit qu'il ait été déterré en Suisse, & que les Savans, que j'ai nommés, soupçonnassent qu'il pourroit représenter la Déesse Epone, pour que je ne dusse point me dispenser de le produire. Son prix sera fixé par ces juges compétens de son mérite : ils ne manqueront pas sans doute de le mettre dans tout son jour.

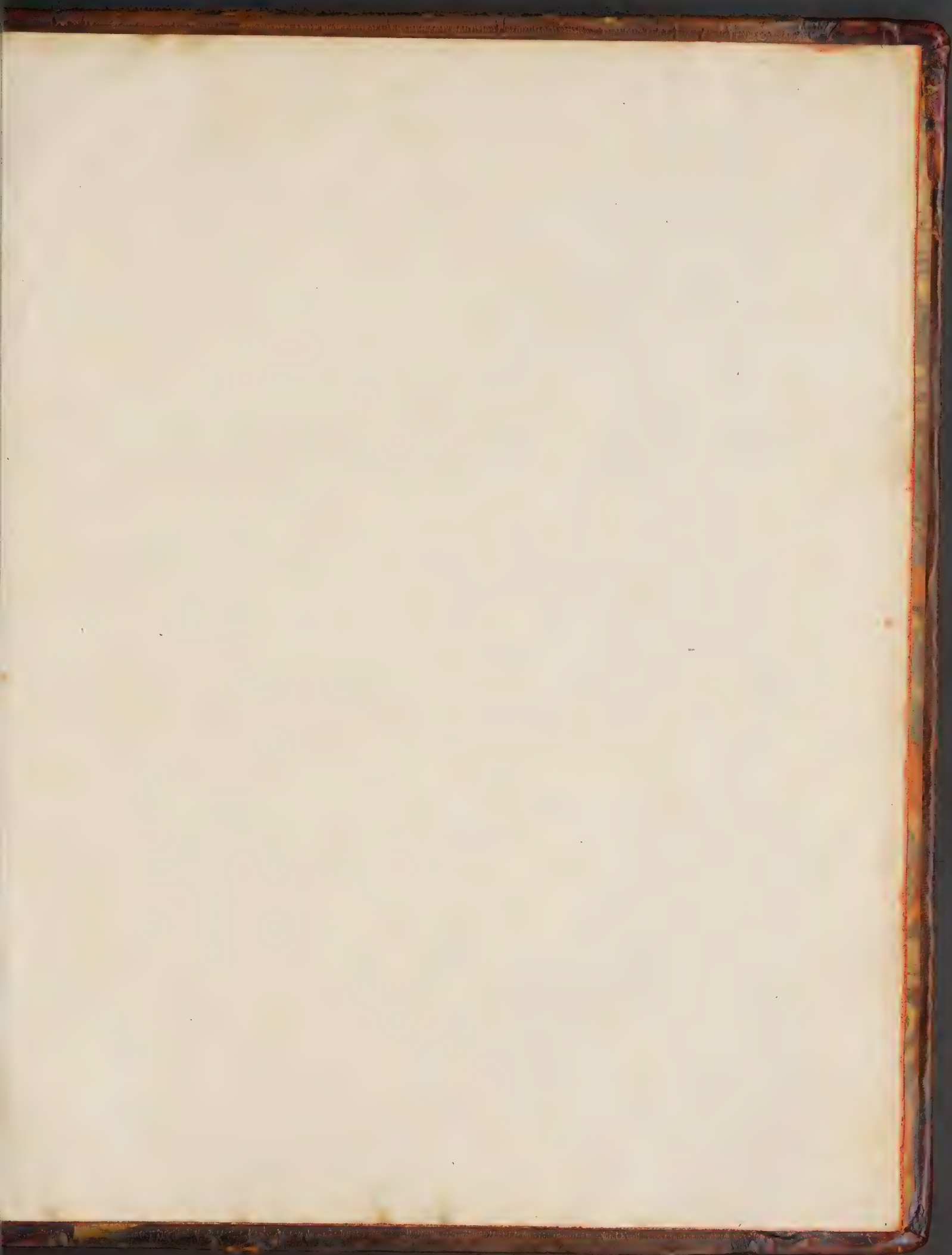
(1) Voy. KEYSER. Dissert. de *Mulier. Fatidic. Vet. Celtar.* dans les *Antiquit. Sept. & Celt.* de cet Auteur.

(2) *Proprium gentis, equorum quoque præfagia & monitus experiri. Publicè aluntur iisdem nemoribus ac lucis candidi & nullo mortali opere contacti, quos pressos sacro curru Sacerdotes ac Rex vel princeps civitatis comitantur, hinnitusque ac fremitus observant. Nec ulli auspicio major fides, non solum apud plebem, sed apud*

proceres, apud Sacerdotes. Se enim ministros Deorum, illos conscios putant. Tacit. de Mor. Germ. Cap. 10.

(3) *Sæpius lineis amictibus velantur, eosque purpura variant partemque vestitus superioris in manicas non extendunt, nudæ brachia & lacertos, sed & proxima pars pectoris patet. De Mor. Germ. Cap. 17.*

(4) *Sæpe in ipso solo vertice religant [Capillum]. Principes & ornatiorem habent. Id. ibid. Cap. 38.*



56511545
128215

